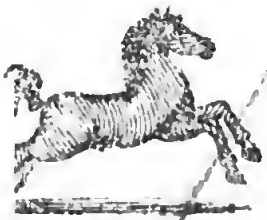
FONDO PIZZOFALCONE

R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA
1
A
45

OTECA PROVINCIALE



Palchetto
NAZIONALE
B. Prov.
XXIV
183
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

R. Prov. XXIV. 183

LP16

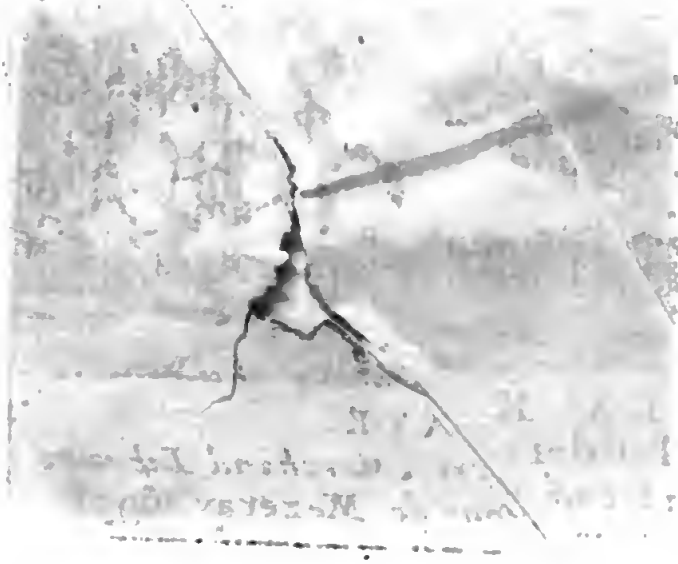
122
3
1

BIBLIOTECA PROVINCIALE
NAPOLI

A LA H AYE.
Chez Henri van Bulder[illegible]en, *Marchand Libraire*
dans le Pooten à l'Ense[illegible]igne de Mezeray 1695.

avec *Privilege*

Digitized by Google



64 9922

LA VIE
DU
VICOMTE
DE
TURENNE,

Maréchal General des Camps & Armées du Roi, Colonel General de la Cavalerie Legere de France, & Gouverneur du haut & bas Limosin.

PAR MR. DU BUISSON,

Premier Capitaine & Major du Regiment de Verdelin.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée d'une Table des Matieres.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LA HAYE,
Chez HENRY VAN BULDEREN, Marchand Libraire dans le Pooten, à l'Enseigne de Mezeray.

M. D C. X C V.
AVEC PRIVILEGE.

PRIVILEGIE.

DE Staten van Hollandt ende Weſt-Vrieſlandt: *Doen te weten.* Alſoo Ons vertoont is by *Henry van Bulderen*, Boeckverkooper alhier in 's Gravenhage; hoe dat hy Suppliant van voornemen was te doen drucken *la Vie & les Actions du Vicomte de Turenne, par Monſieur du Buiſſon.* Ende alſoo den Suppliant bekommert was, dat hem ſulx door andere baetſoeckende menſchen moghte naergedruckt worden, ende hy daer door merckelijcke ſchade ſoude komen te lijden. Soo was 't, dat den Suppliant ſigh keerde tot Ons, oodtmoedigh verſoeckende, dat Wy hem Suppliant gelieffde te verlenen Privilegie voor den tijdt van vijfthien eerſt-komende Jaren, om het ſelve Boeckje alleen te mogen drucken in ſoodanigh formaet ende talen, als hy ſoude goet vinden, met interdictie aen alle andere om het voornoemde Tractaet te mogen drucken, ofte elders gedruckt ſijnde in Onſen Lande te mogen inbrengen ofte verkoopen, op ſoodanigen pœnen als Wy ſouden goet vinden, en confiſcatie van alle ſoodanige nagedruckte ofte ingebraghte Exemplaren, tegens de contraventeurs te ſtellen. SOO IS 'T. Dat Wy de ſake ende 't verſoeck voorſz overgemerckt hebbende ende genegen weſende ter bede van den Suppliant, uyt Onſe rechte wetenſchap, Souveraine macht ende authoriteyt, den ſelven Suppliant geconſenteert, geaccordeert ende geoctroyeert hebben, conſenteren, accorderen ende octroyeren mits deſen, dat hy geduyrende den tijdt van vijftien eerſt achter eenvolgende Jaren het voorſz Boeckje geintituleert als boven, binnen den voorſz Onſen Lande, alleen ſal mogen drucken, doen drucken ende verkoopen. Verbiedende daerom allen ende eenen ygelijcken het ſelve Boeckje in eenigh formaet ofte talen naer te drucken, ofte elders naergedruckt binnen den ſelven Onſen Lande te brengen, uyt te geven ofte te verkoopen; op verbeurte van alle de naergedruckte, ingebrachte ofte verkochte Exemplaren, ende een boete van drie hondert guldens daer en boven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier die de calange doen ſal, een derde part voor den Armen der plaetſe daer het caſus voorvallen ſal, ende het reſterende derde part voor den Suppliant. Alles in dien verſtande, dat Wy den Suppliant met deſen Onſen Octroye alleen willende gratificeren tot verhoedinge van ſijne ſchade door het naerdrucken van 't voorſz Boeckje, daer door in geenigen deelen verſtaen,

PRIVILEGIE.

den innehouden van dien te authoriſeren ofte te addoüeren, ende veel min het ſelve onder Onſe protectie ende beſcherminge eenigh meerder credit, aenſien ofte reputatie te doen geven. Nemaer den Suppliant in cas daer in yets onbehoorlijcx ſoude mogen influeren, alle het ſelve tot ſijne laſte ſal gehouden weſen te verantwoorden, tot dien eynde wel expreſſelijck begerende, dat by aldien hy deſen Onſen Octroye voor het ſelve Boeckje ſal willen ſtellen, daer van geene geabbrevieerde ofte gecontraheerde mentie ſal mogen maecken; nemaer gehouden ſal weſen het ſelve Octroy in 't geheel ende ſonder eenige omiſſie daer voor te drucken ofte te doen drucken, ende dat hy gehouden ſal ſijn een Exemplaer van het voorſz Boeckje gebonden ende wel geconditionneert te brengen in de Bibliotheecq van Onſe Univerſiteyt tot Leyden, ende daer af behoorlijck te doen blijcken, alles op pœne van het effect van dien te verlieſen. Ende ten eynde den voornoemde Suppliant deſen Onſen conſente ende Octroye moge genieten als naer behooren. Laſten Wy allen ende eenen ygelijcken die 't aengaen mach, dat ſy den Suppliant van den inhoude van deſen doen, laten ende gedogen, ruſtelijck, vredelijck ende volkomentlijck genieten ende gebruycken, ceſſerende alle beleth ter contrarie. Gedaen in den Hage onder Onſen grooten Zegele hier aen doen hangen den xj. Maert in 't Jaer Ons Heeren ende Zalichmaeckers duyſent ſes hondert acht en tachtigh.

Was Geteeckent,

GASPART FAGEL vt.

Onderſtont,

Ter Ordonnantie van de Staten,

En was Geteeckent,

SIMON van BEAUMONT.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

BIBLIOTECA PROVINCIALE di NAPOLI

LOrs que Mr. du Buiſſon compoſa la Vie de Mr. de Turenne, il fit la même choſe qu'on raporte de Mr. de Vaugelas dans la preface de ſon Quinte Curce. Soit qu'il ne fût pas content de ſon travail, ou qu'il crût pouvoir encore mieux réüſſir, il recommença ce qu'il avoit achevé; deſorte qu'on trouva aprés ſa mort deux copies d'une même choſe. La premiere étant tombée toute ſeule entre les mains d'un Libraire, elle fut imprimée il y a trois ans, & reçûë du public avec tant

de bonne volonté, qu'on ne l'a pas ſeulement reimprimée une ſeconde fois, mais encore qu'on l'a contrefaite à Geneve. Il eſt vrai que dans l'impreſſion de Geneve on a tâché d'inſinuer qu'on y avoit fait des augmentations conſiderables. Mais aprés l'avoir examinée d'un bout à l'autre, j'ai trouvé qu'au lieu de lui donner un nouveau luſtre, on l'a plûtôt obſcurcie. On ſe vante pourtant qu'on a corrigé pluſieurs fraſes qui n'étoient pas du bel uſage, & qui même ſe reſſentoient beaucoup de la barbarie du ſiecle paſſé. Mais on n'a qu'à jetter les yeux ſur l'original, & ſur la copie, & l'on verra bientôt qu'il n'apartient pas à des gens d'au-de-là les Monts d'entreprendre de corriger un homme qui étoit né à Paris, & dans le beau monde, & qui d'ailleurs a paſſé ſa vie, ou à la guerre, ou à la Cour. Comme il étoit de mes amis, j'ai cru

que

que je devois défendre ſa memoire, d'autant plus qu'un peu avant que de mourir il me rendit depoſitaire d'une partie de ſon travail. Il ne put refuſer à mon amitié de me confier ce qui va paroître ici au jour, d'où l'on jugera ſi l'on doit ajouter foi à l'avis du Libraire de Geneve. Et de fait, un homme qui parleroit ſi mal François n'auroit jamais entrepris de recommencer un travail ſi rude, & ſi penible. Quoi qu'il en ſoit, tout ce qui me reſte à dire ici, c'eſt que s'il y a quelque choſe dans cette vie que l'on ne trouve pas dans l'autre, il le faut imputer aux Memoires que feu Mr. de Buiſſon recuëillit aprés avoir compoſé la premiere. J'ajouterai cependant qu'il y a des endroits ici qui me ſemblent corrigez, d'où je tire une conſequence, que tout ce qui a été imprimé ſur ce ſujet, ne vaut pas ce qui va paroître. Le public en

ſera

ſera le juge, & en attendant je lui dirai que feu Mr. du Buiſſon m'ayant auſſi laiſſé des Memoires extrêmement curieux, ils verront le jour dés le moment que ceci ſera hors de deſſous la preſſe.

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE,

Maréchal général des Camps & Armées du Roi, Colonel général de la Cavalerie legere de France, & Gouverneur du haut & bas Limoſin.

LIVRE PREMIER.

HEnri de la Tour d'Auvergne Maréchal de France étant veuf d'une Princeſſe de la Maiſon de la Marck qui lui avoit aporté en mariage le titre de Duc de Boüillon avec la Principauté de Sedan, épouſa en ſecondes nôces Elizabeth de Naſſau, ſœur du Comte Maurice Prince d'Orange. Comme il n'avoit point eu d'enfans de ſa premiere femme, il ſembloit que cette Principauté dût retourner à ſes Héritiers, qui étoient Mrs. de Boüillon, la Mark, ou pour mieux dire Mrs. de la Boullaie, puis qu'ils ne portoient le nom

de Boüillon que par ſes femmes. Mais Henri IV. qui avoit fait faire le mariage du Marêchal lui continuant ſa protection, les obligea à renoncer à une ſucceſſion ſi avantageuſe, moiennant quelque argent qu'ils toucherent, & ſous pretexte de quelques actes qu'on mit en avant & qui étoient à l'avantage du Marêchal. Ayant ainſi été mis en poſſeſſion de tous les biens de ſa femme, il épouſa, comme nous venons de dire, Elizabeth de Naſſau, fille de Guillaume Prince d'Orange, celui qui donna naiſſance à la Republique de Hollande, aprés avoir ſoutenu la guerre contre les Eſpagnols pendant pluſieurs années. Une alliance ſi illuſtre rendit le Marêchal de Boüillon encore plus conſiderable qu'il n'étoit; & il commença à devenir ſuſpect à Henri IV., à qui neanmoins il avoit rendu de grands ſervices pendant qu'il diſputoit ſon Royaume à la pointe de l'épée. Cela obligea ce Marêchal à ne plus aller ſi ſouvent à la Cour, & pour ſa ſureté il entretint correſpondance non ſeulement en Allemagne, mais encore avec les Grands de France, dont la plûpart accoutumés à la licence qu'on a coutume de prendre dans les guerres civiles, tâchoient de rallumer le feu qui avoit penſé conſumer le plus beau Royaume de la Chrêtienté. Le Prince de Condé étoit de ſes amis particuliers, auſſi-bien que le Comte de Soiſſons, & c'étoit lui qui avoit raccommodé ces deux Princes, dont la haine ſembloit devoir être éternelle; car ils avoient eu procez enſemble pour tout ce qu'il y a de plus touchant dans la vie, le Comte de Soiſſons avoit voulu faire declarer le Prince de Condé bâtard, parce qu'il étoit venu au monde treize mois aprés la mort de ſon pere, & ſi Henri IV. ne s'en fut mêlé qui étoit devenu amoureux de la Princeſſe ſa femme, il y avoit aparence qu'il y auroit réüſſi, puis qu'une naiſſance ſi extraordinaire étoit contre l'ordre de la nature. Mais ce Prince

ce ayant interposé son autorité en sa faveur, on trouva moyen de faire ordonner que les Medecins seroient appellez, & ceux-ci ayant dit que le chagrin que la mere avoit eu de la mort de son mari avoit pû retarder son accouchement, le Parlement de Paris qui étoit juge de la cause fit perdre le procez au Comte de Soissons. Il falut qu'il cedât à l'autorité souveraine qui avoit fait donner cet arrêt, & il fit des protestations contre, qu'il renouvella de temps en temps. Pendant tout ce different les deux parties prierent le Maréchal de Boüillon de solliciter en leur faveur; mais il s'en excusa le mieux qu'il lui fut possible, pour se conserver l'amitié de l'un & de l'autre, & pour les raccommoder en temps & lieu. L'occasion s'en offrit bientôt aprés par l'amour du Roi, qui éclata tellement pour la Princesse de Condé, que son mari se crut obligé de chercher des Protecteurs chez ses plus grands ennemis. Le Maréchal de Boüillon fut mediateur du raccommodement entre ces deux Princes; mais le Prince de Condé ne se croyant pas en sureté, nonobstant toutes les mesures qu'il pouvoit avoir prises, aima mieux se retirer hors du Royaume avec sa femme, que de s'exposer aux violences qu'il pouvoit craindre de cette passion. Il chercha sa retraite chez les Espagnols, qui le reçurent honorablement, & il y demeura jusques à la mort de Henri IV., dont les Espagnols pretendant tirer avantage, lui proposerent d'exciter des troubles dans le Royaume; mais il ne leur voulut rien promettre, étant bien-aise de gouter le repos aprés un exil de plusieurs années, & peut-être aussi parce que ne croyant pas sa naissance trop assurée, il ne voulut pas donner pretexte de revoquer l'arrêt du Parlement, ce qui se seroit peut-être fait, si on l'eut vû se jetter si facilement dans la desobeïssance. Il eut soin à son retour de ménager le Maréchal de Boüillon, &

il le pria de vouloir entretenir l'intelligence qui avoit subsisté entre le Comte de Soissons & lui, depuis qu'il les avoit raccommodez. Le Marêchal de Boüillon le lui promit, & s'en aquita facilement, parce que Marie de Medicis ayant empieté toute l'autorité pendant la minorité du Roi son fils, & ne la partageant qu'avec le Marêchal d'Ancre & sa femme, ces deux Princes crurent à propos de s'unir étroitement pour avoir quelque part aux affaires. Pendant toutes ces intrigues le Marêchal de Boüillon fut toujours consideré de tous les partis, comme un homme qui pouvoit donner un grand poids à celui en faveur de qui il se declareroit; car pour être bien ainsi avec ces Princes, il ne laissoit pas de faire sa Cour à la Reine-mere, qui de son côté lui faisoit bon visage afin de l'attirer: mais il ne vouloit point s'engager ni avec les uns ni avec les autres, croyant qu'il trouveroit plus de sureté à se faire rechercher de tous. Le Comte de Soissons n'en usa pas de même, il écouta quelques propositions que lui fit faire le Marêchal d'Ancre, & s'étant laissé porter à promettre sa fille en mariage au fils aîné de ce Marêchal, la ruine du Prince de Condé fut jurée, & se seroit peut-être ensuivie, si le Marêchal de Boüillon ayant eu vent de ce traité ne l'eut rompu, en faisant comprendre à la Reine mere, que son autorité dépendoit de ne pas élever l'une de ces deux Maisons au prejudice de l'autre; & rendant ainsi le dessein du Marêchal suspect, en ce qu'il vouloit, disoit-il, chercher une autre protection que celle de sa Majesté, il engagea la Reine à lui faire méchante mine, & en-suite à lui défendre avec des paroles aigres de penser davantage à l'alliance du Comte de Soissons. Ayant rompu un coup si prejudiciable à ses interêts aussi-bien qu'à ceux du Prince de Condé, il unit ces deux Princes encore plus étroitement qu'auparavant, à quoi le Marêchal d'Ancre contribua beaucoup

coup par son imprudence, car pour plaire à la Reine-mere il rompit de mauvaise grace avec le Comte de Soissons, qui avoit beaucoup surpris le monde par le consentement qu'il avoit donné à un mariage si inégal.

J'ai voulu faire connoître ici quel homme c'étoit que le Maréchal de Boüillon, parce que faisant dessein de raporter la Vie de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal général des Camps & Armées du Roi, Gouverneur du haut & bas Limosin, & Colonel général de la Cavalerie legere de France, l'un de ses enfans, j'ai cru que ce seroit donner dés le commencement une grande idée de ce Heros, que de faire voir qu'il étoit sorti d'un pere qui étoit également sage, prudent, vertueux, & grand Capitaine. Car outre tout ce que je viens de dire, il avoit signalé son courage & sa conduite dans toutes les guerres de Henri IV. si-bien qu'il s'étoit aquis une si grande reputation parmi les étrangers, & un tel credit parmi les Huguenots, que ceux-ci voyant qu'il étoit le plus considerable de ceux qui aprés la conversion de Henri IV. faisoient profession de leur Religion, le reconnurent pour leur chef, & ceux-là eurent une telle estime pour lui, qu'ils le considererent autant que les plus grands Princes.

Si je suivois neanmoins la route que m'ont donné tous ceux qui ont écrit la vie des grands hommes, je ne me contenterois pas ici de parler du pere de celui dont je pretends raporter les actions, & je parlerois tout au long de sa genealogie, que je rendrois la plus illustre qu'il me seroit possible; surquoi je n'aurois pas beaucoup de peine, puis que plusieurs avant moi ont écrit qu'il descendoit de la Maison des Comtes de Boulogne, qui ont donné des Souverains à plusieurs Provinces, & une Reine à la France. Mais comme il y en a d'autres qui pretendent qu'il n'étoit

point de cette Maiſon, & ſur tout un certain Auteur qui a écrit tout nouvellement contre Mr. de Boüillon, au ſujet de la guerre qu'il declara l'année derniere au Roi d'Eſpagne, & qui pretend que la qualité de Souverain qu'il prend par cette declaration ne lui peut être attribuée, parce ce qu'il ne deſcend pas de Maiſon Souveraine; Comme dis-je cet Auteur ſoutient que Mr. de Boüillon s'eſt attribué une qualité qui ne lui eſt pas duë, par pluſieurs raiſons qu'il raporte aſſez au long dans ſon Livre, j'ai cru à propos de ne pas commencer mon hiſtoire par une choſe qui pourroit être ſuſpecte au Lecteur, d'autant plus que dans une querelle qui naquit il y a quelques années entre la Ducheſſe de Boüillon & la Ducheſſe de Noailles, il parut pluſieurs écrits dans leſquels on s'accordoit merveilleuſement bien avec les ſentimens de cet Auteur. Cependant pour ne pas donner de méchante impreſſion de cette Maiſon, je dois dire auſſi que ſes plus grands ennemis n'ont jamais pretendu que ſon origine ne ſoit illuſtre, tout leur reſſentiment s'étant borné à lui conteſter la qualité de Prince, qu'elle ſe croyoit aquiſe par la naiſſance, & par la Principauté dont elle étoit revêtuë. Je paſſerai donc legerement ſur cet article, m'imaginant qu'entre le menſonge & la verité il n'y a point d'autre parti à prendre que de demeurer dans le ſilence. Si les partiſans de cette Maiſon m'en blâment, ceux qui ſont deſintereſſez m'en loüeront, & je me flate du moins que tous ceux qui liront cet ouvrage, me feront la juſtice de croire qu'ayant eu un ſi beau champ de flater dés le commencement, & n'en ayant rien fait, j'aurai pris toutes mes precautions pour ne rien avancer que de veritable.

Henri de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne naquit à Sedan le 11. de Septembre 1611. Quoi que Mr. de Boüillon eût déja un fils aîné;

il

il ne laissa pas de faire de grandes réjoüissances à la naissance de celui-ci, il fit tirer le canon, & toute la Ville voulant lui témoigner la part qu'elle prenoit à sa joye fit une dépense qui surpassa ses forces, on fit couler le vin dans les ruës, & les boutiques furent fermées trois jours durant. Il fut batisé dans le Temple de Sedan, selon l'usage du Calvinisme, dont le pere & la mere faisoient profession. Il fut nommé Henri, du nom de son pere & du nom de son parrein, qui fut Henri de Nassau frere puîné du Comte Maurice, & frere de sa mere. Mais avant que de passer outre, je ne dois pas oublier de raporter un songe que sa mere avoit fait la nuit qui preceda son accouchement; elle avoit songé qu'elle accouchoit d'un canon, que ce canon avoit tiré au sortir de son corps, & que le boulet avoit fait une grande brêche au Temple. Elle ne manqua pas de raconter ce songe, & ayant la curiosité de sçavoir ce qu'il signifioit, on se mit en peine de chercher quelqu'un qui le put expliquer. Il se trouva un homme à Francfort sur le Mein, qui dit que l'enfant dont elle accoucheroit seroit un mâle, car on ne lui avoit point dit que c'en étoit un, qui feroit grand bruit dans le monde, mais qu'il ruineroit les gens de la Religion. Cette prediction s'est trouvée veritable dans les deux premiers chefs, & à l'égard du troisiéme, il n'a pas rencontré si juste, à moins qu'on ne veüille dire que le Vicomte de Turenne s'étant converti à la Religion Catholique, les Huguenots ont perdu tout le suport qui leur restoit, ou que son exemple en a fait convertir tant d'autres que ç'a été la ruine de l'heresie. Cela ne laissa pas de faire peur à Mr. de Boüillon, qui étoit dans la pensée que sa Religion étoit la meilleure, & qui voyoit d'un autre côté que le moyen de rendre sa Maison florissante étoit de ne pas retourner à la Religion de ses ancêtres. Pour éviter donc l'ef-

fet de cette prediction il attira à Sedan les perſonnes les plus attachées à l'hereſie, & leur fit quantité de bienfaits pour les obliger à ne pas regreter le lieu de leur naiſſance. Cependant le Vicomte de Turenne s'élevoit avec grand' peine, il falut changer deux ou trois fois de nourice, & ſes dents l'ayant penſé faire moutir, à peine ſe fut-il ſauvé de cet accident qu'il tomba dans un autre, il eut une groſſe fievre qui le mit ſi bas qu'on crut qu'il n'en réchaperoit jamais. Enfin ayant paſſé trois ou quatre ans dans des incommoditez preſque continuelles, il commença à ſe mieux porter, mais il ne parloit point encore, ce qu'on attribua aux maladies qu'il avoit euës, deſorte qu'on eſpera qu'à meſure que ſa ſanté ſe rafermiroit, il ſe delivreroit de cette incommodité. Au bout de quelque temps il commença à parler, mais non pas à ſe faire entendre, on crût qu'il avoit le filet, & l'on y fit regarder; mais les chirurgiens ayant aſſuré le contraire, on attendit du temps ce qu'on ne pouvoit eſperer de leur art. Le temps n'y fit rien neanmoins, il eut toûjours de la peine à parler, & cette incommodité lui dura juſques à la mort; mais en recompenſe il n'y eut point d'homme qui écrivit ſi juſte, ni ſi poliment que lui, j'ai vû de ſes lettres qui feroient honte à celles de Voiture, auſſi-bien que ceux qui ſe piquent d'en ſçavoir le plus dans ce genre d'écrire.

Les gens qui parlent peu ont coutume de concevoir facilement; mais pour lui ce fut tout le contraire dans ſa jeuneſſe, les Maîtres qu'on avoit mis auprés de lui dirent pluſieurs fois qu'il n'y avoit pas moyen de lui rien aprendre, ce qui faiſoit dire quelquefois à ſon pere, que c'étoit dommage de ce qu'il n'étoit pas d'une autre Religion, parce qu'on en eût fait un Moine. Raillerie qu'il lâchoit contre les Catholiques, qui étoient accuſez en ce temps-là, auſſi-bien que

dans

dans les commencemens de l'heresie, d'être fort ignorans. Il n'étoit pas toûjours de si bonne humeur, souvent il se mettoit en colere de lui voir la tête si dure, & il lui arrivoit quelquefois de le faire châtier devant lui, comme s'il eut été en son pouvoir de reformer la nature. A cela prés il avoit tout sujet d'en être content, il étoit doux, civil, honête, avoit des sentimens relevez, & pourvû qu'on lui donnât le temps de s'expliquer, il parloit aussi juste que personne pouvoit faire. Mais ce qui rendoit tout ce qu'il faisoit moins agreable, c'est que son frere aîné avoit une grace toute particuliere à s'expliquer, c'étoit la plus belle langue du monde, & l'on eut dit que la nature eût mis en lui seul ce qu'elle devoit distribuer dans tous les deux. Mr. de Boüillon croyant toûjours qu'à force de lui être severe il viendroit plûtôt à bout de son naturel, commanda à ses Maîtres de ne lui rien pardonner, ce qui lui fit haïr si fort les Maîtres & les études, qu'il prit un jour une épée pour en tuer un qui lui vouloit donner le foüet. Il n'en eut pas meilleur marché pour cela, & Mr. de Boüillon au contraire l'en fit châtier encore plus rigoureusement. La bonté de son naturel parut à quelques jours de là pour le même Maître qui l'avoit ainsi châtié. L'ayant trouvé endormi à l'ombre dans le jardin, & un serpent tout prêt à le piquer, il se mit entre-deux, tira son épée, & ayant tué le serpent, il réveilla le Maître, qui crut d'abord qu'il le vouloit tuer: mais il reconnut bientôt le contraire, desorte qu'il se jetta à ses piés pour lui demander pardon. Mr. de Boüillon ayant sçu du Maître ce qui venoit de se passer, embrassa tendrement le Vicomte de Turenne, & par un pressentiment de ce qui devoit arriver, dit que cet enfant, tout stupide qu'il paroissoit, seroit un jour un grand homme. Il n'avoit rien cependant de grand dans le visage, il étoit plûtôt laid que

beau, & tout ce qui le rendoit aimable, c'étoit une douceur merveilleuse. Plusieurs vouloient que ce fut une marque qu'il n'auroit jamais d'esprit, à quoi contribuoit beaucoup le peu de paroles qu'il disoit; mais ils prenoient pour un défaut ce qui étoit un effet de son jugement; comme il avoit beaucoup de peine à parler, il parloit peu, & même quand il parloit il repetoit souvent deux ou trois fois une même chose, ce qui le rendoit encore plus circonspect à parler. Mr. de Boüillon cependant qui avoit plus d'esprit que les autres prenoit garde au sens plûtôt qu'aux paroles, & n'y trouvant rien que de juste, se consoloit d'un défaut qu'il ne pouvoit empêcher; il espera même qu'avec l'âge il auroit la parole plus libre, & en effet la difficulté de parler ne fut pas si grande, quoi qu'il en restât toûjours un peu. Quelque plaisir que Mr. de Boüillon prît à demeurer dans sa famille, plaisir fort ordinaire aux vieillards, & à ceux principalement qui ont passé une partie de leur vie à l'Armée, il ne laissoit pas d'être obligé souvent de s'éloigner. Il recevoit des couriers de moment à autre de ses amis, & c'étoit tantôt pour avoir son conseil, tantôt pour conferer avec lui des affaires qui se presentoient. Enfin le Maréchal d'Ancre commença à donner tant de jalousie à tous les Princes, qu'attribuant à la Reine-mere tout ce qui se passoit, ils se resolurent d'armer contr'elle, en même-temps qu'ils prirent pour pretexte de ne pouvoir souffrir ce que faisoit ce Maréchal. Ils envoyerent à Mr. de Boüillon pour le prier de se vouloir joindre à eux, & ce petit Souverain ayant pour maxime que le moyen de se conserver étoit d'avoir toûjours intelligence avec les mécontens, s'aboucha avec eux, & promit de faire de son côté tout ce qui seroit necessaire pour le bien commun. Le rendez-vous de tous ces Princes fut à Soissons, où se firent plusieurs allées & ve-

venuës de la part de la Cour pour les ſeparer les uns des autres ; mais la plûpart demeurerent unis, tellement que de Luines Gentilhomme de Provence, qui aprés avoir été page de la grande écurie du Roi s'étoit bien mis auprés de lui, par des plaiſirs qu'il lui procuroit proportionnez à ſon inclination ; de Luines dis-je aſpirant encore à une plus grande faveur porta le Roi à ſe défaire du Maréchal d'Ancre, qui lui étoit devenu ſuſpect par la trop grande familiarité qu'il avoit avec la Reine, & qui lui étoit d'ailleurs trés-odieux, par les impreſſions que de Luines lui donnoit que c'étoit lui qui étoit cauſe de tous ces troubles. La choſe ayant été reſoluë, on ne ſongea plus qu'aux moyens de l'executer ; mais ce fut la difficulté, parce que tous les Grands étant attachez à la Reine-mere, il étoit dangereux de confier ſon ſecret à quelqu'un qui le fit échoüer en le revelant. De Luines neanmoins jetta les yeux ſur Mr. de Vitri Capitaine des Gardes du Corps qui n'étoit pas bien auprés d'elle, & ce fut la principale raiſon pour laquelle il le choiſit. Vitri promit de faire tout ce qu'on voulut, & en effet comme le Maréchal étoit ſur le pont du Louvre, dont il avoit trouvé la grande porte fermée afin qu'on ne paſſât qu'un à un par le guichet, il ſe mit en devoir de l'arrêter, & ſur le refus que l'autre fit de lui rendre ſon épée, on lui tira pluſieurs coups dont il fut tué tout roide. On l'enterra ſous les cloches de St. Germain de Lauxerrois ; mais la populace l'ayant deterré, elle le fut pendre par les piés ſur le Pont-neuf, lui coupa les parties honteuſes, les vendit à l'encan, puis le porta à Montfaucon, lieu deſtiné pour expoſer les corps des malfaiteurs. Sa maiſon, qui eſt aujourd'hui l'hôtel des Ambaſſadeurs Extraordinaires, fut pillée par la même populace, & les meubles qu'elle ne put emporter, jettez par les fenêtres. Pendant qu'on faiſoit mille imprecations contre ſa

memoire & contre ce qui reſtoit de ſa famille, la femme fut miſe en priſon, où on lui fit ſon procez, ſous pretexte qu'elle ſe méloit de magie, & ſous diverſes autres accuſations, tellement qu'elle n'en ſortit que pour aller en Greve, où elle eut la tête tranchée. Le malheur de cette famille arrêta celui du public, qui alloit être expoſé à d'étranges miſeres par la guerre des Princes, dont on voyoit déja quelques commencemens; car n'ayant plus de pretexte pour continuer leur rebellion, ils mirent les armes bas, & ſans rechercher d'autres precautions, vinrent ſe jetter aux piés de Louïs XIII. qui les reçût favorablement. Ce fut là la fin tragique du Maréchal d'Ancre perſonnage d'une mediocre ſuffiſance, mais mari d'une femme extrémement habile. Il y avoit quelques jours que par un preſſentiment ſecret de ce qui lui devoit arriver, il avoit eu deſſein de ſe retirer en Italie; mais ſa femme qui étoit encore plus ambitieuſe qu'elle n'étoit habile, l'avoit ſi fort gourmandé à cette propoſition, qu'il n'avoit oſé lui en parler davantage. Auſſi étoit-elle la Maîtreſſe, & qui plus eſt elle étoit digne de l'être, car il portoit ſous des habits d'hommes le cœur d'une femme, au lieu que ſous les ſiens elle portoit celui d'un homme. Elle le fit voir à ſa mort, où elle alla courageuſement, quoi que le peu de diſtance qu'il y avoit entre tant de grandeurs & une fin ſi honteuſe la lui dût rendre encore plus épouvantable. De Luines eut la confiſcation de tous leurs biens, & le Roi le mit encore plus avant dans ſes bonnes graces, comme ſi pour avoir été l'Auteur d'un conſeil où il y avoit quelque choſe à redire, il eût merité quelque recompenſe. En effet, ſi le Maréchal étoit criminel, il y avoit moyen de lui faire faire ſon procez, & s'il ne l'étoit pas, il étoit injuſte de le faire mourir de la ſorte. Mais de Luines qui vouloit pouſſer ſa fortune à quelque

prix

prix que ce fut n'y regardoit pas de si prés, aussi se fit-il donner ensuite l'épée de Connêtable au prejudice des affaires du Roi qui l'avoit promise au Marêchal de Lesdiguieres, qui devoit moyennant cela abjurer l'heresie, & rétablir l'autorité Royale dans le Dauphiné. Il fit faire aussi ses deux freres Ducs & Pairs de France, aprés leur avoir fait épouser deux héritieres des Maisons des plus considerables du Royaume. C'est de l'un de ceux-là que descend le Duc de Chaulnes d'aujourd'hui, Gouverneur de Bretagne, & ci-devant Ambassadeur Extraordinaire à Rome. Pour les enfans de l'autre, quoi que d'une Maison encore plus illustre du côté de leur mere, ils ne paroissent pas dans le monde avec tant d'éclat, le fils encore plus mal-fait d'esprit que de corps, quoi qu'il soit tout difforme, a pris le parti de l'Eglise aussi bien que la fille, laquelle neanmoins a été relevée de ses vœux par le Pape, & se fait appeller la Princesse de Tingrie. Le pere étant mort, la mere se remaria à un cadet de la Maison de Clermont Tonnere, dont elle eut une fille, laquelle a épousé le Comte de Bouteville de la Maison de Montmorenci, c'est lui qu'on appelle aujourd'hui le Duc de Luxembourg, nom qu'il porte à cause de la mere de sa femme qui étoit de cette Maison, & qu'ont droit de porter tous ceux qui épouseront celles qui en viendront en ligne directe, supposé qu'il n'y ait point de garçons, & cela parce que la Duché est femelle, c'est-à-dire parce que les femmes font leurs maris Ducs. Ce fut pour cette raison que la mere de la Duchesse de Luxembourg trouva si facilement à se marier, car sans cela on ne l'auroit gueres recherchée, elle avoit des défauts si grands qu'elle laissoit tout aller sous elle, desorte que la Reine l'ayant fait monter une fois dans son carrosse, fut obligée d'en sortir elle-même à cause de l'infection. Depuis ce temps là elle ne s'aviſa plus

de l'y faire entrer, quoi que cela fut dû au rang qu'elle tenoit à la Cour, & à la grandeur de sa naissance.

Le Maréchal de Boüillon aprés avoir vû le Roi avec les autres Princes, comme nous avons dit ci-devant, s'en retourna à Sedan, où il s'apliqua à l'éducation de ses enfans, qui étoit la chose du monde qu'il avoit le plus à cœur. Mais ayant été surpris peu de temps aprés d'une maladie dangereuse, il fit venir sa femme & ses enfans autour de son lit, & ayant recommandé aux uns l'obeïssance & le respect, il pria l'autre de conserver pour eux l'amour qu'elle leur avoit toûjours fait paroître; puis ayant fait éloigner tout le monde à la reserve de Madame de Boüillon & de son fils aîné, il dit à son fils de tenir pour une regle assurée de sa conduite, qu'il faloit se défier de la France, à qui la ville de Sedan étoit trop avantageuse pour ne pas rechercher l'occasion de l'avoir: que c'étoit un malheur à un petit Prince d'être voisin d'un grand Etat, & que cela l'obligeoit à bien des precautions: qu'il y avoit deux voyes de se conserver; l'une de se soumettre entierement aux volontez du plus fort; l'autre de faire des brigues assez puissantes pour se défendre de l'invasion: que l'un étoit plus dangereux que l'autre; mais aussi qu'il étoit plus honorable: que c'étoit pour cela qu'il lui conseilloit de prendre ce parti: que l'interêt du Duc de Lorraine & le sien étant le même, c'étoit à lui à vivre avec ce Prince dans une grande union, & comme un bon voisin: qu'il recherchât l'amitié des Princes d'Allemagne & de la Maison d'Autriche, parce que c'étoit une protection, qui quoi qu'éloignée, ne laissoit pas de lui pouvoir servir au besoin: qu'il prit bien garde neanmoins à le faire avec beaucoup de circonspection & de secret, qu'il ne faloit point donner de jalousie à la France, qui pourroit peut-être prendre ce pretexte pour le dépoüil-

poüiller de ſes biens ; qu'il avoit des terres & des établiſſemens dans ce Royaume qui faiſoient une partie de ſa fortune, qu'il faloit les conſerver ; c'eſt pourquoi il devoit toûjours demeurer bien uni avec ceux de ſa Religion, ſur qui il avoit jetté les yeux pour marier ſes ſœurs, quoi qu'il les eut pû marier plus avantageuſement en Allemagne : qu'il n'allât pas ſe broüiller avec ſes beaux-freres pour quelque leger interêt : que le Royaume de France ſeroit toûjours diviſé tant qu'il y auroit deux Religions ; & que c'étoit ſa ſureté d'être bien avec ceux qui lui pouvoient rendre ſervice : qu'il recherchât ſur tout l'amitié du Duc d'Orleans, dont l'eſprit doux & facile le rendoit capable de toutes les impreſſions qu'on lui voudroit donner.

Il ſe tourna en-ſuite vers Madame de Boüillon, & lui dit qu'auſſi tôt que ſes enfans ſeroient en âge de porter les armes, elle les envoyât auprés de leur oncle à qui il avoit écrit la veille pour les leur recommander. Et faiſant revenir le Vicomte de Turenne, il lui ordonna de regarder ſon frere doreſenavant, comme celui qui lui tiendroit lieu de pere ; & de lui porter autant de reſpect, qu'il avoit fait à lui-même. Pour ce qui eſt de Mr. de Boüillon, il lui dit d'aimer ſon frere, comme il y étoit obligé, qu'il ſe ſouvînt toûjours qu'il n'y avoit point de difference entr'eux, que celle qu'il avoit plû à Dieu d'y mettre, en le faiſant venir au monde le premier : que cet avantage, quoi que peu de choſe en aparence, ne laiſſoit pas de lui donner la meilleure part dans ſa ſucceſſion : qu'il le conjuroit neanmoins d'en uſer d'une maniere, que ſon frere n'eut jamais beſoin de rien.

Aprés qu'il eut mis ordre à ſes autres affaires domeſtiques, il ne ſongea plus qu'à ſe preparer à la mort, & ayant donné ſa benediction à ſes enfans, il rendit l'eſprit le.....

Jamais

Jamais la bonté d'un naturel ne parut davantage en aucune occasion, que fit celui du Vicomte de Turenne à la mort de son pere. Quoi qu'il lui eut été assez severe, il pensa se desesperer, & si on ne l'eut ôté de dessus son corps, il étoit à craindre qu'il ne l'eût accompagné dans le tombeau. Quand ses premieres douleurs furent passées, & que le temps l'eut rendu capable de consolation, il s'employa lui même à consoler sa mere, qui étoit dans une affliction inconcevable. Car aprés la perte qu'elle avoit faite, elle étoit menacée d'en faire une autre, qui n'étoit gueres moins considerable. De Luines, pour assurer la frontiere dans la guerre qu'il minutoit contre les Huguenots, demandoit, sous pretexte que cette Princesse étoit denuée de tout suport par la mort de son mari, qu'elle eût à faire entrer garnison Françoise dans Sedan. Elle ne sçavoit que répondre à des offres si suspectes, & si elle en eut cru les Espagnols, elle se seroit delivrée de cette peine en s'abandonnant entre leurs mains. Mais le remede lui paroissant aussi dangereux que le mal, elle rejetta les propositions de ceux-ci, pendant qu'elle tâchoit de l'autre côté d'éluder les choses par des longueurs, & par de belles paroles. Elle remontroit aux Ministres François, qu'on n'avoit jamais exigé de son mari, ce qu'on lui demandoit: qu'on s'étoit contenté de prendre son serment, & son écrit, comment il vouloit être sous la protection de la Couronne; qu'elle étoit prête de faire la même chose; que le Comte Maurice son frere, dont les interêts étoient si-bien unis avec ceux de la France, seroit garant de sa fidelité, aussi bien que de celle de son fils, qu'elle tâchoit d'élever d'une maniere, que le Roi auroit tout sujet d'en être content: que ces propositions s'étoient dû faire au pere, plûtôt qu'au fils, que les étrangers croiroient qu'on voudroit dépoüiller de son patrimoine dans sa minorité: que l'inte-

l'interêt du Roi étoit de ne pas donner ce soupçon, lui qui étoit le protecteur des veuves, & des orfelins.

Cette réponse n'auroit pas beaucoup embaraſſé de Luines, ni les autres Miniſtres, mais ſçachant les efforts que faiſoient les Eſpagnols pour tirer avantage de cette affaire, & ayant peur d'ailleurs de choquer le Comte Maurice qui n'en paroiſſoit pas content, ils differerent cette reſolution juſques à une occaſion plus favorable. Cependant Mr. de Boüillon, & le Vicomte de Turenne ſon frere commençoient à devenir grands, & ſur tout Mr. de Boüillon qui étoit plus âgé de quelques années. C'eſt pourquoi comme la guerre des Huguenots approchoit, & que Mad. de Boüillon ne vouloit pas qu'il portât les armes contre ceux qu'il devoit proteger, plûtôt que détruire, elle l'envoya promptement en Hollande, ſous pretexte d'aller voir ſon oncle, mais en effet pour ſervir auprés de lui. Le Comte Maurice qui étoit du ſecret lui fit prendre parti en même temps dans ſon Armée, où il y avoit quantité de François. Car comme cette nation aime la guerre, elle l'alloit chercher où elle étoit, étant attirée d'ailleurs par la reputation du Comte Maurice, qui paſſoit pour le premier Capitaine de ſon ſiecle.

Les affaires des Hollandois étoient en beaucoup meilleur état qu'elles n'avoient été du temps du Prince Guillaume ſon pere. Quoi que ce Prince n'eût que ſeize ans quand on l'avoit apellé au commandement des Armées, au lieu des affaires épineuſes qu'il avoit trouvées à ſon avenement, il avoit établi la Republique ſur un pié qu'elle étoit formidable à ſes ennemis, & conſiderable à ſes voiſins. Le Roi d'Eſpagne avoit déja depenſé plus de quatre cens millions d'or à cette guerre qui duroit depuis prés de ſoixante & dix ans, ſans qu'elle eut été interrompuë, ni par aucune paix ni par aucune treve. Il y avoit perdu outre cela plus de

deux

deux millions d'hommes, & une si grande perte & une si grande depense n'avoient produit autre chose que d'entretenir la guerre avec des évenemens differens. Toute l'Europe étoit dans un étonnement merveilleux de voir qu'un si grand Roi avec tout l'or des Indes & tant de Royaumes n'eut pû reduire une petite Republique, qui s'étoit vûë si bas que dans sa naissance elle avoit cru trouver sa perte. Aussi pour representer le pitoyable état où elle étoit, elle avoit fait mettre sur sa monnoye un vaisseau au milieu de la mer, sans mats, sans voiles, & enfin tout prêt à faire naufrage, avec cette inscription à l'entour, *Incertum quo fata ferant*. Mais par la sage conduite de Guillaume Prince d'Orange, & par les exploits merveilleux de son fils, cette Republique avoit été non seulement preservée de danger, mais s'étoit encore renduë si florissante, que les Espagnols commençoient à desesperer de la pouvoir reduire. Le Duc de Boüillon arriva auprés de son oncle dans ce temps de prosperité & de bonheur; & comme la Republique sçavoit qu'elle en étoit redevable à ce grand Capitaine, elle crut être obligée de le reconnoître en la personne d'un Prince qui lui étoit si proche, & qui d'ailleurs étant Souverain faisoit beaucoup pour elle que de venir à son service. Les Etats le firent donc complimenter par des deputez, & lui ayant fait present de quelques chevaux de prix, ils se crurent encore obligez de remercier Madame de Boüillon de ce qu'elle vouloit bien ainsi exposer pour eux la personne de son fils aîné qui devoit être toute l'esperance de sa Maison; mais le Comte Maurice les empêcha de donner si publiquement des marques de reconnoissance, de peur que le Roi n'attribuât à un dessein premedité ce que Madame de Boüillon & lui étoient bien-aises qu'on crût être arrivé par hazard. Le Roi sçut pourtant bien qu'en penser, aussi-bien que ses Ministres; il ne jugea pas

cepen-

cependant à propos d'en rien témoigner, parce qu'étant prêt à entrer en Campagne, il espera que cela feroit perdre cœur aux Huguenots, voyant que celui en qui ils devoient mettre leur principale esperance, ne feroit ni de leur côté, ni même à sa Cour pour moyenner leur accommodement. Ainsi le Roi approuva non-seulement qu'il demeurât en Hollande, mais il écrivit encore en sa faveur.

Le Vicomte de Turenne achevoit cependant d'aprendre les exercices qui étoient convenables à une personne de sa qualité, en quoi il réüssissoit mieux que dans les choses qu'on lui avoit voulu enseigner de jeunesse. Il se rendit sur tout bon homme de cheval, tellement que quelque méchant qu'on lui presentât, il en venoit à bout, comme s'il eut été bien dressé. Le Comte de Roussi étant venu voir Madame de Boüillon en amena un qui étoit de Pologne, beau à peindre, mais tellement fantasque que personne n'osoit le monter. Le Vicomte de Turenne jetta d'abord les yeux dessus, & ayant sçu des palfreniers qu'il faloit être bon Ecuyer pour oser entreprendre de le mener, il le monta, quelque chose que ces palfreniers lui pussent dire. Tous ceux qui le virent dessus tremblerent dés qu'il lui eut fait sentir l'éperon; mais lui seul ne s'en étonnant pas davantage le fit toûjours aller en avant, sans lui souffrir aucune fantaisie, puis l'ayant reduit à force de le galoper dans le manege, il le mena d'école au grand étonnement de tout le monde. Le Comte de Roussi étant averti qu'il avoit pris son cheval, quita brusquement Madame de Boüillon avec qui il étoit, & commença à vouloir tuer le premier palfrenier qui se presenta devant ses yeux, ne pouvant s'imaginer qu'il ne fut arrivé quelque accident à ce jeune Prince: mais il fut bien surpris de voir qu'il menoit son cheval comme il vouloit. Le Vicomte de Turenne étant

descen-

décendu loüa beaucoup la bonté de cet animal, ce qui obligea le Comte de Rousſi à le lui offrir; mais il ne le voulut point recevoir, & demanda à l'acheter. Le Comte de Rousſi qui étoit amoureux d'une de ſes ſœurs, qu'il épouſa depuis, étant bien-aiſe de lui en faire preſent, lui dit qu'il ne vouloit pas le lui vendre, mais qu'il le lui jouëroit volontiers. Il accepta ce parti dans l'envie qu'il avoit de l'avoir: mais quoi que ce fut le deſſein du Comte de Rousſi de ſe laiſſer perdre, il lui vint ſi beau jeu qu'il gagna. Le prix dont ils étoient convenus étoit de cent piſtolles, & le Vicomte de Turenne ne les ayant point les demanda au treſorier de ſa mere qui les lui refuſa, cela le mit en grande inquietude, car il ne lui en vouloit point parler. Dans cette extrémité il donna un diamant de prix à un de ſes valets de chambre, avec ordre de prendre la poſte & de l'aller vendre à Paris. Il eſperoit qu'il ſeroit revenu devant que le Comte de Rousſi s'en allât, mais ce valet de chambre emporta le diamant, & au lieu d'aller à Paris s'en fut en Allemagne. Le Vicomte de Turenne attendoit ſon retour avec une impatience extraordinaire; mais enfin ayant bien reconnu qu'il faloit qu'il y eût de la friponnerie, il dit ſa douleur à ſa mere, qui le reprit de ce qu'il avoit fait. Elle lui donna pourtant dequoi païer le Comte de Rousſi, qui vouloit à toute force en s'en allant lui faire prendre ſon cheval, mais comme ce jeune Prince donnoit plus volontiers qu'il ne recevoit, tous ſes efforts furent inutiles.

Il paſſa encore quelques mois auprés de ſa mere, qui le voyant d'une complexion aſſez délicate ne ſe preſſoit pas beaucoup de l'envoyer à la guerre où ſon inclination l'apelloit. Il prenoit cependant un plaiſir tout extraordinaire à lire les actions des grands hommes, & preferoit ce divertiſſement à beaucoup d'autres, ce qui étonnoit

noit plusieurs personnes, & leur faisoit faire en même temps un jugement avantageux de ce jeune Prince. Il admiroit sur tout les actions d'Alexandre le Grand, & ses yeux étoient tout remplis de feu quand il en parloit, desorte qu'il étoit aisé de juger que sa plus grande passion étoit de se conformer sur un si beau modele. Une personne lui ayant dit une fois que cette histoire étoit suspecte de fausseté, & qu'à proprement parler c'étoit un fort beau Romant, le rouge lui monta au visage, & lui qui étoit le plus moderé de tous les hommes s'emporta jusques à se mettre en colere. Madame de Boüillon prenant plaisir à cette dispute fit signe à cet homme de lui contredire, ce qui fut un grand divertissement pour la compagnie, car ce jeune Prince parloit de tout son cœur, & comme s'il y fut allé de son interêt, tout le monde approuva fort ce qu'il raporta pour prouver la verité de cette histoire, & il fonda ce qu'il dit sur le témoignage des anciens & sur le bon sens. Il dit entr'autres choses que si on avoit voulu flater Alexandre, on auroit caché ses privautez avec l'Eunuque Bagoas, ses debauches, la mort de Clitus, & mille autres défauts dont il est parlé dans sa vie. L'autre répondoit à cela que c'étoit la finesse de l'Historien, qui semblable à ces peintres, lesquels pour donner plus d'éclat à leurs couleurs y mêlent quelques ombrages, avoit voulu raporter quelques vices pour mieux faire croire tant de vertus. Enfin cette conversation ne finit point sans beaucoup de mécontentement de la part du Vicomte de Turenne, qui avoit remarqué que cet homme avoit pris plaisir, s'il faut ainsi dire, à l'insulter. Il en étoit tout chagrin, quand un Gentilhomme qui avoit été nourri son page, & qui n'avoit quité les trousses que depuis peu de jours, lui dit que s'il vouloit il l'apelleroit en duel. Si vous n'étiez pas si jeune, lui répondit le Vicom-

te

te de Turenne, je croirois que vous n'en voudriez rien faire, puis que vous me le dites, car ces sortes de choses là se font sans les dire, mais comme c'est l'ordinaire de la jeunesse d'être imprudente, je ne vous soupçonnerai point de manquer de courage, & pour preuve de cela, allez l'apeller de ma part. Ce Gentilhomme y fut aussi-tôt, & surprit extrémement l'autre par un compliment si peu attendu; il ne balança pas neanmoins un moment sur le parti qu'il avoit à prendre, il accepta le défi, & étant convenu du lieu où se feroit le combat, il renvoya ce Gentilhomme porter sa réponse à son Maître. Le Vicomte de Turenne la reçût avec sa froideur ordinaire, car il n'étoit pas de ces jeunes emportez qui se réjouïssent de tout, & souvent même de ce qui les devroit affliger. Le lendemain il sortit de la Ville sous pretexte d'aller à la chasse, mais s'étant éloigné des chasseurs il fut au rendez-vous, où il fut fort surpris de trouver une table dressée avec un bufet. Comme il étoit en peine de sçavoir ce que cela vouloit dire, Madame de Boüillon qui étoit partie secretement avant lui se montra, & lui dit que c'étoit elle qui serviroit de second à celui contre qui il se devoit batre. Mais changeant de stile à l'heure même, elle le reprimanda fort de ce que pour si peu de chose il eût été d'humeur à s'exposer si legerement, & encore contre un homme qui n'étoit pas de sa qualité: elle lui dit que s'il n'avoit été plus sage que lui en l'avertissant de ce qu'il vouloit faire, il seroit peut-être peri, lui qui devoit se reserver pour de meilleures occasions; que c'étoit elle qui étoit cause que cet homme l'avoit offensé, si neanmoins il y avoit de l'offense à être d'un autre sentiment que le sien; qu'elle vouloit non-seulement qu'il l'embrassât, mais encore qu'ils bussent ensemble. On servit à l'heure même à déjeuner, & une partie des chasseurs s'y rencontrerent

rent qui avoient été avertis de la choſe. La paix ayant été faite de cette maniere, on s'en fut à la chaſſe, & au retour Madame de Boüillon les fit encore boire enſemble, deſorte qu'on ne parla plus de querelle.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas encore quinze ans lors que cela lui arriva, mais il étoit ſi ſage & ſi retenu qu'on eut dit qu'il en eut eu cinquante. Ce n'étoit pas la ſeule bonne qualité qu'il eut, il étoit ſi charitable qu'il entretenoit pluſieurs pauvres familles de Sedan de ce que ſa mere lui donnoit, ou pour ſes menus plaiſirs ou pour ſes habits. Il y avoit à deux lieuës de cette Ville un Gentilhomme de bonne Maiſon, mais fort incommodé pour ſa qualité, deſorte qu'on ſçavoit dans la Province qu'il avoit beaucoup de peine à faire ſubſiſter ſa femme & ſes enfans. Le Vicomte de Turenne auroit bien voulu lui faire du bien, mais l'autre étoit d'une condition trop relevée pour rien prendre de lui, il avoit eu des emplois conſiderables à l'Armée & à la Cour, mais qui avoient ſervi plûtôt à le rendre pauvre qu'à le mettre à ſon aiſe, & il ne lui reſtoit de tout cela qu'un triſte ſouvenir de ce qu'il avoit été, & une crainte terrible de l'avenir. Le Vicomte de Turenne ne faiſoit point de partie de chaſſe qu'il ne l'envoyât prier d'en être, & il prenoit ce temps-là pour le ſoulager, car quoi qu'il ſe connût parfaitement bien en chevaux, il lui en troquoit qui valoient beaucoup plus que les ſiens, & lui donnoit encore de l'argent de retour. Ce Gentilhomme ne ſçavoit que penſer d'une generoſité ſi extraordinaire, car quoi que d'abord il eût attribué cela au hazard qui lui procuroit ce ſoulagement, il reconnut bien dans la ſuite ce qui en étoit, voyant qu'il n'étoit pas auſſi aveugle avec les autres qu'il l'étoit avec lui. Cette penſée lui inſpira un ſentiment genereux, qui fut d'aller trouver ce jeune Prince, & lui dire qu'il n'é-

n'étoit pas juſte qu'il cachât ainſi ſes bien-faits ſous des aparences ſi éloignées de la verité. Mais le Vicomte de Turenne lui voulant épargner une choſe qui lui avoit tant couté à faire, & qu'il faiſoit encore avec quelque ſorte de confuſion, prit ce compliment en raillerie, & lui fit réponſe qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pas perdu tout ſon temps pendant qu'il avoit été à la Cour, puis que prevoyant bien qu'il devoit être raillé lui-même de s'être laiſſé attraper par un jeune homme, il avoit ſçu lui fermer la bouche en le prevenant, comme il venoit de faire. L'autre eût beau lui proteſter qu'il parloit ſerieuſement; il l'interompit dés qu'il en voulut commencer le diſcours, ce qui rendit ce Gentilhomme ſi confus qu'il ne ſçut plus que dire.

Cependant Louïs XIII. ou pour mieux dire la Reine-mere qui gouvernoit encore, nonobſtant qu'on l'eut cruë perduë de credit aprés ce qui étoit arrivé au Maréchal d'Ancre, ſe laiſſant aller aux perſuaſions des Eſpagnols qui vouloient embarraſſer le Royaume dans des guerres civiles, pendant qu'ils feroient leurs affaires d'un autre côté, declara la guerre aux Huguenots. Ce parti étoit puiſſant dans le Royaume par la quantité de gens qui profeſſoient cette Religion, & par une infinité de places qu'on leur avoit données pour leur ſureté. Le pretexte de cette guerre fut qu'ils faiſoient beaucoup d'innovations au prejudice des traitez, à quoi on les vouloit reſtraindre; mais c'étoit à quoi l'on ſongeoit le moins, tout le but étoit de retirer ces places qui donnoient de l'ombrage, à quoi les principaux de cette Religion encourageoient la Reine-mere, avec qui ils avoient traité ſecretement; tant il eſt vrai que la plûpart des Grands n'ont point de Religion quand il s'agit de leur interêt. Cependant le Connêtable de Luines étant venu à mourir, on donna ſa charge au Maréchal de Leſdiguieres qui n'avoit

pas

pas été plus fidele que les autres à ſon parti, mais qui ſe declara encore plus ouvertement en recevant ce bienfait, car il quita ſa Religion pour ſe faire Catholique, action qui auroit ajouté un nouvel éclat à tant de grandes actions qu'il avoit faites, ſi l'on eut pû croire qu'il n'y eut point eu d'interêt, mais qui étant faite par un pur motif d'ambition, ternit entierement ſa renommée.

La guerre des Huguenots ne dura gueres, la plûpart ſe voyant trahis des Grands voulurent la paix pour avoir le temps de mieux pourvoir à leurs affaires, & ils envoyerent cependant en Angleterre pour avoir du ſecours, ſe doutant bien que le Roi attiré par les avantages qu'il avoit remportez ſur eux, entreprendroit de les détruire à la premiere occaſion. Quelques-uns d'entr'eux furent auſſi juſques en Hollande à même deſſein, & par même moyen virent Mr. de Boüillon, qu'ils preſſentirent s'ils voudroit épouſer leur fortune, ſurquoi il fut bien ébranlé, car en même temps ils lui dirent que s'il les abandonnoit, ils alloient mettre le Duc de Rohan à ſa place. Il ne leur voulut pas rendre réponſe ſur le Champ, étant bien-aiſe de prendre conſeil de ſon oncle; mais ce Prince qui avoit peur de ſe broüiller avec la France dont il tiroit de groſſes penſions, l'en détourna auſſi-tôt, tellement qu'ils s'en retournerent ſans rien faire. Ils paſſerent à Sedan en s'en revenant, où ils virent le Vicomte de Turenne, mais il étoit ſi jeune qu'ils ne crurent pas devoir lui faire la même propoſition, joint à cela qu'ils crurent qu'ils n'y réüſſiroient pas mieux qu'auprés de ſon frere.

Ce fut en ce temps-là qu'Armand du Pleſſis de Richelieu, Evêque de Luçon, commença à entrer en grand credit auprés du Roi, à qui la Reine-mere l'avoit fait connoître quelques années auparavant. Ce perſonnage ſi celebre parmi

nous, & parmi tous les Royaumes de l'Europe, ayant obligation de sa fortune à cette Princesse, & s'en tenant dans les termes de la reconnoissance, ne suivit que ses mouvemens pendant quelques années, tellement que comme elle ne vouloit point de guerre contre les Espagnols avec qui elle étoit en parfaite intelligence, il fut obligé de suspendre les desseins qu'il avoit contre cette Couronne, qui cependant faisoit ses affaires en Italie. Les Venitiens qui avoient peur qu'aprés avoir dompté leurs voisins elle ne tournât ses armes contr'eux, solliciterent donc vainement le Roi de s'opposer à ses conquêtes. On feignit de ne pas prendre garde à ce qui se passoit au delà des monts, mais pour ne pas demeurer inutile, il fut resolu d'achever la ruine des Huguenots. Madame de Boüillon ayant été avertie de bonne heure du dessein qu'on avoit à la Cour, & ne voulant pas attendre à envoyer le Vicomte de Turenne à la guerre, lors qu'il seroit peut-être obligé d'aller contre ceux de sa Religion, le fit partir pour la Hollande, où il arriva le treiziéme Avril 1627. Le Comte Maurice & son frere Henri de Nassau ses oncles lui firent mille carresses, aussibien que le Duc de Boüillon qui avoit déja aquis quelque reputation en ce païs-là. Ce fut donc à quinze ans cinq mois & deux jours qu'il commença à faire la guerre, car aussi tôt qu'il fut arrivé le Comte Maurice lui fit prendre un mousquet, ne lui voulant pas donner de charge qu'il n'eût apris auparavant comment il faloit obeïr. Les armes des Espagnols étoient en ce temps-là bien floriſſantes, soit qu'on considere ce qui se passoit en Italie ou en Allemagne, où elles avoient beaucoup de part, quoi que la guerre s'y fît sous le nom de l'Empereur. Toute l'Allemagne étoit presque subjuguée, & l'Empereur suivant les Memoires de Charles-Quint qui avoit eu dessein de rendre l'Empire héréditaire à sa Mai-

Maiſon, avoit étendu ſa domination juſques à la Mer Baltique. La liberté de l'Italie n'étoit gueres plus aſſurée, outre les Etats que la Maiſon d'Autriche poſſede en ce païs-là, elle étoit Maîtreſſe de la Valteline, & rien ne l'empêchant plus de recevoir du ſecours de la branche qui eſt établie en Allemagne, on pouvoit inferer vrai-ſemblablement que tout alloit ceder à ſa puiſſance. La Couronne de France qui avoit toûjours ſervi de refuge aux Princes oppreſſez, fut ſollicitée vainement de prendre les armes & de ſe joindre aux Venitiens qui avoient le plus de jalouſie de la grandeur de celle d'Eſpagne. Richelieu encore mal aſſuré dans ſa faveur naiſſante étoit obligé de ſuivre, comme nous avons dit ci-devant, les ſentimens de la Reine-mere; & quoi qu'il connût bien que l'interêt de l'Etat étoit de ne pas laiſſer accroître davantage cette Monarchie, il fut obligé de diſſimuler. Ce cours de bonne fortune n'étoit arrêté que par les divers évenemens de la guerre de Hollande, laquelle s'entretenoit plûtôt qu'elle ne s'achevoit. Depuis quelques années les deux partis n'avoient pas eu grand avantage l'un ſur l'autre, mais comme c'en étoit toujours un aſſez grand aux Hollandois que de ſe défendre contre leurs anciens Maîtres, ils ſe mirent plus en peine de conſerver ce qu'ils avoient pris, que de faire de nouvelles conquêtes. Les Eſpagnols enflez du bonheur qui par tout ailleurs les accompagnoit ne pouvant ſouffrir cette égalité, firent de nouveaux efforts pour renverſer cet Etat, qu'ils ne pouvoient conſiderer autrement, que comme une aſſemblée de factieux & de traitres qui avoient ſecoüé le joug legitime; & ayant mis le ſiege devant Breda place ſituée dans le Brabant, ils mirent en uſage tout ce que la guerre leur avoit apris de fin & de ruſé. Le Comte Maurice de ſon côté n'oublia rien pour le ſecourir, mais les Eſpagnols s'étoient ſi-bien re-

tranchez qu'il n'osa entreprendre de forcer leurs postes pour les attirer dehors ; il fit mine de vouloir assieger diverses places, & les Espagnols reconnoissant son dessein demeurerent dans leurs retranchemens ; car ils avoient tellement pourvû à celles sur lesquelles il pouvoit entreprendre quelque chose, qu'ils esperoient y arriver encore assez à temps avant qu'il les put soumettre. Le Comte Maurice vit avec regret combien il étoit éloigné de ses esperances, & le chagrin ne lui laissant aucun repos, il tomba malade, soit de regret, soit des fatigues qu'il avoit euës depuis qu'il étoit à la tête des Armées. Nous ne sçaurions pas dire que le Vicomte de Turenne aprit beaucoup de choses sous lui, car ce Prince mourut de cette maladie, c'est-à-dire peu de temps aprés que son neveu fut arrivé en Hollande. C'étoit un Prince d'un jugement admirable, d'une bravoure extraordinaire, d'une prudence achevée ; bon pour le conseil, bon pour l'execution, bon soldat, bon Capitaine, & enfin qui n'avoit point eu son pareil avant lui pour bien discipliner une Armée. C'est à lui que nous sommes redevables de beaucoup d'inventions pour les sieges, qu'il entendoit mieux que personne de son temps. Il avoit l'air insinuant, le visage majestueux, & il étoit aisé de juger à le voir seulement, qu'il avoit toutes sortes de bonnes qualitez ; aussi fut-il regretté des siens & des étrangers, & si les Espagnols par leur interêt particulier ne le pleurerent pas, du moins ne lui refuserent-ils pas leur estime. Ce qui se connut non-seulement aux discours qu'ils tinrent aprés sa mort, mais encore à leurs esperances, car ils ne pretendirent pas moins que de recouvrer en peu de temps ce qu'ils avoient perdu ; c'est pourquoi ils rompirent quelques pourparlers de paix qu'ils avoient avancez eux-mêmes, comme si aprés cette perte les Hollandois n'eussent

ſent pû ſe défendre. Henri Frederic ſon frere ſucceda à ſes biens auſſi bien qu'au commandement de l'Armée, car les Hollandois pour ſe montrer reconnoiſſans des ſervices qu'ils avoient reçûs des deux derniers Princes d'Orange, le revêtirent incontinent de ſes charges, qu'il avoit d'ailleurs bien meritées par les ſervices qu'il leur avoit rendus lui-même. Comme la République ſçavoit les efforts que les Eſpagnols pretendoient faire, ils renouvellerent le traité qu'ils avoient avec la France, par lequel ces deux Puiſſances promirent de s'entreſecourir mutuellement; car le Cardinal de Richelieu dans la guerre qu'il étoit obligé de faire aux Huguenots avoit beſoin de forces maritimes, principalement à cauſe de la Rochelle qu'ils poſſedoient & qu'il leur faloit ôter, à moins que de voir toûjours renaître la rebellion. Les Eſpagnols ravis de voir les François occupez chez eux, feignirent de ne pas prendre garde au ſecours qu'ils donnoient aux Hollandois, & pour les engager davantage dans cette guerre, leur promirent au contraire de les aſſiſter de quelques Vaiſſeaux. Ainſi le ſiege de la Rochelle fut reſolu contre les interêts de la Couronne de France, qui devoit bien plûtôt prendre garde aux affaires d'Italie, où les Eſpagnols s'établiſſoient tous les jours de plus en plus. Car le Duc de Mantouë étant mort peu de temps auparavant, & n'ayant point laiſſé d'enfant, ils menerent leurs Troupes devant Mantouë, & devant Cazal, avoüez par l'Empereur, lequel pretendoit qu'y ayant de la conteſtation pour la ſucceſſion, il devoit être dépoſitaire de ſes Etats, juſques à ce qu'on fut tombé d'accord à qui elle apartiendroit. Ce n'étoit pas une petite peine à Richelieu, dont le genie penetroit aiſément les conſequences de toutes choſes, d'être obligé de diſſimuler ces entrepriſes; mais ayant des affaires dedans & dehors le Royaume, il couroit au

plus preſſé, bien reſolu de faire ſon devoir aprés qu'il y auroit donné ordre. Le Roi d'Angleterre, quoi qu'il eût épouſé une fille de France, aſſiſtoit ouvertement les Huguenots, à la perſuaſion du Duc de Bouquinkan ſon favori, qui ſe vouloit venger par là de Richelieu qui lui avoit joüé diverſes pieces. Car celui-ci ayant reconnu que l'autre ne haïſſoit pas Anne d'Autriche Reine regnante, il lui avoit fait défendre l'entrée du Royaume, ſoit qu'il fut jaloux de l'honneur du Roi, on peut-être qu'il fut amoureux lui-même, comme beaucoup ont cru, de la Reine. Jamais ſiege ne fit tant de bruit que celui de la Rochelle. Sa ſituation faiſoit eſperer qu'on ne pourroit jamais lui boucher le ſecours; mais Richelieu ayant cette affaire à cœur y mit ſi bon ordre, que malgré les Anglois qui parurent & qui même donnerent combat, l'on ſe ſaiſit des Iles dont elle eſt environnée, aprés quoi Richelieu entreprit de faire une eſtacade dans la mer, qui empêcheroit l'entrée & la ſortie des Vaiſſeaux, pretendant que ſi ce travail venoit à réüſſir, il ſeroit aiſé de prendre la Ville. L'on ne ſçavoit d'abord ce qu'il vouloit faire, car on ne ſe fut jamais imaginé qu'il eut pretendu domter un élement ſi furieux: il ſembloit d'ailleurs qu'il n'y avoit point de forêt aſſez grande pour fournir aſſez de bois; mais quand on eut vû par le commencement qui réüſſiſſoit que le reſte n'étoit pas plus impoſſible, ce fut un étonnement merveilleux, & enſemble une admiration ſurprenante. Ceux qui étoient éloignez eurent peine à croire une choſe ſi extraordinaire, mais le bruit s'en confirmant de toutes parts, on accoutut de divers endroits pour être témoin ſoi-même d'un ſi grand prodige. Les Anglois ayant apris cette nouvelle preparerent leur flotte pour venir au ſecours de la Ville. Le Duc de Bouquinkan commandoit cette flotte, ce qui en faiſoit preſumer

davan-

davantage, vû qu'on ſçavoit que pour donner plus de chagrin à ſon ennemi, il n'y épargneroit ni les treſors du Roi ſon Maître, ni tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir. Mais cette eſperance fut vaine, s'étant preſenté en bon ordre il ne put forcer l'eſtacade; on tira d'ailleurs ſur lui un nombre infini de coups de Canon, tant des Vaiſſeaux du Roi, que de ceux des Hollandois qui les avoient joints. Ainſi la plûpart des ſiens étant endommagez, ils ſe retira dans les ports d'Angleterre pour les faire reparer, bien reſolu neanmoins de ne pas quiter cette entrepriſe, qu'il n'eût encore une fois eſſayé ſes forces. En effet, il ſe preparoit à revenir, quand Dieu en ayant diſpoſé autrement permit qu'il fut aſſaſſiné chez lui d'un coup de couteau. Sa mort n'empêcha pas que les Anglois n'envoyaſſent une nouvelle flotte au ſecours de la Rochelle; qui cependant étoit batuë ſi vivement, qu'on n'avoit jamais entendu un ſi grand bruit d'Artillerie; toutes les Maiſons étoient preſque abatuës du Canon, auſſi-bien que les habitans de miſeres. La famine étoit ſi grande dans la Ville, qu'on y mangeoit les chats, les ſouris, les chevaux, & juſques au cuïr des Carroſſes. C'étoit un ſpectacle digne de pitié, que de voir des gens qui étoient nez riches & à leur aiſe ſe reduire aux dernieres extrémitez pour une ſi méchante cauſe; mais le zele de la Religion leur rendoit tous leurs maux agreables, & ils voyoient mourir de faim ceux qu'ils avoient le plus aimez, ſans penſer encore à ſe rendre. Ils attendoient le nouveau ſecours d'Angleterre qu'ils avoient envoyé preſſer, & leur obſtination étoit ſi grande, qu'on leur avoit oüi dire pluſieurs fois, que s'ils n'étoient delivrez par là de leurs miſeres, ils avoient des mains qui étoient leur dernier recours. Le Roi qui étoit preſent au ſiege ne ſçavoit que dire de tout cela, non plus que le Cardinal, qui aprés avoir

ſi-bien commencé aprehendoit le retour des Anglois auſſi-bien que la venuë de l'hiver, qui devoit amener avec lui les vagues & les tempêtes, ce qui étoit la ruine de l'eſtacade. On n'oublioit rien cependant de tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſuccez de cette entrepriſe ; c'eſt pourquoi quand les Anglois revinrent, ils ne trouverent pas moins de difficulté qu'avoit fait Bouquinkan, & ayant été repouſſez en quatre ou cinq rencontres, ils ſe retirerent ſans autre deſſein que de regagner leurs ports. Les Rochelois ayant perdu toute eſperance de ce côté-là, ne laiſſerent pas encore de ſe défendre ; mais leur miſere augmentant tous les jours, enfin ils ſe rendirent, ayant plus la figure de ſquelettes que d'hommes vivans. Les fortifications furent raſées auſſi-bien que les murailles, & ce fut par cette conquête que le parti Huguenot commença à décheoir, & l'autorité Royale à s'élever, car c'étoit auſſi-bien une retraite pour les mécontens que pour les gens de la Religion. L'on ne ſçauroit dire combien un ſi grand ſuccez donna de reputation aux armes de France. L'Italie qui avoit fait des veux pour le Roi, crut qu'aprés cela il ne manqueroit par de la ſecourir, & lui ayant envoyé des Ambaſſadeurs, ils lui remontrerent qu'il ne manquoit plus rien à ſa gloire, que de rendre le repos à l'Italie, qui étoit troublé depuis long-temps par les entrepriſes des Eſpagnols ; qu'aprés ce qu'il venoit de faire, les Alpes lui ſeroient ouverts dés qu'il viendroit à paroître ; que ſa preſence ſeule remettroit toutes choſes dans l'état qu'elles devoient être naturellement, & que ſans être obligé de combattre, il auroit la gloire d'avoir retiré pluſieurs Princes d'oppreſſion. Le Roi paroiſſoit touché de ces remontrances, mais ne s'oſant expliquer que Richelieu qui étoit l'ame des affaires n'en eût decidé, il leur dit ſeulement qu'il y penſeroit, & que cependant ils ne devoient

point

point douter qu'il ne fût bien-aise de conserver le repos de l'Italie. Ce peu de paroles fit comprendre assez aux Ambassadeurs que la chose ne dependoit plus que du Ministre ; ainsi lui faisant leur cour assiduëment, ils tâcherent de le porter à cette entrepriſe par tous les endroits qui pouvoient le rendre sensible. Richelieu sans les amuser bien long temps leur dit qu'ils pouvoient s'en retourner, & que le Roi lui-même marcheroit sur leurs pas avec son Armée Victorieuse, car s'il avoit tant tardé à s'appliquer aux affaires d'Italie, c'est qu'il avoit cru que difficilement réüssiroit-il hors du Royaume ; tant qu'il y auroit au dedans un nombre infini de mécontens, mais maintenant qu'il avoit abatu les Huguenots, il esperoit que ceux-là qui n'avoient ni Places, ni Armées ne seroient pas assez hardis pour rien entreprendre à son préjudice. Il sembloit que chacun eut les yeux tournez sur ce qui se passoit en France, & que de si grandes entrepriſes arrêtassent celles des autres Nations, car les Espagnols se contentoient d'être devant Cazal & devant Mantouë sans presser leurs attaques, & les Hollandois n'avoient fait que le siege de Grol, qui n'étoit rien en comparaison de ce qu'on presumoit de leurs forces. Cela ne plaisoit gueres au Vicomte de Turenne, qui aprés avoir porté le mousquet dans le Regiment des Gardes du feu Comte Maurice, avoit enfin été élevé à la charge de Capitaine par son successeur. Il croyoit que la Hollande ayant été depuis plusieurs années le theatre de la guerre, il n'y avoit point de païs qui dût fournir plus d'occasions, & neanmoins il avoit apris tant de choses du siege de la Rochelle, que s'il n'y eut eû quelque interêt à cause de ceux de la Religion, il ne se seroit jamais consolé de ne s'y être pas trouvé. Le Prince d'Orange étoit ravi de lui voir de si beaux sentimens, & pour le guerir de son impatience, lui faisoit

eſperer tous les jours que devant qu'il fut peu il auroit lieu d'être content. En effet, il minutoit une entrepriſe de conſequence, mais comme il ne vouloit pas s'y embarquer legerement, il la differoit de jour à autre, ce qui ne plaiſoit point du tout au Vicomte de Turenne, qui avoit peur de perdre ſon temps. Cependant il n'y avoit point d'Officier qui fit le ſervice avec plus d'aſſiduité, ce qui ſurprenoit beaucoup de monde, qui s'imaginoit que dans une ſi grande jeuneſſe il étoit impoſſible d'avoir tant d'attachement. Son Gouverneur en étoit tout ſurpris lui-même, de voir que dans ce qui regardoit les choſes du métier il n'avoit pas beſoin de lui donner des leçons, car il y avoit tellement le cœur, qu'il lui ſuffiſoit d'en avoir ouï parler une fois pour les retenir toute ſa vie : ſes ſoldats en avoient plus d'admiration pour ſa perſonne, joint à cela que ſes bienfaits les avoit tellement gagnez, qu'il n'y en avoit pas un qui ne ſe tînt heureux de l'avoir pour Capitaine. Quand il étoit à la tête de ſa compagnie, il ne vouloit point que ſon Gouverneur ſe tînt auprés de lui, il croyoit que ſes ſoldats l'en eſtimeroient moins ; mais comme ce Gouverneur ne vouloit point l'abandonner, il ſe mettoit au premier rang, & le Vicomte de Turenne le ſouffroit volontiers, hors de cela il lui rendoit autant de reſpect que s'il eut été ſon pere ; car c'étoit un homme de ſervice, qualité qui avoit pour lui de ſi grands charmes, qu'on lui avoit ouï dire pluſieurs fois qu'il n'y avoit que ces gens-là qui meritaſſent quelque diſtinction. Il étoit aiſé de juger par toutes ces choſes que ce jeune Prince ſeroit un jour un grand homme. Outre qu'il avoit déja donné des marques de ſon courage au ſiege de Grol, où même il avoit été beſoin de le retenir, comme on avoit vû qu'il ne ſe conſervoit pas aſſez, ſon gouverneur apre-hendoit donc les occaſions autant qu'il les deſi-

roit,

roit, car ce n'étoit pas un petit embarras que de donner des bornes à une valeur qui ne connoissoit point de peril. Cela parut principalement au siege de Bolduc, que le Prince d'Orange entreprit aprés avoir été plusieurs mois à s'y preparer. Cette place étoit considerable de toutes façons, & si elle convioit les uns à faire de grands efforts pour l'aquerir, elle n'obligeoit pas moins les autres à tout employer pour la défendre. Les Espagnols tirerent donc incontinent une partie de la Garnison de Breda, & ayant marché par des chemins impraticables, ils la firent entrer dans la Ville. Cet obstacle fit croire que le Prince d'Orange leveroit le siege, mais comme cela eut donné une grande atteinte à sa reputation, bien loin d'abandonner son dessein, il le poursuivit plus vivement. Les assiegez aprés avoir reçû ce renfort croyant être au-dessus de leurs affaires, firent diverses sorties dans lesquelles ils harcelerent les ennemis; cependant le Prince d'Orange regardant cette occasion comme celle qui lui alloit donner du blâme ou de la loüange dans le monde, se roidissoit contre ces fâcheux évenemens, & ayant serré la place de si prés qu'il n'y pouvoit plus entrer de secours, il dressa ses batteries du côté de la porte de Maestricht, qui étoit le seul par où on la pouvoit prendre, car elle est située au milieu d'un marais, & il n'y a qu'une langue de terre de ce côté-là où l'on puisse ouvrir la tranchée. La consequence de cette Ville rendit l'attaque & la défense également furieuse, & les braves trouverent matiere d'y signaler leur valeur. Le Prince d'Orange aprehendant qu'il n'y arrivât quelque accident au Vicomte de Turenne, qui ne se contentoit pas d'aller à son rang aux occasions, lui fit commandement de ne se pas éloigner de sa personne; & sous pretexte de l'envoyer porter ses ordres, l'empêcha quelque temps de s'exposer comme il

avoit fait ; mais il le jetta par là dans un autre peril, & qui ne fut pas moindre, car un détachement de la garniſon de Breda s'étant encore preſenté pour entrer dans la Ville, le Prince d'Orange y courut, & le Vicomte de Turenne voyant que le Duc de Boüillon ſon frere s'alloit mêler avec les ennemis, il le ſuivit pour combattre à ſes côtez. Le choc fut violent de part & d'autre, pluſieurs furent tuez, d'autres pris, quelques-uns bleſſez, & le Prince d'Orange fut long-temps en peine de ſes neveux, qu'il ſçavoit être au plus fort de la mêlée. Cependant les ennemis furent repouſſez aprés une longue reſiſtance, & ce fut le Duc de Boüillon qui en vint dire les premieres nouvelles à ce Prince ; mais il lui dit en même temps qu'il ne ſçavoit ce qu'étoit devenu le Vicomte de Turenne, ce qui rabatit un peu de ſa joye. Le Prince d'Orange commanda auſſi-tôt qu'on le cherchât, & il fut rencontré en chemin comme il revenoit de la pourſuite des ennemis, auſſi en peine de Mr. ſon frere, que Mr. ſon frere le pouvoit être de lui ; car il l'avoit vû tout couvert de feu, puis l'avoit perdu de vûë. En effet, le Duc de Boüillon avoit été long-temps mêlé avec eux, il avoit même deux coups dans ſes habits ſans le ſçavoir, & ce ne fut qu'en ſe couchant que ſes valets de chambre le lui firent remarquer. Le Vicomte de Turenne ayant ſçû de ſes nouvelles, retourna ſur ſes pas pour aller au devant de ſon Gouverneur qui avoit été bleſſé auprés de lui, & qu'il n'avoit quité que par l'inquietude où il étoit pour Mr. de Boüillon. Les ennemis ne perdirent pas courage pour avoir manqué de faire entrer ce ſecours, & ayant fait ſçavoir aux aſſiegez que la place ſeroit bientôt ſecouruë, ils ſe défendirent ſi bravement, qu'ils donnerent le temps aux autres d'aſſembler toutes leurs forces. Le Marquis de Bergues à la tête ſe preſenta devant le Prince d'Orange, & le provoqua

voqua au combat par de petites attaques, pendant leſquelles ayant eu le temps de reconnoître de prés ſes retranchemens, il les trouva ſi forts qu'il n'oſa entreprendre de les forcer. Le Prince d'Orange de ſon côté ſe contenta de l'avoir repouſſé, & le Marquis de Bergues ayant fait retraite, il continua le ſiege avec plus d'eſperance que jamais. Cependant il arriva des nouvelles qui troublerent ſes eſperances, il ſçut que ce Général Eſpagnol étoit entré dans le cœur de la Hollande, où aprés avoir pris Amersfort, il faiſoit contribuer juſques aux portes d'Amſterdam. Cela penſa mille fois lui faire lever le ſiege; mais ayant differé juſques à ce qu'il eut reçû réponſe des Etats à qui il écrivoit ſur ce ſujet, il arriva un évenement qui changea tellement l'état des choſes, qu'il eut tout le temps qu'il lui faloit pour l'achever. Le Gouverneur d'Emerik ayant apris que le Marquis de Bergues avoit emmené la garniſon de Weſel, marcha toute la nuit avec la ſienne, & ſurprit cette Ville qu'il trouva depourvûë de toute défenſe. Ce fut alors au Marquis de Bergues à ſonger à ſes affaires, & comme il craignoit qu'on ne lui coupât chemin, il abandonna Amersfort & ſes autres conquêtes. La garniſon de Bolduc, qui ſur le bruit de cette diverſion avoit fait merveilles pour ſe bien défendre, ayant perdu l'eſperance qu'elle avoit conçûë de ce côté-là ne ſongea plus qu'à faire ſa compoſition, & le Prince d'Orange la lui accorda avantageuſe, de peur qu'il ne ſurvînt encore quelque accident qui s'oppoſât à ſes deſſeins. Quoi que ce ſiege eût été rempli d'évenemens remarquables, il ne contenta point le Vicomte de Turenne, qui s'étoit figuré de ſi grandes choſes de celui de la Rochelle, que tout ce qu'il voyoit ne lui ſembloit rien en comparaiſon; d'ailleurs il n'avoit pû entendre parler du voyage d'Italie qu'il n'eut ſouhaité d'y pouvoir accompa-

gner le Roi, auprés duquel il s'imaginoit qu'il y auroit pour lui plus de gloire, qu'à demeurer dans un Païs où l'on demeuroit preſque toûjours ſur la défenſive. La penſée d'aller au ſecours de quantité de Princes opprimez avoit quelque choſe de ſi touchant pour ſon cœur, qu'il étoit au deſeſpoir de ce que ſa deſtinée l'apelloit d'un autre côté. Il ne ſe ſentoit point le cœur Republiquain, & ſouvent il admiroit la politique du Prince d'Orange, qui étant de toutes façons incomparablement au deſſus des membres qui compoſoient les Etats, ne laiſſoit pas d'avoir pour eux des complaiſances achevées; il ſe diſoit que du moins à la Cour du Roi il auroit moins de Maîtres, & ce qui lui donnoit le plus d'envie d'y aller, c'eſt qu'il ne s'agiſſoit plus de la guerre des Huguenots, qui aprés la priſe de la Rochelle ſembloient ne devoir plus avoir rien à démêler avec leur Prince. Ces ſentimens eurent encore plus de force quand il eut apris que le Roi avoit forcé le Pas de Suze, & que les Eſpagnols ſans attendre ſa venuë étoient decampez de devant Cazal. Un ſi grand évenement obligea les Eſpagnols à rechercher d'autres precautions que celles qu'ils avoient priſes, & reconnoiſſant qu'ils avoient eu tort de ſe fier au Duc de Savoye qui étoit trop foible pour défendre les paſſages de l'Italie, ils y firent venir Spinola, Capitaine fameux qui avoit aquis beaucoup de reputation dans les guerres de Flandres. Le Roi s'étoit contenté d'envoyer Thoiras à Cazal, & avoit repaſſé les Alpes avec ſon Armée, non pas qu'il ne reconnût la neceſſité qu'il y avoit de demeurer plus long-temps en ce Païs, mais parce que des affaires plus preſſantes l'attiroient en France. La Reine-mere peu ſatisfaite de la part que le Roi lui donnoit dans l'adminiſtration de l'Etat, & s'en prenant au Cardinal de Richelieu, à qui elle en vouloit d'ailleurs,

pour

pour avoir au prejudice de ſes défenſes porté la guerre en Italie, excita le Duc d'Orleans à ſe retirer en Lorraine. Ce Prince qui avoit déja donné pluſieurs mécontentemens au Roi ſon frere, & dont l'eſprit étoit ſi foible qu'il ſe laiſſoit conduire au premier venu, prit pour pretexte le peu d'état qu'on faiſoit de lui; & comme ſa retraite pouvoit attirer de grandes ſuites, le Roi lui promit toutes choſes pour le faire revenir. La Reine-mere fut fort fâchée de ce qu'il avoit été aſſez facile pour s'accommoder ſans faire pour elle tout ce qu'elle eſperoit; mais comme c'étoit une choſe faire, & qu'elle ne vouloit pas qu'on lui imputât ſes fautes, elle diſſimula ſon reſſentiment, juſques à ce qu'il ſe preſentât une occaſion plus favorable de le faire éclater. Quoi que tout ce que nous venons de dire ſe paſſât en peu de temps, cela ne laiſſa pas d'aporter un grand prejudice aux affaires d'Italie. Spinola y étoit arrivé avec ſon Armée, & ſa preſence ayant fait oublier au Duc de Savoye le peril où il s'étoit trouvé, il ſe preparoit tout de nouveau à fermer les paſſages, en cas qu'il prit envie au Roi d'y revenir. Thoiras qui manquoit de tout dans Cazal, lui avoit envoyé divers couriers pour lui remontrer que ſa preſence étoit neceſſaire, qu'autrement il étoit impoſſible de conſerver ſa place non plus que celle de Mantouë, autour de laquelle les ennemis ſe fortifioient tous les jours, & même où l'on ſoupçonnoit qu'ils avoient intelligence. Ces raiſons étoient aſſez fortes pour obliger le Roi à faire ce voyage; mais n'étant pas encore bien aſſuré du Duc d'Orleans dont l'eſprit étoit difficile à gouverner, il fit partir Richelieu avec ſon Armée, & promit de le ſuivre dés qu'il auroit donné ordre au reſte. Richelieu crut que pour reconnoître ce qu'il avoit à craindre ou à eſperer, il faloit faire declarer le Duc de Savoye, qui s'étoit engagé

de

de donner des vivres & des Troupes au Roi, en cas que les Eſpagnols l'obligeaſſent à revenir en Italie, ou à y renvoyer ſon Armée. Le Duc vouloit gagner du temps, & offroit de moyenner un accommodement plûtôt que d'allumer la guerre : mais Richelieu étant trop éclairé pour ne pas voir par quel motif il agiſſoit, lui fit de ſi grandes menaces, qu'il fut contraint de promettre toutes choſes. Richelieu ſe fiant à ſa parole fit marcher ſon Armée, laquelle n'ayant point trouvé de vivres au premier logement, il entra dans une telle colere qu'il auroit tourné ſes armes contre le Duc, s'il n'eut eſperé le pouvoir ſurprendre à Rivoli, maiſon de plaiſance où il étoit : mais ce Prince en ayant été averti par un des principaux Officiers de nôtre Armée, il ſe ſauva à Turin avec le Prince ſon fils. Richelieu ayant manqué ſon coup entra ſur ſes terres qu'il ravagea entierement, & feignant de vouloir aſſieger Turin pour lui faire degarnir ſes autres places, il ſe jetta ſur Pignerol, qui étant depourvû de garniſon ſe rendit incontinent. La Citadelle fit un peu plus de reſiſtance, mais étant batuë de vint-quatre pieces de Canon, & le Cardinal ayant juré de paſſer tout au fil de l'épée ſi elle l'arrêtoit plus long-temps, elle capitula comme la Ville. Aprés cela Richelieu entra dans le Marquiſat de Saluces, dont il pilla le plat Païs, & ſe rendit Maître de quelques Forteresſes. Le Duc de Savoye leva le maſque à ces hoſtilitez, & ayant imploré le ſecours des Eſpagnols qui ne lui fut pas refuſé, il ſe mit en Campagne, & arrêta les Conquêtes de Richelieu, qui ayant beſoin de ſecours envoya ſommer le Roi de ſa parole. Il n'en falut pas davantage à ce Prince pour l'obliger à partir, & aprés avoir pourvû à la Frontiere il s'achemina à grandes journées vers les Alpes. Le Pape voyant que la guerre s'allumoit en Italie, & craignant qu'un ſi beau

Païs

Païs n'en fut consumé, envoya un homme de sa part vers les deux Armées pour tâcher de moyenner quelque accommodement. Mazarin qui a rendu depuis son nom si fameux par toute l'Europe par les grands emplois qu'il a eus auprés de la premiere Couronne de la Chrêtienté, & par les divers accidens que lui a suscité la fortune, étoit avec lui, & se méloit déja des affaires d'Etat. Ainsi ce Ministre ayant sçu que le Roi étoit arrivé à Lion, il l'envoya à Grenoble, où ce Prince devoit s'arrêter quelques jours. Il fit quelques propositions au Roi; mais le Roi ne voulant rien écouter que les Espagnols ne se retirassent de devant Cazal où ils étoient revenus, & ne rendissent Mantouë dont ils venoient de se rendre Maîtres par surprise, il s'en retourna sans rien faire. Le Roi ayant passé les mons crut qu'il y alloit de sa gloire de se venger du Duc de Savoye qu'il trouvoit les armes à la main contre son Armée, au-lieu qu'il s'étoit obligé de prendre son parti. Tout fit joug à ses armes, à la reserve de Monmelian, où ne jugeant pas à propos de perdre son temps, il alloit pousser ses conquêtes plus loin, quand les Espagnols trouverent moyen de l'arrêter en faisant mine de vouloit la paix. La chose trainant en longueur, le Roi s'en retourna à Grenoble, où il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il eut nouvelle que les ennemis profitant de son absence pressoient Cazal de si prés qu'il alloit tomber entre leurs mains. Il dépêcha en même temps le Marêchal de Schomberg & le Duc de Montmorenci à son Armée, lesquels étant entrez en Piémont par deux endroits differens, acheverent de desoler cette Province qui étoit tout ce qui restoit au Duc de Savoye. Il envoya son fils contre le Duc de Montmorenci, & s'étant rencontrez tous deux auprés de Veillane, ils se donnerent un rude combat. Le Prince de Savoye y fut défait, & n'ayant

n'ayant plus qu'une poignée de monde pour opposer à son ennemi, Montmorenci se rendit Maître de Veillane, de Pontcallier & de tant d'autres Places, qu'il ne restoit plus au Duc de Savoye que la ville de Turin. Le Duc de Montmorenci profitant de l'étonnement des ennemis resolut de porter sa victoire au delà du Po, à quoi le Prince de Savoye s'étant voulu opposer avec ce qui lui restoit de Troupes, il eut encore la honte de voir une partie de ses gens tuez, & l'autre mise en fuite. Le Duc de Savoye ne put resister à tant de malheurs, & étant tombé malade de regret, il acheva sa vie. C'étoit un Prince d'un grand cœur, & qui avoit éprouvé avec un visage égal la bonne & la méchante fortune. Jamais il ne s'étoit vû en repos parce qu'il n'y pouvoit demeurer, toûjours inquiet, toujours ambitieux, & ne cherchant qu'à accroître ses Etats qui étoient trop petits pour son courage. Son successeur ayant reconnu par son exemple combien il lui seroit dangereux d'allumer la guerre entre les deux Couronnes, ne lui eut pas plûtôt fermé les yeux qu'il témoigna ne pas vouloir épouser ses passions, & ayant declaré qu'il porteroit ses armes contre ceux qui n'accepteroient pas la paix, on en renoüa les pourparlers d'autant plus volontiers que la peste commençoit à faire de grands ravages dans nos Troupes, & que les Espagnols de leur côté craignoient de ne pouvoir resister à une Armée victorieuse. Mazarin s'entremit de cet accommodement; mais comme ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, il s'avisa de proposer une surseance d'armes, qui fut acceptée de part & d'autre à ces conditions, que si la paix ne se faisoit pas dans un certain temps, & que nous ne pussions secourir Cazal devant ce temps, nous le remettrions entre les mains des Espagnols. Ils s'obligerent de leur côté à fournir des vivres à la garnison, qui

qui en avoit si grand besoin que peu s'en faloit que la famine ne fut dans la Ville. Mazarin fut accusé dans cet accommodement d'avoir recherché toutes les occasions imaginables d'obliger la Couronne de France, au prejudice de celle d'Espagne dont il étoit né sujet, car il étoit de la ville de Mazare en Sicile. Cependant comme il se preparoit à achever son ouvrage, il fut prevenu par Mr. de Leon & le Pere Joseph Capucin, que Richelieu avoit envoyé à Ratisbonne pour remontrer le droit du Duc de Nevers à la succession de Mantouë. Ce Prince étoit sans contredit le legitime héritier, mais ayant pris naissance en France & y possedant de grands biens, l'Empereur suscité par les Espagnols lui avoit refusé l'investiture de ses Etats, & il ne la lui promit que parce qu'il se voyoit des affaires d'un autre côté, & qu'il aprehendoit que le Roi ne s'en mêlât en faveur de ses ennemis. On crut l'affaire de Cazal assoupie par ce traité, mais les Espagnols ayant peine à quiter les pretentions qu'ils auroient sur cette Place, bien loin de sortir de leurs lignes y firent de nouveaux retranchemens, & les François ne pouvant le souffrir se servirent de ce pretexte pour continuer la guerre qu'ils auroient mieux aimée que la paix. Les deux Armées se trouverent donc tout d'un coup en presence, quoi qu'il y eut auparavant la Riviere de Gattola entre deux, & si Mazarin ne se fut encore entremis d'un accommodement, rien ne pouvoit plus les empêcher d'en venir aux mains. Il fit convenir les deux partis de faire entrer dans la place une garnison Italienne pour la conserver au nouveau Duc de Mantouë; mais les François y ayant mêlé de leurs soldats, les Espagnols s'en trouverent si offensez qu'ils auroient encore rompu toutes sortes de traitez, si Mazarin ne les eut adoucis, en leur promettant qu'on

qu'on en feroit ſortir ceux qui leur ſeroient ſuſpects. Les deux Nations s'aigrirent plûtôt par ce procedé qu'elles ne renoüerent leur intelligence ; à quoi contribua beaucoup le Cardinal de Richelieu, qui ne vouloit point du tout entendre parler de rendre Pignerol, quoi que Mr. de Leon & le Pere Joſeph en fuſſent convenus à Ratisbonne, auſſi bien que de la reſtitution des autres Etats de Savoye. Les Eſpagnols ne pouvoient ſouffrir que la France s'aſſurât ainſi d'une porte en Italie, & ſollicitoient le nouveau Duc de ne le pas endurer. Ce Prince auroit bien été d'humeur à les croire, s'il n'eut conſideré qu'en allumant une nouvelle guerre il n'y auroit que lui ſeul qui en ſouffriroit ; mais voyant toutes ſes places entre les mains des François, il aima mieux en abandonner une que de riſquer toutes les autres.

Ce qui venoit de ſe paſſer en Italie augmenta de beaucoup la gloire du Cardinal de Richelieu, à qui l'on ſçavoit bien qu'étoit dû ce ſuccez, auſſi-bien que celui du ſiege de la Rochelle. Toute l'Europe étoit pleine de ſa reputation ; mais le genie des François étant de haïr les favoris, pluſieurs juterent ſa ruine, & entr'autres le Duc d'Orleans. Ce Prince avoit un fort bel apanage, mais comme il étoit dans le cœur du Royaume & qu'il ne poſſedoit point de places fortes, il avoit eu penſée pluſieurs fois de ſe marier à quelque Princeſſe étrangere. Le Roi ayant reconnu ſon deſſein lui avoit fait épouſer comme par force la fille unique du Duc de Montpenſier, Prince du ſang, mais cette Princeſſe étant morte en couche peu de temps aprés, il reprit les mêmes ſentimens dés le moment qu'il ſe vit en état de le pouvoir faire. Le voyage qu'il avoit fait en Lorraine, où il avoit vû la Princeſſe Marguerite ſœur du Duc, avoit encore allumé ce deſir

sir ; car outre que cette Princesse étoit assez belle pour lui en faire souhaiter la possession, son frere qui ne demandoit qu'à remuer lui avoit encore promis toute assistance, tellement qu'il regardoit cette alliance comme un pas propre à le faire monter aux grandeurs où il aspiroit. La Reine-mere toûjours épriſe de plus en plus de jalousie contre Richelieu le poussoit à cette entrepriſe, & enfin lui ayant pratiqué quelques Gouverneurs de Provinces, & quelques autres mécontens qui promirent de prendre les armes, il se retira à Orleans où quelques-uns le vinrent trouver. Le Roi pour prevenir la revolte fit marcher aussi-tôt ses Troupes de ce côté-là, & il les suivit lui-même de si prés, qu'il y arriva presque aussi-tôt qu'elles : mais le Duc d'Orleans ne s'y tenant pas en sureté passa en Bourgogne, où le Duc de Bellegarde, Gouverneur de la Province lui faisoit esperer qu'elle se declareroit pour lui. N'en ayant pas été le Maître par le bon ordre qu'y aporta Richelieu, le Duc d'Orleans se retira en Comté, où le Gouverneur avoit ordre de le recevoir. Son amour non plus que ses affaires ne lui permirent pas d'y faire un long séjour, & s'étant rendu en Lorraine il épousa la Princesse Marguerite. Le Duc de Boüillon qui étoit fort bien avec le Duc de Lorraine fut sollicité en cette occasion de se joindre à lui & au Duc d'Orleans : mais n'ayant pas cru de ses interêts d'écouter cette proposition, il envoya le Vicomte de Turenne à Sedan, afin que quand le Roi s'approcheroit de la Lorraine, il lui servît comme d'ôtage de sa fidelité. Ce jeune Prince n'eut point de regret à quiter la Hollande, où depuis le siege de Bolduc il avoit demeuré sans rien faire. Il vint saluer le Roi, qui pour donner le temps au Duc de Lorraine de se reconnoître marchoit à petites journées, & en

en ayant reçû un accuëil favorable, il en obtint un Regiment d'Infanterie. Le Roi lui permit de retourner à Sedan pour faire son équipage; & cependant le Marêchal de la Force assiegea Moyenvic, qui aprés quelques jours de resistance fut obligé de recevoir garnison. Le Duc de Lorraine ayant reconnu par cette perte qu'il y alloit de celle de ses Etats à ne pas contenter le Roi, conseilla au Duc d'Orleans de se retirer à Bruxelles, & sa femme lui ayant tenu Compagnie, il tâcha de s'excuser auprés de ce Prince qui étoit dans une furieuse colere, car sa mere aussi-bien que son frere s'étoit jettée entre les bras des Espagnols, aprés s'être sauvée des gardes qu'il lui avoit donnez, comme la croyant complice de tous les desseins du Duc d'Orleans. On crut cependant que c'étoit une chose faite à la main, & que le Cardinal de Richelieu étant bien-aise de se delivrer d'inquietude; avoit non-seulement favorisé son évasion, mais la lui avoit encore fait conseiller par une personne en qui cette Princesse prenoit confiance, mais qui étoit plus à lui qu'à elle. Le Duc de Lorraine ayant ainsi trouvé le Roi outré contre lui, fut obligé de se soumettre à toutes les conditions qu'il voulut, & même à le venir assurer en personne de sa fidelité. Ayant fait sa paix, le Roi s'en retourna, mais étant averti que ce Duc songeoit à de nouveaux remuëmens, il se remit en Campagne pour le châtier. Cependant soit que le Roi eût quelque vent des propositions qui avoient été faites au Duc de Boüillon, ou qu'il voulût s'assurer de sa foi par son serment, il lui fit dire qu'il étoit bien-aise qu'il se mît en sa protection, & l'obligea à envoyer une procuration au Gouverneur de Sedan pour lui en donner un acte en bonne forme. Il envoya donc le Marêchal de la Force dans cette Place pour recevoir cet acte en

son

ſon nom ; mais le Vicomte de Turenne lui dit qu'il ſeroit garant deſormais de la fidelité de ſon frere, qu'il partiroit avec lui pour en aſſurer le Roi tout de nouveau, & qu'il eſperoit lui rendre de ſi grands ſervices, qu'il en ſeroit bientôt perſuadé.

L'A

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

QUoi que nous venions de raporter bien des choſes qui paroiſſent éloignées de nôtre ſujet, nous avons cru neanmoins à propos de le faire, ſoit pour faire voir en quel état étoit le Royaume lors que Vicomte de Turenne y vint ſervir, ou en quelle conſideration étoit ſa Maiſon ; car ſans cela on auroit peine à comprendre les efforts que l'on fit auprés de lui tant du côté de la Cour que de celui du Duc d'Orleans. Le Roi le reçût parfaitement bien, de même que le Cardinal, qui prevoyant qu'on tâcheroit d'ébranler ſa fidelité, lui dit de prendre garde avec qui il feroit amitié. Il entendit bien ce que cela

cela vouloit dire ; & il y répondit d'une maniere qui surprit le Cardinal, car il lui dit qu'il y avoit des gens qu'il ne pourroit s'empêcher de voir, mais qu'il s'empêcheroit bien d'épouser leurs passions. Le Cardinal lui vouloit parler particulierement du Duc de Montmorenci qui lui étoit devenu suspect dans le Voyage d'Italie, & qu'il accusoit d'avoir averti le Duc de Savoye du dessein qu'il avoit sur sa personne. Cependant le Roi s'acheminoit en Lorraine, & le Duc croyant l'apaiser en lui faisant quelques soumissions, envoya son frere au devant de lui avec mille belles promesses. Le Roi voyant qu'il n'apportoit que des paroles entra dans son Païs, & aprés avoir reduit Pont-à-Mousson, Bar-le Duc & St. Miel, in marcha contre Nanci. Le Vicomte de Turenne étoit charmé de voir la difference qu'il y avoit de cette Armée à celle des Etats qui étoit obligée de s'arrêter à chaque bicoque, outre que la personne du Roi lui donnoit un éclat dont l'autre étoit bien éloignée. Le Duc de Lorraine voyant que le Roi ne vouloit point écouter son frere, lui fit demander un sauf conduit pour le venir trouver lui-même ; & le Roi l'ayant renvoyé à Richelieu, il eut bien de la peine à se tirer de cette affaire ; il lui en coûta la ville de Clermont, dont il fut obligé d'abandonner la proprieté, outre qu'il promit de livrer Stenay & Jametz, dont le Roi devoit joüir pendant quatre ans. Les Espagnols firent ce qu'ils purent pour traverser ce traité ; mais n'ayant point de Troupes toutes prêtes pour offrir au Duc de Lorraine, il fut obligé de l'accepter. Richelieu voyant que non contens d'avoir reçû la Reine-mere & le Duc d'Orleans, ils ne laissoient passer aucune occasion de traverser ses desseins, avoir songé de son côté il y avoit déja plus de deux ans à leur susciter des affaires ; & comme l'intelligence qui étoit entr'eux & l'Empereur rendoit

doit son entrepriſe difficile, ſon eſprit que rien n'étonnoit avoit travaillé à la perte des uns & des autres. Il s'étoit ſervi pour cela du même pretexte dont l'Empereur s'étoit ſervi pour abaiſſer les Princes d'Allemagne, je veux dire du voile de la Religion, car il avoit excité les Proteſtans à ſe réünir tous enſemble contre un ennemi ſi redoutable. Cependant comme il étoit impoſſible que la choſe réüſſit ſans leur donner un chef, il avoit jetté les yeux ſur le Roi de Suede, qui s'étoit déja aquis beaucoup de reputation dans les guerres qu'il avoit euës contre le Roi de Pologne. Ayant pratiqué cet ennemi contre l'Empereur, il crut à l'égard des Eſpagnols que ce ſeroit aſſez que de leur oppoſer les forces du Roi; mais comme ils avoient entre leurs mains le preſomptif Héritier de la Couronne, il voulut le retirer avant que de leur faire ſentir ſon reſſentiment. Richelieu ne put faire toutes ſes brigues que ceux qui y avoient interêt n'en fuſſent avertis; mais comme la fortune le conduiſoit pas à pas à un ſupreme degré de grandeur, le Roi de Suede fut ſi heureux dans ſes entrepriſes, qu'il fit en peu de jours ce que les plus grands Capitaines euſſent été ravis de faire en pluſieurs années. Il rétablit les Princes qui avoient été chaſſez de leurs Etats, & aprés n'avoir rien trouvé qui lui fit reſiſtance, il étendit ſes conquêtes juſques au Rhin. Les Eſpagnols furent extrêmement ſurpris de ce ſuccez. En effet il y avoit lieu de s'en étonner, & de ce qu'un Roi qui étoit eſtimé ſi peu de choſe en comparaiſon des autres, eût triomphé en ſi peu de temps de toute l'Allemagne. Le Cardinal de Richelieu en avoit lui-même de la jalouſie, n'ayant jamais cru qu'il auroit été ſi vîte. Il craignoit que ce Prince ne trouvant plus rien qui lui fît reſiſtance, ne fut attiré à la conquête du Royaume qui valoit encore

core mieux que l'Allemagne, soit pour la douceur du climat, ou pour produire tout ce qui est necessaire à la vie. L'état où étoient les choses augmentoit encore cette crainte; car il lui avoit été impossible de gagner le Duc d'Orleans, à qui sa mere tâchoit d'insinuer qu'il ne devoit point s'accommoder avec le Roi qu'il ne fît chasser le Cardinal. Ainsi ce Ministre ayant pretendu mettre son esprit en repos, avoit trouvé moyen de lui donner une nouvelle gêne. Les Grands du Royaume conspiroient d'ailleurs contre lui, & rien ne le soutenoit dans un état si deplorable, qu'une grandeur d'ame qui donnoit de l'admiration jusques à ses ennemis. Le Vicomte de Turenne n'étoit pas si jeune qu'il n'admirât tant de belles qualitez, & ne pouvant s'empêcher de lui rendre justice, il étoit au desespoir de voir tous les obstacles qu'on lui aportoit. Mais ce qui redoubloit son deplaisir, c'est que beaucoup de ses proches étoient de la conspiration, & entr'autres le Duc de Montmorenci. Ce Seigneur de la Maison la plus illustre du Royaume, & qui avoit produit une infinité de grands hommes, avoit assez de sujet d'être content de sa fortune. Il étoit Gouverneur de Languedoc, Chevalier des Ordres du Roi, Duc, Pair, Marêchal de France, & possedoit outre cela de grands biens; mais le Cardinal de Richelieu exigeant des bassesses de tous les Grands auxquelles il ne pouvoit s'assujettir; il traita avec le Duc d'Orleans, & lui promit de le recevoir dans son Gouvernement. Tout autre que Richelieu auroit été accablé par un si grand nombre d'affaires; de quelque côté qu'il se tournât il ne voyoit que des sujets de crainte; cependant son esprit se roidissant contre ce malheur, il remedia à tout avec une conduite merveilleuse, enquoi il fut secondé de la fortune. Pour arrêter les Suedois il fit ensorte que les Electeurs

Ecclesiastiques renoncerent au traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur, & leur ayant fait implorer la protection du Roi, ce Prince envoya le Marquis de Brezé au Roi de Suede, pour lui remontrer que ces Princes ayant abandonné le parti de ses ennemis, ce seroit faire voir plus d'ambition que de justice que de continuer à leur faire la guerre. Le Roi de Suede ne fut point content du tout de cette deputation, mais ayant des mesures à garder avec le Roi, de qui il recevoit de grosses pensions, il lui accorda une partie de ce qu'il demandoit. Cette protection ne fut accordée à ces Electeurs qu'à condition que le Roi de Suede retiendroit ce qu'il avoit pris sur eux jusques à la paix, & que ce qui restoit à prendre seroit mis entre nos mains, sur tout à l'égard de l'Archevêque de Treves qui avoit plusieurs Places. Mais les Espagnols qui avoient eu vent de ce traité se saisirent de Treves & de Coblents, & nous ne pûmes faire entrer garnison que dans Hermesteim. On en imputa la faute au Maréchal d'Effiat, qui étant chargé de ce commandement s'étoit arrêté sans necessité aux environs de Strasbourg; quoi qu'il en soit, sa mort le sauva des reproches qu'on lui en pouvoit faire, & comme on veut, comme nous croyons déja l'avoir dit en un autre endroit, que les hommes qui ont quelque caractere au-dessus des autres ayent toûjours quelque chose d'extraordinaire dans leur mort, on publia que cela avoit beaucoup contribué à la sienne. Le Vicomte de Turenne avoit été detaché avec son Regiment pour servir auprès de lui, & ayant marché de là au siege de Treves, le Maréchal d'Estrées vint prendre le commandement de l'Armée pendant que les Suedois assiegerent Coblents, car on vouloit retirer des mains des Espagnols tout ce qui étoit à l'Archevêque de Treves, & qu'il ne fut pas dit que pour avoir pris le parti du Roi il en

eût

eût été depoüillé plûtôt. Treves se défendit assez pour une méchante place, & même pensa couter la Vie au Vicomte de Turenne qui reçût plusieurs coups dans ses armes. Les Généraux se loüerent beaucoup de lui, & lui voyant une attache à son métier que beaucoup d'autres n'avoyent pas, ils écrivirent en sa faveur au Cardinal de Richelieu qui avoit trop d'affaires pour faire reflexion à si peu de choses. Quoi que ce Ministre se fut un peu delivré de la crainte qu'il avoit du Roi de Suede, il étoit accablé de mille autres inquietudes. Le Duc d'Orleans n'ayant pû se resoudre à revenir en France, quelques propositions avantageuses qu'on lui eut pû faire, étoit prêt d'entrer dans le Royaume, où la conspiration du Duc de Montmorenci l'attiroit. Pour détourner ce malheur, le Cardinal avoit inutilement pratiqué le Prince d'Orange qui avoit assiegé Maestricht, pretendant que les Espagnols preferant leurs affaires à toutes choses ne songeroient qu'à marcher au secours de cette Place. En effet, ils retirerent quelques Troupes qu'ils avoient données au Duc d'Orleans; mais cela ne l'ayant pas empêché de s'acheminer en France, il dressa son chemin par la Bourgogne. Il fit ce qu'il pût en passant pour ébranler la fidelité de ceux de Dijon; mais n'en ayant pû venir à bout, il traversa quelques autres Provinces & se rendit en Languedoc. Le Duc de Montmorenci le fut recevoir à la tête de la Noblesse qu'il avoit fait soulever avec lui, & étant Maître de la plûpart des Villes, il établit une petite Souveraineté, mais qui fut de peu de durée. Car Richelieu y envoya incontinent le Marêchal de Schomberg, qui ayant apris en chemin que les chefs du parti contraire passoient plûtôt leur temps en debauche qu'à se precautionner, souhaita qu'ils pussent se reconnoître pour n'avoir pas le deplaisir de les voir perir sur

un échafaut. Le Duc d'Orleans avoit à sa suite le Comte de Moret fils legitimé de France, avec les Comtes de la Feüillade & de Rieux, celui-ci d'une des meilleures Maisons de Languedoc, celui-là du Limosin, dont il avoit fait revolter une bonne partie de la Noblesse. Il y avoit encore plusieurs autres personnes de consideration, mais parmi eux plus de soldats que de Capitaines, tous jeunes gens la plûpart, & qui étoient plus propres à faire la debauche qu'à endosser le harnois. Le Duc d'Orleans lui-même avoit peine à quiter la table quand il y étoit une fois, & quoi que ce ne fut pas là le vice du Duc de Montmorenci, il arriva cependant que pour plaire à ce Prince il avoit bû plus qu'à l'ordinaire; lors qu'on lui vint dire que le Marêchal de Schomberg paroissoit. On dit même qu'il étoit encore à table avec tous les autres quand on aporta cette nouvelle. Quoi qu'il en soit, ayant monté à cheval au même temps, il voulut aller reconnoître l'Armée ennemie qui étoit au delà d'un ruisseau prés Castelnaudary, & l'ayant passé suivi seulement de quelques Volontaires, il reçut un coup de mousquet. Son courage, ou plûtôt le vin ne lui permettant pas de considerer le peril où il étoit lui fit passer outre, & il fut de ce pas attaquer un Bataillon des Gardes, qu'il perça jusques au dernier rang; mais une action si hardie, ou pour mieux dire si temeraire ne s'étant point faite sans essuyer tout le feu du Bataillon, il se trouva blessé de divers coups, & si foible qu'il fut pris à l'heure même; ceux qui le suivoient furent tous tuez, & entr'autres les Comtes de Moret, de Rieux, & de la Feüillade. Le Marêchal de Schomberg ne fut pas plûtôt averti de la prise du Duc de Montmorenci, qu'il eut voulu pour toutes choses qu'un si grand malheur ne lui fut point arrivé, car il se doutoit bien que le Cardinal de Richelieu le vouloit faire

ser-

ſervir d'exemple au reſte du Royaume, & il deploroit déja la deſtinée de ce pauvre Seigneur, qui n'étoit pas ſeulement l'héritier de tant de grands hommes, mais qui en ſuivant leurs traces avoit déja gagné pluſieurs Batailles & ſur Mer & ſur Terre; toutefois ne pouvant s'empêcher de s'aſſurer de ſa perſonne, il le fit conduire à Thoulouze, qui étoit preſque la ſeule Ville de la Province qui étoit demeurée fidele au Roi. Le Maréchal de Schomberg dépêcha en même temps un Coutier au Cardinal, qui fut comblé de joye à cette nouvelle; en recompenſe toute la Cour en fut fort affligée, & ſur tout le Vicomte de Turenne qui faiſoit beaucoup d'eſtime de ſa vertu. Il ſe conſola neanmoins en quelque façon par l'interêt qu'y prenoient tous les Grands, aux prieres de qui il eſperoit que le Roi accorderoit ſa vie; car le Duc d'Orleans offroit de reconnoître ſa faute à ces conditions, & le Prince de Condé qui avoit épouſé une de ſes ſœurs faiſoit de ſon côté tout ſon poſſible pour obtenir ſa grace. Cependant la Cour s'achemina en Languedoc, ce qui fit mal juger de cette affaire. En effet, Richelieu qui le vouloit faire perir ayant remontré au Roi que s'il pardonnoit une faute comme celle-là, c'étoit le moyen de voir renaitre tous les jours de pareilles rébellions, lui fit donner des Commiſſaires qui le condamnerent à mort. Toute la Cour ſans ſe ſoucier de la colere du Cardinal ſe jetta aux piez du Roi & lui demanda ſa grace pour une derniere fois; mais ce Prince qui aprehendoit ſon Miniſtre la refuſa à tout le monde, deſorte qu'il fut conduit ſur un échafaut où il eut la tête tranchée. Il mourut avec une reſolution merveilleuſe, & pour faire voir qu'il pardonnoit à ſon ennemi, il lui laiſſa un tableau de grand prix, aprés avoir eu permiſſion du Roi de faire un Teſtament. Voilà quelle fut la fin de Henri de

Montmorenci, Seigneur auſſi brave que pas un de ces ancêtres, cherchant à obliger tout le monde, ne deſirant du bien que pour avoir le plaiſir d'en faire, heureux dans ſa naiſſance & dans tout le cours de ſa vie, & qui auroit peut-être encore été heureux à ſa mort, s'il eut pû pleïer ſon eſprit à quelque complaiſance pour le Miniſtre, mais qui ayant voulu ſoutenir ſon caractere juſques au bout, perit enfin par une mort ſi infame à l'âge de trente ſept ans. La fortune aprés avoir defait le Cardinal d'un ennemi ſi dangereux, le défit encore du Roi de Suede, s'il eſt vrai neanmoins qu'il ne contribua point à ſa mort, car il y en a qui ont voulu que ç'ait été lui qui l'ait fait tuer, ce que nous n'avons garde d'aſſuret comme une verité, croyant au contraire que c'eſt un conte qu'on a inventé à plaiſir, car quand un homme une fois a de la reputation dans le monde, comme en avoit le Cardinal, il y en a qui à tort & à travers lui attribuent tout ce qui s'y paſſe. Quoi qu'il en ſoit, le Roi de Suede aprés avoir étendu ſes conquêtes juſques ſur le Rhin, avoit tellement étonné l'Empereur & ſes adherans, que ne ſçachant plus que faire ils lui propoſerent de rapeller Walſteim, Capitaine ſous lequel ſes armes avoient toûjours été floriſſantes, mais qui pour avoir donné de la jalouſie au Duc de Bavieres avoit été relegué dans ſa Maiſon. L'Empereur qui connoiſſoit Walſteim pour un homme de grand courage, douta fort qu'il voulût ſe charger des choſes en l'état qu'elles étoient; mais n'ayant point d'argent & ne ſçachant où en trouver, il fut obligé d'eſſayer ce remede, d'autant plus que ce Capitaine étoit en état de lui en prêter, ſuppoſé qu'il put le faire revenir à ſon ſervice. Il lui envoya donc un de ſes parens avec un Officier de ſa Cour, qui faiſant ſemblant d'aller ſeulement le viſiter, firent tomber adroitement la con-

conversation sur l'état present des affaires, & lui dirent qu'il n'y avoit que lui qui les pût rétablir, pour voir de quelle maniere il prendroit ce compliment: mais Walsteim qui étoit fin & rusé ayant penetré leur intention, fit tellement le froid qu'ils furent obligez de s'expliquer. Walsteim ayant sçû qu'ils venoient de la part de l'Empereur, fit encore plus le froid qu'auparavant, vanta le repos qu'il avoit dans sa Maison, se plaignit de l'injustice qu'on lui avoit faite, & enfin pour leur faire accroire qu'il étoit bien éloigné des propositions qu'ils lui faisoient, ne parla que de la honte qu'il y auroit pour ceux qui entreprendroient de rétablir les affaires. Une si grande indifference ayant fait l'effet qu'il esperoit, les autres crurent qu'il n'y avoit plus rien à ménager, & qu'ils devoient le flater des recompenses qu'ils avoient ordre de lui promettre. Ainsi lui ayant laissé, s'il faut ainsi dire, la carte blanche, ils fabriquerent un traité par lequel il ne lui manquoit plus que le nom d'Empereur, puis qu'ils lui en attribuerent tous les droits; car il y fut stipulé que sans être obligé de consulter personne, il feroit la paix & la guerre, disposeroit de toutes les conquêtes, donneroit des quartiers d'hiver par tout où il lui plairoit, même dans les Païs héréditaires; que le Roi de Hongrie fils de l'Empereur ne pourroit sous quelque pretexte que ce fut venir à l'Armée, ou qu'y venant il n'auroit aucun commandement; & enfin mille choses semblables qui seroient trop longues à raporter, & qui témoignoient assez l'ambition de ce Capitaine, & le pitoyable état où étoit l'Empire. En effet, l'Empereur ne sçavoit plus où donner de la tête, ses Armées avoient été batuës & dissipées, & le Duc de Bavieres pour avoir pris son parti voyoit le Roi de Suede au milieu de ses Etats avec ses Troupes victorieuses. Walsteim qui aimoit la gloire par-

par-dessus toutes choses considerant tout cela le pressa de faire de nouvelles levées, ce qui ne lui fut pas difficile; car quand il s'étoit retiré, tous les meilleurs Officiers de l'Armée en avoient fait de même, & il leur avoit donné des pensions, sçachant que ce qu'ils en avoient fait n'étoit qu'à sa consideration. Chacun remonta donc à cheval, tellement qu'en peu de temps il se vit une Armée de quarante mille hommes. Tout l'Empire sçachant la diligence qu'il avoit faite conçût beaucoup d'esperance d'un commencement si heureux. Il n'y eut que le Duc de Bavieres qui craignit toutes choses de son ressentiment, & à la verité Walstein étant bien-aise de le mortifier marcha lentement à son secours, jusques à ce que ce Prince extraordinairement pressé par le Roi de Suede lui envoya courriers sur courriers. Walstein lui promit ce qu'il demandoit; mais soit qu'il voulût attendre sa derniere extrémité pour avoir plus de gloire, ou qu'il fût bien-aise de le voir encore plus malheureux, il s'arrêta sans necessité à quelques places de peu d'importance; ainsi ce Prince n'étant pas secouru assez à temps fut obligé de s'enfuir de sa Capitale. Walstein ne pouvant plus alors differer, il fit un tour de grand Capitaine, car sans aller au devant de son ennemi & hazarder le combat, il trouva moyen de le faire sortir de la Bavieres, ce fut en faisant le siege de Nuremberg, Place trop importante au Roi de Suede pour n'y pas accourir au prejudice de toutes choses. Le Duc de Bavieres delivré d'un ennemi si redoutable se joignit à Walstein, & étoit d'avis de le combattre; mais Walstein ayant été d'un autre sentiment demeura dans son Camp qu'il avoit fait fortifier de sorte qu'il n'étoit pas aisé de le forcer. Le Roi de Suede étant arrivé en presence en jugea la même chose: mais comme la fortune lui avoit toûjours montré bon visage, cela ne fut pas capable

ble de le rebuter, & aprés avoir eſſayé inutilement de le faire ſortir de ſon Camp, il l'attaqua avec toutes ſes forces. Tout pleïa d'abord devant lui, & il crut que la victoire ne ſe dementiroit pas encore en cette occaſion; mais Walſteim ayant accouru au ſecours des Bavarois qui avoient été batus, les raſſura ſi bien qu'ils tournerent viſage. Le combat s'étant ainſi rechaufé fut tellement opiniâtré de part & d'autre, que l'on fut long temps ſans ſçavoir de quel côté la victoire ſe declareroit; mais à la fin elle tourna du côté de Walſteim, & les Suedois ayant été repouſſez, trois mille des leurs demeurerent ſur la Place. Walſteim fit de grandes réjoüiſſances de cette Victoire, laquelle neanmoins étoit plus remarquable par la reputation de ſon ennemi, que par aucune autre circonſtance, car il y avoit auſſi perdu du monde de ſon côté; mais ſes gens en ayant conçû une grande opinion, il leur vint tant d'ardeur qu'il reſolut de les employer à l'heure-même. Ce fut merveilles de voir ce que produiſit un ſi petit évenement. Les Suedois perdirent courage, & furent chaſſez de la Baviere; les Troupes de Saxe abandonnerent pareillement Ratisbonne, & de ſi heureux commencemens auroient fait croire que Walſteim n'auroit pas été plus long-temps à relever l'Empire, que le Roi de Suede avoit été à l'abaiſſer, ſi ce Prince aprés avoir renforcé ſon Armée n'eut été au ſecours de Leipſik qui étoit aſſiegé. Walſteim ſçachant ſon deſſein ſe preſſa de reduire cette Place, & en étant venu à bout avant ſon arrivée, il marcha contre lui. Les deux Armées ſe rencontrerent auprés d'un petit village nommé Lutzem; & comme le deſſein des deux Généraux étoit de donner Bataille, rien ne les empêcha plus de ſe mêler qu'un foſſé qui étoit entre-deux. Les Suedois ſe montrerent plus impatiens de le paſſer que les autres,

& ayant attaqué quelques Troupes qui le gardoient avec six pieces de Canon, ils les mirent en déroute, prirent l'Artillerie, & alloient combler le fossé, si la Cavalerie de Walsteim ne fut survenuë; elle regagna quatre pieces de Canon, & ayant batu tout ce qui se presenta devant elle, l'Infanterie eut le temps d'arriver & de faire un passage à la Cavalerie qui se mit en Bataille au delà du fossé. Le Roi de Suede rallia ses gens, & les ayant mis de son côté en état de combatre, on se mêla de part & d'autre avec tant de fureur qu'on ne put distinguer ce qui se passoit. Ce combat commença à la pointe du jour, & il faisoit un si grand broüillard que les Généraux n'étoient pas peu empêchez à donner ordre à tout. Cependant le Roi de Suede qui commandoit l'aîle droite de son Armée s'étant mêlé fit pleïer l'aîle gauche des ennemis, desorte que croyant la victoire bien ébauchée, il voulut passer d'une aîle à l'autre pour achever de la faire déclarer: mais le broüillard lui empêchant de découvrir un Regiment de Cuirassiers à la tête duquel étoit Picolomini, il fut blessé d'un coup de pistolet avant qu'il eût le temps de se reconnoître. La douleur lui fit desirer de s'éloigner du combat pour se faire panser; mais ayant peur que cela ne fît perdre cœur à ses gens, il se déroba secretement, pendant que le Regiment des Finlandois attaquoit Picolomini qui fit une merveilleuse resistance. Tout étoit cependant en bon ordre de son côté, & il esperoit revenir dans un moment pour rendre encore les choses meilleures; quand ayant rencontré un Escadron & voulant l'éviter, il reçût un coup de mousquet dans les reins qui le fit tomber de cheval. Pour comble de malheur il demeura pendu à l'étrier, & les ennemis survenant sans qu'il eût le temps de se faire connoître, il fut foulé aux piés des chevaux. Les siens étant bien éloi-

gnez

gnez de croire ſon malheur pourſuivoient cependant leur victoire, & ayant bleſſé Picolomini qui s'y oppoſoit avec le plus de ſuccez, tout pleïa inſenſiblement, deſorte qu'ils demeurerent Maîtres du Camp de Bataille. La joye qu'ils en eurent fut de peu de durée, ayant reconnu le cheval de leur Prince, ils ſe douterent de ce qui lui étoit arrivé, & principalement quand ils virent que la ſelle étoit pleine de ſang; ce fut alors une telle triſteſſe dans l'Armée qu'on eut dit que chacun étoit condamné au ſupplice: mais ce fut encore bien autre choſe quand ils eurent trouvé ſon corps parmi les morts, & qu'ils virent que ce grand Prince qui poſſedoit il n'y avoit qu'un moment la meilleure partie de l'Allemagne, avoit été dépoüillé tout nud comme le moindre ſoldat. Jamais Capitaine n'avoit aquis tant de reputation en ſi peu de temps; il ayoit été toûjours victorieux, ſi l'on excepte ce qui lui étoit arrivé devant Nuremberg, avoit conquis en deux ans plus de deux cens lieües de Païs, & s'il ne fut pas mort ſi-tôt, il y a lieu de croire qu'il auroit aporté beaucoup de changement dans l'Empire. Il n'avoit point fait tant de miracles ſans des qualitez merveilleuſes. C'étoit un Prince d'une valeur nompareille, d'un eſprit admirable, ſecret dans ſes expeditions, dormant peu, s'appliquant entierement aux affaires, & enfin digne de la fortune qu'il avoit faite. D'abord que cette nouvelle fut ſçûë en France, Richelieu envoya beaucoup d'argent en Allemagne pour s'aſſurer des Chefs de cette Armée, & on leur propoſa de recevoir le Duc de Longueville à la Place du défunt: mais le Duc de Weimart qui étoit de la Maiſon de Saxe & qui avoit d'ailleurs beaucoup d'experience en ayant brigué le commandement, le Cardinal de Richelieu lui donna ſa voix, & lui continua les penſions qu'avoit le feu Roi de

Suede. Weimart étant ainſi appellé au commandement de cette Armée, eut ſoin de venger la mort de ſon predeceſſeur, & ayant diviſé ſes Troupes, il attaqua diverſes Places qu'il reduiſit à ſon obeïſſance. Le Duc de Saxe prit un temps ſi favorable pour reprendre Leipſik, & l'Empire qui eſperoit que la mort du Roi de Suede lui ſeroit avantageuſe, ayant éprouvé le contraire commença à s'en prendre à Walſteim, qui en effet ſe rendoit ſuſpect par ſa conduite; car au lieu de profiter de l'étonnement où la mort d'un ſi grand homme avoit d'abord jetté les ennemis, il ſe retira en Boheme, ce qui fit dire qu'il avoit peur de finir la guerre. Il paſſa en-ſuite en Sileſie, ſous pretexte que le Duc de Saxe y avoit envoyé quelques Troupes; ainſi le Duc de Weimart ne trouvant point de reſiſtance marcha contre Ratisbonne qu'il preſſa avec toutes ſes forces. Le Duc de Bavieres qui rentroit par là dans ſes premieres neceſſitez, dépêcha en même temps à Walſteim pour le prier de venir à ſon ſecours. L'Empereur joignit ſes ordres aux prieres de cet Electeur; mais étant ſourd auſſi-bien à l'un qu'à l'autre, il fit revenir ſes Troupes dans la Boheme, & voyant que la ſaiſon s'avançoit, il en mit une partie en quartier d'hiver dans l'Autriche. Ses amis ne ſçavoient que dire pour excuſer ce procedé, & l'Empereur à qui l'on avoit fait concevoir beaucoup de choſes de ſon ambition crut qu'il avoit deſſein de s'aſſurer de ſa perſonne, d'autant plus que le bruit couroit qu'il avoit fait un traité ſecret avec le Duc de Saxe. Il étoit bien embarraſſé cependant pour le remettre dans le devoir, aprés l'avoir élevé lui-même à un ſi haut degré de puiſſance: mais le Comte d'Ognate Ambaſſadeur d'Eſpagne lui en ayant ouvert les moyens, il fut reſolu de le faire aſſaſſiner. On en confia le ſecret à Galas & à Picolomini, qui refuſerent

de

de le faire, mais qui étant fideles à l'Empereur offrirent de debaucher les Troupes qui avoient quelque creance en eux. Walsteim fut fort surpris de cet accident, & jugeant prudemment que cela ne s'étoit point fait sans ordre & qu'il étoit perdu, il envoya vers le Duc de Weimart qui pouvoit seul le preserver de danger. Le Duc de Weimart fut ravi de cette occasion, & lui dépêcha le Duc Albert de Saxe pour écouter ses propositions: mais l'Empereur qui ne voyoit point de sureté à differer son dessein, le fit executer par le Comte de Lesle Capitaine des Gardes de Walsteim, qu'il avoit gagné avec les Colonels Butler & Gordon. Lesle conduisit son entrepriſe de cette sorte, il donna à dîner à ces deux Colonels, & y convia les principaux amis de Walsteim, avec qui ayant feint de prendre querelle, il les assassina au milieu du repas. S'étant défait de ceux-ci, il s'en fut à son apartement qu'il trouva fermé, car ce meurtre ne s'étant pû faire sans bruit, Walsteim s'étoit mis à la fenêtre pour appeller du secours: mais la troupe des conjurez s'étant beaucoup augmentée, on cassa les portes, & aprés avoir tué quelques Gardes qui voulurent défendre leur Maître, il fut tué lui-même à coups de hallebarde. On parla diversement dans le monde de cette affaire, les uns voulant que l'Empereur eut bien fait, les autres l'accusant d'ingratitude d'avoir sur un simple soupçon fait mourir un homme qui avoit rendu l'Empire si florissant, qu'il ne l'avoit jamais tant été depuis plusieurs siecles. Ils disoient que c'étoit la recompense d'avoir encore tout nouvellement prodigué son bien & sa vie. Mais comme on arrêta le lendemain le Duc Albert de Saxe qui venoit pour traiter avec lui, ceux qui prenoient sa défense furent bientôt obligez de se taire. Quoi qu'il en soit, telle fut la fin d'Albert Walsteim, personnage dont la fortune

en a eu peu de pareilles, car quoi qu'il fût né sans biens, il en aquit de si grands par son épée, qu'il donna de la jalousie à plusieurs Souverains. Son ambition n'eut point d'égale, aprés avoir depoüillé les Princes de Mekelbourg & s'être fait revetir de leurs Etats, il trouva que c'étoit trop peu pour lui, & minutoit un plus grand établissement, si le Duc de Bavieres n'eut renversé ses esperances en lui faisant, comme nous avons dit ailleurs, ôter le commandement de l'Armée. Enfin ayant voulu, comme on croit, ôter la Couronne de Hongrie à son Maître, il trouva la punition qui étoit duë à son crime. L'Allemagne étoit alors le Theatre des grands évenemens, & l'on ne songeoit en France qu'à remettre le Duc d'Orleans dans le devoir, & à châtier ceux qui lui donnoient retraite. Cela ôtoit au Vicomte de Turenne le moyen de signaler son courage, mais non pas celui de se distinguer en mille occasions. Sa sagesse étoit un exemple pour tous les autres, & dans un siecle où la debauche ne regnoit que trop, c'étoit une assez grande merveille que de voir un jeune Prince avec tant de retenuë. Cependant les affaires se broüilloient tous les jours de plus en plus, & lui donnoient esperance qu'il auroit bientôt matiere de se faire connoître; car quoi que la France n'eut pas encore déclaré la guerre, ni à l'Empire, ni à l'Espagne, & que tout ce qui s'étoit fait ne fut que par maniere de secours, il étoit aisé de juger neanmoins que les choses ne pouvoient demeurer long-tems en cet état, & qu'on en viendroit de part & d'autre à une rupture générale. En effet, si la France étoit fâchée de voir la Reine-mere & le Duc d'Orleans entre les mains des Espagnols; l'Espagne de son côté ne pouvoit souffrir que l'on eût depoüillé le Duc de Lorraine à qui il ne restoit plus que la Motthe & le Château de Bitche. L'Empereur n'en avoit

pas

pas moins de jalousie, non plus que du secours qu'on donnoit aux Suedois qu'on tâchoit d'attirer autant que l'on pouvoit à la conquête de l'Alsace. Mais rien ne donnoit une si forte esperance de la guerre que le genie du Cardinal, lequel avoit entrepris de rendre son Ministere glorieux, & qui pour y réüssir faisoit joüer divers ressorts dans toutes les Cours de l'Europe. Ainsi ne gardant plus aucune mesure, il resolut d'achever de depoüiller le Duc de Lorraine, sous pretexte qu'aprés la prise du Duc de Montmorenci il avoit encore donné retraite au Duc d'Orleans, lequel neanmoins étoit allé à Bruxelles. Le Marêchal de la Force fut chargé de cette expedition; & comme il faisoit beaucoup d'estime du Vicomte de Turenne, il le demanda à la Cour pour venir servir avec lui. Ce jeune Prince fut ravi de cette occasion, car ce qui restoit au Duc de Lorraine passoit pour imprenable, tellement qu'il y avoit aparence que l'on y verroit quelque chose de grand. Le Marêchal de la Force separa son Armée en deux, dont une partie fut contre le Château de Bitche, & l'autre fut investir la Motthe; mais celle-ci n'en pressa pas l'attaque, parce que comme on avoit besoin de toutes ses forces pour le siege, il falut attendre que Bitche fut pris. Le Vicomte de Turenne se trouva du détachement qui étoit pour la Motthe, où il y avoit un Gouverneur fort affectionné au service de son Maître, & fort brave de sa personne: toute sa garnison étoit d'ailleurs de gens choisis; desorte que quand on vint l'attaquer, il fit une si grande resistance que le Marêchal de la Force avoüa qu'il n'avoit jamais eu affaire à un plus brave homme. Il défendit le terrain pié à pié, & ce ne fut qu'aprés avoir livré plusieurs combats que l'on se vit en état d'attaquer les dehors. Le Marquis de Tonneins, à qui c'étoit à marcher, ayant eu ordre d'at-

d'attaquer un bastion, s'y porta avec beaucoup de courage; mais la plûpart de ses gens ayant été défaits, il fut obligé de se retirer. Le Maréchal de la Force fut doublement fâché de sa disgrace: car outre qu'il y alloit de sa gloire à venir à bout de cette entrepriſe, son honneur y étoit encore intereſſé par la part qu'il prenoit au Marquis de Tonneins qui étoit son fils. Cela lui fit naitre le desir de l'y renvoyer le lendemain; mais le Vicomte de Turenne qui l'avoit relevé remontra à ce Général, qu'il ne le pouvoit faire sans lui porter prejudice; qu'il ne réüſſiroit peut-être pas mieux que lui, mais que quand cela arriveroit, cela ne lui ôteroit rien de sa reputation, puis que chacun sçavoit assez qu'il y avoit fait son devoir. Le Maréchal de la Force l'embrassa, & lui ayant témoigné que s'il avoit dessein de faire quelque chose en faveur de son fils, ce n'avoit jamais été pour lui faire deplaisir, il lui souhaita toute sorte de succez. Cependant les ennemis encouragez par ce qui étoit arrivé la veille, le reçurent avec tant de resolution, que la plûpart des siens commençoient à lâcher le pié, si son exemple ne leur eut redonné le courage; mais voyant qu'il étoit monté le premier sur le bastion & qu'il auroit de la peine à en revenir, ils ne voulurent pas abandonner un si brave homme, & lui donnerent secours. Les ennemis qui se flatoient d'un pareil succez que celui qu'ils avoient eu contre le Marquis de Tonneins, se trouverent étonnez de ce changement, & ceux qui étoient au premier rang ayant tourné le dos, le reste ne fut pas longtemps à suivre leur exemple. Le Vicomte de Turenne s'étant ainsi emparé du bastion, y fit son logement, & le conserva, quelque effort que fissent les ennemis pour le regagner. Cela hâta beaucoup la reddition de cette place, à quoi contribua d'ailleurs la mort du Gouverneur, qui

fut tué aprés avoir fait des merveilles, comme nous avons dit, pour se bien défendre. Le Vicomte de Turenne commença dés-lors à entrer en grande reputation, car il ne s'étoit pas contenté de faire voir son courage à ce siege, mais il avoit encore donné plusieurs marques de sa conduite & de sa prudence. Ce siege étant achevé, le Maréchal de la Force marcha en Allemagne, où les affaires étoient beaucoup changées depuis la mort de Walsteim. Le Roi de Hongrie, aprés s'être chargé du commandement de son Armée, avoit été si heureux dans toutes ses entrepriſes, qu'aprés avoir pris la ville de Straubinghe, & delivré, si cela se peut dire ainsi, le Duc de Bavieres d'esclavage, il s'étoit vû en état d'assieger Ratisbonne. Weimart ne voulant pas laisser perdre une Ville de cette consequence y accourut promptement, mais n'ayant pû forcer ses retranchemens, quoi qu'il eut fait plusieurs tentatives, il fut se venger sur Lantzutz, où la fortune lui fut plus favorable, car non-seulement il se rendit Maître de cette Ville, mais il défit encore Aldringer l'un des Généraux de l'Empereur qui venoit pour la secourir. Ce succez lui ayant fait esperer qu'il pourroit maintenant meſurer ses forces avec le Roi de Hongrie, il manda à Horn qui étoit d'un autre côté, de le venir joindre, & marcha tout de nouveau contre lui. Cela donna courage à la garnison de Ratisbonne de continuer sa défense, mais Weimart en ayant encore tenté inutilement le secours, enfin le Roi de Hongrie s'en rendit Maître. Donavert ouvrit ses portes aprés cette Conquête, & le Roi de Hongrie ne trouvant rien qui lui fit resistance resolut d'assieger Nortlingue, s'il pouvoit obliger le Cardinal Infant à se joindre à lui. Ce Prince lui ayant accordé ce qu'il demandoit, ils marcherent tous deux contre cette Ville, qu'ils presserent tellement

qu'ils

qu'ils ſe rendirent Maîtres d'une partie des dehors ; les autres mêmes étoient prêts d'être emportez, quand le Roi de Hongrie fut obligé de tourner ſes armes contre Weimart, qui avoit marché jour & nuit pour empêcher la priſe de cette Place. Ce Prince reconnoiſſant à l'état où elle étoit qu'il n'étoit gueres arrivé trop-tôt, reſolut d'attaquer au même temps les lignes du Roi de Hongrie, & les ayant forcées il paſſa tout au travers du Camp ennemi pour ſe rendre dans la Ville ; mais ſes gens ayant vû branler ceux qui étoient dans les dehors, le deſir de profiter de leur effroi leur fit changer de route, & ils les attaquerent ſi chaudement que les ennemis crurent pouvoir s'enfuïr aſſez-tôt. Il ne ſe pouvoit rien de plus glorieux ; & Weimart perſuadé de ſa victoire croyoit déja qu'elle ne lui pouvoit échaper ; mais en un moment les choſes changerent de face par un accident qu'il ne pouvoit prevoir. Les ennemis avoient laiſſé quelques barils de poudre dans une demie-lune, & le feu s'y étant pris par hazard, ſes gens crurent que c'étoit quelque mine, & s'enfuïrent en ſi grand deſordre, que les ennemis les trouvant épars d'un côté & d'autre, n'eurent pas de peine à les tuer. Ceux qui les ſoutenoient voyant cette boucherie participerent à leur frayeur, & ne gardant plus ni rang ni meſure ne ſongerent qu'à ſe ſauver : ce fut en vain que le Duc de Weimart leur repreſenta leur devoir & la honte qu'ils alloient encourir ; rien n'eut tant de pouvoir ſur eux que le deſir de conſerver leur vie ; mais en tournant ainſi le dos, il en fut tué davantage que s'ils s'étoient mis en état de ſe défendre. Weimart aprés avoir fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour arrêter ce deſordre, n'en ayant pû venir à bout, ſongea lui-même à ſe ſauver, & il abandonna toute ſon Artillerie & tous ſes bagages. Le Duc de Saxe

qui

qui étoit dans ſon parti ne croyant pas qu'il ſe pût jamais relever aprés une ſi grande défaite, traita avec l'Empereur. En effet, c'étoit fait de ſa fortune ſi Richelieu ne l'eut envoyé aſſurer de ſa protection, & ne lui eut fait tenir en même temps de l'argent pour remettre une nouvelle Armée ſur pié. Cependant comme cela ne ſe pouvoit faire en un jour, il avoit fait marcher, comme nous avons dit, le Maréchal de la Force en Allemagne. Ce Général trouva que les ennemis avoient aſſiegé Heidelberg, Capitale des Etats du Prince Palatin, lequel étoit attaché à la fortune des Suedois, & l'un des plus mortels ennemis de la Maiſon d'Aûtriche; car ſous pretexte que ſon pere avoit accepté la Couronne de Boheme, elle lui avoit ôté ſon Païs & ſa dignité de premier Electeur, dont le Duc de Bavieres avoit été revêtu. Le feu Roi de Boheme avoit donné pluſieurs Batailles pour ſe conſerver cette Couronne; mais la fortune lui ayant toûjours été contraire, il avoit mis toutes ſes eſperances dans le feu Roi de Suede, lequel ayant trébuché à la Bataille de Lutzem, il en étoit mort de regret. Son fils ayant herité de ſa haine avoit continué la guerre contre cette Maiſon, plus neanmoins par les ſouhaits qu'il faiſoit contr'elle, que par les forces qu'il entretenoit. Cependant comme ſes interêts étoient les mêmes que ceux des autres Alliez de la Couronne, le Maréchal de la Force marcha au ſecours d'Heidelberg, & les ennemis n'ayant oſé l'attendre, ſe retirerent juſques à ce qu'ils euſſent reçû un renfort, avec lequel ils pretendoient revenir dans peu devant la Ville. En effet, leur Armée étant groſſie de ſix mille hommes, ils s'en raprocherent non-ſeulement, mais l'attaquerent encore de telle force qu'ils s'en rendirent les Maîtres. Le Château ſe défendit plus long temps, & ayant envoyé demander ſecours

cours au Maréchal de la Force, ce Général fit faire un pont de bateaux à Manheim, où ayant traversé il marcha contre les ennemis. Ils s'étoient logez dans la Ville; ainsi toute esperance de combat étant ôtée, ce Maréchal ne songea qu'à jetter du secours dans le Château, lequel à la vûë de nôtre Armée faisoit une merveilleuse resistance. Les ennemis s'y étant opposez vainement, ce succez fit naître l'envie à ce Maréchal de les assieger eux-mêmes dans la Ville; ce n'est pas qu'il eût des forces suffisantes pour un si grand dessein, mais il esperoit ou qu'ils seroient obligez de l'abandonner, ou qu'ayant peu de vivres ils seroient exposez bientôt à de grandes miseres. Les ennemis furent étonnez de cette entrepriſe, & tâcherent de la repousser par la force. On livroit ainsi tous les jours divers combats, dans lesquels le Vicomte de Turenne étoit des premiers; mais la famine chassant les ennemis, ils se retirerent par un pont qu'ils conservoient sur le . . . . . & tout ce qu'on put faire fut de les reconduire à grands coups de Canon. Le Vicomte de Turenne fut assez content de cette Campagne, mais le Maréchal de la Force le fut encore plus de lui, & il en dit tant de bien au Cardinal de Richelieu, que si ce Ministre n'eut eu quelque jalousie contre sa Maison, il auroit pris plaisir à l'avancer. L'hiver donna quelque relâche aux actions militaires; mais il s'y fit tant de negotiations, qu'il fut aisé de juger que des esprits si aigris ne s'adouciroient pas si-tôt. En effet, on y declara la guerre à l'Espagnol, à qui on envoya exprés un Heraut d'armes jusques à Bruxelles. Richelieu resolut cependant de secourir si puissamment les Hollandois, que tout l'effort de la guerre tombant de ce côté là, les Suedois pussent reprendre courage; car leurs pertes continuoient tous les jours, & on leur avoit encore pris la ville de

Franc-

Francfort, ce qui facilitoit aux ennemis le chemin de Mayence. Ce Miniſtre mit encore pluſieurs Armées ſur pié, mais celle là étant la plus belle, il en diſtina le commandement au Maréchal de Brezé ſon beau-frere, à qui neanmoins il aſſocia le Maréchal de Châtillon, parce qu'il ne le croyoit pas aſſez habile pour être chargé tout ſeul d'une ſi grande affaire. Il n'épargna rien pour le ſuccez de cette entrepriſe, par où il pretendoit relever ſa reputation, qui avoit ſouffert quelque atteinte pendant l'hiver: car quoi qu'il eut trouvé moyen de faire revenir le Duc d'Orleans, les Eſpagnols lui avoient enlevé Treves, où la garniſon faiſoit méchante garde; ils ſurprirent auſſi Philipsbourg à la faveur de la gêlée, qui rendit le chemin du marais praticable. Ainſi il ne joüit pas long tems de cette Place, qu'il avoit arrachée du Duc de Weimar pour prix du ſecours qu'il lui avoit envoyé. Les Eſpagnols conſiderant les grands preparatifs qu'on faiſoit contr'eux, firent revenir les forces qu'ils avoient en Allemagne, & les ayant confiées au Prince Thomas frere du Duc de Savoye, il s'avança juſques à Aveim pour empêcher la jonction de nos Troupes avec celles du Prince d'Orange. Ils avoient trouvé moyen de l'engager dans leurs interêts par une Armée qu'ils lui avoient promiſe, en cas que ſon frere qui étoit tout moribond vînt à mourir: car comme il croyoit que ſon fils ne lui ſurvivroit gueres, il vouloit ſe rendre Maître de la ſucceſſion, qui regardoit cependant le Cardinal de Savoye qui étoit ſon aîné; mais comme il étoit bien avec lui, celui-ci l'avoüoit de tout, & n'étoit pas fâché qu'il fut au ſervice des Eſpagnols. Chacun fut étonné de la hardieſſe du Prince Thomas qui n'avoit pas des forces égales à celles des Maréchaux de Châtillon & de Brezé; mais s'étant poſté dans un lieu avantageux, il les attendit de pié ferme, & les

les combatit fort bravement. Son courage tint les choſes en balance pendant plus de deux heures, mais à la fin étant accablé par la multitude, il fut obligé de ſe retirer. L'Armée Françoiſe s'étant ainſi ouvert les paſſages s'avança du côté de Maeſtricht où le Prince d'Orange l'attendoit, & toutes ces forces étant unies enſemble étoient capables de conquerir la Flandres, ſi les Eſpagnols par leur adreſſe n'euſſent jetté de la diviſion entre les chefs. Elle paſſa des chefs aux ſoldats, qui n'oſant ſe moquer ouvertement les uns des autres, ſe mépriſoient en ſecret, à quoi contribuoit beaucoup le genie tout oppoſé des deux Nations, dont l'une eſtimoit l'autre remplie de folie à cauſe de ſa legereté naturelle, & l'autre eſtimoit celle-là pleine de bétiſe, à cauſe qu'elle n'étoit pas ſi prompte qu'elle à concevoir toutes choſes. Cela ne put produire que de méchans effets quand il fut queſtion d'employer leurs forces, & les Hollandois ayant voulu aller à Tillemont, contre le ſentiment des autres qui vouloient tomber tout d'un coup ſur les meilleures Places, il fut aiſé de juger qu'ils ne feroient rien de digne d'un ſi grand armement. Aprés la priſe de Tillemont on attaqua encore quelques Villes qui ne valoient gueres mieux; mais enfin les François ayant voulu marcher contre Louvain, les Hollandois y conſentirent, & cependant empêcherent qu'il ne leur vînt des vivres, deſorte que la famine les obligea à lever le ſiege. Comme il y étoit peri beaucoup de monde, on ne fut pas en état de rien faire du reſte de la Campagne; cependant la difficulté étoit de ſe retirer, à cauſe que les Eſpagnols gardoient les paſſages, & cette Armée qui étoit ſi belle & ſi formidable il n'y avoit que trois mois, n'oſa s'expoſer contre huit ou neuf mille hommes ſeulement. L'on prit donc le chemin de la Hollande avec deſſein

de

de s'y aller embarquer, ce qui fournit un grand sujet de risée à cette Nation, qui étoit ravie d'avoir si bien réüssi dans sa vengeance. Jamais le Cardinal de Richelieu ne fut si en colere d'aucune affaire qu'il le fut de celle-là, il s'en seroit ressenti à l'heure même, si les conjonctures le lui eussent pû permettre, & l'on croit même qu'il en a conservé le ressentiment jusques à la mort. Cependant étant obligé de dissimuler, il ne songea qu'à remettre une nouvelle Armée sur pié, & à envoyer du secours à celles qui étoient occupées ailleurs. Celle d'Allemagne dans laquelle étoit le Vicomte de Turenne n'étoit plus commandée par le Maréchal de la Force, & Richelieu lui avoit substitué le Cardinal de la Vallette, tellement que l'on vit la pourpre confonduë avec les armes; ce n'est pas que la France manquât de Capitaines, mais ce Ministre ne donnoit ces sortes d'emplois qu'à des personnes en qui il put prendre confiance; car ses ennemis croissoient tous les jours, & le Roi lui-même étoit soupçonné de le souffrir plûtôt par aprehension que par amour. En effet, il n'étoit pas sans remords d'avoir exilé sa propre mere pour satisfaire l'ambition insatiable de ce Ministre; cependant il n'avoit pas la force de se servir de son pouvoir pour la faire revenir, & elle étoit reduite à être le joüet & le mépris des Nations, aprés avoir été la femme du plus grand Roi de la Chrêtienté. Cette Princesse avoit perdu la confiance des Espagnols depuis le depart du Duc d'Orleans, & ne pouvant plus souffrir le traitement qu'elle en recevoit, elle se retira à Cologne, où la fortune continua tellement de la persecuter, qu'elle se vit contrainte de prendre une hôtellerie pour son Palais. Là abandonnée de son fils & de ses serviteurs elle traîna encore quelque temps sa malheureuse vie; mais enfin accablée de chagrin,

& s'il faut ainſi dire de miſeres, elle rendit l'eſprit, ayant à peine dequoi ſe ſubvenir. La Vallette pour répondre à l'eſperance que Richelieu avoit conçûë de lui, avoit quité le Païs Meſſin dont il étoit Gouverneur, pour s'avancer en Allemagne où les ennemis continuoient leurs progrez. Ils avoient aſſiegé Mayence, & la choſe preſſoit tellement, qu'à moins que de faire diligence on y ſeroit arrivé trop tard; cela obligea la Valette de marcher jour & nuit, & quelques garniſons de Lorraine l'etant venu joindre en chemin, ſon Armée ſe trouva de dix-neuf à vingt mille hommes. Les ennemis étoient bien auſſi forts; mais comme nos gens ne demandoient que le combat, ils aſſiegerent Binghen, croyant que les ennemis s'avanceroient au devant d'eux. Nous reçûmes là des nouvelles du ſiege de Mayence, & ayant ſçû qu'il ſe défendroit encore quelques jours, on continua celui de Binghen à la vûë des ennemis, qui ne ſe mirent pas autrement en peine que nous le priſſions ou non. Binghen étant pris, la Vallette paſſa le Rhin & marcha droit aux ennemis, mais il trouva qu'ils avoient levé le ſiege, ce qui le rendit ſi preſomptueux, que ſans ſonger à ce qui pouvoit arriver il s'arrêta inutilement aux environs de Mayence. Cependant les ennemis lui coupant les vivres, il ſe trouva bientôt dans une ſi grande neceſſité qu'il eut bien voulu ne s'être pas avancé ſi avant. Les ennemis ſçachant l'état où il étoit mânderent Galas pour ſe tenir ſur les aîles, pendant qu'ils s'aprocherent d'un pont de bateaux que la Vallette avoit prés de la Ville. Ils eſperoient avoir bon marché de ceux qui le gardoient, & qui étant accablez de miſeres ne penſeroient gueres à aquerir de l'honneur: mais le Vicomte de Turenne qui y étoit de Garde avec ſon Regiment les y reçût avec tant de courage, qu'aprés avoir perdu trois cens hommes

mes

mes ils firent sonner la retraite. Ils ne se rebuterent pas de ce méchant succez, & y revinrent plusieurs jours, ce qui minoit peu à peu les forces de nos soldats qui étoient déja beaucoup affoiblies par la faim. On ne sçavoit pourquoi la Vallette s'obstinoit tant à demeurer dans un lieu où il consumoit les vivres d'une Ville qu'il étoit venu secourir, & qui s'alloit perdre par la famine ; mais enfin les ennemis ayant assiegé Sarbrik, & ne lui venant plus rien de Mets qui lui avoit envoyé quelques convois, il reconnut sa faute, & resolut, mais un peu tard, de faire retraite ; il prit son chemin du côté de la Riviere de Loutre, & Galas n'en ayant été averti que plus de six heures aprés ne le put atteindre qu'au passage. La Valette ne crut pas à propos de combatre, quoi qu'il se fut pû servir de la situation des lieux qui lui étoit avantageuse, & n'ayant eu soin que de faire rompre les ponts, il abandonna quelques Bagages qui amuserent les ennemis. Cependant Galas ayant fait refaire ces ponts avec diligence, y fit passer son Armée, & poursuivit la Vallette qui se retiroit à Mets. C'étoit pitié de voir nos gens, qui accablez également de crainte & de misere avoient tant de peine à marcher, que la plûpart tomboient entre les mains des ennemis. Le Vicomte de Turenne fit alors ôter de ses chariots les choses les plus inutiles, & y fit monter quantité de miserables. Sa charité s'étendit encore à leur faire donner du pain qui lui avoit couté un écu la livre. Mais tout cela ne fut rien en comparaison de ce qu'il fit pour un soldat, qui n'ayant pû gagner ses chariots, se trouva si foible qu'il se mit contre un arbre, resolu d'abandonner sa vie à la merci des ennemis ; il le fit monter lui-même sur son cheval, jusques à ce qu'il eut atteint son Bagage, & le conduisant à pié, il ne l'abandonna point qu'il ne l'eut mis en sureté avec les autres. L'Ar-

mée arriva dans ce desordre à Waudrevanges, & la moitié n'étoit pas encore passée que les ennemis parurent, ce qui redoubla la crainte de chacun. La Vallette qui avoit plus de courage que d'experience ayant fait paroître de la fermeté, quelques uns à son exemple s'offrirent à faire tête, & ayant arrêté les ennemis, cela donna le temps à l'Infanterie de passer. Le Vicomte de Turenne dont le Regiment étoit déja bien loin, s'en revint sur ses pas avec plusieurs Officiers pour soutenir la Cavalerie qui souffroit beaucoup dans cette charge, & son secours servit à en sauver plusieurs. Enfin nôtre Armée s'étant tirée de ce mauvais pas avec quelque perte, elle gagna Mets, où aprés la revûë on trouva qu'elle étoit diminuée de moitié. Ce fut un grand chagrin pour le Cardinal de Richelieu, qui craignoit que les peuples accablez de subsides ne s'en prissent à lui, d'autant plus qu'il n'y avoit personne qui ignorât qu'il avoit voulu la guerre. Mais ce ne fut pas le seul malheur qui nous arriva de cette Campagne, le Prince de Condé étant entré dans la Franche-Comté avec une Armée fut obligé de lever le siege de Dole, & les Espagnols prirent encore la Chapelle & le Catelet sur la Frontiere de Picardie. Jusques là toute la France sembloit regarder ces évenemens comme si elle n'y eut point eu de part, & le plaisir que l'on avoit de voir le Ministre mortifié, faisoit oublier la gloire du Royaume & l'honneur de la Nation; mais quand on vit que les Espagnols non contens de ces grands avantages, passoient encore la Somme & venoient assieger Corbie, chacun se réveilla, comme s'il eut été enseveli auparavant dans un profond sommeil, tous les Princes du sang demanderent de l'employ, & n'y ayant personne qui voulût demeurer dans sa Maison pendant que ces premieres têtes alloient s'exposer au peril, toute la Noblesse prit

prit les armes, & se trouva en Campagne. Déja les Espagnols avoient non seulement pris Corbie, mais encore la ville de Roye, d'où ils faisoient des courses jusques à Ponthoise qui n'est qu'à six lieües de Paris; ils esperoient même venir bientôt jusques aux murailles de cette grande Ville, & y repandre l'effroi, mais le Duc d'Orleans s'étant avancé avec la Noblesse, ils n'oserent ni hazarder le combat, ni se tenir en deçà de la Somme, depeur que le Comte de Soissons qui marchoit avec une autre Armée ne leur en fermât le passage. Le Duc d'Orleans ayant repris la ville de Roye avec la même facilité qu'elle avoit été perduë, marcha contre Corbie dont il avoit déja avancé le siege, quand le Roi s'y rendit lui même par le conseil du Cardinal de Richelieu, qui avoit peur que le Duc d'Orleans ne s'aquît tellement l'amitié de la Noblesse, qu'il ne s'en servît aprés pour le ruiner. Une si méchante Place ne put pas tenir longtemps contre une Armée où le Roi étoit en personne avec toute la fleur de son Royaume, & la joye qu'on eut de cet heureux succez ayant été encore augmentée par la nouvelle qu'on reçût que le Comte de Soissons avoit prevenu les ennemis qui vouloient assieger Doullens, Richelieu ne songea plus qu'à reparer les pertes qu'on avoit faites d'un autre côté. Car pendant que les forces du Royaume étoient occupées en Picardie, Galas étoit entré en Bourgogne, où n'ayant rien trouvé qui lui fît resistance, il avoit tellement desolé la Campagne qu'elle ne s'en pouvoit remettre de long-temps. Nous avions perdu d'ailleurs les Iles de St. Honorat & de Ste. Marguerite à l'extrêmité de la Provence, & enfin le Royaume avoit été attaqué en tant d'endroits, qu'on n'avoit jamais si bien reconnu la puissance des Espagnols. Richelieu pour effacer un si triste souvenir fit équiper une flotte qui fit voile du

côté de ces Iles, pendant que la Vallette qui avoit le temps de remettre son Armée, s'achemina contre Galas, qui campé à Fontaines-Françoise faisoit contribuer une partie de la Bourgogne. Galas étant embarrassé de son butin, le fit passer en Comté pour pouvoir plus facilement faire quelque siege, & aiant jetté les yeux sur St. Jean de Laune, le Colonel Rantzau se jetta dedans, & donna le tems à la Vallette de s'avancer. Le depit que celui-ci avoit de ce qui lui étoit arrivé en Allemagne lui donnoit une ardeur merveilleuse pour le combat, & ses gens n'en avoient pas moins que lui, aiant eu part à l'infamie; mais Galas aiant peur qu'on ne lui coupât les vivres se retira de bonne heure dans la Comté. La Vallette ne se seroit pas contenté d'avoir fait fuïr son ennemi, & auroit voulu avoir sa revanche, si les ordres de Richelieu le lui eussent permis: mais ce Ministre qui avoit affaire de ses Troupes, voulut ne les pas exposer davantage, & fut assez ravi d'avoir éloigné les ennemis de la Bourgogne. Ceux qui étoient en Provence ne s'y maintinrent pas mieux, le Comte de Harcourt qui commandoit la flotte, ayant évité celle d'Espagne qui s'étoit mis sur ses avenuës pour le combattre, trouva moyen de les en chasser, & ayant aquis une grande reputation dans ce commandement, il la sçût si bien conserver par les grands exploits qu'il fit depuis, qu'il se montra digne de l'Illustre sang de Lorraine dont il sortoit. Le calme ayant été remis dans le Royaume par ce moyen, Richelieu resolut de porter la guerre chez les Espagnols; mais auparavant il fit ensorte que le Roi recompensa ceux qui lui avoient rendu quelque service. Car il sçavoit que c'étoit un charme puissant pour gagner le cœur, & principalement celui des François qui sont prêts mille fois à exposer leur vie dés qu'ils ont eu quelque bienfait, & même sou-

ſouvent une ſeule belle parole de leur Souverain. Le Vicomte de Turenne ne fut pas oublié parmi ceux-là, & le Roi lui ayant fait preſent de mille piſtolles lui donna la charge de Maréchal de Camp, car il ſçavoit que pour ſubvenir aux neceſſitez des Soldats, il avoit vendu juſques à ſa vaiſſelle d'argent, & que d'ailleurs il étoit digne de cet emploi. Si ſa jeuneſſe fit trouver étrange à quelques-uns qu'on lui donnât une charge ſi conſiderable, ſes ſervices & ſa naiſſance leur fermerent la bouche. Il en reçût des complimens de toute la Cour, auſſi-bien que des gens de guerre, & s'étant rendu en Alſace, il commença à exercer cet emploi dans l'Armée du Cardinal de la Vallette, qui s'étant joint au Duc de Weimart mit le ſiege devant Saverne. Cette Province étoit muguettée par le Duc de Weimart, qui ayant deſſein d'aquerir une Souveraineté, n'en voyoit point de plus propre que celle-là qui étoit voiſine de la France, & qui en pouvoit recevoir du ſecours à toute heure. Le Cardinal de Richelieu pour aſſurer la Lorraine étoit ravi de le flater de cette conquête, mais dans ſon ame ce n'étoit pas ſon deſſein, il vouloit ſeulement l'attirer en deçà du Rhin, pour lui faire perdre l'amitié de la Couronne de Suede, & pour l'obliger en-ſuite à ſe jetter entierement entre ſes bras; il diſoit cependant aux Suedois qu'il faloit attaquer cette Province, pour ſe pouvoir joindre à eux quand il en ſeroit beſoin, & ainſi il joüoit les uns & les autres ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Le ſiege de Saverne fut donc reſolu d'un commun conſentement, & les Imperiaux ſe confiant en la bonté de la garniſon, aſſiegerent de leur côté Coblens & Hermeſteim. Le Duc de Weimart & la Vallette qui aprehendoient qu'ils ne leur tombaſſent ſur les bras s'ils venoient facilement à bout de leur deſſein, ſe preſ-

ſerent alors de finir ce ſiege, qui leur avoit déja couté bien des hommes & du tems; cependant ils ne s'étoient encore emparés que de la Ville haute, & il leur reſtoit à prendre la Ville baſſe avec le Château. Le Vicomte de Turenne qui ſe trouvoit tous les jours aux attaques, attribuoit ces longueurs au peu d'experience des ſoldats, car il avoit remarqué que les choſes réüſſiſſoient mieux du côté de Weimart que de celui de la Vallette, dont une bonne partie de l'Armée n'étoit compoſée que de nouveaux Regimens. Il étoit au deſeſpoir d'être obligé de mettre ſon honneur entre les mains de gens qui en avoient ſi peu, car le plus ſouvent ils avoient peur, s'il faut ainſi dire, de leur ombre, & s'enfuyoient ſans approcher ſeulement de l'ennemi. Pour remedier à ce malheur, il diſtribua de l'argent à ceux qui avoient le plus d'experience, & les ayant obligez par ſa liberalité à venir hors de leur rang à la tranchée, les choſes prirent un meilleur train. Les ennemis tâcherent de ſoûtenir leurs efforts, & même ils firent une ſortie ſi vigoureuſe, qu'en ayant renverſé pluſieurs, le Vicomte de Turenne qui ne ſçavoit ce que c'étoit que de lâcher le pié ſe trouva mêlé parmi eux; il fit mille choſes ſurprenantes pour ſe dégager, mais devant que d'en pouvoir venir à bout, il reçût une bleſſure au bras. Cela ne l'empêcha pas neanmoins d'écarter ceux qui le ſerroient de prés, & s'étant retiré bravement, il n'en eut d'obligation qu'à lui-même, car preſque tout ce qui étoit à la tranchée avoit pleïé, & ſans lui le deſordre auroit été encore plus grand. Les Généraux qui avoient été témoins de ſon courage, furent fort affligez quand ils le virent revenir tout couvert de ſang, mais ſa bleſſure ayant été trouvée legere, ils ſe conſolerent dans l'eſperance qu'il ſeroit bientôt gueri. Enfin les aſſiegez aprés avoir ſoutenu divers aſſauts ne voyant point paroître de ſe-

ſecours, commencerent inſenſiblement à perdre courage, & ne ſe deffendant plus comme de coûtume, la Ville fut bientôt emportée avec le Château. On employa la plus grande partie de la Campagne à ce Siege, que le Vicomte de Turenne fit depuis en beaucoup moins de temps; tant il eſt vrai que ce Prince s'aquit une ſi grande connoiſſance dans le métier de la guerre qu'il ſurpaſſa les plus grands Capitaines. Quoi que l'Armée fut encore en état d'entreprendre quelque choſe, & que la ſaiſon ne fut pas des plus avancées, Richelieu neanmoins envoya ordre à la Vallette de ſe retirer, car le Duc d'Orleans à ſon ordinaire lui donnoit de l'inquietude, & ſous pretexte que le Roi ne vouloit pas approuver ſon mariage, il s'étoit retiré à Blois, où il avoit été ſuivi de quelques mécontens. Le Comte de Soiſſons étoit auſſi allé à Sedan fort broüillé avec le Cardinal, lequel lui avoit fait offrir une de ſes nieces en mariage, avec des propoſitions auſſi avantageuſes pour lui qu'elles étoient deſavantageuſes à la Maiſon de Condé, dont on eut fait revivre le procez. On croit même que le Cardinal avoit deſſein de l'élever ſur le trône, c'eſt pourquoi il traverſoit ſi fort le mariage du Duc d'Orleans qui devoit ſucceder à la Couronne, & qui étant un trés mediocre perſonnage auroit eu peine à ſe ſauver de ſes mains. Mais le Comte de Soiſſons ayant reçû cette propoſition avec des hauteurs nompareilles, juſques à menacer de faire donner les étrivieres au Cardinal par ſes pallefreniers, il outra tellement ce Miniſtre contre lui qu'il fut obligé de s'en aller. Le Vicomte de Turenne fut ſurpris de la retraite qu'il avoit cherchée chez ſon frere, & quoi que leurs peres euſſent été fort bons amis, & qu'ils vêçuſſent même en parfaite intelligence, il eut peur que le Cardinal qui étoit ſoupçonneux n'entrât point dans ces ſortes de

choſes, & ne s'en fit un pretexte pour perſecuter ſa Maiſon. Le Duc de Boüillon aprehendant la même choſe envoya ſon Capitaine des Gardes en Cour pour aſſurer le Cardinal qu'il ne le recevoit chez lui que comme ſon ami, & ſans deſſein d'entrer dans aucune intrigue ni contre le ſervice du Roi, ni contre celui de ſon Eminence. Richelieu reçût ce compliment ſans s'y fier que de bonne ſorte; car il avoit apris ſous main que ce Prince ſçachant le deſſein du Comte de Soiſſons lui avoit envoyé offrir retraite juſques à Paris. En effet, il ſe ſouvenoit des paroles que ſon pere lui avoit dites en mourant, mais c'étoit à lui à faire reflexion que ce qui étoit bon alors, ne l'étoit plus dans un temps où la Rochelle avoit été priſe, où les Grands n'oſoient branler, & où enfin le Miniſtre avoit tellement élevé l'autorité Royale que la volonté du Souverain ſervoit de loi à tous les peuples. Cependant comme le Cardinal étoit diſſimulé, il renvoya ce Capitaine des Gardes avec de belles paroles, & feignant de conſentir que le Comte de Soiſſons demeurât à Sedan, il fit obſerver juſques aux moindres actions de l'un & de l'autre. Ce procedé n'étoit gueres du genie de ce Miniſtre, qui étoit accoûtumé de faire toutes choſes avec hauteur & que tout pleiât ſous ſes volontez; mais aprés avoir vû les étrangers dans le cœur du Royaume, il craignoit que s'il venoit une fois à ſe broüiller avec les Princes du ſang, ce ne fut un moyen pour les y faire rentrer avec plus de ſuccez. Il venoit d'ailleurs de faire un traité avec le Duc de Weimart, dont il craignoit de perdre le fruit, & ce traité avoit tellement lié ce Prince à la France, que quoi qu'il parût toûjours attaché aux interêts de la Couronne de Suede, il ne devoit plus neanmoins travailler que pour elle: ce fut pour cette raiſon que le Cardinal voulut qu'il ſervît tout ſeul en Allemagne, & que

que la Vallette marchât en Flandres, car aussi-bien son dessein étoit de retirer non seulement des mains des Espagnols les places qu'ils avoient prises avant que d'entrer en France, mais de leur en faire encore payer l'interêt. Pour cet effet, il fit entrer dans ce païs deux autres armées, dont l'une sous le commandement du Maréchal de la Meilleraie son neveu prit le chemin de la mer, l'autre celui du Luxembourg sous les ordres du Maréchal de Châtillon. La Vallette ayant un si bon secours sur ses aîles prit Château-Cambresis, puis fut assieger Landrecies où le Maréchal de la Meilleraie le vint joindre, aprés avoir manqué une entreprise qu'il avoit sur S. Omer. Ce Maréchal pour avoir été poussé par le Cardinal, avoit cela de diferent de ses autres parens qu'il étoit digne de sa fortune, il entendoit parfaitement son métier, & principalement ce qui étoit des sieges, tellement qu'ayant bientôt reconnu le fort & le foible de la place, il l'auroit emportée dans peu de temps, s'il ne fut venu des pluyes continuelles. Cela donna le temps à Picolomini de s'avancer pour la venir secourir; mais le Maréchal de Châtillon qui avoit pris Danvillers s'étant saisi des passages, il le mit dans la necessité de combatre ou de faire retraite. Il fit choix de ce dernier parti, & nos gens étant delivrés de crainte de ce côté-là, n'eurent plus qu'à combatre l'incommodité du tems qui continuoit toûjours à la pluye. Les assiegés se défendirent bravement, & le Gouverneur croyant avec beaucoup de raison que le moyen de conserver sa place étoit de faire des sorties, il n'y eut gueres de jour qu'il ne vînt à la tête de la tranchée. Nos Generaux s'opposerent à ses desseins & firent soutenir les travailleurs: mais le Colonel Gassion qui étoit déja aussi considerable dans nôtre armée qu'il étoit redoutable aux ennemis ayant été blessé, cela accrut leur courage, & il n'y

eut point de jour qu'ils ne paruſſent les armes à la main. On chercha à ſe precautionner contre leurs efforts, & la plus grande difficulté ne fut plus que de faire écouler les eaux qui noyoient la tranchée & qui deſoloient les ſoldats ; mais la pluye qui ne ceſſoit point rendoit le travail inutile, & dans un moment c'étoit pis que jamais. Le Vicomte de Turenne qui avoit merveilleuſement bien ſecondé les Generaux depuis le commencement du ſiege, avoit un chagrin inconcevable de ce mauvais temps, auſſi bien que de la fatigue des troupes qui étoient le plus ſouvent dans l'eau juſques à la ceinture ; mais pour leur donner courage de la ſuporter, il y entroit lui-même, & les exhortoit à la patience. Il joignoit ſes liberalités à ſes diſcours, & chacun voyant combien il ſoufroit lui-même, lui qui s'en ſeroit pû exempter, il accoutuma les ſoldats à mépriſer ce qui leur faiſoit peur auparavant. Cette patience les fit venir à bout de leur entrepriſe ; & ayant fait en pluſieurs jours ce qu'ils auroient fait en un ou deux ſi le temps eut été plus beau, la place fut emportée. Comme l'armée avoit beaucoup ſoufert pendant le ſiege, elle n'oſa rien entreprendre de conſiderable, d'autant plus que Picolomini aprés avoir fait une longue marche pour ſe défaire du Maréchal de Châtillon, s'avançoit vers la Meuſe ; elle ſe ſepara neanmoins en divers corps, dont l'un commandé par le Duc de Candalle qui avoit pour Maréchal de Camp le Vicomte de Turenne, ſe ſaiſit de Maubeuge, & de Beaumont ; les autres ſuivirent par diferens chemins pour exiger les contributions, ne faiſant paroître aucun deſſein. Cependant le Duc de Candalle s'étant arrêté à Beaumont pour y faire quelques fortifications, il envoya le Vicomte de Turenne contre le château de Sobre, où deux mille païſans s'étoient retirés avec leurs familles, & d'où ils faiſoient

des

des courſes ſur nôtre armée. Le Vicomte de Turenne contoit cette affaire pour rien, mais une partie de ces païſans étant venus au devant de lui à la faveur des haïes, il fit retirer les ſiens, qui ayant une même penſée que lui, s'expoſoient inconſiderément, comme ſi ces gens n'euſſent pas été capables de leur faire du mal. Cette precaution ne lui fut pas inutile, car il trouva qu'ils ſe defendoient auſſi bien qu'auroient pû faire des gens qui auroient été toute leur vie à la guerre, & toute la diference qu'il y trouva, c'eſt qu'ils ſe batirent en vrais deſeſperez. En effet, ils défendirent une barriere, comme s'ils avoient deffendu la meilleure place du monde, & ne l'ayant point abandonnée qu'aprés avoir vû tomber une partie de leurs gens, ils ſe retirerent dans le château, où le Vicomte de Turenne les ſuivit de ſi pres qu'il y entra pêle-mêle avec eux. Quelques-uns ſe ſauverent dans le donjon, & tirerent encore quelques coups de fuſil; mais le Vicomte de Turenne les ayant menacez de les faire pendre, ce qu'ils meritoient peut être bien, ils ſe rendirent à diſcretion. Les ſoldats firent un butin ineſtimable dans ce château, où quelques Oficiers ayant trouvé une femme d'une excellente beauté, il l'amenerent au Vicomte de Turenne, comme un morceau digne ne la bouche de leur General: mais ce jeune Prince qui, s'il étoit quelquefois homme, ſçavoit cacher ſes défauts, ayant feint de ne pas connoître à quel deſſein ils l'avoient fait, les loüa de leur retenuë, & ayant envoyé ſur le champ chercher ſon mari, il la lui rendit en leur preſence. Aprés avoir ainſi donné des marques qu'il ſçavoit dompter une paſſion qui a coutume de tiranniſer ſi fort la jeuneſſe, il en donna pareillement de la generoſité de ſon ame; car quoi qu'il put s'apliquer la plus grande partie du butin, bien loin d'en vouloir prendre aucune choſe, il fit rendre

aux ſoldats ce que ſes domeſtiques avoient pris. Il leur dit fort bien que le pillage n'étoit que pour ceux qui mettoient leur vie en danger, & qui aprés avoir ſoufert la faim, la pluye & le froid, meritoient de trouver quelquefois ce foible ſoulagement, mais que pour eux qui avoient leur vie aſſurée & qui avoient des gages pour le ſervir, ils en devoient être contens, ſinon qu'ils pouvoient chercher un autre maître. Cependant ce Prince n'étoit pas riche, & ſon frere ne lui donnoit que vingt-mille francs par an; mais comme il fuyoit toutes les dépenſes ſuperflüës, & qu'il avoit d'ailleurs beaucoup d'économie, il faiſoit en ſorte que cette penſion lui ſuffiſoit, avec ce que le Roi lui donnoit. Au reſte nous aurions tort d'oublier une choſe qu'il avoit faite au commencement de cette campagne, & qui témoignoit aſſez la droiture de ſon ame. Un de ſes amis ſçachant qu'il étoit court d'argent & d'équipage, lui vint offrir l'un & l'autre, & le preſſa d'en prendre; mais ce Prince lui répondit que s'il venoit à mourir, il ne ſçavoit pas trop qui le lui rendroit, que ſa maiſon avoit beſoin de tout ce qu'elle avoit, & que s'il étoit mort, il auroit peut-être plus de peine qu'il ne croyoit à venir à bout des Intendans, qui païent toûjours le plus tard qu'ils peuvent. Ainſi quoi que l'autre lui pût dire, il le remercia toûjours, & s'en fut à l'armée avec le peu d'équipage & le peu d'argent qu'il avoit. Il étoit auſſi retenu à l'égard des marchands à qui il empruntoit le moins qu'il lui étoit poſſible, car comme il ſçavoit que le bien d'autrui n'eſt pas à nous, il ne vouloit rien avoir ſur ſa conſcience, il aimoit mieux ſe paſſer de toutes choſes, & s'il empruntoit, on pouvoit dire qu'il ſçavoit bien où prendre de quoi payer; devant que de partir il ne manquoit jamais, s'il n'avoit point d'argent d'arrêter les parties, car il ne vouloit point laiſſer aprés lui

matie-

matiere aux Intendans de ſa Maiſon de rien faire perdre à ceux qui lui avoient fait plaiſir ; il étoit auſſi droit en toutes choſes, dont tous ceux qui avoient affaire à lui étoient ſi bien perſuadés, qu'ils lui remettoient volontiers leurs interêts. Une ſi grande droiture d'ame, avec ce qui avoit paru de ſes autres qualitez, lui ayant aquis bientôt une haute reputation, chacun à l'envi rechercha ſon amitié Richelieu la lui fit demander par le Maréchal de la Meilleraie, & ce Prince en fut fort étonné, ſçachant que c'étoit tout ce qu'il auroit pû faire pour un Prince du ſang ; il y répondit avec beaucoup d'honéteté, & comme il étoit ſans fard, la Meilleraie raporta à ce Miniſtre qu'il lui étoit caution des aſſurances qu'il lui avoit données. Le Cardinal ne prevint le Duc d'Orleans que de quelques jours, & ce Prince lui fit demander la même choſe ; mais le Vicomte de Turenne ne voulant point entrer dans une liaiſon qui fût contraire à la parole qu'il venoit de donner, ni devenir ſuſpect au Roi, fit réponſe en termes généraux, qu'il ſçavoit trop le reſpect qu'il devoit au frere unique de ſon Maitre pour y jamais manquer. Le Duc d'Orleans ne fut pas content de cette réponſe, & ayant envie de le faire mieux expliquer lui fit demander de vouloir s'attacher à lui, à quoi ce Prince ayant répondu que cela lui étoit impoſſible dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer ſa fortune par les armes, c'en fut aſſez pour lui faire comprendre qu'il lui ſeroit impoſſible d'ébranler ſa fidelité. Toutes ces demarches firent juger au Vicomte de Turenne que l'Etat étoit menacé d'une guerre civile, ce qu'il craignoit non-ſeulement à cauſe de l'interêt qu'il y prenoit, mais à cauſe de l'engagement où il voyoit le Duc de Boüillon avec le Comte de Soiſſons qui étoit toûjours à Sedan. Le Cardinal y envoyoit quelqu'un de temps en temps avec de nouvelles propoſitions pour le fai-

re

re revenir, mais ce Prince aprés l'avoir traité comme il avoit fait, ne se pouvant fier à ce Ministre qui aimoit la vengeance, aimoit mieux demeurer en sureté loin de la Cour, que de s'exposer en s'en approchant. Le Duc de Boüillon qui étoit marié à l'heritiere de la Maison de Bergue & qui s'étoit retiré à Sedan, recevoit souvent de même des propositions de ce Ministre, aussi bien que de la part des étrangers qui auroient voulu l'exciter à une guerre civile. Il apprehendoit également de se fier aux uns & aux autres: mais le Comte de Soissons lui faisant apprehender l'esprit du Cardinal, le disposoit insensiblement à entrer dans des interêts contraires. Le Cardinal ne pouvoit ignorer ces intrigues, mais la conjoncture des choses les lui faisoit dissimuler, & pour arrêter le cours de tous ces desseins, il suscita des amourettes au Comte de Soissons. Cependant nos armées étoient encore en campagne, & celle où étoit le Vicomte de Turenne n'osant rien entreprendre à cause de Picolomini qui étoient sur les aîles, fut obligée de diferer le siege d'Avesnes qu'elle avoit bien envie d'avoir. Picolomini se contentoit d'interompre ses desseins, & de lui donner quelquefois des allarmes, mais Bussi-Lamet qui venoit de défendre Hermestein avec beaucoup de reputation, ayant joint nos troupes avec ce qu'il avoit pû sauver de ce siege, on assiegea la Capelle, à l'aproche de laquelle il fut tué avec le Marquis de Rambures, qui s'étoit avancé avec lui pour reconnoître. La mort de deux Officiers comme ceux là, car ils s'étoient distinguez tous deux en mille rencontres, donna de l'étonnement à nôtre armée qui fut sur le point de se retirer; mais le Vicomte de Turenne ayant remontré dans le Conseil de guerre que ce siege se faisant par l'ordre de la Cour, on ne le pouvoit quiter sans de nouveaux ordres, la Vallette

ſette qui étoit ſeul à l'armée le crut, & pourſuivit ſon entrepriſe. Cependant la mort de ces deux hommes ayant diminué le nombre des Officiers Generaux, ceux qui reſtoient furent extrémement fatiguez; mais le Vicomte de Turenne qui avoit le cœur au métier, & qui d'ailleurs étoit dans le plus beau de ſon âge, ayant ſupplée à leur defaut, le ſiege alla ſi bien, que quoy que Picolomini marchât à grandes journées pour le faire lever, il le trouva fini devant que de pouvoir arriver en préſence. Les deux armées n'avoient pas grande envie de combatre, car l'une étoit contente de ce qu'elle avoit fait, & l'autre n'ayant plus rien à eſperer n'étoit pas reſoluë à s'expoſer legerement; ainſi ayant tourné chacune de leur côté, la campagne ſe trouva finie pour elles, au lieu que par tout ailleurs elle n'étoit encore, s'il faut ainſi dire, qu'au commencement. Les Eſpagnols pour contrequarrer nos deſſeins avoient jetté des troupes ſur la frontiere du Languedoc, & le Cardinal étoit merveilleuſement en peine du ſiege de Leucate, à quoy ils les avoient employez. Cette place qui eſt ſituée au bord d'un marais, étoit pourvûë d'une aſſez bonne garniſon: mais comme il n'y a point de ville quelque forte qu'elle ſoit, qui ſe puiſſe conſerver quand elle n'eſpere point de ſecours, il y avoit lieu de craindre pour elle, vû que nous n'avions point de troupes dans le voiſinage. St. Aunais qui en étoit Gouverneur en avoit la même penſée: mais comme ce gouvernement faiſoit une partie de ſa fortune, cela accrut encore ſon courage, qui avoit paru en pluſieurs occaſions. Les Eſpagnols trouvoient donc tous les jours de nouvelles dificultez à cette entrepriſe qu'ils avoient cruë infaillible, & cela ayant donné le temps au Duc d'Haluin Gouverneur de la Province d'aſſembler quelque Nobleſſe avec les garniſons

nisons voisines, il se mit en campagne resolu de tout hazarder. Les Espagnols qui étoient fatiguez par ce siege qui avoit été long, se trouverent surpris à cette nouvelle & rassemblerent neanmoins en diligence une Partie de leurs quartiers, où n'ayant laissé que ce qu'il faloit de monde pour les garder, ils marcherent au devant de lui, mais la fortune ayant continué de les maltraiter, ils perdirent le combat avec leur canon & leur équipage, action qui fit donner le bâton de Maréchal de France au Duc d'Haluin, dont le pere l'avoit eu pareillement, car il étoit fils du Marechal de Schomberg dont nous avons parlé ci devant. Pour comble de malheur les Espagnols perdirent encore la ville de Breda que le Prince d'Orange avoit assiegée, à quoi Richelieu, nonobstant la haine qu'il portoit aux Hollandois, se resolut de contribuer, car il s'étoit mis si fort en tête d'abatre la Monarchie Espagnole, que cette passion l'emportoit par dessus toutes les autres. Pour y réüssir plus aisément, il avoit à son exemple porté la guerre dans toutes les terres de sa domination; & comme il croioit que s'il pouvoit une fois l'ôter de l'Italie, ce seroit le chemin pour l'exterminer du reste de l'Europe, il s'étoit servi du Duc de Rohan qui s'étoit emparé adroitement de la Valteline, d'où il pretendoit entrer dans le Milanois. Pour cet éfet, il lui avoit envoyé & des hommes & de l'argent; mais les Espagnols n'aiant rien publié pour se delivrer de cette inquietude, enfin la fortune aprés leur avoir été contraire en Flandres, en Hollande & en Languedoc, leur montra si bon visage, que non-seulement ils empêcherent les desseins du Duc de Rohan, mais même le chasserent des postes qu'il occupoit. Cet heureux succez fut accompagné d'un autre en Allemagne, où le Duc de Weimart fut défait comme il vouloit secourir Hanau: ainsi il sembloit que la fortune se plût

plût à partager ſes faveurs, afin que les deux partis reconnuſſent combien la paix leur ſeroit avantageuſe. Le Pape faiſoit tout ſon poſſible pour leur en faire venir la penſée, & avoit envoyé ordre à ſes Nonces de leur en faire la propoſition; mais le Cardinal de Richelieu qui avoit toûjours ſur le cœur les intrigues que les Eſpagnols avoient faites dans le Royaume y oppoſoit tant d'obſtacles, qu'il fut aiſé de reconnoître que dificilement viendroit-il à bout de ce deſſein. La mort de l'Empereur y aporta encore une nouvelle dificulté, Richelieu pour embroüiller les affaires ne vouloit point reconnoître ſon ſucceſſeur, à l'élection de qui il ſoutenoit qu'il y avoit eu des nullitez; ainſi le Pape ayant perdu ſon temps, la guerre s'alluma encore plus fortement que jamais entre ces deux Couronnes. L'Italie n'en avoit pas été exempte pendant ces dernieres années, & c'étoit peut-être la raiſon pour laquelle le Pape s'étoit entremis d'accommodement. Le Duc Savoye ayant le malheur d'avoir ſes Etats entre ceux de France & d'Eſpagne, & étant preſſé d'ailleurs par Pignerol que nous occupions, avoit été obligé de prendre nôtre parti, & il avoit fait quelques conquêtes dans le Milanois, mais de peu de conſequence. Car ce Prince, outre que ſon inclination le portoit au repos, ne croioit pas de ſes interêts d'agrandir une Couronne au prejudice de l'autre, de ſorte qu'on le ſoupçonnoit d'avoir ſouvent donné des ordres à ſes Généraux conformes à ce qui le regardoit. Cela avoit empêché les Eſpagnols de porter les choſes à la derniere extrémité contre lui; mais ce Prince étant venu à mourir, comme ils crurent que ſa veuve ſeroit dans une entiere dependance du Roy ſon frere, ils firent venir le Prince Thomas dans le païs, afin que ſous pretexte de la tutelle du jeune Duc, il fît joüer les reſſorts qu'il preparoit depuis pluſieurs années. Ce fut

une

une chose étrange que ce qui arriva dans ce petit Etat, les peuples seduits par les Grands qui leur faisoient accroire que la Duchesse de Savoie vouloit les livrer entre les mains du Roi, prirent la plûpart le parti du Cardinal de Savoie & du Prince Thomas, & allumerent une guerre civile. La Duchesse fut fort embarrassée dans ces troubles qu'elle eut bien voulu terminer par la douceur, mais l'ambition de ses beaux-freres y mettoit un grand obstacle : d'un autre côté elle n'osoit presque recourir à la force, depeur de confirmer le soupçon qu'ils avoient donné d'elle, car elle eut été obligée d'attirer un grand corps de François dans le païs, ce qu'elle évita tant qu'elle eut quelque esperance de s'accommoder avec eux. Enfin voyant qu'ils n'aspiroient qu'à depoüiller son fils, elle eut recours au Roi son frere, qui lui fit mille belles promesses, mais qui dans le dessein de l'obliger à remettre toute sa fortune entre ses mains, ne lui envoia qu'un foible secours. Les Espagnols cependant ne s'oublierent pas, & ayant mis le siege devant la ville de Bréme, que le feu Duc de Savoie nous avoit aidé à prendre, le Marechal de Crequi qui commandoit les armes du Roi au delà des monts s'avança pour les combatre. Les troupes de la Duchesse eurent ordre de le joindre, car elle apprehendoit qu'aprez la prise de Bréme ils n'entrassent dans les Etats de son fils, où les Princes de Savoie ne faisoient dêjà que trop de desordre. Mais cette intelligence ne fit qu'accroitre la haine que les peuples avoient contr'elle, car il s'étoit repandu un bruit par toute la Savoie aprez la mort du dernier Duc, que c'étoit ce Marechal qui avoit avancé ses jours dans un festin qu'il lui avoit fait ; ainsi l'on trouvoit étrange que sa veuve eût tant de confiance en son assassin. Quoy qu'il en soit ; Crequi s'étant approché des ennemis, & ayant vû la dificulté qu'il

qu'il y avoit à secourir la place par leurs quartiers, mit de l'infanterie dans des barques, & lui ordonna de se couler à la faveur du courant du Po sur laquelle cette ville est située. Comme on n'avoit pû faire venir ces barques ni approcher l'infanterie sans donner du soupçon, les Espagnols pointerent du canon sur le bord du fleuve, & y firent venir quelques bataillons; ainsi ces barques n'aiant pu passer sans être aperçüës, il fut fait un tel feu sur elles qu'il y en eut deux de coulées à fond. Leur perte fit si grand peur aux autres qu'elles se retirerent à l'heure-même, aussi-bien que le Maréchal de Crequi qui s'étoit avancé pour leur donner secours. Il ne se rebuta pas pour avoir si mal réüssi, & ayant reçû un petit renfort, il resolut d'attaquer les lignes qu'il voulut aller reconnoitre auparavant. Il s'avança pour cela jusques à trois cens pas des ennemis, mais comme il s'apuyoit contre un olivier avant sa lunette d'aproche à la main, un coup de canon l'emporta à la vûë de son escorte qui s'étoit arrêtée derriere. Ce General avoit de fort bonnes qualitez, il étoit brave de sa personne, & avoit fait plusieurs combats particuliers, dans le dernier desquels il avoit tué Philipin bâtard de Savoie: il aimoit la guerre qu'il entendoit assez bien; mais il l'auroit encore mieux entenduë, sans les Dames à qui il donnoit une partie de son temps. Sa mort fit perdre cœur au Gouverneur qui s'étoit assez bien défendu jusques-là, & les ennemis lui ayant offert une composition qui lui sembloit honnête, il l'accepta, & se retira lui & sa garnison à Cazal, mais il n'y fut pas plutôt arrivé qu'étant accusé de s'être rendu plutôt qu'il ne devoit, il fut mis au Conseil de guerre qui le condamna à perdre la tête. Ces nouvelles étant apportées en France firent juger que les affaires d'Italie iroient mal, car devant qu'un autre General y fût arrivé, il y avoit à crain-

craindre que l'armée qui étoit la plûpart de nouvelles levées ne se debandât. En effet, les Espagnols attirant les soldats par de grandes promesses, & ouvrant les passages à ceux qui ne vouloient pas s'arrêter à leur service, elle fut bientôt reduite à si peu de chose qu'elle ne pouvoit plus passer pour une armée. Les Espagnols n'aiant plus ainsi rien qui les arrêtât entrerent dans les Etats du Duc de Savoie, & la Duchesse dépêchant couriers sur couriers au Roi, il lui envoya la Valletre avec le Vicomte de Turenne. C'étoit ainsi que la fortune tantôt favorable & tantôt contraire se joüoit des deux partis, ce qu'on pouvoit dire aussi des deux Ministres des Couronnes, lesquels auroient bien empêché ces desordres, s'ils eussent voulu; mais Richelieu pretendant avoir quelque élevation d'esprit au dessus du Comte d'Olivarez, & esperant trouver ses avantages dans la continuation de la guerre, regardoit tous ces ennemis comme des bagatelles, pourvû qu'il n'eût pas des affaires au dedans du Royaume. Le Vicomte de Turenne ne fut pas trop aise d'aller en Italie, où l'on étoit trop éloigné de la Cour pour esperer de grandes recompenses de ses services, il auroit bien demandé au Cardinal de l'en vouloir dispenser; mais ayant peur de desobliger la Vallette, qui depuis qu'il servoit avec lui, lui faisoit mille amitiez, il partit en poste, & joignit les troupes qui s'étoient avancées sur la frontiere. Cependant la guerre ne laissoit pas de continuer en Flandres, quoi qu'on en eut fait sortir pour le moins dix mille hommes pour cette expedition. On avoit eu envie dés l'année precedente, comme nous avons dit ci-dessus, de surprendre St. Omer, mais la chose n'aiant point réüssi, on fit dessein cette année de l'avoir par force, à quoi Richelieu n'épargna rien. Les approches de cette ville qui est toute environnée de forts

ayant

aiant arrêté nos gens pendant un tems considerable, les Espagnols eurent celui d'assembler leurs forces, & s'étant approchez des lignes, ils firent passer cinq cens hommes, qui arriverent heureusement dans la place. Si Richelieu n'eut pas été entêté de cette expedition, c'en étoit assez pour nous faire lever le siege, mais se fiant sur quelque intelligence & sur les promesses des Généraux qui pour lui complaire, ne trouvoient rien d'impossible, on resta devant pour recevoir bientôt un nouvel affront. En effet, les Espagnols ayant peur que le secours qu'ils y avoient jetté ne fut pas suffisant contre des gens si obstinez, y en firent entrer un autre à nôtre barbe. Des preludes si peu favorables étoient les avant-coureurs d'une plus grande perte; & il n'étoit pas dificile de juger que n'aiant pû boucher le passage à un simple detachement, ce seroit bien pis quand on auroit affaire à une armée; mais comme on avoit peur de deplaire à Richelieu, il n'y eut personne qui osâ proposer la retraite, & on s'attacha plus que jamais à une chose si dificile. Les Espagnols qui s'étoient retirez croiant qu'aprez ce qui nous étoit arrivé, nous ne serions pas assez aveuglez pour perseverer dans un dessein si infructueux, ne virent pas plutôt nôtre obstination qu'ils se rapprocherent de nos lignes, & comme la victoire ne leur pouvoir échaper, vû l'état où étoient nos troupes qui étoient extrémement deperiers par un siege si long & si malheureux, ils attaquererent tous les quartiers, & en ayant forcé un, ils jetterent un secours si fort dans la ville, qu'ils nous obligerent à faire cette fois-là ce que nous devions faire dés la premiere fois. L'armée n'eut pas de peine à se retirer; car les ennemis s'apliquerent plutôt à reparer cette place qu'à nous poursuivre, & cela ayant donné le temps aux Généraux d'attaquer le Catelet,

ſa priſe les conſola du malheur qu'ils avoient eu devant St. Omer. Juſques-là la guerre n'avoit encore rien produit de conforme aux eſperances de Richelieu, quoi qu'il ſe fut bien repandu du ſang, & que le peuple fut accablé de nouveaux impôts; car pour ſatisfaire ſa paſſion il avoit jetté une armée juſques dans la Navarre, laquelle avoit aſſiegé Fontarabie. Le Prince de Condé en avoit brigué le commandement, eſperant que cela lui donneroit le moyen de reparer l'afront qu'il avoit reçû devant Dolle; mais la fortune continuant à le perſecuter, la ville fut ſecouruë par un accident extraordinaire. Ce Prince aiant apris d'un transfuge que les ennemis s'approchoient, & qu'ils devoient tourner leurs efforts contre un certain quartier, crut qu'il devoit y envoier des troupes avec celles qui y étoient déjà; mais comme celles-ci n'en étoient pas averties, & qu'elles ſe tenoient ſous les armes à cauſe de l'aproche des ennemis, elles firent feu ſur celles là, & les ennemis étant venus à paroitre dans ce moment, ils paſſerent ſans que perſonne s'oppoſât à leurs deſſeins. Ce fut un chagrin terrible pour ce Prince auſſi bien que pour le Cardinal de Richelieu, qui aprenoit d'ailleurs de méchantes nouvelles de divers endroits. Tout alloit mal en Italie, où l'arrivée de nos troupes avoit tellement imprimé dans l'eſprit des peuples les ſoupçons que les Princes de Savoye avoient donné de leur belle-ſœur, que tout ſe ſeroit revolté ſi l'on ne ſe fut aſſuré promptement des villes. On eut peur même que la Ducheſſe ne fut arrêtée, tant le mécontentement étoit grand, ou peut-être on fit ſemblant d'en avoir peur pour avoir lieu de jetter garniſon dans Turin, car le Cardinal de Richelieu ſe défioit de l'eſprit de cette Princeſſe qui avoit déjà écouté quelques propoſitions des Eſpagnols, & qui auroit été capable dans le danger de s'ac-

com-

commoder avec eux. Cependant comme il s'étoit déjà emparé de Pignerol contre ce qui avoit été arrêté à Ratisbonne, les Princes de Savoye ne manquerent pas de publier que ce seroit la même chose de ces places qu'ils accusoient leurs belle-sœur de lui avoir livrées entre les mains. Ainsi ceux qui s'étoient tenus jusques-là dans le devoir suivirent leur parti, & s'il y en eut encore qui persisterent dans l'obeïssance, ce fut plutôt par la crainte de nos armes, que par l'amour qu'ils conserverent pour elle. Richelieu craignoit que cela ne produisît à la fin un si grand soulevement que les troupes n'y pussent mettre remede; mais ce qui le fâchoit le plus, c'est que beaucoup de François se réjouïssoient de ces desordres qu'ils debitoient parmi le peuple pour rendre son Ministere odieux. Il avoit encore reçû d'Alsace de méchantes nouvelles qui l'inquietoient, & qui ne lui étoient gueres plus avantageuses. Weimart avoit manqué diverses entreprises qu'il croioit lui devoir réüssir, & comme il étoit plein de courage, cela ne l'avoit pas empêché d'assieger Rhinfeld ville dans le voisinage des Suisses, & qui avoit une bonne garnison. Elle s'étoit défenduë si bravement qu'elle avoit donné le temps au Duc Savelli, & à Jean de Wert d'accourir à son secours, & Weimart voiant qu'ils venoient pour combatre, avoit marché au devant d'eux & leur avoit livré combat, qui lui avoit été si desavantageux qu'il avoit été obligé de lever le siege. Tous ces évenemens faisoient aprehender à Richelieu, comme nous venons de dire, qu'il ne s'élevât dans l'Etat quelque faction dangereuse, d'autant plus qu'il se voioit à la veille d'un nouvel embarras. Savelli & Jean de Wert étoient aux trousses de Weimart, & s'ils étoient assez heureux pour achever sa défaite, il étoit à craindre qu'ils ne vinssent jusques au cœur du Roiau-

me. Weimart s'étoit retiré du coté d'Offembourg, esperant que les ennemis se contenteroient d'avoir delivré Rhinfeld & de lui avoir donné la chasse: mais aprenant qu'il les alloit avoir sur les bras, il assembla promptement le Conseil de guerre, à qui il remontra la difficulté, qu'il y avoit de se retirer plus loin, & la necessité de combatre. Chacun fut de son avis, & aiant encouragé ses gens, il les mena lui-même si bravement à la charge, que les ennemis qui croioient venir à une victoire toute assurée se trouverent extrémement surpris. Cependant comme il les vit ébranlés, il ne leur donna pas le temps de se reconnoitre, à quoi étant merveilleusement bien secondé pas les siens, il mit un si grand desordre dans leurs rangs qu'ils se renverserent les uns sur les autres. Il n'y eut que Savelli qui fit encore quelque resistance, mais craignant que s'il ne prenoit promprement son parti il ne lui fut deficile de se sauver, il abandonna l'aile que commandoit Jean de Wert, laquelle fut toute taillée en pieces & lui fait prisonnier. Richelieu fut aussi joieux de cette nouvelle qu'il avoit été afligé de l'autre, & la fortune qui prenoit un soin tout particulier de ce Ministre, en faveur de qui elle avoit déja fait plusieurs miracles, lui fit encore gouter de nouveaux plaisirs par de nouveaux avantages que Weimart remporta aprés sa victoire. Ce Prince non-seulement prit Rhinfeld devant qui il remit le siege, mais encore aprés avoir conquis diverses villes de l'Alsace, il attaqua Brisac qui étoit la place la plus forte de la Province, & le boulevart de l'Allemagne. Richelieu ne le laissa manquer de rien pour le faire venir à bout d'une entreprise si dificile. Les ennemis de leur côté firent toutes sortes d'efforts pour la traverser, & cela aiant donné lieu à divers combats & à diverses attaques, Weimart sçut si-bien se conserver

ſerver ſes avantages, qu'aprés un ſiege d'une longue haleine & qui fut extrémement perilleux, il couronna toutes ſes actions par une ſi belle conquête. Une campagne ſi heureuſe fit mépriſer à Richelieu quantité de méchantes nouvelles qui lui venoient d'Italie, où la Vallette ſe trouvoit bien embarraſſé. Le Vicomte de Turenne ne l'étoit pas moins, & il ne s'agiſſoit pas là d'avoir du courage, mais de reprimer un nombre infini de factions, ſous leſquelles on étoit prêt tous les jours de ſuccomber. Ce n'étoit pas ſeulement en Savoye où ſe paſſoient ces deſordres, mais auſſi dans le Montferrat, qui apartenoit aux Heritiers du Duc de Nevers, qui aprés avoir eu l'inveſtiture des Etats de Mantoüe, étoit venu à mourir. La mort de ſon fils aîné avoit devancé la ſienne, & il n'ayoit laiſſé qu'un jeune Prince qui étoit ſous la tutelle de ſa grand mere. Cette Princeſſe preferant le repos aux troubles dont ſes Etats étoient menacez, deſiroit chaſſer les garniſons Françoiſes, croiant qu'aprés cela ils jouïroient d'une longue paix. Ce qui lui inſpiroit principalement ce deſir, étoit le mauvais état où nos affaires étoient en Savoye; & comme elle voioit que nôtre ſecours n'avoit profité de rien à la Ducheſſe, elle craignoit que les Eſpagnols aiant ainſi le deſſus ne tombaſſent ſur les Etats de ſon petit-fils, qui ne ſeroient pas mieux defendus que ceux de la ſœur du Roi. Nous avons dit ci-deſſus que par le traité fait par Mazarin, Cazal avoit reçû garniſon Italienne, parmi laquelle on avoit mélé quantité de François, & n'étant pas tous ſortis, quoi que Mazarin eut pû promettre, cette nation y étoit aſſez forte pour y ſoutenir ſes interêts. Cependant comme le Gouverneur étoit Italien & des ſujets de cette Princeſſe, elle lui fit promettre d'y recevoir qui bon lui ſembleroit, & nos deſordres alloient encore augmen-

ter de beaucoup par cette perte, ſi l'on n'eut découvert ce qui ſe tramoit. On ne ſçait qui en donna l'avis; mais le Vicomte de Turenne ayant trouvé un billet ſur ſon aſſiette comme il étoit prêt de dîner, il le ſerra dans ſa poche, & l'ayant lû quand il fut hors de table, il y vit ce que nous venons de dire. Il le porta auſſi tôt à la Vallette, qui aprehenda que ce ne fut un tour des Eſpagnols pour rendre cette Princeſſe ſuſpecte; mais d'autres circonſtances l'obligeant à ne rien negliger, il fut reſolu que ſous pretexte de viſiter les places, on iroit à Cazal où l'on feroit arrêter ce Gouverneur. Celui-ci ne ſe défiant de rien, d'autant plus que la Vallette avoit été auparavant dans d'autres Villes, s'en vint au devant de lui; mais ayant été arrêté au même tems, il fut reſſerré dans une étroite priſon. L'on commença à lui faire ſon procez, car on avoit intercepté des Lettres qui ne permettoient plus de douter de la choſe; tellement qu'on lui coupa le cou. Ce fut un grand chagrin pour cette Princeſſe qui ne ſe ſoucioit pas tant de voir ſon entrepriſe manquée, que de l'affront qu'elle croyoit avoir reçû. Car il lui ſembloit qu'on n'avoit pû ſans injuſtice condamner cet homme qui étoit ſon ſujet, qui commandoit d'ailleurs dans une de ſes places, qui étoit à ſes gages, & qui enfin n'avoit fait aucun ſerment de fidelité au Roi. On diſoit à cela que c'étoit le Roi qui païoit la Garniſon, que par conſequent le Gouverneur n'avoit pû entrer dans des intrigues prejudiciables à la Couronne, ſans s'attirer ce qui lui étoit arrivé. Quoi qu'il en ſoit, les affaires d'Italie ne prenoient pas un bon train; car outre toutes ces choſes, les Eſpagnols avoient encore aſſiegé Verceil. La Ducheſſe de Savoye qui étoit d'une humeur craintive croyant déja que tout étoit perdu, augmentoit les deſordres en s'en prenant à tout le monde. La Vallette avoit beau la con-

consoler, chacun la trompoit à ce qu'elle disoit, & ses Ministres étoient prêts tous les jours à l'abandonner, voyant ses défiances. Ce n'étoit pas une petite peine à ce Général de calmer ces divisions, & de vaquer à ce qui étoit du devoir de sa charge; accablé souvent d'un si grand poids, il s'en dechargeoit sur le Vicomte de Turenne, qui le secondoit si bien, que difficilement eut-il pû tirer tant de secours d'un autre. La Duchesse de Savoye avoit d'ailleurs beaucoup de confiance en lui, & cela étoit cause que bien souvent il venoit à bout de ce que la Vallette ne pouvoit faire. Cependant les ennemis ayant assiegé Verceil, comme nous venons de dire, la Vallette forma un corps de douze mille hommes qu'il tira de diverses garnisons, avec lequel il marcha au secours. Cette place étoit depourvûë de toutes choses, à la reserve d'un bon Gouverneur, qui ayant resolu de s'ensevelir dedans, retarda beaucoup les desseins des ennemis; la Vallette neaumoins ayant peur que la disete où il étoit ne fut capable de l'étonner, fit une telle diligence qu'il mit presque ses Troupes sur les dents, à quoi le temps contribua encore beaucoup, qui étoit tellement à la pluye qu'elle ne cessa point pendant toute la marche. Les Espagnols qui avoient toûjours été sous leurs tentes principalement la Cavalerie, croyant que c'étoit une occasion pour avoir bon marché de nous, & ne la voulant pas negliger, sortirent en même temps de leurs lignes, & obligerent la Vallette à se mettre sous les armes. Ce Général qui s'attendoit à donner quelques jours de repos à ses Troupes aprés la fatigue qu'elles avoient endurée, se trouva surpris; mais mettant ordre à ses affaires du mieux qu'il lui fut possible, il s'avança jusques à la portée du mousquet pour reconnoître. Il s'attendoit, comme il y avoit apparence, qu'il y alloit avoir bataille, mais les

ennemis ne faisant avancer que leur Cavalerie, tout se termina à quelques escarmouches, dans lesquelles on se signala de part & d'autre. Le Vicomte de Turenne mena trois fois un même Escadron à la Charge ; & si le Gouverneur eut eu du monde suffisamment pour faire des sorties, il y auroit eu esperance que les ennemis se trouvant attaquez en tête & en queuë auroient été fort embarassez. Les jours suivans les Espagnols vinrent encore escarmoucher, car ils vouloient affoiblir nos forces peu à peu, & nous rendre incapables de faire un grand effort. Comme ce n'étoit pas là le dessein de la Vallette, il resolut de ne plus attendre les ennemis, mais de les aller chercher lui-même. Pour cet effet il separa son Armée en deux, afin que comme celle des ennemis l'étoit de même, chacun pût combattre avec des forces égales : il chargea le Vicomte de Turenne d'attaquer les Allemans, & lui ayant donné le mot, il le fit aller à la charge ; pendant que de son côté il s'avança contre les Espagnols. Ceux-ci firent une brave resistance, & opiniâtrerent tellement le combat, que la Vallette reconnoissant qu'il n'y avoit rien à gagner avec eux fut trop heureux de se retirer. Le Gouverneur qui n'osoit faire de sortie à cause de la foiblesse de sa Garnison, étoit cependant dans les dehors, où de la voix & de la main il animoit ses gens à faire le plus grand feu qu'ils pourroient sur la tranchée : mais ayant vû tourner le dos à la Vallette, & craignant que le Vicomte de Turenne n'eut pas été plus heureux, il étoit presque resolu de se rendre, quand on lui vint dire qu'il n'étoit pas encore tems de se desesperer. En effet, ce Prince, ou par sa fortune, ou par sa valeur, avoit batu les Allemans, de sorte qu'il avoit fait passer par leurs quartiers, des Ingenieurs, des Vivers, de la Poudre, & généralement tout ce qui manquoit dans la Place.

ce. Le Marquis de Leganez qui commandoit à ce ſiege, en fut ſi outré de colere qu'il fit à l'heure-même arrêter des Officiers à qui il fit couper le cou; car pour relever davantage l'action des Eſpagnols, il vouloit tout rejetter ſur les Allemans, comme ſi ce n'étoit pas à lui à égaler tellement les quartiers, que les uns ne fuſſent pas plus foibles que les autres. Cependant il ne leva pas le ſiege pour ce malheureux évenement, & croyant qu'avec le ſecours qui lui venoit du Milanois il pourroit encore venir à bout de ſon entrepriſe, il s'y attacha ſi fortement qu'il reduiſit bientôt la Place à l'extrêmité. Car comme il n'y a rien qui rende un homme de guerre plus ſoigneux que d'avoir été batu, il prit ſi-bien toutes ſes meſures que quoy que la Vallette fît encore diverſes attaques, il ne put jamais ni l'attirer au combat, ni retrouver une occaſion comme celle qu'il avoit trouvée. Aprés avoir fait encore diverſes tentatives, ce Général croyant que s'il alloit aſſieger une autre Place, Leganez ſeroit peut-être obligé à lever le ſiege, fit mine de vouloir entrer dans le Milanois; mais le Cardinal Trivulce, à qui les Eſpagnols, à l'exemple de Richelieu, avoient fait endoſſer le harnois ſur la Pourpre, s'étant avancé, la Vallette eut peur de faire perir ſon Armée faute de Vivres, & revint encore camper dans ſon même Camp. Il étoit cependant bien irreſolu ſur ce qu'il devoit faire, car aprés avoir trouvé tant de difficulté, il deſeſperoit preſque d'être plus heureux. Il ne ſçavoit de quel côté il devoit attaquer deſormais, & le long-tems qu'il y avoit que duroit ce ſiege ayant fait prendre toutes ſes precautions à Leganez, il rencontroit par tout les mêmes obſtacles. Enfin aprés avoir bien penſé à ce qu'il devoit faire, il marcha en Bataille, comme s'il eut eu deſſein de perir ou de forcer les lignes;

mais pendant qu'il les fit attaquer en divers endroits, il fit passer deux mille hommes par derriere ses derniers rangs, avec ordre de se jetter dans la Riviere de Sesia, & de chasser les ennemis d'une certaine Ile qui est proche de la Ville. Ce commandement fut executé avec beaucoup de vigueur; mais les ennemis qui prenoient garde à tout, ayant fait mettre en même tems du Canon en Batterie sur le bord de l'Ile, nos gens ne se virent pas plûtôt découverts qu'ils perdirent courage: il y en eut neanmoins qui se hazarderent encore à passer, mais l'Infanterie ennemie qui étoit à couvert dans des brouillailles en ayant tué la plûpart, le reste se retira le plus promptement qu'il lui fut possible. La Vallette ayant apris ces méchantes nouvelles fit sonner la retraite, & ne sçachant plus par quel moyen réüssir, il fit sçavoir au Gouverneur qu'il pouvoit faire sa capitulation quand il voudroit; cependant sous pretexte qu'il commençoit à manquer de Vivres il retira son Armée, laquelle étoit aussi fatiguée que si elle fut revenuë d'une grande expedition. Ce malheureux succez acheva de perdre ce Général dans l'esprit de ses Troupes qui lui avoient déja vû faire quantité de fautes. En effet, s'il avoit bien pris ses mesures quand la Place avoit été secouruë, il l'auroit encore mieux pourvuë qu'il n'avoit fait, ce qui auroit obligé Leganez à lever le siege. Les Espagnols s'étant ainsi emparez de cette Ville firent des courses bien avant dans le Piémont, & se virent en état de faire de grandes Conquêtes; mais au moment qu'ils s'y preparoient Leganez tomba malade, ce qui interompit tous leurs desseins: car quoi que l'Armée eut été donnée à un autre, comme Leganez croyoit à tous momens revenir en santé, il s'opposa sous main à la gloire de son Successeur, craignant qu'il ne lui ravît les occasions de se signaler. Cela

la nous auroit donné quelque relâche, ſi la Ducheſſe de Mantouë outrée de la mort du Gouverneur de Cázal ne ſe fut déclarée entierement contre nous; mais rien n'ayant été capable d'apaiſer ſon reſſentiment, elle obligea l'Envoyé que le Roi tenoit auprés d'elle, & celui que ce Prince lui avoit donné pour commander ſes armes de ſe retirer de ſes Etats; elle n'oſa neanmoins y appeller les Eſpagnols, depeur de donner de la jalouſie aux Princes d'Italie, à qui leur puiſſance étoit déja ſuſpecte. Mais comme elle n'étoit pas aſſez riche pour y mettre Garniſon, elle eut recours aux Venitiens, qui dans la crainte qu'ils avoient que les troubles ne penetraſſent juſques dans leurs Provinces ſe chargerent de cette depenſe. C'eſt ainſi que la fortune élevoit le Vicomte de Turenne parmi les affaires épineuſes pour en faire un des plus grands hommes de nôtre ſiecle, car il n'y a rien qui nous enſeigne mieux que l'adverſité; auſſi voyons-nous peu de heros, ſi nous exceptons Alexandre, dont la vie n'ait été mêlée de bien & de mal. Cependant il faiſoit ſon profit de tout ſans dire mot & ſans blâmer perſonne, quoi que dans ſon ame il trouvât quelquefois à redire à l'indiſcretion de la Vallette, qui ne faiſoit pas la moindre entrepriſe qu'il ne la communiquât à un grand nombre de perſonnes inutiles; car ce Général ayant toûjours peur de manquer prenoit le ſentiment des uns & des autres, & ſouvent il faiſoit paſſer ſon ſecret juſques aux ennemis, à qui il n'étoit pas difficile aprés d'y mettre obſtacle. Le Vicomte de Turenne fut bien éloigné de cette maxime quand il fut parvenu au commandement de l'Armée, car ſi quelquefois des Officiers lui parloient de ce qu'il y avoit à faire, bien-loin de le leur dire, il leur diſoit toute autre choſe que ce qui étoit de ſon deſſein; ainſi le bruit en couroit dans le Camp, & les eſpions

le raportant aux ennemis, ils prenoient toûjours de fauſſes meſures.

Juſques-là le Cardinal de Savoye & le Prince Thomas ſon frere s'étoient contentez de gagner des partiſans ſans prendre les armes, ce que les politiques attribuoient à la jalouſie qu'ils avoient des Eſpagnols, avec qui il leur falloit partager les Etats de leur neveu. Ce ſoupçon n'étoit pas ſans apparence, car ces Princes faiſoient faire mille propoſitions à leur belle ſœur avec promeſſe de lui aider à les chaſſer; mais comme ils y attachoient des conditions qu'elle ne trouvoit pas raiſonnables, tout cela s'en étant allé en fumée, ils ſe mirent en Campagne. La Ducheſſe de Savoye dont les inquietudes ne finiſſoient point, avoit écrit diverſes fois au Roi ſon frere auſſi-bien qu'à Richelieu pour avoir un ſecours proportionné à ſon beſoin, mais les autres affaires de la Couronne étoient cauſes qu'on ne la repaiſſoit que de belles paroles. Elle attribuoit cet abandonnement à l'ambition de Richelieu, qu'elle accuſoit de ne ſe pas ſoucier de la perdre pourvû qu'il aſſurât la Conquête de l'Alſace. Elle s'en plaignoit tantôt à la Vallette, & tantôt au Vicomte de Turenne, qui n'étoient pas peu embarraſſez pour le juſtifier dans ſon eſprit, car elle recevoit tous les jours des avis conformes à ſes ſoupçons. En effet, le Duc de Weimart étant venu à mourir incontinent aprés la priſe de Briſac, ce Miniſtre ne ſongea qu'à gagner les principaux Chefs de ſon Armée, & à ſe rendre Maître des Places qu'il venoit de conquerir; l'un & l'autre lui fut aiſé par le moyen de ſon argent; & par la precaution qu'il apporta de faire arrêter l'Electeur Palatin, qui dans le deſſein de s'aller mettre à la tête de cette Armée étoit venu exprés d'Angleterre. Le Cardinal de Richelieu croyoit qu'aprés cela il n'y avoit plus rien qui lui pût fai-

re

; mais le Marquis de Feuquieres
& même pris prisonnier devant
éprouva combien la fortune se
nos desseins ; car dans le tems
e grandes entrepriſes, & que
eu d'en esperer un heureux ſuc-
ius que la Meilleraye venoit de
& de remporter encore d'autres
Flandres, il fut obligé de s'ap-
ent à reparer l'Armée de Feu-
etirer de prison. C'étoit une
que l'argent qu'il falloit pour
: eſpece de miracle qu'un petit
ıe étoit alors celui de France,
: de dépenſes ; car d'ailleurs il
partiſans, qui pour recouvrer
ınçoient faiſoient des concuſ-
aires ſur le peuple, que c'étoit
un autre miracle comment il les pouvoit ſouffrir.
Cependant la Ducheſſe de Savoye avoit grande
raiſon de croire que toutes ces choſes mettoient
beaucoup d'obſtacle à ſon repos. Richelieu avec
toutes les lumieres de ſon eſprit ne pouvant faire
l'impoſſible, étoit obligé ſouvent de promettre
plus qu'il ne pouvoit tenir, & la guerre d'au de-
là des monts lui ſemblant de moins de conſe-
quence que les autres, il ſe tenoit heureux pour-
vû qu'il s'y pût tenir ſeulement ſur la défenſive.
Ce n'étoit pas dequoi donner une grande reputa-
tion aux Généraux qui y commandoient, & qui
commençoient d'avoir deux Armées ſur les bras ;
car, comme nous avons dit ci-devant, les Prin-
ces de Savoye s'étoient mis en Campagne, leſ-
quels pour ſurprendre plus facilement la cre-
dulité des peuples, avoient mandié un decret de
l'Empereur par où il leur attribuoit la tutelle de
leur neveu. Il auroient bien voulu n'être point
obligez de ſe ſervir de la force, non pas qu'ils

eussent pitié de la misere des peuples, mais parce que par le traité qu'ils avoient fait avec les Espagnols, ceux-ci ne devoient avoir aucune part à tout ce qui se rendroit de bon gré. C'est pourquoi ils protestoient qu'ils ne venoient point pour faire la guerre à leur neveu, mais pour le retirer des mains de sa mere qui avoit vendu ses Etats aux étrangers. Chivas, contre qui ils avoient d'abord tourné leurs armes étant seduit par les artifices de son Gouverneur, montra l'exemple aux autres Villes, & se rendit sans coup ferir: car quoi qu'on eût fait joüer le petard à la porte, il ne fut pas difficile de connoître que cela ne s'étoit fait que pour mieux couvrir l'intelligence qui étoit entre les uns & les autres. Chieri, Ivrée, Montcallier, Crescentin, Verruë, & une infinité d'autres Places ouvrirent leurs portes aprés cela, & quoi qu'il y en eut eu qui eussent fait resistance, l'opinion qu'on avoit du peu d'affection que les peuples portoient à la Duchesse, fit qu'on confondit ceux qui étoient fideles avec ceux qui ne l'étoient pas. Le Prince Thomas qui étoit à la tête de son Armée voyant ce cours de bonne fortune resolut de marcher droit à Turin, où il ne manquoit pas de creatures qui l'excitoient, que sans s'arrêter ainsi à des Villes de peu de consequence, il s'acheminât contre la capitale. Son aproche ayant fait encore presumer davantage de ses intelligences qu'il n'en étoit, on ne sçauroit dire l'affliction de la Duchesse, qui oubliant sa qualité se jettoit, s'il faut ainsi dire, aux piés de la Vallette pour le prier d'avoir pitié d'elle & de son fils; mais il avoit presque aussi besoin qu'elle de consolation, & ne sçavoit que faire lui-même pour arrêter tant de prosperitez. Le Vicomte de Turenne, dont le naturel étoit pitoyable, avoit une peine indicible des malheurs de cette Princesse qu'il eut bien

bien voulu arrêter aux dépens de sa vie : mais outre qu'il n'étoit pas Maître de l'Armée, il y avoit des ordres secrets de ne rien hazarder, & de veiller seulement à la conservation de Turin & de Cazal. Cependant la Vallette conseilla à la Duchesse d'envoyer son fils dans la Citadelle de Montmelian, & les Princesses ses sœurs l'y accompagnerent. Ce fut une dure separation à cette Princesse que celle de ses enfans, elle se repentit plusieurs fois de s'être fiée aux promesses de Richelieu, mais comme il n'y avoit plus de remede, il sembla qu'elle eut recouvert des forces depuis que son fils étoit en sureté, & elle se resolut à tout ce qui arriveroit de sa fortune. La mort du Duc de Candale, qui aprés le supplice du Gouverneur de Cazal avoit été laissé dedans pour y commander, arriva encore justement pour donner de nouvelles inquietudes, car les Espagnols s'étant joints au Prince Thomas qui n'avoit rien gagné devant Turin, marchoient du côté du Montferrat dont ils pretendoient s'ouvrir les passages. En effet, ils prirent Montcalve par force, aprés quoi ils se presenterent devant Ville-neuve d'Ast où ils avoient intelligence. Y ayant réüssi comme ils souhaitoient, Ast leur ouvrit ses portes, & quoi qu'il y eut une bonne Citadelle, le Gouverneur la rendit sans attendre seulement le Canon. La Vallette regardoit tout cela comme s'il eut été insensible, ce qui desesperoit la Duchesse, & il se laissoit aller à croire que le Prince Thomas jaloux des Espagnols avec qui il falloit partager ses Conquêtes, se rendroit aux desirs de plusieurs Souverains qui l'exhortoient à la paix ; mais quand il vit les passages du Montferrat ouverts ; & que cette Place étoit en danger, il detacha le Vicomte de Turenne, qui y conduisit du secours avec un Gouverneur. Cependant le Prince Tho-

mas ayant refuſé les offres qu'on lui faiſoit, la Vallette s'apliqua à jetter de la jalouſie entre ſon frere & lui, car l'autre étant l'aîné, il avoit interêt à ne pas laiſſer tant d'autorité entre ſes mains qu'il s'en put un jour ſervir à ſon prejudice : mais le Cardinal de Savoye ſe défiant du motif qui le faiſoit agir, ils parurent toûjours bien unis, juſques à ce qu'enfin on lui fit une propoſition de mariage à laquelle il parut ébranlé ; ce fut d'épouſer la fille aînée de la Ducheſſe qui étoit encore bien jeune, mais qui promettoit extrêmement. La Vallette étoit ainſi bien avant dans l'intrigue, à quoi il étoit plus propre qu'à commander une Armée ; toutefois étant obligé de vaquer à l'un & à l'autre ; il devint valetudinaire, ce qui l'obligea de ſe repoſer de beaucoup de choſes ſur le Vicomte de Turenne, dont il écrivit tant de bien à Richelieu qu'il lui envoya le brevet de Lieutenant Général. Chacun fut ravi de voir ſon merite recompenſé, & la Ducheſſe n'eut pas été fâchée qu'on eut rappellé la Vallette, & qu'on lui eut laiſſé le commandement. Mais Richelieu n'avoit garde dans l'état où il en étoit avec le Duc de Boüillon, qui mieux que jamais avec le Comte de Soiſſons lui avoit promis d'épouſer ſes interêts contre lui. Richelieu n'ayant pas beſoin de ce ſurcroit d'affaires tâchoit d'y apporter remede, & faiſoit ſolliciter le Comte de Soiſſons de revenir en Cour, à qui il offroit des conditions avantageuſes. Il ſe ſervoit du Comte de Fieſque pour cette negociation, lequel étoit des amis de ce Prince avec qui il avoit toûjours vêçu familierement ; mais l'ayant trouvé ulceré contre le Cardinal, tout ce qu'il lui put dire fut inutile. Cependant ce Prince fit une action qui merite bien d'être rapportée. De Fieſque en parlant de choſes & d'autres lui avoit dit qu'il

avoit

avoit eu grande envie d'être Capitaine des Gardes du Corps, & que si sa mere avoit voulu lui prêter cent mille écus, c'étoit une chose faite, sçachant bien où trouver le reste. On n'avoit plus parlé de cela depuis, & de Fiesque n'y pensoit plus, & encore moins que le Comte de Soissons y dût penser. Mais quand il vint à ptendre congé de lui, ce Prince lui dit qu'il lui seroit obligé de vouloir se charger d'un billet pour Paris; de Fiesque craignant que ce ne fut quelque chose contre le service du Roi lui dit qu'il étoit le Maître pourvû qu'il n'y allât point de sa tête, à quoi le Comte de Soissons lui ayant répondu avec beaucoup d'honnêteté que son dessein n'étoit pas de l'engager dans de méchantes affaires, il lui donna une Lettre addressante à. . . . . riche banquier & qui avoit soin de son bien. De Fiesque passoit justement devant sa porte en arrivant à Paris, & étant entré pour la lui rendre, il la donna à un de ses gens comme il sut qu'il étoit à table, & s'en fut rendre conte au Cardinal de sa negociation. Il s'en fut aprés à son logis, où à peine étoit-il arrivé qu'il vit entrer le banquier avec des sacs tout pleins d'or. Il ne sçavoit ce que cela vouloit dire; mais il fut bien surpris quand cet homme lui dit qu'il avoit ordre du Comte de Soissons de lui compter trente mille Loüis d'or, & qu'il les lui auroit donnez dés sa Maison s'il avoit pris la peine de lui parler. Le Comte de Fiesque eut peine à croire ce qu'il entendoit, & refusa cet argent; mais l'autre lui ayant dit qu'il n'avoit garde de le reprendre, & que c'étoit le broüiller avec le Comte de Soissons, il le lui laissa dans sa chambre, & s'en alla. De Fiesque ayant eu le temps de se remettre de son étonnement fut trouver Richelieu, à qui il demande permission de traiter d'une charge de Capitaine

pitaine des Gardes du Corps ; mais ce Ministre qui étoit de méchante humeur à cause du peu de succez qu'il avoit eu dans sa negociation, lui répondit sechement qu'il aimoit à servir ceux qui faisoient ses affaires, mais que pour ceux qui ne les faisoient pas, ils pouvoient chercher un autre Protecteur. Outre de cette réponse il s'en fut chez lui prendre son argent qu'il reporta chez le banquier, & ayant dépêché un homme au Comte de Soissons, il lui manda qu'il s'en alloit à Rome, aprés avoir rompu pour jamais avec le Cardinal ; que s'il avoit affaire de lui, il reviendroit du bout du monde pour lui rendre service, & que lui étant obligé autant qu'il l'étoit, il se tiendroit fort heureux d'être honoré de ses commandemens. Cependant les affaires d'Italie commençoient à inquieter Richelieu. Les ennemis avoient encore pris la ville de Trin, & quoi que la Vallette eut repris Chieri & assiegé Chivas, comme il voyoit Cazal en grand danger, il trouvoit que le gain n'égaloit pas la perte ; voulant conserver cette Place à quelque prix que ce fut, il envoya sept ou huit mille hommes de renfort ; mais devant qu'ils fussent arrivez, elle se trouva bloquée de si prés qu'on ne fut pas peu en peine de la secourir. Cependant la Vallette étoit devant Chivas avec le Vicomte de Turenne, & Leganez les menaçoit tous les jours de les venir visiter ; neanmoins comme les Princes de Savoye avoient retiré leurs Troupes pour faire le siege de Ville-Franche, & qu'il n'en avoit pas plus qu'il ne lui en falloit, il s'approcha de Turin, esperant que la jalousie qu'il donneroit à la Vallette l'obligeroit à lever le siege. Comme il il vit que cela ne servoit de rien, il s'avança contre les lignes qu'il attaqua par détachement ; mais ayant été repoussé par plusieurs fois, il ne perdit pas son tems davantage. Chivas revint

ainsi

ainſi ſous la puiſſance du Duc de Savoye, mais il s'en falut beaucoup que cela le pût conſoler de la perte de Ville-Franche, qui avoit été encore ſuivie de celle de Nice. Ces deux Places ſituées ſur le bord de la Mer étant d'une extrême conſequence, on y avoit envoyé nos Galeres, avec ordre de veiller à leur ſureté ; mais s'étant laiſſé attirer en pleine Mer par quelques Vaiſſeaux qui avoient paru exprés ſur la côte, les peuples qui étoient d'intelligence avec les Princes de Savoye prirent ce temps-là pour les leur remettre entre les mains. La Citadelle de Nice fit quelque reſiſtance, ce qui fit eſperer à la Vallette qu'il pourroit arriver aſſez à temps pour la ſecourir ; mais quoi qu'il eût toûjours marché à grandes journées, il en étoit encore bien éloigné lors qu'il aprit qu'elle s'étoit renduë. La Ducheſſe aprés tous ces malheurs avoit plûtôt beſoin de conſolation que de toute autre choſe ; mais il falut qu'elle eſſuyât encore une nouvelle perſecution du Cardinal de Richelieu, qui voulut qu'elle lui remît entre les mains les Villes qui lui reſtoient, ſous pretexte qu'elles ne ſeroient pas en ſureté autrement, vû la haine que les peuples avoient pour elle. Ses Miniſtres qui ne comprenoient pas ces raiſons, qui en effet n'étoient pas trop bonnes, tâcherent de l'en diſſuader ; mais cette Princeſſe s'imaginant qu'aprés cela le Roi ſeroit obligé de faire plus qu'il n'avoit fait en ſa faveur, ne voulut pas lui refuſer ce que ſon Miniſtre demandoit avec tant d'empreſſement, car il avoit envoyé Chavigni tout exprez ſur les lieux, homme vehement, & qui ne cachoit point à cette Princeſſe que ſi elle ne donnoit ce contentement au Roi, il ſeroit obligé de faire revenir ſon Armée. On ne ſçavoit à quoi attribuer un procedé ſi extraordinaire, ſi ce n'eſt que Richelieu voyant que les Eſ-

pagnols

pagnols prenoient d'un côté, il vouloit prendre de l'autre, & sans qu'il lui en coutât rien. Cette avidité qui avoit deplû, comme nous venons de dire, aux Ministres, deplût encore davantage aux peuples, qui ne virent point entrer des Garnisons Etrangeres dans leurs Villes, qu'ils ne souhaitassent au même tems de les en chasser. Ceux de Turin qui avoient éprouvé une même chose il y avoit peu, étoient dans le même sentiment, & envoyerent jusques dans le Camp du Prince Thomas, pour lui dire que s'il vouloit s'approcher de la Ville, ils rendroient son parti si fort qu'il lui seroit aisé de s'en emparer. Il reçût cette proposition avec joye, & s'étant muni d'un petard & de quelques échelles, il prit si-bien son tems qu'il arriva une heure devant le jour au bastion vert qu'il prit par escalade : de là s'étant presenté à la porte du Château sans qu'aucune sentinelle l'eut encore découvert, il y fit attacher le petard, ce qui réveilla le Corps de Garde qui accourut du côté où se faisoit le bruit, mais tellement en desordre qu'il fut défait aussi-tôt. On ne sçauroit dire quelle surprise causa un accident si imprevû dans l'ame de la Ducheſſe & dans celle de ses confidens ; elle se leva en chemise, & n'ayant le tems que d'emporter sa cassette, elle se retira dans la Citadelle, où ses femmes arriverent un moment aprés en pareil état. Ceux qui n'étoient point de la conspiration crurent que la Ville ayant ainsi été prise, rien n'échaperoit à l'avidité des Soldats, mais le Prince Thomas n'ayant garde de permettre le pillage dans un lieu qui lui avoit témoigné tant de bonne volonté, posa des Corps de Garde par tout, de sorte qu'il n'y fut fait aucun desordre. La Ducheſſe envoya au même tems avertir le Cardinal de la Vallette qui assiegeoit Cuni de ce qui lui étoit arrivé, ce qui l'obligea de lever le siege. Ces nouvelles étant appor-

apportées en France, le Roi en parut touché, & aprés avoir témoigné qu'il vouloit marcher lui-même au secours de sa sœur, on expedia des ordres pour y faire aller une partie des Troupes qui étoient destinées pour l'Armée de Flandres & pour celle d'Allemagne. L'Empereur avoit perdu, comme nous avons dit ci-dessus, la Province d'Alsace dés le vivant du Duc de Weimart, & depuis au lieu de reparer cette perte il en avoit fait encore beaucoup d'autres, tellement que voyant nôtre Armée s'affoiblir par ce detachement, il resolut de faire de si grands efforts, qu'il put du moins en reprendre une partie. Les Espagnols qui avoient toûjours agi de concert avec lui, se voyant aussi délivrez de crainte lui envoyerent du secours; mais pour remplacer ce qui étoit sorti de leurs Places, ils firent de nouvelles levées en Espagne, qui furent embarquées pour passer en Flandres. Richelieu en fit autant de son côté, car sa passion lui faisoit preferer une guerre si cruelle & si meurtriere, aux douceurs qu'il eut pû se promettre de la Paix; joint à cela qu'il étoit prevenu que la reputation d'un grand Ministre s'établissoit bien plûtôt dans un temps que dans l'autre. Quoi qu'il en soit, s'il avoit aquis quelque gloire dans l'administration de l'Etat, ce ne fut rien neanmoins en comparaison de celle qu'il s'aquit depuis; & quoi que la fortune eut peut-être plus contribué que lui à ce que nous allons dire, on ne laissa pas de lui en attribuer tout le succez. En effet, il n'arriva plus rien dans l'Europe où on ne voulût qu'il n'eut quelque part, & les Portugais étant venus à se revolter, on s'imagina que c'étoit lui qui avoit produit un si grand évenement. Au reste, quoi que ce succez n'ait rien de commun en apparence avec la Vie du Vicomte de Turenne que nous écrivons ici, si est-ce neanmoins qu'il n'est pas hors de propos de rapporter comment une si grande

Mo-

Monarchie que celle d'Eſpagne s'eſt affoible ; car outre que le Vicomte de Turenne y a contribué plus que perſonne, ce fut encore à lui que le Roi s'adreſſa pour lui nommer une perſonne capable d'aller commander en Portugal quand il eut reſolu d'y envoyer du ſecours. Cette revolte n'eut point pour fondement ou pour pretexte ce que nous voyons toûjours mettre en avant dans ces ſortes de choſes, c'eſt-à-dire que ceux qui s'y porterent ne ſe plaignirent ni de mauvais traitement, ni de ſubſides, ni d'aucune violence, mais palliant leur action d'une cauſe plus noble, ils ſoutinrent que le Roi d'Eſpagne n'étoit pas leur Souverain, mais ſeulement un uſurpateur. Les raiſons qu'ils alleguerent pour cela étoient, que quoi qu'il fut le plus proche héritier de la Couronne, il en étoit exclus neanmoins par une loi qui vouloit que les filles de Portugal qui ſe marioient hors du Royaume n'y puſſent jamais ſucceder, ni ceux qui en viendroient ; qu'ainſi il avoit eu beau mettre en avant le droit de ſa mere, ce droit n'étoit plus rien dés qu'il étoit contraire aux loix du Royaume. Pour montrer donc que c'étoit là la raiſon qui les faiſoit agir, ils ne s'amuſerent pas à chercher un Roi parmi tant de Princes de l'Empire, dont l'ambition les eut fait courir à cette Conquête avec tant de joye, mais ils en prirent un dans la Maiſon de Bragance, qui étoit également illuſtre par la nobleſſe de ſon extraction, & par la grandeur de ſes richeſſes. Ce nouveau Prince ayant peur d'être accablé d'un ſi grand poids voulut refuſer la Couronne ; mais ſa femme qui étoit ſœur du Duc de Medina-Cœli lui ayant fait honte de ſa foibleſſe, il reçût les ſoumiſſions des Grands, & prit le titre de Roi de Portugal. Le bruit courut en Eſpagne que le Duc de Medina-Cœli, bien loin d'être fâché de cette revolution, avoit été le premier à Conſeiller la choſe à ſon beau-

frere.

frere. Il témoigna beaucoup de colere de cette accuſation qu'il rejettoit ſur le nouveau Roi de Portugal, l'accuſant de le vouloir rendre ſuſpect au Roi ſon Maitre; ainſi il le fit apeller en duel: mais ſoit que tout cela ſe fît par grimace, ou qu'éfectivement ce fut une calomnie, le Roi de Portugal n'eut garde de ſe batre. Le Roi d'Eſpagne ſurpris au dernier point d'un accident ſi facheux, mit de grandes armées ſur pié pour défendre ſon droit, & ne manqua pas de gens qui prirent ſon parti dans le Roiaume: mais le nouveau Roi les traitant de rebelles, les fit punir d'une mort infame. Le Roi d'Eſpagne ſe vit alors accablé d'un nombre infini d'affaires; car quoi qu'il eut fait une nouvelle alliance avec le Roi d'Angleterre, & que ce Prince mît des vaiſſeaux en mer pour faciliter le paſſage aux Eſpagnols, que nous avons dit tantôt avoir été levez pour la Flandres, non ſeulement ils n'y purent entrer, mais mêmes furent défaits à plate-couture par les Hollandois que Richelieu avoit appellez à ſon ſecours. Au reſte cette victoire ne fut pas obtenuë ſeulement contre des ſoldats de nouvelles levées, mais contre toute l'armée navale d'Eſpagne, dont une partie fut coulée à fonds, & l'autre priſe. Richelieu étoit trop habile pour ne pas profiter de cet avantage, il envoia au même temps l'armée du Roi devant Arras, & les Eſpagnols tout étonnez de leur défaite n'ayant pû le ſecourir, la garniſon ſe rendit aprés s'étre défenduë juſques à l'extrémité. Ce ne fut pas le ſeul malheur qui arriva à cette nation. La Catalogne étant obligée de fournir de groſſes ſommes pour défendre le Rouſſillon que le Prince de Condé attaquoit avec une puiſſante armée, ſe revolta contre le Marquis de Ste. Coulombre qui en étoit Viceroi, & celui-ci aiant fait arréter un Jurat de la ville de Barcelonne, irrita tellement le peuple contre

lui

lui qu'il fut obligé de s'enfuïr, mais n'aiant pû gagner les galeres ſur leſquelles il vouloit ſe ſauver, il fut déchiré en pieces par la populace. Il ne falut qu'un moment pour faire reconnoitre aux Catelans la faute qu'ils avoient faire, & la punition qu'ils avoient meritée; mais la reflexion étant un peu tardive, ils rendirent leur crime plus ſignalé par la protection qu'ils envoierent demander à Richelieu. Il n'eut garde de ne pas faire toutes ſortes de careſſes à leurs deputez, & aprés les avoir comblez de preſens & de promeſſes, il les renvoia ſi ſatisfaits qu'ils ne ſongerent plus qu'à pourſuivre leur rebellion. De ſi grandes affaires & ſi preſſantes aiant obligé les Eſpagnols de tourner leurs principales forces de ce côté-là, la Ducheſſe de Savoye commença à mieux eſperer de ſa fortune, joint à cela que le bruit du voiage du Roi continuoit toujours. Cependant toutes les Cours n'étoient remplies que de la reputation de Richelieu, à qui l'on imputoit toutes ces revolutions: car comme nous avons déja dit, on ne croioit plus qu'il pût rien arriver dans le monde qu'il ne l'eut produit par ſon genie. On étoit étonné neanmoins qu'il abandonnât les affaires d'au de là des Monts qui ne paroiſſoient pas moins de conſequence, & les Princes d'Italie qui y avoient interêt le ſollicitoient puiſſament d'y faire une ſerieuſe reflexion. Il les flatoit d'un prompt ſecours, & de la preſence du Roi qu'il croioit neceſſaire en ce païs-là. Mais le Comte de Soiſſons groſſiſſant ſes cabales de jour en jour dans le Roiaume, le Roi ne fut qu'à Grenoble, où la Ducheſſe de Savoye, que la Valletre avoit retirée de la citadelle de Turin, le vint trouver. Ce ne furent que pleurs & que gemiſſemens de la part de cette Princeſſe, & que carreſſes & qu'aſſurances de ſervice de la part du Roi. Mais Richelieu diminua grandement les eſperances qu'elle avoit conçûës, par les propo-

ſi-

sitions qu'il lui fit d'envoier ses enfans à Paris, car jugeant de là ou qu'il vouloit avoir son païs, ou qu'il ne croioit pas le pouvoir défendre, elle se vit également malheureuse de quelque côté qu'elle se tournât. Elle témoigna ses soupçons au Roi son frere, qui étant bon naturellement, lui jura que son dessein étoit tout autre qu'elle ne pensoit, & s'étant desisté des propositions de Richelieu qui alloient encore à avoir la citadelle de Montmelian, il la renvoia plus contente qu'elle n'étoit auparavant. Cependant tout le faix des affaires étoit tombé sur le Vicomte de Turenne par l'indisposition continuelle de la Vallette. Richelieu se défiant de son naturel, & craignant qu'il n'abusât de son autorité en faveur du Comte de Soissons, à quoi il pouvoit être excité par son frere le faisoit observer de si prés, que s'il eut eu méchant dessein, il auroit été en peine comment l'executer. Mais ses espions ne lui raportoient que des choses conformes au devoir de ce Prince, ce qui l'obligeoit à avoir de jour en jour plus d'estime pour lui. Il eut bien desiré que le Duc de Boüillon n'eut pas été plus remuant, & son esprit en eut été plus en repos. Ce Ministre étoit ainsi travaillé d'inquietudes continuelles, & Dieu permettoit que comme il causoit du trouble à tout le monde, il n'en fut pas plus exempt que les autres. Parmi tout cela il n'obmettoit rien pour procurer la gloire du Roiaume & la sienne, & il songeoit déja à envoier le secours que le Roi avoit promis à la Duchesse de Savoye, quand il lui vint nouvelle que la Vallette étoit mort, & qu'il faloit pourvoir à donner un autre General à son armée. Le Roi à qui il fut obligé d'en parler, fut d'avis d'en donner le commandement au Vicomte de Turenne, qui n'avoit point discontinué depuis dix ans & davantage de lui rendre service, sans compter encore ceux qu'il avoit rendus

dus en Hollande où il avoit aquis de l'experience. Mais le Cardinal n'étant pas gueri tout-à-fait de ſes ſoupçons, quelque témoignage qu'on lui eut donné de la fidelité de ce Prince, il en détourna le Roi qui étoit trop foible pour reſiſter à ſes volontez. Ce fut donc lui qui diſpoſa de cette charge, comme il diſpoſoit de toutes celles du Roiaume, & il la donna au Comte de Harcourt, qui avoit épouſé une de ſes parentes qui étoit veuve de Duc de Puilaurens, lequel aprés avoir vendu le Duc d'Orleans ſon Maitre en faveur de ce mariage & de la qualité de Duc qu'il avoit obtenuë, étoit mort à la Baſtille avec ſoupçon d'avoir été empoiſonné. Le Vicomte de Turenne aprés avoir ſervi ſous le Cardinal de la Vallette, dont l'experience, comme nous avons dit, n'étoit pas trop grande, ſe reſolut facilement à obeïr à ce Prince, qui avoit déja fait pluſieurs actions éclatantes, & dont la naiſſance d'ailleurs étoit tout autrement illuſtre. Cependant comme on ne pouvoit attendre ſon arrivée pour decider de ce que l'on devoit faire pendant la campagne qui alloit s'ouvrir, le Vicomte de Turenne tint conſeil de guerre & ſe mit en ſuite à la tête des troupes. Chacun ſuivit ſes ordres avec plaiſir, & il les donnoit avec tant d'honêteté, qu'on n'avoit gueres vû de General en uſer de la ſorte. Il mena ſon armée du côté de Cazal, qui étoit bloqué, comme nous avons dit, & ſon deſſein étoit d'attaquer quelques quartiers, quand le Comte de Harcourt arriva en poſte, & ſe chargea de cette entrepriſe. Sa naiſſance, ſon merite, ſon honêteté, & par deſſus tout cela l'alliance qu'il avoit avec le Cardinal le firent recevoir des Oficiers avec beaucoup de marques de reſpect, & le Vicomte de Turenne lui-même lui fit beaucoup d'accueil, non pas toutefois en conſideration de cette qualité qui étoit celle qu'il eſtimoit

le

ſe moins en ſa perſonne ; mais pour toutes les autres qui étoient plus conſiderables à ſon égard. Le Comte de Harcourt de ſon côté lui fit mille offres de ſervice, & leur inclination s'accordant en beaucoup de choſes, ils furent bientôt bons amis. Les Eſpagnols qui avoient éprouvé en pluſieurs rencontres la valeur de ce General, ſe mirent en même temps en campagne pour traverſer ſes deſſeins ; comme ils étoient maîtres de la plûpart des villes, & qu'ils avoient d'ailleurs des forces aſſez grandes, il ſe crut obligé à faire retraite. Le Prince Thomas ſçachant qu'il avoit à traverſer la riviere de . . . . . marcha à grandes journées pour lui couper le paſſage, & le Comte d'Harcourt ſe trouva tout d'un coup entre les deux armées. Son embarras fut grand, car les Eſpagnols n'étoient pas loin, & d'ailleurs il voioit déja les Maréchaux des logis de l'armée du Prince Thomas qui marquoient le camp de l'autre côté de la riviere. Comme il n'y avoit point à marchander, & qu'il faloit prendre ſa reſolution ſur le champ, il fit appeller le Vicomte de Turenne, à qui aiant commandé d'arréter les Eſpagnols avec l'arriere garde, il paſſa le pont de la route avec l'avant-garde, & la mena contre le Prince Thomas. Jamais forces ne furent ſi inégales que celles de ces deux Princes ; mais le courage du Comte de Harcourt ſuppleant à toutes choſes, la victoire fut long temps à ſe declarer ; neanmoins lors que le Prince Thomas croioit accabler ſon ennemi par la multitude, il fit tant de reſiſtance, que non ſeulement il arréta ſa fougue, mais même lui fit tourner le dos. Le Prince Thomas voulut en-vain aprés avoir repris ſes eſprits, rallier ſes gens qui ne regardoient pas derriere, ſa voix ne fut pas entenduë parmi le bruit du canon & des coups de mouſquet, & il fut bientôt obligé de s'enfuïr comme les autres. Pendant que tout

cela se passoit, le Vicomte de Turenne étoit aux mains avec les Espagnols qui l'attaquoient vigoureusement ; il s'étoit retranché à la tête du pont autant que le tems l'avoit pû permettre ; mais tous les équipages n'aiant pas pû encore y arriver, il y en eut quelques uns de pillez. Le butin qui a coutume d'empêcher le soldat de faire son devoir, fit un effet tout contraire en cette occasion, n'y en aiant pas eu assez pour tout le monde, chacun fit des merveilles pour renverser le Vicomte de Turenne, aprés quoi il esperoit qu'une infinité de chariots & de mulets qui se rangeoient de l'autre côté de la riviere à mesure qu'ils arrivoient, ne leur pourroient plus échaper. Quoi que nos troupes eussent assez à faire à prendre garde à elles, elles admirerent cependant la valeur du Vicomte de Turenne qui se trouva toujours au milieu du feu, & son exemple animant jusques au moindre soldat, le combat dura jusques à la nuit, sans que personne eut encore songé à prendre la fuite. La nuit venuë le Vicomte de Turenne passa la riviere, & les Espagnols le poursuivirent, mais fort refroidis de leurs attaques & de ce qui étoit arrivé au Prince Thomas, tellement qu'aprés avoir encore éprouvé dans deux ou trois escarmouches qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, ils furent rejoindre leur gros. Tous ceux qui étoient dans les interêts du Prince Thomas furent extrémement surpris de sa défaite ; neanmoins cela ne l'empêcha pas de tenir la campagne, aprés s'être joint avec les Espagnols, & quelque reputation que le Comte de Harcourt eut aquise, il fut obligé de chercher des postes avantageux depeur que la fortune ne lui fut pas toûjours favorable. C'étoit une grande mortification pour lui, aussi-bien que pour le Vicomte de Turenne qui n'avoit pas témoigné moins de courage en cette occasion ; ils étoient cependant sous les armes

jour

jour & nuit l'un & l'autre, & ils ne croioient pas pouvoir empêcher les ennemis de faire un siege; mais les Princes de Savoye n'aiant déja que trop de jalousie des conquêtes que les Espagnols avoient faites entrerent dans un commerce secret avec le Comte de Harcourt, lequel les amusa pendant toute la campagne. Il eut encore l'adresse de jetter de la division entre ces deux freres, à qui il fit des propositions separement, & qui étant sçuës de l'un & de l'autre les mit en une telle defiance, qu'ils crurent qu'oubliant l'interêt commun, ils ne songeoient plus qu'à leur interêt particulier. Les Espagnols se douterent de cette intrigue, & aprés les avoir exhortés plusieurs fois à les assister de leurs troupes pour faire le siege de Cazal, ils furent camper devant, & enfin l'attaquerent dans les formes. La Tour Gentilhomme de Picardie, & qui a été depuis Gouverneur d'Arras, étoit dedans avec une bonne garnison; mais se défiant des habitans, il commença à s'assurer des plus mutins. Le Comte de Harcourt à qui Richelieu n'avoit recommandé que cette place, ne sçut pas plutôt qu'elle étoit assiegée qu'il assembla toutes les garnisons, avec lesquelles il marcha au secours. Et aiant prevenu les ennemis par sa diligence, il arriva en leur presence qu'ils n'avoient pas encore achevé les lignes: cela obligea les Espagnols à mettre beaucoup de monde aux endroits où elles n'étoient pas faites; & comme la circonvallation étoit grande, il s'en falut beaucoup qu'ils n'en eussent assez pour fournir au besoin. De là vint que ceux qui étoient en petit nombre crurent qu'on les sacrifioit, & furent si troublez qu'ils n'avoient plus d'oreilles pour le commandement. Les Chefs étoient bien étonnés eux-mêmes, & ne sçavoient quel remede apporter au malheur qui les menaçoit; neanmoins ils tâchoient de dissimu-

ler le peril autant qu'ils pouvoient, & excitoient le ſoldat à faire ſon devoir. Le Comte de Harcourt étant informé de toutes ces choſes & ne leur voulant pas donner le temps de ſe raſſurer, fit marcher ſon armée au travers de la fange & de la bouë, & aiant gagné une petite hauteur avec beaucoup de deficulté, il y dreſſa une baterie de huit pieces de canon qui alloit juſques dans la tranchée. Cependant l'armée marchoit toujours en bataille, & s'approchoit inſenſiblement des lignes, dont les Eſpagnols n'avoient eu garde de ſortir, car ils s'étoient imaginez que s'ils pouvoient arréter les ennemis, ils ſeroient obligez de s'en retourner faute de vivres. En effet, nôtre armée en manquoit déja, & il lui avoit falu paſſer dans des lieux où la guerre regnoit non-ſeulement depuis pluſieurs années, mais où encore les Eſpagnols avoient fait le degât. Leganez qui les commandoit ne ſçavoit que penſer de l'occaſion qui étoit proche, car il voioit ſes gens abatus de crainte, & les François au contraire marcher avec une contenance aſſurée & qui preſageoit la victoire. Dans cet embarras il ne laiſſoit pas de faire tout ce que l'on pouvoit deſirer d'un grand Capitaine; mais nôtre canon faiſoit un ſi grand deſordre que perſonne ne voulut écouter ſa voix. Enfin le combat commença, & ne fut pas de longue durée, les Eſpagnols déja vaincus devant que d'en venir aux mains lâcherent le pié dés la premiere charge. Les Allemans ſe défendirent un peu mieux; mais le Vicomte de Turenne les aiant enfoncez avec la cavalerie, ils ne ſongerent plus qu'à ſuivre les Eſpagnols qui étoient déja bien loin. Le Comte de Harcourt aiant detaché le Vicomte de Turenne pour les pourſuivre, il en tua cinq ou ſix cens, fit beaucoup de priſonniers, & ſi la nuit ne fut point ſurvenuë, ils auroient eu de la peine à ſe ſauve.

Le

Le Comte de Harcourt aprés avoir pourvû la place de toutes choſes & s'étre abouché avec la Tour, conſiderant que la diviſion qui regnoit parmi les ennemis & la conſternation où ils étoient de leur défaite lui offroient un beau champ pour faire ſes affaires, fit marcher ſon armée du côté de Turin. Le Prince Thomas crut qu'il alloit aſſieger Ivrée, & y jetta du ſecours. Mais ce Prince à qui il ne manquoit plus rien pour ſa reputation que de retirer la capitale des mains de l'ennemi entreprit de la renduire par la force. On ne crut rien d'impoſſible à un Prince qui venoit d'aquerir tout nouvellement tant de gloire, & qui à ſon arrivée dans le païs avoit ſignalé ſon courage par une auſſi belle retraite que celle dont nous avons parlé ci deſſus; toutefois l'entrepriſe n'en étoit pas moins dificile, & comme il s'agiſſoit de forcer une armée dans une ville forte, & qui d'ailleurs étoit défenduë par le Prince Thomas lui même, chacun étoit en ſuſpens de ce qui en arriveroit. Leganez n'eut pas plutôt apris cette nouvelle qu'il admira plus le courage du Comte de Harcourt que ſa conduite, car il lui ſembla que vrai-ſemblablement il ne devoit pas ſe promettre un heureux ſuccez de ſon entrepriſe, d'autant plus qu'il ne pouvoit ignorer que ſon armée n'étoit pas tellement défaite qu'il ne la pût remettre en peu de temps: auſſi dans l'eſperance de ſecourir non-ſeulement cette place, mais encore de reparer ſa gloire qui étoit bien obſcurcie par ce qui lui étoit arrivé devant Cazal, il ſe remit en campagne à la tête de ſes troupes qu'il augmenta des garniſons du Milanois. Son armée s'étant trouvée forte de dix-huit mille hommes, il ne fit point de doute que l'ennemi ni levât le ſiege, lui qui n'en avoit pas plus de dix mille; & dans cette con-

confiance il marcha à petites journées depeur de fatiguer ſes troupes. Le Comte de Harcourt aiant eu nouvelle de ſa marche aſſembla le Conſeil-de-guerre, à qui il repreſenta que ce qui l'avoit obligé d'aſſieger Turin, étoit pour delivrer la citadelle qui étoit perduë ſans cela; que le même inconvenient ſe preſentoit encore s'ils levoient le ſiege, puis que le Prince Thomas aprés s'étre joint aux Eſpagnols feroit ſes derniers efforts pour l'emporter; que cette citadelle étant priſe, non ſeulement toute la Savoye étoit perduë, mais encore le Montferrat, au ſecours de qui il n'y avoit plus moien d'aller; que ces conſiderations lui faiſoient croire qu'il étoit neceſſaire de continuer leurs attaques; que la ville manquoit de vivres & de poudres; que Leganez aprés avoir été batu déja deux fois auroit la moitié de la peur, & qu'enfin aprés avoir aquis tant de reputation, il faloit mourir les armes à la main plutôt que de ſe reſoudre à la perdre. Aprés qu'il eut ceſſé de parler, ſans obſerver l'ordre qui ſe pratique en pareilles choſes, il ſe leva & demanda ſeulement l'avis du Vicomte de Turenne, qui fut conforme au ſien. Les autres n'opinerent que du bonnet, dont il y eut quelques-uns de malcontens; mais comme il avoit la faveur du Cardinal, ainſi que nous avons dit ci-deſſus, pas un n'oſa ſe plaindre, & chacun travailla à ſe retrancher ſuivant les ordres qu'il en avoit donnez. Leganez aprenant qu'il l'attendoit de pié ferme fut bien ſurpris, & continua ſa marche toujours à petites journées, afin d'être en état de combatre quand il arriveroit. Le Prince Thomas ſachant qu'il venoit à ſon ſecours, menage ſes forces pour pouvoir s'en ſervir quand il en ſeroit temps; ainſi les ſorties qui étoient frequentes auparavant devinrent plus rares, & l'on ne travailla plus de part & d'autre qu'à ſe ruiner par adreſ-

ſe.

se. Le Comte de Harcourt pour ôter les moulins à la Ville détourna le cours de la Riviere de Doria, mais les ennemis la firent bientôt retourner dans son lit, tellement que s'étant aperçû un peu trop tard que ce travail étoit inutile, il fit dresser une Batterie avec laquelle il ruina ces moulins. Cependant Leganez étant arrivé en presence trouva que le Comte de Harcourt s'étoit emparé du Valentin, du couvent des Capucins, & du pont qui est sur le Po, ce qui incommodoit tellement la Ville que personne n'osoit y paroître: il aprit d'ailleurs que les Vivres y devenoient si rares qu'ils n'avoient presque plus de prix; ainsi il crut que sans differer davantage il falloit en venir aux mains. Il s'approcha donc encore plus prés de nos lignes, mais ayant reconnu qu'elles étoient si fortes de ce côté là que difficilement viendroit-il à bout de les forcer, il resolut d'aller passer le Po à Montcallier. Alors la plûpart des Officiers de l'Armée du Comte de Harcourt crurent qu'il prendroit ce tems là pour faire retraite, car il éprouvoit tous les jours mille nouvelles difficultez, outre que le Prince Thomas faisoit des sorties si vigoureuses depuis l'arrivée de Leganez, que ses Troupes n'étoient pas peu embarrassées pour les soutenir. Il commençoit encore à manquer de Vivres, & s'il étoit obligé de demeurer là longtemps, il falloit qu'il en tirât de la Citadelle, qui avoit plus de besoin qu'on lui en donnât que d'en donner. Ces raisons étoient plus que suffisantes pour ébranler un autre courage que celui du Comte de Harcourt, mais ce Prince ne voyant rien qui lui fit tant de peine que la honte qu'il auroit s'il lui falloit lever le siege, envoya le Vicomte de Turenne contre Leganez, pendant qu'il demeura à prendre soin de la tranchée. Le Vicomte de Turenne étant arrivé à Montcallier avant l'ennemi brûla le pont qui n'é-

toit que de bois, & s'étant rétranché sur le bord de la Riviere, il detacha divers partis pour prendre garde aux guez qui étoient au dessus. Leganez ayant été ainsi prevenu retourna sur ses pas, tandis que Carlo della Gatta Officier d'une grande reputation dans ses Troupes fit mine de vouloir raccommoder le pont, mais ayant fait un detachement, il s'empara de certaines Iles, & avec un pont volant tâcha d'aborder de l'autre côté. Le Vicomte de Turenne n'ayant pû prevoir ce succez marcha promptement contre la Gatta qui pressoit son ouvrage, & comme nos Soldats paroissoient étonnez, ce Prince crut devoir s'exposer le premier afin de leur montrer exemple. Gatta fit cesser le travail, & se retira dans les Iles où il avoit beaucoup davantage, car ses gens y étoient à couvert, au lieu qu'il voyoit ceux du Vicomte de Turenne depuis les piez jusques à la tête. On escarmoucha là de part & d'autre pendant cinq heures entieres, & le Canon de même ne discontinua point de tirer. Leganez sçachant que Carlo della Gatta s'étoit retranché dans ces Iles fit marcher son Armée de ce côté-là, ce qui ne fit pas encore perdre cœur au Vicomte de Turenne; mais ayant été blessé dangereusement d'un coup de mousquet, ses gens ne firent plus qu'une molle resistance, desorte que Carlo della Gatta acheva son pont. Le Comte de Harcourt fut encore plus fâché de la blessure du Vicomte de Turenne que du passage des ennemis, qui crurent qu'aprés l'avoir ainsi privé de son bras droit il ne s'obstineroit plus à un siege si infructueux. En effet, il y avoit déja quelque temps qu'il étoit assiegé lui même dans ses lignes, & que son Armée ne subsistoit que par le secours que lui fournissoit la Citadelle, qui étoit si petit que la plûpart ne vivoient plus que d'herbes & de racines; ce n'étoit pas pour donner de grandes forces à des gens qui en avoient tant de

besoin, & qui plus est ces herbes commençoient à devenir si rares qu'elles alloient bientôt manquer. Dans une si grande extrêmité, rien n'empêchoit plus le Comte de Harcourt de se rendre aux desirs de son Armée que la crainte de ne pouvoir faire retraite; ce n'est pas qu'il ne lui restât encore quelque esperance, que les assiegez souffrant du moins tout autant que lui seroient obligez de moyenner un accommodement, car il sçavoit que le Prince Thomas avoit mandé plusieurs fois à Leganez qu'il devoit songer à le secourir, ou qu'il ne pourroit s'empêcher de se rendre. C'étoit le sujet pourquoi il s'étoit obstiné si fort contre la raison; mais Leganez qui étoit un grand Capitaine, quoi qu'il eut été souvent malheureux, pretendoit avoir le Comte de Harcourt par famine; & ne se pressoit pas de faire ce que le Prince Thomas lui mandoit. Cela chagrina ce Prince qui étoit reduit à de grandes extrêmitez, & qui reconnoissoit que les habitans de Turin lui attribuoient les miseres qu'ils ressentoient depuis qu'ils étoient assiegez: ainsi perdant toute sorte de patience, il lui fit sçavoir à la fin que s'il ne le secouroit dans quatre jours, il feroit son parti avec le Comte de Harcourt. Leganez eut beau lui mander qu'il alloit tout hazarder s'il suivoit son conseil, & que la victoire ne leur pouvoit échaper s'il vouloit differer seulement de quinze jours, il en falut passer par là, ce qui réjouït extrêmement le Comte de Harcourt, qui étoit prêt lui même à demander quartier; ses gens en témoignerent de même une joye extraordinaire, car il leur paroissoit plus glorieux de mourir les armes à la main, que d'achever leur vie dans des langueurs & des souffrances pires mille fois que la mort. Cependant nos gens étant beaucoup moindres en nombre, se trouverent bien embarrassez pour resister aux ennemis qui attaquerent les lignes de tous côtés; mais le Com-

te de Harcourt, secondé du Vicomte de Turenne qui ne voulut pas garder le lit pendant que les autres se batroient, se trouvant par tout fit de si grandes choses, que nonobstant la vigoureuse attaque des Espagnols, ils furent bravement repoussez. Il n'y eut que le poste de la Purpurata qui fut forcé par Carlo della Gatta; mais s'étant embarrassé dans des arbres qu'on avoit abatus exprés pour boucher le chemin, le Comte de Harcourt lui tomba sur les bras avec dix Escadrons, & n'ayant pû l'empêcher de se joindre au Prince Thomas, qui avoit fait de son côté une vigoureuse sortie, il le repoussa du moins dans la Ville. Leganez entretenoit toûjours le combat en attendant des nouvelles della Gatta; mais ayant sçû qu'il étoit entré dans la Ville, il fit sonner la retraite, esperant que le Prince Thomas auroit lieu d'être content de ce qu'il avoit fait: mais au lieu que cela lui-aportât du soulagement, il en fut encore plus incommodé, car étant obligé de fournir dequoi vivre à la Gatta & à ses gens, il falut qu'il tirât des Magazins ce qui étoit destiné pour la Ville, qui par ce moyen tomba encore dans une plus grande misere. Cependant Leganez s'étant retiré en deçà du Po, le Comte de Harcourt envoya le Vicomte de Turenne qui étoit parfaitement bien gueri, au devant d'un convoi que le Gouverneur de Pignerol avoit ordre de preparer, & comme tout dependoit de cet évenement, il lui donna une escorte composée des meilleures Troupes de l'Armée. Leganez avoit grande envie de lui couper chemin au retour, mais n'osant s'éloigner lui-même de peur que le Prince Thomas ne prît ce tems-là pour rendre la Ville, il se contenta d'y envoyer un des principaux Officiers de son Armée qui s'empara des passages: mais le Vicomte de Turenne ayant pris un grand détour entra dans le Camp avec le Convoi, ce qui rejoüit tellement l'Ar-

l'Armée qu'elle en témoigna la rejoüiſſance par une ſalve de toute l'Infanterie. Les aſſiegez ayant ſçû pourquoi elle ſe faiſoit, en furent ſi en colere contre Leganez qu'ils accuſoient de negligence, qu'ils demanderent au Prince Thomas de ne les pas faire perir davantage par une obſtination inutile, & l'ayant obligé d'envoyer pour une ſeconde fois à Leganez, ils reſolurent de ſe rendre ſelon la réponſe qu'il leur feroit. Leganez leur promit tout ce qu'ils voulurent; mais un Ingenieur lui ayant fait eſperer qu'il feroit tenir de la farine aux aſſiegez, par le moyen de certains boulets de ſon invention dans leſquels elle étoit renfermée, il gagna cinq ou ſix jours de tems, pendant leſquels il fit l'épreuve de ce ſecret. La Ville en reçût quelque ſecours; mais ſoit que tous les Mortiers ne fuſſent pas égaux, ou que la poudre ne valût rien, beaucoup de ces boulets tomberent dans le Camp du Comte de Harcourt, dont il tira ſon profit auſſi-bien que les ennemis, aprés neanmoins qu'il eut fait faire l'épreuve de cette farine qu'il ſoupçonnoit d'abord d'être empoiſonnée. Il trouva auſſi des lettres dans ces boulets qui l'inſtruiſirent de beaucoup de choſes; deſorte que Leganez s'apercevant que ce ſecret lui étoit plus dommageable que profitable, reſolut de ne s'en plus ſervir. La Ville retomba par ce moyen dans ſes premieres neceſſitez, & Carlo della Gatta ne pouvant plus ſouffrir les inſultes qu'il recevoit des habitans qui l'accuſoient d'être cauſe en partie de tous leurs malheurs, ſe reſolut d'en ſortir. En ayant donné avis à Leganez auſſi-bien qu'au Prince Thomas, l'un & l'autre y conſentirent, & prirent ſi bien leurs meſures, que tandis que les uns attaquoient les lignes de contrevallation, les autres étoient contre celles de circonvallations, comme s'ils les euſſent voulu forcer; mais tout l'effort ne tombant que ſur le Comte du Pleſſis qui étoit à la défenſe des premieres, Car-

lo della Gatta lui paſſa ſur le ventre, & alloit prendre par derriere ceux qui gardoient les autres, ſi malheureuſement pour lui il ne ſe fut engagé dans une prairie, qui étant arroſée de pluſieurs ruiſſeaux, étoit ſi molle que la plûpart de ſes gens s'y embourberent. Pluſieurs croyant que ce n'étoit rien, & qu'il n'y avoit qu'à pouſſer plus avant pour trouver une terre ferme, firent avancer leurs Chevaux; mais rencontrant par tout le même chemin, ils donnerent le tems au Vicomte de Turenne d'arriver, qui avoit été envoyé exprés pour ſecourir le Comte du Pleſſis. Il fut force à Carlo della Gatta de rebrouſſer chemin, & il abandonna une partie de ſes gens dans cette prairie, leſquels furent tous tuës ou faits priſonniers. Il y eut auſſi quelques uns de nos gens qui demeurerent ſur la Place; car outre que Carlo della Gatta avoit fait de grands efforts pour s'ouvrir les paſſages, le Canon de la Ville tiroit inceſſament, & il y avoit quelquefois des rangs tous entiers qui en étoient emportez. Il n'eſt pas difficile de comprendre aprés tout ce que nous avons dit, que la miſere étoit extraordinaire dans la Ville. Si nos gens avoient été obligez de manger des herbes, on y mangea des choſes plus ſales, & qui faiſoient même horreur à la nature. Enfin rien ne retenoit le Prince Thomas de ſe rendre, que la honte d'être obligé de pleyer ſous ſa belle ſœur, aprés en avoir refuſé des conditions ſi avantageuſes. Cependant il exhortoit Leganez par les inſtances du monde les plus preſſantes à ne le pas abandonner, il le faiſoit reſſouvenir qu'il n'avoit entrepris cette guerre que ſous condition d'être ſecouru, & que cependant il y avoit tantôt ſix ſemaines qu'il étoit arrivé, ſans qu'il eut pû encore rien faire. Ces reproches ſervirent d'aiguillon à ce Général, outre qu'en même tems il reçût ordre d'Eſpagne d'employer toutes ſes forces à cette expedition; c'eſt pourquoi il convint avec le Prince Thomas

d'at-

d'attaquer le Valentin & le couvent des Capucins, pourvû qu'il lui facilitât les passages qui étoient gardez par deux forts, où il ne pouvoit aller. Cette resolution prise, ils tomberent aussi d'accord du signal & des autres choses qui étoient necessaires pour le succez : mais quoi que les commencemens eussent été les plus heureux du monde, celui qui étoit chargé du signal ayant été tué, Leganez attendit inutilement qu'on lui fît signe de s'avancer, & le Prince Thomas croyant qu'il en étoit abandonné fit sauter les Forts, & se retira. C'est ainsi que la fortune qui avoit resolu d'élever la gloire du Comte de Harcourt au plus haut point, se moquoit des desseins de ces deux Généraux, qui tomberent aprés cela dans une défiance si grande l'un de l'autre, qu'ils attribuoient à leur politique tout ce que le hazard ou la valeur des ennemis leur faisoit arriver de desavantageux. Le Prince Thomas eut bien voulu qu'on lui eut fait encore les mêmes propositions qu'on lui avoit faites pour se tirer de là avec honneur ; mais les choses avoient changé de face, & le Cardinal pretendoit le mettre à la raison, comme il avoit fait tant de gens qui s'étoient opposez à sa gloire. Entre ceux-là il n'y en avoit point qui lui fît plus de peur que le Comte de Soissons & le Duc de Boüillon, qui avoient encore attiré dans leurs interêts le Duc d'Elbœuf, & le Marquis du Bec. Ces deux hommes étoient puissans, l'un pour être de la Maison de Lorraine, l'autre d'une des plus illustres familles de France, & qui étoit alliée à tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à la Cour. Le Duc de Boüillon les avoit reçûs à Sedan comme ses meilleurs amis, & le Cardinal le trouvoit d'autant plus étrange qu'il sçavoit qu'ils s'étoient tous deux declarez contre lui. Tout cela ne lui marquoit que trop les desseins qu'il pouvoit avoir, mais il n'en douta plus quand il eut decouvert qu'il

avoit traité avec les Espagnols qui, pour susciter une guerre civile, leur envoyerent des Troupes & de l'argent. Le Comte de Soissons étoit le chef de cette revolte, & prit pour pretexte les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs du Cardinal. Et comme si le Roi n'eut eu aucune part au Royaume, il entra dedans à la tête d'une Armée. Richelieu qui prevoyoit où pourroit aller une si grande audace, si on ne la reprimoit dans sa naissance, donna ordre aussi-tôt au Maréchal de Châtillon d'assembler une Armée & de marcher au devant de lui. Mais il n'oublia pas pour cela le siege de Turin, à quoi il étoit engagé d'honneur par plusieurs raisons. Cependant il manda au Comte de Harcourt de veiller particulierement sur la conduite du Vicomte de Turenne, craignant que les liens du sang ne fussent plus forts à son égard que ceux du devoir: mais ce Prince étoit tombé malade si dangereusement, soit de la fatigue qu'il avoit euë à ce siege ou de l'infection qui étoit dans le Camp, qu'il étoit bien éloigné de songer à ce dont on le soupçonnoit. Le Comte de Harcourt qui avoit eu mille peines à le retenir quand il y avoit eu quelque occasion, fut fâché que le Cardinal ne lui rendit pas plus de justice; & comme il l'avoit vû s'exposer mille fois quand il y alloit du service du Roi, bien-loin de lui témoigner de la défiance, il ne s'inquieta que de l'état où il étoit. Il lui cacha aussi les nouvelles qui venoient de Mr. de Boüillon, ne doutant point qu'elles ne fissent empirer son mal. Leganez qui ne desesperoit pas encore de secourir Turin, livroit cependant tous les jours divers combats, dans lesquels sa bravoure paroissoit plus que son bonheur. Le Vicomte de Turenne étoit au desespoir de ne s'y pouvoir trouver, & reduit à demeurer dans un lit pendant que les autres signaloient leur courage & leur conduite, il étoit dans une-

im-

impatience qui ne se peut concevoir. Il se vouloit lever à toute heure ; & quoi qu'on lui remontrât que son mal ne venoit que de ce qu'il ne s'étoit pas assez menagé, il étoit tous les jours prêt à faire la même chose, si tous ses amis ne lui eussent dit qu'ils romproient plûtôt avec lui que de le permettre. Il les crut pendant quelque tems ; mais ayant sçû que Leganez devoit attaquer les lignes tout de nouveau, il se fit donner ses habits, & fut trouver le Comte de Harcourt. Ce Prince le voulut renvoyer, mais le Vicomte de Turenne lui fit réponse qu'il feroit gloire en toutes choses de lui obeïr, mais qu'il le prioit en celle-là de l'en vouloir dispenser. Il fut impossible au Comte de Harcourt de lui persuader ce qu'il vouloit, de quoi neanmoins il n'eut pas lieu de se repentir, car ce Prince lui aida le lendemain à soutenir les efforts des ennemis qui furent si grands, que sans le secours qu'ils se donnerent l'un à l'autre ils auroient couru risque d'y succomber. Tant de tentatives inutiles commencerent à rebuter les Espagnols, d'autant plus qu'ils n'étoient pas exempts eux-mêmes des necessitez que soufroient les assiegeans & les assiegez. Ainsi Leganez voyant que ce seroit perdre le tems inutilement que de s'aheurter davantage à cette entreprise, se retira aprés être convenu avec le Prince Thomas de ce qu'il y avoit à faire. Mazarin étoit arrivé de France peu de jours auparavant dant le dessein de voir ce Prince & de le porter à un accommodement avec le Roi. Le succez qu'il avoit eu à Cazal lui avoit fait croire de même qu'à Richelieu qui avoit gouté son esprit, qu'il ne seroit peut-être pas plus malheureux dans cette negociation qu'il l'avoit été dans celle-là : mais les Espagnols ayant eu la precaution de faire aller la femme du Prince Thomas à Madrid, un gage si precieux empêcha la conclusion

cluſion d'une affaire ſi importante pour la Couronne. Mazarin diſpoſa cependant ſon eſprit à rendre la Ville, ce qui le conſola en quelque façon d'être venu de ſi loin. La gloire du Comte de Harcourt n'eut point d'égale aprés cette conquête ; & le Cardinal le conſiderant doreſenavant comme le Capitaine le plus fameux qu'il y eut eu depuis long-temps, eut bien voulu que ç'eut été lui qui eut remis le Comte de Soiſſons dans le devoir ; mais comme il étoit trop éloigné, il ſe contenta de ſuivre ſes premieres meſures. Cette affaire lui faiſoit tous les jours de nouvelles peines. Le Duc de Lorraine aprés avoir été rétabli par le Roi dans la plus grande partie de ſes Etats, s'étoit joint d'interêt à ce Prince mécontent. Le Duc d'Orleans d'ailleurs étoit ſoupçonné de n'attendre que les premiers évenemens pour ſe declarer, & il étoit à craindre que ce parti ne s'augmentât tous les jours par le mécontentement des Parlemens, par les perſecutions des Grands, & par la miſere des peuples. Car à l'égard des Parlemens, ils trouvoient à redire qu'on leur ôtat la connoiſſance des affaires qui leur apartenoient de droit, & principalement celui de Paris qui étoit juge naturel des Officiers de la Couronne ; cependant ç'avoit été des Commiſſaires qui avoient fait le procez au Duc de Montmorenci, & à quelques autres perſonnes de qualité qui avoient auſſi été fait mourir. Pour ce qui eſt des Grands, le ſang qui avoit été ainſi repandu leur touchoit à la plûpart, & leur faiſoit deſirer de le pouvoir vanger dans celui du Cardinal. Enfin les peuples ne l'aimoient pas davantage que les Grands, & les Parlemens, & ils ſe plaignoient que contre ce qui avoit été de tout tems en uſage dans le Royaume, il eût établi des Intendans, leſquels ſous pretexte d'y rendre juſtice s'engraiſſoient de leur ſang. Le Cardinal n'ignoroit pas toutes ces plaintes, & c'étoit

ce

ce qui lui faiſoit le plus de peur, cependant il retenoit les plus mutins, partie par la crainte, partie par l'admiration où l'on étoit pour la grandeur de ſon eſprit. Chacun attendoit neanmoins avec une avidité merveilleuſe des nouvelles du Comte de Soiſſons, ce qui témoignoit que tout ne dependoit plus que du ſuccez de ſon entrepriſe. Le Cardinal avoit trop de connoiſſance de la diſpoſition où étoient les eſprits pour n'en pas juger à ſon deſavantage: ainſi pour arrêter le cours de cette revolte, il envoya ordre au Maréchal de Châtillon de donner combat. Le Comte de Soiſſons qui vouloit entrer dans le cœur de la Champagne, & qui avoit peur d'y trouver obſtacle, fut ravi de le rompre tout d'un coup par une action ſi éclatante, & ayant mis ſes gens en Bataille, les deux Armées s'entre-choquerent avec un ſuccez bien different. Le Comte de Soiſſons défit le Maréchal de Châtillon à plate couture; mais celui ci eut la vie ſauve aprés ſa défaite, & celui-là la perdit aprés ſa victoire, car quelqu'un lui ayant crié de loin que les ennemis faiſoient encore reſiſtance, il leva la viſiere de ſon caſque pour reconnoître la verité, & cet aſſaſſin ayant pris ce temps pour lui lâcher ſon piſtolet, il lui donna dans la tête, & le tua tout roide: d'autres diſent qu'il ſe tua lui-même, & que ce fut de ſes propres armes, du bout deſquelles il avoit levé la viſiere de ſon caſque. Un mois ou deux avant cet accident il avoit écrit au Comte de Fieſque, dont nous avons parlé tantôt, de le venir trouver; & de Fieſque étoit parti exprés de Rome. Le hazard voulut qu'il n'étoit plus qu'à deux lieües du Champ de Bataille lors que le combat ſe donna, & entendant le Canon ſans ſçavoir ce que c'étoit, il continua ſon chemin, juſques à ce qu'il trouva des gens de l'Armée du Maréchal de Châtillon qui lui aprirent la victoire & la mort du Comte de Soiſſons. Surpris & af-

& affligé au dernier point d'une nouvelle si peu attenduë ; il retourna sur ses pas, & ne jugeant pas à propos de s'arrêter en aucun endroit, il rentra dans Rome, où il ne croyoit pas revenir si-tôt. Voilà quelle fut la fin du Comte de Soissons, Prince d'un naturel extrêmement glorieux, jusques à en être insuportable ; au reste, brave de sa personne, & se faisant rendre le respect qui lui étoit dû. On avoit caché, comme nous avons dit, tout ce qui se passoit au Vicomte de Turenne, & ses Domestiques mêmes soit de crainte de l'affliger, ou de peur de le rendre plus malade, n'avoient jamais voulu lui en parler : mais le Roi étant prêt de faire éclater son ressentiment contre le Duc de Boüillon, le Comte de Harcourt crut que ce ne seroit pas l'obliger que de le lui déguiser davantage. Nous laissons à penser quelle fut son affliction, il sçut mauvais gré au Comte de Harcourt de lui avoir caché une chose de cette consequence si long-tems. En effet, il avoit des mesures à prendre du côté de la Cour, outre qu'il auroit pû aller au devant du malheur qui étoit arrivé à Mr. de Boüillon. Aprés en avoir témoigné son sentiment à ce Prince, car il étoit franc & ne pouvoit pas forcer son naturel, il écrivit au Roi & au Cardinal, qui demeurerent persuadez de sa fidelité, mais qui ne firent pas grand état des prieres qu'il leur faisoit pour obtenir sa grace, car ils vouloient tous deux que ce fut lui qui la demandât, & non pas le Vicomte de Turenne, & pour l'y obliger ils avoient déja donné ordre de reparer l'Armée du Maréchal de Châtillon. Le Duc de Boüillon étoit bien embarrassé pour se tirer de ce mauvais pas. Les Espagnols lui promettoient toute sorte de secours, mais l'exemple du Duc de Lorraine qu'ils avoient laissé depoüiller tant de fois de ses Etats lui faisoit peur, & il ne sçavoit à quoi se resoudre, quand il y fut bien obligé par l'approche de l'Armée qui avoit

ordre

order d'assieger Sedan. Le Maréchal de Châtillon fut bien aise de le trouver encore incertain de ce qu'il devoit faire, car il étoit de ses amis, & eut été faché de sa perte. Ainsi lui aiant conseillé de recourir de bonne heure au Cardinal, il le persuada si-bien que le Duc de Boüillon lui dépêcha en même temps un Gentilhomme, avec des lettres aussi pleines de soumission que le temps le pouvoit permettre. Peut-être que dans un autre temps ce Ministre n'eut eu garde de se contenter de si peu de chose, & qu'il n'eut demandé qu'à le depoüiller de sa souveraineté: mais outre qu'il consideroit que sa place pourroit tenir long temps devant une armée, il avoit tant d'autres affaires sur les bras qu'il avoit peur de s'embarrasser mal-à-propos. Cependant tout le ressentiment tomba sur le Duc de Lorraine, dont les Etats furent non-seulement pillez & ravagez, mais où l'on bâtit encore des citadelles pour s'en mieux assurer. Aprés cela le Cardinal trouvant que le Prince de Condé qui n'avoit plus rien à craindre de la Maison de Soissons laquelle étoit tombé en quenoüille commençoit à s'en faire accroire, resolut de le mettre dans la même dependance, où tous les Grands étoient pour lui; il voulut neanmoins auparavant tâcher de le gagner par le douceur, & lui fit proposer le mariage d'une de ses nieces pour le Duc d'Anguien son fils aîné; mais ce Prince qui avoit donné sa parole ailleurs, & qui d'un autre côté mépriſoit son alliance, ne lui aiant pas rendu une réponse conforme à ses desirs, il continua dans son premier dessein. Le pretexte qu'il prit pour lui nuire ne lui fut pas dificile à trouver. Ce Prince qui étoit extrémement interessé étoit soupçonné d'avoir reçû quelque argent des Espagnols pour lever le siege de Dole, & quelque precaution qu'il eut prise à celui de Fontarabie, il y en avoit qui disoient qu'il auroit

pû

pû mieux faire, s'il avoit voulu. Ces discours qui n'étoient d'abord faits, s'il faut ainsi dire, qu'en cachette, aiant passé jusques au peuple par l'artifice de Richelieu qui étoit bien aise qu'ils lui fussent raportez, le Prince de Condé s'en trouva scandalizé, & Rochefort l'une de ses creatures lui aiant dit confidemment qu'il prît garde à lui & que le Cardinal lui joüeroit pieces, il traita cet avis de bagatelle, & s'en moqua. Il arriva sur ces entrefaites qu'il eut affaire à parler à lui, & l'étant allé trouver au Palais Cardinal, qui est aujourdhui le Palais où demeure le Duc d'Orleans, le Cardinal non seulement lui fit méchant visage, mais il remarqua encore qu'il avoit parlé tout bas à son Capitaine des gardes, ce qui lui fit faire reflexion à ce que Rochefort lui avoit dit. Comme cette pensée rendoit son esprit susceptible de crainte, il interpreta tout ce qu'il lui dit en mauvaise part; mais ce fut bien pis quand il l'eut quité, il crut voir un mouvement parmi ses gardes qui ne lui presageoit rien de bon, & s'étant mis en tête qu'on l'alloit arrêter, comme en effet on dit que cela étoit vrai, il retourna sur ses pas & demanda à lui parler. Le Cardinal reconnut sa crainte sur son visage, mais quand il ne s'en seroit pas aperçû, il lui auroit été facile de le deviner par le discours qu'il lui tint, car il lui fit excuse de ce qu'il n'avoit pas reçû comme il faut l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir donner sa niece à son fils, alleguant qu'il avoit, comme nous avons dit, donné sa parole ailleurs, & qu'il étoit bien-aise de la retirer auparavant. Au même temps il mit cette affaire sur le tapis, laquelle plut tellement au Cardinal qu'il demeura deux heures entieres avec lui, lui faisant aussi bon visage qu'il lui avoit fait méchant il n'y avoit qu'une minute. Aprés cela il le reconduisit jusques à son escalier,

ce

ce qui fit croire à ce Prince que s'il n'avoit eu l'esprit presént, il auroit été exposé comme les autres à sa vengeance. C'est ainsi que les Princes du sang étoient obligez de pleïer sous les volontez de ce Ministre, lequel aprés avoir repandu le sang qui leur étoit le plus proche, les forçoit encore à venir demander sa protection. Toute la France blâma fort le procedé du Prince de Condé que l'on attribua à l'interêt aussi bien qu'à la crainte, d'autant plus qu'il se fit accorder beaucoup d'avantages en contractant cette alliance. Le Vicomte de Turenne en usa plus genereusement avec ce Ministre, lequel lui ayant aussi fait proposer par le Comte de Harcourt d'épouser une de ses parentes, lui fit réponse que deux choses l'empêcheroient de recevoir cet honneur, l'une qu'on croiroit aprés cela que toutes les graces qu'il esperoit du Roi lui seroient accordées en faveur de son alliance; l'autre sa Religion, qui étant difference de celle de la personne qu'on lui proposoit, ne lui permettroit jamais d'avoir pour elle toute l'affection qu'on étoit obligé d'avoir pour sa femme. Le Comte de Harcourt qui étoit de ses amis particuliers le reprit fort de cette delicatesse, mais ne l'en put blâmer; ainsi étant venu à la Cour, il adoucit autant qu'il put ce refus au Cardinal, à qui il ne faloit rien pour lui faire perdre un homme. En effet, il en avoit déja fait perir ou exiler un si grand nombre, qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil sous le Ministere d'aucun favori, & ce qui est de plus étonnant, c'est que tout cela se faisoit sans avoir l'amitié du Roi, qui bien loin de l'aimer, eut été ravi d'en être défait. Mais ce Ministre aprés s'être introduit dans son esprit comme un renard, s'y maintenoit en lion, c'est-à-dire qu'il faisoit craindre au Roi mille brigues tant au dedans qu'au dehors du Royaume,

& la vanité le portoit jusques à lui demander qui pourroit les empêcher s'il n'y étoit pas. Il y avoit eu un temps que le Roi susceptible de toute sorte de crainte avoit cru toutes ces choses, mais Dieu lui ayant envoyé deux garçons aprés une longue sterilité de la Reine sa femme, les Grands qui faisoient toutes ces brigues en faveur du Duc d'Orleans rentrerent insensiblement dans le devoir : ainsi n'ayant plus tant d'aprehension des guerres civiles, il ne croyoit pas le reste si dificile qu'il ne crût que beaucoup d'autres que lui y pourroient mettre remede. Richelieu connoissant l'esprit du Roi avoit mis auprés de lui le fils du Maréchal Desfiat, jeune Seigneur extrémement bien-fait de sa personne, aimant les plaisirs, plein de presomption de lui-même, & le croyant à cause de cela & de sa grande jeunesse incapable d'ambition ; mais ce jeune homme qu'il avoit déja élevé à la charge de Grand-Ecuyer, se voyant carressé de son Maitre, se plut tellement à se voir faire la cour, qu'il resolut de chasser celui qui lui avoit déja fait faire une si grande fortune ; il esperoit aprés cela que le Roi lui remettroit la conduite de ses Etats entre les mains comme si un homme de son âge en eût dû étre capable. Ce qui accrut merveilleusement son esperance fut la haine qu'il reconnut que le Roi avoit pour lui. Car il s'en railloit en particulier, & n'avoit point plus de plaisir que d'en entendre dire du mal. Cinqmars, c'est ainsi que s'apelloit ce jeune Seigneur, ne put travailler à un si grand dessein, qu'il ne donnât quelque soupçon au Cardinal, qui avoit de tous côtés des confidens pour l'avertir de toutes choses, & veillant de prés à sa conduite, il se crut bientôt obligé de le perdre.

Cependant la Duchesse de Savoye avoit bien eu quelque relâche aprés la prise de Turin, mais comme il s'en faloit beaucoup qu'elle ne fut delivrée

livrée de crainte, elle pressoit le Comte de Harcourt de profiter du tems pendant que les ennemis étoient encore tout étonnez. Ce Prince aimoit assez la gloire, pour s'y porter de lui-même sans qu'il fut besoin ainsi de l'y exciter; mais ses parens & ses amis lui mandant à toute heure que le Cardinal n'avoit plus de santé, & qu'il devoit songer à tirer quelque recompense pendant que ses services étoient recens & qu'il le pouvoit servir, il quita toutes choses pour aller en Cour. Il y fut reçû avec un applaudissement merveilleux, une partie croyant faire leur Cour par là au Cardinal, & l'autre ayant pour lui une veritable estime, & telle que la meritoient tant de grandes actions. La Duchesse de Savoye n'ayant pû ainsi le retenir, s'addressa au Vicomte de Turenne à qui c'étoit à commander en son absence, & elle le trouva disposé de lui-même à faire ce qu'elle desiroit. En effet, il avoit déja fait conduire quantité de fourages du côté d'Yvrée, sous pretexte que la Cavalerie qui étoit en garnison en ces quartiers là en avoit besoin: mais son dessein étoit d'assieger cette Place dés le moment qu'il auroit disposé les choses necessaires. La difficulté de l'entrepriſe, la saison qui n'étoit pas propre pour les sieges, la misere de nôtre Armée qui avoit tant pâti devant Turin, & par dessus tout cela l'absence du Comte de Harcourt ayant fait croire aux ennemis qu'il n'étoit pas en état de rien faire, il fut aisé au Vicomte de Turenne de se rendre devant la Ville, sans trouver aucun obstacle: mais tout cela ensemble l'obligeant à beaucoup de diligence & de precautions, il ne décendit point de Cheval qu'il n'eut assuré ses quartiers & fait achever ses lignes. Les ennemis furent bien étonnez de son dessein; & comme la reputation leur avoit apris que c'étoit un Prince sage & rempli de prudence, ils se crurent obligez

à ne

à ne rien negliger. Ils ſe mirent donc en Campagne avec toute la diligence imaginable, eſperant que comme il n'auroit pas eu encore le tems de pourvoir à la ſureté de ſon Camp, il leur ſeroit facile de forcer ſes quartiers, & de jetter du ſecours dans la Place. Ils marcherent ainſi avec une grande confiance, juſques à ce qu'étant arrivez à la vûë de nos Troupes, ils les virent ſi bien retranchées qu'ils commencerent à croire leur entrepriſe plus difficile. Ils eſſayerent cependant à ſe couler entre le quartier du Roi, & celui du Comte du Pleſſis: mais le Vicomte de Turenne qui demeuroit à Cheval jour & nuit s'étant oppoſé à leurs efforts, les rendit ſi bien inutiles qu'ils ſe retirerent à l'heure-même. Ce ſuccez leur ayant fait croire qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, ils furent aſſieger Chivas, & ne ſe donnerent aucun relâche qu'ils n'euſſent dreſſé leurs batteries, & preparé leurs attaques. Chivas étoit bien autant de conſequence qu'Yvrée, & ils croyoient l'obliger par là à lever le ſiege. Mais le Vicomte de Turenne eſperant qu'il auroit le temps de l'achever & de marcher au ſecours de Chivas, il preſſa ſes travaux, qui n'avoient pas été ſi vîte qu'il auroit voulu à cauſe des pluyes & du mauvais temps. Cependant la ſaiſon continua à être ſi fâcheuſe que les Soldats avoient beaucoup de peine à demeurer dans la tranchée, & ſi le Vicomte de Turenne n'y eut pris garde, ils auroient été tout le jour ſans rien faire. La nouvelle étant arrivée en France de ce qui ſe paſſoit en Italie, Richelieu fit partir en même temps le Comte de Harcourt, qui feignant d'avoir ordre du Cardinal de ſecourir Chivas preferablement à toutes choſes, leva le ſiege d'Yvrée. Le Vicomte de Turenne qui avoit gagné l'amitié des Soldats pendant ſon abſence, crut que ce qu'il en faiſoit n'étoit que par jalouſie, & tout le monde le crut auſſi bien que lui:

& cela

& cela refroidit un peu l'intelligence qui étoit entr'eux. Mais le Vicomte de Turenne qui ne pouvoit rien garder sur le cœur en ayant témoigné quelque chose au Comte du Plessis, celui-ci lui dit que s'il vouloit il en parleroit au Comte de Harcourt. Le Vicomte de Turenne qui sçavoit que soit qu'il le voulût ou non il ne laisseroit pas de le faire, lui répondit qu'il ne le lui avoit dit qu'à ce dessein, & cela donna lieu à de grandes justificarions de la part du Comte de Harcourt, dont le Vicomte de Turenne témoigna se contenter. Cependant les ennemis leverent de leur côté le siege de Chivas, & ayant envoyé quinze cens hommes pour fermer le passage de la Doire, une partie de la garnison d'Yvrée s'y joignit, tellement que l'armée du Comte d'Harcourt s'y étant presentée, il falut les déloger de là avant que de pouvoir passer plus loin. Le Vicomte de Turenne qui commandoit l'avant-garde s'étant donc avancé jusques sur le bord de la riviere, fit dresser une baterie aprés avoir reconnu le camp ennemi; il posta aussi des mousquetaires dans des lieux avantageux, & feignant de n'avoir point d'autre dessein que celui de les chasser à coups de canon, il fit faire plusieurs décharges, pendant quoi il envoya de la cavalerie au dessus & au dessous pour chercher un gué. On en découvrit un à une lieuë de là, & huit ou neuf cens chevaux y ayant passé, les ennemis en furent si allarmez qu'ils abandonnerent le passage. Le Vicomte de Turenne sans perdre de temps fit passer la riviere à ses gens, & les ayant poursuivis, il tailla en pieces quelques escadrons qui étoient a l'arriere garde; le reste se sauva comme il put, & le Vicomte de Turenne n'osa s'engager bien avant à cause des bois & de la nuit qui survint à propos pour les ennemis. Il fit donc faire alte, & attendit le Comte de Harcourt qui étoit demeuré derriere avec la meilleu-

re partie de l'infanterie. Ce Prince lui ayant témoigné la joie qu'il avoit de l'heureux succez de son combat, fit marcher son armée du côté de la mer, & fut mettre le siege devant la ville de Ceve qui étoit sur son passage. La citadelle étoit assez bonne, & fit une assez longue resistance: mais étant ruiné à coups de canon, & ne voyant point que les Princes de Savoye ni les Espagnols aprés avoir été repoussez au passage de la riviere du Tanaer se missent en devoir de revenir à son secours, elle ouvrit ses portes. Cette conquête, joint à cela l'éloignement de Leganez que le Roi d'Espagne avoit envoyé ailleurs, pour mettre à sa place un homme qui étoit bien éloigné de son experience, ayant fait concevoir de grandes esperances au Comte de Harcourt, il assiegea Cosni, pendant que d'un autre côté il remit sur le tapis quelques propositions de paix avec les Princes de Savoye. Car le Cardinal de Richelieu ne pouvant empêcher avec toute sa prudence & toute son habileté que l'orage dont nous avons parlé ci-dessus ne se formât contre lui, jamais il n'avoit tant apprehendé qu'il faisoit alors de voir renverser sa fortune. Cinqmars continuant dans son dessein, étoit mieux que jamais non-seulement avec le Roi, mais encore avec le Duc d'Orleans, qui quoi qu'il dût avoir plus de retenuë que dans sa jeunesse, ne laissoit pas de chercher encore les occasions de broüiller le Royaume. Ce Prince ayant reconnu le même esprit dans Cinqmars, avoit été le premier à lui faire des avances; & celui-ci croyant que le Roi qui étoit quelquefois irresolu sur le chapitre du Cardinal, auroit peut-être plus de peine qu'il ne croyoit quand il s'agiroit de lui porter le dernier coup, avoit été ravi de mettre un si grand Prince dans ses interêts. Cependant comme ils n'avoient aucunes places ni l'un ni l'autre, & qu'ils en avoient besoin en cas que

la fortune ne leur fut pas favorable, ils jetterent les yeux sur le Duc de Boüillon, qu'ils croyoient ne devoir pas être trop content du Cardinal, qui exigeoit le plus souvent de lui des choses qui étoient contraires au rang qu'il tenoit. Le Duc de Boüillon écouta leurs propositions; & leur ayant promis retraite dans Sedan, ils envoyerent à Madrid un Gentilhomme nommé Fontrailles pour demander le secours des Espagnols. Cependant ils tomberent d'accord que sans s'attendre à ces sortes de choses qui étoient longues d'ordinaire, & d'ailleurs incertaines, ils se deferoient du Cardinal s'ils en trouvoient l'occasion. Cinqmars se chargea de cette execution, & promit qu'il le tueroit lors qu'il viendroit chez le Roi: mais il se trouva depuis deux ou trois fois tout seul avec lui sans oser le faire; ce qui fit connoître que les jeunes gens s'engagent plus aisément qu'ils ne tiennent ce qu'ils promettent. Cependant la revolte de Catalogne dont nous avons parlé tantôt avoit de grandes suites, toutes les principales villes avoient secoüé le joug Espagnol, & celles qui demeuroient fideles étoient de si peu de consideration, qu'il étoit à craindre que le Royaume d'Arragon qui est voisin de cette Principauté, ne suivît un si méchant exemple. Richelieu, nonobstant les troubles domestiques dont il étoit menacé, avoit envoyé de grands secours aux revoltez; mais comme le Roussillon empêchoit qu'on n'y allât par terre; & qu'il faloit à tous momens une armée navale pour transporter jusques au moindre soldat, il fut resolu d'attaquer cette petite Province, dont toute la defense consistoit aux villes de Perpignan & de Collioure; car pour les autres, elles avoient déja été reduites par le Prince de Condé qui y avoit été envoyé auparavant, outre qu'elles sont de peu de consequence. Ce que les Espagnols brassoient con-

tre le Cardinal fit qu'il n'oublia rien pour venir à bout de cette entrepriſe, à laquelle il excitoit le Roi d'aller en perſonne, qui outre l'envie qu'il pouvoit avoir de reculer les bornes de ſon Royaume, avoit une haine inconcevable pour cette nation. Comme ce Miniſtre n'étoit pas trop bien avec lui, il n'oſoit encore lui parler des deſſeins du Duc d'Orleans, & de ſes complices qu'il n'avoit découverts que par hazard, & il attendoit qu'il en eût des preuves plus claires, depeur de paſſer pour calomniateur. Le Roi continuoit à lui faire méchante mine. Mais cela ne l'empêchoit pas de s'expliquer comme auparavant à la gloire du Royaume. Tout alloit le mieux du monde en Italie, où le Prince Thomas ſe voyant abandonné des Eſpagnols qui avoient été obligez de jetter leurs forces du côté de la Catalogne, commençoit à vouloir changer de parti. En effet, n'ayant plus qu'un petit corps de troupes, il ſe voyoit expoſé tous les jours à faire des pertes & à recevoir des affrons. Le Comte de Harcourt avoit pris Coſni, & venoit de faire échoüer une entrepriſe qu'il avoit ſur Quieraſque. Ainſi ſe voyant expoſé tous les jours à de pareilles choſes, il franchit le pas & s'accommoda avec le Roi. N'étant plus beſoin alors de tant de troupes en ce païs-là; on en retira le Comte de Harcourt & le Vicomte de Turenne. Celui-ci fut envoyé en Rouſſillon, où l'armée marchoit déja, & celui-là en Flandres, dont la Meilleraie venoit de ſortir pour aller du côté des Pirennées. Le Prince Thomas demeura en Italie, & le Cardinal étant bien-aiſe de deſaiſir le Duc de Boüillon, l'y envoya ſous pretexte de commander ſous lui les troupes du Roi. Le Vicomte de Turenne qui étoit bien éloigné de deviner les nouveaux engagemens où ſon frere étoit entré, témoigna une joye inconcevable d'aller ſervir aux yeux du

Roi,

Roi, honneur qu'il avoit toujours desiré par dessus toutes choses, & qui ne lui étoit jamais arrivé : mais la Meilleraie qui lui avoit fait autrefois beaucoup d'accueil en Flandres, le reçût avec tant de froideur qu'il ne sçût à quoi attribuer ce changement. Il fut fâché d'avoir à servir sous un homme avec qui aparemment il auroit de la peine à s'accommoder, mais il se consola sur ce qu'on disoit que le Roi viendroit bientôt lui-méme en personne, & il esperoit qu'il en recevroit un autre traitement. Cependant il fit son devoir ni plus ni moins que s'il eut été avec l'homme du monde dont il auroit eu le plus de lieu de se loüer. Car il avoit apris depuis qu'il étoit à l'armée que le service du Roi étoit preferable à toutes choses, & que sous quelque pretexte que ce fut il n'étoit jamais permis de le negliger. Le Roi arriva bientôt aprés, comme on disoit sur la frontiere, & resolut d'assieger Couilloure, qui étant situé sur le bord de la mer faisoit part à Perpignan des nafraichissemens qu'il recevoit à toute heure. La Meilleraie fut commandé pour faire ce siege, qui ne pouvant réüssir sans une armée navale, celle de France parut devant incontinent forte de vaisseaux & tres bien pourvûë de toutes choses. La Meilleraie ayant pris ses postes depuis le bord de la mer jusques dans les Pirennées, fit attaquer les Forts qui étoient sur ces montagnes par le Vicomte de Turenne, qui aprés les avoir emportez l'épée à la main, serra la ville de plus prés de ce côté là. Il étoit dificile de la secourir, car du côté de la Catalogne il n'y avoit que deux passages, celui de Bagnols, & celui de Pertus, dont nous nous étions rendus maitres. Nous tenions d'ailleurs toutes les places aux environs. Neanmoins les Espagnols considerans qu'ils ne pouvoient plus secourir Perpignan s'ils laissoient perdre cette place, mépriserent ces

dificultez & se mirent en campagne. Ils prirent le chemin des montagnes, feignant qu'ils ne songeoient qu'à remettre dans l'obeïssance quelques places de Catalogne. Mais la Motthe Houdancourt qui penetroit leur dessein les ayant suivis de prés, les atteignit dans un passage, & les obligea de combatre. Le champ de bataille étoit si étroit qu'il y eut fort peu de monde qui se mêlât; mais les François ayant remporté autant d'avantage que le terrain le pouvoit permettre, ils poursuivirent les Espagnols, qui faisoient tout leur possible pour éviter un nouveau combat. Les défilez continuels qu'il faloit passer, l'incommodité de la marche, la dificulté de conduire le canon, & mille autres inconveniens qui se presentoient à toute heure ayant arrêté les Espagnols plus qu'ils ne pensoient, leur arrieregarde fut encore attaquée dans un passage étroit, & contrainte de se défendre. Le combat fut rude & opiniatre de part & d'autre; mais les Espagnols qui n'avoient ordre, s'il faut ainsi dire, que d'amuser les ennemis pendant que la téte s'avanceroit, n'ayant pû resister à la furie de l'infanterie Françoise, ils furent pressez si vigoureusement, que nonobstant la dificulté qu'il y avoit à les joindre, il en demeura bien huit cens sur la place. Quoi que les Espagnols ne dussent pas étre trop contens de ces deux rencontres, neanmoins s'imaginant que ce n'étoit rien s'ils pouvoient réüssir, dans le dessein qui les avoit fait mettre en compagne, ils continuerent leur chemin par les montagnes du Capsi; c'étoit le plus long & le plus dificile; mais comme ils tenoient Puicerda & Villefranche de ce côté-là, & que d'ailleurs ils venoient descendre dans la plaine du Roussillon par un endroit qui leur étoit favorable, ils le prefererent au plus court qui étoit le plus dangereux. La Motthe enflé de l'avantage qu'il

qu'il venoit de recevoir, étoit cependant à leurs trousses, bien resolu de ne les pas abandonner qu'il ne les eut défaits entierement; c'est pourquoi se pressant de les atteindre avant qu'ils eussent gagné Ville-Franche qui les mettoit en sureté, il leur fit tourner tête, & acheva de les défaire. Le Roi qui n'avoit encore osé s'avancer en Roussillon depeur d'y recevoir un affront en sa presence, quita alors le Languedoc. Il trouva Coüillioure aux abois, au siege duquel le Vicomte de Turenne avoit rendu de si grands services, que la Meilleraye même ne put s'empêcher de lui rendre justice. Le Gouverneur se défendoit encore neanmoins plus par un reste de bravoure que par aucune esperance; car aprés avoir apris que le secours avoit été défait; il sçavoit bien qu'il n'y en avoit plus à esperer. La Meilleraye n'avoit pas manqué de lui faire sçavoir cette nouvelle, & usoit de grandes menaces s'il l'arrêtoit davantage devant une Place, dont une partie des dehors étoit déja emportée, & qui d'ailleurs étoit ouverte en plusieurs endroits. Mais le Gouverneur qui sçavoit son métier continua de se défendre jusques à l'extrêmité, & obtint encore une treve de trois jours, au bout de laquelle il se devoit rendre s'il n'étoit secouru. N'y ayant garde de se presenter aucun secours, nos gens entrerent dedans, & il ne resta plus aux Espagnols que la Ville de Perpignan, qui étoit bloquée depuis long-tems, & qui commençoit à se ressentir des miseres qui ont coutume de suivre ces sortes de choses. On ne sçavoit encore si on devoit l'attaquer par force, l'on craignoit d'un côté comme la Garnison étoit bonne, d'y perdre bien du monde, mais d'un autre la presence du Roi demandoit que l'on ne s'amusât pas davantage à un blocus, que les moindres Généraux jugent eux-mêmes indigne de la leur. Cela partageoit les sentimens des

chefs ; mais le Roi ne voulant pas être venu de si loin pour ne rien faire, assiegea la Place dans les formes, sans être retenu d'aucune consideration que les autres mettoient en avant pour faire suivre leur avis. Le Vicomte de Turenne ayant été appellé au Conseil de Guerre, fut de ceux qui remontrerent qu'il faloit, ou que le Roi s'en retournât, ou que l'on s'attachât autrement à cette Place. Il dit d'ailleurs plusieurs raisons fortes pour montrer que cette entrepriſe ne devoit pas faire tant de peur. Le Roi qui avoit déja ouï parler plusieurs fois de lui en termes avantageux, fut bien-aise de le trouver de son sentiment, & lui donna beaucoup de marques de son estime & de sa confiance. Il obligea le Roi à les lui continuer par ce qu'il fit encore à ce Siege, qui fut entrepris avec tant de precaution, qu'on ouvrit la tranchée à une distance si éloignée qu'il sembloit qu'on ne se souciât pas dans quel tems on en viendroit à bout : mais ce fut un tour d'adresse de la Meilleraye, qui ayant vû que le Roi étoit de cet avis pour menager la vie des Soldats, ne voulut pas s'y opposer, esperant lui faire voir par les inconveniens qui en naîtroient, que quand le Cardinal étoit absent toutes choses en alloient beaucoup plus mal. Ce Ministre aprés avoir suivi le Roi dans son voyage où il avoit éprouvé la méchante humeur de ce Prince, s'étoit arrêté à Narbonne autant de chagrin que de maladie. On croit même qu'il l'avoit fait exprés, ne se croyant pas en sureté auprés de lui aprés ce qu'il en avoit reconnu en differentes rencontres. Ainsi ni lui ni ses parens ni ses amis n'eussent pas été fâchez autrement de quelque petite disgrace, si elle eut pû servir à ramener l'esprit de ce Prince au point qu'ils desiroient. Cinqmars le possedoit plus que jamais, & se croyoit déja tout proche de son bonheur, mais l'ayant manqué par sa faute, c'est-à-dire ayant pû se défaire à

Nar-

Narbonne du Cardinal avec qui il avoit demeuré un quart d'heure tête à tête, & ne l'ayant pas fait, il ne fut pas encore long-tems sans éprouver qu'il n'y a pas grand chemin à faire d'une grande esperance à une grande infortune. Cependant le Cardinal aprenant de tous côtez que ses ennemis l'accableroient bientôt s'il ne se montroit en Cour, fit dire au Roi qu'il commençoit à se mieux porter, & qu'il iroit aux premiers jours lui continuer ses trés-humbles services. Mais ce Prince ayant répondu à ceux qui lui en parloient de sa part, qu'il ne faloit point qu'il s'incommodât, & qu'il tâcheroit à se passer de lui jusques à ce qu'il eut rétabli sa santé, il comprit par cette réponse que ses affaires étoient encore en plus méchant état qu'on ne lui avoit écrit. Il se trouva dans une si grande peine aprés cela qu'il ne dormit ni jour ni nuit, & se croyant à la veille de sa perte, il s'éloigna encore davantage de la Cour, sous pretexte qu'il avoit besoin des bains de Tarascon, mais en effet pour s'approcher de la Provence & du Dauphiné, dont les Gouverneurs étoient dans ses interêts. Il se vit là abandonné de beaucoup de gens dont il avoit fait la fortune, & qui le croyant perdu, ne se soucioient gueres de lui témoigner leur reconnoissance. Mais l'esprit de ce Ministre étant toujours aussi fort & aussi vigoureux que jamais, il inventa un nouveau moyen de se rétablir, à quoi peu de gens eussent eu recours, & qui neanmoins lui succeda selon son desir; ce fut de faire des affaires au Roi, dont il connoissoit la portée de l'esprit, qui s'embarrassoit de peu de choses. Pour faire une chose comme celle-là, il faloit être sûr de ceux qui commandoient les Armées; mais ayant eu le soin de ne les remettre qu'entre les mains de ses parens ou de ses creatures, le Maréchal de Grammont lui fit le plaisir de se laisser battre en Flandres, & d'exposer la

Frontiere à tous les malheurs qu'on peut apprehender en pareil accident. Cette nouvelle étant apportée par un Courier, ne manqua pas de produire l'effet qu'il eſperoit. Le Roi croyant déja être perdu, ſans vouloir écouter perſonne lui écrivit pour le prier de revenir : mais Richelieu voulant ſe faire deſirer davantage, differa ſon depart, ſous pretexte que ſa ſanté ne le lui permettoit pas ; & ayant obligé le Roi à ſe mettre en chemin lui-même pour le venir trouver, il fut à ſa rencontre, & ſe remit mieux que jamais dans ſon eſprit. Cependant le ſiege de Perpignan avoit été ſi lentement qu'il n'y avoit rien de même, quoi que le Duc de Schomberg eut joint l'Armée, la Meilleraye qui paſſoit pour le plus habile avoit retardé ſi adroitement toutes choſes, que le Roi ne ſçachant à quoi attribuer tant d'obſtacles, lui en avoit ſouvent, comme aux autres, témoigné quelque mécontentement : mais lui qui voyoit ſa fortune perduë ſi le Cardinal ne rentroit en graces, avoit ſi-bien pallié tout ce qu'il avoit fait, que ce Prince qui ne ſe connoiſſoit pas le mieux du monde en ces ſortes de choſes avoit été obligé de le croire. Il lui avoit laiſſé en partant le commandement de l'Armée, lequel étoit partagé neanmoins entre le Duc de Schomberg & lui. Et comme la difficulté qui avoit empêché les choſes d'aller vîte étoit levée, les attaques furent faites avec tant de vigueur, que les ennemis furent tout étonnez de la difference qu'il y avoit de celles-là, à celles qui s'étoient faites du tems que le Roi étoit preſent. Le Vicomte de Turenne qui avoit du jugement autant que perſonne du monde n'en fut pas tout-à-fait ſi ſurpris, & ſçût bien à quoi l'attribuer ; mais ſe contentant de faire ſon devoir, il laiſſa couler les choſes ſans ſe défier du malheur que lui preparoit la fortune. Il ne ſçavoit point, comme nous avons dit, le commerce que ſon frere avoit avec

Cinq-

Cinqmars. Mais Richelieu ayant trouvé moyen d'avoir l'original du traité qui avoit été fait en Espagne, & où Mr. de Boüillon étoit inseré tout au long, il comprit bien que le Roi ayant pardonné à son frere, il n'y avoit pas long-temps, une recidive comme celle-là ne pouvoit qu'être funeste à sa Maison. Il se vit abandonné en même temps de ceux qui lui témoignoient le plus d'empressement, chacun ne faisant point de difference entre son frere & lui, comme si la faute de l'un eut été celle de l'autre. Mais ce ne fut pas là son inquietude, & il en eut bien une autre de sçavoir que le Roi aprés avoir fait arrêter Cinqmars, avoit donné ordre aussi d'arrêter le Duc de Boüillon. Il étoit en Italie, comme nous avons dit ci-devant, & le Vicomte de Turenne eut été bien aise qu'il se fut sauvé, car aprés ce qui étoit arrivé au Duc de Montmoranci, il y avoit lieu de tout craindre du Cardinal, qui ne pardonnoit que rarement. Cependant il étoit obligé non-seulement de dissimuler son inquietude, mais encore de souffrir mille discours qui se faisoient de lui, comme s'il eut été complice de cette conspiration: car quoi qu'ils ne se fissent pas en sa presence, on l'en avertissoit de bon lieu, afin qu'il se pût precautionner. C'étoit un surcroit de douleur pour lui qui ne se peut comprendre. Cependant il attendoit du Roi & du Cardinal à qui il avoit écrit un ordre pour s'en aller à la Cour, non pas pour se justifier, mais pour implorer la grace de son frere, qui étoit tout le sujet de ses inquietudes: mais le Roi se contentant de lui mander qu'il auroit soin de lui à sa consideration, lui commanda de ne pas quiter l'Armée. Le Cardinal lui écrivit à peu prés la même chose, de quoi n'étant pas trop satisfait, il espera que son frere, averti assez à tems de ce qui se passoit, auroit celui de se sauver. En effet, quelqu'un de ses amis lui ayant dépêché un cou-

rier aussi-tôt que Cinqmars avoit été arrêté, ce Courier avoit devancé celui du Roi peut être d'une demie heure; mais le Duc de Boüillon ayant voulu sauver ses Papiers perdit un tems si cher, dont il auroit pû mieux se servir. Le Comte du Plessis à qui s'étoit addressé l'ordre du Roi le sçachant encore dans sa maison, s'y rendit en même temps pour l'arrêter, & le Duc de Boüillon lui ayant fait dire qu'il n'y étoit pas se cacha dans un grenier qui étoit rempli de foin; mais du Plessis ne se fiant pas à ce qu'on lui avoit dit; fit une perquisition si exacte qu'il ne lui put échaper. Les nouvelles de sa prise arriverent peu de tems aprés celle de Perpignan, ce qui fut une double joye pour le Roi, qui avoit peur qu'il ne se sauvât, & que le desespoir ne le fit jetter entre les bras des Espagnols, à qui il eut pû livrer sa Place. Le Vicomte de Turenne qui avoit fait des choses à ce siege qui surpassoient la creance, car il n'y avoit point eu de sortie où il ne se fut mêlé ni plus ni moins que le moindre soldat, de quoi même beaucoup de gens l'auroient blâmé si son desespoir ne l'eut rendu excusable, écrivit au Roi tout de nouveau pour avoir permission de se venir jetter à ses piés. On ne lui fit point de reponse sur l'heure, mais le Duc de Boüillon ayant été conduit en lieu de sureté, on lui manda qu'il pouvoit venir à la Cour quand il voudroit. Il s'y rendit, & vit le Cardinal devant que de voir le Roi, car il sçavoit que tout dépendoit de ce Ministre. Il lui dit tout ce qu'il put pour le toucher, mais il ne put rien juger de cette premiere visite, le Cardinal s'étant contenté de l'entendre, & s'étant tenu dans une reserve merveilleuse. Il s'adressa au Roi aprés cela, qui le reçût fort mal, étant prevenu, comme il est à croire, par le Cardinal qui vouloit se reserver cette affaire. Tous les Grands cependant qui s'interessoient au salut de Mr. de

Boüil-

Boüillon, ou par parenté ou par amitié dont les liens ſont encore plus forts, prierent le Cardinal de vouloir s'ouvrir au Vicomte de Turenne; & ce Miniſtre lui accordant comme une grande grace une demie heure de converſation, lui dit que non ſeulement la conduite de ſon frere l'avoit perdu, mais même que celle de ſes proches contribuoit encore à le conduire au precipice; que les Eſpagnols marchoient du côté de Sedan, & que n'y pouvant entrer ſans y être appellez, il pouvoit l'avertir qu'il n'y avoit plus aprés cela de voye pour le ſauver. Le Vicomte de Turenne l'interrompit là-deſſus, & lui dit, qu'ayant bien prevû ces choſes, il avoit dépêché un Courier à Madame de Boüillon pour la prier de s'en donner bien de garde; qu'il ne ſçavoit pas s'il ne ſeroit point blâmé de l'avoir fait partir ſans l'ordre de ſon Eminence, mais qu'il eſperoit, s'il y avoit de la faute, qu'il la rejetteroit ſur ſon zele; qu'il ne vouloit point excuſer ſon frere, & qu'il le prioit ſeulement d'avoir pitié d'une famille qui étoit alliée de ſi prés au Prince d'Orange, qui étoit entierement dans les interêts de la Couronne; qu'il ne lui diſoit rien de ſes ſervices, mais que s'ils étoient agreables au Roi de même qu'à ſon Eminence, il la prioit de faire tomber toute la recompenſe ſur ſon frere. Richelieu lui conſeilla de ſe jetter aux piés du Roi; lui faiſant eſperer qu'il feroit quelque choſe à ſa conſideration, & à celle de tant de perſonnes conſiderables à qui ils appartenoient. Cependant on inſtruiſoit le procez à Cinqmars qui avoit été conduit à Pierre-Enciſe, & qui avoit envelopé dans ſon malheur un de ſes amis à qui il avoit confié ſon ſecret. Celui-ci l'en avoit non-ſeulement détourné, mais lui avoit encore remontré la faute qu'il avoit faite d'avoir traité avec les Eſpagnols: neanmoins comme il étoit Conſeiller d'Etat, & qu'il n'é-

toit pas ignorant des loix qui obligent de reveler les conſpirations qui ſe font contre la patrie, il fut arrêté & traité comme complice. L'humeur du Cardinal ne permit pas de douter de leur malheur. Outre qu'il étoit ſanguinaire, il avoit à venger ſes injures particulieres dans le ſang de ces deux hommes, dont l'un étoit taché d'ingratitude, & l'autre du crime de ſes peres: car ce Conſeiller d'Etat étoit fils du Preſident de Thou, lequel avoit écrit l'Hiſtoire de France où il avoit extrêmement maltraité le pere du Cardinal. On avoit un peu plus d'eſperance pour Mr. de Boüillon, tant à cauſe de la conſideration où étoient les perſonnes à qui il appartenoit, que de la Place de Sedan qu'il pouvoit donner pour racheter ſa vie. Le Roi conſeillé par le Cardinal vouloit cependant qu'il l'offrit de lui-même, & faiſoit travailler à ſon procez comme à celui des autres. Cela deſeſperoit ſes parens, mais plus qu'eux tous le Vicomte de Turenne, qui n'avoit pas trouvé le Roi ſi diſpoſé à l'écouter, que lui avoit fait eſperer le Cardinal. Il alloit tantôt de l'un à l'autre; mais c'étoient autant de peines inutiles, le Cardinal vouloit qu'on parlât François, & cependant quoi qu'on eût déja confronté Mr. de Boüillon à Cinqmars & à de Thou, perſonne n'avoit offert ce qui pouvoit ſeul ſauver ſa vie. Il en toucha quelque mot au Vicomte de Turenne, qui s'en étoit bien défié, & qui ne laiſſa pas paſſer cette occaſion ſans s'en éclaircir. Le Cardinal lui dit que c'étoit peu de choſe pour un ſi grand crime, & qu'il doutoit fort que le Roi s'en contentât, que ſi neanmoins le Prince d'Orange vouloit en écrire comme il faut, ſon interceſſion ſeroit d'un grand poids. Ce Prince n'avoit pas manqué déja, comme il eſt à preſumer, de faire ſon devoir, & s'étoit même choqué d'avoir été refuſé. Ainſi le Cardinal vou-

loit

loit le radoucir, en faisant semblant que ce seroit pour l'amour de lui que le Roi auroit accordé cette grace. Le Vicomte de Turenne sçût bien ce qu'il en devoit juger, mais se voyant entre les mains d'un Ministre si rigoureux, & sçachant que tout dépendoit de lui, il écrivit à son frere par sa permission, & l'obligea à offrir lui-même sa ville de Sedan. Cet offre fit surseoir son procez qui alloit s'achever: mais pour celui de Cinqmars & de Thou, il fut bientôt fini, de sorte qu'ils eurent tous deux le cou coupé. On ne sçavoit encore cependant ce qui arriveroit de cette affaire, & le Cardinal ne vouloit assurer de rien; car on n'avoit fait que la moitié de ce qu'il desiroit, & il restoit à faire écrire le Prince d'Orange, qui ne croyant pas que cela fût necessaire pour la vie de son neveu, avoit de la peine à s'exposer à un nouveau refus. Le Cardinal qui étoit ferme dans ce qu'il avoit resolu une fois ne se relâchoit point, & en parla derechef au Vicomte de Turenne, tellement que quoi qu'il fût rude de perdre, s'il faut ainsi dire, l'honneur & les biens, ce Prince fut obligé de dépêcher un Courier au Prince d'Orange, pour le suplier de faire encore cette démarche puis qu'on la souhaitoit. Le Prince d'Orange se rendit aux prieres du Vicomte de Turenne, & on expedia aprés cela une abolition au Duc de Boüillon, à qui l'on rendit la liberté. Ce fut de cette maniere que la ville de Sedan tomba entre les mains de la France, Place qu'elle muguettoit depuis long-temps sans oser l'attaquer, car elle craignoit de facher le Prince d'Orange, ou que venant à la manquer, ce ne fut une retraite pour les Espagnols, qui auroient pû de là se jetter sur la Champagne, & faire des courses jusques en deçà de Rheims. Quoi qu'il en soit, le Duc de Boüillon stipula par un traité secret qu'on lui donneroit des terres en France en recompense, & qu'on

& qu'on conſerveroit à ſa Maiſon le rang qu'elle tenoit. Le Roi fit valoir cette grace au Prince d'Orange & au Vicomte de Turenne, & on voulut leur perſuader que c'étoit à leur conſideration qu'on l'accordoit. Mais Richelieu étoit trop content de cette aquiſition pour rien refuſer, outre que ſe voyant decliner tous les jours, il vouloit aprés avoir repandu tant de ſang n'en pas uſer à la derniere rigueur avec une famille ſi conſiderable. Ce fut une conſolation pour le Duc de Boüillon qui ſe voyoit déja chargé d'enfans, & qui avoit une femme aſſez jeune & aſſez bien faite pour lui en laiſſer encore un plus grand nombre; neanmoins il lui en reſta toûjours un certain chagrin ſur le cœur, qui le rendit ſuſceptible des impreſſions qu'on lui voulut donner contre le Miniſtre, & il attira dans ſes interêts le Vicomte de Turenne, comme nous le raporterons en ſon lieu. Cependant Richelieu, nonobſtant toutes ces intrigues, n'avoit pas negligé les affaires de Flandres, & aprés y avoir apporté le mal, comme nous avons dit ci deſſus, y avoit apporté le remede. Il avoit envoyé de prompts ſecours au Comte de Harcourt qui s'étoit oppoſé à Franciſco de Mello qui commandoit l'Armée d'Eſpagne, & qui étoit en état aprés la défaite du Maréchal de Grammont de percer juſques bien avant dans la Picardie. C'étoit ſon eſperance, & il ſe tenoit ſi ſûr de ce ſuccez qu'il refuſa de ſe joindre aux Imperiaux, qui auroient, s'il les en avoit voulu croire, pû faire de grandes Conquêtes dans l'Alſace: mais ayant trouvé toûjours en tête le Comte de Harcourt, toutes ſes pretentions ſe reduiſirent à la priſe de quelques bicoques, qu'il reperdit dés qu'il ſe fut éloigné. Ce fut un grand bonheur pour le Comte de Guebriant qui commandoit nôtre Armée en Allemagne, de ce que Mello ne voulut pas s'y acheminer, car il auroit eu de la

peine

peine à ſe tirer des mains de Lamboi & de Hasfeld qui l'avoient enfermé entr'eux, & qui pretendoient le reduire à ſe rendre avec toute ſon Armée, ou à perir de faim pour peu de ſecours qui leur fut venu. Ils croyoient neanmoins être encore en état d'en rendre bon compte: mais Guebriant s'étant emparé d'Orlinghen marcha contre Lamboi, & le ſurprenant lors qu'il y penſoit le moins, il le combatit avec tant de bonheur qu'il le défit à plate couture. Il prit aprés cela les villes de Kempen & de Nuitz; & comme ſa victoire avoit ſauvé non ſeulement nôtre Armée, mais encore celle des Suedois qui étoit preſſée d'un autre côté, il fut fait Marêchal de France. La Motthe Houdancourt avoit reçu pareillement cet honneur en ſuite de la défaite des Eſpagnols dont nous avons parlé ci devant, ce qui étoit un ſujet d'émulation pour le Vicomte de Turenne, qui ne s'étant jamais trouvé commander en chef, avoit vû rejetter ſur les autres les ſuccez où il avoit éu ſouvent la meilleure part. Cependant Guebriant pour ſoutenir la reputation qu'il avoit aquiſe en Allemagne, & qui lui avoit fait déferer le commandement de l'Armée long tems avant qu'il fut Marêchal de France, aſſiegea Lekenik; mais les ennemis étant ſurvenus avant qu'il eut le temps de ſe retrancher dans ſon Camp, il éprouva l'inconſtance de la Fortune, & fut obligé aprés une infinité de belles actions de lever le ſiege. Cette diſgrace bien-loin de lui ôter le courage, lui fit chercher quelque nouvelle occaſion de ſe ſignaler, & ayant rencontré Jean de Wert, il ſe vengea ſur lui & ſur ſes gens de la honte qu'il avoit reçûë devant Lekenik. Il periſſoit tous les jours un nombre infini de perſonnes dans toutes ces guerres; mais tant de ſang n'ayant pas encore aſſouvi l'ambition du Cardinal, il épuiſoit le Royaume pour les entretenir. C'étoit une mer-

merveille de voir le peuple s'épuiſer pour ſubvenir à toutes ces choſes, & aux penſions qu'il donnoit aux Princes voiſins. Il continuoit toûjours celle de Suede, & cette Couronne le ſervoit mieux à ſon gré que dans le temps que le Grand Guſtave vivoit. Car ce n'étoit plus un cours continuel de proſperitez, mais les bons & les méchans ſuccez ſe ſuccedoient les uns aux autres, pendant quoi il faiſoit ſes affaires ſans avoir aucune jalouſie. Il avoit traité avec elle d'une partie de ſes Troupes qui agiſſoient ſous le Maréchal de Guebriant, pendant que les autres couroient l'Allemagne ſous differens chefs, qui gagnez par argent ne ſuivoient que ſes volontez. La plûpart des Princes qui avoient été attachez aux interêts de cette Couronne s'en étoient retirez, voyant que ſes affaires n'étoient plus floriſſantes comme elles avoient été; mais cela inquietoit peu Richelieu, qui pourvû qu'elle fit ſeulement diverſion, ſe tenoit aſſez puiſſant pour donner des affaires à toute l'Europe. Cependant la fortune montra encore un petit rayon de faveur à cette Nation, aprés lui avoir fait éprouver qu'elle ſe declaroit quelquefois contre ceux qu'elle avoit le plus favoriſez. Le Duc de Saxe-Lawembourg s'étant mis en Campagne pour lui faire tête prit des poſtes avantageux, & ſe défendit quelque tems par la ruſe; mais ayant voulu livrer combat, ſon Armée fut défaite, & lui tellement bleſſé qu'il ne vêçut que peu de jours. Sa mort aporta du deſordre aux affaires de ſon parti. Les Suedois mirent le ſiege devant Schewitz, & s'en étant rendus Maîtres, ils prirent Olmutz qui les arrêta plus qu'ils ne penſoient. Cela donna le temps à l'Archiduc Leopold d'accourir de ce côté-là; mais quelque bruit qui courût de ſa venuë, ils ne laiſſerent pas de faire le ſiege de Brieg, Place forte & dont la conſequence obligeoit l'Archiduc à tout riſquer devant que de la laiſ-

laiſſer perdre. Il ne ſe crut pas neanmoins aſſez fort tout ſeul pour cette entrepriſe, ce qui fut cauſe qu'il manda Picolomini, lequel lui ayant amené ſes troupes, ils marcherent tous deux contre les Suedois. Il n'y eut perſonne qui ne crût alors qu'il n'y eût combat; mais les Suedois ayant fait reflexion que la perte d'une bataille leur ſeroit d'une grande ſuite, ils décamperent de bonne heure, & obſerverent les ennemis. L'Archiduc tout fier de ce ſuccez qui ne lui avoit pas couté une goute de ſang partagea ſes troupes, & voulut reprendre Olmutz, & aſſieger Groslaugaw, mais ces entrepriſes étant au deſſus de ſes forces, il eut la honte de les voir échouer toutes deux. C'étoit un trop grand chagrin à un Prince de ſa naiſſance & de ſon courage, pour ne pas tâcher à s'en venger par quelque action qui pût reparer avantageuſement ſa renommée, & il reſolut de donner bataille dés que l'occaſion s'en preſenteroit. Les Suedois n'étoient pas éloignez de ce ſentiment; c'eſt pourquoi les uns & les autres raſſemblerent toutes leurs forces qui étoient ſeparez çà & là. Celles des Suedois ſe trouverent ſuperieures à celles de l'Archiduc; ce qui obligea celui-ci à diferer le combat, juſques à ce qu'il eût reçû quelque ſecours qui les puſſent rendre égaux; mais les Suedois ayant aſſiegé Leipſik, & perdu quelque monde dans deux ou trois aſſauts où ils avoient été repouſſez, il marcha contr'eux croyant que la fortune ne leur avoit ainſi montré méchant viſage que pour lui donner moyen de ſe venger plutôt. Les Suedois ne pouvant douter de ſon deſſein, vû qu'il marchoit à eux en bataille, ſortirent de leurs lignes, & furent à ſa rencontre. Les deux armées étoient preſque égales en nombre, & avoient un même deſir de ſe mêler; ainſi n'ayant pas été long temps ſans en venir aux mains, il fut repandu beaucoup de ſang de part

& d'autre, sans qu'on pût juger encore de quel côté la victoire tourneroit : toutefois l'aîle gauche des Suedois ayant perdu le Colonel Sclang qui la commandoit, & s'étant mise en desordre, il y avoit apparence que tout alloit tourner mal pour lui, si Koningsmark ne fut accouru à son secours avec le corps de reserve. Sa presence rétablit non seulement le combat ; mais le fit encore tourner tellement à son avantage, qu'aprés avoir rompu l'aîle droite des ennemis, il tomba sur la gauche, qu'il mit dans un pareil desordre. L'Archiduc fit envain plusieurs efforts pour soutenir les Suedois ; aprés avoir perdu une partie de ses gens qui étoient demeurez sur la place, & vû l'autre prendre la fuite, il fut obligé lui-même de se sauver, & d'abandonner son canon & son équipage. De si grands évenemens rendoient le nom des Généraux celebre, & redoubloient le chagrin du Vicomte de Turenne, qui se voyoit toujours obligé de servir sous un autre. Car quoi qu'on eût fait de nouvelles armées, & qu'on leur eût donné de nouveaux chefs, on n'avoit eu aucun égard à ses services, & on lui avoit preferé un enfant & un viellard, tous deux sans experience. En effet l'un n'étoit pas en âge d'en avoir, & l'autre n'avoit eu que des commandemens si éloignez les uns des autres, que s'il avoit jamais apris quelque chose, il avoit eu le temps de l'oublier. C'étoit le Duc d'Anguien & le Duc d'Angoulême, tous deux du sang Royal, puis que l'un descendoit de Charles IX. du côté gauche, & l'autre étoit fils du Prince de Condé. Leur qualité obligeoient au silence ceux qui avoient le plus d'envie de se plaindre ; mais les grandes actions du Duc d'Anguien attirerent bientôt l'admiration, car aprés avoir demeuré quelque temps à observer le Comte de Fontaines, qui menaçoit tantôt la Champagne, tantôt la Picardie, il

s'avança

s'avança pour lui faire lever le siege de Rocroy qu'il venoit de former avec toutes les forces d'Espagne. C'étoit une entrepriſe d'une merveilleuſe conſequence, principalement à cauſe de l'état du Royaume qui venoit de changer de maître & qui avoit déja changé de Miniſtre dés la fin de l'année precedente. Car Richelieu aprés avoir luté long-temps contre un mal extrémement ſenſible, avoit mis fin à ſes travaux auſſi-bien qu'à ſa vie au moins de Decembre dernier, & le Roi pareillement avoit rendu l'eſprit le 14. Mai ſuivant, c'eſt-à dire ſix mois ou environ aprés lui. Le Royaume étoit tombé entre les mains de Louïs XIV. ſon fils aîné, Prince âgé ſeulement d'un peu plus de quatre ans & demi, & qui étoit ſous la tutelle de la Reine ſa mere. Ce nouveau Regne étoit expoſé à toutes les intrigues des Grands, qui au prejudice du Royaume ne ſongeoient qu'à faire leurs affaires. C'étoit pour cela que la Reine-mere avoit été obligée de remettre le commandement des armées entre les mains des Princes, afin que ſous pretexte de mécontentement ils ne ſe fiſſent pas chefs des cabales. Elle avoit auſſi été obligée pour contenter le Prince de Condé d'affoiblir l'armée d'Allemagne, & de renforcer celle de ſon fils, à qui il vouloit faire aquerir de la gloire : car on lui avoit reconnu dans deux campagnes qu'il avoit déja faites, de ſi grands talens pour la guerre, que quoi qu'il y eût été ſans commandement, on ne laiſſoit pas de juger que c'étoit dequoi faire un jour un grand Capitaine. Son pere ne vouloit pas par conſequent l'expoſer à recevoir un affront qui l'auroit pû rebuter, ſi à ſon entrée dans le Generalat il ſe fut vû obligé de faire quelque choſe d'indigne de ſon courage. Guebriant, dont on avoit affoibli l'armée, ſe trouvoit cependant bien embarraſſé comment reſiſter aux enne-

ennemis qui le preſſoient. Le Duc de Lorraine étoit d'un côté avec ſes Troupes, & celles de Bavieres étoient de l'autre, tous deux reſolus de le miner ſans combatre, ce qui l'étonnoit plus que s'il lui eut falu diſputer ſa vie à la pointe de l'épée. Les choſes étoient en cet état en France & en Allemagne, quand le Comte de Fontaines aſſiegea Rocroy. Le Duc d'Anguien qui ne demandoit qu'une occaſion comme celle-là pour ſignaler ſon courage, fut en même temps reconnoître ſon Camp, & ayant reſolu de l'attaquer contre le ſentiment de la plûpart des Généraux, il fit avancer ſon Armée, qui ſe trouva de ſi bonne volonté qu'elle força un paſſage ſur lequel le Comte de Fontaine s'aſſuroit le plus. Ce commencement de bonheur ôta le cœur aux Eſpagnols, & redoubla celui des François, qui s'étant mêlez renverſerent tout ce qui ſe preſenta devant eux. La Cavalerie Eſpagnole fit ce qu'elle pût pour garantir ſon Infanterie; mais une partie ayant été défaite, & l'autre miſe en fuite, cette Infanterie eut beaucoup à ſouffrir. Elle fit neanmoins une reſiſtance merveilleuſe, & le Comte de Fontaines n'ayant point ceſſé de donner ſes ordres, quoi que l'érat de ſa ſanté ne lui permît pas de ſe tenir à Cheval, il l'encouragea tellement que nôtre Cavalerie ne put jamais la rompre. Le Duc d'Anguien voyant cela fit avancer du Canon, qui fit ce que n'avoit pû faire la Cavalerie; perſonne ne tourna le dos neanmoins, & chacun ſe fit tailler en pieces. Pour ce qui eſt du Comte de Fontaines, il fut trouvé mort dans ſa litiere, où il avoit toûjours demeuré pendant le combat, & le Duc d'Anguien ne put lui refuſer les loüanges qui étoient duës à ſa fermeté & à ſa conſtance. Aprés un ſi grand évenement, beaucoup de petits Maîtres qui s'étoient attachez auprés du Duc d'Anguien lui conſeille-

feillerent de s'en retourner à la Cour pour y recevoir les applaudiſſemens que meritoit une action ſi éclatante ; mais lui qui étoit né pour la gloire, & qui pour la chercher mépriſoit toute ſorte de perils, ayant rejetté leur conſeil, ſe diſpoſa à aller ſecourir le Maréchal de Guebriant, qui avoit eu recours à lui pour le retirer du peril où il étoit. Il prit en paſſant les villes de Cirq & de Thionville, & la fortune qui avoit reſolu d'en faire ſon favori lui fit employer ſi peu de tems à cette Conquête, qu'il arriva encore aſſez à temps pour ſecourir celui qui l'avoit appellé. Les ennemis lâcherent le pié à ſon arrivée, & n'y ayant plus rien qui arrêtât le Maréchal de Guebriant, il vint rendre graces à ſon liberateur. Cependant pour le mettre en état de ne rien apprehender doreſenavant, le Duc d'Anguien lui donna une partie de ſes forces, & s'en revint en Cour où il fut reçû comme un heros qui venoit de ſauver la France, & de delivrer l'Allemagne d'eſclavage. Ce n'eſt pas que les Suedois n'euſſent été plus heureux que malheureux aprés avoir gagné le combat dont nous avons parlé tantôt, ils avoient aſſiegé Leipſik, dont la garniſon avoit fait une ſi belle reſiſtance qu'ils avoient été tout prêts à lever le ſiege. Neanmoins leur conſtance les ayant fait triompher de cette Ville, ils firent en-ſuite diverſes Conquêtes, qui commencerent à faire revivre dans ces quartiers-là la memoire du Grand Guſtave, qui y ſembloit éteinte par les malheureux ſuccez qu'avoient eu ceux qui lui avoient ſuccedé au Gouvernement des Armées. Peu s'en falut même qu'ils ne ſurpriſſent l'Empereur, qui venoit lui-même pour arrêter ces proſperitez ; mais ayant eu nouvelles aſſez à tems qu'ils s'approchoient, il évita leur rencontre, & le malheur dont il étoit menacé. C'étoit quelque choſe que ces évene-

mens ;

mens, s'ils eussent été secondez par le Maréchal de Guebriant; mais il avoit été serré de si prés, comme nous avons dit ci-devant, que sans le secours du Duc d'Anguien on croyoit sa perte inévitable. Quand il se vit dans un autre état, il voulut avoir sa revanche & poursuivre les ennemis; mais ne les ayant pû joindre, il fut assieger Rotwiel, esperant qu'ils reviendroient sur leurs pas pour le secourir; cependant étant bien-aise toûjours de s'en assurer, il visita les postes avancez, & pressa chacun de faire son devoir. Il y eut alors un Officier, qui voyant que le Canon tiroit fortement du côté où il étoit, le pria de se retirer. Le Maréchal de Guebriant lui demanda pourquoi, & s'il avoit peur, à quoi l'autre lui répondit que non, & que s'il trembloit ce n'étoit que pour lui. Au même tems il vint un coup de fauconneau qui toucha le Maréchal, lequel se sentant blessé lui dit; qu'il auroit mieux fait de le croire. On crut qu'il pourroit réchaper de ce coup, & du moins on en fit courir le bruit pour ne pas allarmer l'Armée, laquelle continua le siege de Rotwiel, qui fut obligé de capituler: mais Guebriant étant venu à mourir sur ces entrefaites, chacun perdit courage, & l'on se retira à Teutling. Les ennemis avertis de cet accident en conçûrent quelque esperance, & le Duc de Lorraine s'étant approché de nos quartiers, y trouva si peu d'ordre qu'il en enleva une partie, & obligea l'autre à se retirer vers le Rhin. Ce malheur arrivé dans un tems où toute la Cour étoit partagée selon ses differens interêts, calma non-seulement la joye que la Reine mere avoit euë des avantages que le Duc d'Anguien avoit remportez, mais fit craindre encore que ce ne fût un sujet pour augmenter le nombre des factieux. Chacun se plaignoit de ce que les dernieres volontez

lontez du feu Roi n'étoient pas executées, & de ce qu'au prejudice de ſa declaration la Reine mere ſe fut attribuée toute l'autorité. Cette Princeſſe faiſoit ſemblant de ne pas entendre ces diſcours, ou du moins de les mépriſer, neanmoins ne voulant rien negliger pour s'aquerir des creatures, elle faiſoit du bien aux uns, & des promeſſes aux autres, & elle s'atira par ce moyen la plûpart des Grands & même les principaux du Parlement. Cependant le Vicomte de Turenne étoit bien éloigné de la Cour, le Prince Thomas qui avoit eu affaire à lui pendant qu'il nous faiſoit la guerre, l'avoit demandé au Roi pour ſervir dans ſon armée, & il ſe trouvoit ſi bien de ſes conſeils qu'il n'entreprenoit rien ſans le conſulter. Ayant reſolu de delivrer ſon païs de la domination des Eſpagnols qu'il avoit été le premier à établir, il marcha contre Villeneuve d'Aſt, & aprés s'en être rendu maître, il fit mine de porter la guerre dans le Milanois, afin d'obliger les Eſpagnols à retirer leurs troupes du Piémont. Ce fut le Vicomte de Turenne qui lui donna ce conſeil; & comme il goutoit tous les jours de plus en plus ſon eſprit, il lui laiſſa le ſoin de cette affaire, car il ſe trouvoit incommodé depuis quelques jours, & ne pouvoir vaquer au devoir de ſa charge. Le Vicomte de Turenne voyant que les Eſpagnols s'étonnoient déja de voir entrer l'armée dans le Milanois, s'aprocha d'Alexandrie, dont il forma le ſiege; mais ayant laiſſé quelque eſpace entre les quartiers, exprés pour obliger les ennemis d'y faire entrer du ſecours, il ne vit pas plûtôt que ſon deſſein lui avoit réüſſi, qu'il marcha contre la ville de Trin dont on avoit tiré la garniſon. Il s'en empara facilement, & ſe preparoit à marcher à d'autres conquêtes, quand enfin la Reine-mere qui vouloit

comme nous avons dit ci-devant, s'acquerir des creatures, lui envoya le bâton de Maréchal de France, & lui destina le commandement de l'armée d'Allemagne à la place du feu Maréchal de Guebriant.

LA

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

NOus touchons du bout du doigt un tems de malheurs, où l'insolence des peuples a non-seulement triomphé de la justice du Souverain, mais où elle a encore été souvent recompensée comme la vertu ; où l'ambition des Magistrats a corrompu les loix qu'ils interpretoient selon leurs passions ; où la Noblesse infidele à son Prince a pris les armes en faveur de ceux à qui elle avoit toûjours fait la guerre ; où le Clergé oubliant son caractere a fait plus de brigues que tous les autres, & où enfin tout le Royaume a conspiré contre son Roi. Si nous pouvions passer sous silence

un temps ſi malheureux, nous le ferions avec beaucoup de plaiſir ; mais comme ce ſeroit cacher une partie de nôtre hiſtoire, nous ſerons obligez malgré nous à en refraichir la memoire. On avoit cru que la mort du Roi aporteroit un grand changement dans le Miniſtere ; & comme la Reine-mere avoit beaucoup ſoufert du Cardinal, il y avoit apparence qu'elle ſeroit bienaiſe de ſe venger ſur ſes creatures de tant de mauvais traitemens. Ceux qui étoient dans le Conſeil en avoient la même penſée, & ſe croyoient déja exclus. On voyoit même que d'autres s'aſſurant déja ſur les bonnes graces de cette Princeſſe, ſe preparoient à remplir leurs places. Mais la Reine-mere ayant fait choix de Mazarin, qui avoit été fait Cardinal par le moyen de Richelieu, pour être ſon premier Miniſtre, ce fut un mécontentement general, & qui produiſit bientôt de grands malheurs. Comme chacun avoit ſoufert ſous le Miniſtere de ſon predeceſſeur, & qu'on s'attendoit à un meilleur traitement ſous celui qui le devoit ſuivre, on vit bien qu'on s'étoit trompé, & qu'un homme qui avoit été mis de ſa main dans les affaires auroit plus de ſoin de conſerver ce qu'il avoit fait, que de venger ſes injuſtices : delà vint le mécontentement des Grands qui avoient preſque tous été perſecutez, & qui ſe virent d'ailleurs obligez de faire leur cour à un étranger, dont les mœurs & les manieres extrémement differentes de celles de la nation leur fut encore un ſujet de chagrin. Ce nom de Cardinal d'un autre côté leur étoit ſi odieux, que ſans examiner ſi celui-ci en uſeroit mieux que l'autre, ils le condamnerent ſur l'étiquete du ſac, s'il eſt permis de parler de la ſorte. Le Parlement de Paris qui eſt d'une grande conſideration dans le Royaume ne lui fut gueres plus favorable. Le Preſident de Novion

qui

qui avoit eſperé que l'Evêque de Beauvais ſon parent auroit bonne part au Miniſtere, fâché de ne pouvoir parvenir aux grandeurs qu'il s'étoit propoſées ſi cette affaire eut réüſſi, fit tant de brigues contre le Gouvernement, qu'il fut aiſé de juger qu'on ne ſeroit pas long tems ſans voir éclater des nouveautez dangereuſes. Cependant tout ſembloit dépendre de l'évenement des armées, c'eſt pourquoi la Reine-mere & le Cardinal n'oublierent rien pour s'aquerir les Généraux. Ils continuerent le commandement de celle de Catalogne au Maréchal de la Motthe, celle d'Italie fut toûjours commandée par le Prince Thomas, à qui on laiſſa le Comte du Pleſſis pour Lieutenant-general, qui avoit pris Pontdeſture depuis le départ du Vicomte de Turenne. Pour ce qui eſt de celle de Flandres, comme le Duc d'Angoulême n'avoit pas fait grand' choſe, on la donna au Duc d'Orleans qui avoit témoigné quelque deſir de l'avoir, & il eut le Maréchal de la Meilleraie pour ſervir ſous lui. On fit encore deux autres armées, dont l'une fut commandée par le Duc d'Anguien, & l'autre par le Vicomte de Turenne qui, comme nous avons dit, avoit été fait Maréchal de France. Mais il n'en voulut point prendre la qualité, ce qu'on trouva étrange, à cauſe que ſon pere n'avoit pas été ſi delicat. Il ne le fit pourtant qu'avec bon conſeil, & l'on crut que ſa Maiſon ayant perdu ſa Souveraineté, ils pourroient perdre leur rang avec le temps, à moins que d'uſer d'une grande precaution. Ce fut donc la raiſon pour laquelle on l'apella toûjours le Vicomte de Turenne, ceux qui avoient été de cet avis ayant cru qu'il ne pouvoit ſe faire appeller Maréchal ſans s'abaiſſer. C'étoit beaucoup d'affaires pour une Regence & pour un nouveau Miniſtre que d'avoir à gouverner des peu-

ples mécontens, & d'avoir cinq armées sur pié, dont la moindre faisoit beaucoup de dépense; neanmoins la Reine-mere esperant qu'avec un peu de bonne fortune elle sortiroit de tout cet embarras, elle pressa le depart du Duc d'Orleans; qui suivant ce qui avoit été resolu dans le Conseil devoit assieger Gravelines. Pour favoriser cette entreprise, le Maréchal de Gassion avoit encore un camp-volant, & se tint sur les aîles pendant que la Meilleraie attaqua divers Forts qui couvroient la place, & qui lui donnoient communication avec St. Omer. Les ennemis se mirent en campagne pour empêcher la prise de ces Forts; mais Gassion s'étant emparé des passages les tint tellement en respect, qu'ils n'oserent passer outre. Ceux de Gravelines voyant que ces Forts étoient attaquez, n'attendirent pas qu'ils fussent pris pour lâcher les écluses, ce qui causa beaucoup d'incommodité à nôtre armée qui s'avançoit, & sur tout au canon: car quoi que le Duc d'Orleans eut trouvé le secret de faire écouler l'eau, la terre neanmoins étoit tellement détrempée, que les hommes & les chevaux ne s'en pouvoient tirer. Il falut beaucoup de patience pour surmonter cette dificulté, aprés laquelle il en survint tant d'autres, que les ennemis crurent que le Duc d'Orleans seroit obligé de lever le siege; car non-seulement ils firent entrer du secours dans la place, mais même ils incommoderent tellement son armée, qu'elle eut peine à tirer des vivres. Comme c'eut été un grand affront à ce Prince que de se retirer ainsi si honteusement, il fit venir Gassion pour lui ouvrir les passages, & cependant fit un si grand effort, qu'il emporta les dehors malgré toute la resistance que firent les assiegez. La ville se voyant pressée de la sorte aten-

tendit encore deux jours du secours ; mais voyant qu'il ne venoit point, elle fut obligée de recevoir garnison. Picolomini qui avoit entrepris de la secourir fut fort blâmé de l'avoir laissé perdre ; neanmoins il avoit fait tout ce qu'il avoit pû, & même il n'oublia rien aprés cela pour traverser les desseins du Duc d'Orleans, lequel le trouvant toûjours en tête, crut qu'il feroit mieux de s'en retourner que de battre toûjours la Campagne. Il fit valoir bien cher cette Conquête au nouveau Ministre, qui ayant pour maxime qu'il ne falloit rien refuser aux Grands, lui accorda tout ce qu'il voulut. C'étoit quelque chose que la prise d'une Place si forte : mais comme la reputation du Ministere dépendoit encore de ce qui se passeroit ailleurs, toute l'Europe avoit les yeux tournez sur les autres Armées. Le Duc d'Anguien s'étoit acheminé du côté de la Meuse ; & aprés avoir traversé cette Riviere s'étoit jetté dans le Luxembourg, où il avoit déja mis l'allarme dés l'année precedente. Son dessein étoit de joindre quelque Conquête à celle de Thionville, mais il reçût nouvelle de la Cour de ne rien entreprendre jusques à nouvel ordre. En effet, le Cardinal n'ayant pû remedier à tout, avoit Envoyé le Vicomte de Turenne en Allemagne sans lui donner tout ce qu'il lui falloit pour remettre son Armée. Elle avoit été batuë à plate couture, comme nous avons dit, & ce qui en restoit ne passoit pas six mille hommes, ce qui n'étoit gueres considerable pour resister aux Troupes du Duc de Bavieres & de Lorraine qu'elle devoit avoir en tête ; car pour celles de l'Empereur, elles étoient occupées contre le Prince de Transilvanie, qu'on avoit fait declarer contre lui à force d'argent, aprés avoir vû qu'il avoit suscité les Danois contre la Suede. Le Vicomte de Turen-

ne étant arrivé en Allemagne fût surpris de la misere de ses Troupes ; mais ayant reconnu en elles beaucoup de bonne volonté, leur petit nombre ne lui fit point de peur, & il vendit jusques à la derniere assiete d'argent pour les mettre en état d'entrer en Campagne. Une si grande generosité surprit tous les Officiers, dont la plûpart étoient étrangers, & voyant qu'il debutoit avec eux de si bonne grace, ils lui promirent de le suivre par tout où il les voudroit mener. Mazarin à qui l'on avoit mandé ces choses, se crut obligé au défaut d'argent qu'il ne lui pouvoit envoyer, de lui faire du moins une civilité, & lui promit que la Reine-mere se ressouviendroit en tems & lieu de ce service. Cependant ayant remonté la Cavalerie & habillé les soldats, il trouva que son Armée étoit de sept mille hommes en comptant quelques recruës qu'il avoit faites, & comme les ennemis témoignoient vouloir venir sur le Rhin, il passa ce fleuve pour pourvoir à quelques Places que nous tenions au delà. Les ennemis qui avoient prés de trois fois autant de Troupes furent surpris de sa hardiesse, & comme ils ne le connoissoient pas encore, ils lui dresserent quelques embuscades, croyant qu'il pourroit donner dedans ; mais les ayant évitées avec beaucoup de prudence, il jetta du secours dans Fribourg qui étoit une assez méchante Place, & où il n'y avoit d'ailleurs qu'une méchante garnison. Les ennemis firent encore ce qu'ils purent pour l'attirer, mais voyant qu'il s'étoit retiré sous Brisac, ils investirent Fribourg, & le gros de l'Armée s'étant rendu devant ils le battirent si rudement, que les assiegez perdirent courage dés le premier jour. Le Vicomte de Turenne ayant bien prevû cette attaque en avoit donné avis il y avoit déja long-tems à Mazarin, & qu'il lui seroit impos-

sible

sible d'y remedier avec le peu de monde qu'il avoit. C'étoit pour cela que le Duc d'Anguien avoit eu ordre de ne faire aucune entrepriſe. Ainſi dés le moment qu'il ſçut que Fribourg étoit aſſiegé, il lui dépêcha un Courier pour l'avertir de ſe joindre inceſſamment au Vicomte de Turenne, & de marcher conjointement avec lui au ſecours de cette Place. Le Vicomte de Turenne en reçût un pareillement pour ne rien hazarder juſques à la venuë du Duc d'Anguien, & il en donna avis au Gouverneur, qu'il crut devoir exciter par là à une vigoureuſe défenſe: mais cet homme étoit tellement prevenu de frayeur, qu'il ne ſe donna pas la patience qu'on deſiroit, ſi bien que quand le Duc d'Anguien arriva, la Place étoit déja renduë. Le Vicomte de Turenne qui l'auroit pû ſecourir ſans l ordre exprés de Mazarin en fut fort en colere contre ce Gouverneur; mais comme le Duc d'Anguien étoit beaucoup plus violent que lui, ce fut encore toute autre choſe, il menaça de le faire pendre dés qu'il ſeroit arrivé; & en effet, il n'y auroit pas manqué ſi la choſe n'eut dependu que de lui ſeul; mais étant obligé d'en donner avis en Cour, l'autre trouva plus de miſericorde auprés du Cardinal qu'il n'auroit trouvé en lui. Les ennemis aprés avoir pris Fribourg ſçachant que le Duc d'Anguien étoit en marche, ſe retirerent dans un Camp ſi avantageux qu'ils s'y crurent en ſureté; mais ce Prince à qui rien n'étoit impoſſible, ou du moins qui meſuroit toutes choſes ſelon ſon courage, reſolut de les y attaquer, aprés neanmoins avoir pris l'avis du Vicomte de Turenne, qui ſe trouva conforme au ſien. Le Camp des ennemis étoit aſſis ſur deux montagnes environnées de bois, & dont l'accez paroiſſoit inacceſſible. Ils avoient encore outre cela coupé de gros arbres dont ils avoient em-

barraſſé les chemins. Mais le Duc d'Anguien ayant ordonné au Vicomte de Turenne de déloger quelque Infanterie que les ennemis avoient jettée dans les bois, il s'avança par ce droit chemin, & trouva par tout tant de reſiſtance, que s'il n'eut eſperé que le Vicomte de Turenne réüſſiroit mieux, il auroit abandonné le combat. En effet, c'étoit de ce côté-là qu'il avoit mis ſa principale eſperance, & il cherchoit plûtôt à amuſer les ennemis qu'à les forcer. Le Vicomte de Turenne s'étant avancé où le Duc d'Anguien lui avoit dit, trouva la tête du bois retranchée avec de gros arbres à qui on avoit laiſſé les branches, & qui étant entrelacées les unes dans les autres, ſervoient non-ſeulement d'épaulement aux ennemis, mais faiſoient encore peur à ceux qui les regardoient. Neanmoins ayant fait amener du Canon, il tâcha de les en chaſſer; mais la plûpart des coups donnant ou trop haut ou trop bas, il fit marcher ſon Infanterie, qui ayant fait merveilles pour monter à l'aſſaut, ſe rendit Maîtreſſe de ces retranchemens. Devant que de paſſer outre il les fit abattre pour donner paſſage à ſa Cavalerie, mais il trouva par tout un ſi grand abatis d'arbres qu'elle ne lui put ſervir de rien. Son Infanterie même fut obligée de rendre divers combats, trouvant à chaque bout de champ les ennemis qui faiſoient ferme derriere. Il employa tout le reſte du jour à les chaſſer de ce bois, & la nuit étant ſurvenuë, il fit avancer ſa Cavalerie pour être prête à le ſuivre à la pointe du jour. Mais il ſe trouva que les ennemis avoient decampé à la ſourdine, & ils avoient été ſi preſſez qu'ils avoient laiſſé leurs baraques ſur pié, beaucoup de grain repandu à terre, & même quelques malades qui n'avoient pû ſe lever aſſez tôt. Le Duc d'Anguien ayant viſité leur Camp y fit avan-

avancer son Armée, laquelle y ayant passé la nuit, il se mit à poursuivre les ennemis qui s'étoient raprochez de Fribourg, croyant qu'ils y seroient plus en sureté. Les deux Armées se trouverent bientôt en presence, car les ennemis se fiant sur la force de leur Camp que la nature sembloit avoit pris plaisir à fortifier, l'attendrent de pié ferme, & même voyant qu'il se preparoit à se retrancher devant eux, ils envoyerent de petites Troupes pour troubler ceux qui travailloient. Les Soldats du Duc d'Anguien qui, depuis qu'ils étoient avec lui, avoient apris plûtôt à attaquer qu'à se défendre, ne pouvant demeurer sur la défensive sortirent en gros de leur Camp, & se mélerent avec les ennemis. Leur exemple en attira d'autres; & comme cette charge se faisoit sans ordre de nôtre côté, on ne pouvoit pas esperer d'en retirer beaucoup de gloire, quand le Vicomte de Turenne pour obvier tout d'un coup à cela, s'avança avec le Regiment de Fleikteim. Il gagna la tête de tout, & s'étant opposé aux ennemis, il donna le tems aux nôtres de faire retraite. Le Duc d'Anguien qui étoit monté à Cheval dans le même dessein sçachant qu'il l'avoit prevenu marcha à sa rencontre, & lui dit qu'il venoit de rendre un grand service au Roi. En effet, s'il eut tardé encore un moment, toute l'Armée en alloit venir aux mains l'un aprés l'autre, & ce n'auroit pas été sans un grand desordre, n'y ayant aucun de nos Généraux qui eût pû prevoir une rencontre comme celle-là. Tout ayant été appaisé ainsi que nous venons de le dire, on tint Conseil de guerre sur le champ, & il fut resolu qu'on meneroit les Soldats à la charge, puis qu'ils en avoient si grande envie; toutefois les ennemis étoient si bien retranchez qu'on ne leur put faire de mal, & quelques-uns de nos gens ayant été malmenez

dans le combat, on fut ravi que la nuit survînt pour leur faire faire retraite. Le Duc d'Anguien qui avoit tenté cette occasion pour satisfaire à son courage, voyant qu'il étoit impossible d'en avoir un bon succez décampa le lendemain, & fut se poster à Landeslinghen pour leur couper les Vivres. Les ennemis ne purent plus faire un pas aprés cela qu'ils ne défilassent devant nôtre Armée, ce qui les obligea à demeurer quelque tems dans leur Camp, où ils souffrirent toutes sortes d'incommoditez. Enfin étant reduits ou à prendre les Vivres qui étoient dans Fribourg, ou à mourir de faim, ils voulurent se retirer du côté des montagnes; mais le Duc d'Anguien qui tenoit des partis en Campagne pour être averti à point nommé de l'heure qu'ils décamperoient, les ayant pour-suivis d'un côté, pendant que le Vicomte de Turenne les prit de l'autre, ils se trouverent si étonnez, qu'aprés avoir rendu un assez mediocre combat, ils ne songerent qu'à se sauver. Le Duc d'Anguien prit une partie de leur Canon & de leurs Bagages, & sans le Païs qui est difficile de lui-même & où il ne vouloit pas s'engager, il auroit encore rendu sa victoire plus entiere. On crut qu'aprés cela il iroit assieger Fribourg; mais le Vicomte de Turenne lui ayant representé que les ennemis pour pourvoir cette Place avoient dégarni toutes les autres, on embarqua l'Infanterie sur le Rhin, pendant que la Cavalerie fut investir Philisbourg. Toutes ces choses contribuoient beaucoup à la reputation du Duc d'Anguien, & il sembloit que le Vicomte de Turenne fût toûjours au même état, c'est à dire qu'il fût toûjours destiné à servir sous un autre: mais il se consoloit sur ce que du moins c'étoit sous le premier Prince du sang, & sur ce qu'on devoit encore lui attribuer une partie de ce qui se passoit. En effet, la grande jeunesse de

ce

ce Prince avoit encore besoin de conseil, & il étoit même plus necessaire de le retenir que les autres, parce qu'il avoit plus de courage. Les ennemis ayant rassemblé les débris de leur Armée avec beaucoup de peine marcherent du côté de Hailbron, & donnerent rendez-vous à quelques garnisons, pour tâcher avec elles de faire lever le siege de Philisbourg. Mais le Duc d'Anguien ayant pressé ses attaques, la Ville fut reduite avant qu'ils eussent fait seulement la moindre tentative. Si une bataille comme celle que les ennemis venoient de perdre avoit été capable de les étonner, la prise de cette Ville acheva de leur faire perdre courage. Ils contremanderent au même tems toutes les garnisons, & ne doutant point qu'aprés ce nouvel avantage le Duc d'Anguien ne voulût faire encore quelques Conquêtes, ils se tinrent dans leurs postes pour regler leurs mouvemens selon le besoin. Comme Philisbourg étoit un passage considerable sur le Rhin, le Duc d'Anguien ne voulut pas s'en éloigner, qu'il n'eût non-seulement reparé toutes les brêches, mais fait encore quelques nouvelles fortifications. Cependant toute l'Armée n'étant pas necessaire pour si peu de chose, le Vicomte de Turenne en prit une partie, & fut assieger la ville de Worms. Il trouva en marchant le Général Bek qui voulut lui disputer le passage, mais ayant passé sur le ventre à sa Cavalerie, il l'obligea de prendre la fuite. Worms n'ayant rien à esperer aprés sa défaite, reçût le vainqueur dans ses murailles, lequel ne jugeant pas à propos de s'y arrêter davantage marcha contre Mayence aprés s'être neanmoins assuré d'Oppenheim. Car l'Electeur qui avoit autrefois recherché nôtre protection voyant les affaires du Grand Gustave si florissantes, avoit changé de sentiment dés qu'il avoit vû que la fortune devenoit contraire à ceux

de son parti. Les ennemis qui avoient cru que toutes ces Places feroient plus de resistance, ne sçurent qu'opposer à ce torrent de prosperitez; ils exciterent leurs alliez à leur donner un prompt secours, ne voulant pas encore mesurer leurs forces avec celles du Vicomte de Turenne: mais n'en ayant pû avoir si-tôt, la Ville fut renduë avant qu'ils osassent se montrer. Le Duc d'Anguien se rendit promptement à l'Armée, soit qu'il eût de la jalousie de tant de progrez, ou qu'il aprehendât que les Troupes étant affoiblies par tant de garnisons, il ne fut aisé aux ennemis de leur faire recevoir quelque échec. Le Vicomte de Turenne sçachant qu'il venoit sursit les Articles de la Capitulation, & lui en fit tout l'honneur, ce qui fit admirer sa moderation & sa prudence. Le Duc d'Anguien aprés avoir fait son entrée dans la Ville où il avoit paru comme en triomphe, resolut à la persuasion des petits Maîtres de s'en retourner en Cour. Il laissa l'Armée sous la conduite du Vicomte de Turenne, qui preferant les Lauriers de Mars aux mirthes de Venus que l'autre étoit allé cuëillir, prit encore les Villes de Landaw & de Baccarach. La plûpart des Officiers ayant trouvé du vin merveilleux dans cette derniere Ville, y firent des débauches extraordinaires, ce qui étant sçu du Vicomte de Turenne, il s'en éloigna incontinent. Cependant étant bien aise de reprimer ce vice qu'il estimoit indigne d'un honnête homme, mais qui par l'exemple même de beaucoup des Généraux n'étoit devenu que trop commun parmi les Troupes, il en parla étant à table, & blâma fort ceux qui s'y adonnoient. Ce fut une leçon pour quelques uns; mais la plûpart en avoient contracté une telle habitude qu'ils ne s'en abstinrent pas davantage, & même il arriva quelque tems aprés que le Comte de Gadagne aprés avoir fait une gran-

grande débauche tua un laquais, qu'il avoit obligé de tenir une chandelle laquelle il pretendoit moucher avec ſon piſtolet. Le Vicomte de Turenne fut fort fâché de cet accident, mais le mal étant ſans remede, il prit ſujet de là de faire une nouvelle leçon à ſon Armée, ſans neanmoins faire d'application à perſonne. Cependant Gadagne lui montra l'exemple de ce qu'elle devoit faire, car ayant honte non-ſeulement de ce qui lui étoit arrivé, mais conſiderant encore dequoi étoit capable un homme qui avoit perdu la raiſon, reſolut de ne ſe jamais trouver en cet état, c'eſt pourquoi il s'abſtint de vin depuis. Tout cela ne plaiſoit point à beaucoup d'Officiers qui étoient accoutumez à Vivre plus licentieuſement ſous le Duc d'Anguien, & le Vicomte de Turenne ſçut qu'ils tenoient pluſieurs diſcours de lui, dont un autre ſe ſeroit peut être bien vengé. Il ne dit mot cependant, & au contraire il les convia tous à dîner chez lui. Ceux-ci s'attendoient qu'ils auroient quelque petite reprimande pendant le repas; mais ce Prince ayant pris d'autres meſures pour leur faire connoître leur faute, monta à cheval au ſortir de table, & leur dit de le ſuivre. Il avoit donné ordre à un de ſes gens de donner quelque argent à un ſoldat qui avoit coutume de ſe prendre de vin, & lui avoit dit de remarquer chez quel vivandier il iroit. Il prit le chemin de la baraque de ce vivandier conduit par ſon homme, & trouva juſtement le ſoldat, qui s'étoit tellement enyvré qu'il dormoit à dix pas de la porte. Il voulut le faire réveiller feignant de ne pas ſçavoir ce que c'étoit, mais celui-ci n'ouvrant la bouche que pour vomir quelque injure, ne reconnut ni Officiers ni Général, & voyant que chacun ſe moquoit de lui, il mit l'épée à la main & fit cent autres folies. Dans un autre temps le Vicomte de Turenne n'auroit eu garde de s'arrêter ſi long-tems à ſi peu de choſes; mais

mais l'occasion le voulant, il demanda à ceux qui étoient avec lui, ce qu'il leur sembloit de ce Soldat: chacun lui dit qu'il meritoit la mort aprés ce qu'il venoit de faire; mais lui prenant sa défense leur répondit que, s'il y avoit quelqu'un qui meritât punition, c'étoit plûtot le vivandier qui l'avoit excité à boire, que lui qui n'avoit peut-être pas bû depuis plus de deux mois, excepté cette fois là. Là-dessus il s'en alla, & tout son entretien fut de la difference qu'il y avoit d'un homme ivre à un homme qui ne l'étoit pas. Il dit cent choses à ce sujet, & entr'autres que si l'on blâmoit un Soldat que l'on trouvoit en cet état, combien à plus forte raison devoit on blâmer un Officier qui devoit avoir & plus de raison & plus d'honneur. Chacun reconnut bien que c'étoit une secrete reprimande, mais on l'attribua plûtôt au hazard qu'à un dessein premedité. Cependant le Vicomte de Turenne ne voulant pas donner méchant exemple aux Soldats, qui auroient pû trouver à redire de ce qu'il auroit pardonné à celui-ci qui avoit mis l'épée à la main, non-seulement en sa presence, mais qui lui avoit encore manqué de respect en beaucoup de choses, le fit mettre au Conseil-de-guerre. On le crut perdu, & en effet, il n'y avoit pas grand' chose à esperer pour lui: mais ce Prince qui lui avoit suscité cette affaire n'ayant garde d'être cause de sa mort, lui donna moyen de se sauver de la prison. Aprés la prise de tant de Places, beaucoup d'autres qui étoient de moindre importance se rendirent au Vicomte de Turenne, ce qui diminua tellement son Armée que les ennemis ne craignirent plus de se mettre en Campagne. Ce Prince crut faire beaucoup que de conserver ce qu'il avoit pris; c'est pourquoi demeurant sur la défensive, il pourvût principalement à Philisbourg sur lequel ils faisoient paroître de plus grands desseins. Les ennemis se voyant

voyant découverts se jettèrent inopinément sur Manheim & le prirent d'emblée, n'ayant trouvé dedans que quarre Compagnies de garnison. Le Vicomte de Turenne n'osa s'avancer pour le secourir, car les ennemis avoient de forts detachemens autour de Philisbourg, & peu s'en falut même qu'ils ne s'emparassent de la Ville, où ils étoient appellez par la faction de quelques traitres; mais ayant fait arrêter ceux-ci, il s'opposa aux autres qui s'étoient jettez dans des bateaux pour s'approcher plus facilement de la Ville. Jamais il n'eut tant besoin de sa prudence qu'il eut alors. Chacun le voyant foible prit plaisir à donner secours aux ennemis, & ils tâcherent tout en un même tems de surprendre les Villes de Spire, de Baccarach & de Creutzenac. Comme il étoit à portée de la premiere, ils se retirerent de devant dés qu'ils virent qu'il avoit découvert leur entreprise, mais pour les deux autres ils s'y attacherent plus fortement. Y ayant trouvé neanmoins plus de resistance qu'ils n'avoient esperé, le Vicomte de Turenne eut le tems de marcher contr'eux; & comme ils ne vouloient point de combat, ils se retirerent au delà du Mein. C'étoit quelque chose de fort glorieux à ce Prince que d'avoir ainsi conservé non seulement ses Conquêtes, mais d'avoir encore chassé les ennemis au de là de cette Riviere; neanmoins comme il avoit peur qu'ils ne tombassent sur les bras de la Lantgrave de Hesse, Princesse de grand cœur & qui depuis le commencement de la guerre avoit signalé son zele au service de la Couronne, il s'avança contr'eux resolu de les suivre par tout. Comme il étoit prêt à passer le Mein, il aprit qu'ils avoient assiegé Holcht petite ville qui apartenoit à cette Princesse. Comme c'étoit peu de chose que cette Place, il eut peur qu'elle ne lui donnât pas le tems de la secourir, & il fut incertain s'il y mar-

marcheroit, ou si pour les obliger à la quiter il devoit assieger Gersnheim. Ayant tenu le Conseil-de guerre à l'heure même sur ce sujet, ce dernier parti lui sembla le meilleur. Mais les ennemis n'ayant pas quité pour cela leur entrepriſe, ils se rendirent Maîtres de Holcht pendant qu'il s'empara de l'autre Place. De si grands succez rendirent la Reine-mere & le Ministre satisfaits au dernier point de sa conduite, & ils lui envoyerent deux mille Louïs d'or pour le rembourser de la dépense qu'il avoit faite au commencement de la Campagne. Ce n'étoit pas la quatriéme partie de ce qu'il avoit debourſé: car outre sa vaiſſelle d'argent qu'il avoit venduë, comme nous avons dit ci dessus, il avoit encore emprunté diverſes sommes à ses amis, & lui qui étoit si circonſpect quand il s'agiſſoit de prendre pour lui, ne l'avoit point été du tout lors qu'il avoit été queſtion du salut de l'Etat. Il en avoit envoyé un memoire à la Cour, & il croyoit qu'on lui renverroit du moins l'argent qu'il avoit emprunté: mais le Cardinal, qui aimoit mieux satisfaire ceux qu'il craignoit que ceux qui servoient bien, avoit diſposé des finances en faveur des autres, & s'étoit seulement souvenu de lui parce qu'il croyoit en avoir encore affaire. Le Vicomte de Turenne ne s'en seroit jamais plaint s'il n'eut cru qu'aprés avoir envoyé son memoire, comme nous venons de dire, il y alloit de son honneur à en avoir satisfaction. Il en parla au Cardinal; mais ce Miniſtre ne lui ayant pas rendu juſtice, il fut obligé de s'en plaindre à la Reine-mere, qui lui donna de belles paroles, mais fort peu de contentement, car les coffres étoient vuides par la dépense prodigieuſe qu'il falloit faire pour les Armées, outre que le Duc d'Orleans & le Prince de Condé se faiſoient bien acheter. Celui-ci tout fier d'avoir un fils d'une si grande eſperance ne vouloit rien signer qu'il n'en

n'en retirât quelque benefice. Et si le Duc d'Orleans n'en usoit pas tout-à fait de même, ses favoris au lieu de lui étoient des sangsuës qui vendoient bien cher la faveur de leur Maitre. Mazarin n'osoit rien dire se voyant encore mal établi; mais il tâchoit de leur donner de la jalousie l'un de l'autre, & il lui arrivoit souvent de les raccommoder aprés qu'il les avoit broüillez. Le Vicomte de Turenne se voyant oublié parmi tout cela fut obligé de chercher des amis pour rendre l'argent qu'il avoit emprunté, & il reçût en échange une ordonnance qui ne lui fut païée que plus de deux ans aprés. Ce fut le premier degoût qu'il reçût du Cardinal, mais qui fut suivi de beaucoup d'autres, comme nous le dirons quand il en sera temps. Comme cette affaire fit beaucoup d'éclat & qu'on le crut ulceré contre ce Ministre, le Duc de Beaufort & ceux de sa cabale qui n'étoient pas moins outrez contre lui lui firent faire diverses propositions par le Comte de la Chastre qu'il étoit allé voir en prison. Mais il fit réponse que son chagrin n'étoit pas capable de lui faire faire aucune chose dont il se pût repentir, qu'il étoit serviteur de la Reine-mere, & qu'il se déclareroit toûjours contre ses ennemis. Il eut assez d'honêteté pour ne rien dire à la Reine de cette conversation, ce qui auroit achevé de perdre le Comte de la Chastre qui avoit été mis à la Bastille pour s'être déclaré contre le choix qu'elle avoit fait de Mazarin. Beaucoup d'autres qui n'étoient pas plus contens du Cardinal tâcherent encore de le faire entrer dans leurs interêts, & même lui firent des offres assez avantageuses pour l'ébranler. Il fut en doute s'il devoit en avertir la Reine, & consulta là-dessus Mr. de Boüillon; mais il lui dit qu'ayant à parler contre des personnes puissantes, & n'ayant point de preuves pour juſti-

ſtifier ce qu'il avanceroit, il devoit prendre garde à ne paſſer pour un homme, qui cherchât à faire ſa cour aux dépens d'autrui. Cependant l'argent qu'il avoit emprunté lui fit beaucoup de tort; & comme il n'étoit pas riche & qu'il lui en faloit païer l'interêt. il fut obligé de ſe retrancher de beaucoup de choſes neceſſaires. Cela lui fit d'autant plus de peine qu'il voyoit les autres chargez de bienfaits, & entr'autres ceux qui commandoient comme lui les armées. La Motthe Houdancourt avoit été fait Duc de ſimple Gentilhomme qu'il étoit, & la Maiſon de Condé étoit ſi opulente qu'elle avoit trois fois plus de revenu qu'elle n'avoit de fonds il n'y avoit que peu de temps. Il n'y avoit point juſques au Comte du Pleſſis qui n'eût reçû des graces, & il ſembloit qu'il n'y eût eu que lui ſeul qu'on eût pris plaiſir à diſtinguer ainſi ſi deſavantageuſement. Ce n'en étoit que trop pour diſpoſer un eſprit maltourné à la revolte; mais lui qui conſideroit combien la Cour avoit d'affaires, crut qu'il devoit au contraire lui donner de nouvelles aſſurances de ſa fidelité, afin que ſi elle en étoit en doute par les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, elle pût du moins être en repos ſur ce qui le regardoit. L'embarras de la Cour provenoit bien moins de ce qui étoit arrivé hors du Royaume que de ce qui ſe paſſoit au dedans. Les armées de Flandres & d'Allemagne n'avoient eu qu'un heureux ſuccez, comme nous avons dit ci-devant, & ſi les autres n'avoient pas fait tant de conquêtes, du moins il ne leur étoit rien arrivé qui pût faire apprehender de facheuſes revolutions. La Motthe Houdancourt entretenoit la guerre en Catalogne avec des ſuccez differens; & comme s'étoit aſſez que de pouvoir ſoutenir la revolte, on étoit tout à fait content de ſa conduite. Il avoit perdu à

la

la verité Terragonne, mais il avoit porté la guerre jusques en Arragon, où il y avoit longtemps qu'elle ne s'étoit fait sentir, ce qui avoit tellement étonné ces peuples, que le Roi d'Espagne avoit été obligé de se rendre lui même dans son armée pour les rassurer. Il avoit passé delà en Catalogne pour tâcher de ramener cette Province à l'obeïssance, mais la Morthe ayant fait échoüer la plus grande partie de ses entrepriſes, il s'en étoit retourné à Madrid sans pouvoir rien executer de ce qu'il s'étoit promis. La Cour, comme nous venons de dire, ne pouvoit gueres souhaiter rien de plus avantageux; outre que les affaires d'Italie ne deperissoient pas entre les mains du Prince Thomas, dont la conduite avoit été suivie tantôt de la bonne & tantôt de la méchante fortune, car aprés avoir pris la citadelle d'Ast il avoit été obligé de lever le siege de Final contre qui il avoit tourné ses armes. C'en étoit assez neanmoins pour faire joüir le Royaume d'un grand calme, si comme nous avons déja dit le dedans n'eut pas été plus malade que le dehors. Quoi que Mazarin fit tout ce qu'il put pour contenter les Grands, leur ambition étoit insatiable, une seule grace qu'il refusoit leur faisoit oublier tout ce qu'il avoit fait pour eux, & lui de son côté n'étant gueres satisfait d'avoir affaire à ces ingrats, chercha à s'en défaire en les animant les uns contre les autres. Il fit ses brigues dans le Parlement, comme ils avoient fait les leurs, & il gagna le President de Maisons, qui lui ayant vendu bien cher sa faveur, prit soin de lui aquerir des creatures. Le Prince de Condé qui avoit infiniment d'esprit voyant que les choses ne pouvoient pas demeurer long-temps en l'état qu'elles étoient, fit alors un tour d'habile homme; car sçachant

que

que le Parlement donneroit un grand branle à ceux en faveur de qui il se déclareroit, il ne voulut pas rembourser plusieurs de ce corps à qui il devoit des rentes, quoi que son Intendant ne cessât de lui remontrer que ses cofres étant pleins, il feroit fort bien de s'aquiter; mais il lui répondit que tant qu'il auroit quelque chose à démêler avec eux, il se conserveroit leur affection, laquelle il perdroit au contraire dès le moment que leur interêt ne seroit pas joint avec le sien. Comme toutes choses tendoient ainsi à la sedition, Mazarin ne fut plus si liberal, & songea à faire provision d'argent, dont il ne pouvoit pas manquer d'avoir besoin bientôt. Chacun lui tourna le dos voyant qu'il avoit fermé sa bourse, & l'on commença à se plaindre que le Royaume fournissant tant de bons sujets, on en fut allé chercher un chez les étrangers pour le gouverner. On se plaignit aussi de ce qu'il avoit foulé le peuple par un nombre infini d'édits. Mais ceux qui faisoient ces plaintes sçavoient bien qu'il n'avoit pû faire autrement, étant accablé de la depense qu'il faloit faire pour faire subsister cinq armées, outre qu'ils avoient les premiers converti à leur profit une partie de ce qui avoit été levé en vertu de ces édits. Mazarin, qui connoissoit l'humeur de la nation, apprehendant tout de sa legereté fit passer en Italie quelque argent afin de le trouver au besoin; mais ne l'ayant pû faire si secretement que ses ennemis n'en eussent connoissance, ils prirent sujet de là de le rendre odieux aux peuples, à qui il l'étoit déja assez par sa qualité d'étranger. L'argent étant dissipé si mal à propos, c'étoit un beau moyen aux Espagnols de faire leurs affaires, si de leur côté ils n'eussent été bien embaraſſez: mais la revolte du Portugal & celle de la Cata-

Catalogne occupant la plus grande partie de leurs forces, ils n'en purent jetter que de mediocres sur la frontiere, ce qui entretint plutôt la guerre que de la terminer. Les Imperiaux ayant plus de repos chez eux s'éforcerent de passer le Rhin pour reprendre l'Alsace, & tout se trouva dans une si grande confusion de nôtre part, que ce ne fut pas un petit miracle de ce que nous pûmes nous tirer de tous ces desordres sans une plus grande perte. En effet, la Cour ne sçachant plus à qui se fier attribua ces malheureux évenemens au peu de fidelité des Généraux; & le Maréchal de la Motthe qui avoit été longtemps l'admiration du Royanme, fut arrêté pour avoir été batu voulant faire lever le siege de Lerida, & pour avoir levé celui de Terragonne. Quoi que ce ne fut encore rien pour nous que cette perte qui étoit à plus de deux cens cinquante lieuës de la capitale du Royaume, neanmoins comme elle arrivoit sous un Ministre peu aimé, ses ennemis ne manquerent pas de lui en attribuer la faute. Cependant tous les Généraux qui ne se sentoient pas appuyez étoient dans une peine extraordinaire, & l'exemple de la Motthe leur faisoit craindre avec raison qu'ils ne fussent traitez de même au premier malheur qui leur arriveroit. Le plus embarrassé de tous étoit le Vicomte de Turenne, qui aprés avoir fait tout ce que nous avons raporté, avoit tellement été abandonné de la Cour, qu'on lui avoit mandé qu'il fît de son mieux, & qu'il étoit impossible de lui envoyer tout ce qui lui faloit pour remettre son armée. Il avoit pensé mille fois quiter à une nouvelle si surprenante: mais comme il avoit beaucoup d'honneur, il avoit fait l'impossible, s'il faut ainsi dire. Cependant tout ce qu'il avoit fait étant peu de chose en comparaison des efforts des ennemis, ils lui tomberent sur les bras dans le cœur de l'hi-

l'hiver, ſi bien que lors qu'il s'attendoit à avoir quelque repos, il fut obligé de ſe mettre en campagne. Les ennemis ayant toujours beaucoup de regret de la perte de Philisbourg s'avancerent de ce côté-là, & tâcherent de s'emparer des places d'alentour, eſperant que s'ils pouvoient le bloquer une fois, il leur ſeroit aiſé en-ſuite de le reduire. Mais le Vicomte de Turenne s'y étant oppoſé, ils prirent leur chemin du côté de la Franconie, reſolus de deſoler les Etats de la Lantgrave de Heſſe qui avoit trop peu de forces pour les empêcher de faire tout ce qu'ils voudroient. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit retiré en deça du Rhin, conſiderant, que s'il laiſſoit perir cette Princeſſe, ce ſeroit ôter le cœur aux alliez qui étoient déja aſſez refroidis par le mauvais état de nos affaires, paſſa ce fleuve au même temps, & marchant avec une diligence merveilleuſe, il ſe trouva ſur leur paſſage. Ce leur fut une aſſez grande ſurpriſe que de le voir poſté là, lui qu'ils avoient laiſſé au de là d'un grand fleuve; mais étant obligez de s'arrêter pour ſonger à ce qu'ils avoient à faire, chacun eut le temps de ſe retrancher & de ſe preparer au combat, qu'on croyoit inévitable de part & d'autre. En effet, il y avoit lieu de croire que les ennemis n'auroient pas fait tant de chemin pour s'en retourner comme ils étoient venus; mais ayant trouvé le Vicomte de Turenne campé trop avantageuſement pour l'attaquer, ils ſe retirerent du côté du Nekre. Ce Prince qui avoit accoutumé ſes ſoldats à ſoufrir la faim & le froid, voyant que les ennemis le fuioient, eux qui l'étoient venus chercher dans les plus grandes rigueurs de la ſaiſon, ſe mit à leurs trouſſes, & les pourſuivit ſi vivement, que non ſeulement il leur fit paſſer le Nekre, mais les obligea encore à ſe retirer dans les montagnes. Il

paſſa

paſſa promptement la riviere aprés eux, reſolu de ne leur point donner de relâche: mais voyant la plûpart des ſoldats abatus de travail, & même une partie obligée de reſter derriere, tant par l'incommodité des chemins que par une pluye continuelle qu'il faiſoit depuis qu'il étoit en campagne, il aima mieux laiſſer échaper les ennemis que d'expoſer les ſiens à la cruauté des peuples, qui en avoient déja maſſacré pluſieurs qui n'avoient pû ſuivre. Cependant il envoya le Colonel Roſe aprés eux, avec ordre de voir ce qu'ils deviendroient: car comme aprés de ſi grandes fatigues il étoit bien-aiſe d'envoyer ſes gens en quartier d'hiver, il avoit peur qu'ils ne revinſſent ſur leurs pas lors qu'il y penſeroit le moins. Roſe les côtoya pendant quatre jours, & fit pluſieurs priſonniers qui lui raporterent qu'ils alloient de leur côté prendre du repos, tellement que croyant avoir ſatisfait entierement à ſes ordres, il s'en revint trouver le Vicomte de Turenne, à qui il rendit compte de ce qu'il avoit fait. Mais les ennemis ne le ſurent pas plûtôt en chemin qu'ils detacherent quatre mille chevaux, leſquels prirent les mêmes logemens qu'il venoit de quiter, & ainſi arriverent vingt quatre heures aprés lui, & ſi à-propos que le Vicomte de Turenne avoit déja envoyé ſon armée en quartier d'hiver. Comme elle étoit toute diſperſée d'un côté & d'autre, & qu'elle étoit bien éloignée de s'attendre à une pareille ſurpriſe, une partie fut enlevée devant que l'autre pût être avertie, & ce fut un ſi grand deſordre que jamais il ne s'en étoit vû un ſemblable. Il eſt impoſſible de repreſenter la douleur du Vicomte de Turenne à une nouvelle ſi imprevuë; neanmoins étant reſolu de perir ou de ſauver ce qui reſtoit de ſes gens, il envoya avertir les quartiers de s'avancer inceſſament juſ-

ques à un certain lieu qu'il designa, & s'y rendit au même temps avec ce qu'il put de cavalerie. Peu de ceux qui étoient éloignez s'y purent rendre en sureté, les ennemis s'étant emparez des passages, & les ayant tués ou faits prisonniers lors qu'ils s'y étoient presentez. Cependant quelques-uns n'ayant pas laissé de le joindre, il fit ferme à un défilé, & ce fut quelque chose d'extraordinaire que de voir combien de fois il s'exposa pour donner le temps aux siens de se retirer à Mariendal où l'infanterie étoit restée. Comme les ennemis voyoient que pour rendre leur victoire complette il ne leur manquoit plus que de lui passer sur le ventre, ils firent de si grands efforts, que si la nuit ne fut survenuë il auroit eu de la peine à se tirer de là: mais s'étant servi de l'obscurité pour faire sa retraite, il embarrassa les ennemis qui ne sçurent quel chemin il avoit pris, & qui trouverent d'ailleurs beaucoup de bois où ils eurent peur de rencontrer quelque embuscade. Ils jugerent donc à propos d'attendre la pointe du jour pour le poursuivre; mais le Vicomte de Turenne ayant eu la nuit d'avance le pressa de gagner le Mein, & il n'y eut que les traineurs qui tomberent entre leurs mains. Il est vrai que pour les amuser encore il leur abandonna quelques équipages, sur lesquels s'étant jettez nonobstant tout ce que leur purent dire leurs Commandans, ils n'arriverent sur les bords du Mein que lors qu'il venoit de le passer. Ils n'oserent s'engager plus avant à le poursuivre depeur de manquer de vivres, & enfin il se retira au deça du Rhin dans une affliction inconcevable. Il n'y a gueres de malheur qui ne soit imputé au General, mais personne ne rejetta celui-ci sur le Vicomte de Turenne que l'on sçavoit avoir pris toutes ses pre-

precautions. Il n'en fut pas de même du Colonel Roie, par la faute de qui il étoit arrivé: & l'on sut bien dire que s'il eut détaché de petits partis en se retirant, il auroit su ce qui se passoit, & qu'il auroit été facile de se tenir sur ses gardes. Les Imperiaux aprés cela ne trouvant plus de resistance reprirent leurs premieres brisées & se jetterent sur les Etats de la Lantgrave de Hesse, qu'ils auroient desolez entierement si les Suedois n'eussent tout quité pour accourir à son secours. Cependant cela aporta beaucoup de prejudice à leurs affaires, & sans cette conjoncture ils se voyoient en état d'aller jusque à Vienne: car au lieu de s'arrêter sur le Rhin, ils avoient porté la guerre en Boheme, où aprés avoir gagné une grande bataille dans laquelle le General des Imperiaux avoit été tué, ils étoient entrez en Maravie, & pretendoient se joindre au Prince de Transilvanie, qui de son côté avoit fait de si grandes conquêtes que l'Empereur ne s'étoit jamais vû en plus méchant état; aussi ne croyant pas la Couronne de Hongrie en sureté à Presbourg, il l'avoit déja fait transporter ailleurs, depeur que ce Prince qui aspiroit à ce Royaume ne s'en servir pour son couronnement. Les Danois tirerent pareillement beaucoup de profit de nôtre défaite, & obligerent Vrangel de lever le siege de Rensbourg, son armée ayant été affoiblie par un détachement qu'il lui falut envoyer en Allemagne. Si la saison eut été un peu plus avancée, les ennemis auroient bien encore profité davantage de leur victoire; mais les fourages n'étant pas encore venus à la campagne, ils ne purent s'acheminer que du côté où ils avoient des magazins. Le Vicomte de Turenne ayant ramassé les debris de son armée repassa le Rhin pour se

joindre aux Suedois & aux troupes de Hesse, & fit admirer son courage qui n'avoit pû être abatu par un coup si malheureux. Il évita mille embuches qu'on lui dressa en chemin, & étant arrivé heureusement au rendez-vous, il s'aboucha avec les autres chefs, qui resolurent de se tenir sur la défensive jusques à ce qu'il fut venu quelque secours de France. Mais c'étoit la dificulté de l'envoier, Mazarin trouvoit tous les jours de nouveaux obstacles pour lever de l'argent, & il faloit d'ailleurs que pour avoir cent mille écus il fît des remises si considerables, que l'Etat se trouvoit abîmé par ses emprunts. Le Duc d'Orleans de son côté s'opposoit aux nouveaux édits sous pretexte du bien public, & ce n'étoit qu'avec de grandes promesses ou pour lui ou pour ses favoris qu'il arrachoit son consentement. Cela fait il faloit encore faire passer les Edits au Parlement, où ses ennemis lui faisoient tant d'affaires qu'il étoit quelquefois prêt à renoncer à tout. Pour sortir de cet embarras il n'avoit point trouvé de meilleur moyen que de donner le commandement des principales armées au Duc d'Orleans & au Duc d'Anguien, afin que le besoin qu'ils auroient eux-mêmes de toutes choses les fit concourir avec lui à la levée des deniers, mais comme cela ne lui réüssissoit pas toujours, il fut obligé de dire cette fois-là en plein Conseil, que s'étoit leur affaire que de remedier aux necessitez du Royaume. Il leur fit donc donner un memoire de tout ce qu'il leur faloit, aprés quoi il leur fit voir à quoi on avoit dépensé les fonds qui avoient été levez l'année precedente, & le besoin qu'on avoit d'en lever de nouveaux. Cette dépendance dans laquelle ce Ministre sembloit entrer fut agreable au Duc d'Orleans & au Duc d'Anguien, aussi-bien qu'au Prince de Condé qui n'avoit pas le moins de pouvoir dans le Conseil, & étant tous convenus de ce qu'il y avoit à faire, le

le Duc d'Orleans se prepara à retourner en Flandres, & le Duc d'Anguien en Allemagne. On envoya encore une autre armée contre le Duc de Lorraine, lequel ayant l'amitié de ses peuples, trouvoit moyen de temps en temps de rentrer dans quelques-unes de ses places dont on pretendoit encore le chasser; car si l'on eut soufert qu'il s'y fût établi, c'étoit le moyen de faire revolter toute la Province qui haïssoit la domination Françoise. Quoi que les affaires pressassent beaucoup en Allemagne, cette entreprise paroissant plus de consequence qu'aucune autre, on y envoya le Marquis de Villeroi qui assiegea la Motthe, pendant que le Duc d'Anguien s'arrêta pour faire tête au secours. Les Suedois gronderent fort de ce qu'au prejudice de leurs affaires on en entreprît ainsi de nouvelles; mais le Vicomte de Turenne leur faisant entendte que ce siege ne dureroit pas, tâcha de moderer leur mécontentement. Cependant il fut plus long qu'il ne pensoit, & le Gouverneur fit une si belle défense que le Duc de Lorraine eut assez de temps pour le secourir. Il se mit en marche pour cela, & ayant joint à ses troupes quelques regimens que lui donnerent les Espagnols, il passa la Meuse, & esperoit déja que rien ne pourroit s'opposer à son entreprise, quand il trouva le Duc d'Anguien posté avec tant d'avantage qu'il fut obligé de s'arrêter. Il fut tenté de combattre, & il sembloit qu'il le dût faire, puis qu'il s'agissoit de secourir des gens qui devoient perdre courage s'ils le voyoient retirer: mais considerant qu'il avoit affaire à un jeune Prince pour qui la fortune sembloit avoir abandonné tout le monde, il laissa perdre cette place, & se contenta d'en être le témoin. Cependant le Duc d'Orleans étoit entré en Flandres, où le Prince d'Orange s'étant acheminé pareillement, les Espagnols se trouverent si embarrassés qu'ils ne purent défendre le Fort Mardik contre ce Duc,

qui acheta neanmoins bien cher sa conquête ; car nous perdîmes plus de trois mille hommes devant, ce qui étoit beaucoup pour un si petit trou. Cette perte ne nous empêcha pas de prendre encore Bourgourg, Bethune, St. Venant avec quelques autres petites places, pour récompense desquelles on tâcha de faire prendre Hulst au Prince d'Orange qu'il avoit assiegé; mais y ayant perdu une partie de son armée, il eut le regret d'avoir vû les autres réüssir, & d'être obligé de lever le siege. Les Suedois, qui ne pouvoient ignorer les grands efforts que nous faisions en Flandres & en Lorraine pendant qu'ils étoient obligez de garder, s'il faut ainsi dire ; le Vicomte de Turenne, étoient dans une colere horrible contre nous, & ce Prince après les avoir amusez quelque tems ne sçavoit plus que faire pour leur faire prendre patience. Il avoit dépêché divers courriers à ce sujet au Duc d'Anguien & au Cardinal, lesquels ne lui avoient point fait d'autre réponse sinon qu'on ne pouvoit pas faire autrement. Le pretexte des Suedois étoit que non-seulement ils manquoient toutes leurs affaires par là, mais qu'encore ils avoient à delivrer un de leurs Capitaines qui étoit environné d'ennemis ; mais le veritable motif étoit qu'ils n'étoient pas propres à vivre dans la discipline, où ils étoient obligez de se reduire depuis qu'ils n'étoient pas les plus forts ; ils souhaitoient ainsi de voir venir un secours assez puissant pour recommencer une vie qui leur étoit plus agreable. Koningsmark sur tout qui avoit fait sa fortune pas les armes ne s'accommodoit pas du tems present, & il lui ennuyoit fort qu'il ne s'en vit delivré. Enfin Villeroi ayant reduit la Moithe avec quelques autres petites places que tenoit encore le Duc de Lorraine, le Duc d'Anguien n'ayant plus que faire en ces quartiers-là s'avança en Allemagne, où il étoit attendu

tendu avec beaucoup d'impatience. Perſonne n'oſa s'oppoſer à ſon paſſage, ainſi ayant joint le Vicomte de Turenne ſans aucune difficulté, il ne fut plus queſtion que d'apaiſer les Suedois, qui dés ſon arrivée montrerent quel étoit leur mécontentement: car quoi qu'ils viſſent que les ennemis ſe preparoient à défendre le paſſage du Nekre, ils demanderent à ſe ſeparer. Il eſt aiſé de s'imaginer le chagrin du Duc d'Anguien à cette propoſition, il s'emporta extraordinairement; mais le Vicomte de Turenne lui ayant remontré que les étrangers ne ſe gagnoient pas de la ſorte, il conſentit qu'il les vît de ſa part, & qu'il tâchât de les ramener par la douceur. Koningsmark animé par les raiſons que nous avons deduites ci-devant, ſe montra non-ſeulement ſourd à ſes remontrances, mais attira encore à ſon parti celui qui commandoit les troupes de Heſſe, lequel à ſon exemple demanda à s'en aller. On fut un jour & demi à traiter de cette affaire, & tout ce que l'on put gagner aprés un ſi long-tems, fut que Koningsmark s'en iroit, mais que l'autre attendroit des nouvelles de ſa Maîtreſſe. Cependant les ennemis ayant eu le tems de ſe retrancher ſur le bord de la Riviere, le Duc d'Anguien ne jugea pas à propos de la paſſer en leur preſence, & aima mieux attaquer Wimſem. Le Duc de Bavieres, dont les Troupes faiſoient la plus grande partie de l'Armée de l'Empire, voyant que le Duc d'Anguien en vouloit à ſes Etats, leur envoya ordre en même tems de ſe retirer, & en fit entrer dans les Places pour qui il y avoit à craindre. Wimſem étant reduit, nôtre Armée paſſa le Nekre, & marcha aprés les ennemis dont le gros s'étoit retiré auprés de Norlingue. Il ſembloit que la fortune eût choiſi ce lieu-là pour la gloire du Duc d'Anguien, car c'étoit

encore le même où il avoit l'année precedente remporté une victoire si considerable ; ainsi étant animé par ce souvenir il resolut de marcher contr'eux, dés le moment qu'il se seroit assuré de Rottembourg qui lui étoit necessaire pour sa retraite. Les ennemis crurent aprés cela qu'il mettroit le siege devant Dunkespiel, & qu'il n'auroit garde de s'engager entre leur Armée & cette Ville où il y avoit une grosse garnison. Mais le Duc d'Anguien ne croyant pas qu'il y eût grand danger pour lui les laissa se flater de cette esperance, & lors qu'ils croyoient encore le peril éloigné, il leur tomba sur les bras. Ils n'eurent le tems que de se mettre en bataille derriere un marais, qui rendit les approches si difficiles qu'à moins que de vouloir perdre l'Armée il n'y avoit pas moyen de donner. Ce fut une grande mortification pour le Duc d'Anguien qui s'imaginoit être à la veille de combattre ; neanmoins les Généraux lui ayant representé le danger qu'il y avoit à se trop presser & qu'il valoit mieux leur couper les Vivres, il fut obligé de se conformer à cet avis. Les deux Armées demeurerent donc en presence pendant quelques jours, durant lesquels on se tira bien jusques à trois mille volées de Canon. Cependant chacun avoit besoin de Vivres, & si les ennemis avoient de la peine à en faire venir à cause de nôtre Armée qui les incommodoit, nous en avions aussi à cause de Dunkespiel qu'on avoit laissé derriere, desorte qu'il nous falloit des convois toutes les fois qu'il en falloit avoir. Le Duc d'Anguien craignoit qu'ils ne prissent ce tems-là pour faire retraite, & que son Armée étant affoiblie considerablement, il ne lui fût difficile de faire tout ce qu'il voudroit. Cela l'obligeoit souvent à laisser pâtir l'Armée, mais l'on se consoloit sur ce que

les

les ennemis souffroient du moins autant, & qu'ils seroient obligez bientôt à decamper. En effet, aprés avoir été dans une extrême necessité de toutes choses, les Généraux ne pouvant plus temporiser leverent le Camp pendant la nuit, & tâcherent de gagner Nortlingue. Quoique le Prince de Condé tint continuellement des partis sur les aîles, il ne pût-être averti assez à tems de leur retraite, & ils eurent celui de se camper sur deux éminences entre un bois & un marais qui couvroient leur droite & leur gauche; leur tête étoit aussi fortifiée par un assez bon Château, & par un Village où ils jetterent une partie de leur Infanterie qui s'y retrancha si-bien, que quand le Duc d'Anguien arriva il lui fut aisé de reconnoître qu'il auroit de la peine à les chasser de là; neanmoins venant à faire reflexion que tant plus il s'arrêteroit, tant plus y auroit-il de difficulté pour lui, il mit son Armée en Bataille, & fit des détachemens pour attaquer ce Village. Marsin, qui se rendit depuis fort renommé par sa trahison qui nous fit perdre la Catalogne, fut commandé pour cette expedition, & s'y porta en homme de courage; cependant ayant reçû quelque blessure, & la plûpart de ses gens étant défaits, le Duc d'Anguien le fit soutenir par le Comte de la Moussaye, qui étoit une autre de ses creatures, & en qui il n'avoit pas moins de confiance. Jamais on ne combatit avec plus de vigueur ni plus d'opiniâtreté de part & d'autre; mais les ennemis qui avoient beaucoup d'avantage par la situation des lieux & par leurs retranchemens ayant encore repoussé la Moussaye, le Duc d'Anguien fut lui-même à la charge & y fit tuer son Cheval. Comme c'étoit trop hazarder pour un Général, on le pria de se retirer; mais ne voulant écouter personne il se tint au milieu

du feu, & de la voix, & de la main excita chacun à faire son devoir. Cependant la Cavalerie cherchoit un passage pour aller chercher celle des ennemis, qui ne s'avançoit qu'à mesure qu'elle voyoit la nôtre s'approcher de trop prés. Le Vicomte de Turenne qui commandoit l'aîle gauche considerant qu'il n'y avoit que cette voye-là pour gagner la Bataille, s'efforçoit de passer entre le Village & une montagne sur laquelle les ennemis avoient du Canon; & quoi qu'il eut en même tems à essuyer le feu de ces deux endroits qui le prenoient en flanc, il chargea si rudement ceux qui s'opposoient à son passage, qu'il leur fit prendre la fuite. Le Général Merci qui les commandoit ayant fait tout son possible pour les rallier, aussi bien que Gleen l'un des Généraux, on recommença la charge, mais qui ne fut pas de longue durée, car celui-ci ayant été pris & l'autre tué sur la Place, les ennemis ne songerent plus qu'à se sauver. Leur aîle gauche qui avoit affaire à nôtre droite laquelle étoit commandée par le Maréchal de Grammont avoit fait jusques-là une grande resistance; mais apprenant que l'autre aîle étoit défaite entierement, elle prit la fuite avec tant de desordre, qu'elle fut bientôt reduite au même état. Pour ce qui est de l'Infanterie, ayant été abandonnée de la Cavalerie elle fut taillée en pieces. L'on fit peu de prisonniers, & le Duc d'Anguien aima mieux qu'on tuât que de s'en embarrasser. Cependant le Vicomte de Turenne qui ne se plaisoit pas à voir repandre du sang à moins qu'on n'eût les armes à la main, pardonna à tous ceux qui lui demanderent quartier, & même fit passer son Cheval sur le corps d'un Soldat qui venoit d'en tuer un de sang froid en sa presence. C'en fut assez pour retenir les autres, qui non-seulement tâcherent de

ne

ne ſe pas attirer un pareil traitement, mais qui encore furent bien aiſes de s'accoutumer à ſon humeur. Car outre que ce qu'ils lui voyoient faire tous les jours à la guerre leur donnoit de l'eſtime pour ſa perſonne, ils n'en avoient pas moins pour ſes mœurs qui le rendoient l'admiration de toute l'Armée. Il eut un Cheval tué ſous lui en cette occaſion, de laquelle il auroit eu toute la gloire, ſi l'extrême valeur du Duc d'Anguien ne lui eût tenu lieu de toutes choſes. En effet, ſans prendre garde qu'il avoit fait tuer beaucoup de monde, on lui attribua tout ce qui s'étoit fait de beau, & ce fut aſſez de l'avoir vû au plus fort de la mêlée pour faire dire aux Soldats que la victoire étoit obligée de ſuivre un ſi grand courage, car nôtre Nation a cela de propre qu'elle eſtime la bravoure par-deſſus tout. Aprés cette victoire le Duc d'Anguien s'empara facilement de Dunkeſpiel & de Norlingue, & eut pouſſé ſes Conquêtes plus loin, ſi le Duc de Bavieres n'eut trouvé moyen de les arrêter en lui faiſant diverſes propoſitions d'accommodement. Comme il ne pouvoit arriver rien de plus avantageux à la Couronne que de détacher ce Prince des interêts de nos ennemis, le Duc d'Anguien ſe laiſſa amuſer quelque tems de cette eſperance, pendant quoi l'Empereur ſe preſſa d'envoyer du ſecours au Duc de Bavieres, car il voyoit ſes affaires en méchant état s'il en étoit abandonné. On blâma le Duc d'Anguien de s'être arrêté pour ſi peu de choſe. Cependant quand même il ſe ſeroit avancé davantage il auroit été bientôt obligé de reculer. L'Archiduc Leopold & Galas qui étoient pour obſerver Tortenſon Capitaine Suedois qui avoit aſſiegé Brin, ayant eu ordre de marcher promptement au ſecours de la Bavieres, le Duc d'Anguien ſe

retira alors à Philisbourg, soit qu'il fût incommodé ou qu'il feignît de l'être, & laissa le commandement de son Armée au Vicomte de Turenne & au Maréchal de Grammont, qui resterent encore quelque tems dans le Païs où ils firent des courses : mais l'Archiduc s'aprochant avec Galas, il leur fut impossible de tenir la Campagne contre ces deux Généraux, qui étant joints avec les Bavarois ne faisoient gueres moins que quarante mille hommes. Il fallut donc songer à suivre la route qu'avoit prise le Duc d'Anguien, & pour amuser l'ennemi ils laisserent garnison dans les Places qu'on avoit conquises. L'Archiduc sans s'y arrêter se mit à leurs trousses & leur donna beaucoup d'affaires; mais y ayant remedié par leur conduite, ils se mirent à couvert sous le Canon de Philisbourg. L'Archiduc qui auroit bien voulu pouvoir emporter cette Place, fit mine de vouloir passer le Rhin pour leur en faire quiter le voisinage; mais voyant que rien n'étoit capable de leur faire abandonner leurs postes, il retourna sur ses pas & reconquit toutes les Places que ceux de son parti avoient perduës. Il ne resta donc de cette Campagne que le souvenir de ce qu'on avoit fait de beau, car pour l'avantage il se trouva perdu avant qu'elle fut achevée. Cela ne contenta pas la Cour qui avoit esperé de plus grandes choses de tant de grands commencemens, & ce fut toûjours à recommencer pour elle, c'est-à-dire, qu'il lui falut toûjours faire les mêmes efforts & les mêmes dépenses pour mettre la Frontiere en sureté. Elle fut un peu plus heureuse du côté de Catalogne, où le Comte de Harcourt qui avoit pris la Place du Maréchal de la Motthe arrêta non-seulement les ennemis, pendant que le Comte du Plessis fit le siege de Roses, mais les batit encore

core au passage de sa Segre & dans la plaine de Liorens. Sa victoire étonna les Espagnols, & il étoit en état d'en retirer une grande utilité, mais il fut obligé de borner toutes ses Conquêtes à la prise de Balaguier pour accourir promptement à Barcelonne où se formoit une dangereuse conspiration. L'ayant dissipée par sa presence il n'osa s'éloigner de la Ville, ce qui donna quelque relâche aux ennemis, qui tâchoient du côté d'Italie de se venger des pertes qu'ils faisoient en ce Païs-là. Le Prince Thomas avoit pris l'année precedente la Roque de Vigevane, Place avancée dans le Milanois, & d'où il portoit la guerre jusques dans le cœur de cet Etat. Les Espagnols avoient grande envie de la ravoir; mais quoi qu'ils fussent Maîtres des Indes d'où nous vient ce metail si estimé sur la Terre, ils en avoient tant depensé dans toutes les guerres qu'ils soutenoient depuis si long-tems, qu'ils ne purent être si-tôt prêts pour cette entrepriſe. Cependant le Comte du Plessis aprés avoir fait le Siege de Roses eut ordre de retourner en Italie, ce qui apporta encore obstacle à leurs desseins; neanmoins au lieu d'attaquer cette Place ils resolurent de s'opposer à sa jonction avec le Prince Thomas. Ce Prince ayant découvert leurs desseins voulut les prevenir, mais s'étant retranchez sur les bords de la Riviere de Mora, il se vit obligé de combatre. Il en surſit la resolution jusques à ce qu'il eut nouvelle du Comte du Plessis, & il eut été bien-aise qu'il eut pû paroître en même tems pour avoir sa part de l'honneur qu'il y avoit à acquerir; mais ayant apris qu'il étoit aussi arrêté par un autre corps d'Espagnols, il jugea qu'il n'y avoit plus à differer. En effet, il commençoit à manquer de Vivres & ne sçavoit où en recouvrer. Le Comte du Plessis n'étoit pas dans

la même neceſſité ; mais le peril où étoit ce Prince le rendant capable de tout entreprendre, il ſe mit en état d'en venir aux mains avec les Eſpagnols, qui étoient aſſez forts pour lui donner des affaires, ſi une méchante nouvelle ne les eut obligez de ſe retirer ; ce fut celle du combat qui venoit de ſe donner entre le Prince Thomas & leurs Troupes, dans lequel ils avoient été obligez d'abandonner le paſſage de la Riviere. Cette victoire ne produiſit neanmoins rien de conſiderable, car les Eſpagnols s'étant bientôt remis de leur défaite firent tête à ce Prince, & firent échoüer tous ſes deſſeins. D'ailleurs, le Comte du Pleſſis qui avoit été fait Maréchal de France aprés la priſe de Roſes, ſe mit mal avec le Prince Thomas, & mépriſoit, s'il faut ainſi dire, ſes commandemens. Ce qui ayant rendu les Eſpagnols plus hardis, ils firent le Siege de la Roque ſur la fin de la Campagne. La garniſon ſe défendit vigoureuſement, & donna aſſez de temps à ce Prince pour la ſecourir ; mais ayant mieux aimé aller faire un tour à Paris, le Maréchal du Pleſſis, à qui il avoit tout exprés ôté les moyens d'en venir à bout, fut obligé de lui permettre de ſe rendre. Chacun commençoit fort à ſe degouter de cette guérre, qui ne produiſoit que beaucoup de depenſe & peu de fruit. Cependant Mazarin n'oſoit parler de paix, ſoit qu'il apprehendât d'y trouver trop d'obſtacles, ou que connoiſſant l'humeur de la Nation Françoiſe à qui il faut de l'occupation, il eût peur que n'ayant plus d'affaires au dehors, elle n'en ſuſcitât bientôt au dedans. Les Danois & le Prince de Tranſilvanie ſe montrerent plus ſages & firent la Paix, les uns avec la Suede, les autres avec l'Empereur. Tout l'effort de la guérre tomba donc de nôtre côté, & il fallut un nombre infini d'Edits pour y ſubvenir. Comme

me il se levoit extraordinairement d'argent parmi le peuple, & qu'il couroit toûjours un bruit sourd que le Cardinal l'envoyoit en Italie, il fut bien-aise de faire quelque nouvelle entreprise où l'on put croire qu'il employât tant d'argent. Pour cet effet, outre tout ce qu'il lui avoit fallu faire l'année precedente, il mit encore une Armée Navale sur pié, & le Duc de Brezé beau frere du Duc d'Anguien en eut le commandement comme Amiral de France. Cependant sous pretexte de cette depense le Cardinal fit encore passer beaucoup d'argent en Italie, & le Royaume s'apauvrissoit, tellement que chacun regretoit le Ministere du Cardinal de Richelieu, sous lequel ils disoient que les affaires du moins étoient florissantes, au lieu qu'elles panchoient maintenant vers leur ruine. Car ce n'étoit pas seulement en Allemagne & en Italie que les ennemis avoient repris nos Conquêtes, mais encore en Flandres où nous avions perdu le fort Mardik. C'étoit un chagrin pour tous les bons François, qui auroient fait beaucoup plus de cas de voir reculer nos Frontieres de ce côté là, que de porter la guerre en des endroits si éloignez. Ce fut la raison pour laquelle Mazarin fit de grands efforts pour gagner le Prince d'Orange, sans lequel il étoit difficile de réüssir en ce Païs; & s'en étant assuré, le Duc d'Orleans se rendit dans son Armée, auquel pour faire plus d'honneur on donna le Duc d'Anguien pour Lieutenant Général. Le Vicomte de Turenne par ce moyen demeura seul en Allemagne, dont il n'auroit pas été fâché si on lui eut donné des Troupes suffisantes pour se défendre: mais le Cardinal ne l'ayant fait que parce que le Duc d'Anguien n'étoit pas d'humeur à risquer sa reputation à la tête de si peu de monde, ce fut à lui à prendre si bien ses me-

meſures qu'il pût s'empêcher d'être batu. Comme la Campagne eſt plûtôt ouverte en Flandres qu'en aucun lieu, on eut le tems de voir ce qui y arriveroit devant que rien ſe paſſât ailleurs. Le Prince d'Orange ſuivant le traité qu'il avoit fait avec Mazarin fit avancer des Vaiſſeaux dans la Manche, & s'étant mis aux Champs d'un autre côté, il tâcha de ſe joindre au Duc d'Orleans, qui aprés avoir pris Courtray paſſa le Canal de Bruges. C'étoit le deſſein des deux Généraux; mais le Prince d'Orange ayant pretendu commander aprés le Duc d'Orleans, pour éviter toute ſorte de conteſtation on jugea à propos de le laiſſer agir à part, & de lui donner ſeulement quelque renfort, parce que ſon Armée n'étoit pas autrement conſiderable. Le Duc d'Orleans ayant jetté les yeux ſur le Maréchal de Grammont, il le chargea de cet emploi, & il paſſa dans ſon Camp avec ſix mille hommes. Cela embarraſſa plus les Eſpagnols que ſi l'on eût ſuivi le premier deſſein; car étant obligez de diviſer pareillement leurs forces, ils furent moins en état de reſiſter que s'ils avoient pû demeurer en corps. Le Prince d'Orange s'efforça de donner de la jalouſie à toutes les Places, de même que le Duc d'Orleans. Cependant les Vaiſſeaux qui paroiſſoient dans la Manche donnant lieu de craindre principalement pour celles de la Mer, les Eſpagnols y firent entrer garniſon. Pocolomini aprés cela obſerva les deſſeins du Duc d'Orleans qui s'étoit aproché des côtes; mais le Prince d'Orange l'attirant adroitement, le Duc d'Orleans mit le Siege devant Mardik, devant lequel le Duc d'Anguien reçût pluſieurs coups ſur ſes armes & dans ſon buffe qui lui ſauverent la vie. Ce jeune Prince ayant couru un ſi grand danger, toute l'Armée s'intereſſa pour

pour ſon ſalut, ce qui donna tant de jalouſie au Duc d'Orleans, qu'aprés avoir pris Mardik il s'en retourna en Cour ſous pretexte de quelque incommodité. Le Duc d'Anguien demeura Maître de l'Armée aprés ſon depart, & n'ayant que des deſſeins proportionnez à ſa grande reputation, il reſolut d'aſſieger Dunkerque, aprés neanmoins qu'il ſe ſeroit ouvert les paſſages par la priſe de Bergues. Cette Place n'ayant pû reſiſter à ce jeune Prince, il s'aprocha de l'autre qui étoit trop conſiderable pour la laiſſer perdre ſans coup ferir. Les Eſpagnols aſſemblerent donc en diligence toutes leurs forces, & ſe fiant aux promeſſes des Anglois qui devoient venir par Mer pendant qu'ils attaqueroient par Terre, ils s'aprocherent des lignes du Duc d'Anguien, dont ils differerent l'attaque juſques à leur venuë. Cela donna le tems au Duc d'Anguien de fortifier ſon Camp; mais les Eſpagnols voyant que les Anglois ne paroiſſoient point, & aprenant d'ailleurs que leurs troubles domeſtiques les mettoient hors d'état de leur donner aucun ſecours, ils ſe retirerent, aprés avoir eſſayé vainement de venir à bout tout ſeuls d'un ſi grand deſſein. Ceux de Dunkerque ayant perdu par là toute ſorte d'eſperance, le Duc d'Anguien crût qu'ils ſe rendroient, & les fit ſommer; mais ils ſe défendirent encore fort bravement, juſques á ce que voyant tous leurs dehors pris & le mineur attaché à leur muraille, ils jugerent à propos de capituler. Une Conquête ſi conſiderable auroit donné beaucoup de jalouſie aux Anglois dans un autre temps; mais ils étoient ſi acharnez à vouloir limiter l'autorité Royale, qu'ils avoient perdu le ſentiment de toute autre choſe. Les Eſpagnols leur voulurent beaucoup de mal de les avoir ainſi amuſés; cependant ils ſe vengerent

ſur

sur le Prince d'Orange qui avoit assiegé Venlo, & l'ayant obligé de lever le siege, le Maréchal de Grammont se trouva bien empêché pour prendre des quartiers d'hiver ; neanmoins il trouva moyen de tromper ceux qui gardoient les passages, & aprés avoir couru divers dangers, enfin il aborda sur la frontiere où il ne ramena que quatre mille hommes. Comme cette campagne étoit beaucoup avantageuse pour nous, on ne sçauroit dire combien le Duc d'Anguien reçût d'aplaudissemens à son retour : car outre la joye que la Cour avoit de ses heureux succez, elle recevoit à tous momens de bonnes nouvelles d'Allemagne, ce qui la rendoit encore plus disposée à lui donner toute sorte de satisfaction. Le Vicomte de Turenne en suite de ce que nous avons raporté ci-dessus avoit passé tout l'hiver sur le Rhin, où il avoit envain sollicité du secours pour chasser les ennemis du païs de Hesse qu'ils avoient occupé. La Lantgrave avoit joint ses prieres à ses sollicitations ; mais tout cela inutilement ; il avoit été impossible à Mazarin de la satisfaire, & quelque menace qu'elle eût faite qu'elle alloit s'accommoder avec l'ennemi, elle avoit vû son païs desolé, & ses sujets miserables. Les Suedois n'avoient pas été plus en état de la secourir ; Tortenson aprés avoir consumé son armée devant Brin, en avoit levé le siege honteusement, & Koningsmark avoit perdu toutes les conquêtes qu'il avoit faites en Boheme. Tant de disgraces rendoient les Imperiaux & les Bavarois extrémement fiers, d'autant plus que le Vicomte de Turenne ne se pouvoit joindre à ces deux Generaux qu'en leur passant sur le ventre, ce qui étoit impossible vû la foiblesse de son armée. Cependant la Lantgrave de Hesse soufroit toûjours, & ne voyoit point de remede à son malheur qu'en s'accordant avec l'en-

l'ennemi, ce qui étoit un remede pour elle auſſi dangereux que le mal, car c'étoit proprement entrer dans une dependance qui effaçoit ſon caractere, & qui l'eut obligée à donner des quartiers d'hiver aux troupes de l'Empereur & de ſes alliez. Le Vicomte de Turenne qui ſçavoit les ſervices que cette Princeſſe avoit déja rendus à la Couronne, & ceux qu'elle étoit encore en état de lui rendre, révoit nuit & jour aux moyens de la ſecourir, & enfin feignant qu'il avoit ordre de ſe joindre au Prince d'Orange, il fut paſſer le Rhin auprés de Weſel ſur un pont de bateaux que ce Prince lui tint tout prêt. Ayant trompé les ennemis par un ſi grand détour, il ſe hâta de gagner le Mein, qu'il lui faloit traverſer avant que de ſe pouvoir joindre aux Suedois, ſe doutant bien que s'il en pouvoit venir à bout il delivreroit la Lantgrave de Heſſe ſans combatre. C'eſt ainſi que ce Prince fin & ruſé tâchoit dés ce temps-là de parvenir à ſes fins ſans qu'il lui en coutât une ſeule goute de ſang, ce qu'on lui a vû exercer bien des fois dans cette derniere guerre au grand étonnement des ennemis, & quelquefois des ſiens, qui tout accoutumés qu'ils étoient à ſes grandes actions, ne ſe pouvoient empêcher neanmoins d'en avoir de l'admiration. Une ſi longue marche ſurprit beaucoup les ennemis, qui ne purent croire d'abord que ſon deſſein fut de ſe joindre aux Suedois; mais ſachant qu'il avoit paſſé le Rhin, & que dans peu ils le verroient ſur les bords du Mein, ils firent un détachement pour s'avancer promptement du côté de cette riviere, & cependant ils marcherent en corps pour ſe trouver à ſa rencontre. Il les prevint par une extréme diligence, deſorte qu'ayant delogé de deſſus les bords quatre ou cinq cens hommes qui avoient été plus diligens que les autres, il paſſa la riviere, & ſe rendit maî-

maître de plusieurs villes. Il ne conserva que celle d'Aschaffembourg, & ayant fait sauter les autres, il y en eut beaucoup qui lui aporterent les clefs depeur de recevoir un pareil traitement. Comme il n'y pouvoit mettre garnison qu'il n'affoiblît son armée qui n'étoit pas de huit mille hommes, il se contenta de prendre des ôtages qui, voyant la foiblesse de ses troupes, ne pouvoient assez admirer qu'il triomphât d'un si grand païs avec si peu de monde. Cependant comme chacun se croyoit en sureté, à cause de l'armée des alliez qui étoit entre deux, il fit un butin inestimable, & il n'y eut point de soldat qui ne se fît riche: ce fut une joye pour lui aussi grande que s'il eut gâgné une bataille; car ce n'étoit pas sans sujet qu'on l'apelloit le pere des soldats. On lui dit un soir qu'ils l'aimoient aussi avec tendresse, & que tout las qu'ils étoient, ils n'étoient pas plûtôt arrivez dans le camp qu'ils s'entretenoient de lui. Il crut qu'on ne lui raportoit cela que parce qu'on connoissoit son humeur, & qu'on sçavoit bien que c'étoit lui donner de la joye que de parler de la sorte; ainsi étant bien-aise de s'en assurer lui-même, il sortir le soir tout seul de sa tante, & s'arrêta contre une baraque où il entendit qu'on parloit haut; il prêta l'oreille, & ouït qu'un de la compagnie disoit qu'ils avoient le meilleur General du monde, & qu'il ne lui manquoit qu'une chose, qui étoit d'être aussi brave que le Duc d'Anguien. Il tâcha de remarquer cette voix & de la reconnoitre quand il en seroit temps; c'est pourquoi il s'arrêta encore contre cette baraque, & entendit plusieurs choses à sa loüange. Cependant les ennemis ne lui ayant pû empêcher de se joindre aux Suedois & de passer le Nekre & la Lek, tous les Etats du Duc de Bavieres

vieres qui étoient depourvûs de monde se trouverent tout d'un coup exposés à une étrange desolation. La plûpart des places fortes se rendirent sans faire de resistance, ou en firent si peu qu'il n'eut guerre de peine à les reduire, & si Rhain ne l'eut pas arrêté quelques jours, il surprenoit le Duc de Bavieres qui étoit dans une maison à la campagne où il prenoit le divertissement de la chasse. Malgré tant d'afaires le Vicomte de Turenne n'avoit pas oublié la conversation dont nous venons de parler, & dés le lendemain de la jonction des Suedois il avoit fait revûë de son armée, & s'étoit arrêté dans le regiment où il soupçonnoit qu'étoit celui à qui il avoit ouï faire le discours ci-dessus. Son soupçon ne se trouva pas mal fondé, & même les ayant fait parler l'un aprés l'autre, il le reconnut à la voix : il lui demanda son nom, combien il y avoit qu'il servoit, & mille choses semblables ; sur quoi il interrogea quelques autres pareillement afin qu'il ne se doutât de rien. Cependant son regiment étant de garde devant Rhain il lui fit quiter l'épaulement, & l'ayant fait descendre de cheval, il le mena dans la tranchée où il le vit blémir plusieurs fois. Il lui demanda s'il se portoit mal, à quoi l'autre ne sçachant que répondre : Ne vous étonnez pas une autrefois, mon ami, lui dit-il, si je ne suis pas si brave que Mr. le Duc d'Anguien, puis que vous ne l'étes pas plus que moi, retournez vous en à vôtre regiment, & aprenez à ne jamais parler de personne, & sur tout de vos Generaux. Ce fut toute la correction qu'il lui fit, dont l'autre n'eut garde de se vanter, non plus que de la peur qu'il avoit euë. Rhain s'étant rendu aprés quelques jours de tranchée, on assiegea Ausbourg qui avoit eu le temps de se precautionner. Ce n'étoit pas le sentiment du Vicomte de Turenne. Mais les Suedois l'ayant voulu à toute force, il évita de

se

se broüiller avec eux pour si peu de chose. Cependant on fut obligé de lever le siege, & de se jetter d'un autre côté. Les Suedois crurent que le Vicomte de Turenne avoit bien voulu favoriser en cela le Duc de Bavieres, qui se voyant accablé faisoit diverses propositions pour éloigner l'orage. Mazarin étoit bien embarrassé s'il les accepteroit ou non; il avoit quelque soupçon que cet Electeur tiendroit mal sa parole quand il verroit le peril éloigné, & quelque precaution qu'on pût prendre, on manquoit une belle occasion s'il venoit à fausser sa foi. Il voulut que le Vicomte de Turenne lui en dît son sentiment: mais comme il n'avoit garde de se charger de l'avenir, il lui fit réponse que ce n'étoit pas à lui de se mêler de ces sortes de choses, mais bien d'executer les ordres du Roi. Cependant le Duc de Bavieres qui voyoit son païs se consumer tous les jours de plus en plus, offroit de laisser des passages sur toutes les rivieres pour revenir le châtier s'il manquoit de parole, & Mazarin s'étant laissé leurer par là, on fit un traité avec lui, par lequel il promettoit de demeurer neutre. Le Vicomte de Turenne eut ordre aprés cela de remener son armée en deça du Rhin, dont les Suedois furent si mécontens qu'ils debaucherent une partie de ses troupes. Mazarin ne songeoit gueres à ce desordre, & ne se repaissoit que de belles esperances aprés ces avantages. Il avoit encore assez bien réüssi en Italie, où la fortune lui avoit d'abord tourné le dos, mais où ensuite elle avoit reparé par plusieurs évenemens remarquables la honte que nous avions reçûë au siege d'Orbitelle. C'étoit pour cette expedition qu'on avoit mis l'armée navale sur pié qui avoit pris la route des côtes de Toscane, pendant que le Prince Thomas y marchoit par terre. On avoit fait ensorte que le Grand Duc soufriroit cette conquête qu'on croyoit infaillible

ble, parce que nôtre armée navale étoit plus forte que celle d'Espagne, & par terre il n'y pouvoit venir du secours que du Royaume de Naples qui en est éloigné. Tous les Princes voisins ne laissoient pas cependant de témoigner beaucoup de jalousie de cette entrepriſe, mais pas un n'osoit s'y opposer ouvertement. La place étant assiegée par mer & par terre, les Espagnols qui avoient confiance en la valeur du Gouverneur qu'ils avoient éprouvée en mille rencontres, mirent ordre à leurs afaires tout à leur aise, & voulant tenter le hazard d'un combat naval avant que leurs forces fussent arrivées de Naples, ils parurent en mer en fort belle ordonnance. Le Duc de Brezé qui se sentoit plus fort en vaisseaux & qui n'avoit pas moins de courage sçachant que leur dessein étoit de donner bataille, s'en fut au devant d'eux & les reçût bravement. On combatit trois heures de part & d'autre avec beaucoup d'opiniatreté, & il fut impossible durant tout ce temps-là de dire qui auroit l'avantage; mais les François s'évertuant, si l'on peut parler de la sorte, aprés un si rude combat, les Espagnols ne se batirent plus qu'en retraite, & contenterent de tirer se du canon. Le Duc de Brezé qui croyoit déja tout gagné s'étoit mis exprés sur le tillac de l'Amiral, où il encourageoit chacun à poursuivre la victoire; mais sa vie & ses esperances furent terminées dans un moment par un boulet qui lui emporta la tête. Sa mort n'aporta pas du desordre dans son armée, mais rallentit seulement le combat, qui auroit peut-être été plus funeste aux Espagnols sans cet accident. Cependant les deux partis ne se réjoüirent pas beaucoup de cette occasion, l'un y ayant vû tuer son General, & l'autre croyant que la place qu'ils étoient allé secourir étoit perduë aprés leur retraite. En effet, il n'y avoit plus rien à esperer, si ce n'est

le

le ſecours qui venoit de Naples, mais on ſut qu'il étoit ſi foible qu'il n'y avoit pas grand fonds à y faire. Les Princes par où il paſſoit en ayant la même penſée, y joignirent de leurs troupes ſecretement, & il reſſembla bientôt à une pelote de neige, qui n'étant rien au haut d'une montagne, ſe trouve extrêmement groſſe avant que d'être en bas. Le Prince Thomas en fut tout ſurpris, & ayant été obligé d'affoiblir la tranchée pour garnir les lignes de circonvallation, le Gouverneur ne le vit pas plûtôt aux mains avec le ſecours, qu'il fit une rude ſortie & paſſa ſur le ventre à tous ceux qui voulurent s'oppoſer à ſon paſſage. Le Prince Thomas fut d'ailleurs mal mené à ſon attaque, & les ennemis ayant forcé ſes lignes, il eut bien de la peine à ſauver une partie de ſon armée. Il fut pourſuivi vivement, & les Eſpagnols l'auroient obligé à rentrer dans leurs interêts, ou tout du moins à ſe retirer bien loin ſi Mazarin ne lui eut envoyé promptement du ſecours. On équipa donc quelques vaiſſeaux, dans leſquels le Maréchal de la Meilleraie ayant fait embarquer de bons ſoldats, il fit voile avec eux en Italie, & le Maréchal du Pleſſis s'étant acheminé devant Piombin, ils entreprirent ce ſiege l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Les Princes d'Italie qui ne croyoient pas que pendant une minorité, & ſous le Miniſtere d'un homme auſſi haï qu'étoit Mazarin, on pût faire une ſi prompte entrepriſe aprés un affront ſi recent ſe trouverent bien étonnez; mais les Eſpagnols le furent davantage quand ils virent la place reduite ſi bas qu'elle commençoit déja à capituler. Il leur fut impoſſible d'y donner ſecours, non plus qu'à Portolongonne, devant lequel la Meilleraye mit le ſiege enſuite, & qu'il emporta avec la même facilité. Cette année ſe pourroit compter entre les plus heureuſes de la France, ſi le Comte de Harcourt aprés tant

de

de lauriers ne les eut vû flétrir devant Lerida, dont il avoit entrepris le siege. Le Royaume fit encore une autre perte, qui fut celle du Prince de Condé qui mourut de maladie. C'étoit un Prince d'une grande sageſſe, habile dans le cabinet, amateur de la paix, & qui auroit empêché tous nos deſordres s'il eut vécu : car quoi qu'il eût ſon interêt en particuliere recommandation, il ne s'attachoit pas moins à celui du Royaume, tellement que par ſa prudence il avoit déja été au devant de bien des maux. Le Duc d'Anguien, que nous appellerons maintenant le Prince de Condé, perdit auſſi beaucoup à ſa mort, & pour peu qu'il voulût faire de reflexion, il ne fut pas long-tems ſans s'en apercevoir ; car le Cardinal qui apprehendoit ſon eſprit étant bienaiſe de l'éloigner de la Cour l'engagea adroitement à aller venger le Comte de Harcourt, ce que ſon pere n'eut jamais ſouffert s'il eut été au monde. Cependant ce jeune Prince à qui c'étoit une grande amorce que la gloire ayant donné tête baiſſée dans le piege, ſe confia en la parole de Mazarin, qui outre qu'il le repaiſſoit de mille penſées de vanité, lui promettoit que les autres armées n'auroient plûtôt pas le neceſſaire que de le laiſſer manquer de rien. Il le fit partir ainſi avec ces belles eſperances ; mais quand il le vit engagé où il vouloit, il ne ſe ſouvint non plus de lui que ſi le Royaume n'eut eu aucun interêt à ce qui ſe paſſoit. Le Prince de Condé avoit cependant mis le ſiege devant cette place, qui avoit été, comme nous venons de dire, le terme fatal des victoires du Comte de Harcourt, & croyant que la fortune devoit avoir tout un autre reſpect pour lui, il fit ouvrir la tranchée avec des violons, & envoya dire au Gouverneur, que c'étoit ainſi qu'il en vouloit uſer avec lui. Le Gouverneur

lui fit réponſe qu'il lui étoit bien obligé, & qu'il lui rendroit le lendemain ſa ſerenade. En effet, à la même heure il lui fit entendre, non pas à la verité une harmonie ſi agreable que la ſienne, mais une qui convenoit mieux au temps, je veux dire un bruit ſi épouvantable de canons, qu'on n'avoit gueres vû de ville aſſiegée qui en eût fait davantage : cela fut encore accompagné d'une vigoureuſe ſortie, dans laquelle les ennemis ruerent pour le moins ſix ou ſept cens Suiſſes. Jamais le Prince de Condé ne fut ſi mortifié qu'il fut alors, il employa toutes les forces de ſon eſprit pour reparer cette perte ; mais tout lui ſuccedant au contraire de ce qu'il ſouhaitoit, les Officiers Generaux qui ſçavoient que les Eſpagnols ſe preparoient pour venir fondre ſur ſes lignes lui dirent tant de choſes, qu'il fut à la fin obligé de faire retraite. Il s'en retourna en Cour outré contre Mazarin, qui tâcha de ſe diſculper envers lui par les grandes affaires qui lui étoient ſurvenuës de tous côtez, mais rien n'étoit capable d'apaiſer ſon reſſentiment, ſi ce Miniſtre ne lui eut donné dequoi refaire ſon équipage, & ne lui eût promis le commandement de l'armée de Flandres. Les choſes étoient beaucoup changées en ce païs-là depuis un an. L'Empereur appellé par les Eſpagnols qui avoient peur de ne pouvoir défendre la Flandres, y avoit envoyé l'Archiduc Leopold à la tête d'une belle armée. Ce Prince prit d'abord Armentieres, dont le Gouverneur fit une brave reſiſtance, & ayant marché en-ſuite contre Landrecies où celui qui commandoit, par une avarice épouvantable & digne de punition, n'avoit pas la moitié des troupes qu'il lui faloit pour la garder, il s'en empara plus facilement qu'il n'avoit fait de l'autre, car en ce temps-là c'étoit aux Gouverneurs à avoir ſoin de leurs places, & on ſçavoit ce qu'on leur devoit donner outre les contribu-

tions

tions dont ils disposoient. Le Duc d'Orleans voyant que ce n'étoit pas comme les campagnes precedentes, & qu'on auroit affaire celle là à forte partie ne voulut point du commandement, & on l'avoit donné à Gassion qui avoit été fait Maréchal de France, & à quelques autres braves Capitaines; neanmoins n'ayant pas des forces suffisantes pour attaquer l'Archiduc, ils furent mettre le siege devant Dixmude & la Bassée, dont il se rendirent maîtres. L'Archiduc aprés avoir pris Landrecies marcha contr'eux pour leur donner bataille, mais l'ayant évité adroitement, Gassion attaqua Lens, voyant que l'Archiduc s'attachoit à reprendre Dixmude. C'est ainsi que les uns par adresse faisoient des conquêtes, pendant que les autres les faisoient par la force. Cependant Gassion qui étoit soldat s'exposant comme le moindre de son armée reçût une mousquetade dont il mourut. Ce fut une grande perte pour son parti, qui l'estimoit pour un des plus braves du siecle & pour un bon Capitaine. Il s'étoit élevé par les formes, & avoit passé par tous les degrez de la milice, mais dans quelque rang qu'il se fût trouvé, il avoit toûjours eu l'estime de tout le monde. L'Archiduc n'ayant plus personne aprés cela qui lui pût tenir tête, la Cour se trouva bien embarrassée, & fut obligée de mander le Vicomte de Turenne qui s'étoit arrêté de l'autre côté du Rhin: car comme il s'en revenoit de la Baviere avec huit ou neuf mille hommes, l'Archevêque de Mayence avec quelques autres Princes qui étoient dans l'alliance de l'Empereur avoit tâché de lui couper les passages, & lui qui venoit de mettre le Prince le plus puissant de tout l'Empire à la raison, se vit arrêté par d'autres qui étoient bien éloignez de pouvoir mesurer leur puissance avec la sienne. En étant venu à bout neanmoins avec sa patience ordinaire, il resolut de reprendre les

villes de Selingenſtat & d'Aſchaffembourg qui s'étoient renduës aux Imperiaux la campagne precedente, & il les reduiſit tout de nouveau ſous ſon pouvoir. De là il marcha contre l'ennemi capital de la Lantgrave de Heſſe, qui étoit un Prince de la Maiſon de ſon fils, & qui ayant partagé ſes Etats avec ſes ancêtres, eut bien voulu réünir par le droit de la guerre ce qui avoit été des-uni par le droit de nature: mais le Vicomte de Turenne l'ayant pareillement reduit à la raiſon, il le priva de Darmſtat qui étoit la capitale de ſes petits Etats, tellement qu'il fut lui-même au même état où il eut bien voulu voir les autres. Tous ces exploits donnoient une merveilleuſe reputation à ce Prince parmi les étrangers auſſi bien que parmi nous, à quoi aidoit d'ailleurs la memoire de ſon pere qui n'étoit pas encore éteinte en ces quartiers-là. Cependant rien ne lui fit plus d'honneur qu'une deputation que les Suiſſes lui avoient envoyé deux ou trois mois auparavant, ſur ce que l'armée s'étoit aprochée du lac de Conſtance. Car comme ils avoient lieu de craindre que ſous pretexte de porter la guerre à l'Empereur on n'entrât à l'improviſte ſur leurs terres, ils lui manderent qu'ils avoient tant de confiance en ſa bonne foi; qu'ils avoient voulu ſçavoir quels étoient ſes ordres avant que de faire aucunes levées; qu'ils prendroient de plus grandes precautions avec un autre, mais qu'avec lui ils n'en vouloient point d'autres que ſa parole. Telle étoit déja la reputation de ce Prince en ces quartiers, quand la Cour ne ſçachant qui oppoſer à l'Archiduc reſolut de lui faire repaſſer le Rhin. Ce fut un nouveau chagrin pour les Suedois qui avoient déja ſuporté impatiemment, comme nous avons dit, le traité que l'on avoit fait avec le Duc de Bavieres. Ainſi voyant qu'ils alloient avoir ſur

les

les bras toutes les troupes de l'Empereur, & toutes celles de ſes alliez, ils continuerent de debaucher ceux de leur nation qui ſervoient dans l'armée du Vicomte de Turenne. Le nombre n'étoit pas ſi petit qu'il ne fut du moins de trois mille chevaux & encore de ſes meilleures troupes. Le Colonel Roſe fut celui dont ils ſe ſervirent pour en venir à bout, & celui-ci qui n'aimoit pas le Vicomte de Turenne depuis l'affaire de Mariandal, croyant qu'aprés en avoir été cauſe ce General ne pouvoit plus avoir d'eſtime pour lui, fut bien-aile de trouver cette occaſion de lui nuire. Il ne put faire cependant ſes brigues ſi ſecretement qu'il n'en fut averti, & l'ayant fait venir en ſa preſence, il lui dit qu'on lui avoit dit des choſes qu'il ne vouloit pas croire, parce qu'il l'eſtimoit trop homme d'honneur; que le bruit couroit qu'il vouloit emmener les Suedois hors de ſon armée; que c'étoit à lui à faire ceſſer ces faux bruits en paſſant le Rhin le premier; qu'il ne doutoit pas qu'il ne le fît de bonne grace, & que s'il y en avoit quelqu'un qui fît le facheux, ce qu'il ne vouloit pas croire, il n'en choiſiroit point d'autre que lui pour le remettre à la raiſon. Roſe lui proteſta qu'il n'avoit jamais ſongé à ces ſortes de choſes, le remercia de la confiance qu'il avoit en lui, & lui fit mille proteſtations de fidelité & de ſervice. Mais il ne fut pas plûtôt ſorti qu'il recommença ſes brigues plus que jamais, dequoi le Vicomte de Turenne étant averti il le renvoya querir, & lui dit qu'il avoit cru le rendre ſage ſans lui faire de reproche; que dés l'autrefois il ſçavoit bien ſa méchante conduite, mais qu'il ne lui en avoit pas voulu parler de peur de lui faire confuſion; qu'il n'étoit plus temps de diſſimuler avec lui; que s'il l'obligeoit une fois à ne ſe plus ſouvenir de ſes ſervices, il étoit un homme perdu; que

même il ſeroit peut-être blâmé d'en uſer comme il faiſoit, mais que pour conſerver l'honneur à un brave homme, il ſe chargeoit volontiers de tout ce qui en pouvoit arriver; qu'il le prioit donc pour la derniere fois de faire reflexion à ce qu'il lui avoit dit, parce qu'aprés cela il n'y auroit plus de remede. Il le quita là deſſus ſans vouloir écouter ſes excuſes; car ſçachant la verité il ne vouloit pas le mettre dans l'embarras de ne ſçavoir que lui dire. Cependant il le fit obſerver de prés, & comme on lui eut raporté qu'il n'en étoit pas devenu plus ſage, il s'aſſura de ſa perſonne. Il crut diſſiper par là la conjuration, mais elle n'en éclata que plûtôt; les Officiers en corps vinrent lui demander la liberté de Roſe, & en même temps leur congé, ajoutant qu'ils n'étoient obligez que de ſervir en Allemagne, & non pas en Flandres, où il n'y alloit point du ſervice de la Suede à qui ils avoient fait ſerment. Le Vicomte de Turenne fut ſur le point de les faire arrêter, mais eſperant les ramener par la douceur, il leur remontra qu'ils avoient pris de l'argent du Roi, & qu'ils étoient obligez de marcher où il leur commanderoit: mais bien loin d'en tomber d'accord, ils ſoutinrent qu'ils ne s'étoient jamais engagez que pour l'Allemagne, & que s'ils avoient quelquefois paſſé en deçà du Rhin, c'étoit ou parce qu'ils étoient pouſſez, ou parce qu'il s'agiſſoit de faire des conquêtes ſur l'Empereur. On demeura plus de trois heures à parler de cette affaire ſans pouvoir convenir de rien, & les Suedois croyant qu'on avoit arrêté leurs Officiers prirent les armes, & ſe ſeparerent du reſte de l'armée. On conſeilloit au Vicomte de Turenne que puis qu'il les avoit entre les mains, il ne les laiſſât pas aller ſans les rendre reſponſables de ce deſordre; mais outre qu'il avoit de la peine à punir de ſi braves gens, & qui lui avoient aidé à acquerir la repu-

ta-

tation où il étoit, il ne ſçavoit s'il le pouvoit faire en bonne juſtice : car il étoit vrai que leur traité portoit qu'ils ſerviroient le Roi tant qu'il auroit alliance avec la Couronne de Suede, & cela devoit s'expliquer qu'ils agiroient ſeulement quand il ſeroit queſtion de l'interêt commun. Au reſte ils s'excuſoient encore ſur ce qu'en repaſſant ainſi le Rhin, c'étoit abandonner les leurs à la mauvaiſe foi du Duc de Bavieres, qu'ils ſoupçonnoient de prendre un temps ſi favorable pour rompre ſon traité. En effet, toute la difference qu'il y avoit de l'état où il étoit reduit, à celui où il étoit auparavant, c'eſt qu'il ſe mangeoit lui-même, au lieu que les autres le mangeoient. Car comme dans la conjoncture preſente il avoit été obligé de demeurer armé, tout ſon païs n'étoit rempli que de gens de guerre qui achevoient de le ruïner. Le Vicomte de Turenne étoit dans un furieux embarras ; cependant il attendoit un courier de la Cour pour ſe determiner ſur ce qu'il auroit à faire, & il auroit ſouhaité en avoir déja des nouvelles pour ne ſe pas tromper. Il amuſoit donc les Suedois par mille propoſitions, mais ne ſe rendant à pas une, ils battirent aux champs, & reſolurent d'aller trouver Konigſmark qui tâchoit de les attirer à lui ſous de grandes promeſſes. Quoi que le Vicomte de Turenne n'eut pas encore reçû ſon courier il ne voulut pas ſouffrir un pareil affront, & leur envoya dire par un trompete qu'ils euſſent à revenir, ou qu'il les chargeroit. Ils ne tinrent compte d'y ſatisfaire, ce qui l'obligea de les ſuivre. Ils ſe mirent en bataille dans un endroit avantageux, & où il ne put étendre ſes troupes pour les enveloper, neanmoins les ayant attaquez vigoureuſement, il en tua un grand nombre, & il n'y eut que les mieux montez qui ſe ſauverent. Le Duc de Bavieres croyant que cette action ſeule étoit capable de nous broüiller

avec les Suedois, songea au même tems à les chasser des places qu'il leur avoit cedées par le traité dont nous avons parlé tantôt, & il n'attendit autre chose sinon que le Vicomte de Turenne fût engagé en deçà du Rhin. L'Empereur qui l'avoit excité à cette rupture sous de grandes promesses l'assista puissamment dans cette entreprise, dont il seroit bientôt venu à bout, si le Vicomte de Turenne qui n'avoit eu le temps que de s'acheminer dans le Luxembourg, ne fut retourné sur ses pas. Cela appaisa un peu le ressentiment que les Suedois avoient de la défaite de leurs compagnons, dont ceux qui étoient échapez du combat avoient été reçûs par Konigsmark, qui s'étoit même avancé pour favoriser leur retraite. Le Vicomte de Turenne ayant à s'engager dans un païs où tout fourmilloit d'ennemis fut obligé de faire alte avant que de passer le Rhin, & grossit son armée de quelques troupes qu'on lui envoyoit de divers endroits; mais n'ayant pas été sitôt prêtes, les Suedois firent quelques pertes, & lui envoyerent plusieurs coutiers pour le prier de s'avancer promptement. Le Duc de Bavieres lui en dépêcha aussi pour l'avertir qu'il ne pretendoit pas rompre avec la France : mais il sçavoit bien ce qu'il devoit croire de tout cela, & il n'attendoit que ses troupes pour marcher. Enfin ce que Mazarin lui vouloit envoyer ayant joint, il passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, qui étoit une des plus grosses armées qu'il se fut encore vûë depuis qu'il servoit. Plusieurs Princes tâcherent de lui fermer les passages, mais n'ayant osé l'attendre, il se joignit aux Suedois qui auroient été bien embarrassez sans lui. Jusques-là, quelque mécontentement qu'il y eut dans l'Etat, on avoit pourvû assez bien à toutes choses, & la fortune nous avoit été plus favorable que contraire : quoi que l'Archiduc eût des forces beaucoup plus nombreuses que les nôtres,

nôtres, l'avantage qu'il avoit remporté en Flandres n'étoit rien en comparaiſon de ſes eſperances. Tout ſe paſſoit encore aſſez bien en Catalogne, où la preſence du Roi d'Eſpagne n'avoit pû remettre cette Province à l'obeïſſance. En Allemagne c'étoit encore toute autre choſe, comme nous venons de faire voir, & il n'y avoit qu'en Italie où nous avions reçû tout nouvellement une perte conſiderable. Les Eſpagnols qui y poſſedent divers Etats, ne pouvoient les gouverner ſi doucement dans un ſi grand nombre d'affaires dont ils étoient accablez, qu'ils n'augmentaſſent les impôts, & les peuples de Naples qui naturellement ſont portez à la revolte ne l'ayant pas voulu ſouffrir, ils prirent les armes, & s'emparerent de quelques Châteaux. Comme il leur étoit impoſſible de ſoûtenir tout ſeuls la guerre contre leur Prince, ils envoyerent en France demander du ſecours, & le Duc de Guiſe qui étoit fortuitement à Rome s'offrit à Mazarin pour le conduire. Ce Miniſtre crut que cette occaſion étoit trop favorable pour la manquer, & ayant encouragé le Duc de Guiſe à cette expedition, ce Prince paſſa tout ſeul dans la ville de Naples, ſous l'eſperance qu'on lui donnoit qu'il ne ſeroit pas plûtôt arrivé que le Roi lui enverroit une Armée Navale. Il trouva toutes choſes dans un deſordre ſi grand qu'il ſe repentit mille fois de s'être embarqué dans une affaire ſi dangereuſe; neanmoins comme il n'y avoit plus de remede il repouſſa avec une merveilleuſe fermeté tous les obſtacles qui ſe preſenterent, & enfin aprés avoir affronté la mort un million de fois, il ſe voyoit en état de ſoûtenir glorieuſement cette entrepriſe, ſi Fontenay Mareüil qui étoit Ambaſſadeur de France à Rome ne l'eût rendu ſuſpect au Cardinal Mazarin. Ce Miniſtre dont le deſſein n'étoit pas de le laiſſer enrichir de cette depoüille, ayant ajouté foi à cet Ambaſſadeur,

d'autant plus que ce Prince ſortoit d'une Maiſon qui ſe vantoit d'avoir quelque droit à ce Royaume, l'abandonna entierement aprés cela. Cependant ſoit que le Duc de Guiſe ſongeât effectivement à mettre cette Couronne ſur ſa tête, ou qu'il lui fût impoſſible de ſe retirer ſans expoſer ſa perſonne au reſſentiment du peuple qui avoit mis ſa confiance en lui, il demeura toûjours dans la Ville, & entretint la rebellion, juſques à ce qu'étant ſorti pour s'ouvrir un paſſage, il fut attaqué par les Eſpagnols, & fut pris dans le combat. Ils ſe tendirent Maîtres en même tems de tous les poſtes qui étoient occupez par les revoltez, ayant été introduits dans la Ville un moment aprés que le Duc de Guiſe en étoit ſorti. Ce mauvais ſuccez ne nous fit pas perdre ſeulement nôtre reputation en Italie, mais aliena encore de nous l'eſprit du Prince Thomas, lequel avoit été abandonné pour faire réüſſir cette entrepriſe : car on avoit équipé tout exprés une Armée Navale, & elle avoit même paru à la vûë de Naples ; mais Fontenay Mareüil avoit ſi bien fait par ſon adreſſe, que celui qui étoit deſſus de la part du Roi avoit augmenté les defiances qu'on lui avoit déja données du Duc de Guiſe, tellement qu'il s'en étoit retourné ſans l'aſſiſter d'aucune choſe.

LA

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE QUATRIEME.

ON avoit fait beaucoup de depenſe pour l'Armée Navale dont nous venons de parler, & pour les autres neceſſitez de l'Etat, & il avoit été beſoin de faire un ſi grand nombre d'Edits pour toutes ces choſes, que l'eſprit du Surintendant ſe trouva épuiſé quand il fut queſtion de faire de nouveaux fonds. Cependant le Royaume ne ſe trouvoit pas en plus grande ſureté, & l'Archiduc aprés avoir groſſi ſon Armée faiſoit déja trembler les Provinces de Champagne & de Picardie, faiſant mine de vouloir entrer en France tantôt par l'une & tantôt par l'autre. On ne ſçavoit que faire pour y remedier, ſi

ce n'eſt de lever promptement de l'argent, ſans quoi le Duc d'Anguien qui s'étoit acheminé ſur la Frontiere ne pouvoit arrêter l'ennemi. Il en falloit encore pour l'Allemagne, & pour toutes les autres Provinces où la guerre étoit allumée: mais comme le peuple n'en pouvoit plus aprés tant d'impôts, on ne pouvoit eſperer de lui un ſecours aſſez prompt, & l'on fut obligé de ſe pourvoir d'ailleurs. Le Surintendant preſſé par Mazarin de lui trouver de l'argent à quelque prix que ce fut, ne ſçachant plus que faire, comme nous venons de dire, propoſa un édit ſur les Cours ſouveraines, & la neceſſité ne permettant pas de faire beaucoup de reflexion ſur ce qui en pouvoit arriver, le Chancelier qui étoit entierement devoüé aux volontez du Miniſtre le ſçêlla, & il ne fut plus queſtion que de le faire paſſer au Parlement; mais l'interêt qu'il y avoit l'ayant rendu aveugle aux neceſſitez de l'Etat, au lieu d'y contribuer de ſa part, comme ſon devoir l'y obligeoit, il rejetta l'édit, & donna un arrêt par lequel il s'unit avec les autres Cours ſouveraines contre le Cardinal. Ce Miniſtre fut extrêmement ſurpris de cette audace, auſſi bien que ceux du Conſeil. La Reine mere qui étoit une Princeſſe d'un grand courage étoit d'avis qu'on arrêtât ceux qui avoient ouvert cette opinion: mais les autres qui ne portoient pas ſi haut l'autorité Royale ayant peur que cela n'achevât d'exciter la revolte, lui firent trouver bon de revoquer l'édit. Cette marque de foibleſſe donna de la hardieſſe aux factieux, & voyant que leur premier coup leur avoit ſi bien reüſſi, il ne garderent plus de meſures. Cependant l'Armée de l'Archiduc donnoit beaucoup de terreur à toute la Frontiere, & quoi qu'il eût manqué Courtray qu'il pretendoit ſurprendre par eſcalade, il étoit ſi bien accompagné qu'il y avoit lieu de tout craindre. Nous n'avions plus les Hollandois

pour

pour nous, comme dans les Campagnes precedentes, ils traitoient de la Paix avec les Eſpagnols, & c'étoit la raiſon pour laquelle l'Archiduc avoit une Armée ſi forte. Mazarin avoit bien fait tout ce qu'il avoit pû pour traverſer ce Traité, mais comme il n'en avoit pû venir à bout, c'étoit encore un ſujet de haine contre lui, & les peuples l'accuſoient de degouter les anciens amis de la Couronne, pour faire des entrepriſes où il conſumoit ſes principales forces. Le Duc d'Anguien avoit juſques-là ſi-bien côtoyé l'Archiduc qu'il lui avoit été impoſſible de rien faire; mais ce qui embarraſſa davantage les Eſpagnols, fut qu'on forma un petit Corps d'Armée des garniſons d'Alſace, avec lequel ayant fait mine d'inveſtir Fribourg, on les obligea de faire un detachement pour y envoyer. Le Duc d'Anguien voyant leur Armée affoiblie fut aſſieger Ypres, dont la priſe mettoit Dunkerque en ſureté, & Rantzau qui étoit Gouverneur de cette derniere Place aſſembla encore diverſes garniſons qui leur donnerent de l'occupation. Neanmoins l'Archiduc tâcha de ſecourir Ypres, mais n'en ayant pû venir à bout, il ſe vengea ſur Courtray, qu'il reduiſit ſous ſon obeïſſance. De là il marcha contre la petite Ville d'Ettere, qu'il prit pareillement, & fut enſuite mettre le Siege devant Lens. Le Prince de Condé le croyant encore devant Ettere s'y achemina avec ſon Armée, mais y étant arrivé trop tard, il le reprit d'aſſaut. L'Archiduc le ſçachant occupé à cette Conquête crut qu'il auroit le tems d'achever la ſienne, & preſſa ſes attaques d'autant plus qu'il ſçavoit ce Prince actif & vigilant. En effet, il ſe doutoit bien qu'il n'attaquoit cette Place que pour venir enſuite contre lui, c'eſt pourquoi il étoit bien-aiſe de terminer cette affaire avant ſa venuë,

afin de n'en avoir qu'une sur les bras. Le Prince de Condé aprés avoir ainsi repris Ettere marcha du côté de Lens, & trouva les ennemis en chemin, qui aprés s'être assurez de la Ville, étoient dans le même dessein que lui de donner combat; ils s'étoient saisis d'un Camp avantageux, & peu s'en fallut que son Avant-garde ne donnât dedans sans les apercevoir, car il faisoit un broüillard si épais qu'on ne voyoit pas à trente pas devant soi. Le Prince de Condé les sçachant si prés poussa à toute bride pour arrêter ses Troupes, & les ayant mises en Bataille, il commença la charge, dont le succez fut égal entre les deux Armées. Les deux aîles droites eurent l'avantage sur les deux aîles gauches: mais le Prince de Condé faché que le Maréchal de Grammont qui commandoit la sienne eût retardé sa victoire courut à son secours, & mit l'Archiduc en tel desordre, qu'il fut vaincû dans le temps qu'il se croyoit vainqueur. Il fut impossible à ce Prince de rallier ses gens, quelque devoir qu'il pût faire, & il fut obligé lui-même de se sauver avec eux. Rantrau sçachant le succez de cette Bataille voulut se signaler de son côté, & fut chercher Sfrondate que l'Archiduc lui avoit opposé avec un corps plus fort que le sien; neanmoins n'ayant pas craint de l'aller attaquer jusques dans ses retranchemens, la fortune favorisa son courage, & il lui tua huit cens hommes sur la Place. Le Prince de Condé ayant apris ces nouvelles lui envoya ordre d'assieger Furnes, & s'y étant rendu incontinent, peu s'en fallut qu'il ne fut tué à la tranchée; il reçût un coup dans les reins, mais la balle ayant donné justement sur les basques de son buffle, elles se trouverent croisées l'une sur l'autre, & lui sauverent le coup. La Cour reçût une double joye de ces heureux évenemens: car outre qu'elle étoit delivrée de la crainte de voir

la Frontiere en proye aux ennemis, il lui sembloit qu'avec le secours du Prince de Condé il lui seroit facile de reprimer l'audace du Parlement. Toute la difficulté étoit de faire resoudre ce Prince à s'attirer la haine d'un corps à qui sa Maison avoit de grandes obligations; mais sa jeunesse qui ne lui avoit pas permis de recognoître les embuscades qu'on lui avoit dressées en l'envoyant à Lerida, lui ayant fait faire la même faute, il se laissa gagner aux titres specieux qu'on lui donna de restaurateur du Royaume, & il promit à la Reine mere de faire tout ce qu'elle voudroit. Cette Princesse ayant reçu ces asseurances par un Gentilhomme qu'elle lui avoit envoyé pour le feliciter de sa victoire, resolut de faire arrêter ceux du Parlement qui lui étoient les plus suspects. Cependant comme si elle eut aprehendé quelque chose, au lieu de les envoyer prendre chez eux, elle attendit quand ils iroient au Te Deum qu'on devoit chanter à Nôtre-Dame en réjoüissance de tant d'heureux évenemens; ce qui fut une faute remarquable, car c'étoit justement attendre que le peuple fut assemblé, lequel a coûtume de se mettre en Troupes pour voir ces sortes de Ceremonies. Ce fut donc au sortir de l'Eglise qu'on arrêta Blancmesnil & Broussel, deux membres de ce corps qui avoient en toutes rencontres non-seulement parlé mal du Cardinal, mais qui vouloient encore que le Parlement, qu'ils disoient être le veritable tuteur des Rois mineurs, se mêlât des affaires d'Etat. Ceux qui avoient été témoins de cette action l'ayant repanduë incontinent parmi le peuple, tout Paris s'émut comme si l'ennemi eut été déja dans ses murailles, & l'ouvrier quittant sa boutique pour prendre les armes, on n'entendit plus que des menaces accompagnées de discours si insolens, que quand ils ne se seroient pas faits contre l'autorité Souveraine, il auroit été impossi-

ble

ble de les souffrir. Le Coadjuteur de l'Archevêque de Paris qui étoit frere du Duc de Rets, personnage plus propre à porter l'épée que la mitre, & qui avoit aspiré au Ministere, voulant faire le necessaire auprés de la Reine s'en fut au Palais Royal lui annoncer cette sedition. Il se mêla de lui vouloir donner des conseils conformes au tems, qui vouloit, disoit il, qu'on fit desarmer le peuple à quelque prix que ce fut. Mais cette Princesse qui ne l'aimoit point, & qui d'ailleurs ne croyoit pas le mal si grand qu'il le faisoit, le maltraita de paroles, & comme il avoit reçû cet affront à la vûë de toute la Cour, il se servit de ce pretexte pour entrer en des engagemens indignes d'un bon sujet, & contraires à un homme de son caractere. Cependant il n'avoit rien dit qui ne fut encore au dessous de la verité, & des gens que la Reine-mere avoit envoyez vers le peuple lui revinrent dire, que peu s'en étoit falu qu'ils n'eussent été dechirez en mille pieces. Elle n'en voulut encore rien croire, & sçachant que le Parlement s'étoit assemblé, elle y envoya le Chancelier, mais ayant été reconnu en chemin, tout le peuple commença à crier contre lui, & comme on sçavoit qu'il étoit cause en partie des malheurs qu'on avoit endurez, on le poursuivit si vivement, que sans un écuyer nommé Delcampe qui accourut à son secours avec quelques Academistes, c'étoit fait de sa vie. La Reine mere sçachant le danger où il étoit commanda des Compagnies du Regiment des Gardes pour l'aller dégager, & ceux qui étoient à la tête ayant été obligez de s'arrêter à cause des chaînes qui étoient tenduës & des barricades qu'on avoit faites, comme ils virent qu'on ne les vouloit pas laisser passer ils firent tirer sur le peuple, ce qui acheva de rendre le desordre plus grand qu'il n'étoit. Le Parlement qui étoit assemblé, comme nous venons de dire, ayant deliberé

beré ſur les affaires preſentes, deputa vers la Reine-mere pour obtenir la liberté de Brouſſel & de Blancmeſnil ; mais quoi que ces deputez lui puſſent repreſenter ; elle ne rabatit rien de ſa fermeté, & au contraire leur dit, que ſi le Parlement ne donnoit ordre à la ſedition, il pourroit bientôt s'en repentir. Les ayant renvoyez avec de ſemblables paroles, le peuple qui ſçavoit ce qu'ils étoient allé faire au Palais Royal, leur demanda ce qu'ils avoient obtenu, & ſur ce qu'ils firent réponſe que la Reine-mere ne vouloit point ſe relâcher, il les obligea de retourner vers elle, & de lui dire que ſi elle ne donnoit la liberté à leurs confreres, il iroit ſe ſaiſir de Mazarin qu'il ſçavoit bien être l'auteur de tous ces deſordres. Perſonne ne vouloit ſe charger d'un compliment ſi facheux ; mais Mathieu Molé premier Preſident, perſonnage d'une grande probité pour un ſiecle ſi corrompu, étant retourné vers la Reine, lui dit qu'il n'étoit plus temps de deliberer, que le peuple de moment à autre devenoit incapable d'aucune correction ; que les barricades ſe formoient par tout, & que s'il l'oſoit dire, le Roi lui-même alloit être aſſiegé bientôt dans ſon Palais ; que, l'unique remede étoit de delivrer Brouſſel & Blancmeſnil ; qu'il convenoit bien avec ſa Majeſté que c'étoit une choſe bien rude à une grande Princeſſe comme elle, mais que quand on ne pouvoit faire autrement il y avoit plus de prudence que de foibleſſe. La Reine-mere eut encore bien de la peine à s'y reſoudre, mais Mazarin qui étoit craintif de ſon naturel ayant peur de ſervir de victime à ce peuple furieux acheva de la déterminer. On ne ſauroit dire ſi ce parti étoit le meilleur dans une occaſion ſi preſſante, ou ſi l'on eut mieux fait de montrer plus de vigueur ; quoi qu'il en ſoit, le Parlement croyant qu'aprés avoir ainſi obtenu ce qu'il demandoit, il lui ſeroit facile d'éle-

d'élever ſon autorité, commança à vouloir reformer le Miniſtere, & Mazarin s'y oppoſant, il donna un arrêt contre lui, par lequel il lui étoit enjoint de ſortir du Royaume. Il eſt impoſſible de dire combien toutes ces nouveautez aporterent de prejudiceaux affaires du dehors. Le Maréchal de Schomberg qui avoit fait lever le ſiege de Flix aux Eſpagnols, & pris Tortoſe eut ordre de conſerver ſes troupes pour un beſoin, & ainſi les affaires de Catalogne qui étoient floriſſantes commencerent à dechoir. Celles d'Italie furent encore dans un plus méchant état. Le Duc de Modene qui avoit pris nôtre parti fut tellement abandonné, qu'il fut obligé de lever le ſiege de Cremone, dont les commencemens promettoient un heureux ſuccez. Cependant tout nous réüſſiſſoit à ſouhait en Allemagne, & le Vicomte de Turenne avoit ſi bien fait par ſa conduite que jamais l'Empire ni ſes alliez ne s'étoient vûs dans un état ſi deplorable. Il avoit joint les Suedois, comme nous avons dit ci deſſus, malgré tous les obſtacles qu'on y avoit aportez, & comme ils s'étoit reſervé des paſſages ſur les rivieres, il reſolut de vanger nos alliez, qui pendant qu'il étoit en deça du Rhin avoient été chaſſez des places qu'on leur avoit accordées par le traité dont nous avons déja parlé tant de fois. Le Duc de Bavieres croyoit qu'il ne dût pas revenir ſi-tôt, & qu'il étoit aſſez embarraſſé pour le laiſſer en repos; il eſperoit d'ailleurs que la declaration qu'il avoit faite à nôtre égard de vouloir demeurer neutre le delivreroit de nos armes. En effet, cela auroit pû arriver comme il le pretendoit, mais les Suedois ayant proteſté qu'ils alloient s'accommoder avec l'Empereur, on eut peur que ces menaces ne fuſſent ſuivies de l'effet, d'autant plus qu'il y avoit déja long-tems qu'on étoit aſſemblé à Munſter pour traiter de la paix. Le Duc de Bavieres ſçachant qu'il s'acheminoit

vers

vers ſes Etats, deputa devers lui pour le prier de ne pas rompre le traité qu'il avoit avec la Couronne; mais il lui fit réponſe que s'étoit lui qui l'avoit rompu, & qu'il avoit ordre d'en tirer raiſon. Le Duc de Bavieres voyant qu'il n'y avoit rien à eſperer de ſon adreſſe envoya ſes forces du côté du Danube, & ayant paſſé en deça, elles firent mine de vouloir combatre. Le Vicomte de Turenne qui ne ſe laiſſoit pas tromper facilement, dit aux Suedois qu'elles n'en feroient rien; en effet, elles ne furent pas plûtôt qu'il s'avançoit qu'elles ſe retirerent vers Donavert. Elles vouloient l'engager par là à les pourſuivre ou à faire le ſiege de cette place, mais le Vicomte de Turenne ayant reſolu d'entrer tout d'un coup dans le cœur du païs fut paſſer le Danube à Lavinguen où nous tenions garniſon; il y laiſſa ſes gros équipages & tout ce qui pouvoit l'embarraſſer, & ſçachant que Melander qui commandoit l'armée ennemie avoit auſſi paſſé le fleuve à Donavert, il marcha contre lui, & lui preſenta le combat. Melander qui avoit peur d'expoſer le païs à une étrange deſolation s'il perdoit la bataille, voulut l'éviter en gagnant la petite riviere d'Amut, derriere laquelle il pretendoit ſe mettre à couvert: mais le Vicomte de Turenne ne lui en ayant pas donné le temps, le combat commença auprés de Sommerhawen. Melander ſe voyant ſurpris fit ferme avec ſon Arriere-garde, pendant que l'Avant-garde s'avançoit toûjours; mais comme la crainte s'étoit emparé de l'eſprit des ſiens, & qu'il étoit beſoin de les raſſurer, il ſe mit lui-même à leur tête, & fut bleſſé en combatant. Il ſentit bien que ſa bleſſure étoit mortelle, mais ayant plus de ſoin de ſes gens que de ſoi-même, il commanda à ſes Officiers de leur faire paſſer la riviere; & comme il diſoit, Avancez vous, il tomba mort de deſſus ſon cheval. L'avant-garde étoit déja au de là, & une partie de l'arriere-gar-

de

de commençoit à paſſer, quand cet accident jetta beaucoup de crainte parmi ceux qui étoient encore en deça de la riviere. Chacun ſans attendre ſon rang voulut prevenir ſon compagnon, & cela ayant augmenté le deſordre, il fut aiſé au Vicomte de Turenne d'avoir bon marché de ceux qui n'avoient pas encore paſſé. Les ennemis le voyant ſi prés ſe hâterent de rompre les ponts, & furent ſi preſſez qu'ils abandonnerent des compagnies entieres qui étoient encore en deça. Il commanda au même temps d'aporter des faſcines & des pieces de bois, avec leſquelles il fit refaire ces ponts; mais les ennemis jetterent de l'infanterie dans des haïes, qui incommoda tellement les travailleurs que la nuit ſurvint devant qu'ils fuſſent achevez. Il voulut faire paſſer la cavalerie pour abreger tout d'un coup tant de dificulté, mais le Duc de Wittemberg qui commandoit celle des ennemis s'y étant oppoſé, il lui fut impoſſible d'executer ſon deſſein. Comme il vit cela il fit avancer ſon canon, qui ne tira preſque point de coup inutilement; neanmoins le Duc de Wittemberg ayant toûjours demeuré ferme pendant un ſi grand peril, il donna le tems aux ſiens de ſe retirer vers le Lek, & il s'y retira lui-même pendant la nuit. N'y ayant plus rien qui empêchât le paſſage, l'infanterie ſe ſervit de ces ponts pour traverſer la riviere, & la cavalerie trouva un gué, ce qui fut cauſe qu'elles eurent preſque auſſi-tôt fait l'une que l'autre; cependant comme l'armée étoit groſſe, quelque diligence que l'on put faire on perdit bien du tems, & il fut impoſſible de joindre les ennemis qui avoient paſſé le Lek. Le Vicomte de Turenne eſſaya de traverſer cette riviere en leur preſence, mais s'étant retranchez ſur le bord il fut obligé de marcher du côté de Rhin. Il eſperoit ſurprendre le pont avant qu'on eut avis de ſa marche, c'eſt pourquoi il fit avancer un detachement avec toute la diligence poſſi-

poſſible ; mais la garniſon s'en étant défiée, elle y mit le feu qu'il ne fut pas en nôtre pouvoir d'éteindre ſi-tôt. Les ennemis ne pouvant plus ignorer quel étoit le deſſein du Vicomte de Turenne, decamperent promptement, & donnerent l'allarme ſi chaude au Duc de Bavieres qu'il s'enfuit de Munic capitale de ſes Etats avec toute ſa famille. Il chercha ſa retraite auprés de l'Evêque de Salsbourg, & s'étant embarqué ſur l'Iſere à l'âge de ſoixante & dix-huit ans, un de ſes bateaux perir devant lui, comme s'il n'eut pas été déja aſſez accablé de tant de malheurs. Cependant le Vicomte de Turenne ayant paſſé le Lek ſur le pont de Rhain qu'il avoit fait raccommoder, s'empara des Etats de ce pauvre vieillard, & vouloit aller attaquer ſon armée qui avoit pris le chemin de Paſſaw ; mais les Suedois lui ayant découvert qu'il y avoit vint-mille hommes dans la baſſe Autriche, qui leur avoient promis de prendre les armes s'ils pouvoient s'ouvrir un paſſage juſques à eux, il fut reſolu de paſſer la riviere d'Inn. Si cela eut pû réüſſir, c'étoit fait de l'Empereur, ou du moins on lui eut donné tant d'affaires qu'il eut été aſſez empêché à y donner ordre : mais Dieu qui vouloit conſerver la Religion Catholique en ces quartiers, qui auroit ſuccombé ſi les heretiques qui étoient ceux qui les appelloient euſſent eu le deſſus, fit tellement enfler cette Riviere en une ſeule nuit qu'il fut impoſſible d'y conſtruire un pont. Le Vicomte de Turenne & Vrangel qui commandoit les Suedois croyant qu'il leur ſeroit plus facile de réüſſir d'un autre côté coururent tous les bords, & eſſayerent ce qu'ils avoient manqué ailleurs, mais la même difficulté ſe rencontrant par tout, le Vicomte de Turenne fut fort fâché de n'avoir pas ſuivi ſon premier deſſein. Enfin aprés avoir perdu bien du tems à cette entrepriſe, en étant deſabuſé auſſi-bien que Vrangel, ils rentrerent dans

le

le cœur de la Bavieres, ayant sur les bras Picolomini qui s'étoit joint aux Troupes du Duc, & qui tâchoit avec elles de les en chasser. Pour faire diversion Koningsmark se jetta dans la Boheme, & fut si heureux qu'il surprit le petit côté de Pragues, où il fit un si grand nombre de prisonniers de consideration, que leur rançon seule suffisoit pour entretenir trois ans son Armée; neanmoins n'en étant pas encore content, il se mit en état de reduire le reste de la Ville par un Siege. Cette nouvelle surprit tellement l'Empereur, qu'il envoya ordre en même tems à ses Ambassadeurs à Munster de faire la Paix, à laquelle il n'avoit pas témoigné grande inclination jusques-là. Les Espagnols qui voyoient de si grands desordres en France firent ce qu'ils purent pour le détourner de cette resolution, mais n'en ayant pû venir à bout, ils firent enforte qu'il differeroit du moins, jusques à ce qu'il eut vû si Picolomini ne pourroit point s'ouvrir les passages. Le Vicomte de Turenne se doutant du dessein de ce Général fit dresser un pont à Neufbourg, resolu de le prevenir de quelque côté qu'il pût tourner. Picolomini voyant cela fit attaquer ce pont par un detachement; mais le Duc de Wirtemberg, dont nous venons de parler, étant demeuré avec une partie de ses gens il quita cette entrepriſe, pour en faire plusieurs autres qui ne lui reüssirent pas mieux. Cependant le Siege de Pragues continuoit toûjours, & il y arrivoit journellement du secours aux assiegeans, ce qui faisant craindre quelque méchant succez à l'Empereur, il manda à ses Ambassadeurs de ne pas differer davantage la signature de la Paix. Le Duc de Bavieres dont les Etats continuoient toûjours d'être desolez envoya le même ordre aux siens, & Mazarin se voyant tant d'affaires sur les bras, de son côté écrivit aux Plenipotentiaires de France d'ac-

d'accorder cette affaire au plûtôt, tellement que, lors que nos armes étoient dans le plus grand éclat qu'elles euſſent été de long-temps en ce païs-là, nos diviſions inteſtines furent cauſes que nous quitâmes un nombre infini de places que nous y tenions : en effet, nous étions maitres de tous les bords du Rhin depuis Philisbourg juſques à Baſle, ſans compter tout ce que nous avions dans le cœur du païs. Les Eſpagnols ne voulurent pas être compris dans le traité qui ne fut pas ratifié ſi-tôt. Cependant les hoſtilitez ceſſerent, & en attendant la ratification les armées demeurerent dans le païs ennemi. Celle des Imperiaux étoit au delà de l'Iſere, & la nôtre en deça, deſorte que ſans craindre aucune choſe on ne ſongeoit qu'à paſſer ſon tems de part & d'autre. La chaſſe étoit le plaiſir le plus ordinaire du Vicomte de Turenne, & comme les forêts regorgent de gibier en ce païs là, il n'y avoit point de ſemaine qu'on ne prît cent bêtes fauves. Les ennemis érant avertis de ces paſſe-temps reſolurent d'y ſurprendre les principaux chefs de l'armée, & un jour qu'ils y étoient tout, Jean de Wert paſſa l'Iſere avec cinq cens chevaux, & ayant batu quelques dragons qui gardoient l'entrée de la forêt, chacun ſe trouva bien ſurpris, d'autant plus que le bois étoit environné d'un marais, & qu'il n'y avoit point d'autre ſortie que celle dont les ennemis venoient de s'emparer. On ſe rallia promptement autour du Vicomte de Turenne, & de Vrangel qui ne ſçavoient quel remede aporter à un ſi grand malheur ; ils étoient reſolus tous deux de mourir les armes à la main plutôt que de ſe laiſſer prendre : mais ſur ces entrefaites un grand cerf pouſſé par les chiens leur montra un chemin dans le marais qui n'avoit pas plus de deux piez de large. Ils le ſuivirent en même tems, & s'étant ainſi ſauvez lors qu'il

qu'il y avoit ſi peu d'apparence de ſalut, ils réjouïrent toute l'armée, à qui un dragon qui s'étoit tiré du combat étoit déja venu donner l'allarme. Jean de Wert ayant ainſi manqué un ſi beau coup, ſe retira promptement par le même endroit qu'il étoit venu, & bien lui prit de faire diligence; car ſans cela toute l'armée lui alloit tomber ſur les bras. La paix ayant été faite en Allemagne, comme nous venons de dire, elle ne fut pas plûtôt ratifiée que Mazarin voulut ſe ſervir des troupes du Vicomte de Turenne contre le Parlement, qui continuoit de lui donner du chagrin: mais ce Prince ayant reçû des nouvelles de ſon frere par leſquelles il lui donnoit avis que toute la France ſe déclaroit contre ce Miniſtre, il tâcha de s'aſſurer des Colonels à qui l'on devoit pluſieurs montres, & qui pour cette raiſon deſiroient qu'il y eut du changement dans le Miniſtere. Ils lui promirent de ne le point abandonner, & l'on croit qu'il avoit deſſein de ſe joindre au Duc d'Orleans, qui avoit auſſi juré la ruine de Mazarin à la perſuaſion de l'Evêque de Langres ſon favori, que ce Miniſtre amuſoit depuis long-temps de l'eſperance d'être Cardinal: mais cet Evêque s'étant radouci par de nouvelles aſſurances qu'il auroit bientôt ce qu'il ſouhaitoit, le Vicomte de Turenne ſe trouva embarqué dans une affaire dont il lui fut impoſſible de ſortir à ſon honneur. Cependant comme il en étoit venu trop avant pour ſe retracter, il voulut ſe rendre conſiderable par-là à ce Miniſtre, dont l'humeur, comme nous avons dit, étoit de faire du bien à ceux qu'il craignoit, & de laiſſer en arriere ceux qui ſervoient le mieux. En effet, outre les ſujets de dégout que ce Prince en avoit reçûs, il lui avoit encore refuſé n'agueres le Gouvernement d'Auvergne qu'il lui avoit demandé, & il lui avoit preferé une perſonne qui étoit bien éloigné d'avoir

d'avoir rendu de ſi grands ſervices. Le Parlement, qui voyoit déja dans ſes interêts quantité de gens de conſideration, ſe croyant ſur de cette armée redoubloit ſes arrêts contre Mazarin, & tâchoit de gagner le Prince de Condé par le moyen du Duc de Châtillon, qui ſe plaignoit que la Cour aprés lui avoir promis pluſieurs fois le bâton de Maréchal de France lui eût manqué de parole. Le Coadjuteur s'entremit auſſi pour le faire entrer dans ce parti, où il s'étoit attaché lui même; mais le Prince de Condé trouvant plus d'avantage à demeurer dans celui de la Cour, Mazarin ſe ſoutint, quelques fortes brigues qu'il y eut contre lui. Chacun ne ſongeant ainſi qu'à ſon avantage, il arriva que les Officiers de l'armée de Turenne, nonobſtant la parole qu'ils avoyent donnée à leur General, deputerent à Mazarin pour lui dire, que s'il les vouloit payer de ce qui leur étoit dû ils étoient prêts de ſe rendre à ſes ordres. Cela réjoüit beaucoup ce Miniſtre, toutefois n'ayant point d'argent, il fut ſur le point de manquer une ſi belle occaſion, dont s'étant plaint à d'Hervart Controlleur general des finances, celui ci qui étoit riche partit à l'heure même avec des lettres de change, & donna ſatisfaction à ceux à qui il étoit dû. Le Vicomte de Turenne fut averti de ce qui ſe paſſoit dés devant qu'il ſortit de Paris, & de prendre garde à lui, c'eſt pourquoi il ſe retira de bonne heure à Bruxelles, où on lui fit non ſeulement bon accueil, mais où on lui offrit encore le commandement d'une armée pour entrer en France. Car le Parlement avoit envoyé vers l'Archiduc pour en avoir du ſecours, & lui qui ſe vantoit de faire toutes choſes pour le ſalut & pour la gloire de l'Etat, y appelloit les ennemis. Cette demarche ternit beaucoup la reputation de cette compagnie, qui avoit toûjours paſſé juſques la pour la plus auguſte qu'il y eût dans le Royaume; & comme c'eut été

augmenter ſon audace que de diſſimuler plus long tems ſes attentats, on reſolut de punir la ville de Paris, qui à ſon exemple manquoit de reſpect en toutes choſes, & dont le Roi avoit été obligé de ſortir pour ne pas voir davantage ſon autorité violée en ſa preſence. La Cour n'étoit gueres en état de venir à bout de ce deſſein avec le peu de troupes qu'elle avoit; mais le Prince de Condé gagné par les careſſes de la Reine mere & par les artifices de Mazarin ſe ſervit des merveilleuſes qualitez qu'il avoit pour reduire une ſi grande ville à l'obeïſſance. C'eſt une choſe ſurnaturelle, & que la poſterité ne voudra jamais croire, que cette entrepriſe ait été faite avec huit mille hommes ſeulement; neanmoins ce Prince n'en avoit pas davantage lors qu'il reſolut de bloquer Paris, ce qui fit croire à pluſieurs qu'il perdroit devant la reputation qu'il avoit acquiſe ailleurs. Le Prince de Conti ſon frere voyant le parti qu'il avoit pris embraſſa celui du Parlement, non pas tant toutefois par la grande liaiſon qu'il avoit avec lui, que pour ſe trouver oppoſé au Prince de Condé, qui s'étoit broüillé avec lui pour quelques amouretres. Car ces deux Princes que la nature avoit pris plaiſir de rendre diſſemblables de viſage, de taille, de profeſſion, & d'humeur, convenoient neanmoins en une ſeule choſe, qui étoit de trouver leur ſœur plus belle qu'il n'eut été à deſirer pour leur reputation. D'autres attirez par d'autres motifs vinrent auſſi faire offre de ſervice au Parlement, & ils prirent tous pour pretexte le bien de l'Etat, à quoi cependant ils penſoient le moins. Le Duc d'Orleans qui étoit pour donner un grand poids au parti pour lequel il ſe déclareroit, étoit incertain de celui qu'il devoit ſuivre, mais l'Evêque de Langres qui n'avoit pas eu encore contentement, ſe confiant aux promeſſes qu'on lui faiſoit de lever une difficulté qui étoit ſurvenuë

venuë de la part du Prince de Conti qui avoit demandé le Chapeau que la France devoit avoir à la premiere promotion des Cardinaux, fit prendre à son Maître l'interêt de la Cour, & il s'en remit au Prince de Condé de l'entrepriſe qu'il avoit faite. Chacun ſe mocquoit au commencement de ce deſſein; auſſi étoit il inouï de pretendre avec huit mille hommes bloquer une ville où il y avoit plus d'un million d'ames, & plus de deux cens mille hommes en état de porter les armes: mais le Prince de Condé s'étant ſaiſi des poſtes d'alentour, & ayant empêché d'y entrer des vivres, ce grand peuple qui ne vit qu'au jour la journée ſe trouva dans une ſi grande neceſſité, qu'il ne fut pas ſeulement une ſemaine ſans ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Le Parlement qui étoit plus à ſon aiſe ne s'étonnant pas encore de ces hoſtilitez, employa les armes qu'il avoit pour les repouſſer, je veux dire qu'il donna de nouveaux arrêts, & contre le Miniſtre, & contre le Miniſtere; mais le temps n'étant gueres propre pour les faire executer, ce fut un remede bien inutile contre la miſere publique. Le Prince de Conti, le Duc d'Elbœuf, le Duc de Boüillon & le Maréchal de la Motthe étoient dans la ville, & le Parlement avoit déclaré le premier Generaliſſime de ſes armes, & les autres ſes Lieutenans-generaux. On les prioit donc tous les jours de vouloir remedier aux neceſſitez preſſantes, mais ils auroient été bien fâchez de finir la guerre ſi-tôt, par le moyen de laquelle ils ſe rendoient conſiderables non-ſeulement au parti qu'ils avoient embraſſé, mais encore à la Cour, de qui ils tâchoient d'arracher quelque grace. Cependant le Parlement ſollicitoit le ſecours de l'Archiduc, & le Vicomte de Turenne ne pouvant faire autrement, aprés ce qui étoit arrivé, que de s'acheminer avec lui en Fran-

ce, eut été bien aise de voir rompre cette partie qui ne lui plaisoit pas. Il en manda son sentiment à Mr. de Boüillon, & que l'on ne devoit pas faire grand fonds sur ce secours, l'Archiduc étant plus disposé à attaquer la frontiere, qu'à s'avancer dans le cœur du Royaume. En effet, chacun courant où son interêt l'appelloit, toutes nos places étoient exposées à la discretion des ennemis.

La Cour mouroit depeur qu'aprés cela ils ne se joignissent aux revoltez, d'autant plus que l'Archiduc en avoit envoyé assurer le Parlement. Elle pressoit donc le Prince de Condé de terminer la guerre civile; mais cela ne dependoit pas de lui, & il avoit même fait plus qu'on n'eut presumé de ses forces, car à la vûë de Paris il avoit pris Charenton qui n'en est qu'à une lieuë, & qui étoit défendu par Clancleu, qui aprés avoir été dans les interêts du Cardinal, les avoit abandonnez pour quelque mécontentement qu'il avoit reçû de lui. Le Duc de Châtillon fut tué dans cette attaque, & delivra la Cour par sa mort des promesses qu'elles lui avoit faites. Le Prince de Condé témoigna beaucoup de deplaisir de cet accident; cependant on crut qu'il n'en étoit pas trop faché, & que le plaisir de joüir de sa femme sans être obligé de soufrir un mari, lui feroit bientôt oublier le chagrin qu'il en pouvoit avoir: neanmoins le mari n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus aimable à combatre dans son cœur, le Duc de Nemours y étoit placé du moins aussi avant que tous les deux, & c'étoit lui qui étoit le plus difficile à détruire. Charenton étant pris, le Prince de Condé se trouva maitre des rivieres qui sont au dessus de Paris, & empêchant que rien n'entrât d'un autre côté, les Parisiens qui se repaissoient de milles esperances commencerent à se plaindre qu'on les avoit trompez. Tous les marchez qui avoient accoûtumez d'être remplis se trouvant vuides, ce fut une si grande necessité

que

que la plûpart, s'il faut ainſi dire, ſe virent mourir de faim. Le blé qui valoit auparavant une piſtolle le ſeptier fut vendu juſques à cinquante francs, encore n'y en avoit-il pas pour tout le monde, & quoi qu'on eût de l'argent, il faloit employer des amis pour en avoir. On ne ſçauroit dire combien cela degouta de la guerre. On alloit crier tous les jours au Parlement, nous voulons ou du pain ou la paix, & la Cour qui étoit amplement inſtruite de toutes ces choſes, ſe voyoit en état d'abaiſſer ſes ennemis, ſi elle n'eut craint l'entrée de l'Archiduc dans le Royaume. Comme c'étoit à quoi il faloit prevoir, elle écoûta diverſes propoſitions qui lui étoient faites de la part du Parlement, & même lui envoya un heraut d'armes avec une lettre. Les Chambres s'aſſemblerent pour ſavoir de quelle maniere elles le devoient recevoir, mais les plus ſages ayant été d'avis de prendre ce pretexte pour rentrer dans le devoir, on dit au heraut d'armes de ſe retirer, & que la Reine-mere & ſon Conſeil en ſçauroient la raiſon avant qu'il fut peu. En même temps ils envoyerent demander un ſauf conduit pour des deputez, qui s'étant preſentez devant la Reine, lui dirent que s'ils n'avoient pas reçû ſa lettre & ſon heraut d'armes, bien-loin que ce fut pour ne pas vouloir écoûter ſes propoſitions, c'étoit au contraire parce que cela eut bleſſé l'autorité Royale; que le Parlement ne pretendoit point à l'exemple de celui d'Angleterre être devenu ſouverain, que ce n'étoit qu'aux Têtes couronnées & aux Republiques que l'on deputoit ces ſortes de perſonnages, & qu'ainſi c'eut été faire une faute dont il ſe ſeroit repenti toute ſa vie que de l'avoir reçû; qu'il envoyoit cependant ſçavoir les intentions de ſa Majeſté, & qu'elles ne lui ſeroient pas plûtôt connuës qu'il tâcheroit de s'y conformer. Une ſoumiſſion ſi peu attenduë donna lieu à de nouvelles propoſitions; &

comme la Cour craignoit l'arrivée de l'Archiduc, & que le Parlement de son côté aprehendoit quelque sedition du peuple dont les miseres augmentoient tous les jours de plus en plus, ces propositions furent suivies de quelques conferences, dans lesquelles les esprits se trouvant n'avoir qu'un même but, on convint bientôt d'un accommodement. Il auroit rétabli toutes choses dans l'etat qu'elles devoient être, si en même temps on eut cherché à contenter tous les Grands; mais la plûpart n'ayant pas obtenu ce qu'ils souhaitoient, ce furent de nouvelles brigues, & qui produisirent bientôt de nouveaux troubles. En effet, soit que l'ambition ne s'éteigne jamais, ou que l'impunité donnât une nouvelle audace aux seditieux, ils s'attacherent auprés du Prince de Condé qui paroissoit peu content de Mazarin, & qui pour cette raison étoit plus capable qu'aucun autre de seconder leurs intentions. Ce Prince aprés avoir rendu de si grands services à ce Ministre, avoit voulu non-seulement disposer de toutes les recompenses, mais encore donner la loi dans le Conseil, & cela n'ayant pas plû à Mazarin, il n'avoit pû si bien se déguiser que ce Prince n'eut attribué à son ingratitude, ce qui ne provenoit neanmoins que du desir de se conserver la premiere place. Ils ne laissoient pas de se voir, & même de manger ensemble; mais cette familiarité ne servoit qu'à augmenter le mépris qu'ils avoient l'un pour l'autre: car comme il ne se pouvoit faire autrement que le Prince de Condé ne se montrât souvent tel qu'il étoit, c'est-à-dire adonné à tous les plaisirs de la jeunesse, Mazarin trouvoit que cela répondoit mal à cette vertu heroïque qu'il s'étoit acquise dans la guerre; & ce Prince de son côté découvroit en lui mille fourberies, qui étoient plus convenables à sa nation qu'au caractere d'honnêteté qu'il tâchoit d'affecter. Le Vicomte de Turenne revint à la Cour

sur

ſur ces entrefaites, mais avant qu'il y arrivât le Prince de Condé lui fit demander ſon amitié. Mr. de Turenne qui avoit regret de ce qui lui étoit arrivé, le croyant toûjours dans les interêts de la Cour, reçût ce compliment comme il devoit, & l'étant allé voir pour lui confirmer lui-même les aſſurances qu'il lui avoit fait donner de ſes ſervices, il reconnut bientôt qu'il y avoit du changement dans ſon eſprit. Mazarin qui étoit averti de tout ce qui ſe paſſoit entra dans un grand ſoupçon de cette viſite, d'autant plus que Mr. de Boüillon avoit déja une grande affinité avec le Prince de Condé; neanmoins il faiſoit beaucoup de careſſes en toutes rencontres au Vicomte de Turenne, & tâchoit de l'engager dans ſon parti: mais ce Prince avoit une connoiſſance trop particuliere de l'humeur des Italiens pour ſe fier à ſes promeſſes, outre qu'il avoit déja donné ſa parole au Prince de Condé qu'il voyoit porté à le perdre. Mazarin faiſoit des brigues de ſon côté pour ſe mettre à couvert de ſon humeur violente; & comme le Duc de Beaufort & le Coadjuteur avoient un grand credit dans le Parlement & dans Paris, il leur fit faire pluſieurs offres de ſervice. Ces deux hommes avoient des qualitez bien differentes, l'un étoit auſſi delicat que l'autre étoit groſſier; mais ce que celui-ci avoit au deſſous de l'autre, il le recompenſoit par ſa ſincerité qui étoit une vertu inconnuë à celui-là. Auſſi reçûrent ils differemment ces offres de ſervices; le Duc de Beaufort répondit en un mot au Cardinal, qu'il ne pouvoit jamais être de ſes amis aprés les perſecutions qu'il en avoit ſoufertes, mais l'autre pour l'amuſer ſe plaignit du Prince de Condé, afin de lui faire accroire qu'il étoit tout diſpoſé à écoûter ſes propoſitions, & cependant qu'il marchandoit avec lui, il raportoit tout au Prince de Condé avec qui il

s'étoit raccommodé. Mazarin ne fut pas long-temps à démêler cette conduite, & voyant bien qu'il auroit de la peine à se tirer d'embarras à moins que de les desunir, il aposta des gens qui tirerent sur le carrosse du Prince de Condé comme il passoit sur le Pont neuf, & qui au lieu de le tuer blesserent un laquais de Mr. de Duras qui étoit derriere. Mazarin fut au desespoir de ce qu'ils avoient manqué leur coup ; neanmoins contrefaisant l'étonné de cet accident, il fit courir le bruit qu'il venoit du Duc de Beaufort & du Coadjuteur, & le Prince de Condé fut si credule, que sans approfondir autrement une affaire de si grande consequence il jura la perte de l'un & de l'autre. Ce fut envain que ces deux hommes lui firent faire mille protestations qu'ils étoient innocens, il continua dans son aveuglement, & tout ce qu'on lui put dire ne servit qu'à l'animer. Le Duc de Boüillon & le Vicomte de Turenne ne manquerent pas de l'aller voir en cette rencontre, & quoi qu'ils lui remontrassent avec les autres qu'il faloit être plus circonspect dans une affaire qui avoit de si grandes suites, il les pria, s'ils étoient ses amis de ne lui en pas parler davantage. Le Duc de Beaufort & le Coadjuteur furent bientôt avertis de cet emportement, & comme ils le connoissoient d'humeur à ne leur pas pardonner, ils crurent qu'ils ne devoient plus mépriser les offres du Cardinal Mazarin. Il les reçût à bras ouverts, cependant il les pria de cacher leur intelligence jusques à ce qu'il eut pû gagner le Duc d'Orleans qui n'étoit pas trop content du Prince de Condé, car il avoit rompu le bâton d'un de ses Exempts, sous pretexte qu'il avoit approché le bout de ses cheveux, ce qui avoit fait tant de bruit au Luxembourg, que tout y avoit été en alarme.

larme. Le Comte de St. Agnan qui étoit Capitaine des Gardes du Duc d'Orleans fut celui qui témoigna le plus de vigueur dans l'affront qu'on venoit de faire à son Maître ; il dit tout haut que s'il y avoit été il auroit tout au moins arrêté le Prince de Condé ; mais on crut qu'il se seroit bien passé de dire ces sortes de choses ; & qu'il y avoit du moins autant d'imprudence que de courage. Le Prince de Condé aprés avoir fait ce coup se sauva par un degré dérobé avec ses petits Maîtres qui, à ce qu'on disoit, lui avoient conseillé de le faire. Cependant il ne fut pas long tems sans s'apercevoir de la faute qu'il avoit faite, & aprés en avoir envoyé demander excuse au Duc d'Orleans, il y vint lui-même. Le Duc d'Orleans qui étoit bon lui pardonna facilement, mais aussi comme il étoit d'un naturel aisé, ce fut une blessure facile à rouvrir. Le Coadjuteur qui connoissoit la portée de son esprit l'en faisoit ressouvenir souvent, & comme les grandes actions du Prince de Condé excitoient une secrete jalousie dans son cœur, il lui fut aisé de le disposer à sa perte. Il lui dépeignit son ambition au de là de ce qui s'en étoit imaginé, lui dit qu'il n'y avoit qu'un moyen pour le faire rentrer en lui-même ; que sans cela il seroit peut-être le premier à se ressentir de ses violences ; & enfin il lui donna tant de crainte de ses desseins, que ce Duc le pria de vouloir lui découvrir comment il se pourroit assurer contre un ennemi si redoutable. Le Coadjuteur lui répondit que cela étoit aisé comme il lui avoit dit, mais qu'avant que de le lui reveler, il faloit qu'il jurât de n'en point parler à l'Evêque de Langres, lequel étoit si-bien avec le Prince de Condé qu'il iroit incontinent lui redire tout ce qu'il auroit apris. Le Duc d'Orleans fit tout ce que voulut

le Coadjuteur, aprés quoi celui-ci lui dit que le ſeul moyen de ſe mettre en ſureté étoit de s'aſſurer de ſa perſonne ; qu'il n'y avoit rien à craindre de ce deſſein, que la Cour à qui il avoit deplu en mille rencontres en étoit d'accord ; que Paris dont il avoit encouru la haine en ſeroit ravi, & qu'enfin il avoit tant d'ennemis que ce ſeroit une joye Uuiverſelle. Le Duc d'Orleans témoigna de la crainte à ce diſcours, il repreſenta au Coadjuteur que ſes Creatures pourroient recommencer une guerre Civile, & qu'il ſeroit plûtôt d'avis de chercher une autre voye ; mais le Coadjuteur lui ayant dit qu'on pouvoit remedier à tout cela, en faiſant arrêter en même tems le Prince de Conti qui s'étoit raccommodé avec lui, le Duc de Longueville, & ceux qui avoient le plus de part dans la confidence, la choſe fut arrêtée, & il ne fut plus queſtion que d'en chercher les moyens. Le Coadjuteur ayant raporté à Mazarin l'état où il avoit mis cette affaire, ce Miniſtre qui ne manquoit pas d'invention les attira tous trois dans le Conſeil, ſous pretexte qu'on y devoit juger une inſtance qui regardoit un de leurs parens ; neanmoins la choſe ne fut pas ſi ſecrete que la Princeſſe de Condé n'en fut avertie, & elle pria ſon mari de ne pas ſortir ce jour-là. Mais lui qui ne croyoit pas que cela ſe put faire ſans la participation du Duc d'Orleans, & qui croyoit que l'Evêque de Langres ne manqueroit pas de l'en avertir, s'étant moqué de cet avis s'en fut faire des viſites l'aprés-dînée, & ſe rendit ſur le ſoir au Palais Royal. Il trouva que la garde étoit doublée ; mais cela ne lui fit point de peur, d'autant qu'il ſçavoit que la veille on avoit reſolu d'en uſer ainſi ; afin d'en prendre la moitié pour aller arrêter un certain homme qui étoit accuſé d'avoir fait des écrits contre le gouvernement preſent, vice fort ordinaire en ce tems-

tems là, & qu'on avoit resolu de reprimer. Le Prince de Conti & le Duc de Longueville conduits par leur mauvais destin vinrent aussi au Conseil, & Mazarin ne les vit pas plûtôt tous trois qu'il sortit, aprés les avoir priez d'excuser s'il les quitoit pour un moment en attendant la venuë du Duc d'Orleans : mais sur ces entrefaites Guitaut Capitaine des Gardes du Corps de la Reine-mere entra avec Comminges son neveu, & pendant que celui-ci demandoit l'épée au Prince de Conti & au Duc de Longueville, celui là fit le même compliment au Prince de Condé. Jamais surprise ne fut égale à celle de ce Prince ; non pas que l'avis qu'il avoit reçû ne lui en dût ôter une partie, mais parce qu'il croyoit avoir rendu de grands services à la Reine-mere & au Cardinal, qu'il croyoit être bien éloigné d'un pareil traitement. Il demanda à leur parler ; mais ni l'un ni l'autre n'ayant voulu s'exposer à des reproches qu'il n'auroit pas manqué de leur faire, il fut remis entre les mains du Comte de Miossens, qui le conduisit avec les deux autres au Château de Vincennes. Pour peu que leurs amis eussent songé à les secourir, il leur auroit été facile de le faire, car le Carosse dans lequel ils avoient monté se rompit en chemin, & il n'y avoit que seize Gendarmes pour leur escorte. Mais ceux qui y pouvoient prendre interêt ayant été avertis de cet accident, songerent plûtôt à leur sureté qu'à la leur ; les uns se retirerent dans les Provinces, où ils crurent être assez puissans pour allumer la guerre Civile ; les autres sur les Frontieres, & quelques-uns hors du Royaume. Pour ce qui est du Vicomte de Turenne, comme il étoit trop des amis de ce Prince pour n'être pas enveloppé dans sa disgrace, il se sauva à Stenay, où son Regiment de Cavalerie qui étoit le plus

beau & le plus fort qu'il y eut en France le vint trouver. Madame de Longueville s'y rendit auſſi avec quelques perſonnes qui étoient dans les mêmes interêts ; & la Mouſſaye, qui étoit dans cette Place de la part du Prince de Condé à qui elle apartenoit en propre leur y fit toute ſorte de bonne chere. La Ducheſſe de Longueville qui ſe voyoit par là ſeparée d'un mari & de deux amans, ſans compter encore ceux qui étoient allez d'un autre côté, tâcha à ſe conſoler de leur abſence avec la Mouſſaye, qui fut ravi de profiter de cette bonne fortune. Le Vicomte de Turenne n'étoit pas d'un caractere trop amoureux ; mais le commerce continuel qu'il avoit avec cette Princeſſe qui étoit parfaitement belle, & qui ne manquoit pas d'eſprit, l'ayant rendu plus ſenſible qu'à ſon ordinaire, il tâcha de s'en faire aimer ; mais ce fut inutilement, elle le ſacrifia à la Mouſſaye, & qui pis eſt en fit des contes ſi piquans, qu'il reſolut de ne la pas épargner plus qu'elle le faiſoit. Cependant comme ils n'étoient pas venus là pour paſſer le tems à des choſes ſi inutiles, on envoya vers l'Archiduc pour le prier de vouloir donner quelques Troupes, & on en fit d'autres de quelque argent qu'on emprunta ſur les pierreries de la Ducheſſe de Longueville. Il fut reſolu auſſi d'appeller le Duc de Lorraine, qui n'eut garde de refuſer d'être de la partie, & même ce fut lui qui commença la guerre, en entrant dans ſon Païs, où les peuples ſe ſouleverent en ſa faveur. Mazarin traita tout cela de bagatelles, ayant entre ſes mains celui qu'il eſtimoit le plus méchant ; d'ailleurs il étoit tout ſatisfait de la joye que les Pariſiens avoient témoignée à la priſe des Princes, s'imaginant que la haine qui paroiſſoit pour eux étoit une marque que celle qu'on avoit euë pour lui étoit dimi-

diminuée. Mais il avoit tort de se fier ainsi à ce peuple, qui est peut-être le plus inconstant qu'il y ait dans toute l'Europe, dont il auroit eu de bons témoignages peu de tems aprés, s'il eut pû voir les réjoüissances qu'il fit quand ils sortirent de prison, & quand il fut obligé de s'en aller hors du Royaume. L'Archiduc & le Vicomte de Turenne, sans s'arrêter ainsi à des apparences frivoles, conferoient ensemble pour parvenir plus facilement à leurs desseins; cependant ils avoient peine à s'accorder, l'un vouloit attaquer la Frontiere, & l'autre qu'on marchât droit à Vincennes pour retirer le Prince de Condé de prison. Le Vicomte de Turenne qui étoit de ce dernier avis voyant que l'Archiduc avoit peine á s'y rendre, lui dit tout resolument qu'il n'avoit pas pris les armes pour troubler le Royaume, mais pour rendre la liberté à un Prince qui étoit de ses amis; que s'il avoit resolu d'en user autrement, il sçavoit bien quel parti il avoit à prendre, & que son dessein n'étoit pas d'exposer sa reputation au blâme de chacun. Aprés une déclaration si formelle, c'étoit à l'Archiduc à se determiner; & comme il ne vouloit pas abandonner une entreprise dont il pretendoit retirer beaucoup de profit, il entra en France avec le Vicomte de Turenne. Ces deux Princes qui avoient leur dessein, sans s'arrêter à des bicoques, traverserent en diligence toute la Champagne, & le Vicomte de Turenne s'avançant devant avec deux mille Chevaux vint jusques à la Ferté Milon, si-bien qu'il pretendoit le lendemain investir Vincennes, & en retirer les Princes: mais le Comte de..... favori de l'Archiduc ayant donné avis en secret à Mazarin, dont il retiroit de grosses pensions, de les transferer promptement ailleurs, on les mena à Marcoussis, & delà au Havre de Grace, qui est à l'extrêmité de la haute Normandie. Le Vicomte

de Turenne fut dans un chagrin inconcevable à cette nouvelle ; il se douta bien qu'il étoit trahi, mais ne sçachant sur qui faire tomber son soupçon il rebroussa chemin, & fut rejoindre l'Archiduc, contre qui Mazarin avoit envoyé le Maréchal du Plessis. Le Vicomte de Turenne lui conseilla d'abord de marcher au devant de lui, avant que quantité de Noblesse Françoise se rendît dans son Armée ; mais l'Archiduc qui ne vouloit point combattre ne l'en ayant pas voulu croire, il crut gagner la Frontiere avant qu'il l'y put obliger. Cependant il se faisoit tous les jours de petits combats entre les deux Armées, qui étoient comme les preludes de l'action qui se devoit bientôt passer. Le Vicomte de Turenne n'approuvoit pas ce procedé, & remontroit à toute heure à l'Archiduc qu'il se tromperoit infailliblement ; mais n'ayant pû vaincre son obstination, l'Armée arriva à Sompuis auprés de Rhetel, le Maréchal du Plessis la suivant toujours en queuë. La nuit même Mazarin arriva dans le Camp de ce Maréchal, suivi de quantité de Volontaires de condition, qui sur l'esperance d'une Bataille, & peut-être aussi pour se mettre bien auprés de lui l'avoient voulu accompagner. Il soupa fort gayement avec lui, & lui dit qu'il lui apartoit l'ordre de combattre, ce que le Maréchal du Plessis n'avoit osé faire, depeur d'exposer le Royaume à de grandes Calamitez si la fortune lui eut tourné le dos : mais ne pouvant plus être retenu par cette aprehension, aprés que celui qui en étoit le premier Ministre lui avoit parlé de la sorte ; il passa toute la nuit soit à dresser l'ordre de Bataille, ou à instruire les Officiers Généraux de ce qu'ils avoient à faire Mazarin à son exemple ne se voulut point coucher ; mais l'envie de dormir lui venant sur le milieu de la nuit, il se jetta sur une paillasse tout habillé, & prit autant de repos que s'il eut été dans un bon lit

lit & qu'il n'eût dû avoir aucune inquietude. L'Archiduc & le Vicomte de Turenne furent avertis de bonne heure de ſa venuë, & de l'ordre qu'il aportoit, ce qui fit bien connoître à l'Archiduc la faute qu'il avoit faite de ne pas donner Bataille; neanmoins ſe preparant au combat en homme de courage & de conduite, ſon Armée dont il avoit donné l'aîle gauche à commander au Vicomte de Turenne fut rangée en bataille dés la pointe du jour, & il ſe reſerva le commandement de l'aîle droite. Le Maréchal du Pleſſis en ayant fait autant de la ſienne, le combat commença de part & d'autre avec beaucoup de furie. La fortune partagea d'abord l'avantage entre les deux Armées à la honte des Généraux, car l'aîle droite où ils combatoient tous deux fut défaite, & les deux aîles gauches leur ayant paſſé ſur le ventre, elles combattirent l'une contre l'autre avec la même opiniâtreté. L'Archiduc auroit bien pû rallier ſes gens s'il avoit voulu, & retourner à la charge, mais ne ſongeant qu'à gagner la Frontiere, il envoya dire au Vicomte de Turenne de ſe retirer. C'étoit une choſe difficile en l'état où il étoit, car le Maréchal du Pleſſis honteux de l'affront qu'il avoit reçû n'avoit pas fait comme l'Archiduc, & recommençoit le combat de plus belle. Il étoit donc environné de tous côtez, & ne pouvant reſiſter à tant de monde, il fut obligé de plier aprés avoir vû la plûpart des ſiens tomber devant lui, ou prendre la fuite. Il étoit au deſeſpoir de cet accident, principalement aprés avoir eu de ſi beaux commencemens; cependant comme il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de ſe ſauver, il ſe retira avec ſon Capitaine des Gardes & ſes Gentilshommes qui s'étoient ralliez autour de lui. Un Eſcadron ayant eu ſoupçon que c'étoit lui qui s'enfuyoit, le pouſſa une lieuë durant, & comme il

ſe

ſe vit preſſé, il retourna ſur lui l'épée à la main, ce qui fut une grande hardieſſe ; car bien-loin qu'il les égalât en nombre, il s'en falloit plus des deux tiers qu'il n'eut autant de monde ; mais ſon courage & celui de ſes gens ſupleant à ce défaut, il tua les plus reſolus, & obligea les autres à le laiſſer en repos. Les ayant ainſi écartez, il tâcha de joindre l'Archiduc qui étoit déja bien loin ; mais s'étant trompé au chemin, il fit plus de vint lieües ſur le même Cheval. Il fut pour le moins trente-ſix heures ſans boire ni manger ; & tous ſes gens étoient ſi las & ſi abatus de travail, que s'il ne les eut encouragez il en ſeroit reſté plus de la moitié derriere ; mais ſon exemple leur ayant fait paſſer par deſſus toutes choſes, ils arriverent les uns à pié, les autres à Cheval juſques à un village, où ayant aperçû de la clarté, le Vicomte de Turenne envoya voir où il étoit. Il ſe trouva heureuſement de ſes gens dans le lieu où l'on fut, & ſçachant que leur Général étoit là, ils furent au devant de lui, & leur joye fut réciproque. Il leur demanda s'ils n'avoient rien à manger, & ils lui offrirent une longe de porc & un gigot de mouton. Les autres ſe pourvûrent d'un autre côté ; & aprés qu'on eut fait repaître, on remonta à Cheval juſques à ce qu'on fut tout-à-fait en ſureté. L'Archiduc le croyoit mort ou pris, & fut ravi de le revoir ; neanmoins le ſuccez de la Bataille les inquietoit l'un & l'autre ; outre qu'ils ſçavoient que le Prince de Condé étoit Traité depuis fort rigoureuſement, on en avoit commis la garde à de Bar, qui eſt aujourd'hui Gouverneur d'Amiens homme devoüé entierement à Mazarin, & il prenoit plaiſir à paſſer ſes ordres, ce qui étoit bien éloigné de l'honnêteté qu'il faloit avoir pour le premier Prince du ſang. C'étoit un ſurcroît de douleur pour le Prince de Condé, à qui croyant

faire

faire un grand deplaiſir, il n'eut garde de ne lui pas annoncer la défaite de l'Archiduc, & celle du Vicomte de Turenne. Cependant ce Prince ne manquoit pas d'amis dans le Royaume qui ſouhaitoient de le voir en liberté, mais pas un n'étoit en état d'y travailler éficacement. Outre que la perte de cette bataille ôtoit le cœur à chacun, Mazarin aqueroit tous les jours de nouvelles creatures, & il ſe ſeroit vû bientôt en état de triompher de ſes ennemis; s'il eut eu autant de conduite que de bonheur; mais il devint ſi orgueilleux qu'il commença à mépriſer ceux qui lui avoient aidé à venir à bout de ſes deſſeins, & entr'autres le Duc de Beaufort & le Coadjuteur. Ils furent outrés de ce traitement, dont il ne témoigna pas beaucoup ſe ſoucier, car comme il les croyoit irreconciliables avec le Prince de Condé, il s'imaginoit que leur cabale ne ſeroit jamais aſſez forte pour lui nuire. Ce mépris augmenta encore le chagrin de ces deux hommes, & ils eurent la penſée de ſe raccommoder avec le Prince de Condé; neanmoins pas un n'oſant en faire la propoſition, ſa priſon eut le temps de lui ennuyer auſſi-bien qu'à tous ſes amis. Le Vicomte de Turenne qui n'étoit pas des moindres enrageoit de bon cœur de ſe voir entre les mains des Eſpagnols, & de ne pouvoir rien faire pour lui; ils faiſoient cependant tout leur poſſible pour remettre leur armée, mais comme cela demandoit du temps, il n'étoit pas encore prêt de voir réüſſir ſes eſperances, ſi le Duc de Nemours n'eût tant fait par ſes intrigues, qu'il reduiſit le Duc de Beaufort & le Coadjuteur à lui avoüer qu'ils ſeroient bien-aiſes que le Prince de Condé ſortît de priſon, pourvû qu'ils y puſſent trouver leurs ſuretez. Aprés cet aveu il ne fut plus queſtion que de chercher ce qu'ils demandoient, & le Duc de Nemours leur aiant propoſé le ma-

mariage du Prince de Conti avec Mademoiſelle de Chevreuſe, la choſe leur fut ſi agreable qu'ils ſouſcrivirent à tout ce qu'il voulut. Cette Princeſſe étoit de la Maiſon de Lorraine, & ſa naiſſance ne faiſoit point de tort à celui qu'on lui deſtinoit pour époux : ſa mere d'ailleurs étoit de la Maiſon de Rohan, qui eſt encore une autre Maiſon des plus Illuſtres du Royaume, tellement que du côté de pere & de mere il n'y avoit rien à deſirer en elle. Mais la vertu de la mere n'étoit pas des plus parfaites, & qui pis eſt c'étoit un eſprit dangereux ; elle avoit eu autrefois un grand credit ſur l'eſprit de la Reine mere, & même du tems du feu Roi elle avoit été exilée pour ſes interêts. Elle avoit donc cru en revenant qu'elle gouverneroit encore cette Princeſſe, mais elle avoit trouvé la place priſe par Mazarin, ce qui lui avoit donné tant de chagrin qu'elle s'étoit déclarée ouvertement contre lui. Le Coadjuteur étoit de ſes amis particuliers, & voyant que la propoſition que le Duc de Nemours lui venoit de faire aſſuroit leurs interêts communs, il lui fut aiſé de lui faire donner ſon conſentement à la liberté des Princes, & au mariage qu'on avoit propoſé. Les choſes étant arrêtées de la ſorte, il ne fut plus queſtion que d'y faire conſentir le Prince de Condé : mais comme on ne pouvoit avoir permiſſion de le voir que ſous quelque pretexte plauſible, on prit celui de la mort de ſa mere, laquelle avoit fait Teſtament, & pour l'execution duquel on feignit qu'on avoit à le conſulter. Mazarin n'ayant rien ſoupçonné de la verité, les portes de la priſon furent ouvertes, & celui qui y étoit allé ayant eu permiſſion de l'entretenir en particulier, il le réjoüit grandement à cette nouvelle ; le Prince de Condé lui dit qu'il pouvoit tout promettre de ſa part, & le Prince de Conti n'en dit pas moins, dans l'envie qu'il avoit d'épouſer Mademoiſelle

de

de Chevreuſe, qui étoit une fort belle Princeſſe; mais cet homme leur ayant répondu que ce qu'ils diſoient n'étoit pas aſſez, & qu'il faloit une aſſurance par écrit, ils lui donnerent tout ce qu'il demandoit, & n'eurent plus d'autre inquietude que de voir l'effet de ce qu'on leur étoit venu propoſer. Ce meſſager étant de retour à Paris, tous ceux qui étoient du parti s'aſſemblerent, & ſçachant que la choſe alloit comme ils la pouvoient deſirer, ils gagnerent le Duc d'Orleans, par le moyen de l'Evêque de Langres, qui croyoit qu'aprés le mariage du Prince de Conti le Chapeau de Cardinal ne lui pouvoit plus manquer. Le Duc d'Orleans fit tout ce que voulut ſon favori, & comme il avoit du credit dans le Parlement, il y reveilla la haine contre Mazarin, laquelle étoit aiſée à rallumer, & ſous pretexte de quelques édits nouveaux il ſe raſſembla de plus belle, & recommença à donner des arrêts contre lui. Ce fut un ſignal pour tous les Pariſiens qui joüiſſoient d'un trop long repos; ils demanderent ce retour des Princes avec le même empreſſement qu'ils avoient témoigné lors qu'ils avoient été arrêtez, & le Parlement les ſecondant dans leur manie donna un arrêt, par lequel trés-humbles remontrances ſeroient faites au Roi & à la Reine mere pour leur liberté, & pour l'expulſion du Cardinal Mazarin hors du Royaume. Ce Miniſtre fut fort ſurpris d'un changement ſi promt & ſi ſubit; il tâcha neanmoins de ſe ſoûtenir encore par le moyen du Duc d'Orleans; mais il avoit manqué tant de fois de parole à l'Evêque de Langres, que ſon Maître qui n'agiſſoit que par les reſſorts de ce favori ne le voulut plus écouter: au contraire il déclara en plein Parlement, que le bien du Royaume demandoit que ce Miniſtre en ſortît inceſſamment, ſinon qu'il faloit lui coure ſus comme ſur un ennemi déclaré, ſurquoi l'on opina à l'heu-

re-

re-même, & il fut donné un arrêt en conformité de son opinion. La Reine-mere fut outrée contre le Parlement, & contre le Duc d'Orleans, & fit tout ce qu'elle put pour s'opposer à cet attentat, qui blessoit si fort l'autorité Royale; mais voyant que ce n'étoit pas Paris seulement qui branloit, mais encore tout le reste du Royaume, elle fut la premiere à Conseiller à Mazarin de ceder au tems, & aprés avoir pris des mesures avec lui pour le faire revenir au plûtôt, elle lui promit de ne jamais oublier ses services. Mazarin au lieu de sortir du Royaume, comme beaucoup de gens s'imaginoient qu'il alloit faire, s'en fut au Havre de Grace, & fit demander au Prince de Condé s'il trouvoit bon qu'il eût l'honneur de le voir, car il avoit lieu de le faire pressentir avant que de s'y exposer. En effet, si ce Prince avoit sçû en quel état étoient les choses, peut être auroit-il pris quelque resolution qui l'eut delivré tout d'un coup d'un ennemi si dangereux. Le Maréchal de Grammont fut celui dont se servit Mazarin pour lui faire cette proposition, à quoi le Prince de Condé répondit que cette visite étoit bien inutile, ou plûtôt le compliment qu'il lui faisoit faire, puis qu'étant le Maître comme il l'étoit, il pouvoit venir quand il en auroit la volonté. Le Maréchal de Grammont lui dit qu'aprés ce qui s'étoit passé c'étoit le moins qu'il pouvoit faire; que s'il osoit lui dire son sentiment, il ne lui conseilloit pas de recevoir cette civilité avec tant d'indifference; que sa liberté dependoit peut-être de cette entrevûë, & que c'étoit à lui qui étoit bon & sage, d'en user prudemment. Quoi que ce Maréchal fît profession d'être de ses amis, il vit bien par son discours qu'il l'étoit encore plus de Mazarin. Il se douta en même tems que ses affaires étoient en bon état, puis qu'il étoit obligé à faire cette demarche, & pour en être plus certain il consentit à le voir. Le Maré-

chal

chal de Grammont l'étant allé querir, il ne fut pas plûtôt entré qu'il commença à en vouloir venir à de grandes justifications. Surquoi le Maréchal de Grammont prenant la parole lui dit, que le souvenir de pareilles choses n'étoit jamais agreable; qu'il valoit mieux qu'il aptît à ce Prince, si sa prison & celle de son frere & de son beau-frere finiroient bientôt; que tout ce qu'il pourroit dire ne vaudroit point cela; & faisant en même temps le goguenard, comme c'étoit sa coûtume, il entama lui même cet article, & donna moyen à Mazarin de le poursuivre. Le Prince de Condé fut ravi de voir que la conversation étoit conforme à ses desirs, & Mazarin lui ayant dit qu'il étoit libre & qu'il pouvoit sortir quand il voudroit, aussi-bien que le Prince de Conti & le Duc de Longueville, le Maréchal de Grammont prit encore la parole, & leur dit qu'il ne faloit pas qu'ils se separassent ainsi sans boire à la santé l'un de l'autre. Là-dessus de Bar entra, & Grammont n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur lui, qu'il lui demanda s'il avoit quelque chose à leur donner à manger. Tout cela parut concerté au Prince de Condé; neanmoins n'en faisant pas semblant il voulut voir à quoi aboutiroient toutes ces choses. De Bar dit qu'il n'y avoit rien de prêt, mais que dans une heure ou deux il leur feroit servir une bonne soupe; mais ce Prince qui avoit peur que dans ce temps-là il ne survînt quelque chose qui retardât sa liberté, lui dit de faire apporter seulement un morceau de bœuf à la percillade, & que cela suffisoit pour des gens qui avoient bien faim. Mazarin fut fâché qu'il ne voulût pas attendre le temps qu'on lui demandoit, car il pretendoit l'employer à se reconcilier entierement

avec

avec lui, à quoi toutefois il auroit eu de la peine; mais voyant que ce seroit inutilement qu'il l'en presseroit lui-même, il dit à de Bar de faire venir ce qu'il y avoit dans son pot, ce qui ayant été fait à l'heure même, le Prince de Condé prit un verre, & but à la santé de Mazarin. En même-tems il se leva de table, & chacun ayant fait la même chose, il dit à Mazarin qu'ils auroient assez de tems de se voir ailleurs pour ne se pas arrêter davantage à faire si méchante chere. Mazarin le suivit jusques à la porte du château où il y avoit un carosse qui l'attendoit, & le faisant ressouvenir à tous momens qu'au moins il lui promettoit d'oublier tout ce qui s'étoit passé, il le vit entrer dedans, & demeura dans une posture suppliante jusques à ce qu'il l'eut perdu de vûë. Le Prince de Conti eut pareillement la liberté avec le Duc de Longueville, & ils prirent tous trois la route de Paris. Ils aprirent en chemin que ce n'étoit pas à ce Ministre qu'ils avoient l'obligation de ce qui venoit d'arriver, mais à ceux que nous avons dit ci-devant, ce qui donna encore plus de haine pour lui au Prince de Condé. On fut au devant d'eux lors qu'ils approcherent de Roüen, & comme le Duc de Longueville étoit Gouverneur de la Province, les deux autres Princes crurent qu'ils lui en avoient l'obligation; mais lors qu'ils furent arrivez à Pontoise, & qu'ils virent le peuple de Paris venir comme en procession sur le chemin, le Prince de Condé vit bien qu'il n'étoit plus si mal dans son esprit. Cependant Mazarin fut obligé de sortir du Royaume, & chacun croyant que le Prince de Condé alloit devenir plus puissant que jamais s'attacha auprés de lui. Tous ceux qui s'étoient retirez pendant sa disgrace eurent ordre de revenir en Cour, & comme le Ministere paroissoit changé, il n'y en eut point qui n'espérât quelque grace. S'il y en avoit cependant

dant qui s'en dussent flater, c'étoit le Vicomte de Turenne, qui avoit fait tant de depense pour mettre des troupes sur pié, qu'il avoit fait beaucoup de dettes; neanmoins contant tout cela pour rien, puis que ce Prince avoit obtenu la liberté, il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il lui fut témoigner la joye qu'il en avoit : mais il fut tout surpris de la maniere qu'il le reçût, il ne le distingua presque pas d'une foule de gens qui étoient allez lui faire la cour, & le Vicomte de Turenne en fut si surpris qu'il ne lui en falut pas davantage pour le faire repentir de ce qu'il avoit fait pour lui. Comme il étoit rempli de franchise, ainsi que nous avons dit ci-devant, il ne put garder long tems sur son cœur le ressentiment qu'il avoit d'un tel procedé; il en parla à ses amis afin qu'ils en dissent quelque chose à ce Prince, & ses plaintes ayant donné lieu à un grand éclaircissement, il en sortit si peu satisfait qu'il resolut de ne pas épouser davantage ses interêts. En effet, au lieu de recevoir quelque satisfaction, le Prince de Condé se plaignit de ce qu'étant à Bruxelles il avoit mal parlé de la Ducheſſe de Longueville sa sœur, & quoi que le Vicomte de Turenne lui dît que c'étoit elle au contraire qui l'avoit raillé avec la Moussaie, il ne fut jamais en son pouvoir de le detromper. Cette broüillerie ne produisit entr'eux aucun méchant effet, mais la Reine ne laissa pas d'en être bienaise, parce qu'ayant dessein de faire revenir le Cardinal Mazarin, elle crut que c'étoit un moyen pour s'assurer du Vicomte de Turenne, & pour l'ôter au Prince de Condé. Elle voulut voir en même tems si ses esperances étoient trompeuses, & lui fit parler par Mr. de Lionne; mais Mr. de Turenne qui sçavoit qu'elle faisoit d'un autre côté toute sorte d'efforts pour gagner ce Prince, répondit en termes generaux, & ne voulut point s'engager qu'il ne vît auparavant ce qui arriveroit

roit de cette intrigue. Cependant il devint amoureux de Mademoiſelle de la Force, & comme c'étoit une perſonne d'une naiſſance illuſtre, d'un merite relevé, & d'une vertu qui en avoit peu de ſemblable, il ſe reſolut bientôt à l'épouſer. Ayant communiqué ſon deſſein à ſa famille, il n'y eut perſonne qui ne lui témoignât qu'il ne pouvoit mieux faire; la Reine même à qui il fut obligé d'en parler fut bien aiſe qu'il embraſſât cette condition, eſperant qu'il prendroit garde de plus prés à ſes affaires, & qu'y ayant plus d'avantage pour lui à s'attacher aux interêts de la Cour qu'à ceux des autres, elle en diſpoſeroit plus facilement. Chacun ayant ainſi approuvé le deſſein qu'il avoit pour cette aimable perſonne, il fut marié avec elle, & paſſa ſi doucement le tems qu'ils vécurent enſemble, qu'il eut tous les ſujets imaginables de ſe rejoüir du choix qu'il avoit fait. Cependant la Reine mere continuoit toûjours les intrigues qu'elle avoit avec le Prince de Condé, & lui offroit mille choſes avantageuſes & pour lui & pour les ſiens, pourvû qu'il voulût faciliter le retour du Cardinal Mazarin. Le Prince de Condé écoutoit tout ſans s'ouvrir entierement, & par cette reſerve ſe faiſoit promettre tous les jours de nouvelles graces. Enfin quand il vit qu'il ne pouvoit deſirer rien davantage que ce qu'on lui offroit, à moins que de ſe rendre ſuſpect de trop d'ambition, il parla plus clairement, & dit à Mr. le Chancelier d'aujourd'hui, & à Mr. de Lionne, qui étoient les deux perſonnes dont la Reine ſe ſervoit dans cette affaire, qu'il étoit plus que ſatisfait des bontez que la Reine avoit pour lui, mais qu'elle ne voudroit pas qu'il ſe perdit d'honneur dans le monde; qu'aprés ce qui étoit arrivé, il étoit trop engagé avec le Duc de Beaufort & le

le Coadjuteur, pour prendre si ouvertement le parti du Cardinal Mazarin qui étoit leur ennemi capital; mais que si elle se vouloit contenter de la parole qu'il lui donnoit de ne se point opposer à son retour, il lui promettoit en même tems de se dégager si bien d'avec ces Messieurs, qu'il ne lui resteroit aucun sujet de défiance à cet égard. La Reine qui avoit cru traiter de bonne foi, bien-loin d'être contente de cette réponse, en sut fort mauvais gré au Prince de Condé; elle vit bien qu'il avoit usé de finesse avec elle, & voulant en user à son tour avec lui, elle feignit de se contenter de ses promesses; mais en même temps elle fit dire au Duc de Beaufort & au Coadjuteur, que ce Prince les trompoit, ce qui leur donna tellement l'allarme, que pour éprouver ce qui en étoit ils se resolurent de presser le mariage de Mademoiselle de Chevreuse, surquoi il les avoit payez jusques là de remise. Le Prince de Condé avec tout son esprit ne put se tirer de cette affaire comme il pretendoit, & ayant cherché de nouvelles excuses pour differer encore la chose, il redoubla tellement leurs soupçons qu'ils entreprirent de faire ce mariage sans lui. Si les parties n'eussent pas été parentes comme elles l'étoient, le Coadjuteur eut bientôt donné toutes les dispenses necessaires pour tenir la chose secrete, jusques à ce qu'elle eut été faite; mais ayant falu aller à Rome pour la parenté, la Cour en fut avertie, & elle se servit du Prince de Condé pour rompre ce mariage, que le Prince de Conti desiroit de tout son cœur. Le biais qu'il prit pour cela fut de faire des railleries à son frere de sa maîtresse, & le Prince de Conti ayant été assez simple pour y ajoûter foi, le mariage fut rompu avec tant d'aigreur de part & d'autre, que quoi que la haine que s'étoient portée

le Prince de Condé, le Duc de Beaufort & le Coadjuteur eut été assez grande, ce n'étoit rien neanmoins en comparaison de celle qu'ils se porterent depuis. La Reine crut qu'aprés cela il ne se pouvoit faire autrement qu'ils ne fussent irreconciliables; c'est pourquoi se mettant peu en peine de ménager le Prince de Condé, comme elle l'avoit ménagé auparavant, elle differa non-seulement d'executer les promesses qu'elle lui avoit faites, mais elle en retrancha encore beaucoup. Le Prince de Condé fit beaucoup de bruit voyant qu'elle le traitoit de la sorte, & voulut l'accuser de manquer à sa parole; mais elle pour ne lui pas faire voir qu'elle se moquoit de lui rejetta le tout sur ses confidens, disant que s'ils lui avoient promis quelque chose au delà de ce qu'elle lui offroit, ils avoient passé ses ordres. Cependant la Reine s'assura des Grands, & entr'autres du Vicomte de Turenne; mais pour ce qui est de Mr. de Boüillon, il ne voulut donner sa parole à personne, & eut bien souhaité que son frere eût voulu faire comme lui. Ils ne laissoient pas tous deux de voir le Prince de Condé; & comme il croyoit en avoir affaire bientôt, son procedé étoit bien different de celui dont nous avons parlé ci dessus; il les accabloit de caresses, & ils les recevoient comme venant du premier Prince du sang, ce qui trompoit le Prince de Condé, qui s'imaginoit qu'ils ne lui manqueroient pas au besoin. La Reine ayant ainsi manqué de parole à ce Prince, il s'opposa de tout son pouvoir au retour du Cardinal Mazarin, & ayant intercepté une lettre de cette Eminence à l'Abbé Fouquet, il la porta au Duc d'Orleans. Ils firent tous deux beaucoup de bruit de ce que la Reine trempoit dans cette affaire, c'est à-dire de ce qu'elle faisoit

tout

tout ſon poſſible pour faire revenir ce Miniſtre, ce qui ſe juſtifioit par le contenu de la lettre. Le Duc de Beaufort & le Coadjuteur étoient au deſeſpoir de voir le Prince de Condé ſi bien avec le Duc d'Orleans, & faiſoient tout leur poſſible pour les broüiller; ils s'y étoient pris d'abord aſſez finement, car ils avoient empaumé l'eſprit de la Ducheſſe d'Orleans, à qui ils avoient fait croire que le Prince de Condé n'aſpiroit pas moins qu'à la Couronne, & qu'aprés s'être ſervi de ſon mari, ce ſeroit une des premieres victimes qu'il immoleroit à ſon ambition. Elle s'étoit ſi bien imprimé cette penſée dans l'eſprit, qu'elle ne ceſſoit de rebatre ce diſcours au Duc d'Orleans, lequel étoit aſſez credule pour y ajoûter foi, ſi d'un autre côté ſa fille aînée qui pretendoit épouſer le fils unique du Prince de Condé, dont elle eut cependant bien été la mere, n'eut été ſans ceſſe à ſes oreilles pour lui recommander ſes interêts; neanmoins la femme l'emporta ſur la fille, & le Duc d'Orleans preſſé par la Reine de conſentir qu'on arrêtât tout de nouveau le Prince de Condé, y donna les mains. Il en fut averti incontinent, ce qui lui donna moyen de ſe precautionner. Il fit agir cependant Mademoiſelle, laquelle ayant fait connoître à ſon pere que la Reine ne faiſoit tout cela que pour faire revenir le Cardinal, ils ſe raccommoderent enſemble, & comme ils voyoient toutes les diſpoſitions imaginables à une nouvelle guerre civile, le Prince de Condé envoya en Eſpagne pour être aſſuré de quelque ſecours. Il n'oublia pas auſſi de vouloir engager le Duc de Boüillon & le Vicomte de Turenne dans ſes interêts. Le Duc de Boüillon qui n'avoit pas encore donné ſa parole à la Reine écoûta

ſes propoſitions, & croyant qu'il pouvoit parler pour ſon frere auſſi-bien que pour lui, il fit croire au Prince de Condé que s'il vouloit avoir plus d'égard pour eux qu'il n'avoit eu, ils étoient encore tout prêts de lui rendre ſervice. Parmi tant de cabales il étoit impoſſible que le Royaume ne fût dans un grand deſordre; les Provinces commençoient à ſe moquer des édits, & Paris à la barbe du Roi & de la Reine ſa mere refuſoit de payer les nouveaux droits. Les partiſans ſe plaignoient de ce qu'on ne les faiſoit pas joüir de ce qui étoit porté dans leurs traitez, & quoi qu'il n'y en eut pas un qui ne s'engraiſſât du ſang du peuple, ils faiſoient encore les rencheris, & menaçoient de fermer leurs bourſes ſi l'on ne leur donnoit main forte. Cela obligeoit la Cour de leur envoyer le plus ſouvent des ſoldats des Gardes; & un jour qu'on en avoit commandé deux compagnies pour la même choſe, on vint dire au Prince de Condé qu'elles prenoient le chemin du Fauxbourg Saint Germain, ſi bien que s'imaginant que c'étoit pour inveſtir ſa maiſon, il monta au même temps à cheval. Il ſortit de la ville par le fauxbourg Saint Michel, & gagna les hauteurs de Montrouge pour découvrir de plus loin; mais ne voyant perſonne, & aprenant que ces deux compagnies étoient allées à la Tournelle où ſe levoient les droits du vin, il vit bien qu'il avoit pris l'allarme mal à propos, & fut ſur le point de s'en retourner. Cependant craignant quelque ſurpriſe aprés la crainte qu'il venoit de témoigner, il s'en fut à St. Maur, maiſon de plaiſance qu'il a aux environs de Paris, où il fut viſité par un nombre infini de gens de condition. Le Duc de Boüillon y fut incontinent; mais

mais le Prince de Condé le voyant venir tout seul n'eut pas beaucoup de joye, & il en eut encore moins quand il lui dit qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'amener le Vicomte de Turenne. En effet, chacun croyant que la retraite du Prince de Condé étoit le signal de la guerre civile, s'étoit partagé selon son inclination, & les uns étoient allez à St. Maur, & les autres au Palais Royal. Le Vicomte de Turenne étoit de ceux qui avoient choisi ce dernier parti, & la Reine-mere l'ayant aperçû parmi les autres, le fit aprocher, & lui dit qu'elle eut été ravie que son frere eût suivi son exemple, mais qu'elle s'en consoloit puis qu'elle le voyoit demeurer dans son devoir. En même temps elle envoya le Maréchal de Grammont vers le Prince de Condé pour sçavoir la cause de sa retraite, & n'ayant eu garde de la dire telle qu'elle étoit, il se plaignit de ce que l'esprit du Cardinal regnoit encore à la Cour, nonobstant son éloignement, & de ce qu'au prejudice de tant de promesses la Reine songeât toûjours à le faire revenir; il lui dit de plus qu'il sçavoit de bonne part qu'on avoit eu dessein sur sa personne, ce que le Maréchal de Grammont lui ayant nié, ou du moins qu'il n'en avoit jamais eu connoissance, le Prince de Condé lui répondit qu'il sçavoit bien le contraire, & qu'il avoit presumé de son amitié qu'il l'en avertiroit; mais que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il s'etoit trompé; cependant qu'il feroit en sorte à l'avenir de ne se pas méprendre au choix qu'il auroit à faire de ses amis. Ces reproches firent que le Maréchal de Grammont ne put réüssir dans le sujet de sa deputation, qui n'étoit à autre fin que de faire revenir le Prince de Condé à Paris où la Reine esperoit le pouvoir surprendre plus facilement. S'étant donc resolu à demeurer à St. Maur, il y fit venir sa femme & son

fils ; mais il ne les y laissa pas long-temps, & dans le dessein de faire la guerre, il les envoya à Montrond, place forte qu'il avoit dans le Berri, & où il tenoit une bonne garnison. La Duchesse de Longueville y accompagna la Princesse de Condé, car dans la crainte de retourner avec son mari, de qui elle apprehendoit le ressentiment à cause de ses galanteries, elle se fut plutôt confinée dans une prison perpetuelle. Le Marquis de Persan étoit dans la place, & les y ayant reçûës comme la femme & la sœur de son Maitre, chacun crut la guerre inévitable, puis qu'on commençoit à prendre tant de precaution. Cependant ce n'étoit que brigues dans Paris & dans le Parlement de la part de la Cour, & le Prince de Condé aprehendant qu'on ne lui débauchât ses amis pendant son absence, resolut de retourner à la ville. Il trouva le Parlement toûjours dans la même disposition, c'est-à dire toûjours opposé au retour du Cardinal, contre qui il avoit encore donné de nouveaux arrêts, en vertu desquels on avoit vendu jusques à sa Bibliotheque, qui étoit une des plus belles qu'il y eut dans toute l'Europe: car pour satisfaire à son ressentiment, chacun sans considerer que c'étoit dommage de disperser ainsi une chose si rare avoit donné sa voix pour cette vente, comme si l'interêt public n'étoit pas à preferer à une vengeance particuliere. Les ennemis du Prince de Condé, & entr'autres le Coadjuteur s'efforçoient de servir la Cour dans cette compagnie au prejudice des interêts de ce Prince, ce qui l'obligea à se trouver à la grand' chambre, où tous ceux de ce corps s'assembloient pour deliberer des affaires publiques. Le Coadjuteur qui y avoit seance à cause de sa qualité de Conseiller honoraire, ne s'étonnant

nant pas de sa presence s'y trouva à son ordinaire, & comme il y avoit des amis, il empêcha par son credit que le Prince de Condé ne s'y rendît aussi puissant qu'il esperoit. Le Parlement étoit alors au plus haut point de sa grandeur, & il n'étoit plus necessaire qu'il se dît le tuteur des Rois, il le faisoit bien voir par un nombre infini d'arrêts qui limitoient tellement l'autorité Royale, que peu s'en faloit qu'il ne suivît l'exemple de celui d'Angleterre, qui, ainsi que nous avons dit, avoit été le meurtrier de son Roi. Cela faisoit horreur à tous les bons François, d'autant plus qu'il vantoit son zele, & qu'il vouloit encore passer pour n'avoir que le bien & l'honneur du Royaume en recommandation. Chaque Conseiller s'en faisoit donc accroire ni plus ni moins que s'il eut été du sang Royal, mais tout le corps éprouva que ce n'est pas dans de pareilles conjonctures qu'on doit pretendre tant de respect, & on lui en manqua bientôt jusques dans son siege. Comme le Coadjuteur s'étoit déclaré l'ennemi capital du Prince de Condé, il n'alloit plus au Parlement qu'en bonne compagnie, & ce Prince craignant qu'après avoir oublié son caractere, il n'oubliât encore ce qu'il devoit à son rang, se fit accompagner aussi par ses amis. La Reine mere qui cherchoit à mortifier le Prince de Condé par tous les endroits imaginables, sans attendre que le Coadjuteur la requît d'aucune chose, commanda à la brigade des gendarmes & des chevaux-legers qui étoit de quartier, de le suivre quand il iroit au Palais, & pour faire pieces à ce Prince elle exposa la personne du Roi à un danger manifeste. Ce procedé ne servit qu'à irriter le Prince de Condé contr'elle, & ne rendit pas le Coadjuteur plus fort; car ce Prince manda tous ses amis pour re-

repoussser la force par la force en cas de besoin, & quand il fut au Palais il en mena un si grand nombre, que le Coadjuteur se trouva encore le plus foible. C'étoit un grand chagrin au Parlement d'être obligé de soufrir tous ces desordres, mais l'état où étoient les choses l'obligeant à dissimuler, la grand salle se trouva toute pleine de gens armez, comme s'il eut été question de donner bataille. Cependant ceux qui étoient du parti du Prince de Condé ayant vû paroître le Coadjuteur commencerent à murmurer, puis quelqu'un d'entr'eux ayant lâché quelque injure, les autres mirent l'épée à la main comme si c'eut été un signal pour donner. Les gens du Coadjuteur s'imaginant qu'ils leur alloient tomber sur les bras se mirent en état de défense, & le Coadjuteur troublé de fraieur prenant pour ses ennemis tous ceux qu'il voyoit, crut être arrivé au dernier moment de sa vie. Comme tout cela ne s'étoit pû faire sans bruit, le Parlement interompit ses deliberations, & pria le Duc de la Rochefoucaut d'aller voir ce que c'étoit. Le Duc de la Rochefoucaut qui haïssoit le Coadjuteur presque autant que le Prince de Condé le pouvoit haïr fut ravi de remarquer son trouble; mais se faisant scrupule d'attaquer un Prêtre, il retint ses amis qui ne demandoient pas mieux que de joüer des couteaux. Le Coadjuteur se voyant delivré de danger voulut aller dans la grand chambre; mais le Duc de la Rochefoucaut l'ayant prevenu s'arrêta derriere la porte du parquet, qui est une porte à deux barans dont la moitié étoit fermée, & quand il vint à passer, il pousa l'autre sur lui, & lui prit la tête entre-deux. Le Coadjuteur jetta un grand cri comme s'il eut été prêt à être assassiné. Cependant le Duc de la Rochefoucaut rentra dans la grand' salle, & ayant repris sa place comme s'il n'y eut pas pensé, le Coadjuteur parut, & demanda

da au Parlement reparation de l'insulte qu'il venoit de recevoir. Le Parlement qui voyoit son autorité mépriſée par toutes ces nouveautez étoit bien embarraſſé pour y donner ordre ; mais comme ſi ce n'eut pas été aſſez que ce qui venoit de ſe paſſer, le Duc de Briſſac qui étoit proche parent du Coadjuteur ſe leva, & menaça le Duc de la Rochefoucaut en ſa preſence. Cela eut ſuffi dans un autre tems pour meriter une punition exemplaire, ou du moins une rude correction ; mais le deſordre du tems ne permettant pas de rien faire avec vigueur, pas un n'oſa prendre la parole, & on ſe contenta de murmurer. Les chambres ſe leverent à l'heure même, & l'on crut que ces choſes s'étant paſſez entre deux hommes de même qualité & tous deux en reputation de courage, elles auroient quelque ſuite funeſte pour l'un ou pour l'autre : mais le Duc d'Orleans arrêta le cours de cette querelle, & les empêcha de ſe battre. Il eſt aiſé de s'imaginer combien toutes ces choſes donnoient d'audace aux uns & aux autres, jamais l'autorité Royale ne fut ſi fort mépriſée, & quoi que le Roi eût déja atteint l'âge de majorité, bien-loin de voir du changement dans l'Etat, tout y alloit de mal en pis ; c'étoit preſque autant de Rois que tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs, ou du moins ils s'en faiſoient ſi fort accroire qu'il les falloit bien acheter avant que de pouvoir conter ſur eux. La Reine-mere qui étoit tous les jours irritée de plus en plus contre le Prince de Condé, voyant qu'il ne rentreroit jamais dans le devoir que par les armes, étoit dans un étrange embarras ; elle ſçavoit toutes ſes Cabales, & ne s'aſſuroit pas encore ſi-bien ſur le Vicomte de Turenne qu'elle ne craignit quelque retour. Elle avoit apris que le Duc de Boüillon

faiſoit tout ſon poſſible pour le remettre dans les interêts du Prince de Condé, & il leur offroit à tous deux de ſi grands avantages qu'elle avoit lieu de craindre qu'ils ne ſe rendiſſent à ſes offres : mais le Vicomte de Turenne au lieu d'y entendre remontroit à ſon frere combien il s'abuſeroit s'il prenoit ce parti ; que le Prince de Condé ne leur faiſoit bonne mine que quand il croyoit avoir affaire d'eux, & que tant qu'il avoit crû s'accommoder avec la Reine, il les avoit negligez comme s'il ne les avoit jamais connus. Le Duc de Boüillon étoit bien perſuadé de la verité de ces paroles ; mais il ſe trouvoit engagé ſi avant, qu'il ne ſçavoit comment s'y prendre pour ſe degager. Le Duc d'Orleans avoit regardé long-tems toutes ces intrigues comme s'il n'eut pas voulu encore ſe déclarer, & il ſembloit que le Duc de Beaufort & le Coadjuteur balançaſſent le credit de ſa fille qui s'employoit toûjours pour le Prince de Condé. En effet, ils faiſoient tout leur poſſible pour empêcher qu'il n'entrât dans ſes interêts ; mais comme ils avoient un autre but que celui de la Reine, & qu'ils tâchoient à former un troiſiéme parti, il s'en faloit de beaucoup qu'ils ne réüſſiſſent, comme ils auroient fait s'ils euſſent fait les choſes de concert avec elle. Le Duc d'Orleans, aprés bien des irreſolutions conſiderant que parmi tant de Caballes il lui étoit impoſſible de demeurer neutre, prit hautement le parti du Prince de Condé, & ſe joignit avec lui pour achever de gagner le Duc de Boüillon & le Vicomte de Turenne. Ces deux freres étoient enfin tombez dans un même ſentiment, & le Cadet avoit ſi bien fait qu'il avoit fait reſoudre l'aîné à ſe jetter dans les interêts de la Cour. Il lui avoit remontré qu'il n'y avoit rien de ſolide dans les offres qu'on lui faiſoit de l'autre côté : qu'elles pouvoient

voient être à la verité plus brillantes, mais que le moindre échec les détruiroit entierement ; qu'il n'en étoit pas de même de celles de la Cour, dont l'effet subsisteroit toûjours, quelque succez qu'eussent les choses, & qu'au reste c'étoit une grande consolation de sçavoir qu'on faisoit son devoir. Ces raisons toucherent le Duc de Boüillon, & ayant remis ses interêts entre les mains de son frere, il chercha à le dégager honnêtement d'avec le Duc d'Orleans & le Prince de Condé. Il crut que pour réüssir il n'avoit qu'à porter ses esperances au delà de ce qu'il pouvoit vrai-semblablement attendre, si bien que quand il fut question de fondre la glace, il fit des demandes si hautes qu'il crut qu'on ne les lui accorderoit jamais ; & à la verité elles surprirent grandement le Duc d'Orleans & le Prince de Condé, mais l'envie qu'ils avoient d'avoir ces deux freres, car il parloit aussi bien pour le Vicomte de Turenne que pour lui, leur ayant fait passer par-dessus toutes choses, ils lui donnerent jour & heure pour signer leur Traité, & ils lui dirent qu'il n'avoit qu'à amener son frere. Le Duc de Boüillon fut fort surpris de les voir ainsi lui accorder tout ce qu'il demandoit, & comme c'étoit des choses tout-à-fait avantageuses, il tâcha d'insinuer au Vicomte de Turenne de tourner de ce côté-là ; mais il lui fit réponse qu'il aimeroit mieux mourir que de manquer à sa parole ; qu'il pouvoit faire tout ce qu'il voudroit, mais que s'il lui étoit permis de lui remontrer son devoir, il devoit se souvenir qu'il lui avoit donné charge de parler à la Reine de sa part, & que l'on ne se moquoit pas ainsi d'une personne de ce caractere. Le Duc de Boüillon s'étoit déja dit ces choses lui même, tellement que faisant beaucoup d'impression sur lui, il dit à son frere qu'il étoit bien aise qu'il l'eut fait ressouve-

nir de son devoir ; qu'il le prioit de ne rien témoigner à la Reine de ce qu'il lui avoit dit, & qu'il alloit se dégager le mieux qu'il pourroit d'avec le Duc d'Orleans & le Prince de Condé. Cependant le jour & l'heure étoient pris, comme nous avons dit, pour signer leur Traité, & le Prince de Condé s'étant rendu chez le Duc d'Orleans, ces deux Princes qui n'étoient pas encore avertis de ce qui se passoit attendirent long tems les deux freres sans qu'aucun se presentât. A la fin le Duc de Boüillon arriva, & le Prince de Condé ne voyant point le Vicomte de Turenne se douta qu'il y avoit quelque chose de nouveau sur le tapis. Le Duc de Boüillon reconnoissant à sa mine qu'il n'étoit pas content voulut le prevenir, & sans attendre qu'il l'interrogeât lui dit qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il n'eût amené le Vicomte de Turenne, mais qu'il avoit pris parti ailleurs. On lui répondit qu'il avoit donc dû ne pas s'engager si avant, de quoi il tomba d'accord, s'il avoit pû deviner ce qui étoit arrivé, mais il dit qu'il avoit été trompé le premier, & il tâcha ainsi de s'excuser sur son frere, qui ne se mettoit pas autrement en peine des affaires qu'il lui faisoit. Cet obstacle ayant rompû toute sorte de Traité, le Duc de Boüillon trouva pretexte de rompre entierement avec le Prince de Condé, & sans compter plusieurs bienfaits qu'il reçût de la Reine mere, il fut déclaré Ministre d'Etat. Cependant le Prince de Condé avoit pris trop de mesures pour la guerre pour être dégouté de si peu de choses, il étoit sûr de la Guienne, Province d'une grande consideration, non-seulement à cause de son étenduë, mais encore à cause de son voisinage de la Mer. L'Anjou étoit encore dans ses interêts par le moyen du Duc de Rohan Gouverneur de la Province qui lui étoit affectionné, & il y avoit outre cela plusieurs Gou-

verneurs de Places qui lui avoient promis de se déclarer pour lui. La Reine étoit comme accablée de tant d'affaires, & cela lui faisoit desirer encore avec plus de passion le retour du Cardinal Mazarin pour s'en decharger sur lui d'une partie. Comme il sçavoit les efforts qu'elle faisoit pour lui, il s'étoit arrêté dans la ville de Liege pour recevoir de ses nouvelles plus facilement. Il lui avoit mandé plusieurs fois qu'elle ne viendroit jamais à bout de toutes ces intrigues qu'en recourant aux armes, & voyant qu'il avoit raison, elle s'y resolut, quelque peril qu'il y eut pour elle & pour l'Etat. Elle lui envoya donc ordre de faire des Troupes en Allemagne, & lui ayant fait tenir de l'argent pour ces levées, ce fut encore un pretexte pour faire crier les mécontens. Cependant le Parlement pour lui ôter toute esperance de retour obligea la Reine de donner un édit, par lequel on interdit le Ministere à toute sorte de Cardinaux, quand même ils seroient de la Nation; mais tout cela ne devant avoir de force qu'entant qu'il seroit apuyé par la guerre, on s'y disposa plus que jamais de part & d'autre. Le Prince de Condé débaucha les Comte de Tavanes & de Marsin qui commandoient, celui-ci en Catalogne, celui-là sur les Frontieres de Champagne; & ils lui amenerent les Troupes du Roi, desorte que par leur trahison ces deux Provinces demeurerent sans défense. Il resolut aprés cela de s'en aller en Guienne pour y établir le Siege de la Guerre, car il avoit peur que s'il la faisoit dans les Provinces de Paris, cela ne lui fît perdre l'amitié des habitans de cette grande Ville, lesquels y avoient du bien la plûpart. D'abord qu'il s'y fut rendu tout se souleva en sa faveur, & les Espagnols lui envoyerent de l'argent, conformément au Traité qu'il avoit fait avec eux. Le Comte du Dognon Gouverneur de Broüage prit aussi son parti ouvertement, &

il n'y eut que le Duc de Rohan, qui voulant uſer de fineſſe differa de le faire, juſques à ce qu'il vit ce qui arriveroit de tous ces mouvemens. La Reine-mere ne pouvant plus diſſimuler aprés un tel attentat fit aſſembler l'Armée du Roi, & en ayant donné le commandement au Comte de Harcourt, elle l'envoya contre lui, reſoluë de le ſuivre au plûtôt, & même de mener ſon fils avec elle. Le Vicomte de Turenne fut un peu chagrin de n'avoir pas eu cet emploi; mais diſſimulant ſon reſſentiment, il continua de faire ſa Cour à la Reine, de ſorte qu'il l'obligea par ſa conduite à prendre de jour en jour plus de confiance en lui. Avant le depart du Prince de Condé le Duc d'Orleans fit enſorte qu'il ſe raccommoda en quelque façon avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur; mais ce ne fut qu'un raccommodement plâtré, & chacun garda dans ſon cœur le venin qui y étoit auparavant. Cependant la Reine mere ayant eu nouvelle que le commencement de la guerre étoit favorable au Comte de Harcourt, s'achemina à Poitiers avec le Roi ſon fils, eſperant que les choſes en iroient encore tout autrement quand elle en ſeroit plus prés; mais le Duc de Rohan prenant ce tems-là pour ſe déclarer, embarraſſa fort la Cour qui ſe voyoit entre deux Provinces revoltées; neanmoins la Reine ayant diviſé ſes forces, une partie s'achemina contre le Duc de Rohan, tandis que l'autre s'efforçoit de remettre le Prince de Condé dans ſon devoir. Le Duc de Rohan fut bientôt reduit à la raiſon; mais le Prince de Condé tirant les choſes en longueur par ſon experience, toute la France ſe vit partagée entre ſes interêts & ceux du Cardinal Mazarin, qui avoit pris ce tems-là pour revenir: car il ne faut pas dire que ce fut le parti du Roi qu'on ſuivit, s'il y en avoit encore qui fuſſent fideles, le nombre étoit ſi petit que c'étoit merveilles, & ils cherchoient plûtôt

à fai-

à faire fortune qu'à signaler leur fidelité. Le Comte de Harcourt en rendit un bon témoignage lui même, sous pretexte de quelque mécontentement il quita le commandement de l'Armée, & s'en fut en Alsace, où à l'exemple du Duc de Weimart il se flata de pouvoir établir sa Souveraineté. Il y fut reçû par les Gouverneurs des Villes qu'il avoit pratiquez auparavant, & comme il commandoit dans la Province, ils couvrirent leur trahison du commandement qu'ils avoient reçû de lui obeïr. Le Prince de Condé auroit été ravi de cette affaire, sans l'embarras où il étoit lui-même. La ville d'Agen refusa sa garnison en sa presence, & outre cela il aprit qu'il y avoit une telle division entre les Ducs de Beaufort & de Nemours, dont celui ci commandoit une partie de ses Troupes, & celui là celles du Duc d'Orleans, qu'il y avoit tout à en craindre. Ces deux Princes étoient restez en deçà de la Loire, & tâchoient de s'ouvrir les passages de cette Riviere pour aller au secours de Montrond, qui étoit assiegé. La Cour voyant leur dessein y envoya promptement le Vicomte de Turenne, & le Maréchal d'Hocquincourt, & ils separerent leurs forces, parce que les Ducs de Beaufort & de Nemours avoient fait la même chose. Quoique les Troupes qu'on avoit données au Vicomte de Turenne ne fussent pas considerables, il considera moins cependant le peu de lieu qu'il avoit de se signaler que la confiance que la Reine avoit en lui, & étant aussi sensible qu'il le pouvoit être à ces témoignages de son estime, il resolut du moins de donner des marques de sa reconnoissance s'il n'en pouvoit donner de sa valeur. Cependant le Prince de Condé ayant mis ordre du mieux qu'il lui avoit été possible aux affaires de Guienne, resolut de venir lui-même prendre soin des affaires d'en deçà. Ce dessein ne pouvoit

s'exe-

s'executer qu'avec beaucoup de precaution & de secret ; c'est pourquoi n'ayant eu garde de le divulguer, il partit d'Agen sous pretexte d'aller à Bordeaux, où sa presence paroissoit necessaire, à cause de quelque division qu'il y avoit entre le Prince de Conti & le Comte de Marsin. Il n'avoit avec lui que sept ou huit personnes, ce qui étoit beaucoup risquer, ayant à passer dans un nombre infini de Païs, où s'il eut été reconnu on n'auroit jamais manqué de l'arrêter ; mais ayant percé jusques à la Loire sans faire aucune méchante rencontre, il espera que la fortune le traiteroit de même, d'autant plus qu'il lui restoit à faire beaucoup moins de chemin. Il aprit cependant que le Roi étoit dans le voisinage avec toute sa Cour, ce qui lui donna quelque inquietude : mais n'y ayant plus à reculer aprés en être venu si avant, il passa la Riviere, & fut chercher ses Troupes qui s'étoient jointes à celles du Duc de Beaufort, à cause que la Cour s'aprochoit. Il pensa être pris par deux ou trois fois avant que de s'y pouvoir rendre ; mais la fortune l'ayant tiré de tous ces dangers, il rejoüit extrêmement l'Armée qui avoit bien besoin de sa presence, car non-seulement la division continuoit toûjours entre les Ducs de Beaufort & de Nemours, mais sa reputation étoit encore perduë par divers affronts qu'elle avoit reçûs. La moindre bicoque lui avoit fermé les portes, & ces deux chefs l'un pour l'autre avoient été si peu jaloux de leur gloire qu'ils n'avoient pas songé à s'en ressentir. Le Prince de Condé aprés avoir pris langue de toutes choses, & tâché de remedier aux desordres que cette desunion aportoit, marcha contre Montargis, qui ayant tout un autre respect pour lui qu'il n'avoit eu pour les Ducs de Beaufort & de Nemours, n'eut garde de faire aucune resistance. Ce fut par cet exploit qu'il publia sa venuë que la Cour

avoit

avoit peine à croire ; ayant donné de si bons ordres pour l'arrêter dés qu'elle l'avoit su en chemin ; qu'elle ne pouvoit comprendre comment il avoit pû passer. Cependant ce Prince pour ne lui en plus laisser douter resolut d'attaquer l'armée d'Hocquincourt qui étoit dans des quartiers, & ayant marché toute la nuit, il en enleva deux devant qu'on songeât à prendre les armes. Ayant eu un si bon commencement il marcha contre les autres, & quoi qu'ils se missent en défence, il en prit encore deux assez facilement; Le Vicomte de Turenne qui n'étoit pas loin delà ayant avis de ce desordre fit monter sa cavalerie à cheval, & sans attendre son infanterie à qui il donna ordre de le suivre, il marcha au secours du Maréchal d'Hocquincourt. Les choses continuoient toûjours fort mal pour ce Maréchal ; quoi qu'il eut rassemblé ses quartiers le plus diligemment qu'il lui avoit été possible, il n'avoit pû soutenir le choc du Prince de Condé, & aprés un combat assez opiniatré pour une telle surprise, il avoit été obligé de sauver son infanterie dans Bleneau, & de prendre la fuite avec sa cavalerie. La Cour étoit à Gien lors que cette nouvelle arriva, & elle crut en même tems que tout étoit perdu. En effet, le Prince de Condé voulant recueillir le fruit de sa victoire, resolut d'y surprendre le Roi, & comme il n'y avoit que le Vicomte de Turenne qui l'en pût empêcher, il s'avança promptement. Il fut surpris de le trouver en bataille devant lui ; neanmoins comme il n'avoit pû s'emparer d'un bois qui étoit fort avantageux faute d'infanterie, il le fit occuper par la sienne, & obligea le Vicomte de Turenne de se retirer en deçà d'un defilé, où il se remit en état de combattre. Le Prince de Condé fit avancer par ce moien sa ca-

cavalerie ; mais le Vicomte de Turenne conſiderant que s'il lui donnoit le temps d'occuper le terrain qu'il venoit de quiter, il pourroit l'envelopper en-ſuite avec ſes troupes qui étoient deux fois plus nombreuſes que les ſiennes, il repaſſa le defilé, & l'attaqua dans un endroit où il ne pouvoit mettre que huit ou dix eſcadrons de front. Cela entretint le combat quelque temps, & le Prince de Condé n'y trouvant pas ſon avantage le fit ceſſer, & ſe contenta de faire tirer le canon. Le Vicomte de Turenne en fit autant de ſon côté, & le reſte de la journée s'étant paſſé de la ſorte, la nuit ne fut pas plutôt ſurvenuë que le Vicomte de Turenne s'approcha de Gien, où la Cour ſe remit un peu de ſes apprehenſions, voyant que le combat n'avoit pas été ſi funeſte qu'elle l'avoit apprehendé ; toutefois le Prince de Condé étoit en état d'en tirer de grands avantages, s'il n'eut cru qu'il lui ſeroit encore plus avantageux de s'aller faire voir à Paris, où l'on étoit dans l'aprehenſion d'un ſiege. Car la Cour qui avoit d'autres reſſources que lui tenoit garniſon dans la plûpart des villes d'alentour, & cette ville commençoit à ſe reſſentir des incommoditez qu'à coutume de cauſer un ſi méchant voiſinage. Il y fut reçû avec des aplaudiſſemens extraordinaires, & chacun ſe flatant qu'il n'avoit couru tant de perils que pour les venir ſecourir, on conçût une ſi forte amitié pour lui, que s'il eut ſu profiter de ſa fortune, il étoit en état de donner la loi à ſes ennemis ; mais s'étant amuſé à écouter quelques propoſitions du Cardinal Mazarin, ce Miniſtre qui étoit fin & ruſé le fit ſçavoir adroitement aux pariſiens, & comme ils s'étoient laiſſé prevenir que ce Prince ne le haïſſoit pas moins qu'ils le haïſſoient, & que c'étoit cette s'Impathie qui leur donnoit tant d'amitié pour lui, ils n'en furent pas plutôt deſabuſez

sez qu'ils en diminuerent plus de la moitié. Ce n'étoit encore rien que cette faute s'il eut su ménager ses interêts. Le Coadjuteur, nonobstant la reconciliation dont nous avons parlé ci-dessus, n'étoit pas plus de ses amis qu'il l'avoit été auparavant; & toute la difference qu'il y avoit, c'est qu'il feignit de l'être, pendant qu'en arriere il faisoit tout son possible pour lui nuire. Le Cardinal Mazarin s'étoit servi de lui en mille rencontres pour tâcher à le brouiller avec le Duc d'Orleans; mais quelque adresse qu'il y eût employée, ce Prince s'en étoit tiré plutôt par sa bonne fortune que par sa conduite. Ainsi Mazarin desesperant de pouvoir réüssir par là, il resolut de s'accommoder avec lui; il negocia cette affaire avec lui seul, & le pria de n'en point parler au Duc d'Orleans, dont le Prince de Condé fit d'abord quelque dificulté, croyant que c'étoit pour le surprendre. Mais Mazarin lui ayant dit que ce n'étoit que pour garder le secret dont il ne croyoit pas le Duc d'Orleans capable, & qu'une marque de cela c'est qu'il ne l'empêchoit pas de prendre les interêts de ce Duc, il s'y accorda à la fin; toutefois ayant peur que ce Prince n'en conçût du soupçon, il lui fit part de la chose, dont le Duc d'Orleans ne s'étant pû taire, cela courut en même temps dans Paris, & les Parisiens en furent si outrez que le Prince de Condé leur devint entierement suspect. Neanmoins le traité ne laissa pas de se continuer, & le Cardinal Mazarin se voyant accablé d'un nombre infini d'affaires resolut de lui accorder tout ce qu'il lui demandoit pour lui ou pour ses amis, quoi que ce fussent des choses extorbitantes. Il prit la même resolution à l'égard de ce qui regardoit le Duc d'Orleans, & il en envoya porter parole au Prince de Condé, qu'il fit prier en même temps de n'en point parler au Duc d'Orleans, qu'il n'eût pris son serment com-

me

ment il n'en dircit rien à Madame sa femme avant un certain temps. Le Prince de Condé croyant que tout cela n'étoit qu'un mistere de rien ne se mit pas beaucoup en peine d'observer cette circonstance, & ayant seulement dit au Duc d'Orleans que la paix étoit faite aux conditions qu'il avoit desirées, ce Prince le fut aussi-tôt redire à sa femme, & sa femme au Coadjuteur, qui trouva le secret d'empêcher la conclusion de cette affaire. Il dit aussi tôt à la Duchesse d'Orleans que Mr. son mari en feroit tout ce qu'il lui plairoit, mais que s'il l'en vouloit croire, il se donneroit bien de garde d'accepter ce traité, non pas qu'il ne lui fut avantageux, mais parce que n'y ayant eu que le Prince de Condé qui s'en étoit mêlé; c'etoit se decrier dans le monde que de souffrir qu'il lui eut fait telle part qu'il avoit voulu; qu'en effet, il y avoit eu bien plus de soin de ses interêts, que des siens; qu'on voyoit que pas une de ses creatures n'y avoient été oubliées, pendant que celles du Duc d'Orleans demeuroient sans recompense; qu'aprés cela elle devoit être persuadée qu'il y auroit autant de presse à suivre la fortune de ce Prince, qu'il y en auroit peu à suivre celle de son mari; que c'étoit par là qu'il pretendoit se fraieur le chemin de la Couronne, chemin qu'il trouveroit aisé, puis que tout le monde se rangeroit de son parti, voyant que c'étoit par son Canal qu'il falloit esperer toutes sortes de graces. Le Duc de Rohan & Chavigni qui étoient mécontens tous deux du Prince de Condé ayant apris tout ce qui se passoit de la Duchesse d'Orleans, lui dirent non-seulement tout ce que lui venoit de dire le Coadjuteur, mais rencherirent encore par dessus lui, tellement que cette Princesse étant convenuë avec eux de se joindre ensemble pour en parler à son mari,

ce

ce Prince à qui il n'en faloit pas tant pour lui faire changer d'opinion, commença à croire que le Prince de Condé avoit eu bien plus de soin de ses affaires que des siennes. C'en fut assez pour lui faire rompre le traité, & quoi que le Prince de Condé lui remontrât par de bonnes & de solides raisons qu'ils perdoient une occasion qu'ils ne recouvreroient pas aisément, plus il fit d'efforts pour le lui persuader, plus l'autre se mit en tête qu'il avoit interêt à ne le pas croire. Le Prince de Condé le voyant aheurté à ce sentiment ne voulut pas insister davantage, ni se separer de lui, depeur qu'aprés cela le Cardinal Mazarin ne se joignît avec ce Duc pour le ruïner. Cependant son credit étoit perdu dans Paris, & outre qu'on sçavoit bien qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne se fût accommodé avec Mazarin, les Parisiens formoient de nouvelles plaintes sur ce que les troupes du Roi, & les siennes desoloient les environs. Cela leur donnoit quelques pensées de rentrer dans leur devoir : mais le Parlement qui étoit le maître s'y opposoit, & pour signaler sa haine contre le Ministre, il venoit encore tout nouvellement de donner un arrêt contre lui, par lequel il avoit mis sa tête à cinquante mille écus. Cet arrêt choqua plus le Cardinal Mazarin que pas un qui l'eussent precedé, car il apprehendoit qu'une somme si considerable n'excitât quelqu'un de faire ce coup. De son côté pour se vanger de cette compagnie il fit ruïner les maisons qu'elle avoit à vingt lieuës à la ronde ; mais comme c'étoit assez que cet ordre pour faire entreprendre aux gens de guerre ce qui ne leur étoit pas commandé, tous les Parisiens perdirent ce qu'ils avoient autour de la ville, & cela commença à les degoûter de la guerre. Mazarin

zarin ne se contenta pas de cela, & ayant resolu de bloquer Paris, il tint Conseil de guerre avec le Vicomte de Turenne pour sçavoir s'il y auroit sureté d'amener le Roi de ce côté-là; car de Gien où étoit la Cour la marche étoit longue, & comme il y avoit une armée ennemie sur les aîles, on ne pouvoit prendre trop de precaution. Le Vicomte de Turenne trouva la chose difficile aussi-bien que lui; cependant lui ayant dit qu'il pouvoit partir quand il voudroit, & qu'il lui répondoit de l'évenement, ce Ministre fit aller le Roi à Melun, qui est à dix lieuës de Paris sur la riviere de Seine. On fit des courses de là tous les jours jusques aux portes de la ville, & empêchant que rien n'y pût venir par la riviere, elle auroit beaucoup souffert, si les ennemis ne se fussent allez poster auprés d'Estampes, ce qui les rendit maîtres des greniers de la Beauce, Province fertile non seulement pour les blés, mais encore pour les vins. Si le Vicomte de Turenne eut eu assez de monde, il auroit entrepris en même tems d'assieger Estampes; mais ses forces ne le lui permettant pas, il fut camper auprés de Montleri, qui est entre Estampes & Paris, & empêcha ainsi de rien entrer dans la ville. Cela augmenta le mécontentement des Parisiens, ce qui obligea le Prince de Condé de se mettre en campagne; mais n'étant pas assez fort pour aller attaquer le Vicomte de Turenne, il tourna du côté de St. Cloud, & donna la chasse à une compagnie de cavalerie qui étoit dans le bourg, & qui venoit faire des prisonniers jusques à la porte de la Conference. Pour empêcher qu'elle ne s'y vînt encore nicher, il fit sauter quelques arches du pont qui est au pié du village, & par où les ennemis passoient pour venir faire leurs courses. De là il prit le chemin de St. Denis, où il y avoit garnison Royale, & ayant resolu de prendre cette ville d'assaut, il s'en apro-

aprocha de si prés que les balles passoient bien loin au delà de sa tête. Plusieurs Parisiens étoient allez avec lui à cette expedition ; mais n'ayant pas la même intrepidité, ils l'abandonnerent à la premiere décharge : cela ne l'empêcha pas de continuer son entrepriſe, & il en vint à bout dés le soir même, aprés quoi il s'en retourna à Paris qui n'eſt qu'à deux petites lieuës. Les gens du Roi reprirent la ville trois heures aprés. Cependant les Parisiens qui avoient vû le Prince de Condé en besogne rapporterent tant de choſes de sa valeur que la ville commença à se rechaufer pour lui. Ses troupes étoient toûjours à Eſtampes, & celles du Vicomte de Turenne à Montleri. Pas un n'avoit encore osé rien entreprendre ; mais la fille aînée du Duc d'Orleans en s'en revenant d'une des terres de son pere ayant été curieuse de voir en passant l'armée du Prince de Condé, le V. de Turenne qui fut averti partit en même tems de son camp, resolu de surprendre cette armée lors qu'elle se pareroit pour la revûë. En effet, étant tombé inopinément sur un fauxbourg, il enleva ceux qui y étoient logez, & mit une telle allarme parmi les autres ; qu'ils eurent bien autre choſe à faire qu'à se parer. Il se resolut aprés ce succez d'assieger la ville, ou plûtôt d'assieger l'armée ennemie qui étoit dedans. Ce dessein surprit le Prince de Condé ; mais comme il étoit prevenu de sa sageſſe & de sa prudence, il ne douta point qu'il n'y pût réüſſir, puis qu'il l'avoit entrepris. Cependant ayant vû dans ce qui s'étoit passé à St. Denis le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur le secours des Parisiens, il envoya solliciter celui de l'Archiduc, qui avoit ordre du Roi d'Eſpagne d'entretenir correspondance avec lui. L'Archiduc fit marcher en même temps le Duc de Lorraine ; & comme ce Prince aimoit l'argent par dessus toutes choſes, la Cour envoya au devant

vant de lui pour le gagner. Il écoûta ſes propoſitions, & demanda un million, moyennant quoi il promettoit de s'en retourner pourvû que le Vicomte de Turenne levât le ſiege. Si la Cour avoit eu de l'argent, c'auroit été une choſe faite à l'heure-même, mais le peu qu'elle en avoit la rendant ménagere, on marchanda avec lui, & on lui voulut donner ſeulement quatre cens mille francs; ce n'eſt pas que le Vicomte de Turenne ne ſe pût retirer, mais on vouloit qu'il s'en allât hors du Royaume, où il avoit fait déja beaucoup de deſordre. Le Duc de Lorraine feignit de n'être pas content de ces offres, & pour donner le tems de les augmenter, il s'en fut à Paris, ſous pretexte d'aller conferer avec le Duc d'Orleans, & le Prince de Condé. Cependant il fit ſçavoir à la Cour que ſi elle ne concluoit promtement, il ne ſeroit peut être plus tems lors qu'elle le voudroit: mais ne pouvant pas faire davantage que ce qu'elle lui avoit dit, il fut obligé d'accepter ſes offres. Le Prince de Condé ſe douta de la verité, & en avertit le Duc d'Orleans, qui crut que ce qu'il en diſoit n'étoit que par jalouſie, à cauſe d'un démêlé qu'il avoit eu avec lui pour le rang. Mais il ne demeura pas long-tems dans ſon incredulité, & le ſuccez ne lui aprit que trop ce qui en étoit. Le Vicomte de Turenne leva le ſiege en vertu de ce traité, & la Cour ſe croyoit delivrée de tout danger lors qu'elle entra dans un nouveau. Le Duc de Lorraine qui étoit le plus infidele de tous les hommes, au lieu de ſortir hors de France, comme il avoit promis, remonta le long de la Seine, pillant & deſolant la campagne. Le Vicomte de Turenne avoit reçû ordre de la côtoyer juſques à ce qu'il eut paſſé cette riviere; mais voyant qu'à moins que de ſe montrer vigoureux il alloit ruïner le Royaume, il lui envoya dire que s'il n'executoit ſon traité il le chargeroit

fort

fort ou foible. Le Duc de Lorraine qui ne cherchoit qu'un pretexte pour couvrir ſon infidelité, ſe moqua non-ſeulement de ſes menaces, mais même l'irrita encore par quelque incendie, de ſorte que le Vicomte de Turenne n'ayant plus rien à ménager avec lui, detacha divers partis qui ſe batirent avec les ſiens. Il n'en falut pas davantage au Duc de Lorraine pour lui faire dire que c'étoit la Cour qui manquoit à ſa parole; & continuant ſes hoſtilitez, le Vicomte de Turenne marcha contre lui, reſolu de le combatre. C'étoit la ſeule choſe qu'il y avoit à faire dans une occaſion comme celle-là; mais la Cour apprehendant le ſuccez aima mieux donner encore quelque choſe à ce Duc, & le renvoyer hors du Royaume. Le Prince de Condé qui avoit eſperé beaucoup de choſes de ſa venuë n'ayant pû l'arrêter, quelques offres qu'il lui eut pû faire, il reſolut de ſortir de Paris pour ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes, & comme celles du Roi augmentoient tous les jours, & les ſiennes au contraire diminuoient faute de payement, il les mena à St. Cloud, & fit reparer le pont dont nous avons parlé tantôt, afin que s'il ſe trouvoit preſſé il s'en pût ſervir pour éviter le combat. Cela embarraſſa le Vicomte de Turenne qui s'étoit mis à ſes trouſſes, & comme il n'étoit pas aſſez fort pour faire paſſer la riviere à une partie de ſon armée, pendant qu'il l'attendroit avec le reſte de l'autre côté du pont, il fut obligé de temporiſer juſques à ce qu'il fut venu du ſecours. Mazarin qui ne voyoit point de meilleur moyen de finir la guerre que de batre cette armée, ne ſe ſoucia point de dégarnir la frontiere pour en venir à bout, & ayant mandé de Lorraine le Maréchal de la Ferté, il ſe flata qu'il ne ſeroit pas plûtôt venu qu'il embarraſſeroit bien le Prince de Condé: en effet, il n'eut plus d'autre parti à

prendre que de combatre où de s'enfuir. Le premier lui paroiſſant trop dangereux, il ſe reſolut au ſecond, mais n'y voulant recourir qu'à l'extremité, il attendit que le Maréchal de la Ferté fut arrivé, & même qu'il eût dreſſé un pont ſur la Seine. N'y ayant plus alors de tems à perdre, il ſe ſervit du pont de St. Cloud pour faire paſſer ſon armée, & il lui fit faire toute la diligence imaginable, depeur que le Vicomte de Turenne qui étoit demeuré en deçà de la riviere ne lui tombât ſur les bras. Paris l'auroit bien delivré d'inquietude s'il eut voulu lui donner paſſage ; mais ſoit qu'il craignît que les Pariſiens qui ſe voyoient manger par le ſéjour de tant d'armées ne le lui vouluſſent pas accorder, ou qu'il eût peur que ſes troupes ne ſe debandaſſent dans la ville, il aima mieux prendre les hauteurs du fauxbourg St. Martin. Le Vicomte de Turenne ayant avis de ſa marche ſe défia qu'il vouloit gagner Charenton ; & comme s'il lui en eut donné le tems, il eut pû encore traîner les choſes en longueur en ſe jettant entre les rivieres de Marne & de Seine, il ſe hâta de le joindre. Le Prince de Condé ayant monté ſur une hauteur vit bien qu'il lui ſeroit difficile d'éviter le combat ; neanmoins donnant ordre à ſon avant-garde davancer toûjours il ſe mit dans ſon arriere-garde, où il s'appercevoit que la peur commençoit à ſe mêler. Sa preſence ayant fait merveilles il repouſſa quelques eſcadrons du Vicomte de Turenne qui s'étoient avancez pour faire le coup de piſtolet ; mais voyant que toute ſon armée paroiſſoit déja, & qu'il lui étoit impoſſible de gagner Charenton, comme il avoit eſperé, il paſſa à ſon avant-garde aprés avoir commandé à l'arriere-garde de doubler le pas. Il la trouva à la tête du fauxbourg St. Antoine, & le hazard lui offrant quelques retranchemens que ceux du lieu avoient faits pour ſe garentir des violences

lences de l'armée du Duc de Lorraine, il fut s'en servir au besoin. Il logea donc ses soldats au dedans, & à mesure qu'ils arrivoient il leur distribua leurs postes, & leur donna des Officiers Generaux à leur tête. Il voulut faire entrer ses bagages dans Paris; mais soit que ses ennemis empêchassent de les recevoir, ou que les Parisiens eussent peur que les gens du Roi n'entrassent pêle-mêle avec eux, il fut obligé de les faire mettre sur le fossé communement appellé le Boulevart. Mazarin ayant été averti de bonne heure que le Prince de Condé ne pouvoit plus éviter le combat mena le Roi sur la hauteur du Mesnil-montant, afin de lui faire voir de là tout ce qui se passeroit, car il étoit si bien prevenu qu'il ne se pouvoit empêcher d'être batu, qu'il regardoit cette action comme la ruine de ses ennemis, & l'établissement de sa fortune. Le Roi vit passer de là toutes ses troupes qui marchoient firement au combat; mais elles trouverent à qui parler par tout où elles se presenterent, & le Prince de Condé se surpassa lui-même en cette occasion; il se trouva à toutes les attaques, & le Vicomte de Turenne qui l'avoit vû en mille autres endroits ne l'avoit jamais tant admiré; neanmoins quelque resistance qu'il put faire il ne put empêcher que la grande barricade qui étoit à l'endroit où est aujourdhui le trône ne fut emportée. Les gens du Roi s'avancerent alors en bataille le long de la grand' ruë; mais le Prince de Condé ayant marché contr'eux avec un escadron dans lequel étoient entrez les Ducs de Nemours & de la Rochefoucaut, & plusieurs autres personnes de qualité, il eut sa revanche, & les remena batant jusques à la barricade. Comme il n'avoit point d'infanterie avec lui il ne put la reprendre, outre qu'on lui vint dire que les ennemis étoient encore entrez dans le fauxbourg par un autre côté. Il fut donc obligé de retourner sur ses

pas, de peur de se voir coupé, & il batit encore en s'en allant un escadron qui lui vouloit empêcher le passage ; mais à la fin il fut accablé par la multitude, & le Vicomte de Turenne s'étant rendu maître de la barricade, qui étoit à la tête de la ruë de Charenton, il se vit pris de tous côtez. Il ne lui resta plus d'autre ressource que de faire déclarer Paris en sa faveur, ou de chasser les ennemis de ce poste. Le Duc de Beaufort qui n'étoit pas autrement soldat s'offrit pour aller dans la ville solliciter ses amis, & le Prince de Condé lui en ayant donné permission, il fut ravi de se soustraire au peril où il laissoit les autres. Le Prince de Condé ne se fiant que de bonne sorte à ses sollicitations aprés le refus qu'on lui avoit fait de laisser entrer ses équipages, fit des efforts inconcevables pour regagner cette barricade. Jamais il ne courut tant de peril. Les ennemis qui avoient percé les maisons à droit & à gauche le passerent, s'il faut ainsi dire, par les armes, & aprés avoir essuyé un si grand feu, un escadron de ses gens le prenant pour être du parti du Roi lui fit encore une décharge à la longueur de l'épée, de sorte qu'il sembloit que ce jour-là fut destiné pour lui faire courre tous les hazards. Tout cela ne l'étonna point, & ayant attaqué les gens qui gardoient la barricade, ils s'enfuirent dés qu'ils surent que c'étoit lui même en personne qui les venoit charger ; il perdit neanmoins beaucoup de monde dans cette attaque. Le Duc de Nemours reçut un nombre infini de coups dans ses armes combatant avec beaucoup de courage auprés de lui, & le Duc de la Rochefoucaut faisant la même chose fut blessé au dessous de l'œil, dont il perdit la vuë à l'heure même. Le Vicomte de Turenne voyant tant de resistance commanda des gens frais pour revenir à la charge, & s'exposant lui-

même

même tout le premier, il se trouva plusieurs fois en presence de ce Prince à la portée du pistolet: mais des affaires pressantes les apellant ailleurs l'un ou l'autre, il ne purent contenter l'envie qu'ils avoient de mesurer leurs forces. Cependant le Prince de Condé ne conserva pas long-tems la barricade qu'il venoit de regagner, & comme il étoit bien empêché que devenir, le Duc de Beaufort lui vint dire qu'il pouvoit se retirer à Paris, & que les portes lui seroient ouvertes. Il eut peine à croire cette nouvelle, tant il avoit peur de se tromper; mais il en eut des preuves dans le même moment; car Mademoiselle d'Orleans s'étant fait ouvrir la Bastille par force commença à pointer le canon sur l'armée du Roi, ce qui ne lui permit plus de douter que Paris se declaroit pour lui. Ce fut un chagrin mortel pour le Cardinal, qui avoit esperé que les amis qu'il y avoit empêcheroient ce malheur; mais voyant que ses esperances étoient allées en fumée, il fit retirer le Roy, auprés de qui étoient venus quelques boulets de-canon. Le Vicomte de Turenne se vit arracher par ce moyen une des plus belles victoires qu'il eut su jamais remporter, & comme c'eut été exposer mal à propos son armée que de la laisser plus long-temps dans le fauxbourg, il fit sonner la retraite. L'armée du Prince de Condé passa tout au milieu de Paris, & l'ayant mise à couvert de la riviere de Seine, il rentra dans la ville où il reçût mille amitiez, car plusieurs Parisiens l'avoient vû combatre de dessus le rampart, & c'étoit merveilles que ce qu'ils disoient lui avoir vû faire: ils vouloient que ce fut lui qui eut tué Mancini neveu du Cardinal, St. Megrin & le Foüilloux, qui avoient promis tous trois à cette Eminence de ne point re-

venir du combat qu'ils ne l'eussent fait tomber mort à leurs piez. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle s'étant repanduë dans la ville, chacun sans en aprofondir la verité fut rempli d'admiration pour lui, & il en reçût tant de marques en arrivant, que cela le consola en quelque façon de l'échec qu'il avoit reçû en cette journée. Le Vicomte de Turenne aprés avoir retiré son armée hors de la portée du canon s'en fut trouver le Roi, qui le voyant tout plein de sang, car il en avoit rejailli jusques sur son linge, lui demanda s'il n'étoit point blessé. Il lui dit que non, & aprés l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour lui, il fut faire compliment au Cardinal sur la mort de son neveu. Son Eminence voulut faire l'esprit fort en presence du Roi, & lui dit qu'il n'avoit pas lieu de s'affliger, puis qu'il ne pouvoit mourir plus glorieusement que pour le service de sa Majesté; mais en particulier il versa beaucoup de larmes, & cela donna lieu à plusieurs médisances qui se firent en-suite de ses nieces, qu'on vouloit lui apartenir encore de plus prés. Cependant il ne manquoit pas de confidens dans Paris qui tâchoient d'émouvoir les peuples en la faveur. Le Maréchal de l'hôpital y ayant beaucoup d'autorité, à cause qu'il en étoit Gouverneur, tâchoit sur tous les autres de l'y servir, & il lâchoit toujours quelques paroles en sa faveur dans les assemblées de ville. Le Prince de Condé sçachant cela avoit peine à le soufrir, & il fit tant par ses brigues qu'on resolut d'élire un autre Gouverneur, & un autre Prevôt des marchands; toutefois avant que de proceder à cette élection on s'avisa, pour reconnoître les Mazarins d'avec les autres, de porter quelque marque exterieure, de sorte qu'un beau jour on vit tout d'un coup mettre de la paille à son chapeau, & quand quelqu'un n'en avoit point,

on

on commençoit à crier au Mazarin. Les Religieux juſques au Capucins furent obligez de faire comme les autres, & même ceux qui étoient le plus dans les interêts de cette Eminence, car ſans cela la fureur du peuple étoit ſi grande qu'ils n'euſſent pas été en ſureté de leur vie. Cela confondit les Mazarins avec ceux qu'on appelloit vulgairement les Frondeurs; mais ce ne fut qu'aux yeux du commun, & le Prince de Condé les connoiſſoient tous par nom & par ſurnom. Ils ſe trouvoient aux aſſemblées publiques comme les autres, & le Prince de Condé qui étoit violent ayant reſolu de les exterminer, ſe trouva un jour à l'hôtel de ville, & apoſta des gens à la porte, afin que s'il trouvoit le moindre obſtacle à ſes deſſeins, ils puſſent le venger à l'heure-même de ceux qui s'y ſeroient oppoſés. En effet, on entendit comme il ſortoit qu'on lui avoit demandé s'il étoit content, & comme il eut fait connoître par un branlement de tête qu'il ne l'étoit pas, on commença à crier en même temps qu'il faloit tuer ces Mazarins. Des menaces on en vint aux effets, & ces ſeditieux s'étant mis en devoir de forcer les gardes qui étoient aux portes, ce fut un deſordre & une confuſion extraordinaire. Le Maréchal de Lhôpital voyant bien que cela le regardoit fit fermer les portes de l'hôtel de ville; mais les ſeditieux n'ayant garde de ſe retirer pour ſi peu de choſe, ils commencerent à tirer à tort & à travers dans les fenêtres. Pluſieurs furent bleſſez à qui l'on n'en vouloit pas, & Januri petit-fils de Ferrand Conſeiller de la grand'chambre & ſon heritier fut tué ſur la place. Cela n'afligea pas ſeulement ce vieillard, mais lui fit encore entreprendre de deſſervir le Prince de Condé dans ſa compagnie: il publia que c'étoit lui qui avoit excité la ſedition, & que pour faire perir ſes ennemis il ne s'étoit pas ſoucié de mettre ſes amis au hazard.

Plusieurs du Parlement prirent ce pretexte pour parler de rentrer dans l'obeïssance ; ils remontrerent combien ils souffroient depuis la guerre, que leurs raisons étoient également en proye aux gens du Roi & à ceux du Prince de Condé ; que les vivres n'avoient tantôt plus de prix ; & que quoi qu'ils ne fussent pas ceux qui souffroient le plus, ils pouvoient neanmoins connoître par leurs propres miseres à quelles miseres les autres étoient exposez. Ils dirent encore beaucoup de raisons pour faire voir la necessité qu'il y avoit de rétablir les choses dans l'état qu'elles devoient être, dont personne n'osa disconvenir : mais ceux qui étoient ennemis du Cardinal dirent aussi en même temps, que quoi que la paix fut si necessaire, ils ne croyoient pas neanmoins à propos de la souhaiter si Mazarin demeuroit dans le Ministere ; qu'ils étoient d'avis qu'on envoyât des deputez au Roi, pour le prier de le vouloir éloigner, mais sans dessein de le faire revenir, comme il avoit fait l'autre fois : qu'il faloit donc lui remontrer que quoi que ce ne fut pas à eux à composer avec lui, ils ne pouvoient neanmoins s'empêcher de lui dire qu'il n'avoit que cette voye là pour pacifier son Royaume ; qu'ils ne croyoient pas que pour un seul homme, & encore pour un étranger, il voulût rejetter l'amour de tous ses sujets, qui étoient tout prêts à lui faire connoître que ce n'avoit jamais été contre lui qu'ils avoient levé les armes. Cet avis fut suivi de toute la compagnie, & on envoya en même temps des deputez au Roi, car c'étoit à lui qu'on s'adressoit depuis sa majorité. Cependant c'étoit toûjours de même que si l'on se fut adressé au Cardinal, car ce Ministre avoit instruit ce Prince à ne jamais faire de réponse sur le champ, & c'étoit-lui qui la lui dictoit dans son cabinet. Quoique le Prince de

Condé

Condé crût bien que cette clause aporteroit un obstacle invincible à l'accommodement, neanmoins il ne fut point content de cette deputation, qui lui faisoit voir la diminution de son credit. Mais ce ne fut pas la seule marque qu'on lui en donna, tous les jours on lui faisoit des plaintes de ses Troupes, accompagnées de menaces, que s'il ne reprimoit leur licence on seroit obligé de s'accommoder. C'étoit une grande mortification à ce Prince d'être obligé de souffrir ces discours; cependant il ne pouvoit les empêcher, ni donner ordre à ce qu'on lui demandoit: il manquoit d'argent pour païer ses soldats, & faute de leur donner contentement, il étoit bien obligé de souffrir qu'ils vécussent aux depens des uns & des autres. Comme il ne sçavoit de quelle maniere tourneroient les choses, il fut bien aise de tenter un nouvel accommodement avec la Cour; mais le Cardinal prenant cela pour une marque de foiblesse, il se tint roide sur ses propositions; d'autant plus qu'il aprenoit par ses confidens que Paris n'étoit pas moins dégouté que de lui de la guerre. Mr. de Boüillon tâchoit neanmoins de lui procurer quelques avantages, & en seroit peut-être venu à bout s'il n'eut été surpris d'une maladie, qui aprés l'avoir tenu quelque tems au lit, le mit enfin dans le tombeau. Ce fut une perte pour la Cour, qui avoit reconnu sa sagesse depuis tous ces mouvemens; mais elle fut encore plus grande pour sa femme, à qui il laissa dix enfans tous vivans, autant de garçons que de filles. Il avoit vêçu avec elle dans une grande concorde, & dans une grande amitié; aussi étoit ce une personne extrêmement vertueuse, & à qui il avoit la derniere obligation, car elle l'avoit retiré des tenebres de l'heresie, desorte qu'il mourut en bon Chrêtien. Le Vicomte de Turenne, qui ne s'étoit pas éloigné du voisinage de Paris depuis la bataille St. Antoine, lui fut

rendre les derniers devoirs à Ponthoiſe où il étoit avec toute la Cour ; car le Roi avoit jugé à propos non-ſeulement d'y demeurer juſques à la reduction de la Capitale, mais même d'y transferer le Parlement. Quelques membres s'y rendirent, mais non pas tous ceux qui étoient dans les interêts du Cardinal, & il jugea lui-même qu'ils ſeroient plus en état de lui rendre ſervice en demeurant avec les autres, qu'en s'en ſeparant. Cependant la guerre traînant ainſi en longueur, le Prince de Condé voyoit diminuer tous les jours ſon credit. Les Pariſiens dont les miſeres augmentoient de moment à autre n'étoient plus ſi charmez qu'ils l'avoient été de ſa bravoure, & ſans conſiderer le foible de ſes Troupes, ils euſſent voulu qu'il eut livré combat au Vicomte de Turenne. Ils n'avoient garde neanmoins de ſe mordre, s'il eſt permis de parler de la ſorte ; la Riviere de Seine étoit toûjours entre-deux, & le Vicomte de Turenne n'avoit pas jugé à propos de la paſſer, puis que les Pariſiens auroient toûjours pû tendre quand ils auroient voulu ſes precautions inutiles ; il avoit cru plus expedient de couvrir les poſtes qu'il tenoit ſur l'Oize, ſur la Seine, & ſur la Marne, trois Rivieres qui ont coûtume de nourir Paris, outre qu'il empêchoit encore d'y rien venir de l'Ile de France, petite Province en comparaiſon de pluſieurs autres du Royaume, mais qui pour ſa petiteſſe fournit des blés en quantité, & les plus beaux qui ſe recuëillent en quelque endroit que ce puiſſe être. Le Prince de Condé n'avoit qu'une voye pour ſortir de cet embarras, qui étoit d'apeller le Duc de Lorraine à ſon ſecours ; mais ſon nom étoit ſi odieux dans Paris aprés toutes ſes pilleries & tous ſes brigandages, qu'il aprehendoit que cela n'achevât de le perdre dans l'eſprit des Pariſiens. Toutefois conſiderant que les choſes deperiſſoient tous les jours, & qu'à la fin

il

il ne seroit plus tems d'y remedier, il le pria de vouloir encore rentrer dans le Royaume. Il y en a qui croyent qu'il ne se porta à cette resolution qu'à la derniere extrémité, & aprés avoir reconnu qu'il ne pouvoit plus recouvrer l'amitié de ce peuple: ils croyent aussi qu'il le fit pour pouvoir se retirer avec lui, aprehendant de tomber entre les mains des ennemis. Quoi qu'il en soit, le Duc de Lorraine s'étoit si-bien trouvé de l'autre voyage qu'il y avoit fait, qu'il ne demanda que ce pretexte pour y revenir, & pillant & ravageant tout ce qui étoit sur son passage, il tâcha à se rembourser des pertes qu'on lui faisoit souffrir depuis si long-tems dans son Païs. Le Duc de Lorraine sçachant le Vicomte de Turenne dans la plaine de St. Denis envoya Wirtemberg avec un corps de cinq mille hommes au dessus de la Riviere d'Hieres, & marchant contre lui, il l'enferma entre trois Armées, car celle du Prince de Condé s'aprocha de la Seine en même tems, tellement qu'il n'y eut personne qui ne crût qu'il auroit toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas. La Cour voulut recourir au remede qu'elle avoit pratiqué la premiere fois, & fit faire des propositions au Duc de Lorraine; mais l'état où il croyoit l'Armée du Roi rendant ses pretentions exorbitantes, elle ne se trouva pas en état de lui accorder ce qu'il demandoit. Jamais elle ne s'étoit vûë si bas. Toute sa fortune ne dependoit plus que du sort de son Armée, & si elle fut venuë à être défaite, les revoltez auroient peut-être porté leurs esperances si haut, qu'il n'y auroit plus eu de difference entr'eux & ceux d'Angleterre. Déja à leur exemple le peuple commençoit à faire des assemblées, comme nous avons déja dit, & si le Parlement representoit la chambre haute de ce Royaume, il vouloit representer la chambre basse, & étoit tout disposé comme elle à des nouveautez surprenantes.

Cela se reconnoissoit à mille choses, & entr'autres à ce qui venoit d'arriver ; car quoi que le Roi, suivant les remontrances qui lui avoient été faites, eût pris le parti d'éloigner le Cardinal, bien-loin que cela eût produit l'effet qu'il en avoit espéré, le peuple n'en avoit eu que plus d'audace. Cependant comme on ne peut qu'on n'ait quelques ennemis dans le monde, beaucoup parloient mal à la Cour de la conduite du Vicomte de Turenne, qu'ils disoient s'être laissé enfermer mal à propos entre ces trois Armées ; mais ce Prince avoit été obligé d'en user ainsi pour ne pas exposer la personne du Roi à un peril tout manifeste. En effet, s'il se fut retiré comme il pouvoit faire, il étoit à craindre que le Duc de Lorraine ne l'assiegeât dans Ponthoise, qui est une méchante Place, ou pour mieux dire qui n'est qu'une bicoque, laquelle n'a qu'un méchant Château pour toute défense. Il y en avoit beaucoup qui connoissoient ses raisons, mais ceux qui étoient le plus prêts à l'excuser n'osoient le faire ; voyant que peu s'en faloit qu'on ne l'accusât d'intelligence avec les ennemis. Le Vicomte de Turenne sçavoit tous les discours qui se tenoient de lui ; mais il s'en mettoit peu en peine, & il lui suffisoit d'avoir sa conscience nette pour être en repos. Cependant il fit faire des Ponts sur la Riviere d'Hieres, & pour fatiguer les ennemis, toutes les nuits il fit passer quelque detachement, lequel repassoit incontinent. Aprés leur avoir fait la même chose huit ou dix jours de suite, les ennemis s'accoutumerent à tous ces mouvemens, & croyant toûjours que c'étoit une feinte, ils en furent moins soigneux à faire leur devoir. Le Vicomte de Turenne étant averti de leur nonchalance passa alors tout de bon, & ayant fait rompre ses Ponts, il se trouva à Melun devant que les ennemis songeassent à le poursuivre. On ne peut nier que ce Général n'aquît une grande

de gloire dans cette retraite ; mais il faut dire pour rendre témoignage à la verité, qu'elle lui auroit été plus difficile si le Prince de Condé eut été sur pié : mais il étoit malade à Paris, & il ne sçut pas plutôt cette nouvelle, que le chagrin qu'il en eut contribua à rendre son mal plus violent. Les Parisiens voyant qu'au lieu du secours qu'ils avoient espéré du Duc de Lorraine & de Wirtemberg, ils avoient achevé non seulement de ruiner leurs Maisons, mais qu'ils s'étoient fait encore donner de l'argent pour se racheter de l'incendie, ils resolurent de rappeller le Roi. Le Prince de Condé voulut s'opposer à ce dessein ; mais chacun ne voulant pas achever de se perdre pour ses interêts, on envoya des Deputez à Compiegne, où la Cour étoit allée. Le Prince de Condé se voyant reduit par là à l'extremité tâcha à renoüer quelque Traité ; mais la Cour qui pretendoit y donner la loi ne lui ayant voulu rien accorder de ses grandes pretentions, il se disposa à passer en Flandres. Le Duc d'Orleans le voyant resolu à s'en aller, envoya à Compiegne pour sçavoir quel traitement il avoit à esperer : mais comme on le mépriſoit trop pour le craindre, on lui fit réponse qu'il pouvoit demeurer à Paris s'il vouloit, ou s'en aller dans quelques Villes de son appanage. Ainsi la ville de Paris rentra dans l'obeïssance du Roi, & le Prince de Condé se mit au service des Espagnols, aprés avoir emmené avec lui un grand nombre de Creatures, & entr'autres les Comtes de Duras & de Lorges neveux du Vicomte de Turenne.

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME.

LA retraite du Prince de Condé hors du Royaume ne finit pas la guerre civile. Les Eſpagnols qui en avoient recueilli beaucoup de fruit en Catalogne, en Italie, & ſur la Frontiere de Picardie & de Champagne ayant trop d'interêt à l'entretenir, envoyerent une Armée Navale au ſecours du Prince de Conti qui tâchoit de fomenter la Rebellion dans la Guienne. Cependant le Cardinal Mazarin ayant apris la reduction de Paris, rentra en même tems dans le Royaume, & le Roi voulut qu'il fut dans ſon Caroſſe lors qu'il revint dans la Ville. Le Duc d'Orleans fut au devant du Roi; mais n'en ayant reçû qu'un accueil fort mediocre, ſa femme qui avoit l'eſprit particulier lui conſeilla de ſe retirer à Blois. Il ſuivit ſon conſeil, deſorte que le Cardinal voyant

voyant qu'il étoit en état de se venger de ses ennemis, il fit arrêter ceux qu'il craignoit le plus, & exiler les autres. Le besoin qu'il avoit eu du Coadjuteur avoit été cause qu'il lui avoit fait tomber sur la tête le chapeau de Cardinal qu'il avoit tant promis à l'Evêque de Langres: mais comme il sçavoit qu'il avoit tâché souvent de le perdre pour s'établir sur ses ruines, il fut un de ceux dont il voulut s'assurer au plûtôt. Toutes ces pretentions & tous ces empriſonnemens réveillerent la haine qu'on avoit pour lui, & elle ne s'éteignit jamais dans le cœur des Parisiens. Cependant la plûpart des Grands voyant que la fortune lui étoit favorable subirent le joug plus doucement, & la Maison de Vendôme qu'il avoit le plus persecutée fut une de celles qui lui témoignerent le plus d'affection. Il y avoit déja quelque tems que le fils aîné de ce Duc avoit épousé une de ses nieces; mais le Duc de Beaufort qui étoit le Cadet ne s'étoit pas détaché pour cela des interêts du Parlement, ce qui avoit fait croire qu'il n'avoit pas trempé dans une alliance si honteuse. Cela lui avoit conservé l'estime des Parisiens qui ne s'attachoient qu'à l'écorce; & qui le voyant fort grossier avoient toûjours crû que c'étoit plûtôt un effet de sa sincerité qu'un défaut de son naturel. Mais à peine vit-il les choses changer de face, que cette haine qu'il avoit fait paroître pour le Cardinal se changea tout à coup en complaisance, & comme l'alliance de son frere parloit pour lui, ce Ministre lui donna la charge d'Amiral, qui vaut pour le moins cinquante mille écus de rente. Plusieurs autres furent aussi recompensez pour la même chose, tellement que c'étoit un bien d'avoir attendu si tard à rentrer dans le devoir. Cependant Mazarin considerant que sa reputation dependoit du succez qu'il auroit à pacifier la Province de Guienne y envoya le Duc de Vendôme avec des forces maritimes, pendant que le Duc de Candale s'aprocha de la ville de Bordeaux du côté de

de Terre. Les Eſpagnols firent ce qu'ils purent pour troubler cette entrepriſe, mais n'ayant pû empêcher que le Duc de Vendôme ne ſe ſaiſît du Château de Lormont, & que d'un autre côté il n'élevât deux Forts ſur la Garonne, cette Ville reſſentit de grandes incommoditez. Ce n'étoit rien neanmoins ſi la diviſion n'eut pas regné dedans; mais la plûpart des habitans ſe trouvoient partagez d'inclination; les uns vouloient qu'on ſe mît ſous la protection des Anglois, & que même on reconnût leur juriſdiction, & leur pouvoir; les autres qu'on demeurât comme on étoit, mais qu'on convînt d'une autre forme de gouvernement. Enfin pour hâter la ruine de cette Ville il n'y eut point juſques au Prince de Conti & Marcin qui ſe broüillerent enſemble; & quoi qu'on pût faire pour les raccommoder, il fut impoſſible d'en venir à bout. Mazarin prit ſoin de fomenter adroitement toutes ces diviſions. Cependant il ne negligea pas de ſonger à la défenſe de la Frontiere, que le Prince de Condé avoit bien écornée en s'en allant; il avoit pris pluſieurs Places de Champagne, & le Vicomte de Turenne qui n'avoit pas des forces pour reſiſter aux ſiennes, qui étoient jointes à celles du Duc de Lorraine & de Wirtemberg, n'avoit oſé s'engager dans ces plaines, où le nombre fait beaucoup pour le gain des batailles. Le Cardinal avoit été ravi qu'il ſe fut ainſi ménagé, & avoit jugé comme lui, que c'étoit aſſez d'avoir obligé Paris à ſe rendre, ſans s'expoſer à ternir un ſi grand ſuccez par quelque affront; neanmoins quoi que le Vicomte de Turenne lui eut beaucoup aidé dans cette entrepriſe, c'étoit tout ce qu'il lui donnoit que ſon eſtime, & parmi un ſi grand nombre de gens qu'il avoit recompenſez il n'avoit pas ſeulement ſongé à lui. Le Vicomte de Turenne étoit bien éloigné d'être intereſſé, mais lui ſemblant qu'un ſi grand oubli marquoit peu de ſatisfaction de ſes ſervices, il s'en plaignit à un de ſes amis à qui il le croyoit di-

re

re en confidence ; mais celui ci l'ayant été redire au Cardinal, ce Miniſtre eut peur qu'il ne ſe degoutât, & lui donna le Gouvernement du haut & bas Limoſin. Comme le Cardinal avoit jetté les yeux ſur lui pour commander l'Armée qui devoit agir ſur la Frontiere de Flandres, il ne put aller ſitôt dans ſon Gouvernement où il étoit ſouhaité de tous les peuples : car outre que chacun étoit perſuadé de ſa ſageſſe, il étoit d'une Maiſon qui eſt en une recommandation particuliere dans toute la Province. Il ne put donc faire ce voyage que cinq ou ſix ans aprés, c'eſt-à dire, lors que la Paix des Pirenées fut faite, & il donna là de grandes marques de ſa moderation & de ſon deſintereſſement ; car ſçachant que les peuples ſe preparoient à lui faire une entrée magnifique, non-ſeulement il leur envoya défendre de faire aucune dépenſe, mais il refuſa encore le preſent de la Province. Nous aurions bien pû nous empêcher de raporter ici cette circonſtance, & il eut ſemblé qu'il eut été tems d'en parler aprés la Paix, principalement ayant tant de choſes à dire preſentement de la guerre : mais comme il y a un certain enchaînement de ce que nous venons de dire avec ce que nous avons dit ci-deſſus, nous n'avons pas voulu en faire à deux fois. Cependant quoi que beaucoup de choſes réüſſiſſoient auſſi heureuſement que le Cardinal le pouvoit eſperer, il n'étoit pas ſans inquietude. Pluſieurs remüoient encore dans Paris, & il aprehendoit le ſuccez de la Campagne qui s'aprochoit. Le Prince de Condé par le moyen des Places qu'il avoit priſes faiſoit trembler la Champagne & la Picardie, & les Eſpagnols l'avoient ſi-bien reçû qu'il ne ſongeoit qu'à faire leurs affaires & les ſiennes. Pluſieurs d'un autre côté excitoient le Duc d'Orleans à quiter ſa ſolitude, & quoi que du caractere dont il étoit il n'y eût pas beaucoup de choſes à craindre de lui, tout cela enſemble ne laiſſoit pas de faire

peur

peur au Miniſtre. Pour lui donner encore plus d'affaires, il arriva que les Eſpagnols firent de grands preparatifs en Italie, eſperant obliger par là le Duc de Savoye à renoncer à nôtre alliance. En effet, il envoya promptement à Paris déclarer qu'il ne pouvoit pas ſoûtenir la guerre, s'il n'étoit ſecouru autrement qu'il l'avoit été par le paſſé, tellement qu'il lui falut malgré lui donner huit mille hommes. C'en fut aſſez pour faire tête aux Eſpagnols qui n'étoient gueres plus forts, & la Campagne s'écoula ſans avantage de part & d'autre, quoi qu'il ne ſe paſſât gueres de jour que l'on n'en vînt aux mains. Mazarin auroit été delivré d'une grande peine s'il eut ſçû que les choſes euſſent dû aller de même ſur la Frontiere de Flandres, où le Prince de Condé paroiſſoit avec vint-cinq mille hommes. Le Vicomte de Turenne n'en avoit pas plus de la moitié; neanmoins ayant crû qu'il pourroit prendre Rhetel avant qu'il eût pû paſſer la Somme dont on gardoit le paſſage, il y mit le Siege, & le batit rudement. Le Prince de Condé le ſçachant engagé devant cette place marcha droit à la Somme, & ceux qui la devoient défendre n'ayant pas fait leur devoir, il entra en Picardie où il jetta un grand effroi. Comme il ne s'étoit point aſſuré d'un paſſage ſur cette Riviere, chacun crut que ce ne ſeroit qu'une courſe, & tâcha de ſe ſauver dans les Villes; mais il attaqua celle de Roye, où l'on avoit refugié beaucoup de butin. Ceux qui étoient dedans eurent la hardieſſe de ſe défendre, & ayant tenu contre lui plus qu'il ne croyoit, & plus même que ne pouvoit tenir vraiſemblablement une ſi méchante Place, il en eut tant de chagrin qu'il la ruina entierement. Celles qui étoient voiſines ayant peur d'être Traitées de même lui ouvrirent les portes, & il ſeroit venu juſques à Paris s'il eut oſé s'engager en deçà de la Riviere d'Oize; mais ſçachant que le Vicomte

comte de Turenne aprés avoir pris Rhetel s'acheminoit en Picardie, il eut peur qu'il ne lui fermât les passages, & retournât vers la Somme. Il presenta là la bataille au Vicomte de Turenne qui s'étoit approché de lui; mais n'ayant garde de l'accepter, le Prince de Condé chercha à lui donner de la jalousie, comme s'il eut eu dessein sur toutes les places. Il crut l'obliger par là à faire quelque faux mouvement, dont le Vicomte de Turenne s'étant aperçû, il se tint clos & couvert dans son camp, & se contenta de détacher des partis pour avoir de ses nouvelles. Enfin il sut qu'il repassoit la Somme, & ayant peur qu'il ne fut assieger Arras, il y jetta du secours; mais le Prince de Condé ayant tourné tout d'un coup sur la droite, il attaqua Rocroi dont il avoit autrefois fait lever le siege si glorieusement. Le Vicomte de Turenne ayant assemblé le Conseil de guerre resolut de marcher contre lui; mais il reçut ordre en chemin de ne point risquer le combat. Cet ordre lui ayant lié les mains, il envoya un courier au Cardinal pour lui permettre du moins d'assieger Mouzon, & sans attendre sa réponse il marcha toûjours devant. Chacun fit sa conquête sans que personne y vînt mettre obstacle, & le Prince de Condé n'étant pas content de voir l'avantage égal entr'eux, le chercha tout de nouveau pour lui donner combat. Le Vicomte de Turenne ne pouvant pas l'accepter sans en avoir permission, aprés l'ordre qu'il avoit reçû, envoya la demander à la Cour: mais au lieu de la lui donner, elle lui ordonna de se camper avantageusement, & d'empêcher seulement que le Prince de Condé ne pût secourir Mouzon, devant lequel on envoyoit le Maréchal du Plessis. Mazarin commençoit à respirer voyant que la fortune ne lui avoit pas été si contraire qu'il apprehendoit, & il n'attendoit plus que le succez de ce siege pour dissiper ses craintes entierement; quand

quand il lui vint de méchantes nouvelles de Catalogne. Nous avions perdu cette Province, comme nous avons dit pendant le fort de la guerre civile ; mais comme on apprehendoit que les ennemis ne se contentassent pas de cet avantage, & qu'ils ne voulussent encore reprendre le Roussillon, on avoit envoyé une armée de ce côté-là. Elle avoit passé les Pirennées sous le commandement du Maréchal d'Hocquincourt, & ne voyant encore aucun ennemi en campagne, il avoit mis le siege devant Gironne. Tout avoit été d'abord comme il l'avoit pû souhaiter, & il avoit reduit les assiegez en un tel état, que n'ayant plus d'esperance dans leurs forces, ils avoient imploré l'assistance Divine par des jeunes & par des prieres. Enfin ayant confiance que Dieu les prendroit en sa protection, ils avoient exposé la chasse de St. Genueric, qui a été autrefois Evêque de la ville, sur la muraille ; chantant plusieurs Hymnes à sa loüange. Les François n'avoient su d'abord ce que cela vouloit dire, & n'avoient pas laissé de tirer ; mais en même temps il étoit sorti une si grande quantité de mouches de cette chasse que l'air en avoit été tout obscurci ; ces mouches avoient été ensuite sur les chevaux des assiegeans, qu'ils avoient tellement desolez qu'ils s'étoient detachez du piquet, & étoient allez se jetter dans la riviere de Gironne. Le Maréchal d'Hocquincourt ayant perdu toute sa cavalerie par un accident si extraordinaire fut obligé de lever le siege. Cette nouvelle étant parvenuë jusques au Vicomte de Turenne, il crut qu'on avoit inventé cette histoire à plaisir plutôt pour se moquer du Maréchal d'Hocquincourt que pour sauver sa reputation ; mais la plûpart des Officiers de son armée lui assurant que c'étoit une verité & qu'ils en avoient reçû des lettres de Catalogne, il eut la curiosité de vouloir sçavoir ce qui en étoit, &

y écrivit lui-même. Mais il fut bien surpris de voir qu'on lui confirmoit cette nouvelle, & comme c'étoit des gens de la Religion, & qui par conséquent ne lui pouvoient être suspects, il sentit dés ce temps-là des mouvemens qui lui firent craindre de n'être pas dans le bon chemin. Cependant le temps de sa conversion n'étoit pas encore venu, & il se passa bien des années devant qu'il donnât ce contentement à sa famille. Le succez du siege de Gironne fit craindre toutes choses pour l'avenir, car l'on sçavoit que les ennemis s'étoient mis en campagne & qu'ils avoient acculé le Maréchal d'Hocquincourt; ainsi ce fut un chagrin qui ne permit pas de gouter la joye qu'on devoit avoir de la prise de Mouzon, qui venoit de se rendre en suite d'un siege de quelques jours. Jamais l'on ne crut si bien que l'armée seroit défaite qu'on le crut alors. Le miracle qui étoit arrivé étoit un presage qui sembloit infaillible; neanmoins il suffit au Saint qui l'avoit fait d'avoir preservé Gironne, & le Maréchal d'Hocquincourt se trouva plus heureux à la campagne qu'il ne l'avoit été à ce siege; ayant été attaqué dans un détroit, son infanterie fit merveilles, & lui donna moyen de se retirer sans avoir fait aucune perte considerable. Ce succez rendit la joye à la Cour, & fut suivi de la reduction de Bordeaux, & même de la reconciliation du Prince de Conti avec Mazarin, qui fut cimentée par le mariage d'une de ses nieces. Le Prince de Condé en pensa mourir de douleur; mais il lui falut bien essuyer d'autres chagrins, outre qu'on le dépoüilla de toutes ses charges, tous ses biens furent confisquez, & le Prince de Conti en eut la meilleure partie. Le P. Thomas qui avoit épousé la sœur du feu Comte de Soissons eut sa charge de

Grand

Grand Maître, qui avoit été autrefois à son beau-pere & à son beau-frere. Enfin ce Prince fut tellement proscript que ses amis l'avertirent de se donner bien de garde de tomber entre les mains du Cardinal, & qu'il n'y alloit pas moins que de sa tête. En effet, comme ce Ministre sçavoit que c'avoit été par ses cabales que le Parlement avoit donné tant d'arrêts contre lui, il ne se vit pas plûtôt le maître qu'il en fit donner un par cette même compagnie, par lequel il fut condamné à être fait mourir. Les Espagnols en furent aussi joyeux que le Prince de Condé en fut affligé, car ils ne douterent plus aprés cela de son attachement à leur service. Mais pour le consoler en quelque façon, ils lui donnerent non-seulement plusieurs bienfaits, mais lui firent encore esperer qu'ils prendroient un tel soin de sa fortune qu'il n'auroit pas lieu de regreter celle qu'il avoit laissée en France. Ce Prince qui n'avoit pas moins d'ambition que de courage se laissa aller à ses esperances, & rompant quelques restes de traitez qu'il avoit encore avec le Cardinal, il ne songea plus qu'à rendre quelque grand service aux Espagnols, qui lui fissent meriter les recompenses dont on l'entretenoit. Mazarin se trouvant outré de cette conduite dont il se reconnoissoit la veritable cause, au lieu de songer à poursuivre les avantages que l'on avoit remportez la campagne precedente sur la frontiere de Flandres, voulut qu'on attaquât les places qui appartenoient à ce Prince, & pour satisfaire son ressentiment ne se soucia pas d'exposer le Royaume à des inconveniens facheux. Ainsi quelque remontrance que le Vicomte de Turenne lui eut pû faire, il voulut que l'armée marchât contre Senay, ce qui donna la hardiesse au Prince de Condé d'attaquer Arras. Cette nouvelle effraya le Cardinal, & comme cette place n'est qu'à quarante deux lieuës de Paris,

ris, & qu'aprés sa prise il n'y en avoit point sur la frontiere qui fut en état de faire grande resistance, il eut la pensée de lever le siege de Stenay ; neanmoins n'en ayant rien voulu faire qu'il n'eut su auparavant le sentiment du Vicomte de Turenne, il lui envoya un courier, le priant de donner ordre à toutes choses selon qu'il le jugeroit à propos. Beaucoup à la place de ce Prince n'auroient pas manqué une occasion comme celle là, pour faire voir à ce Ministre qu'ils sçavoient mieux que lui ce qui étoit du métier de la guerre : mais ce Prince s'étant douté de l'entreprise que les ennemis avoient faite, & y ayant pourvû en faisant entrer douze cens hommes de renfort dans la place, il fit réponse au Cardinal, que puis que les ennemis s'étoient attachez de ce côté là, il n'y avoit rien encore à precipiter, & qu'il esperoit qu'ils trouveroient assez de difficulté, sans être obligé de quiter le dessein qu'il avoit entrepris. En effet, ayant mis toutes choses en état devant Stenay, il y laissa le Marquis de Faber avec une partie de l'armée, & prenant le reste il s'avança du côté d'Arras, où il eut nouvelles du Gouverneur qu'il pourroit bien se défendre encore trois semaines. Cet avis ayant fait donner quelque repos à ses troupes qui avoient fait une marche de plus de cinquante lieuës, il détacha divers partis pour harceler toûjours les ennemis, à qui il tâcha d'ailleurs de couper les vivres ; par ce moyen il les resserra si fort dans leur camp que même ils eurent de la peine à avoir des fourages, & il faloit qu'ils y allassent en grand nombre pour en avoir ; il falut de même qu'ils fussent au devant de tous leurs convois, ce qui retarda leurs attaques ; joint à cela que le Chevalier de Crequi s'étoit jetté dans la ville, ce qui avoit encore augmenté le courage de la garnison. Tout cela donna moyen d'achever le siege de Stenay, le

Maré-

Maréchal d'Hoquincourt tira les garnisons de la Somme, & ayant joint les troupes qui venoient de cette expedition, il eut ordre de s'aboucher avec le Vicomte de Turenne, & de voir avec lui ce qu'il y auroit a faire. Le Maréchal de la Ferté qui avoit eu le même ordre il y avoit déja plus de quinze jours s'étant trouvé à ce Conseil de guerre, ils convinrent tous trois qu'en attendant l'occasion de forcer les lignes, il faloit s'opposer à un grand convoi qui se preparoit à St. Omer. Mais le Marquis de Bouteville Lieutenant-General de l'armée du Prince de Condé ayant trouvé moyen de le faire passer, quoi que d'abord il eut été obligé de s'arrêter à St. Pol petite ville à moitié chemin, il fut resolu de ne pas differer davantage. Cependant tous ces Generaux furent pour reconnoître le camp ennemi, & le Prince de Condé ayant monté à cheval pour les recevoir, il se fit quelque escarmouche, dans laquelle nous fûmes repoussez. Le Prince de Condé se servant de cet avantage pour mener ses gens au fourage dont ils avoient grand besoin, les y conduisit lui-même sans souffrir qu'ils missent pié à terre, & ainsi fit d'une pierre deux coups, s'il m'est permis de parler de la sorte. Ces petits avantages faisoient craindre à nos troupes l'attaque generale dont on parloit, & augmentoient au contraire le courage des ennemis, qui avoient repoussé d'ailleurs les assiegez dans diverses sorties, & entr'autres dans une où le Chevalier de Crequi, qui est aujourd'hui Maréchal de France avoit été blessé. Mais le Vicomte de Turenne en qui ils avoient beaucoup de confiance leur ayant parlé de cette affaire comme d'une chose facile, il leur mit tellement le cœur au ventre qu'ils ne respirerent plus que le combat. Pour les entretenir dans cette humeur

il

il tâcha de remporter quelques petits avantages dans deux ou trois rencontres qui se presenterent, & les choses lui ayant réüssi comme il les pouvoit souhaiter, il prit sujet de là de leur promettre que ce qui arriveroit bientôt leur donneroit bien un autre contentement. Tout étant ainsi disposé à donner combat, il ne fut plus question que de convenir de quelle maniere on s'y prendroit. Les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt se chargerent d'attaquer du côté de Mouchy-le-Preux, & le Vicomte de Turenne marcha contre les lignes qui regardoient le mont Saint Eloy. La Ferté & Hocquincourt s'égarerent en chemin par la faute des guides, & la fortune l'ayant permis pour faire rouler toute l'action sur le Vicomte de Turenne, il en vint aux mains avec les ennemis dans le plus fort de la nuit. Les Espagnols qui nous attendoient de tous côtez n'oserent degarnir les autres postes pour fortifier celui ci, & croyant y avoir apporté toute la precaution necessaire, ils se défendirent courageusement. Comme ils étoient attaquez de même, le combat fut opiniâtré de part & d'autre; mais le regiment de Turenne infanterie s'étant jetté sur le parapet des lignes de contrevallation y planta ses drapeaux, & quelque feu que fissent les ennemis, ils les abatirent, & comblerent le fossé. La cavalerie qui le suivoit de prés voyant qu'il lui avoit fait un passage voulut s'avancer; mais elle y trouva plus de difficulté qu'elle ne croyoit; les chevaux s'embarrasserent dans des trous que les Espagnols avoient fait exprés, & devant qu'on put remedier à ce desordre, il se passa du temps. Le même inconvenient étant pour les ennemis, le fort du combat tomba sur l'infanterie, qui fit merveilles de part & d'autre. Cependant les Maréchaux de la Ferté &

d'Hocquincourt ayant retrouvé leur chemin attaquerent les lignes de l'autre côté, qu'on avoit commencé à dégarnir pour s'opposer au Vicomte de Turenne ; il leur fut aisé de les forcer, ce qui acheva de mettre le desordre dans l'armée ennemie, dont plusieurs songeoient déja à prendre la fuite. Il n'y avoit que le Prince de Condé, qui n'ayant encore reçû aucun échec faisoit bonne mine, mais les Espagnols ne croyant pas qu'il fut capable de rétablir leurs affaires commencerent à faire retraite, & il se chargea du soin de faire l'arriere-garde, dequoi il s'acquita fort glorieusement. En effet, il soutint le combat plus par son expetience que par ses forces, & s'étant retiré de defilé en defilé, il donna le temps aux Espagnols de gagner Doüai, & quoi qu'il y ait cinq grandes lieuës, il s'y retira lui-même, remportant également l'estime des siens & celle de ses ennemis. Il ne put empêcher neanmoins que tout l'équipage des Espagnols ne fut perdu, & même il ne sauva que peu de chose du sien, aussi-bien que de l'artillerie. Aprés cette victoire le Vicomte de Turenne marcha contre le Quesnoi, & les ennemis n'étant pas en état de le secourir, le Gouverneur demanda bientôt à capituler. Jamais le Prince de Condé ne se trouva si bas qu'il fût alors ; toutes choses lui manquoient, & il n'avoit pas un sou pour se remettre en campagne. Il écrivit en Espagne sur cela ; mais ne pouvant esperer d'en recevoir nouvelle si-tôt, il fut obligé de tout mettre en gage. Ayant fait quelque argent par ce moyen il s'approcha du Vicomte de Turenne, lequel s'étoit arrêté aux environs du Quesnoi, où il faisoit travailler. Il ne jugea pas à propos de reprendre cette place en presence de ce Capitaine, & s'étant contenté de mettre garnison dans quelques lieux d'alentour, le Vicom-

comte de Turenne ne vit pas plûtôt son dessein qu'il donna une partie de son armée au Maréchal de la Ferté, avec laquelle il fut assieger Clermont sur les frontieres de Lorraine. Le Prince de Condé eût peine à souffrir cette conquête qui faisoit une partie de ses propres, depuis que la Cour l'en avoit gratifié en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus autrefois; mais le Vicomte de Turenne voltigeant sur les aîles rompit si bien ses mesures, que depeur de s'exposer à une nouvelle défaite il n'osa hazarder le combat. Clermont étant pris, le Vicomte de Turenne mit ses troupes en garnison, & prit le chemin de la Cour, où le Cardinal le reçût à son ordinaire, c'est-à-dire lui témoignant mille amitiés, & lui faisant mille belles promesses. Il y avoit alors une belle charge vacante, qui étoit celle de Colonel-General de la cavalerie, laquelle il eut bien voulu avoir. Le Duc de Joyeuse qui étoit de la Maison de Lorraine l'avoit possedée jusques à sa mort, qui ne faisoit que de survenir; car aprés avoir été blessé au secours d'Arras, il avoit vécu encore plusieurs jours, & même n'étoit mort, à ce qu'on croyoit, que pour avoir été mal pansé. Cette charge accommodoit fort, comme nous venons de dire, le Vicomte de Turenne, mais n'osant presque la demander à cause qu'il n'y avoit pas longtemps qu'il avoit eu le Gouvernement du Limosin, il attendit que cela vînt du Cardinal, croyant qu'il ne la donneroit pas sans lui en dire quelque chose. Mais il s'y attendit inutilement, le Cardinal demeura plusieurs jours sans lui en parler, & craignant qu'à la fin il n'en disposât en faveur de quelqu'une de ses creatures, il le pria de l'en

vouloir gratifier, & de reprendre plûtôt le Gouvernement du Limosin. Le Cardinal lui dit qu'il en parleroit au Roi, & qu'il n'en étoit pas le maître, ce qui étoit un honnête refus. Aussi le Vicomte de Turenne vit bien ce que cela vouloit dire, dequoi étant trés-mal satisfait, il resolut d'en parler au Roi, afin de faire voir à ce Ministre qu'il étoit bien informé du sujet de son refus. En effet, ce n'étoit que de peur de le rendre trop puissant dans l'armée, comme s'il eut été encore en doute de sa fidelité. Le Roi reçût fort bien ce qu'il lui dit là-dessus, & lui promit cette charge : mais le Cardinal éludant cette promesse differa plus de . . . . . ans à l'en faire pourvoir, & même quand il en fut pourvû exigea de lui qu'il ne la feroit point qu'à la paix. Le Vicomte de Turenne n'avoit pas lieu d'être content de toutes ces chicanes ; il disoit cependant à ses amis, qu'aprés ce qu'il avoit fait il auroit tort de s'en formaliser ; que c'étoit une precaution qui le faisoit ressouvenir de sa faute, & qui le punissoit plus que tout ce qu'on auroit pû faire. Un aveu si ingenu édifioit merveilleusement tous ceux qui l'écoutoient, aussi étoit-on dans un temps où il étoit extraordinaire d'entendre parler de la sorte, principalement aprés des victoires si recentes : mais ce Prince étoit bien éloigné de l'amour propre, & s'il demandoit de temps en temps des bienfaits, c'étoit plûtôt, comme nous avons dit, pour montrer qu'il avoit regagné l'estime de son Prince, que pour chercher quelque grand établissement. Une marque de cela, c'est qu'il donnoit tout ce qui lui pouvoit revenir des graces qu'on lui accordoit, tellement qu'on pouvoit dire que s'il souhaitoit du bien, c'étoit bien moins pour l'opulence, que pour avoir moyen d'en-

fai-

faire part à ceux qui en avoient besoin. Cependant le Royaume ne se ressentoit presque plus des miseres de la guerre civile; on avoit depoüillé le Prince de Condé des places qu'il y tenoit, & les étrangers même commençoient à ressentir des effets de nôtre protection. On avoit éloigné la guerre des Etats du Duc de Savoye qui perseveroit toûjours dans nôtre alliance, & on l'avoit portée dans ceux du Roi d'Espagne, qui éprouvoit à son tour la revolte de ses sujets. Les Napolitains avoient tout de nouveau imploré le secours de la Couronne, & on y avoit envoyé le Duc de Guise avec une armée navale; mais sa destinée n'étant pas de lui faire aquerir beaucoup de gloire en ce païs là, il fut obligé de se rembarquer precipitament, aprés avoir eu quelques commencemens qui sembloient lui préſager une meilleure fortune. Le Maréchal de Grancey qui s'étoit servi de cette conjoncture pour entrer dans l'Alexandrin fut obligé de se retirer aprés cela, & comme il n'y avoit point fait de conquête d'importance, il n'osa laisser garnison dans quelques bicoques qui lui avoient ouvert les portes. La revolte des Napolitains favorisa encore nos armes du côté de la Catalogne, où le Prince de Conti qui avoit été fait General d'armée en suite de l'alliance du Cardinal prit la petite ville de Villefranche, qui n'est considerable que parce qu'elle empêche l'entrée du Roussillon du côté des montagnes voisines de la Cerdagne. Il attaqua en suite Puicerda, qui est la capitale de cette Province, & s'en étant rendu maitre, il reprit le chemin du Roussillon. Ce nouveau General étoit encore en état de porter ses armes plus loin, si l'envie d'aller voir sa femme qui l'attendoit en Languedoc, ne lui eut fait preferer son plaisir au bien du Royaume. Ainsi les Espagnols ayant eu le tems

de songer à leurs affaires, l'armée qui ne restoit plus que sous la conduite de ses Lieutenans n'osa rien entreprendre, soit qu'il leur en eût donné ordre en partant, ou qu'ils y trouvassent trop de dificulté. Quoi que ce fut peu de chose que la prise de ces deux places, neanmoins le Cardinal en fit beaucoup de cas, parce que cet avantage nous venoit de la part d'un Prince à qui il étoit si proche. Il lui procura de nouveaux établissemens, & entr'autres le Gouvernement de Languedoc, ce qui le consola un peu de la charge de Grand-Maitre de la Maison du Roi qu'il avoit pretendu qu'on lui devoit donner. Comme la frontiere étoit assez étenduë du côté où ce Prince avoit servi, on ne se mit pas autrement en peine de l'avoir vû retirer si tôt, & le Cardinal ne songea qu'à celle de Flandres, où les ennemis portant impatiemment la prise du Quesnoi l'avoient bloqué de si prés qu'il commençoit à soufrir. Or de faire lever le blocus par force, c'étoit une chose dificile; & principalement dans le cœur de l'hiver; neanmoins le Vicomte de Turenne ayant cru à propos d'insinuer aux ennemis que c'étoit son dessein, s'y rendit, & fit faire divers mouvemens aux garnisons voisines. Ils s'imaginerent plus que jamais que c'étoit l'effet de divers Conseils de guerre que ce General avoit tenus à Paris avec Mazarin; mais tout d'un coup les troupes marcherent contre le bas Catelet qui n'étoit défendu que par trois cens hommes, & y mirent le feu aprés l'avoir saccagé. Les ennemis accoururent incontinent de ce côté-là, craignant qu'on n'eût un autre dessein que celui qu'ils avoient aprehendé; mais ils n'eurent pas si tôt degarnis les passages, que le Vicomte de Turenne jetta un grand convoi dedans. Ayant ainsi pourvû cette place, il mit le siege devant Landrecies, qui

se

ſe défendit bravement ; mais qui enfin revint en nôtre pouvoir, nonobſtant la reſiſtance que firent les aſſiegez. Comme cette conquête ouvroit le chemin des meilleures places de Flandres, & particulierement de Valenciennes, qui eſt ſi conſiderable pour ſa ſituation, & pour ſes dehors, les Eſpagnols jetterent leur principales forces dans Condé, & dans Saint Guilain qui couvroient encore cette ville. On reſolut de faire ces deux ſieges tout en un même temps, & comme le Maréchal de la Ferté avoit été à la conquête de Landrecies, auſſi bien que le Vicomte de Turenne, il fut chargé de faire celui de Saint Guilain. Pour ce qui eſt du Vicomte de Turenne, il marcha contre Condé, & quoi qu'il eût été à ſon choix d'attaquer l'autre ville, il choiſit celle-là, parce qu'il y avoit plus d'honneur à aquerir. En effet, outre que la garniſon étoit forte, il y avoit un grand nombre d'Officiers reformez leſquels ſe preparoient à faire leur devoir. On ne fut point ſurpris de ce que ce Prince qui aimoit la gloire ſe fut ainſi attaché à la plus dificile, mais il y eut lieu de l'être de ce qui arriva au Maréchal de la Ferté. Ce General aprés avoit inveſti S:. Guilain, & même commencé de faire ſes aproches, n'oſa les continuer, ſur l'avis que les ennemis marchoient contre lui. Et quoi qu'il fût fort glorieux de ſon naturel, il s'en revint tranquilement trouver le Vicomte de Turenne, lequel pourſuivoit ſon ſiege. C'eut été une grande gloire aux Eſpagnols de faire auſſi prendre la fuite à ce General ; mais ayant trouvé que ſon camp étoit ſi bien fortifié que dificilement le forceroient ils, ils firent mine d'en vouloir au Queſnoi pour l'obliger à lever le ſiege. Le Vicomte de Turenne qui avoit pourvû cette place comme il faloit ne ſe mit pas

autrement en peine de tout ce qu'ils pouvoient faire, & ne songea qu'à venir à bout de son entrepriſe; l'ayant achevée, comme il vit que les ennemis n'avoient oſé faire aucun ſiege, ils s'achemina contre St. Guilan, reſolu d'éprouver s'ils lui feroient recevoir le même affront qu'ils avoient fait recevoir au Maréchal de la Ferté: mais il prit un peu mieux ſes meſures, ſi bien qu'ils n'oſerent pas ſeulement s'aprocher de lui. S'étant ainſi rendu mairre de cette place, Valenciennes ſe trouva bloquée; & s'il eut eu des forces ſufiſantes pour en faire le ſiege, il ne l'auroit pas remis à la campagne ſuivante; mais ayant perdu quelque monde à ſes conquêtes, & y ayant falu d'ailleurs faire entrer garniſon, il ſe vit reduit à obſerver les ennemis qui faiſoient toûjours mine d'en vouloir au Queſnoi. Cependant il ſe campa ſur leur paſſage, & ne pouvant faire un pas qu'il n'en eût connoiſſance, il arrêta tous leurs deſſeins. C'eſt ainſi que tous les ans il écornoit la Flandres, ce qui deſeſperoit le Prince de Condé qui n'étoit pas accoutumé à lâcher le pié devant l'ennemi, comme il étoit obligé de faire depuis qu'il étoit avec les Eſpagnols: mais il leur étoit arrivé tant de malheurs depuis quelques années, qu'ils n'oſoient plus hazarder de bataille. Le Prince François frere du Duc de Lorraine les avoit abandonnez, aprés avoir pris le commandement des troupes de ſon frere qui avoit été arrêté à Bruxelles, & ce ſurcroit de diſgraces étoit quelque choſe de conſiderable aprés tant de pertes; neanmoins ils reſolurent de tout perdre plutôt que de ſoufrir qu'on leur enlevât Valenciennes, qu'ils voyoient bien qu'on attaqueroit dés que la campagne pourroit commencer. C'eſt pourquoi ils firent venir des troupes de tous les endroits où s'étendoit leur puiſſance, quoique la guerre y fut auſſi bien repanduë qu'en Flandres; mais ils conſideroient que quelque effort qu'on

eut

eut fait de ce côté là, ils avoient tenu les choses en balance. En effet, nous n'avions pû rien faire en Italie, quoi que le Duc de Modene eut agi de concert avec le Prince Thomas, & même cela n'avoit pas empêché que le Gouverneur du Milanois n'eut assiegé Reggio, qui est une Ville des Etats de Modene. Ce Gouverneur pretendoit par là obliger ce Duc à quiter nos interêts, & lui faisoit faire diverses propositions capables de l'ébranler: mais ce Prince qui avoit de la fermeté, & qui étoit homme de parole, considerant que c'étoit s'exposer à la censure de toute l'Italie que de changer si-tôt de parti, aima mieux appeller le Prince Thomas à son secours, & presenter la Bataille à l'ennemi. Le Gouverneur du Milanois qui n'avoit pas beaucoup avancé le Siege de Reggio voyant que ces deux Princes venoient fondre sur lui n'eut garde de les attendre; mais il ne sçût pas plûtôt qu'ils avoient changé de route sur la nouvelle qu'ils avoient euë de ce qu'il avoit fait, qu'il marcha contre Barsello, autre Place des Etats de Modene qu'il pretendoit surprendre. Ceux qui étoient dedans faisant bonne garde l'empêcherent d'executer son dessein; toutefois croyant en venir à bout avant que ces deux Princes qui étoient éloignez l'un de l'autre se pussent rejoindre, il l'attaqua dans toutes les formes de la guerre. Le Duc de Modene qui la sçavoit bien munie ne s'en mit pas tant en peine qu'il avoit fait de Reggio. Cependant pour profiter de l'absence de l'ennemi il marcha contre Pavie, lieu qui sera renommé à jamais pour le malheur qui y arriva à François I. Le Prince Thomas fit la même chose de son côté, & il n'en falut pas davantage pour faire lever le Siege de Barsello aux Espagnols. Si le Prince Thomas & le Duc de Modene eussent voulu s'en tenir-là, & ne pas s'obstiner contre toutes les regles de la guerre à pren-

dre cette Place où il y avoit une bonne garnison, leur Campagne sans doute auroit été très-heureuse; mais ne s'étant pû faire sages sur l'exemple de l'ennemi, ils demeurerent dans leur Camp, & donnerent le tems aux Espagnols de grossir leur Armée. Avec ce secours ils s'emparerent des passages, & ayant bouché le chemin par où les Vivres leur venoient, ils eurent la gloire de faire lever le Siege sans être obligez de donner combat. En Catalogne la fortune partagea aussi ses faveurs; le Prince de Conti aprés avoir pris Cap-da-Quiers, Castillon, & Solsonne, fit encore lever le Siege de cette derniere Place que les ennemis ne vouloient pas laisser entre ses mains; mais sur la fin de la Campagne les Troupes furent batuës devant Bergeres qu'elles avoient assiegé, tellement qu'aprés des commencemens assez heureux, toutes ses Conquêtes se terminerent à celle de Cap-da Quiers, & de ces autres petites Places qui n'étoient considerables que parce qu'elles couvroient Coüilloure. Tout cela n'étoit rien en comparaison de ce qu'avoit fait le Vicomte de Turenne; aussi étoit-il regardé comme le premier homme de l'Etat & le seul Capitaine qu'on pouvoit opposer au Prince de Condé; cependant lors qu'on y pensoit le moins il tomba malade dangereusement, & l'on crut qu'il n'en réchaperoit jamais. Il eut une fievre continuë avec des redoublemens, & dés le troisiéme accez il fut si mal, que le bruit se repandit aussi tôt dans Paris que c'étoit un homme mort. C'en fut assez pour faire voir l'amitié qu'on avoit pour lui; tout ce qu'il y avoit d'Officiers dans la Ville étoient à toute heure à sa porte pour sçavoir de ses nouvelles, & ils s'en retournoient les larmes aux yeux tout de même que si son destin eut été le leur propre, ou du moins celui de leur pere ou de leur mere. C'étoit encore toute autre chose dans la Mai-

Maiſon ; ſes gens ne diſcontinuoient point de pleurer, & quand les Medecins ſortoient de ſa chambre, ils les attendoient avec une avidité inconcevable, & écoutoient ce qu'ils diſoient de ſon mal, tout de même que s'ils euſſent pû prononcer l'arrêt de leur vie ou de leur mort. Il n'y eut point d'amandement les jours ſuivans, & ſa famille le crut perdu, ſi-bien qu'on ne ſongea plus qu'à ſon ame : mais ſon Miniſtre avoit ſi-bien prevenu ſon eſprit qu'il ne voulut jamais écouter ce que Madame de Boüillon lui dit ſur ce ſujet, & il la pria même de le laiſſer mourir en repos. Il fit ſon Teſtament, dans lequel il recommanda ſes neveux au Roi & au Cardinal, & laiſſa quantité de legs à ſes domeſtiques. Cependant quoi que cela conſole ſouvent de pareils gens de la mort de leur Maître, il n'y en eut pas un qui n'eut encore donné tout ce qu'il avoit pour lui racheter la vie. Le Roi lui avoit envoyé ſes Medecins dés le commencement de ſon mal, & envoyoit encore tous les jours deux ou trois fois chez lui pour ſçavoir de ſes nouvelles. Mais l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne ne parut point mieux que dans la réponſe qu'il fit à un courtiſan qui lui dit qu'on avoit déja demandé ſes charges au Cardinal ; Il ne le donnera point, dit-il, peut-être, ſans que je le ſçache, & je vous réponds que qui que ce puiſſe être il ne les aura pas, puis qu'au lieu de ſonger à la douleur que j'aurai de cette perte, il s'en réjoüit d'avance dans l'eſperance qu'il a de profiter de ſes depoüilles. On redit ces choſes au Vicomte de Turenne, qui le conſolerent merveilleuſement dans ſon mal, car il aimoit le Roi d'un amour qui n'étoit pas ordinaire, & on lui avoit ouï dire ſouvent en parlant de lui, qu'il ſeroit le plus grand Roi que nous euſſions jamais eu. Comme il n'étoit pas de ces courtiſans qui diſent une choſe & qui en penſent une autre, cela avoit fait effet ſur l'eſprit de ceux

à qui il l'avoit dit, & il leur a été facile de juger dans la ſuite qu'il ne s'étoit pas trompé. Cependant ſon mal ne diminua pas encore ſi tôt, & ce ne fut qu'aprés deux criſes, dans leſquelles on eut peur qu'il ne vînt à expirer; neanmoins la nature ſe ſoulagea d'elle-même, & ayant été aſſez forte pour le tirer de ce mauvais pas, il donna peu à peu des marques de convaleſcence. Ce fut une joye extraordinaire pour toute la Cour, & chacun la lui témoigna par des complimens qu'on lui envoya faire; car il étoit encore ſi incommodé qu'il ne voyoit perſonne. Le Roi y voulut aller pluſieurs fois; mais la Reine mere & le Cardinal l'en empêcherent, depeur que le mauvais air ne fut nuiſible à ſa ſanté. En effet, ce fut par là que ce Prince ſe penſa perdre quelques années aprés: car ayant voulu à toute force aller au Fort Mardik, qui eſt un lieu mal ſain de lui même, & où d'ailleurs la corruption regnoit à cauſe de la garniſon qui étoit entaſſée l'une ſur l'autre, il contracta cette maladie dangereuſe dont il penſa mourir à Calais. Le Vicomte de Turenne ne fut pas plûtôt gueri qu'il donna ſa premiere viſite au Roi, à qui il ſe ſentoit entierement obligé de toutes les bontez qu'il avoit euës pour lui, & fut voir en ſuite le Cardinal. Ils lui témoignerent l'un & l'autre la joye qu'ils avoient de le voir gueri, & le Roi eut l'honnêteté de lui dire, que s'il fut mort il auroit été bien embarraſſé pour mettre un homme à ſa Place qui ſe fut aquité comme lui de ſon emploi. En effet, les ennemis profitant de ſa maladie tâcherent de ſurprendre Saint Guilain; mais n'y ayant perdu que leurs peines par le bon ordre qu'il y avoit mis, on fut en état d'aſſieger Valenciennes. Comme cette Place étoit d'une extrême conſequence, on tint divers Conſeils de Guerre avant que de l'entreprendre, & le Vicomte de Turenne ſoûtint que la choſe étoit poſſible pourvû que l'on ſe preſſât; car les enne-

mis

mis, nonobſtant qu'ils previſſent bien que ce ſeroit là où l'on s'attacheroit, n'avoient pû la fortifier comme ils auroient voulu faute d'argent, & il y avoit pluſieurs ouvrages qui étoient en deſordre; d'ailleurs il étoit venu un nouveau Gouverneur dans les Païs bas, & il diſoit que devant qu'il fut inſtruit de toutes choſes on pouvoit la lui enlever facilement. Mazarin ayant été de ſon avis preſſa le Surintendant des finances de lui donner de l'argent pour ce Siege; mais il ne ſe trouva pas prêt, & il falut avoir recours aux partiſans, qui devant que de le fournir voulurent faire leurs conventions. Cela fit perdre beaucoup de tems; mais encore le Vicomte de Turenne n'auroit-il pas laiſſé de venir à bout de cette entrepriſe, ſi Mazarin eut voulu s'en repoſer ſur lui ſeul: mais ce Miniſtre ayant toujours pour maxime que la défiance étoit la mere de ſureté, il deſira que le Marêchal de la Ferté partageât encore avec lui le commandement de l'Armée, ce qui ne pouvoit produire que de méchans effets. Car les choſes en étoient venuës à un point entr'eux qu'on ne pouvoit pas dire qu'il y eût ſimplement de la jalouſie, elles avoient encore paſſé plus loin, & la Campagne precedente le Marêchal de la Ferté avoit batu un de ſes Gardes. Si cela fut arrivé à un homme moins ſage ç'eut été le moyen de ruiner toutes les affaires du Roi; mais ce Prince conſiderant que l'Etat n'avoit que faire de leurs démêlez, il envoya ſon Capitaine des Gardes à ce Marêchal, pour lui dire qu'ayant apris ce qui étoit arrivé, il le prioit d'excuſer ſi ſon Garde avoit manqué de reſpect envers lui, dequoi il étoit perſuadé, puis qu'il en avoit uſé de la ſorte; qu'il étoit prêt non-ſeulement de lui ôter la caſaque; mais même de le remettre entre les mains pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. Ce compliment ſurprit non-ſeulement

toute l'Armée, mais encore ce Maréchal qui s'attendoit à quelque grand reſſentiment, & qui l'auroit beaucoup mieux aimé, car il ne ſçut plus que dire aprés cela, & il fut trop heureux de ſe ſervir de l'excuſe que le Vicomte de Turenne lui avoit preparée. Cependant toutes ces raiſons ayant été peu de choſe pour Mazarin, l'Armée marcha contre Valenciennes, & prit ſes quartiers ſous le commandement de ces deux chefs. Comme il y avoit pluſieurs digues qui coupoient le terrain, il leur fut impoſſible d'avoir communication enſemble qu'en les rempliſſant ou en faiſant faire des Ponts deſſus; mais le premier moyen n'ayant pas réüſſi, on eut recours au ſecond qui fut plus facile. On perdit beaucoup de tems au premier, & l'on ne ſçauroit dire le nombre de faſcines qu'on y employa, car cela ſurpaſſe l'imagination, ſi-bien qu'on croiroit que nous aurions rencheri par deſſus la verité ſi nous en avions voulu faire ici le détail. Ce travail fut jugé neceſſaire tout d'une voix dans le Conſeil de Guerre, car le ſecond moyen étoit douteux, à cauſe que les ennemis pouvoient groſſir toutefois & quantes les eaux de la digue, ce qui devoit mettre les Ponts en grand danger. Neanmoins ayant été impoſſible, comme nous avons dit, d'avoir communication autrement, ce fut la premiere choſe à quoi l'on travailla, & l'on fit aprés ſes aproches. Dom Juan d'Autriche qui étoit le nouveau Gouverneur des Païs-bas fut ravi de cette occaſion pour avoir moyen de ſignaler les commencemens de ſon Gouvernement, & ayant témoigné ſon intention au Prince de Condé, il le trouva d'un ſentiment ſi conforme au ſien qu'il s'encouragea encore à ſon entrepriſe. La longueur du tems qu'il falut employer à toutes les choſes dont nous venons de parler ci-deſſus, lui ayant donné celui d'aſſembler ſes Trou-

pes,

pes, le Prince de Condé le joignit avec les siennes, & ils vinrent tous deux reconnoître les lignes. Le Vicomte de Turenne se tint sur ses gardes, aussi-bien que le Maréchal de la Ferté, & ni l'un ni l'autre ne jugeant à propos de marcher au devant des ennemis, ils les attendirent dans leurs retranchemens qu'ils avoient tâché de perfectionner autant qu'il leur avoit été possible. Cependant les espions du Vicomte de Turenne lui ayant raporté que les ennemis aprés avoir tenu Conseil de Guerre avoient resolu d'attaquer la nuit suivante le quartier de la Ferté, il lui en envoya donner avis aussi tôt, & lui offrit deux mille hommes de renfort. Le Maréchal de la Ferté soit qu'il mépriſât cet avis, ou qu'il ne voulût pas lui avoir obligation, le remercia non-seulement de ses offres, mais encore lui manda qu'il auroit peut-être aussi besoin que lui de secours; c'est pourquoi il lui offroit la même chose qu'il venoit de lui offrir. Le Vicomte de Turenne ne s'étonna point de cette réponse qui sentoit un peu la rodomontade, & voulant lui donner le tems de penser à ce qu'il auroit à faire, il ne fit pas semblant de connoître de quel esprit elle partoit, au contraire il lui manda que s'il aprenoit quelque chose de nouveau qui l'obligeât à accepter ses offres, il y auroit recours volontiers, dont il lui seroit obligé. Il laissa passer deux heures sans lui donner de ses nouvelles, esperant qu'il se porteroit de lui-même à ce que le service du Roi demandoit; mais voyant que sa fierté l'empêchoit de reconnoître le peril où il étoit, il l'envoya prier que mettant à bas toute jalousie il voulût croire qu'il y procedoit de bonne foi. Le Maréchal de la Ferté ne se fit que rire de ce compliment; mais trois ou quatre heures aprés il eut lieu de se repentir de son obstination, les ennemis tomberent sur son quartier en tant d'endroits differens, que ne pouvant pas être par tout, ils ren-

renverſerent ſes lignes, entrerent dans ſon Camp, & y repandirent un ſi grand deſordre que chacun ne ſongea qu'à prendre la fuite. Comme ils environnoient ſes gens de tous côtez, ils voulurent ſe jetter ſur les Ponts qui étoient ſur la digue, laquelle ſeparoit les deux quartiers; mais pour ſurcroit de malheur les ennemis avoient lâché les écluſes qui les avoient renverſez la plûpart, tellement qu'ils trouverent les eaux en tête pendant qu'ils étoient pourſuivis en queuë. Dans cette extremité ils jetterent leurs armes à Terre, & implorerent la clemence des vainqueurs, qui firent un grand nombre de priſonniers. Cependant comme il reſtoit encore quelques Ponts qui avoient reſiſté à la fureur de l'eau, les autres ſe jetterent deſſus, & s'y mirent en ſi grand nombre qu'ils rompirent ſous eux. Juſques-là le Vicomte de Turenne avoit tâché de ſauver les fuyards, & s'étoit avancé pour les recevoir; mais craignant que dans le deſordre où étoient toutes choſes, les ennemis ne ſe ſerviſſent auſſi-bien qu'eux d'un Pont qui reſtoit encore debout, il le fit rompre lui-même; cela lui donna le tems de faire achever de charger ſes bagages, dont il avoit donné l'ordre fort prudemment dés le commencement du combat, & les ayant fait toûjours défiler, il ſuivit avec ſes Troupes, à qui il fit prendre le chemin du Queſnoy. Il s'arrêta en chemin pour voir s'il n'arriveroit point de fuyards; mais ils eurent tant de peine à ſe ſauver que le nombre en fut mediocre, & même le Maréchal de la Ferté ſe trouva de celui des priſonniers qui paſſoient plus de quatre mille hommes. La Cour crut que tout étoit perdu aprés cette défaite; c'eſt pourquoi elle envoya quelque renfort au Vicomte de Turenne, qui voyant que les ennemis s'étoient engagez au Siege de Saint Guilain fut prendre la Capelle. Jamais ſa prudence n'éclata mieux

que

que dans cette action ; car quoi qu'il eût pu risquer un nouveau combat, comme il voyoit ses troupes encore toutes étonnées du precedent, il voulut s'il faut ainsi dire, les mettre en curée avant que de leur demander de nouvelles preuves de leur valeur. Le Cardinal fût ravi de voir que toutes ses craintes se terminoient à la perte de Saint Guilain, car aprés cela le Vicomte de Turenne s'aprocha non seulement des ennemis, mais pour leur faire voir encore qu'il étoit bien éloigné de les craindre, il leur offrit le combat. Dom Juan qui se tenoit tout glorieux de ce premier succez de ses armes ne le voulut pas accepter. En effet, il ne pouvoit pas répondre que la fortune lui fût toûjours favorable, & il vouloit du moins laisser quelque distance entre les bonnes & les méchantes nouvelles qui se pouvoient mander à Madrid. Ainsi les deux armées demeurerent en presence, ou du moins si peu éloignées l'une de l'autre que pour peu de chemin qu'elles eussent voulu faire elles en seroient bientôt venuës aux mains. Comme dans toutes les campagnes precedentes la Cour d'Espagne avoit toûjours fait quelque perte en Flandres, elle fut extrémement satisfaite de celle ci : mais le succez qu'eurent ses armes en Catalogne & en Italie tempera sa joye, elle perdit Valence dans l'une, & ne put rien executer dans l'autre, quoi que la foiblesse de nôtre armée lui eût fait concevoir de grandes esperances. Cependant la Cour de France ne crut pas avoir beaucoup de lieu de s'affliger, & la Capelle la consoloit en quelque façon de la perte de St. Guilain ; aussi Mazarin qui y gouvernoit toûjours toutes choses, quoi que le Roi eût déja dix huit ans, prit une telle confiance dans la conduite du Vicomte de Turenne qu'il lui promit qu'il commanderoit dorefenavant tout seul. L'on croit qu'il se porta à cette

cette resolution, non pas tant toutefois en consideration des services qu'il venoit de rendre, que parce qu'il avoit retiré les Comtes de Dūras, & de Lorges ses neveux d'avec le Prince de Condé, dont ils avoient toûjours suivi la fortune, tellement que le croyant irreconciliable avec ce Prince, il ne feignit plus de lui confier toutes les forces du Royaume. Voilà quel fut le sentiment de bien des gens sur cet article; mais pour nous, nous croyons que ce fut moins ce motif qui le fit agir, que le malheur qui étoit arrivé au Maréchal de la Ferté; car aprés tout, comment croire que ce Ministre voulût risquer une seconde fois le bonheur de l'Etat pour une crainte qui pouvoit avoir quelque fondement dans les commencemens, mais qui dans la suite ne pouvoit être qu'une pure vision. Cependant comme il n'y à point d'homme, quelque grand Capitaine qu'il soit, qui puisse aller contre la fortune, il arriva que la premiere entrepriſe qu'il fit lui fut contraire. Cambray desoloit toute la Picardie, & c'étoit une honte qu'un Royaume si puissant soufrît une place si prés de sa capitale; c'étoit pour cette raison que le Cardinal Mazarin avoit déja tâché une fois de s'en rendre maitre, & les Picards lui offroient une somme considerable s'il pouvoit les delivrer de cette servitude. Il en confera avec le Vicomte de Turenne, qui trouva l'entrepriſe hardie, mais non pas impossible, principalement s'il pouvoit obliger le Gouverneur à se défaire d'une partie de sa garnison, par la jalousie qu'il lui donneroit d'ailleurs. La chose ayant été resoluë à ces conditions, il s'achemina sur la frontiere, & ayant fait mine de vouloir attaquer diverses places, il vint à bout de son dessein. Ce commencement de bonne fortune ayant fait presumer que son entrepriſe lui pourroit réüssir, il marcha incontinent contre la ville, qu'il investit avec toutes ses forces.

Le

Le Gouverneur ſe trouva ſurpris, mais ne perdit pas courage pour cela, & pendant qu'il ſe preparoit à une vigoureuſe défenſe, il envoya un Officier à celui qui commandoit dans Mons pour l'avertir qu'il étoit aſſiegé : il eſperoit qu'il pourroit lui envoyer quelque ſecours avant que les lignes fuſſent achevées ; mais le hazard lui en ſuſcita un autre qu'il n'attendoit pas, & qui le delivra de peine. Le Prince de Condé avant que d'entrer en campagne avoit voulu voir ſa cavalerie, & lui ayant donné rendez-vous à un endroit, il trouva en y allant cet Officier qui l'avertit du ſujet qui le faiſoit aller à Mons. Cette nouvelle le ſurprit ; mais n'en pouvant douter aprés ce qu'on lui venoit de dire, il continua ſon chemin, formant une reſolution qui étoit digne de ſon courage & de ſon experience. En effet, aprés avoir fait revûë de ſes troupes, il les fit marcher en même temps, ſans s'informer ſi elles avoient des équipages & des proviſions. Perſonne ne ſçavoit où il alloit, & l'on ne s'en douta qu'à l'entrée de la nuit, s'étant arrêté dans un village où il demanda un guide ; car l'on aprit en même temps que Cambray étoit aſſiegé, ce qu'il avoit caché à tout le monde. Il marcha dans un bois, où le guide l'ayant égaré il trouva de ſi grands precipices que chacun fut obligé de deſcendre de cheval, & de le mener par la bride ; cependant ayant retrouvé le chemin, il arriva dans une plaine où il mit ſon monde en bataille. Comme il faiſoit fort obſcur il marcha ſans être découvert ; & les lignes n'étant pas achevées il entra dans le camp ſans trouver perſonne qui l'eut arrêté ; mais comme il ne pouvoit s'approcher de la ville ſans faire du bruit, la garde marcha à tout hazard où elle l'entendoit, & tomba ſur l'eſcadron où il étoit en perſonne. Comme il étoit bien monté il perça au travers de ceux qui le vouloient arrêter ; mais chacun n'ayant pû faire

la.

la même choſe, pluſieurs furent pris, & même quelques-uns de ſes domeſtiques. S'étant tiré d'une affaire ſi dangereuſe, il joignit quelques eſcadrons qui avoient paſſé plus heureuſement, & qui étoient en peine de ce qu'il étoit devenu. Cependant le Vicomte de Turenne étoit monté à cheval, mais devant qu'il eut pû mettre ſes gens ſous les armes, le Prince de Condé qui avoit fait ſçavoir de ſes nouvelles au Gouverneur étoit entré dans la ville, & y avoit été reçû avec une joye extraordinaire. On ne fut pas long-temps ſans le ſçavoir dans nôtre camp, car auſſi-tôt les aſſiegez tirerent le canon en ſigne de réjouïſſance, & c'en fut aſſez au Vicomte de Turenne pour lui aprendre qu'il ne devoit pas s'arrêter là davantage. Ce lui fut un grand chagrin d'avoir manqué cette entrepriſe; mais le Cardinal Mazarin tâcha lui-même de l'en conſoler, & pour apprendre aux autres qu'il n'y avoit point eu de ſa faute raconta devant toute la Cour par quel hazard cela étoit arrivé, & comment la choſe étoit indubitable ſans cet accident. Cependant le Maréchal de la Ferté étoit ſorti de priſon, & quoi que ſa rançon eut été payée aux depens de la Cour, il n'étoit pas content qu'on lui eut ôté le commandement de l'armée. Pour le conſoler en quelque façon on lui envoya ordre d'aſſembler un corps des troupes de ſon Gouvernement, & de marcher dans le Luxembourg. Les Eſpagnols virent bien que c'étoit de côté-là qu'on vouloit agir, & s'avancerent vers la Meuſe. Ils avoient tant de paſſages ſur cette riviere que c'eut été folie de pretendre le leur diſputer; ainſi le Vicomte de Turenne qui avoit ordre de les obſerver ſe campa au de là, pendant que le Maréchal de la Ferté mettoit le ſiege devant Montmedi. Les ennemis ne pouvant plus ſecourir la place à moins que de donner bataille firent mine d'en vouloir tâter, & paſſerent la riviere.

re à Givés petite ville ſous la forteresſe de Charlemont ; mais dans deux ou trois jours il reconnut bien le contraire, car ils renvoyerent une partie de leurs troupes en deçà de la Meuſe, ce qui l'obligea de détacher le Marquis de Caſtelnau pour prendre garde à leurs deſſeins. Cependant il étoit bien difficile de les penetrer, & tandis qu'on croyoit qu'ils vouloient ſe venger ſur quelques places du voiſinage, la garniſon de Dunquerque, à laquelle ſe joignit quarre ou cinq mille hommes des autres places voiſines, attaqua Calais dont la plus grande partie de la garniſon étoit ſortie. Cette entrepriſe eut d'abord tout le ſuccez qu'ils pouvoient deſirer ; ils prirent d'emblée la ville baſſe, & ſi la ville haute n'eut fait plus de reſiſtance, c'étoit le moyen de ſe recompenſer de leurs pertes : mais celui qui commandoit dedans ayant eu le temps de ſe reconnoître, il pourvût ſi bien à toutes choſes, qu'il leur fit perdre l'eſperance qu'ils avoient conçûë. Comme leur deſſein ne pouvoit réüſſir dés le moment que le ſiege tireroit en longueur, ils le leverent incontinent, & marcherent du côté de la Picardie, eſperant qu'on ſe retireroit de devant Montmedi pour y accourir. L'autre armée Eſpagnole qui avoit fait tout ſon poſſible pour ſecourir cette place voyant que quoi qu'elle eut pû faire, le Vicomte de Turenne lui avoit rompu ſes meſures, ſe joignit à celle-ci, & elles entrerent toutes deux dans le Santere, où elle firent quelque butin. Le Vicomte de Turenne n'ayant plus rien à craindre pour Montmedi accourut auſſi-tôt de ce côté-là, & jetta garniſon dans les places de la Somme qu'elles auroient pû artaquer ſans cela. Cependant les ennemis auroient bien voulu donner bataille, ſe ſentant plus forts que lui ; mais ayant évité leur rencontre, il ſe contenta de leur couper les vivres, ce qui les obli-

obligea de rentrer en Flandres. Le Maréchal de la Ferté ayant eu le temps pendant toutes ces entrepriſes de venir à bout de la ſienne, on ſerra Luxembourg de ſi prés que les partis ne pouvoient plus ſortir qu'à la derobée; toutefois ils ne laiſſoient pas de deſoler la Champagne, ce qui auroit fait entreprendre le ſiege de cette ville ſi l'on eut cru pouvoir réüſſir; mais comme c'eut été s'expoſer à une défaite évidente, on n'oſa s'y engager; & l'on aima mieux continuer ſes conquêtes dans la Flandres. Le Vicomte de Turenne s'y étant acheminé aſſiegea St. Venant, où il trouva plus de difficulté qu'il ne penſoit, non pas toutefois de la part des ennemis, mais de la ſienne propre. Car il manqua d'argent, de ſorte que pour ſubvenir à la depenſe du ſiege, il fut obligé de faire fondre ſa vaiſſelle d'argent. Il prit ce parti plûtôt que d'avoir recours au Cardinal, qui étoit bien embarraſſé comment trouver tous les fonds qu'il faloit pour les neceſſitez de l'Etat, car la guerre continuoit toûjours avec la même furie dans les autres Provinces, & il n'y pouvoit remedier, qu'en faiſant tous les jours de nouveaux édits. Ce qui fachoit davantage ce Miniſtre, c'eſt qu'il n'avoit pas par tout des ſuccez comme en Flandres, & le Prince de Conti qu'il avoit envoyé au de là des Alpes venoit d'être obligé de lever le ſiege d'Alexandrie, quoi que le Duc de Modene ſe fut joint à lui pour cette expedition. Nous ne bations que de l'aîle de même en Catalogne, s'il m'eſt permis de me ſervir de ces termes, & s'il n'eut trouvé matiere de conſolation dans ce qui ſe paſſoit en deçà, c'eut été de quoi l'affliger grandement; mais le Vicomte de Turenne ſurpaſſa ſes eſperances, aprés avoir fait par le moyen que nous avons dit un petit fonds pour les depenſes les plus preſſées du ſiege, il attaqua St. Venant avec tant de vigueur que non-ſeulement il s'en rendit maître, mais même le

fit

fit si promptement qu'il fut en état de faire lever le siege d'Ardres que les ennemis avoient assiegé pour faire diversion. D'abord qu'ils furent qu'il marchoit à eux, ils se retirerent, dequoi n'étant pas content, il les fut chercher jusques dans un endroit avantageux où ils s'étoient campez. Ils n'eurent garde de vouloir paroître en raze campagne, & au contraire tout leur soin fut de s'emparer des postes par où ils croyoient éviter le combat; cela l'obligea de s'éloigner, & ayant à passer par un nombre infini de défilez, les ennemis l'attaquerent en queuë, ce qui donna lieu à quelque escarmouche. Les ennemis n'y ayant pas trouvé leur compte, quoi que d'abord la fortune les eût assez bien traitez, ils se retirerent sous le canon de leurs places, où ne pouvant les aller chercher sans imprudence, il se mit à fortifier St. Venant & Bourbourg qu'il avoit trouvé abandonné. Les ennemis connurent bien par là qu'il ne seroit pas encore long-temps sans attaquer Dunquerque; c'est pourquoi faisant tout leur possible pour le mettre en état de défense, ils y travaillerent tout l'hiver. Cependant les Anglois avec qui nous avions fait alliance se preparerent à nous assister dans cette entreprise, d'autant plus que par le traité que nous avions fait avec eux, nous leur devions remettre la place entre les mains aussi-tôt qu'elle seroit à nous. Ils envoyerent des vaisseaux devant, & le Vicomte de Turenne s'étant avancé du côté du Boulonnois, Cassel qui n'est qu'une méchante place fut assez hardie pour vouloir l'arrêter; il fit sommer la garnison, mais n'ayant pas voulu entendre parler de se rendre, elle ne fut gueres sans s'en repentir. Il la reduisit à la raison en vingt-quatre heures, & elle fut obligée de se soumettre à toutes les conditions qu'il lui voulut imposer. Il s'achemina ensuite devant Dunquerque, où à peine avoit-il eu le temps de faire ses lignes

que

que Dom Juan parut avec le Prince de Condé. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit jetté dans leurs interêts pour une affaire qu'il avoit euë avec les maltôtiers qui avoient eu ordre de foüiller dans sa maison, où ils l'accusoient de refugier des faussonniers; il en avoit demandé reparation au Cardinal; mais ce Ministre lui disant qu'il ne devoit pas prendre garde à si peu de chose, lui qui étoit violent fit maltraiter quelques Commis; & comme il vit que le Cardinal approuvoit quelques procedures qu'on faisoit contre lui, il se retira de rage à Bruxelles. Il demanda à Dom Juan & au Prince de Condé de venir reconnoître nos lignes, & comme ils sçavoient qu'il étoit assez habile pour se pouvoir fier sur ce qu'il en diroit, ils lui donnerent du monde pour l'accompagner. Ce Maréchal qui étoit brave ne se contenta pas de s'avancer à la portée ordinaire, & faisant le jeune homme comme s'il eut eu besoin de montrer son courage aprés en avoir donné des preuves en mille occasions, il s'exposa tellement qu'il reçût un coup de mousquet dont il mourut deux ou trois heures aprés. Nous regardâmes cet accident comme une punition qui étoit duë à sa revolte; mais les ennemis ne s'en étonnant pas davantage s'avancerent en bon ordre, & presenterent la bataille. Le Vicomte de Turenne ayant jugé de leur dessein à la premiere demarche qu'ils avoient faite sortit de ses lignes avec une partie de ses troupes, & laissa l'autre à la garde de la tranchée. Les assiegez prirent ce temps là pour faire une vigoureuse sortie, & nos gens eurent assez d'affaires à les soutenir; neanmoins ayant défendu leur terrain fort vigoureusement, le combat s'entretint de part & d'autre avec assez d'égalité, pendant que les choses se passoient bien autrement d'un autre côté. Les deux armées n'avoient pas été plûtôt en presence qu'elle s'étoient mêlées avec

une

une pareille furie, mais avec un ſuccez bien diferent ; nous avions batu les deux aîles des ennemis, & quelque effort que fit le Prince de Condé pour les rallier, il ne fut jamais en ſon pouvoir, il s'expoſa pluſieurs fois lui même pour inſpirer aux autres quelque deſir de gloire, & ce fut dans cette occaſion que le Duc de Luxembourg, qu'on appelloit en ce temps-là Bouteville, fut pris combatant à ſes côtez. Enfin voyant que tout étoit perdu, & que c'étoit vouloir ſe perdre lui même que de faire ferme davantage, il ſe rendit à la neceſſité, & s'enfuit avec les autres. Dunquerque tint encore quelque temps aprés la perte de cette bataille ; mais n'ayant plus de ſecours à eſperer, il ſe rendit aprés avoir vû ſes dehors emportez, à la defenſe deſquels une partie de la garniſon s'étoit fait tailler en pieces. Comme il ne reſtoit plus gueres de monde aux ennemis, il fut aiſé au Vicomte de Turenne de profiter de ſa victoire. Il prit Bergues, Furnes, & Dixmude, & favoriſa la priſe de Gravelines, devant lequel on avoit envoyé le Maréchal de la Ferté. Il prit encore les villes de Menin, d'Oudenarde & d'Ypres, & il en eut fait bien davantage, s'il n'eut été obligé de faire un détachement de ſon armée pour marcher contre de certains rebelles qui s'étoient ſoulevez dans le Perche & dans la Normandie, & qui étoient apuyez par le Comte de Crequi Bernieulle, & par quelques autres Gentilshommes du païs. La ſedition fut bientôt reprimée, & l'un des chefs ayant été fait mourir, on raſa les châteaux, & les bois de haute fûtaye des autres, ce qui retint dans le devoir ceux qui s'en ſeroient peut-être écarté, s'ils euſſent vû que les rebelles euſſent eu quelque heureux ſuccez. Parmi tous ces ſujets de rejoüiſſance nous eûmes matiere de grande affliction. Le Roi tomba dangereuſement malade, & ayant caché ſon mal pendant un jour

ou deux, depeut de donner du chagrin à la Reine sa mere & au Cardinal qu'il aimoit d'un amour tendre, enfin n'y pouvant plus resister il fut obligé de le découvrir. On attribua cet accident au sejour qu'il avoit fait à Mardik, où la plûpart des Anglois qui y étoient en garnison étoient tombez malades. Quoi qu'il en soit, il fut bientôt à l'extrêmité, desorte que si l'on espera encore quelque chose, ce ne fut qu'en sa jeunesse: mais on perdit bientôt toute sorte d'esperance; & ayant été abandonné des Medecins, on en fit venir un d'Abeville, qui étoit en quelque sorte de reputation pour avoir fait quelques cures qui étoient desesperées. On lui demanda quel sentiment il avoit de sa maladie, à quoi il ne voulut pas répondre préciſément; il dit seulement qu'il étoit bien malade, mais qu'il faloit tout esperer de la grace de Dieu & de sa jeunesse; il demanda si l'on vouloit qu'il lui fît prendre quelque remede, & comme les autres n'y esperoient plus rien on le remit entierement entre ses mains. C'étoit quelque chose de pitoyable que de voir la douleur où étoit toute la Cour, & principalement celle de la Reine mere. Le Cardinal n'étoit gueres moins affligé, & considerant que tout étoit perdu pour lui s'il venoit faute de ce jeune Prince, peu s'en faloit que son interêt ne le rendît aussi sensible que pouvoit faire la nature. Le Medecin d'Abeville ayant eu permission de travailler prepara une prise de vin émetique, qui étoit regardé en ce temps-là plûtôt comme un poison que comme un remede. Chacun trembla voyant que ce n'étoit que par ce moyen qu'il pretendoit le sauver; mais le Roi paroissant lui seul intrepide demanda le verre, but ce qui étoit dedans avec un courage merveilleux. Quelques heures aprés il eut une grande crise, & l'on crut qu'il alloit passer; mais la nature ayant été assez forte pour lui donner un dévoiement

haut & bas, l'on commença d'eſperer qu'il en pourroit guerir. Comme le Medecin vit l'effet de ſon remede, il lui en donna une autre priſe, & celle-ci ayant fait ſortir le venin qui étoit dans le corps, ce qui parut par des marques dont toute ſa chair fut couverte, il commença d'aſſurer de ſa gueriſon. La joye fut auſſi grande à cette nouvelle, que l'affliction avoit été extraordinaire; & enfin le Roi ayant recouvré entierement ſa ſanté, on en témoigna des rejoüiſſances inconcevables dans toute la France. L'armée fit la même choſe, & le Vicomte de Turenne en ſon particulier en fut ſi joyeux qu'il fut aiſé de juger qu'il n'étoit pas un de ceux qui avoit pris le moins de part à ſa gueriſon. Il y en eut qui attribuerent cette maladie à une autre cauſe que celle que nous avons rapportée ci-deſſus, & l'on crut qu'étant d'un temperament amoureux, & ſe trouvant tous les jours parmi les Dames, la force des deſirs qu'on ne lui permettoit pas d'effectuer recuit en lui une humeur qui fut capable de le mettre ſi bas. Et il ſembla que la Reine-mere s'arrêta à cette opinion, car il ne fut pas plûtôt gueri qu'elle fit deſſein de le marier promptement, quoi qu'auparavant elle n'y eût pas témoigné beaucoup d'inclination, à cauſe qu'elle ſouhaitoit que ce fut à l'Infante d'Eſpagne ſa niece, & qu'elle y trouvoit de l'obſtacle. Elle avoit toûjours pretendu en venir à bout, c'eſt pourquoi elle avoit éloigné toute autre propoſition; & eſperoit toutes choſes du temps: mais enfin ne voulant plus differer aprés cet accident, elle penſa à une fille de Savoye, & qui a été mariée depuis au Duc de Bavieres. C'eſt de ce mariage que ſont venus Madame la Dauphine & le Duc de Bavieres d'aujourd'hui, & ce que la mere ne fut pas aſſez heureuſe d'avoir, la fille a eu le bonheur de l'obtenir; c'eſt à dire que ſelon l'ordre de la nature elle peut eſperer d'être

un jour Reine de France. Quoi qu'il en soit, la Reine mere ayant pris ce dessein mena le Roi à Lion, où la Duchesse de Savoye le vint trouver avec sa fille ; elle plut au Roi, & il lui témoigna qu'il ne seroit pas fâché de l'avoir pour femme. Mais sur ces entrefaites les Espagnols envoyerent Pimentel à Lion pour tâcher de rompre ce mariage, & pour proposer celui de l'Infante. Le Roi fut de bonne foi avec Mademoiselle de Savoye ; il lui dit au même temps le sujet de la venuë de Pimentel, & l'obligation où il seroit d'épouser l'Infante d'Espagne, si son Conseil le jugeoit à propos. Elle tâcha d'employer tous les charmes pour retenir ce Prince ; mais comme on lui faisoit entendre que le bien de son Royaume demandoit l'autre alliance, il resista facilement à un amour qui n'avoit pas encore eu le temps de jetter de profondes racines. Le mariage d'Espagne ayant été jugé plus avantageux dans le Conseil du Roi que celui de Savoye, la Duchesse s'en retourna dans ses Etats, fort affligée d'avoir manqué un gendre comme celui-là. Cependant Mazarin étant convenu de la paix en general avec Pimentel, & de quelques articles en particulier, on fit une treve, pendant laquelle les deux Ministres des Couronnes devoient s'aboucher ensemble pour regler le reste. Cela donna le temps au Vicomte de Turenne de venir faire un tour à Paris où il avoit quelques affaires pour Messieurs de Bouillon ; car Madame leur mere étoit morte, Princesse d'une excellente vertu, & qui avoit pris plus de soin d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu que dans l'amour des choses du monde. Le Roi avoit donné à l'aîné la charge de Grand-Chambellan, qui est une des plus considerables qu'il y ait dans le Royaumme, & le Cardinal lui destinoit une de ses nieces fille de son frere, dont il avoit déja marié les deux aînées au Connéta-

table de Colonne & au Comte de Soiſſons fils du Prince Thomas. Il en teſtoit une quatriéme qu'il avoit promiſe au Duc de Candale Colonel General de l'infanterie Françoiſe, fils unique du Duc d'Eſperon ; mais ce Seigneur qui étoit le mieux fait de tous ceux qui étoient à la Cour étant mort à Lion de ſes debauches, il lui falut jetter les yeux ſur un autre. Le Vicomte de Turenne étant arrivé à Paris remercia le Roi des bontez qu'il avoit euës pour ſon neveu, & pour toute ſa Maiſon en genenal ; & y ayant fait ſes affaires, il s'en retourna en Flandres pour contenir l'armée dans ſon devoir, & pour empêcher que les ennemis ſe ſervant de ſon abſence ne ſongeaſſent à rompre la treve. Mais c'étoit à quoi ils devoient le moins ſonger, leurs affaires alloient mal de tous côtez, & ils avoient tellement beſoin de la paix, que c'étoit le ſeul moyen de les rétablir. Nous avions encore pris Mortare en Italie, & le Duc de Savoye avoit reconquis Trin, qui étoit tout ce qu'ils avoient de conſiderable de tant de conquêtes qu'ils avoient faites dans les Etats de ce Prince. Pour ce qui eſt de la Catalogne, nous y avions toûjours une entrée par le moyen de Roſes, outre que le chemin des montagnes nous étoit ouvert à cauſe du château de Bellegarde. Les choſes étant en cet état, ils n'eurent garde auſſi de ne pas ſonger à conclure promptement une affaire dont dependoit le ſalut de leur Monarchie, & Dom Louïs de Haro premier Miniſtre d'Eſpagne, s'étant abouché avec le Cardinal Mazarin, la paix fut ſignée, & le mariage arrêté. Ce fut alors que le Vicomte de Turenne commença à exercer ſa charge de Colonel general, dont il n'avoit eu auparavant que le titre & les apointemens. Cependant comme ſon regiment de cavalerie devoit être caſſé, il en tira la plûpart des Oficiers qu'il mit dans la Colonel, & il leur montra par le ſoin qu'il prit d'eux

fortune, combien il étoit content de leurs services & de leur bravoure. Le Prince de Condé revint en France par la paix, & il rentra dans toutes ses charges & dans tous ses Gouvernemens, aussi-bien que dans tous ses biens; car les Espagnols qui lui avoient promis de ne la faire qu'à ces conditions s'y obstinerent, & comme ils virent que le Cardinal Mazarin ne s'y pouvoit resoudre, ils le menacerent de donner à ce Prince quelques places dans la Flandres en souveraineté, ce que ce Ministre aprehenda si fort, qu'il accorda incontinent tout ce qu'ils avoient demandé pour lui. Le Vicomte de Turenne n'ayant plus que faire sur la frontiere de Picardie où il s'étoit arrêté, fut trouver le Roi qui étoit allé au devant de l'Infante. Le Roi lui fit un accueil si obligeant qu'il excita la jalousie de tous les autres courtisans: mais il lui donna bientôt d'autres marques de sa distinction, il créa en sa faveur la charge de Maréchal General de ses Camps & Armées, qui lui donnoit sur les Maréchaux de France le même avantage qu'y avoit autrefois le Connêtable. L'on croit même qu'il l'auroit honoré de cette charge, si sa Religion n'eut été un obstacle à sa bonne volonté; aussi lui dit il en lui donnant le brevet de l'autre, qu'il auroit bien voulu qu'il l'eût mis lui-même en état de faire davantage pour lui. Ce langage n'étoit pas si obscur que le Vicomte de Turenne n'entendit bien ce qu'il signifioit, mais comme Dieu ne lui avoit pas encore dessillé les yeux, il voulut fuir toute sorte d'éclaircissement, & se contenta de remercier le Roi des graces qu'il lui faisoit. Ce voyage qui fut accompagné d'une magnificence si grande qu'il ne s'en étoit jamais vûë de pareille ayant eu le succez pour lequel il s'étoit fait, le Roi s'en revint à Paris avec son épouse, où on l'attendoit avec un empressement merveilleux; le peuple lui

fit

fit une entrée superbe. Comme tous les avantages qu'on avoit remportez lui donnoient de l'admiration pour le Ministere, il ne se souvint plus que celui qui étoit le chef de tous les conseils étoit toûjours celui pour qui il avoit eu une si forte haine. Le Cardinal ne survêquit gueres à cet ouvrage, il mourut à Vincennes d'une maladie qui fut longue & fâcheuse, & où il eut assez de temps pour demander pardon à Dieu des maux qu'il avoit causez par son ambition. Aprés sa mort le Vicomte de Turenne eut plus que jamais l'oreille du Roi, & ce Prince qui avoit l'ame toute guerriere ne prit conseil que de lui pour tout ce qui regardoit la conduite de ses troupes. Cependant cette mort aporta un grand changement dans l'Etat, le Roi fit arrêter le Surintendant des finances, & prevint par-là quantité de choses qui étoient sur le point d'eclater. Car cet homme, quoi que d'une naissance fort commune avoit formé des desseins de s'élever plus qu'il n'étoit permis à un sujet; & il avoit engagé des personnes de la premiere qualité dans ses interêts par le moyen des pensions qu'il leur donnoit, & qui ne lui coutoient rien, puis qu'ayant la disposition de toutes choses, il pouvoit prendre tout ce qu'il vouloit sans en rendre compte. Ce fut en ce temps-là que prit naissance une fortune qui n'a tantôt plus de bornes, & la plus grande pour dire tout en peu de mots qui se soit vûë à l'égard d'un particulier depuis le commencement de la Monarchie; je veux parler de celle du Marquis de Louvois, fils de Mr. de Tellier, dont nous avons fait mention ci-devant. Il étoit à peu prés de l'âge du Roi, & ayant obtenu par la faveur de son pere la survivance de la charge de Secretaire d'Etat, le Roi trouva son esprit au gré du sien, & quoi qu'il parût encore un peu bouché, il prit plaisir de le faire, & par la peine qu il s'en donna il en a formé un

des plus habiles Miniſtres que nous ayons vû depuis long temps. Le Marquis de Louvois voyant le Vicomte de Turenne ſi bien auprés de ſon Maitre eut l'eſprit aſſez ſouple pour ſe mettre bien auprés de lui, & comme le Vicomte de Turenne étoit des amis de ſon pere, pour qui il avoit toûjours eu beaucoup d'eſtime, il lui accorda facilement ſon amitié. Cela dura quatre ou cinq ans, pendant leſquels il ne ſe preſenta aucune occaſion de rentrer en guerre que le Vicomte de Turenne ne tâchât de l'étoufer; car il remontroit auſſi tôt au Roi que ſes peuples n'avoient pas encore eu le temps de gouter les fruits de la paix, & qu'en l'entretenant il pouvoit tout auſſi bien être l'arbitre de toute l'Europe qu'en étendant ſes conquêtes. Le Roi admiroit la grandeur de ſon ame, qui lui faiſoit renoncer ainſi pour le bien commun à ſon interêt particulier; car le Vicomte de Turenne ne feignoit point de lui dire que la guerre lui ſeroit plus avantageuſe que la paix; mais qu'il ſe donneroit bien de garde de lui jamais rien propoſer qui allât contre ſa gloire ou contre le ſalut de ſon Etat. Cependant c'étoit par ſon avis que le Roi avoit entrepris de rétablir la diſcipline dans ſes troupes, ce qu'il avoit été impoſſible de faire pendant la guerre; il avoit donné de grands memoires pour cela, & le Roi les ayant remis entre les mains du Marquis de Louvois, il commença à y travailler avec utilité. Le deſordre ſur tout étoit grand dans la maiſon du Roi, où pluſieurs gens de la campagne s'étoient fourrez pour s'exemter de la taille; tellement qu'étant beſoin d'y pourvoir, on fit pluſieurs reglemens à ce ſujet, & même on mit des Officiers dans les compagnies d'ordonnance; ceux qui y étoient ne ſçachant pas mieux commander que les autres ne ſçavoient obeïr. Le Marquis de Louvois s'étant aquis par-là les bonnes graces du Roi, il tâcha de lui ſuggerer.

gerer la guerre dont il trouvoit le prétexte dans les droits de la Reine sa femme. C'étoit une amorce pour le cœur de ce jeune Prince, qui avoit beaucoup de penchant pour toutes les grandes choses: mais quelque credit que le Marquis de Louvois commençât à y avoir, les conseils du Vicomte de Turenne tenoient son esprit en balance, joint à cela que le respect qu'il avoit pour la Reine mere l'empêchoit de recommencer une guerre qui lui devoit deplaire extremement. Cependant il s'étoit élevé un autre homme dans l'Etat qui étoit de plus basse étofe; il remplissoit la Place du Surintendant qui avoit été banni, mais que le Roi aima mieux retenir en prison à cause de certaines rentes viageres qu'on disoit qu'il avoit sur la Banque de Venise, & qu'on vouloit toucher au lieu de lui. Colbert, c'est ainsi que s'appelloit cet homme, s'étoit introduit dans cette Place à la recommandation du Cardinal, qui ayant laissé des memoires contre le Surintendant, avoit aussi dit au Roi qu'il n'y avoit point d'homme plus capable que lui de manier les finances. Ainsi le Roi lui en avoit commis le soin, & il avoit tellement grossi ses revenus, que ce Prince qui n'étoit auparavant que mediocrement riche, étoit devenu le plus puissant de toute l'Europe. C'étoit un bon moyen pour acquerir ses bonnes graces, & il les partageoit avec le Marquis de Louvois, pour ne pas dire qu'il en avoit la meilleure partie. Comme son emploi étoit aisé à faire pendant la Paix, il fuyoit la guerre, ou pour parler plus juste il s'opposoit en toutes choses au Marquis de Louvois, qui ne voyoit point d'autre moyen de rendre sa charge considerable qu'en faisant resoudre le Roi à ce qu'il vouloit. La mort de la Reine-mere survint à propos pour lui lever une partie de l'obstacle; & n'ayant

plus à combattre que celui qu'aportoient le Vicomte de Turenne & Colbert, il fit faire des revuës au Roi, & lui insinua insensiblement le desir d'employer de si belles Troupes. D'abord qu'il reconnut la disposition de son esprit il ne lui donna plus de relâche, & pour surmonter quelques scrupules qui provenoient de l'amour qu'il avoit pour la justice, il fit composer un Traité des droits de la Reine par les plus celébres Avocats de Paris, lequel acheva de determiner le Roi. Cependant il étoit arrivé du changement dans la famille du Vicomte de Turenne, aussi-bien que dans l'Etat; il avoit perdu sa femme, qui avoit enfin succombé sous une longue maladie; & comme il l'aimoit avec passion, il ressentit sa perte si vivement qu'il n'eut jamais tant de besoin de la consolation de ses amis; ils ne la lui refuserent pas, & si cela eut pû servir de quelque chose il auroit senti bientôt du soulagement: mais son mal étant de ceux qui ne se gueriſſent que par le tems, ce fut en vain qu'ils s'éforcerent d'y apporter du remede. Son mariage avoit été fort heureux, si l'on en excepte la sterilité qui est un grand malheur pour les honnêtes gens, & sur tout pour ceux qui s'entraiment; cependant il avoit tout pris de la main de Dieu, & quoi qu'on die que cela contribuë beaucoup à faire venir l'indifference, il n'en avoit jamais ressenti diminuer son amitié. Sa Maison n'étoit pas prête à manquer pour cela; le Duc de Bouillon son neveu avoit déja des enfans de la niece du Cardinal, & cela le consoloit en quelque façon de ce que Dieu lui en avoit refusé. Ses autres neveux s'établissoient aussi tous les jours, & le Comte de Duras venoit d'épouser Mademoiselle de Vantadour, qui étoit d'une grande Maison, & qui n'avoit qu'un frere tout contrefait qu'on ne croyoit

etoyoit pas qui dût vivre. Comme c'étoit un homme qui entendoit fort bien la Cavalerie, le Roi le fit Capitaine de ſes Gardes, ce qu'il accorda à ſon merite perſonel, mais en même tems il dit au Vicomte de Turenne que s'il n'avoit point de part à ce qu'il venoit de faire pour lui, il vouloit qu'il en eût à une autre grace qu'il lui vouloit accorder, & dont il pretendoit qu'il le remerciât. Le Vicomte de Turenne qui étoit déja plus que ſatisfait des bontez que le Roi avoit pour ſa famille, lui témoigna là-deſſus ce qu'il devoit; mais le Roi lui dit, qu'il le faiſoit Duc & Pair, & qu'il lui en pouvoit porter la nouvelle. Le Comte d'Auvergne frere du Duc de Boüillon épouſa auſſi l'Héritiere de la Maiſon de Bergues, qui lui apporta du moins quarante mille écus de rente, ſi-bien qu'il eut le plaiſir de voir ces trois neveux dans une grande diſtinction. Pour ce qui eſt des autres enfans du Duc de Boüillon ſon frere, il n'y en eut point de marié, j'entens des garçons, il y en eut un qui mourut au retour du Siege de Candie, un autre fut tué en duel par le Marquis de la Roche-Courbon qui le ſoupçonnoit d'être bien avec ſa femme, & l'autre eſt Cardinal & grand Aumônier de France, dignitez dont il eſt redevable aux grands ſervices de ſon Oncle. Ce n'eſt pas que nous voulions dire qu'il ne les merite bien, mais il eſt conſtant qu'il ne les auroit pas euës ſi-tôt, ſans l'eſtime que le Roi avoit pour le Vicomte de Turenne. A l'égard des filles il n'y en a eu que deux dans le monde; l'aînée deſquelles fut mariée au Duc d'Elbœuf, Prince de la Maiſon de Lorraine, & l'autre au frere du feu Duc de Bavieres, oncle de Madame la Dauphine, ce que nous dirons encore être arrivé principalement à l'égard de ce dernier mariage, à cauſe de la reputation où le Vicomte de

Turenne étoit en Allemagne, & non pas à cauſe de celle de ſa Maiſon : car nous nous reſſouviendrons toûjours d'une parole qui fut dite en ce tems-là à la Cour d'un Electeur, qu'ils s'étonnoit comment un Prince par la Grace de Dieu vouloit épouſer une Princeſſe par la Grace du Roi. Quoi qu'il en ſoit, au défaut d'enfans c'étoit une conſolation pour le Vicomte de Turenne d'avoir des neveux ſi-bien établis, & qui ſe porroient ſi fort au bien. Tel étoit l'état de ſa famille quand le Roi reſolut, comme nous avons dit, de porter la guerre en Flandres. Le pretexte fut, comme nous venons de dire, qu'une partie des ces Provinces apartenoient à la Reine, au prejudice de ſon frere qui venoit d'heriter de la Couronne d'Eſpagne, & cela fondé ſur une loi qui veut que les enfans d'un premier lit mâle ou femelle excluent ceux d'un ſecond. Or ce jeune Prince venoit d'un ſecond mariage, & comme entre les Souverains la force fait la deciſion des procez, on ſe prepara de part & d'autre à vuider la querelle par les armes. Les Hollandois s'entremirent d'accorder ce different, car ils voyoient que la puiſſance du Roi augmentoit tous les jours, & ils aprehendoient ſon voiſinage. Mais le Roi ayant rejetté leur mediation avec mépris, ils firent alliance avec l'Angleterre & la Suede, eſperant qu'ils la feroient bien recevoir par force aprés cela. Cependant le Roi étoit entré en Campagne lui même à la tête d'une Armée de trente cinq mille hommes : mais comme il n'avoit pas encore d'experience, il ne voulut rien faire ſans l'avis du Vicomte de Turenne qui étoit Général ſous lui. Il envoya outre cela deux autres Armées ſur les aîles, l'une ſous le commandement du Maréchal d'Aumont, l'autre ſous celui du Chevalier de Grequy, qui ſe faiſoit appeller Marquis depuis qu'il s'étoit ma-

rié.

rié. C'en étoit plus qu'il ne faloit pour accabler les Provinces qui étoient depourvûës de garnison, & qui ne pouvoient esperer si-tôt de secours; car quoi que le Traité d'alliance dont j'ai déja parlé fût presque fait, il faloit du tems pour lever des Troupes & pour les faire venir. Le Roi qui étoit un Prince extremement prudent, & qui d'ailleurs avoit un bon conseil, s'étant servi adroitement de la conjoncture prit toutes les places qu'il voulut, & aprés en avoir emporté prés d'une douzaine, soit en personne, ou par ses Lieutenans, il fut mettre le Siege devant l'Ile. Les autres avoient fait si peu de resistance que les Espagnols n'avoient pas eu le tems d'y accourir; mais s'étant promis toute autre chose de celle-ci où il y avoit un Gouverneur qui étoit fort brave, ils ramasserent cinq ou six mille hommes, avec lesquels ils espererent pouvoir faire entrer du secours: car outre que l'Armée étoit bien diminuée par les garnisons qu'il avoit falu mettre dans les Places conquises, la circonvallation étoit grande & les lignes se trouvoient mal garnies. D'abord que le Vicomte de Turenne sçût que les ennemis s'assembloient, il Conseilla au Roi de faire venir auprés de lui le Marquis de Crequi avec son Camp volant, & il ne fut pas si tôt arrivé qu'il l'envoya occuper les passages par où il croyoit qu'ils dussent venir. Cependant l'on pressa la Ville encore plus vivement qu'on n'avoit fait, & elle se trouva dans une telle extremité devant que le secours arrivât, qu'elle fut obligée de capituler. Le Roi dans l'envie qu'il avoit de marcher lui-même aux ennemis accorda bien des articles qu'il auroit peut être disputez sans cela; mais ayant passé par-dessus bien des choses à cette consideration, les assiegez ne furent pas plûtôt sortis de la Ville,

que pour ne pas perdre de tems il passa au travers, & fut chercher les ennemis. Marcin les conduisoit, lequel avoit été exclus de l'amnistie accordée à la Paix générale, & croyant que la Ville n'étoit pas encore renduë, il s'avançoit le plus promptement qu'il lui étoit possible. Le Roi le sçachant si prés commanda à sa Maison de marcher contre lui; & sans regarder si ce n'étoit point trop s'exposer que de l'attaquer avec le détachement qu'il avoit, il fit suivre ce qu'il avoit de Troupes. Marcin qui avoit toute la fortune de la Flandres entre les mains, laquelle auroit été perduë s'il eut été batu, crut qu'il devoit éviter le combat, d'autant plus qu'il venoit d'apprendre par un transfuge qu'il n'étoit plus tems de secourir l'Ile; ainsi ayant fait sonner la retraite, il sauva son Avant-garde; mais l'Arriere-garde fut attaquée, & perdit pour le moins six ou sept cens hommes. Le Roi n'en ayant pû faire davantage s'en revint à l'Ile, & de là à Arras, où la Reine l'attendoit pendant que le Vicomte de Turenne fut assieger Aloſt. Quoi qu'il ne se fut point passé d'autre occasion que celle que nous venons de raporter dans toute la Campagne, neanmoins ce ne fut pas une de celles où le Vicomte de Turenne courût le moins de risque. Un jour en allant à Courtray il fut attaqué par un parti qui s'étoit embusqué dans les bois, & comme il n'avoit pas beaucoup de monde, il étoit en danger ou d'être tué ou d'être pris, quand il s'avisa d'une ruse que le sauva. Il fit avancer quelques trompettes que des gens de condition avoient menez avec eux, & leur faisant sonner la charge, il fit croire aux ennemis qu'il étoit suivi d'un grand corps de Cavalerie. Au même tems au lieu d'avancer ils se retirerent dans les bois, & laisserent ainsi échaper la plus belle occasion qu'ils eussent sçû desirer. Aprés la prise d'Aloſt,

d'Aloſt, les Troupes ſe trouverent ſi affoiblies par tant de garniſons que le Vicomte de Turenne reſolut de les mettre en quartier d'Hiver, quoi qu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Septembre. Il s'en fut enſuite à Saint Germain, où le Roi étoit déja arrivé, & où il lui fit un accuëil proportionné aux ſervices qu'il en venoit de recevoir. Le Roi l'avoit Traité de même ſi favorablement pendant toute la Campagne, que le Marquis de Louvois en avoit conçû une jalouſie qui le rongeoit jour & nuit; & comme il aſpiroit déja à occuper la Place où nous le voyons, & qu'il lui étoit impoſſible d'y parvenir à moins que d'éloigner le Vicomte de Turenne des bonnes graces du Roi, il reſolut d'y employer tout ce qu'il avoit de ſubtilité & de fineſſe. Mr. le Tellier ſon pere qui avoit vû pareillement de ſes yeux combien ce Prince témoignoit de confiance à ce grand Capitaine, avec qui il avoit demeuré quelquefois quatre ou cinq heures enfermé pendant qu'il avoit attendu à la porte, ne delaprouva pas ſon deſſein, il lui donna au contraire le moyen de l'executer, en lui conſeillant de faire des avances au Prince de Condé, qui étoit le ſeul homme qu'ils pouvoient établir dans l'eſprit du Roi à ſon prejudice, car ils attribuoient cette grande confiance à la reputation où étoit ce Capitaine, & ils croyoient que s'ils pouvoient perſuader au Roi qu'il y en eut un autre qui l'égalât, ce ne ſeroit plus la même choſe. Il étoit bien difficile neanmoins de donner le change au Roi, qui étoit un Prince éclairé; ce n'eſt pas qu'il ne fît eſtime du Prince de Condé, dont les actions parloient aſſez d'elles mêmes; mais il s'y faloit prendre bien habilement pour ne pas faire voir leur intention. Ce fut ce qu'ils firent, en perſuadant au Roi de porter ſes Armes dans la Franche Comté, Province voiſine de la Bourgogne,

gogne, dont le Prince de Condé étoit Gouverneur, & sous pretexte duquel voisinage on lui fit part de l'entrepriſe. Aprés cela il leur fut aiſé de faire conſentir le Roi à lui en laiſier l'execution entre les mains; & comme il étoit grand Capitaine, il en vint à bout non ſeulement, mais même employa moins de tems à ſoûmettre toute la Province, que ſon pere n'en avoit été autrefois à faire les aproches d'une ſeule Ville. Le Roi qui vouloit autant qu'il pouvoit s'attribuer la gloire de toutes choſes voulut aller lui-même en perſonne à cette expedition; & il choiſit exprés le tems le plus rude de l'hiver pour en avoir plus d'honneur. La jalouſie étoit déja aſſez grande parmi les Puiſſances liguées ſans qu'il fût beſoin de cette nouvelle Conquête pour la faire naître; elles avoient mis des Troupes ſur pié, & rien n'empêchoit les hoſtilitez que l'eſperance d'un prochain accommodement. L'on étoit convenu de part & d'autre de s'aſſembler à Aix-la-Chapelle, & les Ambaſſadeurs du Roi n'y avoient point porté d'autre inſtruction, que celle qui étoit aſſez amplement enoncée dans le Traité des droits de la Reine dont nous avons parlé ci-deſſus, c'eſt-à-dire qu'ils avoient ordre d'inſiſter ſur la juſtice de la guerre, qui étoit fondée, comme nous avons déja dit, ſur les loix du Païs & ſur l'uſage; neanmoins comme il n'y avoit point d'aparence qu'on nous accordât ce que nous prétendions, le Roi s'étoit reſtraint à ſes Conquêtes avant qu'il eut fait celle de la Comté. La propoſition n'avoit preſque pas été écoutée; mais chacun étant étonné d'une perte ſi conſiderable, on commença à changer de ſentiment, ceux qui y avoient interêt conſiderant que devant qu'ils puſſent reprendre cette Province ou quelque choſe d'équivalent, il leur en couteroit bien de l'argent & des hommes, conſentirent enfin que le

Roi

le Roi gardât le reſte, pourvû qu'il la voulût rendre. Ce fut alors une dificulté pour nous, elle nous accommodoit infiniment, & ſi nous euſſions oſé nous nous ſerions bientôt dedis de nôtre parole; mais n'y ayant point d'autre parti à prendre que de la reſtituer ou de ſe preparer à la guerre, on aima encore mieux l'un que l'autre, ſi-bien que la paix fut ſignée ſur les premieres propoſitions qui avoient été faites. Le Marquis de Louvois crut avoir beaucoup gagné que d'avoir ainſi éloigné le Vicomte de Turenne; mais quoi que cela eût fait entrer le Prince de Condé dans le cabinet, il n'en ſortit pas neanmoins, & ce fut encore à lui à qui le Roi témoigna le plus de confiance. Il lui en donna des marques quelques jours aprés, il lui dit qu'il avoit affaire de deux ou trois braves gens pour faire arrêter un de ſes ſujets qui machinoit quelque choſe contre ſon ſervice dans les païs étrangers, & qu'il le prioit de les lui choiſir, lui qui les connoiſſoit mieux que perſonne. Cet homme dont la fin à été ſi tragique merite bien qu'on raporte ici ſon hiſtoire, non pas en conſideration de ſon entrepriſe, qui n'avoit rien que de digne de punion, mais du courage qu'il fit paroître en avançant ſa mort. Il étoit . . . . . ; & l'on attribuë à un faux zele tout ce qu'il fit, comme ſi le zele de la Religion nous permettoit les conjurations contre nôtre Prince. Quoi qu'il en ſoit, il étoit ſorti de France pour porter les Princes Proteſtans à nous faire la guerre, & l'on croit qu'il n'avoit pas lui à faire conclurre la ligue dont nous venons de parler. L'ayant vûë ſans effet, il paſſa chez les Suiſſes, & le Roi ne voulant pas ſouffrir qu'un ſujet fit des choſes ſi éloignées de ſon devoir, demanda au Vicomte de Turenne, comme nous venons de dire, deux ou trois hommes qui fuſſent aſſez hardis pour l'aller arrêter. Le Vicomte de Turenn

renne lui donna les deux Mazels, dont l'un étoit actuellement son écuyer, & l'autre Capitaine de cavalerie, mais qui avoit été long-tems son domestique; & les ayant fait accompagner par .... ils furent attendre cet homme dans les montagnes, & se saisirent de lui; ils l'amenerent en France par un chemin dificile, mais qui étoit le plus sûr, & l'ayant remis entre les mains de la Justice, elle le conduisit au Châtelet de Paris, où l'on commença à lui instruire son procez. Comme il se sentoit coupable, & qu'il avoit resolu d'avancer ses jours plutôt que de servir de spectacle au public, il fut fort fâché qu'on lui eut ôté du poison qu'il portoit toûjours sur lui; mais à ce défaut il se servit d'un morceau de verre qu'il trouva par hazard dans son cachot, & s'en étant coupé les parties honteuses, il les cacha sous de la paille qu'on lui avoit donné pour se coucher. Cela n'auroit pas manqué de produire l'effet qu'il esperoit, si les geoliers ne se fussent aperçûs qu'il faloit qu'il eût bien repandu du sang vû la quantité qu'il y en avoit par terre, & l'ayant visité malgré lui, ils trouverent ce que nous venons de dire. Cela obligea les Juges à avancer son procez, & un crime comme le sien demandant qu'il servît d'exemple au public, il fut fait mourir à la porte de la prison. Quoi que ce ne fut rien que cette marque de confiance que le Roi avoit témoigné au Vicomte de Turenne, neanmoins il fut aisé de juger au Marquis de Louvois, que dificilement empêcheroit-il ce Prince de lui donner des marques de son estime & de son amitié, aussi reconnoissoit-il lui même qu'il en étoit digne, & si l'ambition lui eut pû permettre de soufrir que quelqu'un eut partagé avec lui les bonnes graces de son Maître, il auroit été sans doute le premier à lui donner les siennes; si neanmoins il m'est permis de parler de la sorte d'un homme de

sa

sa naissance à l'égard d'un homme de celle du Vicomte de Turenne. Mais comme il étoit Secretaire d'Etat de la guerre, & qu'il pretendoit par son esprit s'éveler à l'autorité de Connêtable, sans sortir neanmoins de son cabinet, il le regardoit comme un homme qui lui seroit toûjours en bute, & ne pouvoit l'aimer quelque mine qu'il fit. Le Vicomte de Turenne s'étoit déja bien aperçû de ses sentimens en deux ou trois rencontres; mais soit qu'il ne le crût pas en état de lui nuire, ou qu'à la consideration de son pere il ne voulût pas faire éclater son ressentiment, il avoit dissimulé la chose comme s'il n'y eut pas pris garde. Cependant il ne laissoit pas d'avoir pour ses parens ou pour ses creatures tout ce qu'il demandoit au Roi, & ce Prince venoit de donner à son neveu la charge de Grand Aumônier de France, & en même tems le Collier de ses Ordres, honneur qui est attaché à cette charge. Il avoit aussi avancé la plupart de ses domestiques, car il avoit bien plus de soin d'eux que de lui même; cela paroissoit tous les jours dans la disete où étoit sa maison, pendant qu'il mettoit les autres dans l'abondance. Il avoit fait donner le Gouvernement de Courtray à son Capitaine des gardes dés la campagne de l'Ile, ce qui l'ayant obligé à la residence, le Lieutenant eut le revenant bon des sauvegardes qui montoit à une somme considerable. Le Vicomte de Turenne qui n'oublioit jamais ses anciens serviteurs dit un jour à ce Gouverneur qui l'étoit venu voir, qu'il vouloit que l'autre lui donnât ce qui lui apartenoit; mais n'en ayant rien voulu faire, il s'en défit disant qu'il ne vouloit point se servir de gens interessez. Il ne se contenta pas de cela, il prit dans ses coffres la même somme qui pouvoit revenir à ce Gouverneur, & l'obligea de la prendre. Il fit donner pareillement le Gouvernement de Villefranche à Fisica soldat de for-

fortune, & qu'il auroit mis à la tête de son regiment d'infanterie, aprés avoir éprouvé en mille rencontres son courage & sa conduite. Il y avoit long temps qu'il differoit de faire cela pour lui, à cause du jeu où cet Officier étoit si atraché qu'il en perdoit quelquefois, s'il faut ainsi dire, le boire & le manger. Il lui reprochoit que s'il ne pouvoit joüer son Gouvernement quand il l'auroit, il en joüeroit du moins les apointemens, & lui disoit cela à cause d'une piece qu'il lui avoit faite une fois. En effet, comme il étoit la bonté même, & qu'il s'interessoit dans la fortune de ceux qu'il connoissoit, il lui avoit dit un jour aprés un gain considerable qu'il avoit fait, qu'il devoit prendre garde de plus prés qu'il ne faisoit à ses affaires; que n'ayant rien de chez lui, il devoit faire reflexion qu'on pouvoit casser son regiment; & le mettre, s'il faut ainsi dire, à la besace; que maintenant qu'il avoit de l'argent il lui conseilloit d'acheter une charge dans les Gardes; que s'étoit quelque chose de solide, & qu'outre cela c'étoit le moyen, lui qui étoit brave homme, de s'avancer bien plus promptement. Fisica avoit gouté ses raisons, desorte qu'il s'y étoit rendu, & même il l'avoit prié de vouloir lui-même prendre la peine de traiter de cette charge, ce que le Vicomte de Turenne avoit fait; mais sur ces entrefaites le Duc de Crequi qui étoit un joüeur de profession l'étant venu trouver de peur que cet argent qu'il regardoit comme une chose consacrée au jeu ne lui échapât, il s'amusa à joüer avec lui, & perdit en une nuit tout ce qu'il avoit, si bien que quand ce vint à compter de l'argent il se trouva qu'il étoit dans la bourse de ce Duc. Le Vicomte de Turenne entroit ainsi dans le détail des affaires

res de la plûpart des Officiers avec une bonté merveilleuſe, & tâchoit autant qu'il pouvoit de les rendre meilleures, ſoit en leur procurant des bienfaits de la Cour, ou en leur en faiſant de lui-même ; auſſi diſoient ils tous qu'ils n'y avoit qu'une ſeule choſe qui les empêchât d'être riches, qui étoit que lui-même il ne l'étoit pas. Cependant il ne ſçavoit ce que c'étoit que de s'approprier ce qui fait les affaires de tous les autres Generaux ; s'il y avoit quelque château rempli de grains dont on put diſpoter ſelon le droit de la guerre, c'étoit auſſi tôt pour quelque pauvre Officier, & il oublioit la loi de nature, qui permet qu'on ſe donne la preference quand ſon beſoin eſt auſſi preſſant que celui d'un autre. Il n'y en avoit point qui n'admirât une conduite ſi genereuſe, & ſi peu commune dans le ſiecle où nous ſommes, & chacun diſoit qu'avec de ſi grandes qualitez c'étoit merveilles s'il mouroit jamais Huguenot. On diſoit cela plûtôt par le deſir qu'on en avoit, que par aucune preſomption, car il paroiſſoit toûjours attaché à ſa creance, ni plus ni moins qu'il avoit fait ; mais tout d'un coup l'on fut tout étonné, & en même temps tout ravi d'apprendre qu'il devoit faire ſon abjuration le lendemain, car ce Prince qui fuyoit les vains applaudiſſemens avoit recherché à ſe faire inſtruire en ſecret, & pour empêcher qu'on ne ſût qu'il entroit dans les Celeſtins où l'on s'aſſembloit pour cela, il faiſoit entrer ſon caroſſe dans la Cour de l'Arſenal, & paſſoit dans le couvent ſans que ſes gens mêmes y priſſent garde. Il y en a qui ont attribué cette converſion au Cardinal de Boüillon ; je crois bien qu'il en jetta les fondemens, c'eſt-à-dire que dans les converſations qu'il avoit journellement avec lui il ébaucha un ſi grand ouvrage.

ge. Mais pour ne point flater perſonne, tout ce ſuccez n'eſt dû qu'à . . . . . Pere de l'Oratoire, homme d'un ſçavoir & d'une érudition conſommée, & qu'on dit que lui avoit produit le Marquis de Sillery. Cette abjuration ſe fit entre les mains de l'Archevêque de Paris. Tout ce qu'il y avoit de gens de qualité s'y trouverent; mais le menu peuple qui étoit aſſemblé pour voir cette ceremonie ne jetta les yeux que ſur ce grand Capitaine, dont l'humilité l'ébloüit bien davantage que la pompe de tant de gens de condition. On ne parla dans le Royaume pendant quelque temps que de la converſion de ce grand homme dont le merite étoit connu generalement de tout le monde: mais perſonne n'en eut tant de joye que le Roi, qui lui dit qu'il étoit ravi qu'il eût levé l'obſtacle qui s'étoit oppoſé juſques là à ſon élevation. En effet, dans la derniere campagne de Flandres il lui avoit offert pluſieurs fois l'épée de Connétable s'il vouloit changer de Religion; mais ce Prince qui n'avoit pas fait ce pas-là dans la vûë d'aucune grandeur, le remercia de ſes offres, & lui dit au contraire qu'il lui ſeroit obligé de ne lui donner aucunes marques de ſa gratification, puis qu'elles ne manqueroient pas auſſitôt de le faire accuſer d'avoir plus aimé ſa fortune que l'amour de la verité. Cette converſion avoit été precedée de celle de la plûpart de ſa famille, car le Duc de Duras & le Comte de Lorges ſon frere avoient fait leur abjuration long temps auparavant; & de tous ſes neveux il n'y avoit plus que le Comte de Roye qui fut Huguenot. Il étoit fils du Comte de Rouſſi dont nous avons parlé au commencement de cette hiſtoire, & avoit épouſé la ſœur des Ducs de Duras & de Lorges, de ſorte que ſa femme étoit ſa couſine germaine. Le Vicomte de Turenne avoit une eſtime pour lui qui n'étoit pas commune; ainſi il eut

eut bien voulu qu'il eût suivi son exemple & celui de ses beaux freres ; mais ce Comte ne se trouva pas d'humeur à l'écouter, & comme il avoit encore son pere qui étoit obstiné dans sa Religion, & qui pouvoit beaucoup pour la fortune, il crut que c'étoit peut-être une raison pour le rendre sourd à ses remontrances, du moins ce fut le sentiment de tout le monde. Cependant quoi qu'il y ait du tems que le Comte de Roussi soit mort, il n'a fait encore aucune demarche qui puisse faire croire qu'il en ait la pensée, & l'on peut dire que c'est peut-être la seule chose qui l'empêche d'être Maréchal de France ; comme le sont devenus le Duc de Duras & le Comte de Lorges. Le Vicomte de Turenne aprés sa conversion eut encore plus de part que jamais dans les bonnes graces du Roi, & ce Prince ne fit gueres de choses sans prendre son conseil. Cela n'aida pas à guerir le Marquis de Louvois de sa jalousie, & l'on pouvoit dire que quoi qu'il eût tout le lieu imaginable de se loüer de sa fortune, il n'étoit pas fort heureux. Il avoit outre cela le chagrin d'avoir Colbert en tête, qui ne faisoit pas tant de brüit que lui, mais qui s'établissoit tous les jours de plus en plus : il avoit outre les finances la Surintendance des bâtimens, ce qui lui donnoit moyen d'entretenir le Roi à toute heure, qui n'ayant plus de guerre sur les bras, avoit entrepris d'édifier un château superbe dans un lieu où il étoit necessaire que l'art corrigeât la nature, ou du moins qu'elle suppleât à son défaut. Le Vicomte de Turenne n'y alloit jamais que le Roi ne lui montrât ses desseins, & ne lui demandât avec une bonté merveilleuse ce qu'il en pensoit. Le Vicomte de Turenne n'avoit garde qu'il ne lui en dît ce que chacun en disoit, sçavoir qu'il n'y avoit qu'un Roi aussi puissant que lui qui pût venir à bout d'une chose si difficile. En effet, quoi qu'il n'y

eût

eût ni eau ni couvert dans deux ou trois ans de temps, on y vit des canaux à perte de vûë, des caſcades, des allées couvertes, des labirintes, & enfin tout ce qui peut ſervir à l'embelliſſement d'une maiſon Royale. On fit venir des eaux de trois lieuës loin, on fit des reſervoirs, on tranſporta des arbres tous entiers avec des montagnes de terre pour conſerver les racines, & on fit en un mot tant de choſes merveilleuſes que l'induſtrie fit voir que rien n'eſt impoſſible à un grand Roi. Le Roi ſe plaiſant extrémement dans cette maiſon voulut que les Grands de ſon Royaume fiſſent bâtir des Hôtels à lentour, & il leur donna à chacun le terrain & le plan comme il vouloit qu'ils fuſſent, afin que la ſimmetrie achevât de remplir l'idée qui ſeroit déja occupée agreablement par la vûë de ſon Palais. Le Vicomte de Turenne ne fut pas plus diſtingué que les autres dans cette diſtribution; mais peu de temps auparavant le Roi lui avoit fait preſent d'une maiſon à Paris qui étoit fort belle, & qui valoit bien quarante mille écus. Cependant ce nouveau converti vivoit dans une devotion qui édifioit tout le monde, & quoi qu'il fût de la Cour, il avoit renoncé à toutes ſes vanitez. C'étoit la choſe du monde la plus ſuperbe que de la voir en ce tems-là. Le Roi qui étoit victorieux aimant les plaiſirs, & dans ſa jeuneſſe n'épargnoit rien pour faire voir aux étrangers qu'il n'y avoit que lui ſeul qui fut capable d'être magnifique en tout. Mais avec tout cela ces mêmes étrangers, j'entens ceux qui étoient d'un caractere au deſſus des autres, comme les Princes & les Ambaſſadeurs, trouvoient que la grandeur de ce Prince ne conſiſtoit pas tant dans les dehors ſomptueux & pleins de faſte, que dans le bonheur qu'il avoit d'avoir tant de grands

Ca-

Capitaines dans ſon Royaume. Cependant ils donnoient la premiere place dans leur eſtime au Vicomte de Turenne, & ils rencheriſſoient en cela par deſſus le ſentiment d'un homme que nous avons, qui le mettant en parallele avec le Prince de Condé, dit que pour les actions d'une longue haleine il étoit autant au deſſus de lui que l'autre l'étoit pour une action bruſque & de peu de durée ; car aprés tout, quoi qu'il ait voulu dire beaucoup de choſes en ſa faveur en diſant cela, qu'eſt-ce que cela conclud, ſinon qu'il n'avoit point d'égal quand il s'agiſſoit de conduire une entrepriſe, mais que quand ce venoit à l'execution, il s'en faloit beaucoup que la preſence d'eſprit ne répondît au jugement. Ce n'étoit pas là l'avis d'un fameux Ambaſſadeur, lequel étant venu aux Jeſuites de la ruë de Saint Jacques, & les Peres lui ayant preſenté le petit Prince de Turenne fils du Duc de Boüillon qui y étoit penſionnaire, il lui dit en l'embraſſant, que tout ce qu'il ſouhaitoit fut qu'il reſſemblât à ſon grand oncle, ajoutant au même temps qu'il reſſembleroit au plus grand Capitaine qu'il y eut eu de pluſieurs ſiecles. Il demeura encore prés d'une heure dans le College, où le petit Duc de Bourbon petit-fils du Prince de Condé étudioit pareillement, & comme ce petit Prince vint à ſortir, le Jeſuite qui étoit avec l'Ambaſſadeur lui dit que ſon Excellence avoit tantôt lâché une parole dont les amis du grand pere de ce jeune Prince ne conviendroient pas. J'en ſuis perſuadé, répondit l'Ambaſſadeur, & ils ne le doivent pas faire puis qu'ils ſont de ſes amis, comme vous leur donnez vous-même cette qualité ; mais moi qui ne l'ai jamais été plus de l'un que de l'autre, & qui ne prens ici que le parti de la raiſon, j'oſerai vous dire que la reputation où ils ſont tous deux chez nous eſt

pourtant bien differente, & qu'à bien examiner les choſes de prés, l'un a été quelquefois batu par ſa faute, au lieu que l'autre ne l'a jamais été que par malheur. Il ſembloit que ce fut là le ſentiment du Roi, car aprés tout c'étoit le Vicomte de Turenne qu'il avoit choiſi pour lui aprendre à faire la guerre, & quoi qu'il ne fut pas ignorant de la reputation du Prince de Condé, on n'avoit point vû qu'il eut voulu s'inſtruire avec lui d'aucune choſe; l'on voyoit même depuis la derniere paix que c'étoit l'autre qu'il conſultoit, ſoit qu'il voulût faire quelque nouvelle ordonnance militaire, ou former des camps, à quoi il prenoit beaucoup de plaiſir. C'étoit ſa principale occupation, dont pluſieurs étrangers ſe moquoient, & il n'y avoit point juſques au Gazetier de Hollande qui n'en fît des railleries : mais ce Prince ſçavoit bien ce qu'il faiſoit, & quoi qu'on en pût dire, il entretenoit toûjours ſes troupes dans une exacte diſcipline, au lieu que celles des étrangers languiſſoient dans une honteuſe oiſiveté; car aprés tout, ce n'eſt pas la chaſſe, comme quelque chaſſeur ſans doute a pretendu, qui eſt l'image de la guerre, mais les camps, & enfin tout ce que le Roi faiſoit faire à ſes gens pendant ce temps de repos. Auſſi avoit-il deſſein bientôt de les employer, à quoi nous pourrions dire qu'il étoit excité par les railleries piquantes que les Hollandois faiſoient de lui, ſi nous ne ſçavions d'ailleurs qu'il leur en vouloit de plus loin. En effet, qui eſt-ce qui ignore qu'il les accuſoit d'ingratitude, eux qu'il avoit aſſiſtez en mille rencontres, d'être venus s'oppoſer à ſes conquêtes. Il leur en vouloit donc dés ce temps là, c'eſt pourquoi la paix n'avoit pas été plûtôt faite qu'il avoit minuté une nouvelle guerre dans ſon cœur; il avoit été aiſé de le reconnoître à mille choſes, quoi qu'il eût tâché d'en derober la connoiſſance autant qu'il

avoit

avoit pû ; mais ce qui abuſoit les étrangers, c'eſt qu'on lui voyoit toûjours faire la même dépenſe, dont ils croyoient qu'il ſe dût abſtenir dés le moment qu'il auroit de pareils deſſeins. Cependant les plus éclairez ne s'y étoient pas trompez, & dés qu'ils avoient vû la maniere dont il s'y étoit pris pour la reforme des troupes, ils avoient bien jugé que la paix ne ſeroit pas de longue durée. Car contre ce qui s'étoit pratiqué dans les autres reformes on ne caſſa que les ſoldats qui excedoient un certian nombre, & on conſerva tous les Officiers par le moyen des penſions qu'on leur donna. On les obligea par là à demeurer aux corps où ils ſervirent, & leur rang leur fut conſervé. Auſſi ne joüit-on que trois ans de cette paix, pendant laquelle le Roi ne ſongea qu'à faire des alliances, ce qui étoit ſuffiſant pour faire penetrer ſes deſſeins, ſi toute l'Europe n eut été dans un aſſoupiſſement ſi grand qu'elle ſembloit conſpirer elle-même à ſa ruine. Ceux qui avoient le plus d'interêt à s'oppoſer à ſa puiſſance, comme s'ils euſſent été d'intelligence avec lui commencerent à ſe broüiller entr'eux. Le Roi d'Angleterre, ſous pretexte de quelque mécontentement qu'il avoit reçû des Hollandois, écouta favorablement des propoſitions que lui faiſoit faire le Roi, qui, pour le mettre dans ſes interêts, répandit une infinité d'argent tant à lui qu'à ceux qui aprochoient le plus prés de ſa perſonne. Le Marquis de Louvois conduiſit toute cette intrigue, ſans qu'on en fît part au Vicomte de Turenne, ni même au Prince de Condé, dont il ſembloit toutefois que le Marquis de Louvois ſe voulût ſervir doreſenavant pour l'execution de ſes deſſeins. Cela fachoit aſſez ces deux grands Capitaines, dont l'un s'étoit retiré dans la maiſon de Chantilli, & l'autre à Paris, où il vivoit dans une ſimplicité ſi grande qu'on eut dit qu'on étoit encore dans l'ancienne Rome, où il

étoit impoſſible de diſtinguer les plus grands Capitaines d'avec les moindres bourgeois. Les Officiers pour plaire au Miniſtre qui avoit tous les jours de plus en plus l'oreille du Maître n'oſoient aller chez eux, & il n'y avoit que ceux qui ne ſe ſoucioient pas de la faveur, car on rapertoit à ce Miniſtre, qui avoit dans ces deux maiſons des gens qui étoient ſes penſionaires, tout ce qui s'y diſoit, & tout ce qui ſe faiſoit, tellement qu'il n'y faloit parler qu'avec beaucoup de circonſpection. Les Maîtres étoient fort circonſpects là deſſus; mais il échapoit toujours quelques paroles aux domeſtiques qui croyoient qu'on faiſoit grand tort à ces deux hommes de ne leur pas donner la premiere place dans le Conſeil. Le Marquis de Louvois imputoit ces diſcours aux Maîtres; & cela augmentoit encore la jalouſie qu'il avoit contr'eux. Colbert qui étoit oppoſé en toutes choſes à ce Miniſtre prenant garde à cette conduite, affectoit cependant avec eux beaucoup d'honnêteté, ſur tout avec le Vicomte de Turenne qu'il croyoit mieux dans l'eſprit du Roi. Cela fut cauſe qu'un jour il lui aporta lui-même le brevet d'une commiſſion qu'un de ſes gens lui étoit allé demander de ſa part, ſans en avoir pourtant aucune recommandation par écrit. Cet homme y étoit même allé ſans ordre, & un autre que le Vicomte de Turenne s'en fut trouvé choqué par deux raiſons; la premiere, parce qu'il s'étoit ſervi de ſon nom ſans le lui avoir demandé, la ſeconde, parce qu'il ne pouvoit ſolliciter cette commiſſion ſans avoir deſſein de quiter ſon ſervice: mais ce Prince diſſimulant tout cela en preſence de Mr. Colbert, ne ſongea qu'à le remercier de ſon honnêteté; & il reçût ce brevet de ſes mains, comme ſi veritablement c'avoit été lui qui le lui avoit fait demander. Il le garda juſques au ſoir ſans rien dire, & ayant fait venir devant lui l'homme pour qui il étoit, il lui demanda pourquoi il le vouloit qui-

quiter, & s'il croyoit trouver un meilleur maitre. Celui ci ſe trouva fort ſurpris à cette demande, & voulut diſſimuler; mais le Vicomte de Turenne lui ayant dit que Mr. Colbert lui avoit tout apris, il ſe jetta à ſes piez croyant être perdu. Le Vicomte de Turenne le fit relever auſſi-tôt, & pour le retirer de ſa confuſion. Vat en, mon ami, lui dit-il puis que tu ne veux plus être à mon ſervice; voilà continua-t-il en lui preſentant ſa commiſſion, ce que tu as demandé à Mr. Colbert de ma part, ſi tu m'y avois employé, je t'y aurois ſervi de même, & je ne ſuis fâché que d'une choſe, qui eſt que tu me quites ſans que tu m'en diſes le ſujet. Une ſi grande bonté ſurprit également, & ceux qui étoient preſens, & celui à qui il tenoit ce diſcours; il ſe jetta tout de nouveau à ſes piez, & lui ayant dit tout ce qu'il put pour s'excuſer, & entr'autres choſes que ce qu'il en faiſoit n'étoit que parce qu'il étoit chargé de famille, le Vicomte de Turenne lui donna vingt-piſtolles outre ſes gages qu'il avoit commandé qu'on lui païât. Mr. Colbert fit encore pluſieurs choſes pour témoigner au Vicomte de Turenne l'eſtime qu'il faiſoit de ſon amitié, ce qui augmenta la haine que le Marquis de Louvois avoit pour ce Miniſtre, s'imaginant que ce qu'il en faiſoit n'étoit que pour le chagriner. Pour lui donner le change il fit tout ce qu'il put contre lui, & les choſes s'aigrirent en un point qu'ils ſe querellerent tous deux devant le Roi. On crut pendant quelque temps que ce Prince n'étoit pas fâché de cette meſintelligence, & que même il la fomentoit ſous main afin qu'ils veillaſſent ſur les actions l'un de l'autre, & qu'il en fut mieux ſervi: mais ce ſont là de ces teflexions que font ceux qui veulent que tout ſoit accompagné de miſtere, comme ſi les Grands ne pouvoient rien faire ſans cela.

Cette haine augmenta toûjours plûtôt qu'elle ne diminua, à quoi contribua beaucoup la dife-

rence de leurs fonctions, qui étant toutes differentes engeudrerent souvent en eux des sentimens tout opposez. Colbert, comme nous avons déja dit, ne demandoit que la paix, ayant l'administration des finances, celle du commerce, & la Surintendance des bâtimens, emplois merveilleux pour se faire riche, & pour se faire considerer de son Maître pendant ce temps-là, mais de peu de raport & de peu de consideration dés qu'on commence à prendre les armes. C'étoit pour cela que ce Ministre dissuadoit le Roi de faire la guerre, à quoi l'autre l'encourageoit par son interêt; car quoi que le Roi eût grande confiance en lui, il étoit presque sans fonction pendant la paix, outre que le moyen de remplir sa bourse ne lui étoit pas ouverr comme dans le temps de guerre. Le Royaume étoit donc exposé aux passion sde ces deux hommes, qui agissoient également auprés du Roi pour parvenir à leurs intentions: mais l'un s'y prenoit plus finement que l'autre, le Marquis de Louvois montroit au Roi le chemin de la gloire dont il étoit fort passioné, quoi qu'il parût aimer ses plaisirs par dessus tout, au lieu que Colbert ne l'entretenoit que de tresors, de marchandises, de mille aûrres choses semblables, attraits plus puissans pour gagner l'esprit d'un marchand que celui d'un grand Roi. Il servit même sans y penser aux desseins de son ennemi; car ayant grossi les revenus du Roi par une avarice crasse & sordide, & par la ruine de tout le peuple, ce Prince ne sçachant plus que faire de ses richesses dont il avoit déja converti plus de cent millions en meubles & en vaisselle d'or & d'argent, ne songea qu'à acquerir de la reputation, qui étoit la seule chose qui lui manquoit. Le Marquis de Louvois ayant ainsi trouvé toute la disposition qu'il souhaitroit dans son esprit, la guerre fut resoluë contre les Hollandois; à qui le Roi en vouloit depuis la triple alliance. Le Roi d'Angleterre ne se déclaroit

roit pas encore formellement, ſoit qu'il aprehendât de s'engager dans une choſe qui pourroit deplaire à ſes peuples, à qui il étoit obligé de demander avis, ou qu'il voulût en affectant quelques dificultez ſe faire acheter davantage. Le Roi pour le faire parler s'achemina ſur la frontiere ſous pretexte de viſiter les places qui étoient dans le voiſinage de la mer, & feignant de s'y arrêter pour quelques fortifications qui étoient à faire, il fit paſſer en Angleterre la Ducheſſe d'Orleans, qui avoit aſſez d'eſprit pour ménager celui de ce Prince qui étoit ſon frere. On tranſporta avec elle beaucoup d'argent qui la fit réüſſir dans ſa negociation. Perſonne ne ſe douta de ce qu'elle y alloit faire, car le voiſinage convioit à cette entrevûë. Le frere & la ſœur qui ne s'étoient pas vûs depuis long temps étant convenus enſemble de toutes choſes, elle en fit le raport au Roi qu'elle eſtimoit plus que ſon mari, & qu'elle aimoit peut être davantage. Le Roi fut extrémement content de ſa negociation, & il n'y eut ſorte de careſſe qu'il ne lui fit. Cela augmenta les eſperances de cette Princeſſe, qui pretendoit ou avoir part dans les plus tendres affections de ce Monarque, ou du moins qu'il obligeroit ſon mari à ſe défaire de certaines perſonnes qui lui étoient ſuſpectes, & qui lui donnoient méchante reputation. Mais devant que de voir éclore ces eſperances, elle ſa trouva ſaiſie d'un mal prompt & ſubit qui l'envoya au tombeau en moins de vingt-quatre heures. Comme cet accident lui arriva aprés avoir bû un verre d'eau de chicorée, & qu'elle avoit lieu de ſe défier de ſon mari, qui avoit témoigné être jaloux du Comte de Guiche, lequel il avoit fait bannir de France, elle ſe crut empoiſonnée, & le dit tout haut dés le moment qu'elle ſe ſentit malade. Le Roi en étant averti y vint en toute diligence, & tâcha d'y aporter remede; mais le mal preſſoit déja ſi fort que tout ce qu'on put faire fut inutile. Ainſi mourut Henriette

Stuart, Princeſſe d'Angleterre, femme de Philipes de France frere du Roi, Duc d'Orleans; C'étoit une très-belle Princeſſe, mais dont l'eſprit ſurpaſſoit encore la beauté; elle étoit de l'humeur de la plûpart des femmes qui aiment qu'on leur conte fleurette; ainſi elle avoit donné lieu à quelques ſoupçons qu'elle avoit pris plaiſir d'augmenter à cauſe de la conduite que ſon mari tenoit avec elle. Comme le Roi eut peur qu'une mort ſi precipitée ne le broüillât avec le Roi d'Angleterre, & qu'il avoit aſſez bonne opinion de ſon frere pour ne pas croire qu'il y eût contribué, il fit ouvrir le corps de cette Princeſſe en preſence de l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Les Medecins qui étoient juges de la choſe aſſurerent qu'il n'y avoit point de poiſon, & cet Ambaſſadeur fut obligé de le croire parce qu'il ne s'y connoiſſoit pas. Quoi qu'il en ſoit, le Roi d'Angleterre n'en témoigna aucun reſſentiment, & le Roi qui étoit le plus heureux Prince du monde au lieu d'en recevoir prejudice, comme il avoit lieu de craindre, y trouva cet avantage que cela lui donna moyen de faire encore une alliance pour la guerre qu'il minutoit; ce fut celle de l'Electeur Palatin, à la fille de qui il remaria le Duc d'Orleans. L'eſprit de cet Electeur fut ce qu'il conſidera le plus dans ce mariage; car comme il avoit aquis beaucoup de credit dans l'Empire, il crut qu'il ſeroit capable de retenir par ſon adreſſe ceux qui pourroient concevoir quelque jalouſie de ſes armes. Il gagna l'Electeur de Cologne par un autre moyen, & il y employa l'Evêque de Strasbourg de la Maiſon de Furſtemberg, à qui il fit eſperer des établiſſemens conſiderables dans la ſuite. Le Duc de Neufbourg entra auſſi dans ſon alliance, & s'étant ainſi aſſuré du Rhin. il ne vit plus rien en état de s'oppoſer à ſes deſſeins, d'autant plus que l'Evêque de Munſter ancien ennemi des Hollandois ſe preparoit de concert à leur déclarer la guerre.

Le

Le Royaume de France avoit toûjours paſſé juſques là pour le plus puiſſant Royaume de la Chrêtienté, & cette reputation étoit peut être fondée plûtôt ſur l'ancienneté de cette Monarchie, que ſur ce qui en avoit paru dans les anciennes guerres, puis que le ſuccez n'avoit pas toûjours été à ſon avantage. Mais il fut aiſé de reconnoître alors dequoi il étoit capable, ce qui ſeroit difficile à croire à moins que de l'avoir vû; car le Roi mit en Campagne plus de quatre-vint mille hommes de ſes ſujets, ſans compter ſes garniſons dont le nombre n'étoit gueres moindre, & outre cela quantité d'étrangers qu'il avoit pris à ſa ſolde, & qui auroient bien fait une Armée à part ſi on les eut ſeparez du reſte; car il y avoit prés de vint mille Suiſſes de nouvelle levée, huit mille Italiens, ſix mille Anglois, & un Regiment de Suedois qui étoit de douze cens chevaux. Nous pourrions dire ici encore beaucoup de choſes de l'Armée Navale à laquelle on travailloit depuis trois ans; car le Roi dans la penſée qu'il avoit de la guerre n'avoit rien épargné ſoit pour avoir des gens experts dans la marine, ou pour la conſtruction des Vaiſſeaux dont il y en avoit qui coutoient juſques à trois millions. Tous ces preparatifs avoient dû étonner les Hollandois, qui ne pouvoient douter qu'ils ne ſe fiſſent contr'eux; car ils ſçavoient ce que le Roi avoit ſur le cœur depuis la triple alliance, outre qu'il ſe plaignoit de certaines medailles qui avoient paru par où l'on tâchoit de dechirer ſa reputation. En effet, il y en avoit de toutes ſortes ſur ſa perſonne, ſur ſes revûës, ſur ſes Maîtreſſes, & juſques ſur ſa diviſe. La plus piquante de toutes étoit celle ci, parce qu'elle étoit plus ſpirituelle & même plus aprochante de la verité; elle repreſentoit le portrait de Van Beuningue qui s'appelloit Joſué, & faiſant alluſion de ſon nom avec celui de ce grand perſonnage, dont il nous eſt parlé dans l'Ecritu-

re Sainte, il y avoit gravé à l'entour, *In conſpectu meo ſtetit Sol.* Et comme la diviſe du Roi etoit un Soleil c'étoit tellement outrer la choſe qu'il n'y avoit pas moyen de la diſſimuler. Les Hollandois auroient bien pû rejetter ſur quelque particulier un outrage qui ne pouvoit pas partir d'une Republique qui étoit eſtimée ſi ſage ; mais le peu de ſoin qu'elle avoit pris à reprimer ces ſortes de choſes, faiſoit voir que ſi elle n'avoit point eu de part à leur naiſſance, elle n'étoit pas fâchée du moins qu'elles euſſent quelque progréz. Peut-être que le Roi ne ſe mettoit gueres en peine de ces bagatelles, & qu'au contraire il étoit bien-aiſe qu'on lui eût fourni par là un pretexte de faire la guerre ; mais comme il eſt toujours à propos de cacher ſon ambition, il ne parloit que de l'ingratitude de cette Republique, aux interêts de qui il avoit paru fort attaché juſques alors. Les Hollandois ſe voyant à la veille d'une guerre ſi dangereuſe tâcherent de détourner le Roi d'Angleterre de ſon alliance ; mais ce Prince qui trouvoit ſon avantage dans le Traité qu'il avoit fait avec le Roi n'eut garde de le rompre, deſorte que n'ayant plus d'eſperance de ce côté-là, ils eurent recours à la Maiſon d'Autriche, laquelle avoit aſſez d'interêt de s'oppoſer aux deſſeins du Roi pour ne leur pas refuſer ſon aſſiſtance. En effet, l'Empereur étant allarmé des alliances que le Roi avoit faites ſur le Rhin fut le premier à parler hautement de la marche de ſon Armée, il preſſa les Princes de l'Empire de prendre les armes ; mais ceux qui étoient dans les interêts du Roi venant à la traverſe, on examina ſi ce qui ſe paſſoit étoit contre la Paix de Munſter, à laquelle ils diſoient qu'il faloit bien ſe donner de garde de contrevenir. Ayant arrêté ainſi ceux qui étoient le mieux intentionnez, le Roi eut le tems de ſe mettre en Campagne & de faire de grands progrez.

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SIXIEME.

DEs l'année precedente le Roi avoit fait marcher des Troupes dans le Païs de Cologne, & l'Electeur lui avoit remis ſes meilleures Places entre les mains: il en avoit fait de méme de celles de Liege qui lui apartenoient comme Prince & Evêque de ce Païs, lequel étant enclavé entre les Terres d'Eſpagne, & celles de Hollande, donnoit égalementde la jalouſie à ces deux Nations. L'Empereur n'en avoit pas moins de voir les Troupes du Roi occuper le Rhin, & remontroit à la Diete de Ratisbonne qu'il étoit à propos de preſſer les choſes avant qu'il fut plus difficile d'y aporter remede. Le Roi retardoit les

resolutions de cette Diete par le moyen de son argent, qui penetroit jusques dans le cabinet de l'Empereur. Cependant pour ne pas perdre un tems si favorable il hâta son depart, aprés avoir tenu divers Conseils de Guerre à Saint Germain en Laye avec le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne. Avant que de partir il déclara aux Maréchaux de France qu'il vouloit que le Vicomte de Turenne exerçât sa charge de Maréchal Général de ses Camps & Armées, c'est à dire qu'ils lui obeïssent quand ils se trouveroient avec lui. Mais le Marquis de Louvois qui faisoit le plan des Armées & par les mains de qui passoient toutes choses fit en sorte que pas un ne s'y rencontra, desorte que cette déclaration ne servit de rien pour cette année. Les Hollandois avoient un Ambassadeur auprés du Roi qui fit tout ce qu'il put pour empêcher son depart, & lui offrit même des satisfactions assez grandes s'il n'avoit été poussé que par son ressentiment; mais croyant la ruine de cette Republique assurée, il fit commandement à cet Ambassadeur de sortir du Royaume aprés avoir refusé toutes ses offres. Mombas qui étoit beau frere de ce Ministre vint aussi à Paris incognito pour ménager, à ce qu'on croit, quelque accommodement de la part de Jean de With qui étoit le principal Ministre de cette Republique; mais n'ayant pas mieux réüssi que son beau-frere, le Roi fit filer ses Troupes du côté de la Meuse, & du côté de la Sambre, parce qu'un si grand nombre ne marchant que par un même chemin eut affamé le Païs où elles auroient passé. Celles qui avoient marché du côté de la Meuse eurent ordre d'obeïr au Prince de Condé qui, quoi que mangé ordinairement de gouttes, fut si aise de se retrouver à la tête d'une Armée qu'il oublia toutes ses incommoditez. Pour ce qui est du Roi, il commanda au Vicomte de Turenne de ne se pas éloigner de sa personne, & lui dit des

des choſes ſi obligeantes ſur ce ſujet, que cela le conſola en quelque façon des traverſes que lui donnoit le Marquis de Louvois. Le Roi prit ſon chemin par la Picardie, & ayant paſſé la Somme, il ſe rendit devant Charleroi, où étoit déja arrivé une partie de ſes Troupes. Le reſte arriva journellement: mais comme la ſaiſon n'étoit pas encore bien avancée, la Campagne ſe trouva ſans fourage, & ſi le Roi n'eut eu des magazins tout prêts, la Cavalerie auroit beaucoup ſouffert. Le Roi n'étoit encore gueres connu de ſes Troupes, & hors la Campagne de l'Ile où il s'étoit trouvé avec elles, Campagne où tout avoit été trop facile pour bien juger de la vertu d'un homme, on ne ſçavoit de quoi il étoit capable; mais il fut aiſé de connoître de la maniere qu'il s'y prit dés ce commencement, que c'étoit un Prince extraordinaire, & qui meritoit de commander à de ſi braves gens. Chacun avoit les yeux tournez ſur lui, peut-être autant pour trouver ſujet de le blâmer, que pour autre choſe: car le Miniſtere ne plaiſoit pas à tout le monde; le Marquis de Louvois traitoit les gens de guerre comme des eſclaves, & Colbert d'un autre côté ne ſe ſoucioit gueres de ruiner le peuple pourvû qu'il remplit les coffres du Roi & les ſiens. On eut donc été bien-aiſe, comme nous venons de dire, de ſatisfaire ſon reſſentiment par quelque mediſance; mais l'admiration s'introduiſant dans l'eſprit, au lieu des méchantes impreſſions qui y étoient auparavant, on attribua aux Miniſtres tout ce qui ſe faiſoit de fâcheux, & le Roi eut la gloire de tout le reſte. On le vit dans le commencement de cette guerre être à cheval depuis le matin juſques au ſoir, ſans ſe ſoucier ni de la pluye ni du ſoleil, car le Vicomte de Turenne lui avoit dit pluſieurs fois que s'il vouloit rendre ſes gens infatigables, il le faloit paroître lui-même. Le

Roi demeura quinze jours devant Charleroi, pendant lesquels les Espagnols furent dans des jalousies continuelles. Ce sejour ayant donné le tems aux fourages de croitre à la Campagne, on leva le Camp, & le Roi s'avança du côté de la Meuse, pour entrer de là dans le Païs ennemi. Comme il ne pouvoit faire cette marche sans effleurer les Places Espagnoles, cela augmenta le mécontentement de cette Nation, qui crut que ce que le Roi en faisoit n'étoit que pour se vanger de ce qu'elle avoit envoyé du secours aux Hollandois. L'Armée Françoise campa plusieurs fois sur les Terres d'Espagne, où elle vêçut avec assez de discipline pour ne lui point donner de mécontentement, si la jalousie qui étoit entre les deux Nations n'eut fait prendre en mauvaise part aux uns & aux autres tout ce qui pouvoit avoir ombre d'hostilité; ainsi les Espagnols se plaignirent que les François ne se contentant pas de prendre les fourages necessaires, dissipoient les autres pour affamer le Païs; & ceux-ci avancerent peut-être contre la verité que les Espagnols voltigeoient sur les aîles pour massacrer ceux qu'ils trouveroient à leur avantage. Il étoit aisé de juger par ces discours, & encore plus par la disposition des esprits, que la Paix ne subsisteroit plus gueres entre les uns & les autres; on voyoit aussi que la sureté des Espagnols consistoit dans la conservation de la Republique de Hollande, qui ne pouvoit tomber sans attirer la perte des Païs-bas. Ce fut pour cela que le Comte de Monterei Gouverneur pour le Roi d'Espagne dans ces Provinces s'aboucha plusieurs fois avec le Prince d'Orange, qui avoit été nommé pour commander l'Armée de la Republique, plûtôt à cause de la reputation de ses ancêtres que par celle qu'il avoit aquise jusques là dans de pareilles occasions: car sa grande jeunesse ne lui avoit pas permis encore de s'y trou-

trouver ; mais il étoit d'une Maiſon ſi fertile en grands hommes qu'il y avoit lieu d'eſperer qu'il leur reſſembleroit. La premiere entrevûë ſe paſſa ſans grand ſuccez de part & d'autre ; ils eurent même un grand démêlé pour le rang, Monterei ne Traita le Prince d'Orange que d'Excellence, & celui-ci n'en étant pas content non plus que de la main qu'il lui diſputoit, ils ſe ſeparerent juſques à ce qu'il vint ordre d'Eſpagne à Monterei de ſe relâcher de ces ſortes de choſes en faveur de l'utilité commune. Ainſi le Prince d'Orange fut Traité d'Alteſſe, & Monterei lui donna la main ſur les Terres d'Eſpagne où ſe firent leurs entrevûës. Ils reſolurent enſemble d'agir de concert pour leurs communs interêts ; mais Monterei refuſa de ſe déclarer ouvertement qu'il n'en trouvât l'occaſion.

Cependant des Couriers marchoient de tous côtez pour avertir de la marche du Roi ceux qui y avoient interêt, ou par la jalouſie qu'ils portoient à ſes armes, ou par la crainte qu'ils avoient qu'elles ne tombaſſent ſur eux-mêmes. Chacun ne ſçavoit ce que produiroit un ſi grand orage, & incertain encore de ce qu'on devoit craindre ou de ce qu'on devoit eſperer, on attendoit à prendre des reſolutions ſur les premiers évenemens. Pluſieurs même ébloüis des richeſſes & de la reputation des Hollandois ſongeoient bien moins à leur donner ſecours qu'à ſe mettre eux-mêmes en ſureté, s'imaginant qu'il ne ſeroit pas ſi facile de les reduire, vû d'ailleurs la ſituation de leur Païs impenetrable à cauſe des Rivieres dont il eſt à couvert. D'autres jaloux de la grandeur de leur Etat, qui en beaucoup d'occaſions avoit voulu aller du Pair avec les plus grandes Monarchies, ne ſe mettoient pas beaucoup en peine qu'on diminuât un peu de ſon orgueil, & comme s'il eut été aprés cela en leur pou-

pouvoir d'arrêter les choſes lors qu'elles ſeroient avancées, ils virent la naiſſance & le commencement de cette guerre, comme s'ils n'y euſſent eu aucun interêt. Les Hollandois ſe trouverent ainſi abandonnez de chacun n'ayant que vint-cinq ou vint ſix mille hommes ſur pié, beaucoup d'argent à la verité, mais peu d'eſperance de pouvoir empêcher leur ruine par là, puis que tout le monde ſembloit concourir aux deſſeins de leur ennemi. Dans cette extremité ils firent des levées chez eux-mêmes, & les Provinces qui avoient été diviſées juſques alors par les differens interêts du Prince d'Orange & de Jean de With ſemblerent ſe reünir en faveur du bien public. Le Prince d'Orange aprés avoir tenu Conſeil de Guerre avec les principaux Officiers de ſon Armée, dont la plûpart étoient d'avis de fuïr la rencontre du Roi & de lui abandonner pluſieurs Places, fut obligé par un ordre exprés des Etats de marcher à la défenſe de l'Iſſel, qui eſt une des Rivieres qui Couvre la Hollande: il en fit fortifier les bords, & comme on avoit à craindre en pluſieurs endroits, & que l'Armée n'étoit pas aſſez nombreuſe pour garder tant de paſſages, on manda la milice qui fut diſperſée de côté & d'autre. Le Prince d'Orange n'épargna ni ſes ſoins ni ſa peine, ſoit pour les Fortifications de cette Riviere, ou pour celles des Places voiſines, qui auroient eu cependant plus de beſoin de bons Officiers que de ramparts; car la plûpart n'avoient point de ſervice, ce qui étoit arrivé par la faute des Etats, qui avoient eu plus de ſoin de nommer aux charges des perſonnes qui leur étoient recommandées de bonne part, que des gens d'experience & de main. Ainſi l'on voyoit dans un Païs, où l'on alloit autrefois de tous côtés pour aprendre à faire la guerre, des Commandans qui ne ſçavoient pas ſeulement ce que c'étoit que des moin-

moindres choſes qui regardoient leur metier. Le Prince d'Orange au deſeſpoir de tout cela, n'oſoit rien dire neanmoins de peur de ſe faire des affaires avec les principaux des Etats, dont ces Officiers étoient les creatures ou les parens; mais comme c'étoit une neceſſité d'y remedier, ſur tout dans les Villes où la plûpart des Gouverneurs manquoient pareillement d'experience, il y envoya des gens pour prendre ſoin des affaires en cas de ſiege, & les exhorta avant leur depart à bien faire leur devoir. Le Roi avoit de trop bons eſpions pour ignorer rien des deſordres qui étoient dans cette Republique, tellement qu'étant bien aiſe de les augmenter, il s'achemina vers le Rhin, aprés avoir mis garniſon dans Mazeik & dans Tongres pour reſſerrer celle de Maſtricht, qui étoit pour le moins de huit mille hommes. Mais comme ce n'étoit pas aſſez pour empêcher les deſordres qu'elle auroit pû faire, on laiſſa à l'entour un camp-volant ſous la conduite du Comte de Chamilli creature du Prince de Condé, & qui avoit ſuivi ſa fortune pendant les guerres Civiles. Le Roi reçût en chemin divers avis de ce qui ſe paſſoit en Hollande, auſſi bien que des complimens de pluſieurs Princes, qui les faiſoient faire neanmoins peut-être plûtôt par crainte que par affection. Le Prince de Condé marchoit devant lui avec une Armée de trente cinq mille hommes, & il ſuivoit avec la ſienne qui étoit encore plus conſiderable. Ces deux Armées étant trop fortes pour ne s'attacher qu'à un ſiege, on en fit trois à la fois, qui fut celui d'Orſoy, celui de Weſel, & celui de Burik. Le Roi fit le premier, le Prince de Condé le ſecond, & le Vicomte de Turenne le troiſiéme. Celui ci étant achevé en même tems que les autres, le Vicomte de Turenne ſe rendit auprés du Roi qui attaqua Rhimbergue, pendant que le Prince de Con-

Condé, marcha contre Rées, aprés avoir passé le Rhin à Wesel. Rhimbergue se rendit sans coup ferir par la lâcheté du Commandant, à qui le Prince d'Orange fit couper le cou. Le destin de ces quatre Places qui avoient été prises aussitôt qu'attaquées fit peur à ceux qui étoient dans Rées, desorte qu'ils remirent la Place entre les mains du Prince de Condé. Le Roi lui envoya ordre aprés cette Conquête de mettre le Siege devant Emerik, & il fut achevé en si peu de tems, qu'on sçut plûtôt qu'il avoit été pris qu'assiegé. Le Prince de Condé trouvant tant de facilité à ses entrepriſes jugea que la ville de Deudekom étoit indigne de sa presence, & se contenta d'y envoyer un Brigadier de Cavalerie, qui s'en rendit Maître. Un si grand desordre étonna tous les Voisins, qui avoient esperé que cette Republique feroit bien une autre resistance; mais c'est qu'ils ignoroient les divisions intestines, qui n'étoient pas si bien assoupies qu'on se l'étoit imaginé. Le Prince d'Orange, dont le cœur étoit encore plus grand que la naissance, n'avoit pas plûtôt gouté le commandement qu'il avoit songé à se le conserver; & comme il sçavoit que de With étoit ennemi de sa Maison avec laquelle il avoit eu plusieurs choses à demêler, il s'étoit apliqué à se maintenir contre un ennemi si puissant. Nous aurions trop de choses à faire si nous voulions faire un detail de tout ce qui broüilloit ces deux hommes, il nous suffira de raporter le principal, qui est que le pere du Prince d'Orange avoit fait arrêter le pere de de With, parce qu'il le soupçonnoit de lui être contraire, ce qui avoit tellement irrité son fils qu'à mesure qu'il étoit entré en credit il avoit fait tout son possible pour le faire exclure des charges qu'avoit possedé son pere. Cela ne lui avoit pas été difficile, parce que le feu Prince d'Orange ayant été

soup-

soupçonné de vouloir se faire Souverain, il faisoit passer le fils pour avoir herité de ses sentimens. Enfin cette haine facilita extrémement les desseins du Roi ; car l'Etat se divisa en deux partis, dont l'un tenoit pour de With, & l'autre pour le Prince d'Orange. Celui-ci fut d'abord le plus foible, aussi n'étoit il composé que de gens qui n'ayant aucune part dans l'administration des affaires souhaitoient qu'il y arrivât du changement; mais à mesure que le Roi se rendoit maître du païs, ce parti aquit des forces par le mépris que l'on fit de l'autre, à qui l'on attribuoit tant de malheureux succez.

Le Roi ayant emporté les places que nous venons de dire avec tant de facilité ne songea qu'à passer l'Issel qui défendoit le cœur du païs. Pour cet effet il tint Conseil-de-guerre avec le Prince de Condé, & le Vicomte de Turenne, qui lui representerent la difficulté de ce dessein, qui étoit causée par la profondeur de cette riviere, qui est une des branches du Rhin, & par le nombre des troupes qui étoient à sa défense. Le Roi qui auroit cru la chose moins difficile fut obligé de n'y plus penser aprés ce que lui en avoient dit ces deux grands Capitaines ; ayant de la peine neanmoins à demeurer en si beau chemin, il s'avança à trois lieuës de l'armée du Prince de Condé qui étoit campé aux portes d'Emerik. Le Prince d'Orange sçachant qu'il s'approchoit, se tint sur ses gardes ; mais il connut bientôt que ce n'étoit que pour l'amuser, car au même temps il aprit que les troupes du Prince de Condé tâchoient de passer le Rhin du côté de la montagne d'Eltre, ce qui leur auroit donné entrée dans le Bethau, Ile des plus fertiles de l'Europe, & qui renferme plusieurs places de consequence. Pour éviter ce malheur il envoya des troupes de ce côté-là sous le commandement de Mombas, dont nous

avons

avons parlé ci-devant, & lui donna ordre de ſe retrancher. Mombas ayant couru les bords du Rhin fut ſurpris de voir quelques Dragons qui vinrent en ſa preſence prendre des bateaux qui étoient de ſon côté, & ayant jugé que s'ils étoient ſoutenus, il auroit de la peine avec le peu de monde qu'il avoit de leur défendre le paſſage, il l'abandonna ou par lâcheté ou par intelligence. Le Prince d'Orange qui ſe repoſoit ſur lui ayant apris ſa retraite commanda d'autrès troupes à ſa place; cependant ne voulant pas laiſſer une faute comme celle-là impunie, il le fit arrêter. Les amis de deWith dont Mombas étoit une des creatures ne manquerent pas de publier que c'étoit en haine de ce qu'il étoit dans d'autres interêts que les ſiens; mais avec tout cela on ne laiſſa pas de croire qu'il y avoit de la trahiſon, & que c'étoit une ſuite du voyage qu'il avoit fait à Paris. Le Roi cependant étoit en de grandes inquietudes pour pouſſer plus avant ſes Conquêtes, & il lui étoit honteux en quelque façon aprés avoir fait tant de choſes en moins de huit jours, de ſe voir arrêté tout d'un coup, & lors qu'il y avoit le plus d'eſperance pour lui de réüſſir. Pour n'en pas avoir le dementi il excita le Prince de Condé à faire ſonder le paſſage, & ayant apris par un homme exprés que ce Prince lui envoya, que le peu de precaution qu'y aportoient les ennemis rendoit la choſe moins difficile, il partit de ſon Camp avec ſa Maiſon, & fut conferer lui-même avec lui. Le Prince de Condé lui ayant confirmé de bouche ce qu'il lui avoit mandé par écrit, le Roi remonta à Cheval une heure aprés, & ſe rendit ſur le bord du Rhin quelque peu devant le jour. Tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à l'Armée le ſuivirent dans cette entre-

treprise qui paroissoit extrêmement glorieuse ; & qui devoit s'executer en sa presence. Comme on ne vouloit point donner le temps aux ennemis de se reconnoître, on entra aussitôt dans le Rhin, & l'obscurité empêcha de distinguer ceux qui témoignoient de la resolution en y entrant, d'avec ceux qui eussent été bien-aises qu'on les en eût dispensez. Pour favoriser une action si hardie, on pointa quelques pieces de canon sur les ennemis qui étoient de l'autre côté du Rhin, & pendant qu'il tiroit, chacun s'avança dans l'eau, & tâcha de gagner l'autre bord. Les ennemis marcherent pour repousser ceux qui s'étoient le plus avancez ; mais ayant lâché le pié eux-mêmes, il passa beaucoup de monde à nage, aussi-bien que dans des bateaux, dont on avoit fait provision un jour ou deux auparavant. Le Roi voyant un si grand acheminement à la victoire, manda au Prince de Condé de passer lui-même, afin de chasser quelque infanterie qui s'étoit retranchée en deçà d'un château appellé le Tholhuys. Le Prince de Condé obeït, & ayant assemblé autour de lui tout ce qu'il y avoit de gens de qualité & de Volontaires, il envoya sommer cette infanterie de se rendre, sinon qu'il la feroit passer au fil de l'épée. Pendant ce pour-parler le Duc de Longueville qui avoit passé dans le même batteau que lui le quitta, & s'approcha des ennemis, avec l'un desquels ayant eu quelques paroles, il lâcha son pistolet. Cette infanterie croyant que c'étoit un signal pour faire main basse sur elle, resolut de vendre cherement sa vie, & fit sa décharge, dont plusieurs tomberent sur la place, & entr'autres le Duc de Longueville qui étoit auteur de la querelle. Le Prince de Condé ne

son-

ſongeant à rien moins qu'à cela s'étoit avancé avec toute ſa troupe ; & ſe réjouïſſoit déja d'un ſuccez où il n'y avoit pas eu une goute de ſang repandu ; mais il ſe trouva envelopé dans ce malheur, & fut bleſſé d'un coup de mouſquet à la main. La plûpart de ceux qui étoient auprés de lui eurent une pareille deſtinée ; mais rien ne lui donna tant de peine que la mort du Duc de Longueville qui étoit ſon neveu, & qu'il aimoit preſque autant que ſon fils. Les ennemis ayant fait leur décharge n'eurent pas le temps de recharger, & furent attaquez l'épée à la main par ceux qui avoient été aſſez heureux pour n'être pas bleſſez. Ils voulurent ſe mettre en état de reſiſter ; mais la plûpart ayant été tuez ſur la place, les autres tournerent le dos, & ſe ſauverent par la fuite. Le Roi regardoit cela de deſſus une hauteur, d'où il voyoit tout ſans danger, mais non pas ſans beaucoup de peine ; car il vit tomber mort le Marquis de Guitri Grand-Maître de ſa garderobe & un des Seigneurs de la Cour qui étoit des mieux dans ſon eſprit. Il n'eut pas tant de regret du Duc de Longueville, ſoit que la faute qu'il venoit de faire diminuât le chagrin qu'il en auroit eu dans un autre temps, ou qu'il ne l'eût jamais tant aimé : mais il ne laiſſa pas d'en faire compliment au Prince de Condé, à qui il ſçavoit bien que ſa perte étoit ſenſible. Ce Prince deſcendoit en droite ligne du Comte de Dunois bâtard d'Orleans, dont les ſervices avoient merité qu'on lui accordât le rang de Prince, quoi que par les loix du Royaume il ne dût avoir que celui de Gentilhomme. Il étoit aſſez bien fait de ſa perſonne, petit neanmoins, mais fort beau de viſage. Il n'avoit encore que vingt & un ans, c'eſt pourquoi l'on ne ſçauroit dire beaucoup de choſes de ſa valeur ; ce qui en

avoit

avoit paru cependant faiſoit croire qu'il ſe ſeroit rendu recommandable s'il eut vécu. Quoi qu'il en ſoit il étoit ſur le point de devenir plus grand que n'avoit jamais été aucun de ſes predeceſſeurs, le Roi travailloit à lui faire tomber la Couronne de Pologne ſur la tête, & il y avoit apparence qu'elle ne lui pouvoit manquer. Il n'étoit point marié, mais il laiſſa un fils de la Maréchale de la Ferté, lequel paroit aujourdhui ſous le nom du Chevalier de Longueville. Cette Dame étoit mariée, mais on trouva moyen de tromper les yeux du mari, qui étant vieux & rongé de gouttes étoit preſque toujours dans le lit.

Le Roi voulant profiter de ſa victoire entra dans l'Ile du Bethau, où les troupes qui étoient de l'autre côté du Rhin ſe rendirent, aprés avoir traverſé ce fleuve à la nage. Cependant on fit un pont deſſus pour faire paſſer l'artillerie; mais comme cela tint quelque tems, les ennemis qu'on alloit prendre par derriere furent avertis de ce ſuccez, ce qui les obligea de ſe retirer.

On ne ſçauroit croire le bruit que fit dans le monde une action ſi heureuſe; & comme on a coutume de reverer la fortune, la pluſpart des Princes qui en étoient au deſeſpoir ne laiſſerent pas d'envoyer faire compliment au Roi, & il y en eut même qui y vinrent en perſonne. Le Roi les reçût avec autant de magnificence que s'il eut été dans le cœur de ſon Royaume: mais ce qui les ſurprit le plus, fut de voir la beauté de ſon armée, dont il fit la revûë lui-même en leur preſence. Quand elle fut faite on leur fit voir le treſor du Roi, qui acheva de les étonner, car il étoit compoſé d'un nombre infini de charetes toutes chargées d'or & d'argent, ce qui leur fit juger qu'un Prince qui avoit comme lui le moyen de mettre une telle armée ſur pié & dequoi l'entre-

tretenir, étoit un Prince invincible. Le Prince d'Orange ayant abandonné le Bethau se retira du côté d'Utrecht, où ne pouvant rassurer le peuple par sa presence, il passa plus loin. Le Roi ne jugea pas à propos de le poursuivre qu'il n'eût reduit les places qui étoient sur son chemin, c'est pourquoi il attaqua Doesbourg sur l'Issel, & envoya le Vicomte de Turenne à l'armée du Prince de Condé, qui fut obligé de se retirer à cause de sa blessure. Le desordre étoit si grand parmi les Hollandois, sur tout aprés ce qui venoit d'arriver, que pas une ville ne fit resistance, à la reserve de Nimegue; mais le Vicomte de Turenne s'en étant rendu maître aprés quelques jours de tranchée, il soumit toutes les places qui sont sur le Wahal, & sur l'Issel. Il est impossible de dire le butin que l'on fit dans un païs où la guerre n'avoit point été depuis si long temps; il y eut des soldats qui s'y firent riches, aussi-bien que des Officiers: mais ce qui surprit le plus dans tous ces grands évenemens, fut le peu de temps qu'il falut employer à de si grandes choses, car en un mois tout ce païs fut conquis, & l'on ne contoit pas moins que de quarante places. Le Roi étoit dans une joye inconcevable de tant d'heureux succez, & la fortune se déclaroit tellement pour lui qu'elle prevenoit souvent ses desirs. En effet, ceux d'Utrecht lui apporterent leurs clefs jusques dans son camp, & il sembloit qu'il y eût de la gloire à être dans ses fers. Au milieu de tant de prosperitez le Roi se laissa aveugler, quoi que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne tâchassent de lui faire connoître ses interêts; mais le Marquis de Louvois à qui le Roi se remettoit de beaucoup de choses avoit fait tant de progrez dans son esprit, que tout ce qu'il disoit passoit pour des Oracles. Quoi qu'il le dût croire moins habile que ces deux grands hommes, il suivit son con-

conſeil contre leur ſentiment, qui étoit de raſer quantité de ces places, & d'en retirer les garniſons ; car les deux armées commençoient de s'affoiblir, & le Roi étoit reduit ou à s'en retourner faute de Troupes, ou à demeurer dans un camp avec cinq ou ſix mille hommes, qui étoient le reſte d'une armée ſi floriſſante. Le Marquis de Louvois l'ayant ainſi emporté, lui fit faire une autre faute dont il lui couta la perte de toute la Hollande, qui auroit été à lui s'il en eut uſé autrement, ce fut d'envoyer à la recommandation de ce Miniſtre le Marquis de Rochefort à Utrecht, perſonnage de peu d'experience, mais qui pour avoir épouſé une des parentes de la Marquiſe de Louvois avoit les plus grands emplois, comme s'il en eut été digne. Le Prince de Condé qui s'étoit fait porter à Arnhem, étonné de ce choix qui demandoit une perſonne habile & conſommée dans le métier, puis qu'il s'agiſſoit de tenir la tête de nos conquêtes, ne put s'empêcher d'en parler à ſes plus confidens ; mais le Vicomte de Turenne n'en demeurant pas là en dit ſon ſentiment au Roi, qui n'y remedia que long-temps aprés, & lors qu'il étoit trop tard. Cependant il ne fut pas long temps à s'appercevoir de la verité de ce qu'il lui avoit dit ; le Marquis de Rochefort incertain à tous momens de ce qu'il devoit faire fit preſque autant de fautes qu'il fit de demarches, il trouva Woerden abandonné ; mais n'en connoiſſant pas la conſequence, il manqua de s'en aſſurer, auſſi-bien que de pluſieurs autres places qui auroient achevé de faire perdre courage aux Hollandois. Le Prince d'Orange qui en avoit retiré les garniſons y renvoya des Troupes, & entr'autres à Muidem, dont il avoit été facile au Marquis de Rochefort de s'emparer, & d'ôter par là la communication de la Meuſe à ceux d'Amſterdam, c'eſt à-dire d'interompre leur commerce qui fait toute ſa

richeſſe ; car on voit du château les vaiſſeaux qui vont & qui viennent au Texel, & il y eut eu moyen, ſi l'on en eut été le maître, de les empêcher de paſſer. Le Prince d'Orange ayant reparé ce deſordre en rejetta la faute ſur de With, dont le credit diminuoit tous les jours ; car la fortune de ce Miniſtre reſſembloit à celle de pluſieurs autres, qui demeure dans l'éclat tant que l'Etat qu'ils gouvernent eſt floriſſant ; mais qui tombe dés le moment que la reputation s'en perd. Il eut divers preſages de ſa chûte avant que de la reſſentir ; mais il n'en eut point qui le dût étonner davantage que ce qui arriva à ſon frere aîné, qui étant accuſé d'avoir voulu faire empoiſonner le Prince d'Orange, fut conduit en priſon. De With ſe moquoit d'abord de cette accuſation, qui n'avoit pour tout fondement que la depoſition d'un homme de peu ; mais le Prince d'Orange ayant eu le crédit de faire ordonner qu'il ſeroit arrêté, il vit bien qu'il auroit tort de ſe croire plus exempt que les autres des traverſes de la fortune. Comme il avoit infiniment d'eſprit, il jugea que le ſeul remede qu'il y avoit pour empêcher ſa ruïne étoit de faire promptement la paix, à quoi il fit reſoudre les Etats par le moyen de ſes brigues, & par celles de ſes amis, qui ſe voyoient perdus ſi le Pr. d'Orange venoit à bout de ſes deſſeins. Le Prince d'Orange qui ne voyoit point d'avantage à la paix pour le public, s'oppoſa ſecretement à cette reſolution, mais lui ayant été impoſſible d'empêcher que le peuple ne ſe laiſſât toucher à ce nom de paix dont on flatoit ſes oreilles, tout ce qu'il put faire fut que parmi les Ambaſſadeurs qu'on envoya au Roi, il en fit nommer un à qui il commanda de veiller à ce que rien ne ſe paſſât à ſon prejudice. Il en fut envoyé pareillement au Roi d'Angleterre, dont la flotte jointe à celle de France ne fit rien de digne de ce qu'on en eſperoit ; car aprés quelques

ques combats Ruiter l'obligea à se retirer dans ses ports, sans avoir jamais pû faire aucune descente. Ces Ambassadeurs trouverent le Roi auprés d'Utrecht, & eurent quelques conferences avec le Marquis de Louvois, & Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres. On crut d'abord qu'ils aportoient quelques propositions de paix; mais le Prince d'Orange par une politique admirable avoit fait ensorte qu'ils étoient allez pour recevoir seulement celles qui leur seroient faites, ayant insinué aux autres que cela plairoit davantage au Roi, qui au milieu de ses prosperitez seroit bien aise de faire la loi dans le traité. Ayant ainsi gagné du temps, on poursuivit le procez du frere de de With, à qui son accusateur soutenoit toûjours la même chose. Cette accusation rendoit ces deux freres odieux à beaucoup de gens qui avoient de l'estime pour le Prince d'Orange, & qui n'aprouvoient pas qu'on parlât de paix en l'état qu'étoient les choses, s'imaginant avec beaucoup de raison qu'on ne la pouvoit faire que tres desavantageuse. Les esprits étoient disposez de cette maniere, quand Grotius un des Ambassadeurs revint à la Haye avec des propositions qui lui avoient été faites de la part du Roi; elles furent trouvées extrémement dures, & quelque soin que prissent les confidens de de With pour en cacher la dureté, Grotius fut renvoyé pour les adoucir, ou pour s'en revenir sans rien faire. Les amis du Prince d'Orange voyant qu'il perdroit tout son credit si ce traité s'achevoit en dégouterent le peuple, à qui ils insinuerent beaucoup de choses contre de With, lesquelles lui parurent d'autant plus vrai-semblables que son frere étoit accusé d'avoir voulu faire perir ce jeune Prince par des voyes indignes d'un homme d'honneur. Cependant on poursuivoit le procez de celui-ci, & ayant été condamné à être ban-

ni, ſon frere fut pour le retirer de priſon, & pour répondre qu'il ſe repreſenteroit, ce qui avoit été pareillement ordonné par ſon jugement. Il le trouva tout changé, car il avoit eu la queſtion ordinaire & extraordinaire, les Juges croyant que la force des tourmens l'obligeroit d'avoüer les choſes pour leſquelles il avoit été empriſonné. Leur entrevûë ne ſe paſſa pas ſans beaucoup de larmes, & quoi qu'ils fiſſent effort pour s'empêcher d'en repandre, le ſouvenir de leur fortune paſſée en fit couler quantité de leurs yeux. Aprés quelques embraſſades reciproques ils travaillerent à ce qu'il faloit faire; mais comme il étoit neceſſaire d'y employer quelque temps, quelques gens du menu peuple qui étoient encore pleins des impreſſions qu'on leur avoit données contre ces deux freres ayant paſſé par hazard devant la priſon, ou peut être y étant allez exprés, commencerent à vomir mille injures contr'eux. Des paroles ils en viennent aux actions; voyant le carroſſe du cadet devant la porte ils menacent le cocher, & lui font tant de peur qu'il abandonne ſes chevaux, & ſe ſauve. Ces méchans trouvant toûjours quelqu'un qui groſſiſſoit leur Troupe tuent alors les chevaux, & aprés avoir déchiré le caroſſe en mille pieces veulent enfoncer les portes de la priſon. Les amis de ces deux freres ſçachant le danger où ils étoient eurent recours à la Juſtice, qui prit main forte pour les aller tirer des mains de ces ſeditieux: mais le nombre en étoit ſi grand qu'il falut tomber dans leur ſens, depeur qu'en preſence même des Magiſtrats ils n'achevaſſent leur crime. Le milieu qu'on trouva à cela fut de les faire conſentir que ces deux freres ſeroient conduits à l'hôtel de ville ſous bonne & ſure garde, pour être leur procez fait & parfait ſur les depoſitions qu'on donneroit contr'eux. Cette convention étant faite, les Magiſtrats prirent

rent les deux freres en leur protection ; mais ces seditieux perdant toute sorte de respect les arracherent de leurs mains, & les ayant tuez à coups de pistolet, ils les pendirent par les piez, leur couperent les parties honteuses, arracherent le cœur de leur ventre, & enfin firent tout ce que de la canaille peut faire de plus extravagant dans une semblable occasion. Voilà quelle fut la fin de Jean de Witt, qui aprés avoir gouverné cette République pendant l'espace de plusieurs années avec un pouvoir plus absolu que n'en a jamais eu aucun de ses Ministres mourut d'une mort si indigne. Il avoit été élû Pensionnaire de Hollande à l'âge de vingt trois ans, charge qu'on n'a coûtume de donner qu'à des gens qui ont vieilli dans les affaires, comme étant la plus considerable de l'Etat. Au reste homme encore plus estimé des étrangers que des siens, sans ambition, bon ami, connoissant aussi bien les interêts des Princes que ceux de sa République, heureux dans ses negociations, habile dans le discernement des gens qu'il employoit, homme de bien, & en un mot qui auroit été encore plus heureux s'il avoit rendu ses services à un Prince qui eut pû le garentir de ceux qui lui portoient envie.

Sa mort fit rompre le traité qui se negocioit, & que le Vicomte de Turenne tâchoit de faire accepter au Roi, lui remontrant que les Espagnols étant prêts de se déclarer aussi bien que plusieurs Princes de l'Empire, il lui seroit plus aisé maintenant d'y trouver ses avantages que s'il attendoit que tous ces Princes demandassent à y être compris. Le Marquis de Louvois se moquoit de toutes ces raisons, & pretendoit que pas un n'osoit branler, ajoûtant que ce qui s'en disoit n'étoit inventé que par les ennemis du Roi pour diminuer de sa gloire. Le Roi ajoûtoit foi à ce Ministre preferablement à tous les au-

tres, car il étoit charmé de tant de grands fuccez, qu'il attribuoit plûtôt à ſes conſeils qu'à tout ce qu'avoient pû faire ſes Generaux. Cela deſeſperoit tous les bons ſerviteurs de ce Prince; mais pas un n'oſoit rien dire, à l'exception du Vicomte de Turenne, depeur d'encourir la haine de ce Miniſtre. Pour lui, comme il n'avoit rien à menager que la gloire de ſon Maître, il lui en parloit dés qu'il en trouvoit l'occaſion: mais cela fut inutile, le Prince d'Orange s'étant engagé aprés la mort de de With avec les Eſpaguols qui deſiroient la guerre, & lui de ſon côté ne la voulant pas moins pour aſſurer ſon autorité naiſſante. Cependant elle augmenta beaucoup en un moment; il fut élû Gouverneur des Provinces, Amiral, & en un mot il eut toutes les charges qu'avoient jamais eu ſes Peres, quoi qu'il y eût un édit, par lequel cette charge de Gouvetneur étoit déclarée incompatible avec celle de Capitaine general, dont il avoit été revêtu au commencement de la guerre. Cela ſe fit plûtôt du conſentement du peuple que de celui des Etats, qui auroient voulu du moins laiſſer écouler quelque temps entre la mort de de With & ce ſuprême pouvoir: mais pluſieurs s'étant aſſemblés dans les ruës forcerent les Magiſtrats de ſe conformer à leur volonté, deſorte que lors qu'il y penſoit le moins, ou du moins lors qu'il croyoit encore la choſe éloignée, l'édit dont je viens de parler fut caſſé, & il fut proclamé Gouverneur du païs & Amiral au grand contentement de ſes creatures. Le Prince d'Orange voulant être reconnoiſſant de ce bienfait fit largeſſe dant pluſieurs villes; cependant ne bornant pas ſes ſoins à rendre quelques particuliers heureux, il s'apliqua au ſalut de l'Etat, qui nonobſtant les fautes qu'on avoit faites du côté de la France; avoit encore beſoin d'un prompt remede. N'en voyant point de plus certain que de lâcher les

écluſes, il eut recours à cette extrémité, qui retint la ville d'Amſterdam dans l'obeïſſance; car elle avoit deliberé pluſieurs fois s'il n'étoit pas expedient pour elle de ſe livrer entre les mains du Roi à cauſe de ſon commerce qui n'alloit plus depuis le commencement de la guerre; & comme cette Ville n'eſt remplie que de marchands, qui attirés par le gain s'y ſont venus habituer de tous les endroits du monde, ils ſe ſoucioient peu ſous quelle domination ils tombaſſent, pourvû que celui qu'ils reconnoitroient pour Souverain les fît joüir de ce qui leur avoit fait abandonner leur païs. Le Roi qui avoit toûjours eſperé ſe rendre maître de la Hollande voyant le parti que le Prince d'Orange avoit choiſi, prit celui de ſe retirer, aprés avoir neanmoins envoyé le Duc de Luxembourg à la place du Marquis de Rochefort, dont il reconnoiſſoit, mais un peu trop tard, combien l'incapacité lui avoit été nuiſible. Il prit le chemin de Bolduc où y il avoit une foible garniſon, mais dont la ſituation eſt ſi avantageuſe qu'il ne faut que peu de monde pour la garder. Le Roi campa à Boxtel, à deux lieuës en déçà, où il établit ſon quartier. On ne ſçauroit dire au vrai ſi ſon deſſein étoit de l'aſſieger, car il avoit trop peu de troupes pour une ſi grande entrepriſe, ou s'il avoit quelque intelligence dedans qui lui faiſoit eſperer de s'en rendre maître: mais aprés avoir demeuré quinze jours dans ſon camp, il prit le chemin de France, ſoit qu'il y fût obligé par le mauvais temps qui avoit inondé la ville à deux lieuës à la ronde, ou qu'on lui manquât de parole. Cependant les ennemis ne reſpiroient pas ſeulement au moyen des écluſes qu'ils avoient lâchées, mais ils eſperoient encore qu'il arriveroit bientôt du changement à leurs affaires. L'Empereur le leur faiſoit eſperer comme auſſi pluſieurs Princes de l'Empire, qui voyant avec quelle facilité le Roi

étoit venu à bout d'une Republique si floriſſante, ne vouloient pas laiſſer prendre racine à un voiſin si dangereux. Entre ceux-là le Marquis de Brandebourg ſe montroit le plus paſſionné, ſoit qu'il eût quelque chagrin de voir que le Roi s'étoit emparé de la Duché de Cleves qui lui appartenoit, & dont les Hollandois n'avoient que la garde des murailles, ou que leur argent le fît recourir à ce pretexte pour avoir moyen de les ſervir. Il avoit vingt cinq mille hommes ſur pié, de bons Capitaines, & lui par deſſus tout cela, brave de ſa perſonne & ambitieux de gloire. La reputation lui avoit apris déja les fautes que le Roi avoit faites pendant la campagne, & s'imaginant que la force de ſon armée le rendroit victorieux par tout où il tourneroit ſes pas, il donna rendez vous à ſes Troupes, & ſe mit lui-même à leur tête. Ce fut dans ce même temps que le Roi ſe retira en France, ce qui lui hauſſa encore le courage, dans la penſée qu'il ne l'avoit fait que par crainte, & qu'aprés avoir fait fuir le Maître il lui ſeroit aiſé de mettre ſes gens en fuite. Mais le Roi avant que de partir avoit ouvert ſon cœur au Vicomte de Turenne, qui s'étoit chargé d'aller à ſa rencontre, quoi qu'il ne lui pût donner que douze mille homme au plus, encore il y en avoit parmi ce nombre qui n'étoient pas contens de retourner en Allemagne, deſorte qu'il en deſerta pluſieurs, & même de la Maiſon du Roi. Le Vicomte de Turenne croyant que c'étoit la neceſſité qui le leur faiſoit faire par la aux Commandans des compagnies, & leur offrit ſa bourſe. Il fit revûë de ſes Troupes aux environs de Weſel, & les ayant trouvées plus fortes par le courage que par le nombre, il crut que l'un valoit bien l'autre, tellement qu'il leur fit paſſer le Rhin. Le Marquis de Brandebourg eut peine à croire le premier avis qui lui en fut donné; mais lui étant confirmé de pluſieurs endroits,

droits, il fit alte pour avoir le tems de penſer à ce qu'il avoit à faire. Il avoit auprés de lui Beauveau d'Eſpenſe Gentilhomme François qui avoit autrefois porté les armes ſous le Vicomte de Turenne ; & comme il étoit en doute du deſſein que pouvoit avoir ce grand homme, à cauſe du peu de monde qu'il avoit avec lui, il le fit appeller, & lui demanda s'il devoit croire qu'il s'avançât pour le combattre, comme le bruit en étoit. D'Eſpenſe lui fit réponſe qu'il n'en devoit point douter, vû qu'on lui avoit donné l'élite des Troupes Françoiſes, comme pouvoit être la Maiſon du Roi. Ce peu de paroles le fit rentrer en lui-même, & ſe retirant auſſi tôt avec precipitation, il reprit le chemin du Weſer qu'il avoit déja paſſé; car il s'étoit imaginé qu'il étoit aſſez fort pour prendre des quartiers d'hiver par tout où il lui plairoit, & il pretendoit obliger par là ceux qui étoient dans le parti du Roi à y renoncer. L'Evêque de Munſter qui avoit fait quelques Conquêtes de ſon côté ſur les Hollandois ayant déja peur que ce ne fut ſur ſes Terres, detacha le Marquis de Renel que le Roi lui avoit envoyé pour commander ſes Troupes, & lui ayant ordonné de ſe joindre au Vicomte de Turenne, ce Prince ſe vit en état de pourſuivre ſon ennemi qui s'étoit retiré aux extremitez de la Weſtphalie. Si le Marquis de Brandebourg avoit eu peur lors que le Vicomte de Turenne étoit tout ſeul, il en eut bien davantage quand il eût apris qu'il avoit reçu du ſecours ; il repaſſa le Weſer avec precipitation, & n'ayant pas eu le tems de fortifier les Places qui pouvoient empêcher le paſſage au Vicomte de Turenne, il en confia la garde à des Capitaines, qu'il croyoit aſſez affectionnez à ſon ſervice pour ſuppléer à ce defaut par leur courage. Toute l'Allemagne fut ſurpriſe de voir le Marquis de Brandeb. s'enfuir devant une Armée qui étoit encore plus

foible d'un tiers que la ſienne, & l'on ne ſçauroit dire combien cela augmenta la reputation du Vicomte de Turenne, laquelle neanmoins étoit déja bien grande par tout ce Païs-là. Ce Prince étant arrivé ſur les bords du Veſer fit attaquer les Places où l'ennemi avoit jetté garniſon, & les ayant emportées ſans faire aucune perte, il paſſa cette Riviere au grand étonnement de tout le monde, qui ne croyoit pas qu'il oſât s'engager ſi loin. Le Marquis de Brandebourg en fut le plus étonné, & ſon courage vouloit qu'il rebrouſſât chemin pour lui donner bataille; mais ſes Capitaines lui remettant devant les yeux mille inconveniens s'il venoit à la perdre, il ſe laiſſa inſenſiblement aller aux conſeils qu'ils lui donnoient de retourner dans ſes Etats. Le Vicomte de Turenne qui avoit mené ſes gens, s'il faut ainſi dire, à toute bride croyant combatre, n'eut pas plûtôt vû que ce n'étoit pas le deſſein du Marquis de Brandebourg, qu'il s'arrêta pour leur faire prendre haleine, & étant bien juſte qu'il les mît dans l'abondance aprés les peines qu'ils avoient ſoufertes dans une longue marche, & pendant un tems extremement pluvieux, il leur abandonna la Campagne, ce qui fit crier les peuples contre le Marquis de Brandebourg, à qui chacun s'en prenoit de ſon malheur. Le Vicomte de Turenne ayant ainſi donné quelque relâche à ſes Troupes ſe remit à la pourſuite du Marquis de Brandebourg, & ne l'ayant jamais pû atteindre, il entra dans ſes Etats qu'il deſola entierement. Chacun ne s'étoit pas attendu à un ſuccez ſi extraordinaire, & encore moins les Hollandois que les autres, tellement que voulant profiter de la diverſion que le Marquis de Brandebourg faiſoit en leur faveur, ils furent aſſieger Woerdes, dont le Duc de Luxembourg s'étoit emparé par ſurpriſe. Ce Duc n'en eut pas plûtôt nouvelle

velle qu'il assembla ses forces pour marcher au secours, tellement que devant que le Prince d'Orange se fût mis en état de ne rien craindre, il força un quartier, tua celui qui y commandoit, & enfin obligea ce Prince à lever le siege. Le Roi avoit pû reconnoître par ce qui venoit d'arriver à Woerdes, & encore par ce qui venoit de se passer à l'égard du Marquis de Brandebourg, combien il avoit besoin de monde, car le Duc de Luxembourg n'avoit pas moins risqué qu'avoit fait le Vicomte de Turenne, & même l'on pouvoit dire que c'étoit un espece de miracle de ce qu'il n'avoit pas été batu. En effet, il avoit attaqué quinze mille hommes avec trois mille tout au plus; mais la fortune qui avoit été pour le Roi pendant toute la Campagne, ne voulut pas encore se dementir cette fois là. Le Prince d'Orange étoit au desespoir de ce dernier évenement, qu'il croyoit avoir si bien concerté qu'il eût volontiers répondu du succez; il s'en prenoit aux Espagnols qui lui avoient refusé du secours, & cela eut été capable de mettre de la division entr'eux, si le Comte de Monterei pour l'apaiser ne lui eût promis qu'il disposeroit à l'avenir de toutes ses forces. Dans cette confiance il songea à une autre expedition, qui fut d'attaquer Charleroi. Le dessein en étoit merveilleux, & l'execution en paroissoit aisée; car dans le besoin que le Roi avoit de Troupes il avoit degarni les Places Frontieres de la Flandres, & n'avoit pensé qu'à conserver ses nouvelles Conquêtes. Ce qui étoit necessaire, c'étoit d'empêcher qu'on ne penetrât son dessein: car comme il y avoit un Camp-volant au Tour de Tongres, on pouvoit sur le moindre soupçon en renforcer la garnison. Les Espagnols entrerent volontiers dans cette entrepriſe; ils esperoient par là se delivrer de beaucoup d'inquietude, & en même tems aporter un grand prejudice aux affaires du

Roi, qui auroit été fort empêché aprés cela d'envoyer des recruës & des convois en Hollande. Cette intelligence ne put être si secrete que le Roi ne se doutât qu'il y avoit quelque chose sur le tapis; mais bien loin de se défier qu'on en voulût à Charleroi; il envoya ordre à Montal qui en étoit Gouverneur d'en sortir pour se jetter dans Tongres ou dans Mazeik, où il croyoit que le Prince d'Orange dût s'attacher. Cependant les Espagnols prirent si bien leurs mesures, qu'en se mettant en Campagne ils boucherent les passages au Duc de Duras, qui avoit pris le commandement du Camp volant, à cause que le Comte de Chamilli étoit incommodé. Il se trouva donc tout d'un coup entre l'Armée du Prince d'Orange & la leur; ce qui ne lui donna pas une petite inquietude. Il avoit été difficile de prevoir ce coup, car il n'y avoit pas encore long-tems que les Espagnols avoient envoyé assurer le Roi qu'ils n'avoient point d'autre pensée que d'entretenir la paix; neanmoins comme on ne pouvoit plus douter du contraire, le Duc de Duras passa la Meuse, & le Prince d'Orange le poursuivit jusques à la Roer, où il le pensa surprendre; mais ce Duc ayant fait rompre à propos les Ponts qu'il avoit dessus, il eut le tems de s'enfuïr du côté de Cologne. Le Prince d'Orange passa encore cette petite Riviere aprés lui, & ayant detaché quelques partis pour avoir de ses nouvelles, comme il sçut qu'il étoit déja bien loin, il repassa en deçà, resolu de poursuivre sa premiere entrepriſe. Montal étoit demeuré en deçà de la Meuse pour veiller à Tongres & à Mazeik, comme il lui étoit ordonné. Le Prince d'Orange pour le tenir en jalousie menaçoit également ces deux Places; mais feignant tout d'un coup de se determiner, il prit le chemin de Tongres, ce qui obligea l'autre à s'y jetter; continuant sa feinte il tint la Place investie avec deux mille chevaux, & le bruit

étoit

étoit déja repandu du siege quand on aprit qu'il étoit arrivé devant Charleroi. On fut surpris qu'un homme de l'âge du Prince d'Orange eût pû conduire une entrepriſe comme celle-là avec tant de prudence, & qu'il eût ſurpris la vigilance d'un vieux Capitaine, comme étoit Montal. Le Roi qui en prevoyoit les conſequences en paſſa de méchantes nuits, pendant que le Marquis de Louvois incertain de ce qui en arriveroit, & même plein d'aprehenſion dépêcha des Couriers de tous côtez pour aſſembler des Troupes. Il n'y avoit pas deux cens hommes dans la Place, ce qui augmentoit ſa crainte & celle du Roi, qui pour faire partir ſes courtiſans dit à ſon coucher qu'il iroit lui-même en faire lever le ſiege; mais ce ſecours auroit été bien long, & peut être même fort inutile; ſi Montal n'eut raſſuré la Garniſon, en paſſant tout au travers de l'Armée du Prince d'Orange comme elle décendoit du Bivac. Il ne fut découvert pour être du parti contraire que lors qu'il fut prés de la Ville, & il avoit ſi-bien fait que chacun l'avoit cru de la même Armée; ainſi n'ayant à combattre que contre un Eſcadron qui étoit là de garde, & qui d'ailleurs avoit été ſurpris, il lui paſſa aiſément ſur le ventre, & ſe fit ouvrir les portes. Ce fut une joye nompareille parmi toute la Ville, & encore plus parmi toute la Garniſon, dont une partie pour ſignaler ſa venuë fit une ſortie vigoureuſe, pendant que l'autre fut ſur le rempart où elle fit un grand feu. Le Prince d'Orange au deſeſpoir de cet accident ne ſçachant à qui s'en prendre fit mauvaiſe mine à tout le monde, comme ſi chacun y eut contribué. Cependant perdant eſperance de réüſſir dans ſon entrepriſe, d'autant plus qu'il venoit fondre ſur lui un corps d'Armée que le Marquis de Louvois faiſoit aſſembler dans la Flandres, il crut à pro-

pos de se retirer, ce qu'il executa devant que le Maréchal d'Humieres qui le devoit commander fut en état de le faire marcher contre lui.

Ces nouvelles avec celles de ce qui étoit arrivé devant Woerdes furent un surcroit de douleur au Marquis de Brandebourg, qui esperoit que les affaires tournant d'une autre façon, le Roi seroit obligé de rapeller le Vicomte de Turenne, qui continuoit de desoler ses Etats. D'Espense qui avoit encore le cœur François, nonobstant qu'il se fût attaché à son service, lui conseilloit de s'accommoder avec le Roi, & lui faisoit voir que le Vicomte de Turenne ayant l'honneur d'être Cousin-germain de sa femme, ne demanderoit pas mieux que de l'y servir. Le Duc de Neufbourg lui conseilloit la même chose, & lui offroit sa mediation. Cet Electeur avoit peine à s'y resoudre, & il lui sembloit qu'il iroit de sa reputation, lui à qui les Hollandois avoient eu recours dans le plus fort de leurs disgraces, & de qui toute l'Allemagne attendoit plus de consolation, s'il les abandonnoit si-tôt aprés s'être jettez entre ses bras. Il demeuroit donc en suspens entre les miseres de ses peuples, & celles de ses Alliez, quand il crut qu'il devoit preferer
1673. son utilité à celle des autres. D'Espense le trouvant dans cette disposition l'y confirma, & s'étant offert à aller trouver le Vicomte de Turenne de sa part, l'Electeur y consentit, & l'instruisit de ses interêts. Le Vicomte de Turenne témoigna à d'Espense qu'il ne s'étoit pas trompé quand il avoit cru qu'il se feroit un plaisir de rendre service au Marquis de Brandebourg; mais il lui dit en même tems qu'il doutoit fort qu'il eût un veritable desir de s'accommoder; que comme ce n'étoit que la necessité qui lui faisoit prendre ce parti, il avoit peur que cette necessité cessant il ne retournât dans ses anciens engagemens, neanmoins

moins qu'il ne tiendroit pas à lui que Mr. l'Electeur ne fût satisfait ; qu'il n'avoit qu'à lui dire ses pretentions ; qu'il dépêcheroit en même tems un Courier au Roi, & qu'il en auroit bientôt la réponse. D'Espense le pria en attendant de faire Vivre ses Troupes avec moins de licence ; mais le Vicomte de Turenne lui répondit qu'il le faisoit juge lui-même si cela se pouvoit, qu'il étoit dans un païs ennemi, où il avoit ordre d'en user avec toute sorte de rigueur ; que c'étoit le Marquis de Brandebourg qui avoit excité la querelle ; qu'il n'avoit fait que se défendre ; qu'aprés cela sa fidelité ne seroit-elle pas suspecte au Roi, si de son chef & sans ordre il en usoit autrement qu'il ne lui étoit ordonné ; que l'honneur qu'il avoit d'être parent de Mr. l'Electeur le devoit rendre encore plus circonspect : qu'il le prioit de lui dire ces choses, & que hors le service du Roi il seroit ravi de lui témoigner en toute sorte d'occasion ses trés-humbles respects. Le Marquis de Brandebourg trouva la réponse du Vicomte de Turenne conforme à la raison, quoi qu'elle ne le fut pas à ses desirs ; il se resolut d'attendre le retour du Coutier, lequel ayant aporté au Vicomte de Turenne un plein pouvoir pour traiter avec lui, ils convinrent que le Roi retireroit ses Troupes de ses Etats ; qu'il lui rendroit la Duché de Cleves, & que l'Electeur renonceroit à tous les engagemens où il pouvoit être entré contre ses interêts.

Ce Traité auroit reduit les Hollandois à une étrange extremité, si l'Empereur arrêté jusques-là par les artifices de son premier Ministre qui étoit Pensionnaire de France, & qu'il fit mettre en prison, n'eut resolu de montrer l'exemple aux autres Princes de l'Empire en se mettant en Campagne. Il en couta beaucoup d'argent aux Hollandois, qui s'étoient engagez à payer une grande partie de ses Troupes ; mais comme ils n'a-

n'avoient point d'autre reſſource, & qu'ils pouvoient employer leur argent plus utilement, ils forcerent leur inclination, qui alloit plûtôt à amaſſer de nouveaux treſors, qu'à diſſiper ceux qui étoient déja tout amaſſés. Le Roi s'étoit bien attendu à le voir prendre les armes contre lui, ainſi n'en ayant point été ſurpris, il ne ſongea qu'à ſe conſerver l'alliance du Roi d'Angleterre que les Hollandois tâchoient de faire declarer neutre, aprés avoir employé inutilement toutes ſortes d'artifices pour le faire changer de parti. Les Couronnes du Nord ne branloient pas encore, & il ne manquoit plus qu'elles pour voir toute l'Europe en armes; car pour ce qui eſt des autres Princes, ils étoient tous engagés ou avec les uns ou avec les autres, deſorte qu'il étoit aiſé de juger qu'on étoit à la veille de la guerre la plus ſanglante qui ſe fut vûë depuis long-tems. Le Roi étoit alors au deſeſpoir d'avoir crû le Marquis de Louvois; mais comme c'étoit un Prince extrémement ſage & grand politique, il n'en faiſoit pas le ſemblant, de peur que ſes peuples que la miſere diſpoſoit à la revolte ne ſe portaſſent à quelque extrémité, dans l'eſperance qu'ils auroient qu'ils lui verroient bientôt beaucoup d'affaires. Cependant il falut qu'il fît encore de nouvelles levées, ce qui acheva de les ruiner, Colbert ayant inventé de nouveaux édits pour ſubvenir à cette dépenſe. Le Roi connoiſſoit bien la miſere de ſon peuple; & eut été bien-aiſe de le ſoulager; mais comme cela ne ſe pouvoit ſans la paix, il fit agir le Roi de Suede, qui envoya des Ambaſſadeurs dans toutes les Cours pour offrir ſa mediation. Elle fut reçûë avec joye du Roi & du Roi d'Angleterre; mais il n'en fut pas de même des autres qui n'étoient pas bien-aiſes d'avoir un mediateur ſi ſuſpect, car ils ſçavoient que ce Prince étoit Penſionnaire du Roi, & que ce qu'il en faiſoit étoit plutôt

tôt à ſa recommandation que pour avoir un veritable deſir d'aſſoupir tous leurs differens. Neanmoins comme c'eut été témoigner du mépris pour lui que de le refuſer, ſa mediation fut acceptée, & aprés bien des longueurs pour convenir ſeulement d'une Ville où l'on s'aſſembleroit, enfin Cologne fut choiſi. Cela n'empêcha pas que les armées ne pourſuiviſſent leur pointe; mais celle du Roi n'ayant pas tant de chemin à faire que celle de l'Empereur, elle entra ſur les terres d'Eſpagne, où elle fit tout trembler juſques à Bruxelles. Monterei n'oſoit blâmer le Roi de rompre la paix aprés ce qu'il avoit fait le premier; mais ſçachant que le Roi d'Eſpagne en avoit fait faire excuſe au Roi par ſon Ambaſſadeur, & qu'il avoit rejetté le tout ſur lui, pour donner moyen à ſa femme de ſonder ſes intentions, il fit un petit voyage, pendant lequel elle ſe plaignit de ce qu'au prejudice de la paix qui étoit entre les deux Couronnes, le Roi permît de ſi grandes hoſtilitez. Le Roi répondit à cela comme un Prince qui étoit plein de reſſentiment, & qui avoit la force à la main, ce qui fit croire aux Hollandois que l'effort de ſes armes alloit tomber ſur la Flandres, & qu'ils en ſeroient delivrez. Le Roi étant bien aiſe d'augmenter leurs eſperances s'aprocha de Bruxelles, & y répandit tant d'allarmes qu'il en ſortit bien du monde, croyant que c'étoit par le ſiege de cette place qu'il alloit commencer ſa campagne. Monterei en eut la même penſée, ce qui l'obligea à retirer quelques Troupes qu'il avoit envoyées à Maeſtricht, dont le Roi étant informé, il marcha incontinent de ce côté-là, apres avoir envoyé ordre toute la nuit aux garniſons de Tongres & de Mazeik d'inveſtir la ville. Le Roi n'avoit pas voulu cette année que le Vicomte de Turenne le ſuivît, & aprés lui avoir témoigné beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il avoit fait pour

pour lui contre le Marquis de Brandebourg ; il lui avoit dit fort obligeamment qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix que celui de sa personne pour retourner dans le même païs ; que l'Empereur marchant avec toute son armée du côté du Rhin, il esperoit qu'il lui conserveroit l'Alsace, pendant qu'il iroit d'un autre côté avec son armée. Le Vicomte de Turenne se trouva obligé au Roi de ce discours, & comme la chose ne pressoit pas & qu'il avoit du tems de reste pour se rendre à la tête des troupes dont on lui destinoit le commandement, il demeura encore quelque temps à Paris, où il vivoit comme de coutume, c'est-à-dire sans faste, & comme s'il n'eut pas été le premier homme de l'Etat. Il étoit fort souvent avec le Marquis de Silleri, & si on ne l'eut pas connu, on n'eut jamais cru ni à ses habits ni à sa suite que c'eut été le Vicomte de Turenne ; il n'avoit jamais gueres plus de deux laquais, & il étoit presque toûjours vétu de drap noir comme le plus simple de la ville. Sa principale occupation étoit de suivre le Pere Bourdalouë, Jesuite qui avoit la reputation de prêcher aussi-bien qu'homme du Royaume ; il l'entretenoit aussi quelquefois en particulier sur des affaires de pieté ; cependant ce n'étoit pas lui qui avoit la direction de sa conscience, & il avoit crû qu'il ne la devoit mettre qu'entre les mains de ceux qui lui avoient aidé à sortir de l'Heresie. C'étoit donc un Pere de l'Oratoire qui étoit son Confesseur, & c'étoit à lui qu'il faisoit voir l'état de son ame & ses plus secretes pensées. Il avoit entretenu le Roi avant son depart, & comme c'avoit été en particulier, cela donnoit beaucoup de jalousie au Ministre, qui avoit peur qu'il ne lui fît connoître à la fin qu'il l'avoit engagé dans une guerre facheuse, & dont les suites étoient d'une extrême consequence. C'étoit en effet sur ce sujet-là qu'il lui avoit parlé,

lé, mais d'une autre façon que ne craignoit le Marquis de Louvois ; car ſans faire mention de lui en aucune maniere, il lui avoit ſeulement remontré combien un Prince devoit preudre garde aux guerres qu'il entreprenoit, quel compte il devoit à Dieu du ſang qui y étoit repandu, des violences qui s'y exerçoient, & enfin de mille choſes ſemblables dont il parloit avec un ſentiment merveilleux. Le Roi étoit entré dans tout ce qu'il lui avoit dit avec une bonté ſurprenante, & qui marquoit l'excellence de ſon naturel ; car quoi que ce Prince fût extrêmement jaloux de ſon autorité, & qu'il eût l'art mieux que perſonne de garder toûjours un certain caractere qui obligeoit au reſpect, il ſçavoit bien faire la difference de ce qui partoit d'un veritable zele, d'avec ce qui eut été d'une trop grande liberté. Ce qui faiſoit parler ainſi le Vicomte de Turenne, c'eſt qu'il eut été bien-aiſe de voir le Roi en paix, afin de pouvoir faire une retraite qu'il meditoit depuis un an ou deux. Il conſideroit qu'il avoit déja plus de ſoixante ans, qu'il avoit paſſé preſque tout ce tems-là dans l'Hereſie, & qu'il y avoit une choſe à laquelle il devoit penſer ſerieuſement ; à moins que de vivre comme la plûpart des gens du ſiecle, qui meurent ſans avoir jamais fait reflexion qu'il faut mourir. Il ſe ſouvenoit toûjours de cette belle parole d'un Capitaine Eſpagnol, qui interrogé par Charles-Quint pourquoi il vouloit quiter ſon ſervice, lui avoit répondu que c'étoit parce qu'il falloit mettre quelque intervale entre la vie & la mort. Preſſé du même deſir il n'avoit point de plus forte paſſion que de ſe pouvoir retirer dans les Perés de l'Oratoire ; mais d'un autre côté il avoit peine à ne pas rendre ſes ſervices au Roi dans un tems où il en avoit plus de beſoin que jamais. Partagé entre l'un & l'autre il eut recours à ſon Directeur, qui étoit trop homme de bien pour

lui

lui conseiller une retraite au prejudice du bien de l'Etat ; ainsi s'étant resolu de bonne grace à ce que Dieu desiroit de lui, il s'achemina en Alsace, où ayant assemblé son armée, il la mena sur le Rhin. Comme la plûpart des places de cette Province pretendent être libres, il falut s'en assurer plûtôt par adresse que par la force, à quoi le Vicomte de Turenne réüssit par sa prudence. Il ne lui fut pas si aisé de ménager celle de Strasbourg, dont les habitans affectionnez au service de l'Empereur & haïssant les nouveautez avoient conçû beaucoup de jalousie du succez de nos armes ; ils voyoient des garnisons tout autour d'eux, & se défiant de nos desseins, ils ne vouloient écoûter aucunes propositions de nôtre part, comme si on ne leur en eut fait que pour les surprendre ; l'exemple des autres villes qu'on avoit amusées de belles paroles pour leur faire recevoir garnison donnoit atteinte, à ce qu'il leur sembloit, aux privileges dont elles devoient joüir, & ils se moquoient des discours de ceux qu'on leur envoyoit, qui leur vouloient persuader à toute force qu'ils trouveroient plus d'avantage à traiter avec la France qu'ils n'en auroient à traiter avec l'Empereur. On avoit beau leur exagerer la grandeur du Roi, ses richesses, l'experience de ses Capitaines, ses conquêtes, & mille choses semblables, ils écoutoient tout cela sans en être touchez, & quoi qu'ils n'osassent en dire leur sentiment en presence de ceux qui leur en parloient, ils n'en pensoient pas moins, & se flatoient qu'il y auroit bien de la difference maintenant que la plus grande partie de l'Allemagne alloit se déclarer. Cependant le siege de Maestricht tenoit les esprits en suspens ; cette place passoit pour une des plus fortes des Païs-bas, les Hollandois l'avoient fortifiée comme le boulevart de leur Etat, & il n'y en avoit point qui ne crût que le Roi ne consumât une partie de

son

ſon armée devant, & ne s'y arrêtât plus qu'il ne penſoit. Il n'avoit oſé en faire le ſiege l'année precedente, ce qui faiſoit encore preſumer qu'il y trouveroit beaucoup de difficulté, puis que lui-même avoit déja eu peur d'y voir échoüer ſes armes. Mais il étoit arrivé un tel changement dans la Republique, que ce n'étoit plus la même choſe, le Roi tenoit toutes les places au delà, & l'on ne pouvoit venir au ſecours que par le païs des Eſpagnols, qui heſitoient encore à ſe déclarer, quoi qu'ils euſſent été les premiers à exciter les autres à le faire : cette place avoit perdu d'ailleurs ſon Gouverneur, qui étoit un homme d'une grande reputation, & qui auroit volontiers prodigué juſques au dernier ſou de ſon bien & juſques à la derniere goutte de ſon ſang pour aquerir de la reputation. Comme les Hollandois le virent mort, ils changerent de maxime quand il fut queſtion de lui donner un ſucceſſeur, ils le choiſirent parmi les Eſpagnols, preferant un homme de ſervice à tous ceux qu'on leur voulut donner. Ce nouveau Gouverneur avoit encore ajouté de nouvelles fortifications aux anciennes; mais il avoit plutôt affoibli la ville en faiſant cela, qu'il ne l'avoit fortifié, car il avoit encouru la haine des habitans & de la garniſon, qui l'accuſoient d'avoir ſous ce pretexte converti à ſon profit particulier ce qui étoit deſtiné pour cette depenſe; ainſi quand il falut concourir avec lui à la défenſe de la ville, ils ne marcherent qu'à regret; étant ſi mal ſecondé il n'oſa faire de groſſes ſorties, qui étoit le ſeul moyen d'empêcher les aproches. Le Roi étoit cependant à cheval jour & nuit, expoſant ſa perſonne comme le moindre ſoldat, & ne negligeant rien pour avancer les travaux. Chacun à ſon exemple ſe fit un plaiſir de faire ſon devoir, & Montal ayant dreſſé une batterie de dix huit pieces de canon ſur la montagne

tague de Saint Pierre, elle fit beaucoup de desordre, & empêcha que personne ne sortit pour interrompre les travailleurs. En cinq ou six jours de temps ils pousserent leur ouvrage jusques au chemin couvert, & ayant été emporté l'épée à la main, on attaqua la contrescarpe. Le Gouverneur qui étoit un brave homme étoit au desespoir de voir qu'en si peu de temps on l'eut reduit à ses dehors; il excitoit chacun à perir avec lui plûtôt qu'à se défendre si mal, & pour montrer qu'il étoit prêt de faire ce qu'il disoit, il se mit le premier à s'exposer. Ayant encouragé quelques Officiers par son exemple, ils se disposerent à défendre la demie lune, que nous nous preparions de nôtre côté à attaquer. Le Roi commanda pour cela les Mousquetaires qu'il fit soutenir par un derachement de divers corps, & Attagnan qui les commandoit s'étant avancé, tout pleya devant lui, desorte qu'en moins de demie heure il se vit maître de la demie lune. Un si grand succez auroit eu dequoi réjoüir extrémement le Roi s'il eut été de longue durée; mais le Gouverneur ayant commandé des gens frais pour regagner la demie-lune, devant qu'on eut pû assurer le logement, elle fut reprise en aussi peu de temps qu'elle avoit été perduë. La fortune ayant ainsi partagé ses faveurs entre les deux partis, le Roi voulut la forcer de se déclarer pour lui; car quoi que ses gens parussent étonnez, sur tout d'avoir vû lâcher le pié aux Mousquetaires, qui étoient en reputation de se faire plûtôt tailler en pieces que de reculer, il ne laissa pas de leur faire prendre leur place, & les renvoya au combat. Ils s'y comporterent bravement, & les ennemis n'ayant pû soutenir leur charge abandonnerent pour la seconde fois la demie lune, que nous sûmes mieux conserver que la premiere. La gloire de cette action fut attribuée au Duc de Montmouth, qui com-

mandoit ce jour là à la tranchée, & que le Roi d'Angleterre ſon pere avoit envoyé en France pour y aprendre le métier de la guerre. On perdit de part & d'autre beaucoup de monde en cette occaſion; mais la perte fut encore plus grande de nôtre côté que de celle des ennemis, Artagnan y fut tué, & avec lui pluſieurs Officiers, & pluſieurs Mouſquetaires. Sa charge qui étoit une des plus conſiderables de la Cour fut donnée au Chevalier de Fourbins, qui étoit Major des Gardes du corps, & qui trouva moyen de joindre l'utile avec l'honnorable, car il la fit valoir juſques à cinquante mille livres de rente: mais comme cette ne fut que par pluſieurs rapines qu'il fit ſur la compagnie, il s'en falut beaucoup qu'il n'en fut tant aimé que l'avoit été ſon predeceſſeur. Ce ſuccez fut ſuivi d'un autre qui ne fut pas acheté ſi cherement, & qui couta au contraire aux ennemis la vie de prés de cinq cens hommes. Deux jours aprés le Roi ayant fait attaquer l'ouvrage à corne, le Gouverneur le fit ſauter croyant que nous étions déja deſſus, tellement qu'au lieu de nous ce furent ſes gens qui furent en l'air. Ce malheur ſervit de pretexte aux habitans pour cacher le deſir qu'ils avoient de changer de Maître; ils ne diſſimulerent plus le mecontentement qu'ils avoient du Gouverneur, & leurs plaintes étant parvenuës juſques à ſes oreilles, il eut tant de peur qu'elles n'euſſent des ſuites facheuſes qu'il ſe ſeroit rendu à l'heure-même, s'il l'eut pû faire avec honneur. Comme il étoit partagé entre la honte & la crainte, une choſe le determina, qui neanmoins arriva par un autre motif que celui qu'il s'imagina. Une Religieuſe laſſe de ſa condition croyant qu'elle ne pouvoit prendre un temps plus propre pour ſortir de ſon couvent y mit le feu, & en même temps l'allarme dans l'ame du Gouverneur, qui s'imagina qu'il y avoit quelque trahiſon, & que cela ne ſe fai-

faisoit que pour introduire les François dans la ville ; il envoya aussi-tôt une partie des Troupes sur le rampart ; & courant lui-même à ce couvent, il eut bien de la peine à éteindre le feu à qui le vent donnoit des forces. La Religieuse n'ayant pû sortir à cette fois recommença la même chose le lendemain, ce qui augmenta ses soupçons. Ses affaires d'ailleurs alloient toûjours en empirant, car le Roi étoit prêt de se loger au pié de la muraille, & pouvoit esperer devant deux jours de prendre la ville d'assaut. Pour prevenir ce malheur, il assembla la plûpart des habitans, à qui il tâcha de persuader que les choses n'étoient pas encore à l'extrêmité comme ils pensoient, & que devant qu'elles y fussent ils seroient secourus par le Prince d'Orange, dont il feignoit d'avoir des nouvelles ; mais ayant été témoin lui-même de plusieurs discours qui tendoient à sedition, & qui partoient principalement des Prêtres & des femmes, il capitula à l'heure-même. Le Vicomte de Turenne se servit adroitement de cette nouvelle pour engager dans le parti du Roi ceux qui avoient de la repugnance à y entrer, & faisant connoître à ceux de Strasbourg qu'il n'y avoit point de remparts capables de tenir contre un Monarque qui avoit abatu ceux de Maestricht en treize jours, il tâchoit de leur faire faire par la crainte ce qu'ils ne vouloient pas faire d'amitié. Voyant que tout cela ne servoit de rien, il dépêcha un coutier au Roi, par lequel il lui conseilloit de se faire voir en Alsace, où il esperoit que sa presence feroit plus d'effet que toutes choses. Le Roi le crut, & si-tôt qu'il eut pourvû à sa nouvelle conquête, il prit le chemin de cette Province, où il trouva les choses en aussi bon état qu'il le pouvoit desirer, à la reserve neanmoins de Strasbourg qui demeuroit toûjours dans son obstination. Le Vicomte de Turenne,

lui

lui rendit comte de bouche de tout ce qu'il avoit fait pour le reduire, & lui ayant conſeillé de lui montrer ſon pouvoir, on fit venir de Briſac des bateaux dans leſquels on mit quelques feux d'artifices, avec leſquels on mit le feu au pont. Cet exploit étonna les plus reſolus, & comme aprés cela il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de la guerre, ou de s'accommoder avec le Roi, on tint divers Conſeils ſur ce ſujet. Ceux qui étoient dans la ville de la part de l'Empereur tâchoient à diſpoſer le peuple à ce qui étoit à l'avantage de leur Maître; mais la guerre ne plaiſant pas à tout le monde, les choſes s'accommoderent tout d'un coup. Cette ville promit d'être neutre tant que la guerre dureroit entre le Roi & l'Empereur, & le Roi croyant avoir aſſez gagné ne ſongea qu'à retenir ſes alliez, qui ſur le bruit de la venuë de l'armée de l'Empire étoitent tout prêts à lui tourner le dos. Cependant pour prevenir les deſſeins de cette armée il reſolut de s'aſſurer de Treves, devant lequel il envoya le Marquis de Rochefort & deux autres Lieutenans-Generaux, qui ayant ſervi toute leur vie dans la cavalerie n'étoient pas plus habiles que lui pour une expedition de cette nature; auſſi employerent-ils trois ſemaines pour prendre cette Ville, dont les Fortifications ne valoient rien, & où il n'y avoit qu'une foible garniſon. L'Empereur ne fut point fâché de cette hoſtilité, aprés laquelle, quelque brigue que le Roi eût à la Diette de Ratisbonne, on ne pouvoit dire qu'il n'eût déclaré la guerre à l'Empire. Le Marquis de Brandebourg prit ce pretexte pour ſe remettre en campagne, & il n'y eut point de Prince qui n'envoyât des Tronpes au ſecours de l'Electeur de Treves qu'on depoüilloit par le ſeul droit de bien-ſeance. Les Eſpagnols prirent ce temps-là auſſi pour ſe déclarer, & la guerre ſe repandit en tant de lieux, que le

Roi ſe vit preſque toute l'Europe ſur les bras. Le Roi d'Angleterre étoit toûjours dans ſon alliance, & lui voyant tant d'affaires, il lui envoya un renfort de quatre mille hommes; mais les Eſpagnols s'étant oppoſez à leur paſſage, cela attira le Prince de Condé de ce côté-là pour tâcher de le leur faciliter. Il quita par ce moyen le voiſinage d'Utrecht où le Roi l'avoit envoyé, & le Prince d'Orange ſe ſervant de ſon abſence pour aſſieger la ville de Naerden, s'en rendit maître devant qu'elle pût être ſecouruë. Il y avoit dedans un Gouverneur nommé Dupas creature du Vicomte de Turenne, à la recommandation de qui il avoit obtenu ce Gouvernement, & le Marquis de Louvois imputant cette perte à ce Gouverneur, peut être pour ſe venger de celui qui le protegeoit, lequel ne ſe pouvoit taire de ce que l'on retenoit inutilement quarante mille hommes dans des places, pendant qu'on étoit obligé de lâcher le pié, lui fit faire ſon procez. Le Vicomte de Turenne n'oſa ſe plaindre de ce procedé, mais remontrant au Roi le beſoin que l'on avoit de troupes, enfin l'on abandonna toutes les conquêtes de l'année precedente, à la reſerve de Graves. Le Duc de Luxembourg eut ordre d'en recevoir les garniſons; mais pendant qu'il s'amuſoit à prendre de l'argent des villes & à ménager ſes interêts particuliers, le Prince d'Orange gagna les devans, & lui empêcha la retraite. Ce fut une joye extraordinaire par toute la Hollande, qui ne ſçavoit dequoi elle ſe devoit le plus réjoüir, ou de ſe voir delivrée de la domination Françoiſe, ou de la perſonne du Duc de Luxembourg, dont elle avoit éprouvé des cruautez inoüies: car quelque tems aprés le ſecours de Woerdes, s'il avoit ſignalé ſon courage à la priſe de Bodegrave, de Swammerdam & de Nieurbruk qu'il avoit été bruler à la faveur des gla-

ces,

ces, il avoit soüillé sa victoire par des barbaries qui le rendront odieux à toute la posterité. On rapporte qu'en cette occasion il prit plaisir à voir repandre le sang de quantité de personnes de tout sexe ; & que pour comble de cruauté ses soldats jettoient en l'air devant lui des enfans qu'ils recevoient sur la pointe de leur épée. Si l'on avoit été ravi de son depart, on le fut bien davantage quand on sut que le Prince d'Orange le tenoit serré de si prés qu'il auroit de la peine à échaper ; mais le Roi l'envoya dégager avec toutes ses forces, desorte que le Prince d'Orange ayant été obligé de reculer lui-même ne songea plus qu'à se joindre à l'armée de l'Empereur que commandoit le Comte de Montecuculli. L'Empereur l'avoit conduite lui-même jusques à Egra, où aprés en avoir fait la revûë, il l'avoit remise entre les mains de ce Général. Cette armée étoit de cinquante mille hommes, parmi lesquels étoient toutes ces vieilles Troupes de l'Empire qui avoient aquis tant de reputation en Hongrie sous le même chef qu'on leur avoit donné ; on y voyoit aussi les cuirassiers de l'Empereur, dont le moindre avoit dix ans de service, & dont il y en avoit plusieurs qui s'étoient trouvez à dix ou douze batailles ; elle étoit forte particulierement en cavalerie qui étoit plus necessaire que l'infanterie, ayant à servir dans un païs où les combats sont plus frequens que les sieges. Elle prit son chemin du côté de Mayence, & le Prince d'Orange allant à sa rencontre avec la sienne qui étoit pour le moins de trente-cinq mille hommes, rien ne fut capable d'empêcher leur jonction. Le Vicomte de Turenne qui avoit passé le Rhin esperant retenir quelques Puissances qui ne s'étoient pas encore déclarées, se vit obligé alors de se retirer en deçà, & n'étant pas en état de rien hazarder qu'il n'eut reçû du secours, il en demanda au Roi, qui n'avoit

eu garde d'attendre cette inondation pour ſe retirer en France. Le Prince d'Orange avec une telle armée n'ayant rien à aprehender fit le ſiege de Bonn, place que l'Electeur de Cologne avoit remiſe au Roi pour gage de ſa foi, & ſur laquelle il avoit deſſein de ſe venger des engagemens que cet Electeur avoit pris au prejudice de ſes interêts. Le Gouverneur ſe défendit bravement, mais n'ayant point de ſecours à eſperer contre une puiſſance qui paroiſſoit ſi formidable, il ſe contenta d'avoir fait ſon devoir, & ſe rendit à une compoſition honnête.

Le Vicomte de Turenne n'ayant pû ſecourir cette place veilla à la conſervation des autres, & ayant jetté à propos du ſecours dans Philisbourg, il retint l'Electeur Palatin dans nôtre alliance, qui avoit promis aux ennemis de ſe déclarer pour eux dés le moment qu'ils feroient le ſiege de cette Ville. Aprés la priſe de Bonn le Prince d'Orange ſe ſepara des Allemans; & comme la ſaiſon étoit déja avancée, il retourna en Hollande, où il fut reçû avec aplaudiſſement des peuples, qui ſe réjoüiſſoient de voir un ſi grand changement à leurs affaires. Car outre tous ces avantages ils venoient de faire la paix avec le Roi d'Angleterre, qui avoit été obligé à la priere de ſes peuples d'abandonner nôtre alliance. Jamais le Roi ne ſe trouva ſi embarraſſé qu'il fut alors; mais en uſant en Prince qui avoit le courage trop grand pour ſe laiſſer abatre par les diſgraces, il envoya du ſecours au Vicomte de Turenne, & ſe prepara à ſoutenir la guerre lui ſeul, puis que tout le monde lui tournoit le dos. Les Maréchaux de Crequi & d'Humieres conduiſirent ce ſecours; mais ils ne furent pas plûtôt arrivez qu'ils ſe broüillerent avec le Vicomte de Turenne, à qui ils ne voulurent pas obeïr. Le Roi les exila, & ils ne revinrent en Cour qu'à condition qu'ils prendroient le mot de lui, ce qu'ils firent, quelque

que repugnance qu'ils y puſſent avoir. On cachoit cependant autant qu'on pouvoit le mauvais état des affaires, & cela n'empêcha pas qu'il n'y eut des divertiſſemens nouveaux à la Cour, le Roi étant bien aiſe de faire accroire qu'il étoit en état de reſiſter lui ſeul à tout le monde. Il ne faiſoit pas cela ſeulement pour les étrangers, mais pour ſes propres ſujets, qu'on tâchoit ainſi de repaître de fumée, parce qu'on ſçavoit bien que tant qu'ils ſeroient dans l'admiration ils ſe ſouffriroient tirer juſques à la derniere goutte de leur ſang; c'eſt pourquoi l'on prenoit plaiſir à exagerer la conquête de Maeſtricht, qu'on faiſoit encore plus conſiderable qu'elle n'étoit; au lieu qu'on contoit pour rien les pertes qu'on avoit faites. Avec tout cela on ne laiſſoit pas de remuer mille reſſorts pour avoir la paix, à quoi s'employoit le Roi de Suede, qui vouloit éviter de prendre parti dans la guerre. Il avoit ſes Ambaſſadeurs à Cologne, où étoient auſſi ceux de l'Empereur, ceux du Roi, & ceux de tous les Princes qui avoient interêt directement ou indirectement à ce qui ſe paſſoit. Il avoit fait diverſes propoſitions pour hâter une choſe qui étoit ſi fort à deſirer; mais la plûpart étant jaloux de la grandeur du Roi, & deſirant abaiſſer ſa puiſſance rejettoient ces propoſitions, tellement que pendant que chacun repreſentoit ſes interêts, il arriva deux choſes qui firent connoître que l'on ne devoit plus ſe preparer qu'à la guerre; ce fut la priſe que le Marquis de Grana fit de quarante mille écus qui appartenoient au Roi, & qu'il avoit à Cologne, & l'enlevement du Prince Guillaume de Furſtemberg frere de l'Evêque de Strasbourg, qui fut pris pareillement dans cette Ville. Le Roi pretendit que ces deux actions étoient contre le droit des gens, & comme il y alloit de ſa gloire à en avoir ſatisfaction avant toutes choſes, & que les ennemis n'étoient pas

d'humeur à la lui donner, il rapella ſes Ambaſſadeurs, ce qui fut une loi pour tous les autres. Ainſi ſe rompit l'aſſemblée de Cologne, dont les plus habiles n'avoient pas eu grande eſperance dés le commencement ; car les ennemis avoient témoigné en mille rencontres qu'elle ne leur étoit pas agreable, & ſans le Roi d'Angleterre qu'ils avoient deſſein de ménager, jamais ils n'y euſſent conſenti. Ce fut alors que les Couronnes du Nord commencerent à prendre parti dans la guerre ; celle de Suede ayant trouvé gout à l'argent de France arma puiſſamment, & le
1674. Roi de Danemark fit la même choſe depeur d'être ſurpris ; les Hollandois lui fournirent dequoi faire cet armement, tellement que cette guerre qui dura ſept ans entiers ne ſe fit qu'à leurs dépens, & à ceux du Roi qui fut encore obligé de fournir des ſubſides au Roi d'Angleterre, afin qu'il retînt ſes peuples qui étoient mal-intentionnez pour lui. La guerre ne s'alluma pas ſeulement dans l'Empire, elle ſe fit encore ſentir dans les Indes, où les Hollandois envoyerent une flotte, pendant qu'ils en équipoient une autre pour faire une deſcente en Normandie & dans les autres Provinces voiſines. Cela donna beaucoup d'inquietude au Roi, qui avoit éprouvé leur puiſſance ſur mer dans les deux années precedentes ; car quoi que le Roi d'Angleterre l'eut aſſiſté d'une puiſſante flotte, tout ce qu'on avoit pû faire dans cinq ou ſix batailles qui s'étoient données avoit été ſi peu de choſe qu'il n'y avoit pas lieu de s'en vanter. Ainſi il jugea à propos de ne pas tenir la mer pendant la campagne prochaine, mais de pourvoir ſeulement à la ſureté des côtes, en commandant le Ban & l'arriere-Ban du païs. La Nobleſſe des autres Provinces fut auſſi commandée pour ſe rendre à l'armée, deſorte qu'outre la crainte dont tout l'Etat étoit rempli, il n'y en eut point qui

qui n'eut à ſouffrir en particulier, ſoit pour les taxes dont il fut ſurchargé, ou pour l'obligation où il étoit de prendre les armes. La Hollande ne fut pas auſſi exempte de ſubſides ; mais chacun ſuporta plus patiemment ſon malheur, conſiderant que la Republique n'avoit pas entrepris cette guerre par ambition, mais pour ſa ſeule défenſe. Comme cette Campagne devoit décider de beaucoup de choſes, chacun fit un effort pour ſe rendre le plus puiſſant. Les Hollandois, outre tous les Princes dont nous avons parlé ci-devant, attirerent encore dans leurs interêts ceux de Brunſwik, le Duc de Lorraine, & pluſieurs autres petits Princes d'Allemagne, qui n'étoient rien tout ſeuls, mais qui joints tous enſemble devoient faire quelque conſideration. Entre tous ceux là le Duc de Lorraine ſe faiſoit diſtinguer, ſoit par la haine qu'il avoit pour nous, ou pour entendre mieux que les autres le métier de la guerre. Ces deux qualitez lui donnoient quelque eſperance d'être en plus grande conſideration dans ſon parti ; neanmoins comme chacun avoit ſes interêts en recommandation, ſouvent il n'étoit pas écouté, quoi qu'il dît de fort bonnes choſes. Cela parut principalement lors qu'on rejetta le conſeil qu'il donnoit d'entrer en France par la Bourgogne, à quoi ils auroient trouvé beaucoup de facilité par le peu de Places fortes que nous avons de ce côté-là, & par la commodité qu'ils auroient pû tirer, à cauſe de la Comté qui en eſt voiſine. Le refus qu'on fit de le croire fut cauſe qu'il fit éclater quelque mécontentement, & le Roi en ayant ſçû le ſujet ne fut pas bien-aiſe ſeulement que cela fut arrivé, mais pour empêcher dorenavant qu'on ne ſuivît ſon Conſeil, il reſolut d'attaquer cette Province. Elle eſt voiſine des Suiſſes, & étoit s'il faut ainſi dire ſous leur protection. Il n'y avoit donc gueres d'aparence d'y porter la guerre

ſans leur conſentement ; c'étoit la ſeule choſe qui embarraſſoit le Roi, lequel avoit déja aſſez d'ennemis pour ne s'en pas faire de nouveaux ; neanmoins ne pouvant pas retracter ſa reſolution, il donna ordre au Vicomte de Turenne de paſſer le Rhin, pendant qu'avec une autre armée il entreroit en Comté. Cependant pour ne point donner de jalouſie aux Cantons, il leur fit dire qu'il étoit prêt de ſe retirer, ſi cette Province demeuroit neutre pendant le cours de la guerre, qu'autrement il ſeroit obligé d'entretenir une armée en Bourgogne, de laquelle ils ſeroient les premiers à ſouffrir à cauſe du voiſinage ; qu'il valoit mieux tout d'un coup terminer ce diferent, & que quand cette Province ſeroit priſe, ils n'auroient ni lui ni eux aucun ſujet de crainte ; lui, en ayant chaſſé les ennemis, eux, en retrouvant un voiſin, en l'amitié de qui ils ſe devoient du moins autant confier qu'en celle des Eſpagnols. Ces raiſons n'auroient pas plû à tout le monde, ſi les principaux d'entr'eux gagnés par argent n'euſſent pris ſoin de trahir tous les premiers les interêts de la patrie, & ayant fait conſentir le peuple à cette conquête, ils boucherent eux-mêmes les paſſages par où les Eſpagnols pouvoient recevoir du ſecours. Ce fut le coup le plus important que le Roi fit pendant toute la guerre, dont il eut la principale obligation à un certain domeſtique de l'Abbé de St. Gal, homme accredité non-ſeulement auprés de ſon Maître, mais encore dans les Cantons où il paſſoit pour avoir plûtôt l'inclination Eſpagnole que Françoiſe ; auſſi les Eſpagnols en étant perſuadés s'adreſſoient à lui pour leurs affaires, & lui donnoient penſion ; mais celle de France étant la plus forte, il faiſoit des brigues ſecretes en nôtre faveur, & nous reveloit leurs ſecrets. Quoi que le Duc de Lorraine ne ſe dût pas beaucoup ſoucier de ce qui arriveroit,

veroit, puis que ce n'étoit que par la faute des autres, il ne laissa pas de marcher pour s'ouvrir les passages; mais le Vicomte de Turenne s'étant presenté devant lui, il n'osa risquer ses Troupes, qui depuis qu'il étoit depoüillé de ses Etats faisoient toute sa fortune. Le Vicomte de Turenne l'ayant ainsi arrêté, le Roi eut le tems d'attaquer les Places l'une aprés l'autre, & ayant emporté les plus fortes en personne, le reste de la Province se rendit à ses Lieutenans, desorte qu'elle fut soumise entierement avant le tems ordinaire de commencer la Campagne. Cette Conquête étonna les Alliez, qui avec tout l'effort qu'ils pouvoient faire ne pouvoient esperer de rien prendre qui put égaler la perte qui venoit de leur arriver, car il n'y avoit plus d'aparence de reduire les Suisses à quiter l'alliance de la France, outre que cette Couronne venoit de boucher les passages d'Italie, & se faire un rampart contre toutes les forces d'Allemagne. Le Duc de Lorraine, nonobstant qu'il eut lieu d'en avoir de la joye, consideroit avec douleur combien cela l'éloignoit de ses pretentions; mais les plus surpris de tous étoient les Espagnols, qui avoient presumé toute autre chose de leurs alliances & de leurs forces. Dans cet abatement général on tint Conseil de Guerre, & les Alliez resolurent de separer leurs Troupes pour agir également en Flandres & en Allemagne. Le Roi regla sa conduite sur celle des ennemis, & ayant divisé ses forces en deux, il en envoya la plus grande partie au Prince de Condé, & l'autre fut trouver le Vicomte de Turenne. Jusques-là il n'y avoit eu encore aucune aparence de Guerre en Italie, soit que le Roi eût peur de donner de la jalousie aux Princes Voisins, ou, comme il est plus vraisemblable, que ses forces ne lui permissent pas d'en tant entreprendre: mais la fortune qui faisoit des miracles en sa faveur fit soulever les

Meſſinois contre le Roi d'Eſpagne, & cette revolte tira d'affaire ſon Armée de Catalogne, qui aprés avoir reçû un grand échec étoit menacée d'une ruine entiere. Les deux Couronnes avoient armé l'une dans le Rouſſillon, l'autre ſur la Frontiere de cette petite Province, & celle d'Eſpagne à qui cette guerre eſt plus facile que celle de Flandres à cauſe de la contiguité de ſes Royaumes, eſperoit déja de la recouvrer. Ses eſperances étoient fondées plûtôt ſur les intelligences qu'elle avoit dans les Villes, que ſur le nombre de ſes Troupes qui n'excedoit pas neuf à dix mille hommes; toutefois elles étoient bonnes, & principalement la Cavalerie, qui étoit ſur pié depuis long-tems. Pour apuyer ces intelligences ſon Armée paſſa les Pirennées, & côtoyant les montagnes faiſoit mine d'en vouloir tantôt à une Ville, tantôt à une autre, comme ſi elle n'eut pas encore été reſoluë à laquelle elle s'attacheroit. On ne pouvoit comprendre pourquoi toutes ces demarches qu'on ne voyoit aboutir à rien; mais Mr. le Bret qui commandoit les armes du Roi dans cette Province ayant découvert au même tems deux conſpirations l'une dans Perpignan, l'autre dans Ville-Franche, il fut aiſé de penetrer ce miſtere, & de ſe precautionner. Les ennemis n'ayant plus rien à eſperer de ce côté-là ne perdirent pas leur tems davantage, & marcherent contre le Fort des Bains, petite Place qu'on avoit faite durant la Paix pour aſſurer une nouvelle maltôte qui avoit été miſe dans le Païs, & qu'on avoit fortifiée depuis, parce que la ſituation en étoit avantageuſe. Le Comte de Schomberg arriva ſur ces entrefaites dans le Rouſſillon avec pouvoir de commander l'Armée du Roi, qui n'étoit compoſée que de Milice & de nouveaux Regimens qui ne valoient gueres mieux; neanmoins comme le nombre en étoit beaucoup plus grand que celui des ennemis, il mar-

marcha contr'eux, & les obligea de ſe retirer; mais le voyant engagé dans les montagnes, ils ſe rendirent devant Bellegarde, Château ſitué ſur le ſommet des Pirennées, & qui ſepare le Rouſſillon d'avec la Catalogne. Le Duc de St. Germain qui commandoit l'Armée d'Eſpagne croyant que le ſuccez de ſon entrepriſe ne dependoit que de la diligence, avoit preparé de longue main toutes choſes pour ce Siege qui lui étoit facile, à cauſe de la Catalogne d'où il tira tout ce qui lui étoit neceſſaire, & preſſant ſes attaques il obligea le Gouverneur à capituler, devant que le Comte de Schomberg fut arrivé pour le ſecourir. Ce ſuccez étoit de conſequence à cauſe de la ſituation de la Place; & comme le Comte de Schomberg craignoit que les ennemis n'en demeuraſſent pas là il ſe campa tout auprés d'eux, n'ayant que la riviere du Boulou, autrement du Tech qui les ſepataſſent. Les Gardes étoient ſur les bords de cette Riviere; & comme elle étoit guayable en pluſieurs endroits, on eut grand ſoin de part & d'autre de ſe retrancher. Le Comte de Schomberg eut en vûë par là de couvrir Perpignan, où la conſpiration n'étoit pas ſi bien éteinte qu'il n'en parût quelque éteincelle de jour à autre. Toute la Ville étoit donc remplie de confuſion, ſoit de la part de ceux qui aprehendoient d'être punis, ou de la part de ceux qui ayant quelque choſe à perdre, craignoient le ſac de la Ville. Pour ce qui eſt des deux Armées, elles s'attendoient tous les jours d'en venir aux mains, ne croyant pas qu'on pût demeurer ſi long-tems en preſence ſans rien faire; mais perſonne ne voulant commencer à cauſe de quelques defilez qui étoient entre deux, trois ſemaines ſe paſſerent ſans que pas un de part & d'autre parût au de là des Gardes. Au bout de ce tems-là un Juge d'une petite Ville nommée Ceret, dont les ennemis s'étoient rendus Maîtres vint trouver le

Comte de Schomberg, & lui dire qu'ils venoient de l'abandonner, qu'ayant vû leur Armée commencer à marcher pour repaſſer les Pirennées, il avoit crû de ſon devoir de lui donner cet avis; que s'étoit à lui à prendre ſes meſures, & que s'il avoit à lui commander quelque choſe, il pouvoit s'aſſurer de ſon obeïſſance. Cet homme prit le tems de la nuit pour venir annoncer cette nouvelle, tellement que le Comte de Schomberg ne pouvant s'en éclaircir à l'heure même differa juſques au lendemain à prendre ſon parti. Il donna ordre cependant à ſon Armée d'être prête à marcher dés la pointe du jour; mais elle ne fut pas ſi tôt venuë que Mr. le Bret Lieutenant-Général trompé par quelques mulets qu'on faiſoit paroître exprez ſur le haut de la montagne prit la Cavalerie, & lui fit paſſer la Riviere. La garde ennemie qui avoit le mot de ſon Général, lequel nous avoit tendu cette embûche, lâcha le pié, & Mr. le Bret l'ayant pourſuivie avec plus de courage que de prudence s'engagea inſenſiblement dans des ravines, où il trouva de l'Infanterie qui fit ſa décharge. Il ne perdit pas cœur pour cela; mais la plûpart de ceux qui étoient avec lui n'ayant pas vû encore grande occaſion s'enfuirent, & le deſordre fut d'autant plus grand que l'endroit où ils étoient n'étoit pas propre pour de la Cavalerie: d'ailleurs celle des ennemis avoit cherché des paſſages pour couper la nôtre, & tombant ainſi d'un mal dans un plus grand il y en eut pluſieurs qui demeurerent ſur la Place, pluſieurs auſſi furent faits priſonniers, & entr'autres le Général de la Cavalerie, & le fils du Comte de Schomberg, qui étoit Colonel. Ceux qui pûrent ſe ſauver paſſerent la Riviere, & trouverent le reſte de l'Armée en Bataille, où le Comte de Schomberg s'étoit rendu. Bien ſurpris de l'imprudence de Mr. le Bret il voulut arrêter les fuyards, mais voyant que la frayeur

frayeur étoit ſi grande, qu'ils alloient rompre ſon Armée, il leur fit faire Place, aprés quoi chacun ſe remit dans l'ordre où il les avoit mis. Les Eſpagnols ayant ſi bien ébauché la victoire firent paſſer la Riviere à quelques Eſcadrons, qui mirent encore en deroute pluſieurs Regimens, avec la Milice de Languedoc qui étoit la plus belle choſe du monde, ſoit pour la propreté ou pour l'élite des Soldats, mais qui pour le combat valoit moins que le plus méchant Regiment qu'il y eût jamais eu ſur pié. Le Comte de Schomberg étoit deſeſperé de voir ce deſordre, il courut d'abord aux fuyards pour tâcher de les faire revenir; mais ſes prieres non plus que ſes menaces n'ayant rien fait, il rallia deux ou trois vieux Regimens, avec leſquels il arrêta les ennemis. Ils furent étonnez de trouver de la reſiſtance, eux devant qui tout avoit pleyé, & le Général aprehendant quelque retour de fortune aima mieux ſe contenter de l'avantage qu'il avoit remporté, que de rendre ſa victoire plus entiere en riſquant davantage. Quoi que nous n'euſſions pas perdu plus de quinze cens hommes, & que même le Comte de Schomberg eût conſervé ſon Camp, cette défaite ne laiſſa pas d'ôter le courage aux Soldats, qui ne rencontrerent plus les ennemis qu'ils ne s'enfuiſſent. Cette frayeur paſſa juſques aux Gouverneurs des Places, qui ne ſe croyant point en ſureté étoient tous les jours aux oreilles de Mr. de Schomberg pour le prier de renforcer leurs Garniſons. Il ne ſçavoit que faire pour remedier à tant de deſordres, & lui même ne ſçavoit que dire de ſa fortune aprés ce qu'il avoit éprouvé de ſes Troupes. Cependant il fit marcher ſon Armée à Elne pour couvrir Coüilloure, dont le Gouverneur étoit tous les jours au Camp pour lui aſſurer qu'il avoit des nouvelles certaines qu'il alloit être aſſiegé. Chacun fut employé là à ſe retrancher, & la peur fit faire plus d'ouvrage en

un jour qu'on n'en auroit fait en huit en un autre tems. Enfin lors qu'on croyoit avoir de la peine à ſe ſauver de l'ennemi, la fortune, comme nous avons dit ci devant, ſuſcita la revolte de Meſſine, ce qui obligea le Roi d'Eſpagne à y envoyer la meilleure partie des Troupes qu'il avoit en Rouſſillon. Nous n'aurons pas beaucoup de peine à raporter ce qui produiſit un ſi grand évenement; mais nous en aurons davantage à dire par quel motif le Roi d'Eſpagne avoit retardé le remede qu'il y pouvoit aporter, car il y avoit long-tems que ces Peuples fatiguez par le Viceroi s'étoient plaints de ſes exactions, & avoient demandé qu'il plût à Sa Majeſté d'y pourvoir. Le Roi d'Eſpagne aprés avoir écouté leurs plaintes leur avoit promis d'y remedier; mais arrêté par je ne ſçais quelles conſiderations, il avoit toûjours laiſſé ſa charge au Viceroi qui, pour ſe venger, avoit encore fait pis qu'auparavant. Les peuples croyant donc qu'ils étoient abandonnez reſolurent de ſe ſoulever, & étant convenus du jour & de l'heure, toute la Ville prit les armes, & le Viceroi eut toutes les peines du monde à ſe ſauver de leurs mains. Comme il étoit neanmoins Maître des Châteaux, il tint bon dedans, & crut que chacun étant obligé de retourner à ſon travail, un jour ou deux tout au plus remettroient les choſes dans l'état qu'elles devoient être: mais ces mutins connoiſſant trop la grandeur de leur faute pour en eſperer le pardon ſe barricaderent dans les ruës, & enfin le Viceroi reconnut qu'il ne devoit point pretendre de les remettre dans l'obeïſſance que par les armes. Il n'étoit gueres en état de réüſſir par là n'ayant que fort peu de Troupes, & ayant affaire à une grande Ville, qui pouvoit fournir vint fois plus de ſoldats qu'il n'en avoit; mais voyant que c'étoit une neceſſité, il paya de reſolution, & fit attaquer quelques barricades où ſes gens furent repouſſez.

Ce

Ce ſuccez ne produiſit que plus d'audace & de deſobeïſſance dans le cœur de ces mutins. Cependant ils tomberent bientôt dans les miſeres inſeparables de la rebellion, & connoiſſant qu'ils ne pouvoient venir à bout de leur entrepriſe qu'en recherchant la protection de quelque Prince ennemi du Roi leur Maître, ils deputerent en France pour avoir du ſecours. Leurs Deputez furent reçûs favorablement, & quoi qu'on s'y ſouvînt encore des Vépres Siciliennes, les conjonctures preſentes firent qu'on leur promit tout ce qu'ils demanderent. On équipa donc des Vaiſſeaux à Toulon, & y ayant embarqué des Munitions de Guerre & de bouche dont ils avoient beſoin, le Roi nomma le Marquis de Vallavoir pour cette expedition. Il eut ordre avant que d'entrer à Meſſine, de voir s'il y auroit ſureté pour lui & pour ſes gens de debarquer; car quoi que ces Deputez puſſent dire, on ne pouvoit croire que dans une ſedition où il n'y avoit point eu de chef, les choſes euſſent été conduites aſſez heureuſement pour en eſperer un grand ſuccez. En effet, Vallavoir étant arrivé à la Rade, & ayant envoyé reconnoître l'état de la Ville aprit que tout étoit encore en plus méchant état qu'on ne s'étoit imaginé; mais ayant ſçu en même tems que chacun étoit reſolu de perir plûtôt que de s'accommoder avec le Roi d'Eſpagne, il crut que ſa preſence aporteroit un grand changement aux affaires, tellement qu'il entra dans le port. Le Viceroi eut ſi grand' peur de ſa venuë qu'il quita ſon Palais qu'il avoit toujours conſervé, & Vallavoir ayant été reçû par les Magiſtrats au ſortir de ſon bord, toute la Ville têmoigna ſa réjoüiſſance par une illumination, & par toutes les autres marques dont elle étoit capable dans le pitoyable état où elle étoit; car la famine y étoit déja ſi grande que pluſieurs y étoient morts de faim, & ſi ce ſecours eut encore

core tardé quelques jours, les habitans auroient été contraints de s'accommoder avec le Viceroi. Vallavoir distribua les blez qu'il avoit amenez avec lui, & comme le Roi vouloit gagner cette Ville, il lui avoit commandé de n'en point prendre d'argent. Cela fit oublier pendant quelques jours les miseres passées; mais ce qu'on avoit aporté ne suffisant que pour peu de tems pour un si grand peuple, elles revinrent bientôt, & même plus pressantes. Le remede à cela étoit d'ouvrir les passages que gardoient les Espagnols; mais Vallavoir avoit ordre de ménager ses Troupes, & de ne les pas exposer, tellement que les habitans devinssent les Maîtres. Cependant pour ne pas faire voir quels étoient ses ordres, il falut bien livrer quelques petits combats, dans lesquels on essaya ses forces de part & d'autre, mais sans vouloir les employer toutes entieres, car les Espagnols de leur côté avoient ordre de ne rien hazarder que le secours de Catalogne ne fut venu, & ils se contentoient de défendre les passages, se doutant bien que pourvû qu'ils le pussent faire, c'en étoit assez pour mettre ces mutins à la raison. Les miseres des Messinois ne prenant point de fin par ce moyen, ce fut au Roi de les soulagêr d'une autre maniere, & il le fit en leur envoyant d'autres convois, mais qui ne furent plus distribuez gratis, comme avoit été le premier. Il n'y eut donc que les riches qui en purent tirer du soulagement, ce qui ayant fait crier les pauvres, ils ne furent pas long-tems sans haïr les François tout autant qu'ils faisoient les Espagnols. Cette haine leur fit naître le desir de se raccommoder avec le Viceroi, puis qu'il n'y avoit plus que ce moyen là pour se tirer de misere, & cela donna commencement à des conspirations qui durerent tout autant que nous demeurâmes dans la Place. Le secours que le Roi avoit donné à Messine chagrina extremement les Espa-

Eſpagnols ; ils eurent peur que leurs autres Etats en Italie ne ſuivillent cet exemple, & ſi l'aſſemblée de Cologne n'eut pas été rompuë, peut-être qu'il y auroit eu plus de facilité à la paix qu'il n'y en avoit eu. Le Roi d'Angleterre qui étoit dans les interêts du Roi ayant ce ſentiment prit ce temps-là pour offrir ſa mediation, & ayant été reçûë de toutes les parties, il prit la place du Roi de Suede, que le Roi preſſoit fortement d'entrer dans les Etats du Brandebourg pendant qu'il étoit ſur le Rhin. Ce Prince, comme s'il eut eu un preſſentiment ſecret de ce qui lui devoit arriver, differoit de jour à autre de le faire, & il étoit bien-aiſe d'attendre ce qui arriveroit du reſte de cette campagne, dont la ſuite ſelon toutes les apparences ne devoit pas répondre aux commencemens. Les Allemans avoient, pour le moins ſoixante mille hommes tout prêts à entrer en Alſace, & le Prince d'Orange avec une armée qui n'étoit gueres moindre couvroit les plaines de la Flandres. Il n'y avoit rien qui ſoutint les affaires du Roi que la reputation des chefs qu'il avoit oppoſez à ces deux armées, car pour ſes forces elles étoient beaucoup inferieures à celles des ennemis ; comme le Roi avoit fait diverſes conquêtes, il faloit autant de garniſons, & dans la ſeule ville de Maeſtricht il y avoit ſeulement huit mille hommes. Cela diminuoit beaucoup ſes armées, deſorte qu'apprehendant quelque échec, ſur tout en Allemagne, il manda au Vicomte de Turenne d'abandonner l'Alſace, & de couvrir ſeulement la Lorraine, dont la conſervation lui ſembloit plus importante. Un ordre ſi extraordinaire étonna le Vicomte de Turenne, & l'ayant attribué à ſes ennemis qui auroient été bien-aiſes de le perdre de reputation, il envoya un courier au Roi pour lui remontrer, que la neceſſité n'étoit pas encore ſi grande, & qu'il eſperoit conſerver la Lorraine

ſans

ſans être obligé d'abandonner l'Alſace. Le Roi qui connoiſſoit la ſageſſe & la prudence de ce grand Capitaine fut ravi de ces aſſurances, & quoi que le Marquis de Louvois tâchât de lui perſuader que l'inconvenient ſeroit grand s'il venoit à ſe méprendre, il remit toutes choſes à ſa conduite. On ne trembloit pas tant à l'Armée qu'on faiſoit à la Cour. Les Troupes avoient une ſi grande confiance en leur Général qu'elles ne ſe ſoucioient pas du nombre des ennemis, chacun dormoit en repos dans ſon lit ſçachant qu'il veilloit pour eux, & c'étoit merveilles de voir qu'auprés d'une ſi grande Armée il ne leur donnât pas plus de fatigue que s'il eut été Maître de la Campagne; toute leur inquietude étoit, qu'ayant tant de peine, il ne vint à y ſuccomber, c'eſt pourquoi s'ils étoient un moment ſans le voir, ils couroient à ſa tante pour aprendre de ſes nouvelles. S'il venoit à paſſer devant des Regimens qui ne l'euſſent point vû de la journée, on voyoit les Soldats courir à la tête des drapeaux, & ſe dire les uns aux autres, nôtre pere ſe porte bien, & nous n'avons rien à craindre tant qu'il aura de la ſanté. On raportoit ces diſcours à ce Prince qui y prenoit un ſingulier plaiſir, deſorte qu'il n'y avoit gueres de jour qu'il ne fît le tour du Camp; il parloit aux uns & aux autres, mais rien ne le réjoüiſſoit davantage que quand il les voyoit dans l'abondance, à quoi il contribuoit de tout ſon pouvoir, & ſouvent contre ſes propres interêts. En effet, ſans ſonger à faire ſes affaires comme faiſoient les autres Généraux, il donnoit tout aux Soldats ſans ſe rien reſerver. Si on lui venoit dire, comme nous avons déja dit ailleurs, qu'il y eût des grains dans un Château, ou quelque autre choſe ſemblable que la loi de la Guerre lui permît de s'aproprier, il y envoyoit une Sauvegarde juſques à ce qu'il eut fait reflexion qui il en gratifieroit: mais ſes graces ne ſe faiſoient

ſoient point par faveur, elles tournoient toutes au ſervice du Roi, & ce n'étoit que pour quelque Officier qui en avoit beſoin pour remettre ſon regiment ou ſa compagnie. Ses domeſtiques en murmuroient, & de ce qu'il ne leur donnoit pas mille choſes que leur avidité leur faiſoit convoiter; ils diſoient auſſi qu'il feroit bien mieux de ſonger à ſa maiſon, qui manquoit de tout que de pourvoir ainſi aux neceſſitez d'autrui. Mais ce grand homme n'eut pas voulu charger ſa conſcience de la moindre choſe, & on lui entendit dire ſouvent que ce qu'il donnoit étoit au Roi, & non pas à lui; que s'il lui étoit permis d'en diſpoſer, ce n'étoit pas en faveur de ceux qui ne lui rendoient aucun ſervice, mais de ceux qui mangeoient leur bien en le ſervant, & qui prodiguoient tous les jours leur vie. Il vouloit éviter en diſant cela les loüanges que chacun lui donnoit, comme s'il eu peur de s'en laiſſer ſeduire; mais comme c'eſt le propre de la vertu d'attirer l'admiration, plus il la fuyoit, plus on diſoit de choſes à ſon avantage. Les ennemis ſçachant l'amour que les ſoldats avoient pour lui l'apprehendoient plus qu'ils n'euſſent fait un autre Général, joint à cela qu'ils connoiſſoient ſon experience & ſa capacité. Cependant nos affaires paroiſſoient bien deſeſperées; le Comte de Souches Général des Troupes Imperiales avoit joint le Prince d'Orange, quelque obſtacle qu'on y eut ſu aporter, & le Comte de Monterei Gouverneur des Païs-bas étoit avec eux ſuivi de toutes les forces d'Eſpagne. Ils étoient tous en Flandres; mais le Vicomte de Turenne n'en avoit pas meilleur temps pour cela en Alſace. Le Duc de Pournonville étoit reſté avec les Troupes des Cercles pour lui faire tête, & le Duc de Lorraine le devoit joindre au plutôt, auſſi-bien que l'Electeur Palatin & l'Evêque de Munſter, leſquels avoient été obligez de quiter nôtre parti pour

pour ne pas voir leur païs desolé. Ce n'étoit rien que toutes ces forces si l'on n'en eut point encore aprehendé d'autres, mais les Princes de Brunswic marchoient pour le même dessein, de même que l'Electeur de Brandebourg, & ces deux Puissances seules avoient pour le moins trente mille hommes. Il est aisé de juger de l'embarras de la Cour, ayant un si grand nombre d'ennemis sur les bras, & quoi que le Marquis de Louvois fût infatigable, il en fut presque accablé. Cependant le travail de l'esprit étoit ce qui lui faisoit le plus de peine; & comme il apprehendoit de voir d'étranges revolutions, & d'en être responsable, il remontra encore au Roi la necessité qu'il y avoit d'abandonner l'Alsace & de conserver la Lorraine: il pretendoit se disculper envers lui s'il arrivoit quelque chose de facheux, & le rejetter sur le Vicomte de Turenne. En effet, le Roi se laissant aller à son avis lui commanda d'expedier des ordres pour cela; mais le Vicomte de Turenne n'y trouvant point encore de necessité lui manda la même chose qu'il lui avoit mandée la premiere fois, tellement qu'il obtint encore de lui qu'on ne se presseroit pas tant. Ce fut un nouveau sujet de jalousie à ce Ministre, lequel comme il n'avoit pas encore toute l'experience qu'il croyoit, s'imagina que ce qu'en faisoit le Vicomte de Turenne étoit plutôt pour être d'un sentiment different du sien que pour esperer de pouvoir executer ce qu'il promettoit. Il falut cependant attendre que le temps décidât qui avoit raison des deux; mais les ennemis diferant de jour en jour d'executer aucun dessein, on s'entreregarda quelque-temps sur le Rhin & en Flandres, comme si de part & d'autre on n'eût fait amas de tant de forces que pour manger le païs. On ne sçavoit ce que cela vouloit dire, si ce n'est qu'on s'imaginoit que l'experience de nos Généraux faisoit craindre aux ennemis de s'en-

s'engager imprudemment. Mais enfin, pour ne pas tenir davantage les esprits en suspens, Rabenhault s'aprocha de Graves, & l'attaqua dans les formes. Le Marquis de Chamilli qui en étoit Gouverneur sortit d'abord avec sa garnison pour applanir un certain rideau qui rendoit les approches faciles; mais s'en étant avisé trop tard, il y trouva les ennemis qui lui empêcherent d'executer son dessein. Ce fut par où ils debuterent en Flandres: mais cette entrepriſe n'étant pas capable d'occuper toutes leurs forces, ils marcherent avec leur grosse armée du côté du château de Marimont, le Prince de Condé les côtoyant. Ce Prince remarqua que le terrain les obligeoit de se separer, & croyant qu'il pourroit enlever une partie de leur armée, il fit passer le ruisseau de Pieton à la sienne, qui, selon l'ordre qu'elle en avoit, engagea le combat. Ce fut avec tant de succez qu'elle fit pleyer tous ceux à qui elle eut affaire: mais le Prince de Condé ayant voulu pousser plus avant, les ennemis qui étoient à couvert des haïes lui tuerent beaucoup de monde. Les ennemis aprés avoir pris quelque repos en-suite de cette occasion marcherent du côté des places que le Roi avoit conquises pendant la campagne de l'Ile. Il n'y en eut point qui ne crut que ce ne fut à elle qu'ils en vouluſſent, & le Prince de Condé qui les côtoyoit y fut trompé le premier, desorte qu'il jetta des Troupes dans toutes l'une aprés l'autre. Cependant aprés avoir rodé quelque temps ils se jetterent sur Oudenarde. Comme ils avoient une armée sur les bras, il leur falut songer à prendre toutes leurs precautions, & n'ayant pû ouvrir la tranchée qu'ils n'euſſent asſuré toutes les avenuës de leur camp, le Maréchal d'Humieres eut le temps d'assembler toutes les garnisons de Flandres, & de venir joindre le Prince de Condé. Il marcha auſſi-tôt au secours de la ville qui

se

ſe défendoit avec beaucoup de vigueur, & ſi ce n'eſt que le Duc de Navailles qui avoit l'avant-garde s'égara, il y auroit eu quelque grande occaſion entre les deux armées, tellement qu'elle auroit pû décider celle de Seneff, dont chacun s'attribuoit l'avantage ; mais la fortune ayant permis cet accident, les ennemis ſe ſervirent de ce retardement pour ſe retirer, outre qu'il s'éleva un tel broüillard, que quand nous vinmes à une portée de mouſquet des lignes nous croiyons encore que les ennemis y étoient, ſans quoi il nous eut été facile de les pourſuivre. C'étoit déja beaucoup pour nous que d'avoir évité de ce côté-là les malheurs dont une ſi groſſe armée nous menaçoit ; car aprés cela les ennemis ne ſongerent plus qu'à prendre des quartiers d'hiver, pour la ſureté deſquels ils s'emparerent des Villes de Dinan & de Huy qui avoient chacune leur château ; auſſi nous n'eûmes garde de manquer de nous ſervir de cette conjoncture pour aſſiſter le Vicomte de Turenne, ſur qui nous avons remarqué ci-deſſus que devoit tomber une multitude effroyable d'ennemis. Ce Prince avoit aſſez d'experience pour tâcher de les combatre avant qu'ils fuſſent tous arrivez, c'eſt pourquoi le Roi ne ſe fut pas plûtôt emparé de la Comté qu'il marcha contre le Duc de Lorraine, qui n'avoit encore que ſes troupes, & cinq ou ſix mille hommes de celles de l'Empereur que lui avoit amené le Comte Caprara. Il s'étoit retiré du côté du Palatinat ; ce qui ne plaiſoit pas au Palatin, lequel ne s'étoit jetté dans le parti de l'Empereur que pour éloigner la guerre de ſon païs, qui alloit être mangé indubitablement par les deux armées ; neanmoins comme le Duc de Lorraine ſe fut excuſé ſur la neceſſité qu'il y avoit de s'aprocher de Philisbourg, dont on diſoit que les ennemis avoient reſolu le ſiege, il diſſimula ſon mécontentement, & ſe reput de ces

belles

belles eſperances. Comme le Vicomte de Turenne apprehendoit que les ennemis ne ſe retiraſſent dés qu'ils ſçauroient qu'il s'approcheroit, il fit coure le bruit qu'il alloit faire revûë de ſon armée, afin qu'ils ne s'étonnaſſent pas s'il la faiſoit ſortir de ſes quartiers : mais au lieu de s'y amuſer, il lui fit prendre le chemin de Philisbourg, où l'on travailloit à conſtruire un pont pour lui faire paſſer le Rhin. Ce pont ne s'étant pû faire ſans que le Duc de Lorraine en fut averti, il ſe défia auſſi-tôt de ſon deſſein ; & comme la raiſon vouloit qu'il évitât le combat juſques à ce que ſes troupes fuſſent groſſies du ſecours qui marchoit de tant de côtez, il ſe retira du côté du Nekre. Le Vicomte de Turenne qui ne pouvoit eſperer de le joindre qu'en faiſant une extrême diligence marcha depuis la pointe du jour juſques à la nuit, & quoi que les Troupes fatigaſſent beaucoup, elles avoient tant d'amitié pour lui qu'elles n'étoient fâchées que de ce qu'elles ne pouvoient pas aller plus vîte pour le ſatisfaire. Les ennemis avoient laiſſé garniſon dans quelques bicoques ſur ſon chemin, croyant qu'il s'y arrêteroit ; mais il ne s'amuſa pas à y perdre du temps, & reçut ſeulement à diſcretion celles qui voulurent bien ſe rendre. L'on n'attaqua de vive force qu'un château, qui fut emporté à la pointe de l'épée ; & preſque en même temps on fit des priſonniers qui s'étoient avancez pour avoir de nos nouvelles, & dont on aprit de celles des ennemis. Ils dirent au Vicomte de Turenne qu'ils pretendoient paſſer le Nekre avant qu'il y pût arriver ; c'eſt pourquoi ſans donner aucun relâche à ſon armée, il ſe mit à leurs trouſſes, & prit le chemin de Sintzeim où ils étoient, de la à Wimphem où ils avoient un paſſage ſur la Riviere : il n'y avoit pas bien loin, mais ayant peur que le Vicomte de Turenne ne les joignît dans des defilez qu'il leur faloit paſ-

passer, ils se jetterent dans Sintzeim, petite Ville de nulle défense, mais qui étoit toûjours avantageuse. En effet, outre qu'ils s'y pouvoient fortifier dans un moment, les avenuës en étoient difficiles par sa situation, étant environnée d'un marais d'un côté; & le Vicomte de Turenne n'y pouvant arriver qu'en défilant, car par le chemin où il venoit ce ne sont que ruisseaux d'un côté qui font un espece de marecage, & de l'autre des prairies qui sont si humides qu'on a peine à s'en tirer. Il n'y eut que l'infanterie qui entra dedans, & qui dans un moment eut bouché les portes avec du fumier, & reparé quelques bréches. Pour ce qui est de la cavalerie, elle se mit en bataille au delà, & se crut d'autant plus en sureté, qu'outre qu'elle étoit à couvert de la Ville, on ne pouvoit venir à elle qu'en s'exposant à une baterie de canon que le Duc de Lorraine avoit placée sur une hauteur. Ce n'étoit pas là neanmoins la plus grande difficulté, le tertain qui s'étrécissoit insensiblement depuis son poste jusques à Sintzeim rendoit l'attaque presque impossible, & quand même la Ville eut été prise, l'impossibilité qu'il y avoit de former un grand front sembloit rendre toûjours cette armée maîtresse de sa retraite. Toutes ces raisons avoient porté le Duc de Lorraine à faire ferme en cet endroit, & il sembloit qu'elles dussent de même obliger le Vicomte de Turenne à ne pas passer plus avant; mais son experience lui faisant voir des facilitez que les autres ne voyoient point, il fit avancer de l'infanterie, laquelle s'approcha de la ville à la faveur des hayes dont elle étoit environnée. Elle y trouva les Dragons des ennemis qui firent leur décharge; mais nos gens arrivant incessament à la file les chasserent de là, & nonobstant le feu qu'on faisoit de dessus le rampart, nous marchâmes jusques au pié de la muraille. Comme les ennemis avoient beau-

beaucoup d'avantage ils nous tuerent quelque monde devant qu'on eut trouvé moyen de les forcer ; mais nos Dragons ayant découvert une fausse porte, ils la mirent à bas, & se rendirent maîtres de la ville. Le Vicomte de Turenne y fit passer au même temps toute son armée, n'y ayant point d'autre passage, & s'étant emparé d'une hauteur qui étoit à peu prés à moitié chemin d'où les ennemis étoient en bataille, il y mit de l'infanterie, d'où les ennemis tâcherent inutilement de la deloger. Cela favorisa le passage de nôtre cavalerie, laquelle défiloit si lentement à cause de l'incommodité des chemins, que les ennemis la pouvoient compter un à un de dessus la hauteur où ils étoient ; mais comme cela étoit trop long, & que le Vicomte de Turenne avoit besoin d'infanterie pour rafraichir celle qui étoit passé, il fit faire des ponts entre la ville & la prairie, sur lesquels quelques bataillons passerent. Il les posta le plus avant qu'il put pour empêcher qu'à mesure que sa cavalerie se mettoit en bataille, celle des ennemis ne lui tombât sur le bras, & ayant trouvé des vignes & des hayes propres pour cela, il arrêta les ennemis, qui seroient venus à bout facilement de leur dessein s'il n'y eut trouvé ce remede. Toute la cavalerie ayant ainsi passé à la faveur de ces bataillons, le Vicomte de Turenne s'avança pour charger les ennemis, & le regiment d'Hamilton le voyant passer fit un cri, selon la coûtume des Anglois quand ils sont prêts de combatre. Les ennemis vinrent au devant de lui ; & comme leur premier rang étoit composé de leurs meilleures troupes, il eut avantage sur le nôtre qui fut obligé de pleyer ; mais s'étant rallié aussi-tôt, la charge recommença, & nous fut encore plus desavantageuse. En effet, toute nôtre cavalerie prenoit la fuite sans l'infanterie, qui ne la perdant point de vûë, malgré la difficulté du terrain où on l'a-

voit poſtée prit les ennemis en flanc, & les empêcha de profiter de l'étonnement où nous paroiſſions, car nous avions déja perdu deux ou trois des premiers Officiers de l'armée, & entr'autres Saint Abre Lieutenant General qui avoit été mis hors de combat dés la premiere charge. Nôtre cavalerie eut honte de voir qu'elle étoit redevable à l'infanterie de ſon ſalut, & tournant tête elle ſe remêla avec les ennemis, qui ſoutinrent toûjours bravement le combat, mais qui continuant d'être incommodez pas l'infanterie, ſe virent à la fin obligez de plier. Le Vicomte de Turenne fit avancer en même temps quelques eſcadrons pour gagner du terrain, car juſques là nous avions combatu avec beaucoup de deſavantage, & il nous avoit été impoſſible de nous élargir. Cependant les ennemis ne voulant pas nous donner le temps de faire tout ce que nous voulions revinrent à la charge, & s'y comporterent encore avec beaucoup de valeur; neanmoins leur aîle gauche qui étoit compoſée des Troupes Lorraines ayant été rompuë, leur aîle droite qui avoit batu nôtre aîle gauche ne put profiter de ſa victoire; & les nôtres s'étant ralliez plus facilement que les Lorrains, les Imperiaux ne purent ſoutenir tout ſeuls nôtre attaque, & commencerent à faire retraite. La pouſſiere qui étoit furieuſe empêcha de voir qu'ils ſe retiroient: cependant comme le Vicomte de Turenne avoit éprouvé leur valeur, il ne voulut pas s'engager temerairement à leur pourſuite, & l'on marcha toûjours en bataille. Cela donna le temps aux ennemis de gagner un bois qui étoit ſur le chemin, & l'ayant paſſé en diligence, ils entrerent dans une plaine, au bout de laquelle il y avoit encore un autre bois qu'ils paſſerent pareillement. Enfin ils traverſerent le Nekre à Hailbron & à Wimphem, ſans que le Vicomte de Turenne ſongeât à y mettre obſtacle; car

aprés

aprés avoir éprouvé leur courage, comme nous venons de dire, ſes gens avoient plus beſoin de repos que de rendre un nouveau combat; il paſſa neanmoins le premier bois, mais voyant qu'il y en avoit un ſecond, il s'arrêta, & ne jugea pas à propos d'aller plus loin. Cependant aprés que le Vicomte de Turenne eut porté la reputation de ſes armes juſques aux portes de Heidelberg, il repaſſa le Rhin, & donna quelque repos à ſon armée. Il la fit ſubſiſter aux depens de l'Electeur Palatin, qui a une partie de ſon païs en deçà de ce fleuve; mais aprenant que les ennemis aprés avoir été joints par le Duc de Bournonville, ſe vantoient non-ſeulement de lui donner bientôt des affaires, mais même de l'avoir obligé à ſe retirer, il paſſa le Rhin pour une ſeconde fois, & pour détromper ceux qui étoient aſſez credules pour ſe laiſſer abuſer de ces faux bruits, il marcha contr'eux. Les ennemis furent extrêmement ſurpris de ſa hardieſſe, & s'ils en euſſent crû l'Electeur Palatin qui voyoit ſon païs en proye aux deux partis, ils auroient bientôt décidé leur querelle par un combat; mais comme ils attendoient de nouveaux ſecours, & qu'il n'étoit pas de leur interêt de rien riſquer auparavant, ils ſe retirerent encore au delà du Nekre, & en ſuite au delà du Mein. Le Vicomte de Turenne qui ſe ſeroit engagé au milieu d'un nombre infini d'ennemis en les pourſuivant ſi loin, n'ayant pas cru à propos de le faire reſta dans le Palatinat, où l'on crut qu'il feroit le ſiege de Heydelberg: c'eſt pourquoi l'Electeur s'en retira de bonne heure, & s'enfuit à Manheim, petite place, mais ſi forte par ſa ſituation qu'il faut trois armées pour l'aſſieger, car elle eſt ſituée au confluant du Rhin & du Nekre, & il faut être entierement maître de la campagne pour la reduire. Le Vicomte de Turenne étant bien éloigné de ſe trouver en cet état n'eut garde d'y penſer, non

plus que de mettre le siege devant Heidelberg, qui ne lui eut servi de rien vû qu'il lui étoit impossible de le garder, ayant nouvelles tous les jours que le Marquis de Brandebourg étoit en marche, & qu'il seroit bientôt suivi par les Ducs de Brunswic, s'ils ne precedoient sa venuë. Ces raisons l'obligerent à ne rien entreprendre; mais voulant faire repentir l'Electeur Palatin d'avoir abandonné nôtre parti, il se mit à courir son païs, & le reduisit en un tel état que les habitans quiterent leurs maisons, & se refugierent dans les bois. Comme le Soldat couroit de tous côtez pour gagner quelque chose, il en tomba quelques-uns entre leurs mains, sur lesquels ils se vangerent des pertes qu'ils avoient faites, mais d'une maniere si cruelle que les Soldats ne le purent soufrir. Car ils leur avoient coupé les parties honteuses, les avoient mises dans leur bouche, puis les avoient exposez sur les grands chemins aprés leur avoir mutilé tous les membres. L'armée eut ce triste spectacle en plusieurs endroits comme elle passoit en corps, & les Anglois y ayant reconnu quelques-uns de leurs compagnons, quoi qu'ils fussent tout defigurez, ils ne furent pas plûtôt arrivez au camp, que la paille d'une main, & l'épée de l'autre ils furent dans les villages prochains, où ils mirent le feu, & firent quelques meurtres. Le Vicomte de Turenne fit punir les auteurs de cet incendie; mais cela ne rachetant pas la vie de ces miserables, ni ne rétablissant pas ces lieux qui étoient entierement ruïnez, le Prince Palatin en fut si outré, que sans considerer que le Vicomte de Turenne ne pouvoit faire plus qu'il avoit fait, il lui écrivit cette Lettre.

Lettre de l'Electeur Palatin au Vicomte de Turenne commandant l'Armée du Roi de France en Allemagne.

MONSIEUR,

Si vous commandiez l'armée des Turcs, & non pas celle du Roi Tres-Chrêtien, je ne ſerois pas ſurpris de voir mes Etats en feu, & mes ſujets égorgez de ſang froid; mais comme cela ne s'eſt jamais fait, j'entens de brûler ſeulement, à moins qu'on ne refuſe de payer les contributions, je ſuis perſuadé que ce que vous en faites n'eſt que pour me chagriner, & je pourrois bien vous en faire repentir ſi j'avois une armée auſſi forte que celle que vous avez l'honneur de commander. Si vous faiſiez bien reflexion aux obligations que m'ont ceux de la Maiſon de Boüillon, à qui mes peres ont ſouvent donné retraite, vous auriez été plus retenu, & vous vous ſeriez du moins aquité par-là d'une partie de l'obligation que vous avez à cette Maiſon, à qui vous & les vôtres êtes redevables de vôtre grandeur. Vôtre pere même fut ravi de trouver cet azile dans le temps que ſa fidelité étoit ſuſpecte à Henri IV. & peut-être qu'un

jour vous ou les vôtres ſerez trop heureux de rechercher ma protection. Je ne vous en dirai pas davantage ſur ce ſujet, depeur qu'il ne paroiſſe qu'il n'y ait plus de colere que de juſtice dans cette lettre. Cependant depeur que vous ne m'objectiez pour vous excuſer, que la cruauté de mes ſujets à l'égard de vos Soldats vous a forcé contre vôtre naturel à faire plus que vous n'euſſiez voulu faire, je vous dirai que vous ſçaviez auſſi-bien que moi que ces meurtres avoient été faits par les ſujets de l'Evêque de Spire, & non pas par les miens; quand bien même vous ne l'auriez pas ſu, il vous étoit facile de m'en demander juſtice, & je n'étois pas Prince à vous la refuſer: mais vous avez voulu vous la faire vous-même, & vous vous y êtes pris par des voyes ſi indignes, que je n'aurai jamais de joye que je n'en aye tiré raiſon. C'eſt pour cela que je vous écris, & comme je ne pourrois eſperer de me venger pleinement dans une bataille où la confuſion m'empêcheroit de vous joindre, ou nous ſepareroit bientôt, je vous demande un combat particulier, ce ſera là où vous voudrez, & je vous laiſſe le choix des armes auſſi-bien que du lieu. J'eſpere que vous avez trop de courage pour vous excuſer ſur vôtre emploi, ou du moins que ſi vous avez la de-

delicateſſe de n'en vouloir rien faire que vous n'en ayez reçû la permiſſion du Roi vôtre Maître, vous vous employerez de ſi bonne ſorte pour l'obtenir qu'il ne vous la refuſera pas. J'attendrai vôtre réponſe avec impatience, & ſi elle eſt conforme à mes deſirs, ce ſera le moyen de m'obliger à vous rendre l'eſtime que j'avois toûjours euë pour vous.

Le Vicomte de Turenne fut ſurpris de cette Lettre, & ne croyoit pas que le reſſentiment de l'Electeur dût aller ſi loin. Il envoya ſa Lettre au Roi, qui lui permit d'y faire repouſe, mais non pas d'accepter le combat qu'il lui demandoit. Il prit donc du papier & de l'ancre en même tems, & lui écrivit ces mots.

Lettre du Vicomte de Turenne à Son Alteſſe Electorale Monſeigneur le Prince Palatin.

MONSEIGNEUR,

IL me revenoit tant d'honneur du combat que Vôtre Alteſſe Electorale me demandoit, qu'il n'a pas tenu à moi que je ne l'aye ſatisfaite. Cependant je ne m'y portois qu'à regret, & c'étoit moins le ſouvenir des obligations que nous avons à ſa Maiſon qui me donnoit ce chagrin, que le profond reſpect que j'ai toûjours eu pour elle.

Si vôtre Alteſſe ſçavoit juſques à quel point il a toûjours été, elle ne m'accuſeroit pas de l'avoir offenſée de gayeté de cœur, & elle attribueroit les maux qu'elle m'impute aux malheurs inſeparables de la Guerre. J'ai fait tout ce qui a été en mon poſſible pour les empêcher, & j'ai fait punir les coupables, ſans y être pouſſé que par l'amour de la juſtice: c'eſt à elle à juger aprés cela ſi je me ſuis attiré ſes reproches, & ſi au contraire je n'ai pas fait tout ce qui étoit du devoir de ma charge. Cela ne m'a pas empêché neanmoins de demander au Roi cette permiſſion que Vôtre Alteſſe témoignoit deſirer ſi paſſionnément; mais ſon commandement exprés me ravit l'honneur qu'elle me vouloit faire, dont je ſerai conſolé pourvû qu'elle ſoit perſuadée de la paſſion que j'aurai toute ma vie de lui faire connoître à quel point je ſuis.

Une Lettre ſi ſoûmiſe fit rentrer l'Electeur en lui-même, qui ne s'étoit pas attendu à un ſtile ſi honnête, aprés ce qu'il lui avoit écrit. Toutefois comme il étoit outré de la perte de ſon Païs, il ne s'adoucit pas entierement, & ne pût s'empêcher de ſe plaindre encore de lui. Cependant pour ſe delivrer du ſéjour de ſon Armée il envoya des Couriers à tous les Princes dont il pouvoit eſperer du ſecours, & il y en eut pluſieurs qui eurent compaſſion de l'état où il ſe trouvoit. Les Princes de Brunſwic furent de ceux-là, & marchant eux-mêmes à la tête de leurs Troupes, ils s'avan-

s'avancerent du côté de Francfort où le Duc de Bournonville s'étoit retiré avec le Duc de Lorraine. L'Archevêque de Cologne qui avoit été obligé de s'accommoder avec l'Empereur lui envoya auſſi quelque ſecours, de même que l'Evêque de Munſter; & toutes ces Troupes s'étant jointes enſemble, elles obligerent le Vicomte de Turenne de ſe retirer en deçà du Rhin. Comme il pouvoit craindre qu'elles n'entrepriſſent le Siege de Philisbourg, il y pourvût avant toutes choſes; mais aprés cela il veilla à les empêcher d'entrer en Alſace, d'où elles ſe vantoient de paſſer enſuite dans la Lorraine. Les differens interêts des Princes ligüez les arrêta quelque tems, ſans qu'ils ſe puſſent determiner à quoi ils employeroient une Armée ſi floriſſante. Cependant la plûpart étant d'avis de remettre le Duc de Lorraine dans ſes Etats, il ne fut plus parlé du Siege de Philisbourg que le Prince Palatin demandoit avec empreſſement. La difficulté étoit de paſſer le Rhin en preſence du Vicomte de Turenne qui avoit penetré leurs deſſeins; & quoi qu'ils fiſſent diverſes feintes pour lui faire prendre le change, il ne s'y laiſſa pas attraper, au contraire il s'avança du côté de Muſpak, & étoit en état de rompre toutes leurs meſures, ſi l'Archevêque de Mayence, qui avoit promis de garder la neutralité, ne leur eut donné paſſage par deſſus le Pont de ſa Ville Capitale. Comme nous avions un Reſident auprés de lui qui examinoit ſa conduite, il tâcha de couvrir ſon infidelité de quantité de refus, & même il parut par le traité qu'il fit avec eux, qu'il ne donnoit paſſage qu'à leurs bagages; mais ils y fourerent la plûpart de leur Cavalerie, tellement qu'étant en deçà, il fut impoſſible au Vicomte de Turenne de les empêcher de conſtruire un Pont, ſur lequel ils firent paſſer leur Infanterie. Il fut même obligé de quiter ſon poſte, & d'aller camper

à Weindem, petit village au de là de Landau, d'où il esperoit les observer de si prés, qu'il pourroit encore reparer le tort que lui avoit fait l'Electeur de Mayence. Ce fut alors que le Marquis de Louvois crut être en droit de se plaindre que l'Etat étoit en grand danger pour avoir trop deferé au sentiment du Vicomte de Turenne, & aprés avoir remontré au Roi qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'avant que l'Electeur de Brandebourg arrivât il faloit se retirer dans les passages de la Lorraine, il lui envoya des ordres si pressans d'y satisfaire, que si le Vicomte de Turenne eut été moins zelé pour le service du Roi, ou moins experimenté qu'il n'étoit, il n'auroit eu garde d'y manquer: mais au lieu de se presser d'executer ces ordres, il envoya un Courier à son neveu le Cardinal de Boüillon, afin de rendre au Roi une Lettre en main propre, par laquelle il se plaignoit que le Marquis de Louvois s'en faisoit si fort accroire qu'il vouloit sçavoir toutes choses mieux que les Généraux d'Armées qui avoient passé toute leur vie à la Guerre, & qui d'ailleurs voyoient mieux les choses de dessus les lieux qu'il ne pouvoit faire dans son Cabinet, ou sur une carte; que pour lui il étoit resolu de quitter plûtôt le commandement que d'être obligé à recevoir si souvent des ordres contraires au service de Sa Majesté, & prejudiciables à son honneur; qu'il avoüoit que les ennemis étoient redoutables par leur nombre, mais que si l'on considéroit leurs differens interêts, & s'il l'osoit dire leur peu d'experience, il n'y avoit pas beaucoup de choses à en craindre; que le Duc de Lorraine qui étoit celui qui sçavoit mieux le metier avoit peu de creance parmi eux; qu'il avoit été long-tems sans vouloir assister aux Conseils de Guerre, & que tant qu'il seroit suspect aux autres, comme il paroissoit qu'il l'étoit, ils feroient bien plus de peur que de mal;

mal; que quoi qu'il parût par le chemin qu'ils prenoient avoir quitté le dessein du Siege de Philisbourg, il ne falloit pas se fier aux apparences; qu'il étoit necessaire de les observer avant que de s'éloigner, & qu'enfin il croyoit cette resolution si contraire, comme il venoit de dire, au service de Sa Majesté, & si prejudiciable à son honneur, qu'il avoit voulu en avoir un ordre exprés de la bouche de Sa Majesté avant que de l'executer. Le Roi aprés avoir vû cette Lettre se montra plus retenu que le Marquis de Louvois; car quoi qu'il eût été du sentiment de ce Ministre, il deffera à celui de ce grand Capitaine, & lui manda qu'il n'en seroit plus parlé; que ce seroit à lui doresenavant à conduire toutes choses selon qu'il le jugeroit à propos, & qu'il esperoit de son zele & de son experience qu'il auroit tout sujet de se loüer de l'avoir cru. Aprés cela il ne fut plus parlé d'abandonner l'Alsace, dont les ennemis qui sçavoient ce qui se passoit étant tout étonnez, ils tinrent Conseil de Guerre, dans lequel le Duc de Lorraine qui ne visoit qu'à rentrer dans son Païs proposa d'aller à la tête de la Cavalerie se montrer aux Lorrains, pendant que l'Infanterie feroit tête au Vicomte de Turenne; qu'aussi-bien commençoit-elle d'avoir besoin de fourage, ce qui les obligeroit de decamper; qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, à moins que de vouloir donner bataille; qu'il ne falloit point dire que ce seroit manquer de prudence que d'en venir là avant que le Marquis de Brandebourg fut arrivé; qu'ils seroient obligés, comme il venoit de dire, de decamper auparavant faute de fourage; que c'étoit donc à eux de faire choix de l'un ou de l'autre, & que pour lui il ne s'en soucioit pas lequel des deux ils choisissent; que cependant il vouloit bien leur dire qu'il se croyoit encore assez aimé dans ses Etats pour esperer que sa presence y exciteroit de

grands remuemens ; que quand il se tromperoit, toûjours couperoit-il les Vivres à l'ennemi qui n'en pouvoit tirer que de là. Au reste si l'on eut suivi ce sentiment, on auroit bien embarrassé le Vicomte de Turenne, lequel n'avoit pas des forces suffisantes pour les separer ; mais la plûpart n'ayant pas été d'avis de se défaire de leur Cavalerie, il fut resolu d'attendre la venuë du Marquis de Brandebourg, qui devoit amener pour le moins vint mille hommes. Quelque confiance que le Roi eut témoignée au Vicomte de Turenne, il n'étoit pas sans inquietude du succez de cette Campagne ; il aprenoit de divers endroits la force des ennemis, & il avoit peine à comprendre que ce Général pût leur resister avec les siennes qui étoient bien inferieures. Cependant l'Electeur Palatin, aux depens de qui les uns & les autres vivoient, avoit tâché aussi-bien que le Duc de Lorraine de porter les siens à donner combat ; mais voyant qu'ils lui avoient opposé, outre les raisons que nous avons raportées ci-dessus, la difficulté de forcer le Vicomte de Turenne dans son Camp, il les fit consentir d'écrire aux Magistrats de Strasbourg pour avoir passage sur leur Pont. Cette Lettre fut appuyée d'une autre signée de la propre main de l'Empereur, que le Comte de Hollac presenta, & pour gagner la populace il distribua beaucoup d'argent, qui ne manqua pas de produire un bon effet. Le Resident que nous y avions ne sçût pas plûtôt toutes ces intrigues qu'il en donna avis au Vicomte de Turenne, qui y envoya aussitôt l'Intendant de l'Armée pour contrequarrer le Comte de Hollac ; il remontra aux Magistrats la neutralité à laquelle ils étoient obligez, & aprés leur avoir fait peur de la puissance du Roi qui n'étoit pas Prince à leur pardonner s'ils lui donnoient sujet de leur vouloir du mal, il leur demanda douze ôtages, ou la garde

de de leur Pont. Les Magistrats ayant demandé à deliberer là-dessus assemblerent leur Conseil, & pendant qu'on ne sçavoit à quoi ils se determineroient, les ennemis qui avoient fait venir un Pont-volant auprés de Spire repasserent le Rhin. Comme cette demarche pouvoit être aussi bien contre Philisbourg que pour s'aprocher de l'autre Ville, le Vicomte de Turenne ne crut pas encore à propos de s'éloigner; mais pour prendre toutes ses suretez il détacha le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Général, avec ordre de s'aprocher de Strasbourg, & même d'attaquer leur Pont, & de le ruiner s'il ne s'en pouvoit rendre Maître; mais il lui ordonna en même tems de n'en venir à cette extrêmité qu'en cas qu'il aprît de l'Intendant de l'Armée que les Magistrats eussent quelque méchant dessein. Cependant le Vicomte de Turenne croyant que les ennemis pourroient entreprendre quelque chose contre Philisbourg fit travailler à un Pont sur le Rhin, dont étant avertis, ils chercherent à augmenter son soupçon, afin qu'il perdit beaucoup de tems à passer ce fleuve: mais comme il n'étoit pas homme à se beaucoup presser, il lui suffit que toutes choses fussent prêtes en cas qu'il en eût affaire, & envoya divers espions dans leur Camp pour découvrir leurs desseins. Un en qui il avoit beaucoup de confiance lui ayant raporté qu'il ne se devoit défier que de Strasbourg, il lui donna cent Louïs d'Or, & en même tems envoya ordre au Marquis de Vaubrun de ne pas differer davantage d'executer le commandement qu'il lui avoit donné. En effet, les Magistrats aprés avoir amusé celui qu'il avoit envoyé vers eux, lui avoient fait une réponse, par laquelle il lui avoit été facile de juger de leur intention; & même la populace s'étoit soulevée contre lui, tellement qu'il en seroit arrivé du desordre si les plus sages n'eussent arrêté les autres. Le Mar-

quis de Vaubrun pour satisfaire aux ordres du Vicomte de Turenne envoya un Trompette dans la Ville, pour protester qu'en cas que les Magistrats ne voulussent pas lui donner la satisfaction qu'il leur avoit fait demander par l'Intendant de l'Armée, il alloit entrer sur leurs terres; & n'en ayant pas reçû une réponse plus favorable, il se hâta de passer un petit bras du Rhin qui l'empêchoit de s'avancer vers le pont. Ce fut envain qu'on voulut lui disputer le passage; il chassa tous ceux qui se mirent en devoir de le faire; mais ayant trouvé mille obstacles avant que d'arriver à une redoute qui couvroit le pont de ce côté-là, il donna le tems aux ennemis d'arriver de l'autre côté, & ceux de Strasbourg le leur livrerent. Le Vicomte de Turenne s'étoit mis en marche pour soûtenir le Marquis de Vaubrun; mais étant arrivé trop tard, il retira ses Troupes qui étoient encore sous le Canon de la Ville. Il leur fit repasser le bras du Rhin, & ayant envoyé dire au Resident du Roi de se retirer, il déclara la Guerre à cette Republique, si neanmoins il est permis d'appeller de ce nom un Etat qui étoit mêlé de l'Aristocratique & du Democratique. Le Vicomte de Turenne bien-loin de se laisser abattre par cet accident redoubla les forces de son esprit, dont il n'eut jamais tant de besoin; car incontinent les ennemis songerent à entrer en Alsace, & tout ce qu'il put faire fut de se couvrir de quelques Rivieres, & de tâcher de les resserrer. Il se campa pour cela à Lavantzau à une lieuë & demie de la Ville; & comme il étoit là à portée de s'opposer à toutes leurs entrepriſes, ils feignirent de vouloir marcher à lui, afin que pendant qu'il feroit quelque mouvement ils pussent passer surement à Molsheim. Leur dessein leur réüssit; mais au même tems il arriva des nouvelles au Vicomte de Turenne qui lui firent entreprendre une chose bien hardie, & qu'on croyoit au-dessus

de

de ſes forces, ce fut d'aller attaquer les ennemis avant que le Marquis de Brandebourg arrivât, qu'il ſçavoit n'être plus éloigné que de quelques journées. Il voulut divulguer ſon deſſein afin de voir ſi ſon armée lui feroit paroître la joye qui lui étoit ordinaire dans ces ſortes d'occaſions, & n'y ayant rien reconnu que ce qu'il vouloit, il tâcha de joindre les ennemis, qui étoient déja à cinq grandes lieuës. Par malheur pour lui le temps ſe mit à la pluye le même jour qu'il décampa, & ayant duré tout le long de la marche, les ſoldats ſoufrirent beaucoup. Ils marcherent cependant avec un courage extraordinaire, & le Vicomte de Turenne ſe montrant dans tous les rangs, fit plus d'effet que ſi nous avions reçû dix mille hommes de renfort. Les Anglois qui ne l'aimoient pas moins que nous le voyant paroître à la tête de leur regiment firent un cri de joye qui réjoüit ce Prince, qui avoit déja éprouvé pluſieurs fois qu'il n'avoit point de meilleurs ſoldats dans toute ſon armée, & ayant demeuré quelque temps avec eux, il les quitta pour ſe montrer à ceux qu'il n'avoit pas encore vû. Nous marchâmes depuis deux heures devant le jour juſques à une heure avant la nuit, ayant toûjours la pluye ſur le corps, ce qui avoit rendu les chemins ſi mauvais qu'on avoit été tout ce temps-là pour faire cinq lieuës. Enfin étant arrivez ſur les hauteurs de Molsheim, le Vicomte de Turenne nous y fit camper, & employa ce qui reſtoit de jour à reconnoître les quartiers des ennemis qui étoient à Ensheim. Nos Dragons s'étant avancez s'emparerent du pont de Dactheim & de Holtzem, qui étoit encore au delà, & le Vicomte de Turenne leur ayant commandé de faire bonne garde, toute l'armée qui avoit beſoin de repos entra dans ſes tentes, comme ſi l'ennemi eut été fort éloigné, car on avoit cela de bon avec le Vicomte de Turenne qu'il ne faloit

loit point craindre les ſurpriſes, & l'on dormoit auſſi tranquilement à la veille d'une Bataille que ſi l'ennemi eut été bien loin. Le lendemain qui étoit le jour de St. François nos gens s'étant reveillez de bon matin ſe mirent ſous les armes, & le Vicomte de Turenne les fit marcher droit à Ensheim où les ennemis s'étoient retranchez. Cependant comme il ſe fut avancé lui même pour reconnoître, il s'aperçût qu'ils avoient jetté de l'Infanterie dans un bois qui étoit ſur nôtre droite, & qu'ils s'étoient mis en Bataille pour nous recevoir. Au même tems il fit faire alte, & ayant fait aprocher du Canon; il le pointa contre ce bois, dont les avenuës étoient défenduës par un grand abatis d'arbres. Le Chevalier de Bouflers, qui commandoit nos Dragons, & que le Vicomte de Turenne avoit envoyé d'un autre côté, n'eut pas plûtôt vû cette démarche qu'il jugea que l'ordre de Bataille étoit changé, & marchant de lui-méme au bois, il prevint le commandement que le Vicomte de Turenne lui en envoyoit. Les ennemis qui avoient pretendu nous prendre en flanc de ce poſte n'ayant plus rien à eſperer de ce côté là ne ſongerent qu'à le défendre. Cependant la plus grande partie des deux Armées demeura ſpectatrice du combat, qui fut ſi furieux que la plûpart de ceux qui étoient commandez y demeurerent; cela obligea les Généraux d'y envoyer d'autre monde, & il ſe paſſa plus d'une heure & demie devant que les nôtres puſſent ſe vanter d'aucun avantage: mais le Chevalier de Bouflers qui avoit toûjours demeuré au plus fort du feu, étant reſolu de perir ou d'en ſortir à ſon honneur, monta ſur les retranchemens qui défendoient l'entrée du bois, & n'y ayant perſonne qui ne l'eût ſuivi, il s'en rendit Maître. L'on croyoit aprés cela que les ennemis duſſent quiter ce poſte; mais chaque endroit leur offrant matiére de ſignaler leur courage,

ge, ils firent un nouvel abatis, & pointerent du Canon chargé à cartouches. Le Vicomte de Turenne qui prevoyoit que cela seroit capable d'étonner les gens y envoya promptement le sien, & l'un & l'autre fit un si grand carnage que de quelque côté qu'on se tournât on ne voyoit rien que corps morts. Ce fut alors que la plûpart des nôtres qui s'étoient étendus dans le bois se rallierent, & aprés avoir fait un nouvel effort, ils chasserent non-seulement les ennemis de leurs nouveaux retranchemens, mais même se rendirent Maîtres de leur Canon. Jusques là la Cavalerie des deux Armées n'avoit encore rien fait, mais le Duc de Lorraine voyant le desavantage que les siens recevroient, si nous conservions ce poste, fit marcher la plus grande partie de l'aîle gauche qu'il commandoit, & tâcha avec elle de nous en chasser, & de reprendre le Canon. En même temps nôtre aîle droite s'y opposa, & le combat recommença de plus belle. Cependant l'aîle droite des ennemis, & où étoient leurs meilleures Troupes ayant honte de voir tout le monde aux mains, & de demeurer sans rien faire se sepàra en deux, & vint prendre nôtre aîle gauche par les deux flancs. Foucaut qui étoit à la tête s'en trouva embarrassé, & nôtre corps de reserve qui étoit posté entre les deux lignes étant venu à son secours ne fit rien qu'augmenter la honte qu'il avoit reçûë. Enfin les ennemis pretendoient être en état de se venger du malheur qui leur étoit arrivé dans le bois; & en effet, ils en prenoient bien le chemin, quand quelques Bataillons qui s'étoient avancez avec une merveilleuse diligence les retinrent dans le respect. Cela donna le tems à nôtre Cavalerie de se rallier, & le combat ayant recommencé, il fut si furieux que beaucoup de gens furent tuez de part & d'autre, sans que personne songeât à pleyer; neanmoins com-

comme nôtre cavalerie étoit extrêmement fatiguée de la marche de la journée precedente, elle n auroit peut-être pû resister à celle des ennemis qui étoit plus fraiche & mieux montée, si nôtre infanterie n'eut continué à faire merveilles; ce fut avec son secours que le combat continua jusques à la nuit, & le Vicomte de Turenne s'y exposa tellement, qu'il y eut un cheval de blessé sous lui. La nuit nous ayant separez, nous nous attribuâmes l'avantage du combat, qui sembloit en effet nous être dû; car quoi que nous n'eussions pas lieu de nous vanter de ce qui étoit arrivé à nôtre gauche, nous avions conservé le canon que nous avions pris dans le bois, & nous pretendions que c'étoit une marque de la victoire. Quoi qu'il en soit, les ennemis ayant peur que nous ne disions encore plus de choses à nôtre avantage de ce combat qu'il n'y en avoit, & que cela ne fut capable d'étonner la Ville de Strasbourg, s'en approcherent, resolus d'y attendre le Marquis de Brandebourg qui ne pouvoit plus gueres tarder à venir. En effet, son avant-garde parut à quelques jours de là, & l'arriere garde l'ayant suivie de prés, l'une & l'autre passerent le Rhin. Ce fut alors que le Vicomte de Turenne fit un tour des plus adroits qu'eut jamais pû faire aucun Capitaine; car feignant de ne pouvoir plus conserver l'Alsace, il en abandonna une partie, & se mit à fortifier Saverne & Haguenau. Cependant afin que le Roi ne crût pas qu'il y eut été obligé, il lui manda que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour donner plus de confiance aux Allemans, lesquels se croyant tout permis aprés cela, ne manqueroient pas de s'étendre dans des quartiers où ils s'abandonneroient à toute sorte de licence; mais que lors qu'ils y songeroient le moins, il leur tomberoit sur les bras par un endroit qui auroit dequoi les surprendre, & dequoi surprendre pareille-

reillement ceux qui n'y auroient pas tant d'interêt. Il expliquoit cela tout au long au Roi qui, quelque confiance qu'il eût en lui, le desira plûtôt qu'il ne l'espera, car il étoit assez difficile de comprendre qu'une armée de soixante & douze mille hommes, & dans laquelle il y avoit tant de Princes & tant de braves gens, pût recevoir quelque échec par une qui, quelque effort qu'on pût faire, ne pouvoit jamais aller que jusques au tiers. Aussi les ennemis bien-loin de craindre cet affront, ne songerent qu'à mettre leurs Troupes à leur aise; & pour obliger le Vicomte de Turenne à abandonner les passages de la Lorraine où ils eussent été bien aises d'entrer, ils firent mine de vouloir assieger Saverne & Haguenau; mais il y avoit trop long temps qu'il faisoit la guerre pour prendre des feintes pour des veritez, & les aiant obligés à prendre leurs quartiers d'hiver, il fit mine d'aller prendre les siens en Lorraine. Y étant arrivé il permit toutes choses à ses Soldats, qui avoient besoin aprés avoir tant fatigué, & même aprés avoir été dans l'indigence de trouver dequoi se remettre; les chevaux sur tout n'en pouvoient plus, c'est pourquoi il leur fit distribuer de l'avoine en quantité, ce qui ne plaisoit pas à l'Intendant, qui se plaignoit d'ailleurs que les cavaliers ruïnoient la Province par leurs courses. Le Vicomte de Turenne ne disoit mot à tout cela, & ravi au contraire de voir que les troupes s'engraissoient, il disoit aux Officiers qu'ils ne se missent pas en peine de tout ce qu'il pouvoit dire. Cependant l'armée s'avançoit toûjours, & personne ne sçavoit encore où il alloit; car quoi qu'il y en eut qui soupçonnassent qu'il marchoit aux ennemis, ils n'osoient le dire depeur de faire rire les autres; car bien-loin que ce fut le chemin que celui qu'il avoit pris, il l'avoit quité au contraire, comme s'il eut eu peur de les rencontrer. Pendant cette mar-

marche les ennemis propoſerent divers Sieges, comme celui de Briſac, de Saverne ou d'Haguenau ; mais le Marquis de Brandebourg ayant été d'avis de marcher contre Betfort, ils ne purent s'accorder entr'eux, & les uns pour les autres n'entreprirent rien. Il n'y eut que le Duc de Lorraine, lequel preſſé du deſir de rentrer dans ſes Etats s'avança juſques à Remiremont & à Eſpinal qu'il ſe mit en devoir de fortifier : mais ſur ces entrefaites le Vicomte de Turenne ayant paru, il fut contraint d'abandonner ſes deſſeins & ſes eſperances ; il tâcha neanmoins de défendre l'entrée des montagnes, & il ſe ſervit pour cela de tout ce que ſon experience lui avoit pû aprendre depuis cinquante ans qu'il faiſoit la Guerre. Mais à peine ſes Soldats ſçurent-ils qu'on marchoit à eux qu'ils ſe retirerent dans les quartiers Voiſins où ils donnerent l'allarme. Cependant comme ces quartiers étoient éloignez les uns des autres, le Vicomte de Turenne n'eut pas plûtôt paſſé à Betfort qu'il s'étendit dans la plaine, où en chemin faiſant il prit quantité de Châteaux & de Priſonniers. Chacun s'enfuyoit devant lui, mais comme on ne ſçavoit où l'on alloit, c'étoit un deſordre ſurprenant & qui ne nous promettoit pas moins qu'une grande victoire. Les Generaux étant avertis par un ſi grand nombre de fuyars que le Vicomte de Turenne marchoit à eux, ſe trouverent tellement ſurpris que ſi la nouvelle ne leur eut été confirmée de moment à autre ils auroient eu de la peine à la croire ; ils prirent en même tems le parti de ſe retirer au delà de la Riviere d'Ill, & tâchant d'aſſembler leurs quartiers, ils reſolurent de faire ferme au paſſage de cette Riviere, pendant que le gros de l'Armée s'aſſembleroit auprés de Colmart. Le Vicomte de Turenne qui voyoit que tout le ſuccez de ſon entrepriſe ne dependoit que de la diligence ſe mit en état de forcer ce paſſage. Il envoya donc

donc de la Cavalerie contre ceux qui le défendoient, & Montauban qui la conduiſoit ayant été fait priſonnier aprés avoir combatu bravement, les ennemis eſperoient déja qu'ils pourroient l'arrêter quand ils ſe virent contraints de s'enfuïr, car nous avions trouvé deux guez en deux endroits proches l'un de l'autre, & s'ils n'avoient pris ce parti ils alloient être envelopez. Comme ils ſe trouverent ſurpris ils n'eurent pas le tems de retirer quantité de Garniſons qui étoient ſur le chemin de Colmart, & à qui ils venoient d'envoyer ordre de marcher au rendez-vous. Le Vicomte de Turenne les prit donc encore en pourſuivant les autres, & la frayeur étoit ſi grande par toutes leurs Troupes qu'il ne s'en étoit jamais vû une pareille. Ils s'étoient mis en Bataille cependant, reſolus en apparence de donner combat; c'eſt pourquoi ils avoient gardé Turquem, par où il falloit que nous vinſſions à eux; mais celui qu'ils avoient laiſſé dedans ayant été ſaiſi de crainte à nôtre approche, il l'abandonna. Le Vicomte de Turenne s'en ſaiſit auſſitôt, & à peine ſes Troupes y étoient elles entrées que les ennemis firent ce qu'ils purent pour le reprendre; mais il étoit trop tard, & nous ſûmes mieux le conſerver que n'avoit fait celui qu'ils y avoient mis. Car quoi que les ennemis y vinſſent avec toutes leurs forces, ils ne purent jamais prendre qu'un méchant moulin, encore fût-ce ſans coup ferir; quelques cinquante Soldats qu'on avoit mis dedans s'étant mutinez, & ayant abandonné leurs Officiers pour prendre parti avec eux. Sans un grand canal qui ſeparoit les deux Armées le choc auroit été encore plus rude qu'il ne fut; mais empêchant qu'on ne ſe pût méler, la nuit ſurvint, pendant laquelle on ſe diſpoſa à recommencer le combat le lendemain. Cependant le Vicomte de Turenne étant accablé du travail qu'il ſouffroit depuis plus de

deux

deux mois se coucha sur des manteaux, & donna ordre au Comte de Lorges & au Marquis de Vaubrun de veiller à toutes choses. Une heure aprés le Comte de Lorges lui vint dire que les ennemis décampoient, & ce qu'il souhaitoit que l'on fit, à quoi il fit réponse que cela suffisoit, & qu'il les laissât aller. En effet, il sçavoit qu'aprés toutes les pertes qu'ils venoient de faire il falloit qu'ils s'en retournassent au delà du Rhin; & comme ce lui étoit une assez grande gloire d'avoir fait ce qu'il avoit fait, il ne songea qu'à chasser les Garnisons qu'ils avoient dans le reste de l'Alsace, & que leur precipitation leur faisoit abandonner. Ce qu'il avoit jugé se trouva veritable, les ennemis, aux trousses de qui il avoit detaché seulement deux ou trois brigades, ne se croyant plus en sureté à moins que de se couvrir de ce fleuve, se hâterent de gagner le Pont de Strasbourg; mais ils étoient en si petit nombre qu'il ne repassa pas vint-mille hommes. Montauban qui étoit prisonnier du Duc de Lorraine étoit alors avec lui dans la Ville, &. ce Prince qui aprés de si grandes esperances étoit outré de voir ce qu'il voyoit ne se put empêcher de lui dire, que ce que venoit de faire le Vicomte de Turenne étoit si beau, que quelques belles actions qu'il eut faites, il osoit bien dire qu'elles n'aprochoient point de celles là. Aprés cette retraite tout ce qu'il y avoit encore d'ennemis dans l'Alsace se rendit, & une si grande victoire effraya tellement la ville de Strasbourg, qu'elle envoya des Deputez au Vicomte de Turenne pour le prier de vouloir faire sa Paix avec le Roi. Il les Traita avec beaucoup de hauteur, & leur disant qu'aprés ce qu'ils avoient fait ils meritoient que ce Prince n'eût point de misericorde, il les renvoya à lui. N'ayant plus rien qui le put retenir en ces quartiers, il s'en vint à la Cour, où il fut reçû avec de si grands applaudisse-

diſſemens que chacun le regardoit comme celui qui avoit ſauvé l'Etat. Le Marquis de Louvois, quelque interêt qu'il prît à ce qui venoit d'arriver, ne ſçavoit s'il en devoit avoir de la joye ou de la triſteſſe, car il voyoit ce Prince ſi-bien avec le Roi, qu'il y avoit apparence qu'il décideroit doreſanavant de toutes choſes. Cela ne plaiſoit pas à ce Miniſtre, qui peut-être auroit mieux aimé moins de ſuccez, & plus de faveur. Cependant le Vicomte de Turenne l'ayant rencontré chez le Roi le traita fort indifferemment, & comme tous les Grands du Royaume s'étoient mis ſur un pié de pleïer devant lui, ce lui fut un chagrin dont il penſa crever. Le Prince de Condé ne l'aimoit pas pareillement, & il ſçavoit que depuis le combat de Seneff il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le perdre dans l'eſprit du Roi: d'abord qu'il vit le Vicomte de Turenne, il s'entretint avec lui de ce Miniſtre; & le trouvant aigri contre lui, il lui dit que s'il vouloit s'en plaindre au Roi, il feroit la même choſe de ſon côté, & que peut-être cela le rendroit plus ſoûmis. Le Vicomte de Turenne lui répondit qu'il l'avoit déja fait par ſes Lettres, mais qu'il le feroit encore puis que cela lui feroit plaiſir; & s'étant ſeparez aprés avoir pris toutes les meſures neceſſaires pour cela, il ne fut plus queſtion que d'en trouver l'occaſion. Comme le Vicomte de Turenne ſongeoit à s'aquitter de ſa parole, on lui vint dire en confidence qu'il ſe donnât bien de garde de parler au Roi, & que s'il croyoit que le Prince de Condé lui tint parole, il ſe trouveroit bien trompé. Il voulut ſçavoir pourquoi on lui tenoit ce diſcours, & celui qui le lui avoit fait lui dit, que c'étoit parce qu'il ſçavoit de bonne part que Mr. le Tellier avoit fait parler au Prince de Condé, lequel avoit promis à l'Evêque d'Autun qu'à ſa conſideration il ne nuiroit point à ſon fils: qu'aprés lui avoir

avoir manqué de parole il n'étoit pas obligé de garder la ſienne, qu'il étoit trop habile pour s'aller attirer tout ſeul l'inimitié d'un homme qui pouvoit beaucoup, & qu'il le prioit d'y faire reflexion. La reflexion eſt toute faite, lui répondit le Vicomte de Turenne, & comme je crois que vous venez de ſa part ou de celle de ſon pere, & qu'ils devoient du moins me faire faire un autre compliment que celui que vous m'avez fait, je vous aſſure que je ne paſſerai pas aujourd'hui ſans en parler. Au même tems il le congedia ſans vouloir entendre ſes excuſes, & ayant trouvé moyen d'entretenir le Roi en particulier, il lui dit qu'aprés lui avoir écrit pluſieurs fois au ſujet du Marquis de Louvois, il étoit obligé de lui renouveller ſes plaintes de bouche: que chagrin de ce qu'il avoit eu l'honneur de lui mander, il n'avoir ſçû faire pis que de retenir ſes Couriers beaucoup plus de tems qu'il ne falloit: que pas un d'ailleurs n'avoit eu de recompenſe, quoi que Sa Majeſté bien-loin de la refuſer en ces ſortes d'occaſions, en étoit même prodigue: qu'il ne lui diſoit ces Bagatelles que pour lui faire comprendre que tous ceux qui ne faiſoient pas ſes volontez étoient ſes ennemis: qu'il ne vouloit dans les grands emplois que ſes Creatures, afin de leur commander abſolument, ſans conſiderer ſi cela étoit utile ou prejudiciable à ſon ſervice: que pour lui il lui permettroit de lui rafraichir la memoire avec tout le reſpect qu'il lui devoit, qu'il ne pouvoit plus ſervir s'il étoit obligé de recevoir ſes ordres ou d'avoir recours à lui pour les neceſſitez de l'Armée: que ſans vouloir faire prejudice à ſa charge, le Cardinal de Boüillon pourroit rendre ſes Lettres à Sa Majeſté, & lui envoyer les ſiennes, comme il avoit eu déja l'honneur de lui mander: qu'il le prioit de croire que ce qu'il lui en diſoit n'étoit que pour ſon ſervice, qu'autrement il s'en ſeroit bien empê-

pêché. Le Roi l'écouta paisiblement, & fut bien aise de ce qu'il lui avoit apris, il lui dit qu'il y donneroit ordre doresenavant; & qu'il pouvoit faire fonds qu'il ne se serviroit plus que du Cardinal de Bouillon pour lui envoyer ses ordres. Cependant il commanda au Marquis de Louvois de lui aller faire excuse chez lui de ce qui s'étoit passé, & de lui demander en même tems de pouvoir être de ses amis. Il n'est pas possible de dire combien ce commandement deplut à ce Ministre qui voyoit tout le monde ramper sous lui; mais ayant affaire à un Maître à la volonté de qui il faloit se soumettre, il s'en alla chez le Vicomte de Turenne. D'abord qu'on eut dit à ce Prince qu'il le demandoit, il le fit entrer, sans faire plus de ceremonie que si c'eut été un autre; au contraire lui qui étoit le plus civil & le plus honnête de tous les hommes prenant un air de fierté, il écouta son compliment avec un sang froid qui pensa desoler ce Ministre; mais sa réponse fut encore plus froide. J'ai fait beaucoup de choses, Mr. lui dit-il, pour avoir vôtre amitié, & je ne l'ai pû obtenir, vous me demandez maintenant la mienne parce que le Roi vous y oblige, je ne vous la refuse pas, mais aussi vous trouverez bon que je ne vous l'accorde qu'aprés que vous m'aurez fait connoître que c'est de bon cœur que vous la souhaitez. Il le renvoya ainsi sans s'expliquer davantage avec lui, ce qui ne surprit point ceux qui le surent; car comme on sçavoit que l'interêt ne le faisoit point agir, on eut eu lieu de l'être bien davantage s'il eut recherché à se raccommoder avec un homme qu'il ne pouvoit considerer que par les services qu'il en eut esperé. Cette action fut peut être une des plus éclarantes de sa vie; car quoi qu'il en eut fait beaucoup d'autres qui étoient capables de lui donner une grande reputation, on trouvoit bien plus de heros qui avoient comme lui gagné des

Batailles que mépriſé ceux qui étoient en faveur. Quoi qu'il en ſoit, le Prince de Condé ne ſuivit pas ſon exemple, & cela fit voir au Vicomte de Turenne qu'il falloit qu'il ſe fut raviſé, comme on lui avoit dit. Ceux qui ſçurent de quelle maniere la choſe s'étoit paſſée entr'eux l'en eſtimerent encore davantage, puis qu'un auſſi grand Prince qu'étoit l'autre n'avoit oſé en parler au Roi le premier, & que lui, quoi qu'il s'en vît abandonné, n'avoit pas laiſſé de faire ſon devoir. Cependant l'hiver ſe paſſa dans des réjoüiſſances extraordinaires, à quoi contribua beaucoup le ſuccez de nos armes, outre que le Roi ſe plaiſoit à tout ce qui avoit l'air de magnificence. Le Roi d'Angleterre avoit quitté nos interêts, comme nous avons dit ci-deſſus, mais comme il lui reſtoit toûjours quelque ſecrete liaiſon avec le Roi, il prit ce tems-là pour preſſer les ennemis d'accepter ſa mediation, & il crut qu'ils ſeroient d'autant plus aiſes de faire la Paix, que les Eſpagnols avoient ſujet de craindre pour toute la Sicile. Car le Roi avoit non-ſeulement accordé ſa protection aux Meſſinois, mais il y avoit encore envoyé le Duc de Vivonne frere de Madame de Monteſpan ſa Maîtreſſe; & comme cette Dame avoit grand pouvoir ſur ſon eſprit, il y avoit lieu de croire qu'elle lui procureroit de ſi grands ſecours qu'il auroit moyen d'executer quelque choſe de glorieux. En effet, c'étoit de ce côté-là que les Eſpagnols craignoient le plus, & ſoit qu'ils fuſſent bien aiſes de ſe delivrer d'inquietude par une bonne Paix, ou qu'ils n'oſaſſent s'y oppoſer depeur de deplaire au Roi d'Angleterre & aux Hollandois qui témoignoient la deſirer, ils donnerent les mains auſſi bien que les autres à cette mediation. L'on nomma aprés cela la Ville de Nimegue pour reprendre les Conferences de Cologne, & quoi que le Roi témoignât en aparence n'y vouloir pas con-

conſentir, qu'au prealable on ne lui fit juſtice ſur l'affaire du Prince Guillaume, & ſur l'argent qu'on lui avoit pris, il deſiroit neanmoins par deſſus tous les autres que cette affaire ſe pût terminer heureuſement, car il avoit été obligé de mettre tant d'impôt ſur ſon Peuple qu'il en étoit accablé, & pour ſurcroit de miſere il ne s'étoit pû diſpenſer de le charger encore des quartiers d'hiver, l'Alſace étant trop ruinée pour eſperer d'y remettre des Troupes. Mais ſi le Roi ſouhaitoit ſi fort la Paix, le Vicomte de Turenne ne la deſiroit pas moins; outre qu'il eut été bien-aiſe d'épargner tant de ſang, il étoit preſſé plus que jamais du deſir de faire retraite, & il lui ſembloit qu'aprés avoir tant donné de tems au monde, c'étoit le moins qu'il pouvoit faire que de donner le reſte à Dieu; auſſi tout celui qu'il reſta à Paris il l'employa à des œuvres de pieté, ni plus ni moins que s'il n'eut pas été obligé à en donner une partie aux grandes affaires qui agitoient toute l'Europe. Il n'alloit à la Cour que parce qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'y aller; mais c'étoit ſi peu ſouvent que le Roi étoit obligé de lui en faire reproche, il lui demandoit s'il n'étoit pas content de lui, ou des Miniſtres; qu'il croyoit cependant y avoir pourvû comme il le pouvoit deſirer, & que s'il n'en étoit pas ſatisfait, il n'avoit qu'à le lui dire. Le Vicomte de Turenne le remercia de ſes bontés, & comme il étoit bien-aiſe de lui ôter les ſoupçons qu'il pouvoit avoir, il lui avoüa ingenuëment que ſe ſentant déja vieux il étoit ravi de faire quelquefois retraite; qu'ayant peur d'être obligé de partir bien-tôt pour la Campagne, il vouloit mettre ordre aux affaires de ſa conſcience; que Sa Majeſté lui faiſoit trop de graces de lui dire ce qu'elle lui diſoit; qu'il ne vouloit mal à perſonne, & que s'il lui avoit parlé contre le Marquis de Louvois, ce n'étoit que parce qu'il y alloit de

ſon ſervice. C'étoit ainſi que ce Prince ſe preparoit à la mort, laquelle étoit neanmoins encore plus proche qu'il ne penſoit. Le Roi qui avoit tous les ſentimens d'un Chrêtien, quoi qu'il parût un peu trop adonné à ſes plaiſirs, ſe trouva merveilleuſement édifié de ſes paroles; & quoi qu'il eût été ravi de le voir ſouvent, il lui dit qu'il ne vouloit pas le contraindre, mais qu'il ſe ſouvînt qu'il n'avoit point plus de ſatisfaction que quand il le voyoit à la Cour; qu'il l'enverroit querir quand il voudroit tenir Conſeil de Guerre, & qu'il pourroit s'en retourner quand il voudroit. Le Vicomte de Turenne ayant paſſé le quartier d'hiver, ſe voyant obligé de s'en retourner en Campagne, fit venir le Duc de Boüillon ſon neveu qu'il entretint en particulier. L'on ne peut pas dire au vrai ce qu'il lui dit; mais on ſçait bien qu'il lui parla de ſa femme, pour laquelle il avoit des foibleſſes inconcevables; car quoi qu'elle eut donné ſujet à ſa famille de prier le Roi de l'envoyer en Religion, elle n'y avoit pas plûtôt été qu'il avoit ſongé à la faire revenir, s'imaginant que tout ce qu'on pouvoit dire d'elle n'étoit fondé que ſur ſon humeur qui étoit ſi charmante, qu'il ne falloit pas s'étonner ſi elle ſe faiſoit plus d'amans que celles qui étoient beaucoup plus belles. Mais le Vicomte de Turenne qui croyoit qu'une Princeſſe devoit tenir ſon rang en toutes choſes, trouvoit à redire à tout ce qui avoit apparence de mal, & il croyoit que le Duc de Boüillon qui y avoit encore plus d'interêt que lui ne dût pas avoir d'autres ſentimens. Quoi qu'on eut nommé la Ville de Nimegue pour reprendre les conferences de la Paix, il n'y avoit gueres d'eſperance qu'elle ſe pût faire; l'Empereur avoit refuſé une ſurſeance d'armes que les Suedois avoient tâché de moyenner, & quoi qu'ils euſſent armé puiſſamment, & qu'on ſçût bien qu'ils avoient des engagemens

gemens avec nous qui leur feroient bientôt prendre parti, rien n'avoit été capable de le detourner de sa resolution. Cela affligeoit le Roi, quoi qu'il fît toûjours bonne mine; mais pour surcroit d'embarras il arriva une sedition dans Bourdeaux pour quelques nouveaux impôts qui avoient été imposez. Le Maréchal d'Albret Gouverneur de la Province eut de la peine à la calmer, & il fallut que Montecu Lieutenant de Roi en qui les Peuples avoient plus de confiance s'en mêlât; encore ne put il empêcher que les Bureaux du Roi ne fussent pillez, & que quelques Commis ne fussent tuez sur la Place. Le Roi qui étoit accoutumé à tout faire avec hauteur fut au desespoir d'être obligé de dissimuler cet attentat; mais la Bretagne suivit l'exemple de Bourdeaux, & dans la Capitale & dans Nantes les Peuples donnerent encore des marques plus autentiques de leur desobeïssance, desorte que quoi qu'on fût en Campagne & qu'on eût les ennemis sur les bras, il falut faire un détachement de l'Armée qui étoit entre Meuse & Mosselle pour faire rentrer cette Province dans son devoir. Jusques-là tout ce qui s'étoit fait dans la Campagne nous avoit été favorable; nous avions déja pris Dinan, Huy & Limbourg, sans que les ennemis se fussent mis en devoir de les secourir. Le Duc de Schomberg étoit pareillement entré dans le Lampourda, où il avoit tout fait trembler jusques à Gironne; mais comme si nos divisions intestines eussent été un presage des malheurs qui nous devoient arriver, à peine commencerent elles d'éclore que nous en essuyâmes un des plus grands que nous pussions craindre. Le Vicomte de Turenne étoit allé en Allemagne, comme nous avons dit, & l'Empereur lui avoit opposé cette année-là le Comte de Montecuculli, qui l'année precedente n'avoit pas voulu se charger du commandement de l'Armée, pour

n'être pas obligé d'obeïr au Marquis de Brandebourg. Strasbourg étoit rentré dans la neutralité ; mais le Vicomte de Turenne ne s'y fiant que de bonne sorte, il ne sçut presque s'il étoit plus expedient de veiller à la sureté de Philisbourg qu'à la fidelité de l'autre Ville. En effet, les ennemis songeoient bien plûtôt à la faire rentrer dans leurs interêts qu'à delivrer l'Electeur Palatin de l'esclavage où Philisbourg le tenoit ; & quoi qu'il en eut conjuré mille fois l'Empereur, & qu'il l'en conjurât encore tous les jours, ils n'osoient entreprendre une chose si difficile en presence du Vicomte de Turenne, dont ils redoutoient l'experience. Neanmoins ils en semoient les bruits autant qu'ils pouvoient, & même étant arrivez sur le Rhin, ils firent quelques mouvemens qui firent croire que c'étoit leur intention. Cela obligea le Vicomte de Turenne de s'en approcher ; mais les ennemis n'ayant garde de s'engager à cette entreprise, ils aimerent mieux dresser encore un pont auprés de Spire, comme ils avoient fait l'année precedente, & venir en deçà du Rhin. Il fut impossible au Vicomte de Turenne de s'y opposer, mais il les empécha bien de pouvoir s'étendre, tellement que les fourages leur manquant quelques jours aprés, ils repasserent ce fleuve. Le Vicomte de Turenne voyant qu'ils ne pouvoient marcher que du côté de Strasbourg les côtoya le Rhin entre-deux : mais comme il aprehendoit toûjours que cette Ville ne lui joüât quelque mauvais tour, il entreprit lui-même de passer ce fleuve. C'étoit une chose qui paroissoit impossible en presence d'une Armée aussi forte qu'étoit celle des ennemis ; mais ayant fait preparer un pont dans un endroit qui étoit tout environné de bois & de montagnes, ils crurent que ce ne pouvoit être que pour faire passer un parti ; d'autant qu'ils ne voyoient pas par où il y feroit arriver les

Equi-

Equipages de l'Armée: mais il avoit accoutumé ſes gens à être de toutes ſortes de métiers, & dans un moment ils firent un ſi grand abatis de bois, que l'obſtacle qu'ils croyoient invincible ſe trouva levé. Par ce moyen nous paſſâmes ce fleuve, & nous nous emparâmes encore de Wilſtet que les ennemis avoient occupé quelque tems, mais dont ils nous croyoient ſi éloignez qu'ils n'avoient garde de croire que nous duſſions nous en aprocher ſi-tôt. Ils crurent alors que nous pourrions attaquer Offembourg, ce qui fut cauſe que Montecuculli ſe hâta d'y jetter du ſecours. Cependant nous lui ôtâmes la communication de Strasbourg, ce qui plongea ſon Armée dans de grandes neceſſitez. Nous n'en fûmes pas exempts de nôtre côté, les fourages devinrent ſi rares de part & d'autre que les Chevaux furent plus de huit jours ſans avoir autre choſe que des feüilles d'arbres: mais la crainte qu'on avoit de faire quelque faux mouvement obligeoit à cette ſouffrance, & chacun ne cherchoit qu'à faire décamper l'ennemi le premier pour le charger à ſon avantage. Le Vicomte de Turenne étoit ſur pié jour & nuit, & tous les jours il ſe paſſoit des eſcarmouches entre les deux Armées, qui étoient quelquesfois ſi proches que les gardes ſe parloient l'une à l'autre. Cependant on étoit à tous momens dans l'attente de quelque grande occaſion, & il étoit impoſſible qu'on ne ſe laſſât à la fin de part ou d'autre d'une Guerre qui conſumoit également les deux partis; c'étoit l'Eſperance de tous les Officiers, & même celle du Vicomte de Turenne, qui eſperoit par ſa patience trouver le moment qu'il recherchoit: mais ſur le point qu'il croyoit l'avoir trouvé, Dieu permit que nous perdîmes ce grand Capitaine. Les ennemis qui nous avoient obligé à divers mouvemens pour nous faire éloi-

guer de Strasbourg, avoient recherché tantôt les montagnes, & tantôt les plaines; mais ayant toûjours trouvé de l'obſtacle à leurs deſſeins, ils ſe virent enfin contraints de décider la querelle à la pointe de l'épée. Ne pouvant plus ſubſiſter dans leurs quartiers où ils avoient épuiſé les munitions de diverſes Places qu'ils avoient derriere, ils ſe reſolurent de nous attaquer, dont le Vicomte de Turenne étant averti, il voulut faire une Batterie ſur une hauteur qu'il fut reconnoître lui-même. Il y mena St. Hilaire Lieutenant-Général de l'Artillerie & celui qui la commandoit dans ſon Armée. Ils ſe mirent tous deux à obſerver le terrain que les ennemis occupoient. Mais comme St. Hilaire avoit porté un manteau d'écarlate, les ennemis ne l'eurent pas plûtôt aperçû qu'ils ſe douterent qu'il y avoit là quelque Général, & y pointerent du Canon. Cela n'empêcha pas qu'ils ne continuaſſent de remarquer ce qu'il y avoit à voir; mais dans le tems que St. Hilaire montroit quelque choſe au Vicomte de Turenne avec la main, il vint un boulet qui lui emporta le bras, & qui fut enſuite tuer ce Général. Comme on crut bien que ce malheur ſeroit capable de faire perdre le cœur aux Soldats, on tâcha de le leur cacher, & on jetta un manteau ſur ſon corps: mais les méchantes nouvelles ſe ſçachant beaucoup plûtôt que les bonnes, celle ci ſe répandit bientôt dans le Camp, & qui pis eſt paſſa dans celui des ennemis par le moyen d'un transfuge: celui-ci ayant été mené à la tente de Montecuculli, lui dit ce qui venoit d'arriver, ſur quoi ce Général qui avoit peur que ce ne fut un menſonge lui fit réponſe qu'il ſeroit pendu s'il lui mentoit, mais que s'il lui diſoit la verité il auroit une bonne recompenſe. En même tems il envoya divers eſpions dans nôtre Camp; mais l'ayant bientôt informé qu'il ne lui avoit

rien

rien dit que de vrai, il resolut plus que jamais d'en venir à une Bataille. Cependant tout étoit bien changé dans nôtre Armée; au lieu de la confiance qu'on avoit au défunt, on presumoit si peu de choses à l'avantage de ceux à qui étoit le commandement, que chacun croyoit déja être perdu. Cela étoit cause que les regrets qu'on faisoit sur la mort de ce grand homme étoient encore plus pitoyables. On se disoit les uns aux autres qu'on n'en seroit pas reduit à cette extrémité sans la perte qu'on avoit faite. Pour rendre la crainte & le desordre encore plus grands il arriva que le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Généraux à qui s'étoit à commander eurent contestation ensemble, voulant tous deux être preferez; mais les principaux Officiers les ayant fait convenir qu'ils auroient chacun leur jour, la crainte fut appaisée à cet égard, & il ne fut plus question que de repasser le Rhin. Car le Vicomte de Turenne n'étoit plus au monde pour parler de demeurer au de là de ce fleuve, & au lieu qu'il avoit mandé au Roi quatre ou cinq heures avant que de mourir, qu'il esperoit que les ennemis ne lui échaperoient pas, ils avoient alors leur retour, & croyoient être en état de nous tailler bien des affaires. Toute nôtre esperance n'étoit plus que quand ils viendroient à nous, ce fût au Comte de Lorges à commander, car nous avions bien plus de confiance en lui qu'en l'autre; outre qu'on ne faisoit point de doute qu'il ne se surpassât, s'il faut ainsi dire, pour vanger la mort d'un Oncle si Illustre. La crainte où l'on étoit pour soi-même ayant suspendu pour quelques jours la douleur qu'on ressentoit pour une si grande perte, on ne songea qu'à décamper; on prit le chemin de la Riviere de Kintking, où les ennemis nous firent suivre pour nous amuser seulement, car pendant que

quelques Eſcadrons eſcarmouchoient, le gros de l'Armée tâcha de ſurprendre quelques quartiers ; mais ils trouverent que le Comte de Lorges qui étoit de jour les avoit levez aprés avoir fait brûler tout ce qu'il y avoit de Fourages, & généralement tout ce qui pouvoit ſervir à l'ennemi. Nous paſſâmes la Riviere de Kintking ſans rencontrer un grand obſtacle ; mais devant que d'arriver à Altenheim où nous devions repaſſer le Rhin, les ennemis parurent, & commencerent à nous preſſer au paſſage de la Cheutre que nous devions encore paſſer auparavant. Le Comte de Lorges ſe voyant attaqué fit faire alte aux Troupes qui étoient en deçà de cette Riviere ; mais il reconnut encore que le deſſein des ennemis étoit de l'amuſer, & que pendant qu'il combatoit-là, ils cherchoient d'un autre côté un paſſage ſur cette Riviere pour s'aller emparer de ſon Pont d'Altenheim. Cela l'obligea à s'y en aller en diligence avec quelques Eſcadrons & quelque Infanterie, & bien lui arriva d'avoir eu cette precaution, car il trouva mille Chevaux & mille Fantaſſins qui étoient tout prêts de fondre ſur ceux qui le gardoient, ce qui les auroit embarraſſez. Il leur fit repaſſer la Cheutre aprés un rude combat, & tous les ſiens à ſon exemple ayant fait des merveilles, les ennemis ſe reſolurent de ne pas s'opiniâtrer davantage à une action où ils avoient déja perdu bien du monde. Ainſi la nuit étant ſurvenuë, nous repaſſâmes le Rhin, & le Duc de Duras qui venoit d'être fait Maréchal de France avec un grand nombre d'autres, vint prendre le commandement de l'Armée en attendant que le Prince de Condé y arrivât. Nous voyant en ſureté, ce fut alors que la douleur que nous avions de nôtre perte ſe fit ſentir, principalement quand nous vîmes qu'au lieu de chercher les ennemis comme nous faiſions

sions sous le Vicomte de Turenne, nous ne songions plus qu'à nous retrancher. Ce ne fut pas le seul malheur que nous amena sa mort. Le Duc de Lorraine qui étoit du côté de la Moselle, n'eut pas plûtôt apris cet accident qu'il attaqua le Maréchal de Crequi, nonobstant qu'il eût à passer la Sarre en sa presence, & aprés avoir défait entierement son Armée, il prit la Ville de Treves, où il s'étoit renfermé par desespoir. Deux disgraces si prés l'une de l'autre étonnerent le Roi aussi-bien que son Ministre: mais il s'en falut beaucoup que l'un y fut aussi sensible que l'autre, car le Marquis de Louvois crut avoit assez gagné à la mort du Vicomte de Turenne pour ne s'en pas affliger; au lieu que le Roi y attribuoit tous ces malheureux évenemens. Cependant il n'attendit pas qu'ils fussent arrivez pour témoigner sa douleur, d'abord qu'il sçût cette mort il en fut touché si sensiblement qu'il ne voulut voir personne, & aprés avoir regreté ce grand homme autant qu'il convenoit à la Majesté d'un si grand Roi, il dit à ses Courtisans qu'il avoit fait une perte irreparable, & qu'il faloit plusieurs Siecles pour produire un Capitaine si excellent. Il ne s'arrêta pas à ne lui donner que des paroles, il ordonna lui-même sa pompe funebre; & aprés avoir donné ses charges au Comte d'Auvergne, il voulut qu'il fut inhumé dans St. Denis, où est la sepulture de la Maison Royale. On fit donc revenir son corps qui étoit en Alsace, & le Clergé fut au devant de lui de Ville en Ville trouvant tout le chemin couvert de Peuple. Etant arrivé à Saint Denis, le Roi envoya le Grand Maître des Ceremonies pour assister au service qui s'y devoit faire à ses depens. Le Roi ne se contentant pas de cette distinction; lui en fit faire encore un autre à Nôtre-Dame, où toutes les Cours Souveraines furent mandées.

Il y avoit un Mauſolée ſi ſuperbe, que quand ç'auroit été pour le Roi lui-même on n'y auroit pas fait plus de dépenſe. L'Archevêque de Paris y officia, & l'on fit enſuite ſon Oraiſon funebre, qui renouvella les pleurs de toute l'aſſemblée.

FIN.

TA-

TABLE
DES
MATIERES
Contenuës dans ce Volume.

A.

Abjuration. Le Duc de Duras & le Comte de Lorges font abjuration de leur Religion. 358
Action genereuſe du Comte de Soiſſons. 111
Agen refuſe la garniſon du Prince de Condé. 279
S. Agnan ſon imprudence. 249
Albert Duc de Saxe s'abouche avec Walſtein. 63. eſt arrêté. 63.
Allemagne Theatre des grands evenemens. 64. Etat des affaires d'Allemagne. 234.
Alliez attaquent Oudenarde. 429. ſe retirent à la faveur d'un brouillard. 430. ne peuvent s'accorder. 452. veulent faire ferme au paſſage de l'Ill. 453. ſont contraints de s'enfuïr. *ibid.* repaſſent le Rhin. 454. 445. frayeur parmi les troupes des Alliez. 453. s'approchent de Strasbourg. 450. l'Archevêque de Mayence leur donne paſſage. 441.
Aloſt pris. 350.
Ambaſſadeur ſon ſentiment touchant le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne. 361. 362.
Amis des Princes ſongent à leurs interêts. 251.

amis du Prince de Condé & du Coadjuteur ſur le point d'en venir aux mains. 272.
Ancre [le Marêchal d'] en authorité. 4. fait faire des propoſitions au Comte de Soiſſons. *ibid.* devient ſuſpect. *ibid.* ſon imprudence unit les Princes de Condé & de Soiſſons. 5. donne de la jalouſie aux Princes. 10. leur ſert de pretexte pour armer. 10. eſt tué. 11. ſa mort a une ſuite tragique. 11. 12. ſa femme eſt décapitée. 12. ſon caractere. *ibid.*
Angleterre [le Roi d'] aſſiſte les Hugenots. 30. envoye du ſecours à la Rochelle. 32. eſt repouſſé. *ibid.* écoute les propoſitions de la France. 363. envoye un renfort au Roi de France. 410. offre ſa mediation. 425. preſſe les Alliez de l'accepter. 458.
Anglois [les] envoient des vaiſſeaux devant Dunkerque. 335. font un cri étant prêts à combattre. 433.
Angoulême [le Duc d'] décend de Charles IX. 164.
Anguien [le Duc d'] obſerve le Comte de Fontaines. *ibid.* l'attaque dans ſes lignes. 166. defait le Comte de Fontaines. *ibid.* va au ſecours du Marêchal de Guebriant. 167. prend Cirq & Thionville. *ibid.* s'en retourne en Cour. *ibid.* 182. le Duc d'Anguien dans le Luxembourg. 175. menace de faire pendre le Gouverneur de Fribourg. 177. attaque les ennemis dans leur poſte. *ibid.* 178. coupe les vivres aux ennemis. 180. ſes Soldats attaquent l'ennemi ſans ordre. 179. met en fuite les ennemis. 180. prend Philisbourg. 181. joint le Vicomte de Turenne. 199. s'emporte contre les Suedois. *ibid.* prend Wimfen. *ibid.* s'aſſeure de Rottemburg. 200. attaque les Imperiaux. 200. 201. a ſon cheval de tué. *ibid.* eſt victorieux. 202. prend Dunkeſpiel & Nortlingue. 203. ſe laiſſe amuſer par des propoſitions d'accommodement. *ibid.* ſe retire

retire à Philisbourg. 204. eſt Lieutenant General du Duc d'Orleans. 207. court danger de ſa vie. 209. prend Bergues. *ibid.* aſſiege Dunkerque. *ibid.* priſe de Dunkerque. *ibid.*
L'*Archevêque de Cologne* remet ſes meilleures places au Roi. 371.
L'*Archevêque de Mayence* tâche de couper le paſſage au Vicomte de Turenne. 219.
Archeduc, voyez *Leopold.*
Armée Françoiſe ſe joint au Prince d'Orange. 72. diviſion entre les deux armées. 72. difference du genie des deux nations. *ibid.* difference de l'armée des Etats à celle de France. 49. s'embarque en Hollande. 72. 73. Armée Françoiſe arrive à Mets diminuée de la moitié. 76. Armée d'Italie defaite. 94. d'Allemagne affoiblie. 165. pourquoi. *ibid.* mauvais Etat de l'Armée d'Allemagne. 175. Armée Navale devant Naples. 226. l'Armée du Prince de Condé ſe poſte prés d'Eſtampes. 286. 287. les deux Armées reduites dans de grandes neceſſités. 463.
Arras pris par les François. 117.
Arrêt du Parlement qui enjoint à Mazarin de ſortir du Royaume. 204. Arrêts du Parlement contre Mazarin. 259. pour la liberté des Princes & l'expulſion du Cardinal hors du Royaume. *ibid.* 260. contre le Prince de Condé. 310.
Artagnan eſt tué devant Maeſtricht. 407.
Aſſemblée de Cologne ſe rompt. 414.
S. *Aunais*, Gouverneur de Leucate ſe defend avec vigueur. 89.
Ausbourg aſſiegé. 213. on leve le ſiege. 214.
Autriche, puiſſance de la Maiſon d'Autriche. 26. 27.
Autriche [Dom Juan d'] Gouverneur des Païs-Bas, bat le Maréchal de la Ferté. 327. 328. prend S. Guilain. 329.
Auvergne, Henri de la Tour d'Auvergne, Maréchal de France, épouſe une Princeſſe de la Marck.

Marck. 1. n'eut point d'enfans de cette Princeſſe. *ibid.* a le titre de Duc de Boüillon avec la Principauté de Sedan. *ibid.* épouſe en ſecondes nopces Elizabeth de Naſſau, ſœur de Maurice Prince d'Orange. 1. 2. eſt mis en poſſeſſion de tous les biens de ſa premiere femme. 2. eſt ſuſpect à Henri IV. *ibid.* va plus rarement à la Cour. *ibid.* entretient correſpondance en Allemagne & avec les Grands en France. *ibid.* eſt ami du Prince de Condé & du Comte de Soiſſons. *ibid.* termine le procés entre ces deux Princes. *ibid.* les raccommode. 2. 3. contribuë à leur union. 4. eſt conſideré des deux partis. *ibid.* rompt le traité entre le Comte de Soiſſons & le Maréchal d'Ancre. *ibid.* Voyez Boüillon dans la Lettre B.

Auvergne [le Comte d'] épouſe l'heritiere de la Maiſon de Bergues. 347.

B.

B*agnols* paſſage. 149.

Balaguier pris par le Comte d'Harcourt. 205.

De *Bar* Commis à la garde des Princes. 266.

Barbaries de Luxembourg à Bodegrave &c. 410. 411.

Baviere [le Duc de] s'enfuit de la Capitale de ſes Etats. 58. fait un traité avec la France. 214. état du Duc de Baviere. 223. rompt le traité. 224. depéche un Courier au Vicomte de Turenne. *ibid.* demarche du Duc de Bavieres. 235. s'enfuit de Munik. 237. envoye ordre à ſes Ambaſſadeurs de ſigner la Paix. 238.

Beaufort [le Duc de] fait faire des propoſitions au Vicomte de Turenne. 187. le Duc de Beaufort & le Coadjuteur ont des qualitez differentes. 247. embraſſent le parti de Mazarin. 248. entrent dans les interêts des Princes. 258. veulent former un troiſiéme parti. 274. le Duc de Beau-

Beaufort entre dans Paris, ſe ſouſtrait au peril. 192. revient joindre le Prince de Condé. 293. le Duc de Beaufort Cadet de la Maiſon de Vendôme eſt fait Amiral. 303.
Beauſſé, Province ſerrile. 286.
Bec [le Marquis du] entre dans les interêts du Comte de Soiſſons. 133.
Bek [le General] mis en fuite. 181.
Bellegarde ouvre le chemin des Montagnes. 341. Château ſepare le Rouſſillon de la Catalogne. 419.
Bellegarde [Duc de] Gouverneur de Bourgogne. 45.
Bergues [le Marquis de] tente le ſecours de Bois-leduc. 36. ſe retire. 37. entre dans le cœur de la Hollande, & prend Amersfort. *ibid.* l'abandonne. *ibid.*
Bibliotheque de Mazarin eſt venduë. 270.
Blancmeſnil & *Brouſſel* Membres du Parlement arrêtez. 231.
Blocus de Perpignan converti en ſiege. 150. 151. de Paris. 242. 243.
Boiſleduc aſſiegé. 35. ſa ſituation. *ibid.* les Eſpagnols y jettent du ſecours. *ibid.* ſe preſentent pour entrer dans la Ville. 36. ſont repouſſez. *ibid.* ſe rend par compoſition. 37.
Bonheur du Vicomte de Turenne. 239.
Bouſlers [le Chevalier de] commande les Dragons. 448. ſe rend maîtres des retranchemens. *ibid.*
Bouillon [le Duc de] eſt envoyé en Hollande. 17. les Etats le font complimenter par des Deputez. 18. lui font preſent de Chevaux de prix. *ibid.* eſt en peine du Vicomte. 36. a deux coups dans ſes habits. *ibid.* envoye le Vicomte à Sedan. 45. envoye ſon Capitaine des Gardes au Cardinal. 82. s'engage dans des interêts contraires au Cardinal. 88. embarras du Duc de Bouillon 138. a recours au Cardinal, & ſe ſoûmet. 139.

écoute les propoſitions du Duc d'Orleans & de Cinqmars. 147. eſt envoyé en Italie. 148. eſt arrêté. 156. on inſtruit ſon procés. 158. eſt confronté à Cinqmars & à Mr. du Thou. *ibid.* offre Sedan. 159. eſt mis en liberté. *ibid.* le Prince d'Orange intercede pour le Duc de Bouillon. *ibid.* eſt chargé d'enfans. 160. Duc de Bouillon Lieutenant General. 243. fait des demandes fort hautes. 275. ſe degage du parti des Princes. 276. eſt declaré Miniſtre d'Etat. *ibid.* mort du Duc de Bouillon. 297. famille du Duc de Bouillon. 346. 347.

Bouillon [la Ducheſſe de] incertaine de la réponſe qu'elle doit faire à de Luines. 16. ſage conduite de cette Princeſſe. *ibid.* fait des remonſtrances aux Miniſtres François. *ibid.* 17.

Bouillon [le Maréchal de] Pere d'Henri de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne, ſon caractere, Chef des Huguenots. 5. deſcend des Comtes de Boulogne. *ibid.* Maiſon de Bouillon illuſtre au jugement même de ſes ennemis. 6. attaché à ſa Religion. 7. effrayé du ſouge de la Ducheſſe de Bouillon. *ibid.* attire les plus attachez à l'hereſie. 8. raillerie du Maréchal. *ibid.* ſeverité envers le Vicomte. 9. prediction. *ibid.* ſe conſole du defaut naturel du Vicomte. 10. aime le repos, eſt conſulté par ſes amis. *ibid.* s'abouche avec les Princes. *ibid.* s'applique à l'education de ſes enfans. 14. eſt ſurpris de maladie. *ibid.* donne de bons conſeils à ſon fils-aîné. *ibid.* ordonne à la Ducheſſe d'envoyer ſes enfans auprés de leurs oncles. 15. exhorte ſes enfans à s'aimer. *ibid.* mort du Maréchal. *ibid.*

Boullaie [Mrs. de la] portoient le nom de Bouillon par les femmes. 1. 2. Boullaie heritiers de la Principauté de Sedan & de la Duché de Bouillon. 1. renoncent à la ſucceſſion de la premiere femme d'Henri de la Tour d'Auvergne. 2.

Boulou ou *Tech* Riviere. 419.
Bouquinkan, ſujet de la haine qu'il a pour Richelieu. 30. va au ſecours de la Rochelle, ne peut forcer l'eſtacade, ſe retire dans les Ports d'Angleterre. *ib.* eſt aſſaſſiné d'un coup de couteau. 31.
Bourdeaux reſſent de grandes incommoditez. 304. diviſions dans Bourdeaux. *ibid.* reduction de Bourdeaux. 309. ſedition à Bourdeaux. 461.
Bournonville [le Duc de] fait tête au Vicomte de Turenne. 427. attend le ſecours de pluſieurs Princes. 428.
Bouteville [le Comte de] porte le nom de Luxembourg à cauſe de la mere de ſa femme, qui étoit de cette Maiſon là. 13. le Marquis de Bouteville fait paſſer un Convoi dans Arras. 312. eſt pris priſonnier. 337.
Bragance (le Duc de) eſt élû Roi de Portugal. 116. la Ducheſſe ſa femme lui fait honte de ſa foibleſſe. *ibid.*
Brandebourg (l'Electeur de) marche au ſecours des Hollandois. 392. rebrouſſe chemin. 393. 394. eſt pourſuivi. 394. envoye Deſpenſe au Vicomte de Turenne. 398. traité avec le Vicomte. 399. rompt avec la France. 409.
Breda, place du Brabant. 27. ſiege de Breda. 27. 28. Breda repris par le Prince d'Orange. 90.
Breme, ſiege de Breme. 92. ſe rend par compoſition. 93. le Gouverneur de Breme eſt condamné à perdre la tête. *ibid.*
Bret [le] Commande les armes du Roi, decouvre deux Conſpirations. 418. ſon imprudence. 420. eſt cauſe de la défaite de la Cavalerie Françoiſe. *ibid.*
Brezé (le Marquis de) eſt envoyé au Roi de Suede. 52. Maréchal de Brezé, beau-frere de Richelieu, eſt envoyé au ſecours de la Hollande. 71. le Maréchal de Châtillon lui eſt aſſocié. *ibid.* le Duc de Brezé commande la Flotte comme Amiral. 207. eſt emporté d'un coup de Canon.

Canon. 215.
Brigadier de Cavalerie ſe rend maître de Deudekom. 378.
Briſac pris. 98. boulevart de l'Allemagne. *ibid.*
Briſſac (le Duc de) menace le Duc de la Rochefoucaut en plein Parlement. 273. le Duc d'Orleans arrête le cours de cette querelle. *ibid.*
Brouſſel eſt arrêté, voyez *Blancmeſnil*. 231.
Bruxelles dans l'allarme. 401.
Buſſi-Lamet eſt tué à l'approche de la Capelle. 88.
Butler, Colonel, complice du Comte de Leſſé. 63.

C.

Calais, Ville baſſe emportée d'emblée. 333.
Candale [Duc de] ſe ſaiſit de Beaumont & de Maubeuge 84. Gouverneur de Cazal, ſa mort. 109.
Candale (le Duc de) s'approche de Bourdeaux. 303. meurt de ſes debauches. 341.
Capelle [la] emportée avant l'arrivée de Picolomini. 89.
Capitaine Eſpagnol, beau mot. 403.
Cardinal de Savoye & le P. Thomas prennent les armes. 106.
Caſſel mechante place ſe ſoumet aux conditions qu'on veut lui impoſer. 335.
Catalans ſe revoltent. 117. implorent la protection de la France. 118. ſuite de la revolte des Catalans. 147.
Catelet pris. 95. 96.
Catholiques accuſez d'être ignorans. 8. 9.
Cazal eſt preſſé 41. affaire de Cazal aſſoupie. 42. 43. reçoit garniſon Italienne mêlée de François. 99. le Gouverneur à intelligence avec la Princeſſe. *ibid.* eſt arrêté. 100. à le cou coupé. *ibid.* raiſons des François. *ibid.*
Ceret, petite Ville abandonnée par les Eſpagnols. 419. 420.

Cerf montre un chemin au Vicomte de Turenne. 239.
Ceve & sa Citadelle prise par les François. 146.
Chagrin du Prince de Condé. 96. de la Duchesse de Montferrat. 100. des Suedois 198. 220. du Cardinal. 293. du Marquis de Louvois. 359.
Chamilli [Comte de] commande un Camp volant. 377.
Chancelier scelle l'Edict sur les Cours souveraines. 228. est en danger de la vie. 232.
Chasse de St. Genueric exposée. 308.
Chasse n'est pas l'image de la guerre, mais les Camps. 362.
Chastre [le Comte de la] mis à la Bastille. 187. fait des propositions au Vicomte de Turenne. *ibid.*
Chatillon [Marêchal de] est associé au Marêchal de Brezé pour le Commandement 71. prend d'Anvillers, contraint Picolomini de se retirer. 83. marche au devant du Comte de Soissons. 134. est defait. 137. sujet des plaintes du Duc de Châtillon. 241. est tué. 244.
Chavigni est envoyé à la Duchesse de Savoye. 113. est mecontent du Prince de Condé. 284.
Chaulnes [le Duc de] descend de l'un des freres de de Luines. 13.
Chevreuse [Mademoiselle de] destinée en mariage au Prince de Conti. 257. 258. de la maison de Lorraine. *ibid.* Mere de Mademoiselle de Chevreuse de la Maison de Rohan, un esprit dangereux. *ibid.* le mariage est rompu avec aigreur. 265.
Cheutre Riviere. 466.
Chivas se rend aux Princes de Savoye; plusieurs Villes suivent cet exemple. 108.
Cinqmars fils du Marêchal Deffiat, ses qualitez, sa presomption. 142. donne du soupçon au Cardinal. *ibid.* est aimé du Roi & est bien avec le Duc d'Orleans. 146. se charge de tuer le Cardinal

dinal de Richelieu. 147. poſſede plus que jamais l'eſprit du Roi. 152. manque ſon deſſein par ſa faute 152. 153. eſt arrêté 155. eſt conduit à Pierre-enciſe. 157. enveloppe dans ſon malheur Mr. du Thou. 157. 158. ſa mort. 159.

Clancleu abandonne Mazarin. 244.

Coadjuteur de l'Archevêque de Paris eſt maltraité par la Reine. 232. eſt dans le parti du Parlement 241. anime le Duc d'Orleans contre le Prince de Condé 249. raporte à Mazarin la diſpoſition dans laquelle étoit le Duc d'Orleans. 250. le Coadjuteur & le Duc de Beaufort ſont mépriſez par Mazarin. 257. écoutent la propoſition du Duc de Nemours 258. preſſent le mariage de Mademoiſelle de Chevreuſe. 265 font leur poſſible pour broüiller le Prince de Condé avec le Duc d'Orleans 267. le Coadjuteur à ſeance au Parlement. 270. empêche que le Prince de Condé ne s'y rende trop puiſſant. 271. ſe declare ennemi capital du Prince de Condé. *ibid.* va au Parlement en bonne Compagnie. *ibid.* la Reine Mere ordonne que la Brigade des Gendarmes & des Chevaux Legeres, l'y accompagne. *ibid.* ſes gens & les amis du Prince de Condé ſont ſur le point d'en venir aux mains. 272. trouble du Coadjuteur. *ibid.* le Duc de la Rochefoucaut lui fait un affront. *ibid.* le Duc de Beaufort & le Coadjuteur ſe raccommodent avec le Prince de Condé. 278. le Coadjuteur empêche la concluſion du Traité du Duc d'Orleans avec Mazarin. 284. obtient le Chapeau de Cardinal. 303.

Colbert remplit la charge du Surintendant. 345. s'oppoſe au Marquis de Louvois. 345. 364. à la Surintendance des Bâtimens. 359. recherche l'amitié du Vicomte de Turenne. 364. lui apporte le brevet d'une commiſſion pour un de ſes Domeſtiques. 364 ſe querelle avec Mr. de Louvois en preſence du Roi. 365. difference de leurs

leurs fonctions engendre en eux de differens ſentimens. 366.
Collier des Ordres attaché à la charge de grand Aumonier de France. 355.
Cologne eſt choiſie pour le lieu ou on s'aſſembleroit. 401.
Combat de Veillane entre le Duc de Montmorenci & le fils du Duc de Savoye. 41. entre le Vicomte de Turenne & les Eſpagnols. 122. entre les François & les Eſpagnols. 150. Naval entre les François & les Eſpagnols. 215. de Lens. 230. de Sommerhawen. 235. de St. Anthoine. 291. de Senef. 429. de Sintzeim. 432. 433. d Ensheim. 448. 449. 450. de Turquem. 453.
Cominges demande l'épée au Prince de Conti & au Duc de Longueville. 251.
Condé [le Prince de] venu au Monde 13. mois aprés la mort de ſon Pere. 2. chagrin a pû retarder l'accouchement 3. arrêts du Parlement ſur cette naiſſance. *ibid.* proteſtations du Prince de Soiſſons. *ibid.* ſe retire avec ſa femme chez les Eſpagnols. *ibid.* demeure parmi les Eſpagnols juſques à la mort d'Henri IV. eſt ſollicité d'exciter des troubles en France. *ibid.* ſes raiſons pour ne le faire pas. *ibid.* s'unit avec le Prince de Soiſſons. 4. avoit epouſé une ſœur du Duc de Montmorenci. 55. leve le ſiege de Dole. 76. aſſiege Fontarabie. 96. eſt ſecouruë par un accident extraordinaire. *ibid.* mépriſe l'alliance du Cardinal. 139. crainte du Prince de Condé. 140 le Prince de Condé blamé. 141. conduite du Prince de Condé & du Duc d'Orleans. 186. 187. politique du Prince de Condé. 190. mort du P. de Condé. 217. ſon caractere. *ibid.* le P. de Condé va en Catalogne. *ibid.* aſſiege Lerida. *ibid.* ouvre la tranchée avec les violons, en leve le ſiege. 218. eſt outré contre Mazarin. *ib.* eſt appaiſé. *ibid.* prend Armentieres. *ibid.* aſſiege Ypres, 229. reprend Ettere d'aſſaut. *ibid.* défait

fait l'Archiduc à la Bataille de Lens. 230. reçoit un coup dans les reins. *ibid.* s'engage dans les interêts de la Reine contre le Parlement. 231. eſt dans les interêts de la Cour. 241. bloque Paris. 242. prend Charenton. 244. eſt mécontent de Mazarin. 246. fait demander ſon amitié au Vicomte. 247. jure la perte du Duc de Beaufort & du Coadjuteur. 248. rompt le bâton d'un des Exempts du Duc d'Orleans. *ibid.* envoye demander excuſe au Duc d'Orleans, y va lui-même. 249. eſt arrêté & conduit à Vincennes. 251. conſent aux propoſitions qu'on lui fait. 258. 259. crainte du Prince de Condé. 261. boit à la ſanté de Mazarin. 262. la Reine Mere lui fait faire des offres avantageuſes. 264. ſe brouille avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur. 265. rompt le mariage du Prince de Conti avec Mademoiſelle de Chevreuſe. *ibid.* change de conduite à l'égard du Vicomte de Turenne. 266. intercepte une Lettre de Mazarin à l'Abbé Fouquet. *ibid.* ſe raccommode avec le Duc d'Orleans. 267. envoye en Eſpagne pour du ſecours, & engage le Duc de Bouillon dans ſes interêts. 267. 268. prend l'allarme, ſort de Paris. *ibid.* a du chagrin que le Vicomte n'ait pas ſuivi le Duc de Bouillon. 269. ſes plaintes. *ibid.* fait des reprochez au Maréchal de Grammont. *ibid.* envoye ſon fils & ſa femme à Montrond. 270. ſe trouve à la grand Chambre. *ibid.* ſe fait accompagner par ſes amis. 271. 272. s'aſſeure de la Guyenne. 276. s'en va en Guyenne. 277. court riſque d'être pris. 280. prend Montargis. *ibid.* enleve des quartiers de l'Armée d'Hoquincourt. 281. le met en fuite. *ibid.* veut ſurprendre le Roi à Gien. *ibid.* eſt reçû avec applaudiſſement des Pariſiens. 282. leur devient ſuſpect. 282. 283. écoute les propoſitions de Mazarin. *ibid.* s'accommode. 283. perd ſon credit dans

dans Paris. 285. donne la chaſſe à une Compagnie qui étoit dans St. Cloud. 286. ſollicite le ſecours de l'Archiduc. 287. ſe met à la tête de ſes Troupes. 289. veut gagner Charenton. 290. ſe ſert des Barricades qu'il trouve au Fauxbourg St. Germain. *ibid.* 291. valeur du Prince de Condé. *ibid.* eſt expoſé à des grands dangers. 292. tue ſelon le bruit public Mancini, St. Megrin & le Fouilloux. 293. 294. eſt reçû avec joye des Pariſiens. *ibid.* connoit les Mazarins par noms & ſurnom. 295. les veut exterminer. *ibid.* ſon credit diminuë dans Paris. 297. 298. on fait des plaintes de ſes Troupes. 297. veut s'accommoder avec la Cour. *ibid.* appelle à ſon ſecours le Duc de Lorraine. 299. eſt malade. 301. paſſe en Flandres. *ibid.* paſſe la ſomme. 306. ruine Roye. *ibid.* prend Rocroi. 307. preſente le combat au Vicomte. *ibid.* eſt depoüillé de ſes charges & ſes biens confiſquez. 309. aſſiege Arras. 310. repouſſe les François, mene ſes gens au Fourrage. 312. fait une glorieuſe retraite. 314. met tout en gage. *ibid.* eſt d'un ſentiment conforme à celui de Dom Juan. 326. fait lever le Siege de Cambrai. 331. 332. eſt battu. 337. revient en France par la Paix & eſt retabli dans toutes ſes charges. 142. propre pour une action bruſque. 361. ſe retire à chantilli. 363. oublie ſes incommoditez. 372. 377. aſſiege Weſel, Rées, les prend. 377. 378. paſſe l'Iſſel. 381. fait ſommer l'Infanterie qui étoit retranchée prés du Tolhuis. *ibid.* eſt bleſſé à la main. 382. ſe retire. 384. ſe fait porter à Arnhem. 385. ſon Conſeil n'eſt pas ſuivi. *ibid.* va pour faciliter le paſſage aux Anglois 410. paſſe le Pieton. 429. attaque les ennemis. *ibid.* n'aime pas Mr. de Louvois. 455. convient avec le Vicomte de ſe plaindre au Roi de Mr. de Louvois. *ibid.* en

eſt detourné. *ibid.*
Conduite de Richelieu. 141. 142. conduite du Vicomte blamée. 300. conduite genereuſe du Vicomte de Turenne. 357.
Conſeil du Cardinal à Mr. de Turenne 157. 158. de Mr. le Tellier au Marquis de Louvois. 351. pernicieux de Mr. de Louvois. 385.
Conſpiration appaiſée à Barcelone. 205. Conſpirations découvertes à Perpignan & à Villefranche. 418.
Conti [le Prince de] embraſſe le parti du Parlement. 242. ſe broüille avec le Prince de Condé. *ibid.* eſt declaré généraliſſime du Parlement. 143. conſent aux propoſitions qu'on lui fait. 258. 259. fomente la Rebellion en Guienne. 302. ſe broüille avec Marcin. 304. ſe reconcilie avec Mazarin. 309. épouſe une des niepces de Mazarin. *ibid.* eſt fait Général d'Armée. 317. prend Ville-franche, Puicerda. *ibid.* va voir ſa femme. *ibid.* obtient le Gouvernement du Languedoc. 318. fait lever le Siege de Solſonne. 322. eſt battu devant Bergeres. *ibid.* leve le Siege d'Alexandrie. 334.
Coüilloure aſſiegée. 149. le Gouverneur obtient une Treve de trois jours. 351. ſe rend. *ibid.*
Coulombe [Ste.] Viceroi de Catalogne s'enfuit, eſt dechiré en pieces. 117. 118.
Cour (la) va en Languedoc. 55. toute la Cour demande la grace du Duc de Montmorenci. *ibid.* la Cour peu ſatisfaite. 204. la Cour envoye un heraut d'armes au Parlement. 245. eſt à Gien. 281. ſe remet de ſes apprehenſions 282. gagne le Duc de Lorraine. 287. 288. veut gagner le Duc de Lorraine. 299. la Cour à Compiegne. 301.
Courier Envoyé au Duc de Boüillon. 155. Couriers marchent de tous côtés. 375. apporte au Vicomte un plein pouvoir pour traiter. 399.

Courtrai, le gouvernement en eſt donné au Capitaine des Gardes du Vicomte. 355.
Crainte des Généraux. 191.
Crequi [le Maréchal de] commande au delà des Monts, 92. avance les jours du Duc de Savoye ſelon le bruit public. *ibid.* tâche à ſecourir Breme. 93. veut attaquer les lignes. *ib.* eſt emporté d'un coup de Canon. *ibid.* ſon éloge. *ibid.* avoit tué en combat ſingulier Philippin Bâtard de Savoye. *ibid.*
Crequi [le Chevalier de] ſe jette dans Arras. 311. eſt bleſſé. 312. ſe fait appeller Marquis. 348. commande un Camp-volant. 349.
Crequi [le Maréchal de] ſe broüille avec le Vicomte. 412. 413. eſt defait. 467.
Crequi [le Duc de] joüeur de profeſſion. 356.
Crequi Bernieulle (Comte de) appuye les Rebelles. 337.

D.

Danois font lever le Siege de Rensbourg. 195. font la Paix avec la Suede. 206.
Débauche, Vice commun parmi les Troupes. 182. 183.
Decret de l'Empereur pour la tutelle du Prince de Savoie. 107.
Deffiat [le Maréchal de] ſa mort attribuée au chagrin. 52.
Delcampe écuyer ſauve la vie au Chancelier. 232.
Denis (St.) eſt pris par le Prince de Condé. 287. eſt repris par les gens du Roi. *ibid.*
Deſordre dans le Royaume. 268.
Deſpenſe Beauveau auprés de l'Electeur de Brandebourg. 393. a le cœur François. 398. Conſeille à l'Electeur de s'accommoder avec le Roi. *ibid.* s'offre à aller trouver le Vicomte de Turenne de ſa part. *ibid.* 399.

Diſſimulation du Roi & de ſes Miniſtres. 17. 18. 19.
Diviſion dans les Troupes. 199. entre le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours. 279. 280. entre le Prince de Conti & le Comte de Marſin. 280. diviſions dans Bourdeaux. 304. diviſion entre le Maréchal de la Ferté & le Vicomte. 325. diviſions inteſtines cauſe du deſordre. 378.
Dognon (le Comte de) Gouverneur de Broüage prend le parti du Prince. 277.
Don Juan d'Autriche, voyez Autriche.
Dunkeſpiel laiſſé derriere incommode l'Armée. 200. priſe de Dunkelpiel, 203.
Düras (le Comte de) quitte le Prince de Condé. 330. épouſe Mademoiſelle de Vantadour. 346. eſt fait Capitaine des Gardes du Roi. 347. Duc & Pair. *ibid.* eſt fait Maréchal de France, prend le commandement de l'Armée. 466.

E.

EDit ſur les Cours Souveraines revoqué. 228.
Elbeuf (le Duc d') entre dans les interêts du Comte de Soiſſons. 133. eſt declaré Lieutenant Général du Parlement. 243.
Electeur Palatin mortel ennemi de la Maiſon d'Autriche. 69. eſt arrêté. 106. donne ſa fille en mariage au Duc d'Orleans. 368. ſe retire à Manheim. 435. appelle le Vicomte de Turenne en combat particulier. 438. de Cologne dans les interêts de la France. 368.
Electeurs Eccleſiaſtiques renoncent au Traité fait avec l'Empereur. 51. 52. implorent la protection de la France. 52.
Emerik pris par le Prince de Condé. 378.
l'*Empereur* étonné des Conquêtes de Guſtave. 56.

ſe reſout à donner le commandement de ſes Troupes à Walſteim. 56. 57. 58. veut s'aſſûrer de Walſteim. 62. 63. eſt faché que la France donne du ſecours aux Suedois. 65. mort de l'Empereur. 91. l'Empereur fait de Nouveaux efforts en Alſace. 115. peu s'en faut qu'il ne ſoit ſurpris. 167. aſſiſte le Duc de Bavieres. 224. donne ordre à ſes Ambaſſadeurs de faire la Paix. 238. preſſe les Princes de l'Empire de prendre les armes. 370. a de la jalouſie de voir les Troupes du Roi ſur le Rhin. 371. fait mettre en priſon ſon Premier Miniſtre. 399. conduit lui même ſon Armée juſques à Egra. 411. refuſe une ſurſeance d'armes. 460.

Emportement du Maréchal de la Ferté. 325.

Eſpagne, le Roi d'Eſpagne ſe rend à ſon Armée, va en Catalogne, s'en retourne à Madrid. 189. eſt occupé à reprimer la revolte de Catalogne & du Portugal. 190. 191.

Eſpagnols deſeſperent de reduire la Republique d'Hollande 18. effort des Eſpagnols pour renverſer cette Republique. 27. ſont ravis de voir les François occupez chez eux, promettent de les aſſiſter de quelques Vaiſſeaux. 29. menent leurs Troupes devant Mantouë & devant Cazal. *ibid.* ſe ſaiſiſſent de Treves & de Coblents. 52. ſurprennent Treves & Philisbourg. 71. donnent le commandement de leurs Troupes au Prince Thomas. *ibid.* prennent la Chapelle & le Catelet. 76. aſſiegent Corbie. *ibid.* leurs exploits. 77. aſſiegent Leucate. 89. ſont battus. 90. ſe rendent Maîtres de Verceil, font de courſes dans le Piemont. 104. agiſſent de concert avec l'Empereur. 115. aſſiegent Cazal. 123. tentent le ſecours d'Ivrée, aſſiegent Chivas. 144. levent le Siege de Chivas. 145. tachent à ſecourir Coüilloure. 149. 150. ſont battus. 150. 151. rodent autour de Sedan. 157.

état des Eſpagnols. 205. aſſiegent Vigevane. 206. levent le Siege de Flix. 234. ne veulent pas être compris dans le Traité de Paix. 239. profitent des troubles du Royaume 302. Eſpagnols dans le Santere. 333. levent le Siege d'Ardres. 335. les Eſpagnols ſe declarent. 409.

F.

Faute du Prince de Condé. 231. remarquable. *ibid.* du Marquis de Louvois. 385.

Ferrand Conſeiller de la grand' Chambre deſſert le Prince de Condé. 295.

Ferte (le Maréchal de la) quitte la Lorraine. 289. dreſſe un Pont ſur la Seine. 290. ſe trouve au Conſeil de Guerre. 312. on prend la reſolution de forcer les Lignes. 313. 314. aſſiege Clermont. 315. aſſiege St. Guilain. 319. leve le Siege. *ibid.* glorieux de ſon naturel. *ibid.* mépriſe l'avis du Vicomte de Turenne. 327. eſt pris Priſonnier. 328. aſſiege Montmedi. 332. le prend. 334.

Force (le Duc de la) eſt envoyé à Sedan. 46.

Force (Maréchal de la) aſſiege Moyenvic. *ibid.* eſt chargé de l'expedition de la Lorraine. 65. demande le Vicomte de Turenne. *ibid.* aſſiege la Motthe. *ibid.* deſſein du Maréchal de la Force, remonſtrances du Vicomte. 66. priſe de la Motthe. *ibid.* marche en Allemagne. 67.

Feuquieres (le Marquis de) eſt defait & pris Priſonnier. 107.

Fieſque (le Comte de) abandonne le parti du Cardinal. 112. part de Rome. 137. y retourne. 138.

Fiſca, Gouverneur de Ville-franche. 355. eſt cheri du Vicomte de Turenne. 356. aime paſſionnement le jeu. *ibid.*

Flan-

Flandres pretexte de la guerre de Flandres. 348.
Foi (bonne) du Roi de France. 340.
Fontaines (le Comte de) ſa fermeté & ſa conſtance, ſa mort. 166.
Fontarabie eſt aſſiegée & ſecouruë, les François ayant fait feu ſur les François. 96.
Fontrailles eſt Envoyé à Madrid. 147.
Fort de Mardik aſſiegé 197. 208. eſt pris. 209.
Fourbins (le Chevalier de) obtient la Place d'Artagnan. 407.
Frayeur des Soldats & des Gouverneurs. 422.
France (la) declare la Guerre à l'Eſpagne. 70. donne du ſecours à la Hollande. *ib.* Etat de la France. 107. la France partagée en deux Factions. 278. en quoi conſiſte la grandeur du Roi de France. 360. Royaume de France le plus puiſſant de la Chrêtienté. 369.
Franche-Comté Conquiſe par la France. 351. 352. le Roi entre dans la Franche-Comté. 416. la ſoumet. 417. la Conquête de la Franche-Comté étonne les Alliez. *ibid.*
François haiſſent les favoris. 44. aſſiegent Louvain, en levent le Siege. 72. ſur la defenſive en Italie. 107. s'attribuent l'avantage du Combat d'Ensheim. 450.
Frederic Henri ſuccede aux biens du Prince Maurice & au commandement de l'Armée. 29.
Fribourg aſſiegé. 176. ſa priſe. 177.
Froideur entre le Vicomte de Turenne & le Comte d'Harcourt. 145.
Frondeurs mettent de la paille au chapeau pour ſe diſtinguer des Mazarins. 294. 295.
Furſtemberg [Guillaume Prince de] eſt enlevé à Cologne. 413.

G.

Gadagne [le Comte de] tuë un Laquais aprés avoir fait debauche. 182. 183. s'abſtient du Vin. *ibid.*

Gal [St.] Domeſtique de l'Abbé dans les interêts de la France, revele les ſecrets des Eſpagnols. 416.

Galas & *Picolomini* refuſent d'aſſaſſiner Walſteim. 62. debauchent les Troupes qui avoient creance en eux. 63. Galas ſe tient ſur les ailes. 74. atteint la Valette au paſſage de la Riviere de Loutre. 75. paſſe la Loutre & pourſuit la Valette. *ibid.* entre en Bourgogne, la ravage. 77. aſſiege St. Jean de Laune. 78. ſe retire dans la Comté. *ibid.*

Garniſon de Luxembourg deſole la Champagne. 334.

Gaſſetier Hollandois ſe moque des occupations du Roi. 362.

Gaſſion [le Colonel de] eſt bleſſé au Siege de Landrecies. 83. Maréchal de Gaſſion commande un Camp-volant. 174. joint le Duc d'Orleans. *ibid.* ſe rend Maître de Dixmude & la Baſſée. 219. attaque Lens, ſa mort, ſon Eloge. *ibid.*

Gatta [Carlo della] s'empare de quelques Iles ſur le Pô. 128. Officier de grande reputation *ibid.* acheve ſon Pont. *ibid.* force le poſte du Purpurata, entre dans Turin. 130. ſort de Turin. 131. eſt contraint de ſe retirer dans Turin. 132.

Generaux recompenſez. 188.

Germain [le Duc de St.] prend Bellegarde par compoſition. 419.

Gernsheim pris. 186.

Gironne aſſiegée. 308. ceux de Gironne expoſent la chaſſe de St. Genueric. 308.

Gives

Givés petite Ville ſous la Forteresſe de Charlesmont. 333.
Gleen [le Général] eſt pris Priſonnier. 202.
Gordon [le Colonel] un des aſſaſſins de Walſteim. 63.
Gouverneur du Vicomte bleſſé. 36.
Gouverneur de Breme condamné à perdre la tête. 93. le Gouverneur du Milanois leve le Siege de Reggio. 321. de Barſeilo. *ibid.* on fait faire le procez à du Pas Gouverneur de Naerden. 410. Gouverneurs de la Provence & du Dauphiné dans les interêts de Richelieu. 153. Gouverneur de Lerida rend ſa ſerenade au Prince de Condé. 218. Gouverneurs ont ſoin de leurs Place. 218.
Grammont [le Marêchal de] ſe laiſſe battre. 153. commande l'aile droite de l'Armée. 202. joint le Prince d'Orange. 208. ramene partie de ſes Troupes. 210. preſſentit le Prince de Condé ſur la viſite du Cardinal. 260. Conſeil du Marêchal de Grammont. 261. eſt Envoyé vers le Prince de Condé. 269.
Grands n'ont point de Religion quand il s'agit de leur interêt 24.
Grands du Royaume conſpirent contre Richelieu. 51. rentrent dans leur devoir 142. s'intereſſent pour le Duc de Boüillon. 156. 157. inſatiables. 189. leur Conduite. 273.
Grana [le Marquis de] fait ſaiſir l'argent du Roi. 413.
Grancey [le Marêchal de] ſe retire de l'Alexandrin. 317.
Gravelines aſſiegée, priſe. 174. 175.
Grol aſſiegé. 33.
Grotius un des Ambaſſadeurs revient avec des propoſitions de Paix fort dures. 387. eſt renvoyé pour les adoucir ou revenir ſans rien faire. *ibid.*
Guebriant (le Comte de) commande en Allema-

gue. 160. defait Lamboi. 161. eſt fait Marêchal de France. *ibid.* leve le Siege de Lekenik. *ibid.* attaque Jean de Wert. *ibid.* bien embarraſſé. 165. 168. eſt bleſſé d'un coup de Fauconneau. *ibid.* ſa mort. *ibid.*

Guerre des Païs Bas a couté à l'Eſpagne quatre-cens Millions d'Or. 17. a duré prés de ſeptante ans. *ibid.* elle y a perdu plus de deux millions d'hommes. *ibid.* 18. donne de l'éclat à la reputation d'un Miniſtre. 115.

Guiche (le Comte de) eſt banni de France. 367. pourquoi. *ibid.*

Guillaume donna naiſſance à la Republique d'Hollande. 2.

Guiſe (le Duc de) ſe jette dans Naples 225. devient ſuſpect à Mazarin. 226. eſt pris Priſonnier. *ibid.* eſt Envoyé au ſecours des Napolitains. 317.

Guitaut Capitaine des Gardes du Corps de la Reine Mere. 251.

Guitri (le Marquis de) Grand Maître de la Garde-Robbe eſt tué. 382.

Guſtave Roi de Suede heureux dans ſes entrepriſes. 50. garde des meſures avec la France. 52. au milieu des Etats du Duc de Bavieres. 57. attaque Walſteim dans ſon Camp. 59. effect que produiſit ce Combat. *ibid.* eſt tué à la Bataille de Lutzem. 60. éloge de Guſtave. 61.

H.

Haine des Pariſiens contre Mazarin ſe reveille. 303.

Halvin (le Duc d') va au ſecours de Leucate. 89. 90. bat les Eſpagnols. *ibid.* obtient le Bâton de Marêchal. *ibid.* eſt fils du Marêchal de Schomberg. *ibid.*

Harcourt (le Comte d') Commande la Flotte, aquiert

aquiert une grande reputation. 78. obtient le commandement des Troupes en Italie. 120. ſon éloge. *ibid.* met en fuite le Prince Thomas. 121. cherche des poſtes avantageux. 122. diviſe les Princes de Savoye. 123. va au ſecours de Cazal. *ibid.* bat les Eſpagnols. 124. veut reduire Turin par la force. 125. continuë le Siege. 126. ſes raiſons. 127. detourne la Riviere de Doria. *ibid.* s'empare du Valentin. *ibid.* &c. eſt reduit dans des grandes neceſſitez, 129. profite de la Farine qui étoit renfermée dans les boulets qui tombent dans ſon Camp. 131. à ordre de veiller ſur la conduite du Vicomte. 134. eſt ami particulier du Vicomte. 141. va en Cour. 143. part pour l'Italie. 144. fait lever le Siege d'Yvrée. *ibid.* ſe juſtifie. 145. aſſiege Coni. 146. priſe de Coni. 148. remet ſur le Tapis les propoſitions de Paix avec les Princes de Savoye. *ibid.* va en Flandres. *ibid.* s'oppoſe à Franciſco de Mello. 160. bat les Eſpagnols. 205. eſt mecontent, ſe retire en Alſace, ſes deſſeins. 279.

Haro [Dom Louïs d'] s'abouche avec Mazarin. 341.

Havre de Grace les Princes ſont Envoyez au Havre de Grace. 253. Mazarin va au Havre de Grace. 260.

Heraut d'Armes eſt Envoyé au Parlement. 245. le Parlement le renvoye. *ibid.*

Henri IV. amoureux de la Princeſſe de Condé. 2. 3.

Hermenſtein reçoit garniſon Françoiſe. 52.

Heros (vie des) mêlée de bien & de mal. 105.

Hervart Controlleur Général des Finances part pour l'Armée, donne ſatisfaction aux Officiers. 241.

Heſſe (Lantgrave de) Princeſſe de grand cœur dans les interêts de la France. 185. inquietude

de la Princeſſe. 211. eſt ſecouruë. *ibid.* Heſſe ravagée. 210.
Hilaire (St.) Lieutenant Général de l'Artillerie à le bras emporté d'un coup de Canon. 464.
Hiſtoire d'un François que le Roi fit enlever. 353. 354. ſa fin. *ibid.*
Hiſtorien route de ceux qui écrivent la vie des grands hommes. 5. ſon but doit être de ne rapporter rien que de veritable. 6.
Hollande (Republique d') formidable à ſes ennemis & conſiderable à ſes Voiſins ſous Maurice. 17. renouvelle le Traité avec la France. 29.
Hollandois prennent Tillemont. 72. les Hollandois battent l'Armée Navale d'Eſpagne. 117. Vaiſſeaux Hollandois dans la Manche. 208. traitent de la Paix avec les Eſpagnols. 229. font alliance avec l'Angleterre & la Suede. 348. tachent de detourner le Roi d'Angleterre de l'Alliance de la France. 370. ont recours à la Maiſon d'Autriche. *ibid.* ſont abandonnez. 376. les Provinces-Unies diviſées ſe reuniſſent. *ibid.* mauvais Etat de leurs Troupes. *ibid.* aſſiegent Woerdes. 394. 395. tâchent de faire declarer neutre le Roi d'Angleterre. 400. ont de la joye de la retraite de Luxembourg. 410. font la Paix avec le Roi d'Angleterre. 412. attirent dans leurs interêts pluſieurs Princes. 415.
Holcht aſſiegé. 185. pris. *ibid.*
Hollac (le Comte d') diſtribuë de l'argent dans Strasbourg. 444.
Hongrie (le Roi d') prend le commandement de l'Armée. 67. aſſiege Ratisbonne, s'en rend Maître. *ibid.* Donavert lui ouvre ſes portes. *ibid.* ſe joint au Cardinal Infant. *ibid.* aſſiegent Nortlingue ſe rendent Maître d'une partie des dehors. 68.
Hopital (le Maréchal de l') Gouverneur de Paris dans

dans les interêts du Cardinal. 294. fait fermer les portes de l'Hôtel de Ville. 295.

Hoquincourt (le Marêchal d') assiege Gironne. 308. perd sa Cavalerie par un accident extraordinaire. *ibid.* embrasse le parti des Espagnols. 336. la raison de son mécontentement. *ibid.* reçoit un coup de Mousquet. *ibid.* sa mort. *ibid.*

Hostilités cessent. 239.

Hugenots envoient en Angleterre pour avoir du secours. 25. font pressentir le Duc de Bouillon. *ibid.*

Humieres (le Marêchal d') assemble des Troupes. 398. se broüille avec le Vicomte de Turenne. 412. est exilé. *ibid.* revient la Cour à condition. *ibid.* 413. joint le Prince de Condé, marche au secours d'Oudenarde. 429.

I.

Jalousie, le Marquis de Louvois à de la jalousie du Vicomte de Turenne. 351.

Januri petit fils du Conseiller Ferrand est tué. 295.

Imperiaux attaquent Heidelberg 69. se retirent à l'approche du Marêchal de la Force. *ibid.* se rendent Maîtres de la Ville. *ibid.* se retirent. 70. prennent Francfort. *ibid.* assiegent Mayence. 74. en levent le siege. *ibid.* coupent les Vivres au Cardinal de la Vallette. *ibid.* attaquent un Pont de Bâteaux, sont repoussez avec perte. *ibid.* 75. assiegent Satbruck. *ibid.* veulent reprendre l'Alsace. 191. decampent. 201. situation de leur Camp. *ibid.*

Inn, Riviere s'enfle en une nuict. 237.

Incredulité du Vicomte de Turenne au sujet de Mouches sorties de la Chasse de St. Genueric. 308.

Infan-

Infante, le Roi va au devant de l'Infante. 342.
leur entrée dans Paris. 343.
Infidelité du Duc de Lorraine. 288.
Joyeuse (le Duc de) Colonel Général de la Cavalerie, sa mort. 315.
Ile de France fertile en bleds. 298.
Iles de St. Honoré & de Ste. Marguerite prises par les Espagnols. 77.
Isſel passage de l'Isſel. 380. 381.
Italie, troublée par les Espagnols à recours à la France. 32. les affaires vont mal en Italie. 96. 97.
Ivree se rend aux Princes de Savoye & plusieurs autres Villes suivent cet exemple. 198.

K.

K*uthing*, Riviere. 265.
Konigsmark commande le Corps de reserve & fait remporter le Victoire à la Bataille de Lipsick. 164. avoit fait fortune par les armes. 198. se separe des François. 199. perd ses conquêtes en Boheme. 210. attire les Suedois qui s'étoient separez du Vicomte. 223. s'avance pour favoriser leur retraite. 224. entre en Boheme, surprend le petit côté de Pragues. 238.

L.

L*amboi* & *Hasfeld* enferment le Comte de Guebriant. 161.
Landrecies est assiegée. 83. prise. 84.
Langres (Evêque de) radouci par Mazarin. 240. fait que le Duc d'Orleans entre dans le parti des Princes. 259.
Ledigueres promet d'abjurer l'heresie, de retablir l'authorité Royale en Dauphiné. 13. se fait Catholique & est fait Connêtable. 24. 25. reflexion

flexion ſur ce changement de Religion de Lediguieres. *ibid.*
Leganes (le Marquis de) fait punir des Officiers. 103. tombe malade. 104. priſe de Verceil. *ibid.* attaque la Vallette dans ſes lignes, eſt repouſſé. 112. eſt battu. 124. ſe remet en Campagne. 125. s'approche des lignes. 127. veut paſſer le Pô à Montcallier. *ibid.* veut avoir le Comte d'Harcourt par famine. 129. le Prince Thomas le ſollicite à le ſecourir. *ibid.* attaque les lignes des François. 129. 130. eſt repouſſé. *ibid.* fait tenir de la farine aux aſſiegés par une voye extraordinaire. 131. convient d'attaquer le Valentin 133. deſſein manqué. *ibid.* perd l'eſperance de ſecourir Turin, ſe retire. 135.
Leopold (l'Archiduc) va au ſecours de Brin, 162. 163. échoüe devant Olmutz & Groſlawgaw. *ibid.* défaite de l'Archiduc. *ibid.* 164. va au ſecours de la Baviere. 204. pourſuit le Vicomte de Turenne & le Maréchal de Grammont. *ibid.* reprend les Places perduës. *ibid.* commande une belle Armée en Flandres. 218. fait mine de vouloir entrer en France 227. manque de ſurprendre Courtrai. 228. prend Courtrai & Ettere. 229. aſſiege & prend Lens. *ibid.* 230. eſt defait à la Bataille de Lens. *ibid.* confere avec le Vicomte de Turenne. 253. entre en France, ſe retire. 254. eſt battu par le Maréchal du Pleſſis. 255.
Lerida aſſiegé. 217.
Leſſé [le Comte de] Capitaine des Gardes de Walſteim entreprend de l'aſſaſſiner. 63.
Lettre de l'Electeur Palatin au Vicomte de Turenne. 437. du Vicomte de Turenne à l'Electeur en reponſe. 439. 440. au Magiſtrat de Strasbourg pour demander paſſage. 444. l'Empereur Envoye des Lettres au même ſujet. 444.

Liberalité anime le Soldat.. 80.
L'Isle assiegée, Capitule. 349.
Longueville [la Ducheſſe de] ſe retire à Stenai. 251. ſacrifie le Vicomte de Turenne à la Mouſſaye. 252. donne ſes pierreries pour lever des Troupes. *ibid.* ſuit la Princeſſe de Condé. 270.
Longueville [le Duc de] eſt arrêté. 250. 251. eſt delivré de priſon. 260. 261. eſt Gouverneur de Normandie. 262. le Peuple va au devant des Princes. *ibid.*
Longueville [le Duc de] ſon imprudence. 381. ſa mort. 382. deſcendoit du Comte de Dunois. *ib.* laiſſe un fils de la Maréchale de la Ferté. 383.
Lorges [le Comte de] quitte le Prince de Condé. 330. eſt fait Maréchal de France. 359. annonce au Vicomte que les ennemis decampoient. 454. a conteſtation avec le Marquis de Vaubrun pour le commandement. 465. l'Armée a plus de confiance en lui qu'en l'autre. *ibid.* retraite de l'Armée. *ibid.* 466. s'empare d'Altenheim. *ibid.* contraint les ennemis aprés un rude Combat à repaſſer la Cheutre. 466.
Lorraine [le Duc de] fait ſa Paix. 46. demande un ſaufconduit au Roi. 49. fait ſon Traité. *ibid.* dans les interêts du Comte de Soiſſons. 136. enleve une partie de nos quartiers. 168. eſt aimé de ſes Peuples. 197. dans l'Interêt des Princes. 252. eſt gagné par la Cour. 288. ravage le Païs. 289. eſt renvoyé hors du Royaume. *ibid.* revient en France. 299. propoſe d'entrer en France. 415. ſe jette du côté du Palatinat. 430. ſe retire du côté du Nekre. 431. ſe jette dans Sintzeim. 432. le paſſe à Hailbron & à Wimphen. 434. ſentiment du Duc de Lorraine. 443. 444. s'avance juſques à Remiremont & à Eſpinal 452. ſe retire. *ibid.* loüe le Vicomte de Turenne. 454. attaque le Maré-

Marêchal de Crequi. 467. defait l'Armée du Marêchal de Crequi. *ibid.* prend Treves. *ibid.*
Lorraine [le Prince François Duc de] abandonne les Eſpagnols. 320.
Lorraine (le Duché de) pillée & ravagée. 139.
Loüis XIII. declare la Guerre aux Hugenots. 24. fin de cette Guerre. 25. force le pas de Suſe. 38. repaſſe les Alpes avec ſon Armée. *ibid.* part pour l'Italie. 40. paſſe les Monts, ſoûmet la Savoye à l'exception de Montmelian. 41. le Roi ſe remet en Campagne. 46. veut que le Duc de Boüillon ſe mette ſous ſa Protection. *ibid.* entre en Lorraine. 49. ſes remords ſur l'exil de ſa Mere. 73. fait preſent de mille Piſtoles au Vicomte & le fait Marêchal de Camp. 79. ſe reſout de ſecourir en perſonne la Ducheſſe de Savoye. 115. conſulte le Vicomte de Turenne. 116. veut donner le commandement des Troupes au Vicomte. 119. en eſt detourné. 120. ſentimens du Roi pour Richelieu. 141. arrive ſur la Frontiere. 149. s'avance en Rouſſillon. 151. ſa reponſe au Cardinal. 153. mort de Loüis XIII. 165.
Loüis XIV. âgé de quatre ans & demi ſuccede à Loüis XIII. 165. ſort de Paris. 242. va à Melun. 286. eſt ſpectateur du Combat de St. Anthoine. 291. ſe retire du Meſnil-montant. 293. ne fait point de reponſe ſur le Champ. 296. va à Ponthoiſe, y transfere le Parlement 298. veut que Mazarin ſoit dans ſon Caroſſe lorſqu'il entra dans Paris. 302. envoye ſes Medecins au Vicomte de Turenne. 323. ſa maladie, faillit à mourir à Calais. 324. 337. eſt à l'extremité, eſt remis entre les mains d'un Medecin d'Abbeville. 338. recouvre la ſanté. 339. ſon temperament amoureux eſt cauſe de ſa maladie. *ibid.* Mademoiſelle de Savoye lui plait. 340. ſa bonne foi. *ibid.* va au devant de l'Infante. 342.

leur entrée dans Paris. 343. eſt pouſſé à la Guerre. 345. 346. ſes Conquêtes. 349. veut faire arrêter un de ſes ſujets dans les Païs étrangers. 353. fait édifier un Château. 359. 360. ſe plaît dans cette Maiſon. *ibid.* veut que les grands faſſent bâtir des hôtels à l'entour. 360. fait preſent d'une Maiſon au Vicomte. *ibid.* en quoi conſiſte ſa grandeur. *ibid.* conſulte le Vicomte. 362. en veut aux Hollandois. *ibid.* medite une nouvelle guerre. *ibid.* 363. fait des alliances. *ibid.* 368. ſon bonheur. *ibid.* ſe plaint de certaines Medailles. 369. retarde les reſolutions de la Diete de Ratiſhonne. 371. ordonne à l'Ambaſſadeur de la Republique d'Hollande de ſortir du Royaume. 372. ordonne que le Vicomte de Turenne exerçât la charge de Général de ſes Camps & Armées. *ibid.* eſt à Cheval depuis le matin juſques au ſoir. 373. ſe rend devant Charleroi. *ibid.* 374. fait trois Sieges à la fois. 377. ſe retire. 391. a deſſein ſur Boiſleduc. *ibid.* paſſe de méchantes nuits. 397. dit qu'il iroit lui même faire lever le Siege de Charleroi. *ibid.* s'approche de Bruxelles, fait inveſtir Maeſtricht. 401. va en Alſace. 408. s'aſſûre de Treves. 409. ſe reſout à ne tenir pas la Mer, pourvoit à la ſûreté des côtes, commande le Ban & l'Arriereban. 414. attaque la Franche-Comté. 416. 417. fait équiper des Vaiſſeaux pour le ſecours des Meſſinois. 423. remet toutes choſes à la conduite du Vicomte de Turenne. 426 eſt touché de la mort du Vicomte de Turenne. 467. ordonne lui même ſa pompe Funebre, qu'il fut inhumé dans St. Denis. *ibid.*

Louvois (naiſſance de la fortune du Marquis de) 243. retablit la diſcipline dans les Troupes. 344. pouſſe le Roi à la Guerre. 345. 346. fait compoſer un Traité des droits de la Reine. *ibid.*

a de la jalouſie du Vicomte. 351. ſuit le Conſeil de Mr. le Tellier ſon pere. *ibid.* a des eſpions auprés du Prince de Condé & du Vicomte de Turenne. 364. ſe querelle avec Colbert en preſence du Roi. 365. ſe moque des raiſons du Vicomte. 389. nouveau ſujet de jalouſie. 428. eſt traité avec indifference. 455. va faire excuſe au Vicomte de Turenne. 457.

Luines [de] Gentilhomme de Provence s'inſinuë dans l'eſprit du Roi. 11. porte le Roi à ſe defaire du Maréchal d'Ancre. *ibid.* a la confiſcation des biens du Maréchal d'Ancre. 12. eſt en grande faveur. *ibid.* ſe fait donner l'épée de connêtable. 13. ſes deux freres ſont faits Ducs & Pairs de France. *ibid.* les enfans de l'un de ces freres ont pris le parti de l'Egliſe. *ibid.* la fille s'eſt fait relever de ſes vœux. *ibid.* (voyez Chaulnes) demande à la Ducheſſe de Boüillon qu'elle laiſſe entrer garniſon Françoiſe dans Sedan. 16. ſa mort. 24.

Lutzem Bataille de Lutzem. 59.

Luxembourg, Duché Femelle. 13. Ducheſſe de Luxembourg laiſſe tout aller ſous elle. *ibid.*

Luxembourg Bouteville, eſt envoyé à la Place du Marquis de Rochefort. 391. retraite de Luxembourg. 410. commet des Barbaries & des Cruautés inoüies à Bodegrave, Swammerdam, Nieurtbruk. 410. 411.

M.

Maeſtricht eſt inveſti. 401. Siege de Maeſtricht. 404. 405. mort du Gouverneur. *ibid.* Ouvrage à Corne de Maeſtricht ſaute avant que les François en fuſſent les Maîtres. 407. ſe rend par Capitulation. 408.

Maladie du Roi. 337. & ſuivant.

Manheim pris par les imperiaux. 185. Place forte

te par ſa ſituation. 435. l'Electeur Palatin s'y retire. *ibid.*
Mantoüe, priſe par ſurpriſe. 41.
Mantoue [le Duc de] meurt ſans enfans. 29. l'Empereur pretend être depoſitaire de ſes Etats, &c. *ibid.*
Mantoue [la Ducheſſe de] ſe declare contre la France. 105. fait retirer l'envoyé du Roi. *ibid.*
Marêchaux d'Hoquincourt & de la Ferté joignent le Vicomte. 312. s'egarent. 313. attaquent les lignes. 314. de Crequi & d'Humieres ſe broüillent avec le Vicomte. 412. ſont exilez, reviennent en Cour. *ibid.* 413.
Mareuil, Fontenai Ambaſſadeur de France à Rome rend ſuſpect le Duc de Guiſe. 225.
Marck [la Princeſſe de la] premiere femme du Marêchal d'Auvergne Duc de Bouillon. 1.
Marie de Medicis, partage l'authorité avec le Marêchal d'Ancre. 4. recherche le Duc de Boüillon. *ibid.* defend au Marêchal de penſer à l'Alliance du Comte de Soiſſons. *ibid.* en bonne intelligence avec les Eſpagnols. 26. eſt mécontente. 38. s'evade & ſe jette entre les bras des Eſpagnols. 46. ſe retire à Cologne. 73. meurt de chagrin & de miſere. 74.
Marſin renommé par ſa Trahiſon eſt bleſſé. 201. commande en Catalogne, embraſſe le parti du Prince de Condé. 277. eſt exclu de l'amniſtie. 350. va au ſecours de l'Ile. *ibid.*
Matthieu Mole, Preſident retourne vers la Reine. 233.
Maurice (le Comte) ſa prudence 18. fait mille Careſſes au Vicomte, lui fait prendre un Mouſquet. 26. n'oublie rien pour ſecourir Breda. 27. mort du Prince Maurice attribuée au chagrin. 28. Caractere de ce Prince & ſon éloge. *ibid.*

St. *Maur* maison de plaisance au Prince de Condé. 268.

Maxime, entre le mensonge & la verité il n'y a point d'autre parti à prendre qu'à demeurer dans le silence. 6. d'une petit souverain. 10. du Cardinal Mazarin. 186. 187. 189. 325.

Mazarin est employé dans les affaires d'Etat. 41. propose une surseance d'armes. 42. sujet du Roi d'Espagne. 43. est accusé de favoriser la France. *ibid.* empêche que les François & les Espagnols n'en viennent aux mains devant Cazal. *ibid.* entreprend d'accommoder le Prince Thomas avec le Roi. 135. premier Ministre de France. 172. songe à s'aquerir les généraux. 173. fait civilité au Vicomte. 176. gagne le president de Maisons. 189. ferme sa bourse & est abandonné. 190. plaintes contre Mazarin. *ibid.* envoye de l'argent en Italie. *ibid.* 207. est dans l'embarras. 196. abandonne le soin des affaires aux Princes du sang. *ibid.* ses craintes. 206. 233. ordonne aux Plenipotentiaires de ne retarder plus la Paix. 238. son humeur. 240. refuse le gouvernement d'Auvergne au Vicomte. *ibid.* desapprouve la conduite du Prince de Condé. 246. veut gagner le Vicomte. 247. fait des offres au Duc de Beaufort & au Coadjuteur. *ibid.* fait tirer sur le Carosse du Prince de Condé. 248. attire les Princes au Conseil. 250. confiance de Mazarin. 252. va joindre le Marêchal du Plessis, ordonne de combattre. 254. manque de conduite. 257. donne la permission de voir les Princes en prison. 258. va au Havre de Grace. 260. voit le Prince de Condé, delivre les Princes, est dans une posture de suppliant, sort du Royaume. 160. 261. 262. s'arrête à Liege. 277. revient en France. 278. recherche le Duc d'Orleans. 283. fait ruiner les maisons de

Meſſieurs du Parlement aux environs de Paris. 285. ſa tête eſt miſe à prix. *ibid.* eſt reſolu de bloquer Paris. 286. chagrin de Mazarin. 293. ſon affliction au ſujet de la mort de ſon Neveu. 294. Mazarin eſt dans le Caroſſe du Roi lorſqu'il entra dans Paris. 302. approuve la conduite du Vicomte. 304. oublie de recompenſer le Vicomte. *ibid.* lui donne le gouvernement du haut & bas Limoſin. 305. n'eſt pas ſans inquietude. *ibid.* 306. envoye du ſecours au Duc de Savoye. *ibid.* eſt outré contre le Prince de Condé. 310. prend confiance au Vicomte. 329. 330. deſtine une de ſes niepces à l'aîné de Meſſieurs de Boüillon. 340. s'abouche avec Dom Louïs de Haro. 341. ſa mort. 343.

Mazarins confondus avec les Frondeurs. 295. ſont expoſez à la fureur du Peuple. 295.

Mazeik & *Tongres* reçoivent garniſon Françoiſe. 377.

Mazels les deux Mazels enlevent un François en Suiſſe & l'amenent en France. 354.

Mecontentement général. 172. des Eſpagnols. 374.

Medaille qui pique ſenſiblement le Roi. 369. 370.

Medina Cæli (le Duc de) appelle en duel le Duc de Bragance. 117.

Mediſance au ſujet des niepces du Cardinal. 294.

Meſiance du Comte de Soiſſons. 88.

Melander, defaite de ſon Arrieregarde. 235. ſa mort. 236.

Mello (Franciſco de) commande l'Armée Eſpagnole. 160.

Merci (le Général) eſt tué. 202.

Meſintelligence entre le Prince Thomas & Leganez. 133. entre le Comte du Pleſſis & le Prince Thomas. 206.

Meſ-

Meſſinois ſe revoltent. 418. 422. 423. haïſſent les François. 424. la miſere augmente à Meſſine. *ibid.*
Milleraye [Marêchal de la] digne de ſa fortune. 83. prend Hedin. 107. tour d'addreſſe. 152. va en Italie. 216. aſſiege Portolongonne. *ibid.*
Miniſtere du Cardinal de Richelieu regretté. 207.
Miniſtres François different à ſe rendre Maîtres de Sedan. 17. cauſe des deſordres. 94. premier Miniſtre de l'Empereur mis en priſon. 399.
Mioſens [le Comte de] conduit les Princes de Condé, de Conti & le Duc de Longueville à Vincennes. 251.
Modene [le Duc de] leve le Siege de Cremone. 234. demeure ferme dans les interêts de la France. 321. leve le Siege de Pavie. 322.
Moderation & deſintereſſement du Vicomte de Turenne. 305.
Mombas va incognitò à Paris. 372. ſa trahiſon. 380. eſt arrêté. *ibid.*
Monnoye d'Hollande fait connoître l'état de cette Republique dans ſa naiſſance. 18.
Montal Gouverneur de Charleroi. 396. a ordre de ſe jetter dans Mazeik ou Tongres. *ibid.* paſſe au travers de l'Armée du Prince d'Orange, entre dans Charleroi. 397.
Montauban eſt fait priſonnier. 453. 454.
Montecuculli [le Comte de] oppoſé au Vicomte. 461. 462. dreſſe un Pont ſur le Rhin. *ibid.* jette du ſecours dans Offembourg. 463. eſt reſolu d'en venir à une bataille. 464.
Monterei (le Comte de) s'abouche avec le Prince d'Orange. 374. 375. laiſſe au Prince d'Orange la diſpoſition de toutes ſes forces. 395.
Montferrat, état des affaires dans le Montferrat. 99.
Montleri entre Paris & Eſtampes. 286.

Montmorenci (le Duc de) entre en Piemont. 41. defait le fils du Duc de Savoye. *ibid.* ſes exploits. 42. devient ſuſpect au Cardinal de Richelieu. 49. embraſſe le parti des grands contre le Cardinal. 51. va recevoir le Duc d'Orleans à la tête de la Nobleſſe. 53. va reconnoître l'Armée du Maréchal de Schomberg. 54. eſt bleſſé. *ibid.* ſon action temeraire. *ibid.* eſt pris Priſonnier. *ibid.* eſt conduit à Toulouſe. 55. ſa mort. *ibid.* laiſſe un tableau de grand prix au Cardinal. *ibid.* ſon éloge. 56.
Montmouth (le Duc de) ſe diſtingue au Siege de Maeſtricht. 406.
Montrond Place du Berri au Prince de Condé. 270. aſſiegé. 279.
Motthe (la) Houdancourt bat les Eſpagnols dans les defilez 150. acheve de les defaire. 151. Maréchal de France. 161. eſt fait Duc. 188. entretient la guerre en Catalogne. *ibid.* penetre dans l'Arragon. 189. eſt arrêté pour avoir été battu. 191. eſt declaré Lieutenant Général du Parlement. 243.
Mouches voyez chaſſe de St. Genuetic, ou Gironne. 308.
Mouſſaye (le Comte de la) creature du Prince de Condé eſt repouſſé. 201. la Mouſſaye commande dans Stenai. 252. eſt bien avec la Ducheſſe de Longueville. *ibid.*
Mourir, plus glorieux de mourir les armes à la main que de langueur. 129.
Mutinerie de quelques Soldats. 453.

N.

Nerden assiegée, prise. 410.
Naples revolte de Naples. 225. 317.
Nemours [le Duc de] rival du Prince de Condé. 244. ses intrigues en faveur des Princes. 257. commande une partie des Troupes du Prince de Condé 279. division entre lui & le Duc de Beaufort. *ibid.* 280. combat avec valeur & reçoit plusieurs coups dans ses Armes. 292.
Nevers [le Duc de] obtient l'investiture des Etats de Mantoüe. 43. la mort procedée de celle de son fils aîné. 99.
Nice & Ville-Franche se rendent aux Princes de Savoye. 113.
Nimegue prise. 384. nommée pour reprendre les Conferences de Cologne. 458.
Nort [les Couronnes du] prennent parti dans la guerre. 414.
Novion [le President de] fait des brigues contre le Gouvernement. 173.

O.

Officiers en Corps demandent la liberté de Rose & leur congé. 222. de l'Armée du Vicomte deputent à Mazarin. 241.
Ognate (le Comte d') Ambassadeur d'Espagne fait resoudre l'Empereur à faire assassiner Walstein. 62.
Omer (St.) assiegée 95. les Espagnols jettent du secours dans la Place. *ibid.* y font entrer un nouveau secours. *ibid.* forcent un quartier & secourent la Place. *ibid.*
Orange (le Prince d') assiege Maestricht. 53. prend Breda. 90. intercede pour le Duc de Boüillon. 159. leve le Siege de Hulst. 198.

dans l'interêt de la France. 207. leve le Siege de Venlo. 210.
Orange [le Prince d'] donne ordre à toutes choſes. 376. 377. 379. fait arrêter Mombas. 380. envoye des Troupes à Muiden. 385. eſt declaré Gouverneur du Païs & Amiral. 390. fait lâcher les écluſes. 391. forme un deſſein ſur Charleroi. 395. donne la chaſſe au Duc de Duras. 396. feint d'aſſieger Tongres. *ibid.* ſe retire de devant Charleroy. 398. ſe joint à Montecuculli. 411. aſſiege Bonne, la prend. 412.
Orbitelle aſſiegée. 215. les Eſpagnols vont au ſecours de cette Place, forcent les Lignes du Prince Thomas. 216.
Orleans (le Duc d') ſe retire en Lorraine, s'accommode avec le Roi. 39. épouſe la fille du Duc de Montpenſier. 44. la Ducheſſe d'Orleans meurt en couche. *ibid.* le Duc ſe retire à Orleans. 45. paſſe en Bourgogne, dans la Franche Comté, épouſe la Princeſſe Marguerite de Lorraine. *ibid.* ſe retire à Bruxelles. 46. entre en France. 53. ſollicite en vain ceux de Dijon. *ibid.* paſſe en Languedoc y eſt bien reçû par le Duc de Montmorenci. *ibid.* s'amuſe à la debauche. *ibid.* 54. offre de reconnoître ſa faute. 55. quitte les Eſpagnols. 73. reprend Roye. 77. aſſiege Corbie. *ibid.* le Roi s'y rend & pourquoi. *ibid.* le Duc d'Orleans ſe retire à Blois. 81. fait demander au Vicomte ſon amitié. 87. Commande l'Armée de Flandres. 173. prend Gravelines. 174. 175. dependance dans laquelle le Cardinal ſemble entrer agrée au Duc. 196. prend le Fort de Mardik. 197. prend quelques Places. 198. ſe rend dans l'Armée du Prince d'Orange. 207. prend Courtrai. 208. prend Mardik. *ibid.* 209. s'en retourne en Cour. *ibid.* refuſe le commandement de l'Armée. 219. jure la ruine de Mazarin. 240. ſuit le parti de la Cour. 242. & pour-

pourquoi. *ibid.* 243. pardonne le Prince de Condé. 249. se laisse gagner par le Coadjuteur. *ibid.* & 250. embrasse le parti des Princes. 259. n'agit que par les mouvemens de l'Evêque de Langres. *ibid.* fait du bruit de ce que la Reine songe à faire revenir Mazarin. 266. 267. est bien avec le Prince de Condé. *ibid.* la Duchesse d'Orleans irrite le Duc contre le Prince de Condé. *ibid.* arrête le cours de la querelle entre le Duc de la Rochefoucaut & le Duc de Brissac. 273. prend le parti du Prince de Condé. 274. tache à gagner le Duc de Boüillon & le Vicomte. *ibid.* 275. 276. incapable de garder un secret. 283. 284. rompt le traité avec Mazarin. 285. trop mepriſé pour être craint. 301. va au devant du Roi, se retire à Blois. 303. épouse la fille de l'Electeur Palatin. 368.

Orleans [la Duchesse d'] Henriette Stuart, passe en Angleterre. 367. reussit dans sa Negotiation. *ibid.* prétend aux plus tendres affections du Roi. *ibid.* est empoisonnée dans un Verre d'eau de Chicorée. *ibid.* son corps est ouvert. 368. caractere de cette Princesse. *ibid.*

Orleans [Mademoiselle d'] fille ainée du Duc d'Orleans, veut voir l'Armée du Prince de Condé. 287. se fait ouvrir la Bastille. 293. pointe le Canon contre l'Armée du Roi. *ibid.*

P.

Paix de Munster. 238. des Pirenées. 341. d'Aix la Chapelle. 353.

Palais Cardinal, aujourd'hui le Palais où demeure le Duc d'Orleans. 140.

Pape [le] veut moyenner un accommodement. 41. veut procurer la Paix. 91.

Parlement, mécontentement des Parlements. 136.

136. de Paris d'une grande consideration dans le Royaume. 172. rejette l'édict sur les Cours Souveraines. 228. depute à la Reine. 233. enjoint par arrêt à Mazarin de sortir du Royaume. 234. redouble ses arrêts contre Mazarin. 241. 243. demande du secours à l'Archiduc. *ibid.* *ibid.* demande un saufconduit pour des Deputez. 245. renvoye le Heraut d'Armes & pourquoi. *ibid.* s'accommode avec la Cour. 246. donne des arrêts contre Mazarin. 259. pour la liberté des Princes. *ibid.* 260. est opposé à Mazarin. 270. au plus haut point de sa grandeur 271. voit son authorité mepriſée. 272. 273. met la tête de Mazarin à prix. 285. le Parlement songe à rentrer dans l'obeissance. 296. ses raisons. *ibid.* Envoye des Deputez au Roi. *ibid.* le Parlement & le Peuple prennent pour exemple le Parlement d'Angleterre. 299.

Paris, sedition dans Paris. 231. 232. ne veut pas laisser entrer les équipages du Prince de Condé, ouvre ses portes au Prince de Condé. 293. sedition dans Paris. 295. rentre dans l'obeissance. 301. Peuple de Paris fort inconstant. 253. Parisiens abandonnent le Prince de Condé à la premiere decharge. 287.

Paroles remarquables. 86. parole remarquable sur le mariage du frere de l'Electeur de Bavieres avec une fille du Duc de Boüillon. 348. d'un Capitaine Espagnol. 403.

Perpignan [blocus de] converti en Siege. 150. 151. est attaqué avec vigueur aprés le depart du Roi. 154. sa prise. 156. rempli de confusion. 419.

Persan [le Marquis de] commande dans Montrond. 279.

Pertus, passage. 199.

Philisbourg, assiegé. 180. sa prise. 181. trahi-

ſon découverte. 185. factions dans Philisbourg. 185.
Picolomini fait une merveilleuſe reſiſtance à la Bataille de Lutzem. 60. refuſe d'aſſaſſiner Walſteim. 62. 63. eſt fidelle à l'Empereur. *ibid.* empêche le Siege d'Aveſnes. 88. n'arrive pas à tems pour ſecourir la Capelle. 89. joint l'Archiduc. 163. s'oppoſe au Duc d'Orleans. 175. 208. eſt attiré par le Prince d'Orange. *ibid.*
Pimentel propoſe le mariage de l'Infante avec le Roi. 340. convient de la Paix en général avec Mazarin. 340.
Piombin aſſiegée, priſe. 216.
Pleſſis (le Comte du) Lieutenant Général du Prince Thomas. 173. arrête le Duc de Roüillon. 156. aſſiege Roſes. 205. va en Italie. *ibid.* eſt fait Maréchal de France, mepriſe les commandements du Prince Thomas. 206. le Maréchal du Pleſſis ſuit l'Archiduc. 254. defaite de l'Archiduc & du Vicomte. 255. le Maréchal du Pleſſis devant Mouzon. 307. priſe de Mouzon. 309.
Plaintes des grands & du Peuple. 136.
Politique du Prince de Condé. 190.
Portolongonne pris par la Milleraye. 216.
Portugal, revolte du Portugal. 116. les Portugais ſoûtiennent que le Roi d'Eſpagne n'eſt qu'un Uſurpateur. *ibid.* leurs raiſons. *ibid.*
Pour-parlers de Paix renoüez. 42.
Prêtres tiennent des diſcours ſeditieux pendant le Siege. 408.
Princes, vivent en bonne intelligence. 71. de Savoye prennent les Armes. 106. ont commerce avec le Comte d'Harcourt. 123. état des Princes du ſang. 141. Princes de Condé & de Conti broüillés pour amourettes. 242. ſont transferés à Marcouſſis. 253. & ſont conduits

au Havre de Grace. *ibid.*
Procez entre le Prince de Condé & le Comte de Soiſſons. 2.
Promeſſes des Eſpagnols au Prince de Condé. 310.
Prudence du Vicomte de Turenne. 179. prudence & moderation du même. 182. prudence du même. 325. 326.
Puilaurens (le Duc de) meurt à la Baſtille. 120.

R.

Rabenhault, aſſiege Graves. 429.
Raccommodement platré du Duc de Beaufort & le Coadjuteur avec le Prince de Condé. 278.
Rambures (le Marquis de) eſt tué aux approches de la Capelle. 88.
Rantzau Colonel ſe jette dans St. Jean de Laune. 78. Gouverneur de Dunkerque. 229. attaque Sfrondate dans ſes retranchements. 230. aſſiege Furnes. *ibid.*
Rees ſe rend au Prince de Condé. 378.
Recompenſe gagne les cœurs principalement des François. 78.
Reflexion. 24. 46. ſur la mort de Guſtave. 56. au ſujet du Cardinal. 115. 118. 365. ſur la conduite du Vicomte au ſujet de Mr. de Louvois. 457. 458.
Reine Mere, voyez Marie de Medicis, Reine Mere remet le commandement des Armées aux Princes. 165. eſt allarmée. 168. ſa conduite. 169. eſt ſatisfaite de la conduite du Vicomte 186. lui envoye deux mille Louïs d'Or. *ibid.* fait arrêter ceux du Parlement qui lui ſont ſuſpects. 231. eſt outrée, cede au tems. 260. feint d'être ſatisfaite du Prince de Condé. 265. veut s'aſſûrer du Vicomte. *ibid.* 266. ne menage pas le P. de Condé. *ib.* a de la joye que le

le Vicomte ſoit dans ſes interêts. 269. Envoye le Marêchal de Grammont au Prince de Condé. *ibid.* ſa conduite. 271. deſire le retour de Mazarin. 277. envoye de l'argent pour lever des Troupes. *ibid.* donne un Edict pour interdire le Miniſtere aux Cardinaux. *ibid.* donne le commandement de l'Armée au Comte d'Harcourt. 278. s'en va à Poitiers avec le Roi *ibid.* eſt extrememement affligée. 338. attribuë la maladie du Roi à ſon temperament amoureux. 339. mene le Roi à Lion. 340. ſa mort. 345.

Religieuſe met le feu à ſon convent pendant le Siege de Maeſtricht. 407. met le feu à ſon convent pour une ſeconde fois. 408.

Religieux prennent de la paille. 295.

Remonſtrances de la Ducheſſe de Boüillon aux Miniſtres François. 17. du Vicomte au Marêchal de la Force. 66. du même au Duc d'Anguien. 199. du même au Duc de Boüillon. 274. 275. 276. du Coadjuteur à la Ducheſſe d'Orleans. 284.

Renel (le Marquis de) eſt detaché par l'Evêque de Munſter joint le Vicomte. 393.

Reponſe judicieuſe du Vicomte. 49. 87. du Cardinal au Comte de Fieſque. 112. du Vicomte ſur la propoſition de mariage que lui fit faire le Cardinal. 141. d'un Officier au Marêchal de Guebriant. 168. du Vicomte ſage Reponſe. 214. du même au compliment de Mr. de Louvois. 457.

Reſident du Roi (le) à Strasbourg donne avis de ce qui s'y paſſe. 444.

Retraite du Duc de Luxembourg donne de la joye à la Hollande. 410. de l'Armée. 465. 466.

Revolte du Portugal. 116. de la Catalogne. 117. de Naples. 225. 317. dans le Perche & la Nor-man-

mandie. 337. des Meſſinois. 418. 422. 423. en Bretagne. 461.
Rhinfeld, priſe de Rhinfeld. 98.
Rhimbergue ſe rend ſans coup ferir. 378.
Richelieu Armand du Pleſſis Evêque de Luçon entre en credit auprés du Roi. 25. diſſimule ayant des affaires dedans & dehors le Royaume. 29. aſſiege la Rochelle. 30. entreprend de faire une Eſtacade dans la Mer pour empêcher l'entrée & la ſortie des Vaiſſeaux. *ibid.* fait defendre l'entrée du Royaume à Bouquinkan. *ibid.* les raiſons. *ibid.* eſt l'ame des affaires. 32. 78. renvoye les Ambaſſadeurs d'Italie & leur promet un prompt ſecours. 33. part avec l'Armée. 39. uſe de menaces envers le Duc de Savoye. 40. eſt dans une grande colere, veut ſurprendre le Duc, prend la Ville de Pignerol & enſuite la Citadelle par capitulation, ravage le Marquiſat de Saluces. *ibid.* envoye à Ratisbonne pour remontrer le droit du Duc de Nevers. 43. ne veut pas rendre Pignerol. 44. empêche les mouvements en Bourgogne. 45. favoriſe l'evaſion du Duc d'Orleans. 46. ſonge à ſuſciter des affaires à la Maiſon d'Autriche. 49. 50. reunit les Proteſtans, leur donne un chef. *ibid.* ſes craintes. *ibid.* 51. exige des baſſeſſes des grands. *ibid.* ſes remontrances au Roi. 55. envoye de l'argent pour s'aſſûrer des chefs. 61. propoſe le Duc de Longueville pour commander l'Armée. *ib.* Envoye de l'argent à Weimart. 69. 98. eſt en colere contre les Hollandois. 73. joüe les Suedois & le Duc de Weimart. 79. offre une de ſes niepces en mariage au Comte de Soiſſons. 81. fait obſerver le Duc de Boüillon & le Comte de Soiſſons. 82. 110. raiſons de cette conduite. 82. recherche l'amitié du Vicomte. 87. fait de nouvelles propoſitions au Comte de Soiſſons & au Duc de Boüillon. *ibid.* 88. ne

88. ne veut pas reconnoître le ſucceſſeur de l'Empereur. 91. entretient la guerre pour avoir la Paix dans le Royaume. 94. ſe defie de la Ducheſſe de Savoye. 96. craint qu'il ne s'éleve quelque faction dans l'Etat. 97. eſt joyeux de la Victoire du Duc de Weimart. 98. 99. promet plus qu'il ne peut tenir. 107. les affaires d'Italie l'inquietent. 112. veut que la Ducheſſe lui remette ſes Places. 113. prefere la guerre à la Paix. 115. a part à tous les évenemens de l'Europe. *ibid.* 118. profite de la victoire des Hollandois ſur les Eſpagnols. 117. renvoye ſatisfaits les Deputez de Catalogne. 118. fait de propoſitions à la Ducheſſe de Savoye. 119. fait obſerver le Vicomte. *ibid.* craint le Comte de Soiſſons & le Duc de Boüillon. 133. decouvre qu'ils ont traité avec l'Eſpagnol. *ibid.* 134. donne ordre au Maréchal de Chatillon de donner combat. 137. veut donner une de ſes niepces au Duc d'Anguien. 139. veut mettre le Prince de Condé dans la dependance. *ibid.* ſes pretextes. *ibid.* fait mechant viſage au Prince de Condé. 140. lui fait bon viſage un moment aprés. *ibid.* n'eſt pas aimé du Roi. 141. met auprés du Roi Cinq-mars. 142. crainte de Richelieu. 146. eſt reſolu d'attaquer le Rouſſillon. 147. envoye du ſecours aux Catalans & le Duc de Boüillon en Italie. *ibid.* 148. decouvre par hazard les deſſeins du Duc d'Orleans. *ibid.* s'arrête à Narbonne. 152. ſe retire à Taraſcon. 153. & pourquoi. *ibid.* moyen dont il ſe ſert pour ſe retablir dans l'eſprit du Roi. *ibid.* ſe remet en faveur. 154. recouvre l'original du traité fait en Eſpagne. 155. pardonne rarement. *ibid.* ſe tient dans une grande reſerve avec le Vicomte. 156. accorde une demi-heure de converſation au Vicomte. 157. ſon humeur. 158. 159. veut

que

que le Prince d'Orange intercede pour le Duc de Boillon. *ibid.* veüe de Richelieu. 160. ne neglige pas les affaires de Flandres. *ibid.* continuë de donner des pensions aux Suedois. 162. sa mort. 165.
Rochelle (Siege de la) resolu. 29. 30. sa situation. *ibid.* Rochellois reduits aux dernieres extremitez. 31. leur resolution. *ibid.* se rendent. 32. prise de la Rochelle a élevé l'authorité Royale. *ibid.* 82.
Rochecourbon (le Marquis de la) tue en duel un Neveu du Vicomte. 347.
Rochefort avertit le Prince de Condé. 140.
Rochefort (le Marquis de) est Envoyé à Utrecht. 385. ses fautes. *ibid.* demeure trois semaines devant Treves. 409.
Rochefoucaut (le Duc de la) appaise le trouble. 272. insulte le Coadjuteur en plein Parlement. *ibid.* est blessé, perd la veüe. 292.
Rocroi, assiegé par le Comte de Fontaines. 166.
Rohan (le Duc de) s'empare de la Valteline. 90. est chassé des postes qu'il occupoit. *ibid.* est Gouverneur de l'Anjou & affectionné au Prince de Condé. 276. differe de se declarer. 278. se declare pour le Prince. *ibid.* est reduit à son devoir. *ibid.* mécontent du P. de Condé. 284.
Roi, voyez Louïs.
Roye [le Comte de] persiste dans sa Religion. 358. 359. est fils du Comte de Roussi. 358.
Rose [le Colonel] rend compte au Vicomte du dessein des ennemis 193. est blamé. 195. n'aime pas le Vicomte 221. debauche les Suedois qui servoient dans l'Armée du Vicomte. *ibid.* est arrêté. 122.
Roses, entrée en Catalogne. 341.
Rotwiel est assiegé, Capitule. 168.
Roussi [le Comte de] veut tuer son Palfrenier. 19. sa surprise. *ibid.* offre son cheval au Vicomte de

de Turenne. 20. convient de le joüer. *ibid.* &c.
Ruiter oblige les flottes Angloiſes & Françoiſes de ſe retirer dans leurs ports. 387.

S.

Savelli [le Duc de] accourt au ſecours de Rhinfeld. 97. bat le Duc de Weimart, le pourſuit. *ibid.* eſt defait. 98. abandonne Jean de Wert. *ibid.*
Saverne eſt aſſiegée. 79. 80. eſt emportée avec le Château. 81.
Savoye [le Duc de] trop foible pour defendre les paſſages d'Italie. 38. ſe prepare à fermer les paſſages. 39. avoit promis de donner des Troupes & des Vivres au Roi. 40. eſt averti que Richelieu le veut ſurprendre dans Rivoli. *ibid.* ſon Païs eſt ravagé. *ibid.* leve le maſque. *ibid.* le Prince de Savoye eſt defait au combat de Veillane. 41. 42. eſt mis en fuite. *ibid.* ſa mort. *ibid.* ſon caractere & ſon éloge. *ibid.*
Savoye [le Duc de] declare qu'il porteroit ſes armes contre ceux qui n'accepteroient pas la Paix. *ibid.* conſiderations du Duc de Savoye. 44. prend le parti de la France. 91. maxime du Duc. *ibid.* ſa mort. *ibid.*
Savoye [la Ducheſſe de] fort embarraſſée. 92. a recours au Roi de France. *ibid.* depêche Couriers ſur Couriers au Roi. 94. écoute quelques propoſitions des Eſpagnols. 96. eſt d'une humeur craintive. 100. a de la confiance au Vicomte. 101. demande un ſecours proportionné à ſon beſoin. 106. ſes plaintes. *ibid.* affliction de la Ducheſſe. 108. envoye ſon fils & ſes ſœurs dans la Citadelle de Montmelian. 109. ſa reſolution. *ibid.* eſt expoſée à une nouvelle per-

perſecution. 113. ſe ſauve en chemiſe dans la Citadelle. 114. va trouver le Roi à Grenoble. 118. eſt ſurpriſe des propoſitions du Cardinal. *ibid.* 119. ſe retire contente. *ibid.* ne peut pas arrêter le Comte d'Harcourt. 143. s'addreſſe au Vicomte. *ibid.* va à Lion avec ſa fille trouver le Roi. 340.
Savoye [Mademoiſelle de] plait au Roi. 340. tache d'employer ſes charmes pour retenir le Roi. *ibid.*
Saxe (le Duc de) prend Lipſik. 62. traite avec l'Empereur. 69.
Saxe (Albert Duc de) va trouver Walſteim. 63. eſt arrêté. *ibid.*
Saxe-Lawembourg (le Duc de) eſt defait. 162. ſa mort. *ibid.*
Saxons abandonnent Ratisbonne. 59.
Sclang (le Colonel) commande l'aile gauche des Suedois à la Bataille de Lipſik, eſt tué. 164.
Sedition. 231. 232. 295. 461.
Senef. 429.
Sentimens du Roi pour Richelieu. 141.
Serenade, le Gouverneur de Lerida rend ſa Serenade au Prince de Condé. 218.
Schomberg (le Maréchal de) entre en Piemont. 41. eſt envoyé en Languedoc. 53. le Duc de Montmorenci eſt pris Priſonnier à l'action de Caſtelnaudary. 54. eſt affligé du malheur du Duc de Montmorenci. *ibid.*
Schomberg (le Duc de) a le commandement de l'Armée avec la Milleraye. 154. aſſiege Tortoſe. 234. commande l'Armée dans le Rouſſillon. 418. couvre Coüillioure. 421. entre dans le Lampourdan. 461.
Sintzeim. 432. ſa ſituation. *ibid.* combat. *ibid.* 433. 434.
Sobre, Château, eſt attaqué par le Vicomte. 84. les Païſans qui l'occupoient ſe defendent en deſeſperez.

perez. 85. on fait un grand butin. *ibid.* exemple de la continence & de la generosité du Vicomte. 85.
Soissons [le Comte de] veut faire declarer le Prince de Condé bâtard. 2. écoute quelques propositions que lui fait faire le Maréchal d'Ancre. 4. marche à la tête d'une Armée. 77. previent les ennemis. *ibid.* se broüille avec le Cardinal, se retire à Sedan. 81. rejette avec hauteur la proposition de mariage que lui fait faire le Cardinal, le menace de lui faire donner les Etrivieres. *ibid.* on lui fait de nouvelles propositions. 87. 88. sujet de sa mefiance. *ibid.* on lui offre des conditions avantageuses. 110. action genereuse du Comte de Soissons. *ibid.* 111. le Comte de Fiesque lui envoye un homme pour lui offrir ses services. 112. grossit ses Cabales. 118. attire le Duc d'Elbœuf & le Marquis du Bec. 133. traite avec l'Espagne. 134. entre dans le Royaume à la tête d'une Armée. *ibid.* defait le Maréchal de Chatillon. 137. mort du Comte de Soissons. *ibid.* son Caractere & son éloge. 138. la Maison de Soissons tombée en quenoüille. 139.
Soldats (nouveaux) ont peur de leur ombre. 80.
Sompuis auprés de Rhetel. 254.
Songe de la Duchesse de Boüillon la nuit qui precéda son accouchement. 7.
Souches (le Comte de) joint le Prince d'Orange. 427.
Spinola fameux Capitaine va en Italie. 38. fait oublier au Duc de Savoye le peril où il avoit été. 39.
Sterilité, Dieu envoye deux Garçons au Roi aprés une longue Sterilité de la Reine. 142. grand malheur pour les honnêtes gens. 346.
Suede (le Roi de) étend ses conquêtes jusques au Rhin. 50. n'est pas content de la deputation du Roi.

Roi. 52. l'Empereur eſt conſeillé de lui oppoſer Walſteim. 56. eſt au milieu des Etats du Duc de Baviere. 57. accourt au ſecours de Nuremberg. 58. attaque Walſteim dans ſon Camp. 59. le combat eſt fort opiniatré, les Suedois ſont repouſſez avec perte. *ibid.* perdent courage & ſont chaſſez de la Baviere. *ibid.* va au ſecours de Lipſick. *ibid.* Bataille de Lutzem. *ibid.* fait pleyer l'aile gauche des ennemis. 60. eſt bleſſé d'un coup de Piſtolet. *ibid.* reçoit un coup de Mouſquet dans les reins. *ibid.* les Suedois demeurent Maîtres du Champ de Bataille. 61. éloge de Guſtave Roi de Suede. *ibid.* ſon caractere. *ibid.*

Suede (le Roi de) offre ſa mediation. 400. ſa mediation eſt acceptée. 401.

Suedois, aſſiegent Coblents. 52. ont le courage abattu. 59. leur conſternation. 61. la plûpart des Princes abandonnent les Suedois. 162. prennent Schewits Olmutz. *ibid.* aſſiegent Brinn. *ibid.* levent le Siege. 163. ſont reſolus de donner Bataille. *ibid.* aſſiegent Lipſick. *ibid.* defont l'Archiduc. 164. prennent Lpiſick. 167. exploits des Suedois. 195. ſont mecontents. 97. 98. 220. prennent les armes & ſe ſeparent de l'Armée du Vicomte. 222. ſe joignent à Konigſmark. 224.

Strasbourg, ne veut écouter aucune propoſition des François. 404. promet d'être neutre pendant la guerre. 409. on met le feu au Pont de Strasbourg. *ibid.* la populace ſe ſouleve. 445. envoye des Deputez au Vicomte. 454. rentre dans la neutralité. 462.

Stratageme du Vicomte. 300. du même. 350. 451. &c.

Stuart (Henriete) voyez. Orleans, Ducheſſe.

Suiſſes font une deputation au Vicomte. 220. les Cantons Suiſſes conſentent que le Roi s'empare de

re de la Franche Comté. 416.
Surintendant (le) des Finances eſt arrêté. 343. ſes deſſeins. 343. pourquoi detenu en priſon. 345.
Supercherie des François. 43.

T.

T*Avanes* (le Comte de) amene au Prince de Condé les Troupes du Roi. 277.
Temperament, le Roi d'un temperament amoureux. 339.
Terragone priſe par les Eſpagnols. 189.
Thoiras dans Cazal. 38. manque de tout. 39.
Thomas Prince de Savoye commande l'Armée des Eſpagnols. 71. veut empêcher la jonction des Troupes Françoiſes avec le Prince d'Orange. *ibid.* attend de pié ferme les François, les combat, eſt contraint de ſe retirer. 72. va dans les Etats du Duc de Savoye. 91. marche contre Turin. 108. marche du côté du Montferrat, prend Montcalve. 109. a intelligence dans Villeneuve d'Aſt, Aſt lui ouvre ſes portes. *ibid.* s'empare du Château & de la Ville de Turin. 114. ſollicite Leganes à le ſecourir. 129. rend la Ville de Turin. 135. la femme du Prince Thomas à Madrid 135. ſonge à changer de parti. 148. s'accommode avec le Roi. *ibid.* demande le Vicomte au Roi pour ſervir dans ſon Armée. 169. prend Villeneuve d'Aſt. *ibid.* leve le Siege de Final. 189. prend la Roque de Vigevane. 205. bat les Eſpagnols. 206. fait un tour à Paris. *ibid.* a l'eſprit aliené de nous. 226. a la charge de grand Maître. 309.
Tonneins [le Marquis de] eſt repouſſé de l'attaque d'un Baſtion. 66.
Thou [de] envelopé dans le crime de Cinqmars. 157.

157. eſt arrêté & traité comme complice. 158. eſt fils du Preſident de Thou qui dans ſon Hiſtoire avoit maltraité le Pere du Cardinal. *ibid.* ſa mort. 159.
Tortenſon, leve le Siege de devant Brinn. 210.
Tour (la) Gouverneur de Cazal s'aſſûre de quelques habitans. 123.
Traité du Duc de Boüillon avec la France. 159.
Tranchée ouverte avec les violons. 217.
Tranſfuge annonce à Montecuculli la mort du Vicomte. 464.
Tranſilvanie [le Prince de] occupe les forces de l'Empereur 175. ſes exploits. 195. fait ſa paix avec l'Empereur. 206.
Treve, entre la France & l'Eſpagne. 340.
Treves aſſiegée. 52. le Vicomte y court riſque de la vie. 53. le Roi s'aſſûre de Treves. 409. priſe de Treves. 467.
Trin, pris par les Eſpagnols. 112. pris par le Vicomte. 169. reconquis. 341.
Trivulce [le Cardinal] s'oppoſe à la Vallette. 103.
Troubles dans les Etats du Duc Savoye. 92.
Turin & le Château ſurpris. 114. Siege de Turin. 125. 126. 127. 128. & ſuivant, &c. reduit dans une grande extremité. 132.
Turquem abandonné. 453. les François s'en ſaiſiſſent, le defendent. 453.
Turenne, naiſſance d'Henri de la Tour Vicomte de Turenne. 6. grandes rejoüiſſances à ſa naiſſance. 7. eſt batiſé dans le Temple de Sedan. *ibid.* Henri de Naſſau fut ſon parrein. *ibid.* s'éleve avec peine, eſt en danger de perdre la vie par maladies. 8. eut toûjours peine à parler. *ibid.* écrivoit juſte & poliment, ſes lettres feroient honte à celles de Voiture. *ibid.* concevoit difficilement. *ibid.* caractere du Vicomte. 9. hait les Maîtres & les études, ſauve la vie à ſon Maître. *ibid.* n'a rien de grand ſur le viſage,

ſage eſt plûtôt laid que beau. 10. parle peu. *ibid.* la bonté de ſon naturel paroit à la mort de ſon Pere. 16. conſole la Ducheſſe. *ibid.* ſe rend bon homme de cheval 19. dompte un cheval fantaſque du Comte de Rouſſi. *ibid.* convient de le joüer contre cent Loüis, perd. 20. le Treſorier de la Ducheſſe lui refuſe de l'argent. *ibid.* ſon valet lui emporte un Diamant qu'il lui avoit donné pour vendre. *ibid.* prend plaiſir à lire la vie des grands hommes. 21. admire les actions d'Alexandre. *ib.* diſpute au ſujet de la verité de l'Hiſtoire d'Alexandre. *ibid.* querelle à ce ſujet, fin de cette querelle. 22. à l'âge de quinze ans eſt ſage, retenu & charitable. 23. exemple de ſa charité & generoſité. *ibid.* 24. part pour la Hollande, y eſt bien reçû par ſes oncles. 26. commence par le Mouſquet. *ibid.* eſt élevé à la charge de Capitaine. 33. ſes ſentiments. *ibid.* fait le ſervice avec aſſiduité. 34. conduite qu'il tient avec ſon Gouverneur. *ibid.* combat à côté de ſon frere. 36. eſt en peine de ſon frere. *ibid.* n'a pas le cœur Republiquain. 38. ſaluë le Roi. 45. en obtient un Regiment. 46. veut être garant de la fidelité de ſon frere. 47. ſa reponſe. 49. en exemple par ſa ſageſſe. 64. ſes remontrances au Marêchal de la Force. 66. attaque un Baſtion & y fait ſon logement. *ibid.* repouſſe les Imperiaux à l'attaque d'un Pont. 74. 75. ſoin du Vicomte pour les Soldats. *ibid.* revient ſur ſes pas. 76. eſt fait Marêchal de Camp. 79. diſtribuë de l'argent aux Soldats, eſt bleſſé. 80. la retraite du Comte de Soiſſons à Sedan le ſurprend. 81. 82. ſes craintes. *ibid.* montre exemple aux Soldats. 84. ſe rend Maître du Château de Sobre. 85. donne un exemple de ſa continence & de ſa generoſité. *ibid.* 86. eſt fort œconome. *ibid.* droiture de ſon ame. *ibid.*

87. prevoit des broüilleries dans l'Etat. *ibid.* conſeille de continuer le Siege de la Capelle. 88. 89. eſt envoyé en Italie. 94. trouve un billet ſur ſon aſſiete. 100. ſeconde bien la Vallette. 101. bat les Allemans, jette du ſecours & des Munitions dans Verceil. 102. profite de tout & ſur tout de l'indiſcretion de la Vallette à communiquer ſes deſſeins. 105. eſt pitoyable de ſon naturel. 108. a des ordres ſecrets. 109. conduit du ſecours & un Gouverneur dans Cazal. *ibid.* 110. eſt fait Lieutenant Général. *ibid.* eſt conſulté du Roi. 116. eſt obſervé. 119. le Roi lui veut donner le commandement de l'Armée. *ibid.* 120. mene l'Armée vers Cazal. *ibid.* fait beaucoup d'accuëil au Comte d'Harcourt. *ibid.* arrête les Eſpagnols. 121. 122. enfonce les Allemans, les pourſuit. 124. le Comte d'Harcourt demande ſeulement l'avis du Vicomte dans le Conſeil de Guerre. 126. va à Montcallier pour s'oppoſer à Leganez. 127. 128. eſt bleſſé. *ibid.* ne veut pas garder le lit. 130. mene un grand Convoi dans le Camp. 130. eſt dangereuſement malade. 134. ſes inquietudes. *ibid.* 135. ſe fait donner ſes habits, va trouver le Comte d'Harcourt. *ibid.* ſon affliction. 138. écrit au Roi & au Cardinal. *ibid.* ſa reponſe aux propoſitions qu'on lui fait. 141. aſſiege Yvrée. 143. 144. temoigne ſe contenter de ce que diſoit le Comte d'Harcourt pour ſa juſtification. 145. déloge les ennemis de deſſus les bords de la Doire. *ibid.* eſt envoyé en Rouſſillon. 148. eſt reçû avec froideur de la Milleraye. 149. fait ſon devoir. *ibid.* emporte l'épée à la main les forts du côté des Pirenées. *ibid.* ſentiment du Vicomte. 152. laiſſe couler les choſes. 154. ignore le commerce de ſon frere avec Cinqmars. *ibid.* eſt abandonné. 155. a ordre de ne quitter

ter pas l'Armée. *ibid.* va en Cour. 156. Envoye un Courrier à la Ducheſſe de Boüillon. 157. au Prince d'Orange. 159. ſert dans l'Armée du Prince Thomas. 169. feint d'entrer dans le Milanois. *ibid.* eſt fait Marêchal de France. 170. n'en veut point prendre la qualité. 173. ſes raiſons: *ibid.* vend ſa Vaiſſelle. 176. paſſe le Rhin. *ibid.* reuſſit dans ſon attaque. 178 ſa prudence. 179. met en fuite le Général Bek. 181. prend Worms, Mayence, Baccarach, &c. *ibid.* 182. blame ceux qui s'addonnent à la debauche. *ibid.* moyen dont il ſe ſervit pour la reprimer. 183. 184. conſerve ſes Conquêtes. 185. plaintes du Vicomte. 186. ſe degoute du Cardinal. 187. réponſe du Vicomte au Duc de Beaufort. *ibid.* ſuit le conſeil du Duc de Boüillon. 188. eſt obligé de ſe retrancher des choſes neceſſaires. *ibid.* ſon embarras. 191. va au ſecours de la Lantgrave de Heſſe. 192. pourſuit les Imperiaux. *ibid.* eſt ſurpris. 193. ſa retraite. 194. ſon affliction. *ibid.* ſe joint aux Suedois. 196. ſes remontrances. 199. defait l'aile droite des ennemis. 202. ſa Clemence. 203. à un Cheval de tué ſous lui. *ibid.* ſeul en Allemagne. 207. paſſe le Rhin à Weſel. 211. le Mein, le Nekre & la Leck. 211. 212. conſerve Aſchaffembourg, fait ſauter les autres Places. *ibid.* eſt aimé tendrement de ſes Troupes, eſt appellé le Pere des Soldats. *ibid.* entend les Soldats qui s'entretiennent de lui. *ibid.* correction faite à un Soldat. 213. prend Rhain. *ibid.* ſes exploits. 220 decouvre les brigues des Suedois. 221. 222. fait arrêter le Colonel Roſe. *ibid.* eſt dans un grand embarras. 223. attaque les Suedois. *ibid.* repaſſe le Rhin. 224. defait l'Arrieregarge de Melander. 235. s'empare de la Baviere. 237. prend la reſolution de paſſer en Autriche. *ibid.*

ibid. en eſt empêché, comment. *ibid.* prend le plaiſir de la chaſſe. 239. ſon bonheur. *ibid.* s'engage contre Mazarin. 240. ſe retire à Bruxelles. 241. revient en Cour. 246. ſe retire à Stenay, ſon Regiment de Cavalerie l'y va trouver. 251. devient amoureux de la Ducheſſe de Longueville. 252. ſentiment genereux du Vicomte. 253. veut delivrer les Princes. *ibid.* eſt trahi. *ibid.* 254. paſſe ſur le ventre à l'aile droite du Maréchal du Pleſſis. 255. eſt contraint de ſe retirer. *ibid.* eſt ſuivi, action hardie du Vicomte 256. rejoint l'Archiduc avec peine. *ibid.* eſt mal reçû du Prince de Condé. 263. eſt reſolu de n'embraſſer plus ſes interêts. *ibid.* épouſe Mademoiſelle de la Force. 264. diſſimule ſon chagrin. 278. a le commandement d'une partie des Troupes. 279. s'oppoſe au Prince de Condé. 281. attaque le Prince. 282. empêche que rien n'entre dans Paris. 286. 287. 298. ſurprend l'Armée ennemie. 287. aſſiege Eſtampes. *ibid.* en leve le ſiege. 288. Coroye le Duc de Lorraine. *ibid.* marche pour le combattre. 289. temporiſe. *ibid.* ſe hâte de joindre le Prince de Condé. 290. 291. Combat de St. Anthoine. *ibid.* fait ſonner la retraite. 293. va trouver le Roi. 294. complimente le Cardinal ſur la mort de ſon Neveu. *ibid.* eſt enfermé entre trois Armées. 299. ſa conduite eſt blamée, ſtratageme du Vicomte. 300. ſa moderation & ſon deſintereſſement. 305. Siege de Rhetel, ſa priſe. 306. 307. reçoit des ordres. *ibid.* ſon incredulité. 308. aſſiege Stenay. 310. laiſſe le Marquis Faber devant Stenay, ſa priſe. 311. attaque le Prince de Condé dans ſes lignes. 313. prend le Queſnoi. 314. eſt bien reçû du Cardinal. 315. demande la charge de Colonel Général de la Cavalerie. 316. le Roi l'en gratifie. *ibid.* ſa ſincerité,

cerité, ſa liberalité. *ibid.* 317. jette un convoi dans le Queſnoi. 318. ſaccage le Catelet. *ibid.* prend Landrecies. *ibid.* prend Condé. 319. St. Guilain. 320. eſt dangereuſement malade. 322. eſt regardé comme le premier homme de l'Etat & le ſeul Capitaine qu'on peut oppoſer au Prince de Condé. *ibid.* preuve de l'eſtime que le Roi en fait. 323. 324. donne des marques de convaleſcence. *ibid.* joye de la Cour, ſa Gueriſon. *ib.* prend la Capelle. 328. preſente le combat aux Eſpagnols. 329. aſſiege Cambrai. 330. 331. aſſiege & prend St. Venant. 334. le fortifie. 335. fait fondre ſa Vaiſſelle. 334. aſſiege & prend Dunkerque. 336. 337. ſes exploits. *ibid.* exerce la charge de Colonel Général 341. prend ſoin des Officiers de ſon Regiment. *ibid.* 342. eſt fait Marêchal Général des Camps & Armées du Roi. *ibid.* ſa Religion eſt un obſtacle à ſon avancement. *ibid.* a l'oreille du Roi. 343. tache d'étouffer les occaſions de la guerre. 344. perd ſa femme. 346. eſt Général ſous le Roi. 348. ne veut pas ſe ſervir de gens intereſſez. 355. aime Fiſica. 356. ſa conduite genereuſe. 357. ſe fait inſtruire. *ibid.* fait abjuration de ſa Religion. 358. vit dans une grande ſimplicité. 363. ſa bonté envers un de ſes Domeſtiques. 364. 365. ſe rend Maître de Nimegue. 384. ſoumet les Places qui ſont ſur le Vahal & ſur l'Iſſel. *ibid.* tâche de portet le Roi à faire la Paix avec les Hollandois. 389. va à la rencontre de l'Electeur de Brandebourg. 392. 393. le Marquis de Renel le vient joindre. *ibid.* abandonne la Campagne à ſes Troupes. 394. pourſuit l'Electeur. *ibid.* vit ſans faſte. 402. ſuit le Pere Bourdaloüe. *ibid.* entretient le Roi en particulier. *ibid.* 403. ſonge à la retraite. *ibid.* s'aſſûre par addreſſe des Villes de l'Alſace. 404. a

ordre d'abandonner l'Alſace. 425. 428. les Trompes ont confiance en leur Général, en eſt tendrement aimé. 426. ne fait rien par faveur 427 Envoye un Courrier au Roi. 428. fait conſtruire un Pont ſur le Rhin. 431. pourſuit le Duc de Lorraine. *ibid.* ſe rend Maître de Sintzeim. 432. 433. 434. ravage le Palatinat, fait punir les incendiaires. 436. Envoye au Roi la Lettre de l'Electeur Palatin. 439. repaſſe le Rhin, pourvoit à Philisbourg. 441. ſe retire à Weindem. 442. écrit au Roi, ſe plaint de Mr. de Louvois. *ibid.* Envoye l'Intendant de l'Armée à Strasbourg. 444. recompenſe un Eſpion. 445. declare la guerre à cet Etat. 446. va attaquer les ennemis. 447. a un Cheval de bleſſé ſous lui. 450. feint d'abandonner l'Alſace. *ibid.* donne avis au Roi. *ibid.* 451. feint de prendre ſes quartiers d'Hiver en Lorraine. *ibid.* permet toutes choſes à ſes Soldats. *ibid.* jette le deſordre dans les quartiers des ennemis. 452. s'empare de Turquem, combat. 453. eſt accablé de Travail. 454. eſt reçû à la Cour avec applaudiſſement. *ibid.* 455. traite Mr. de Louvois avec indifference. *ibid.* on veut le detourner de ſe plaindre de Mr. de Louvois. *ibid.* ſa reponſe, ſes plaintes. 456. ſouhaite la Paix. 459. va rarement à la Cour. *ibid.* aime la retraite. *ibid.* entretient le Duc de Boüillon en particulier. 460. paſſe le Rhin. 462. s'empare de Wilſtet. 463. eſt tué. 464. eſt inhumé dans St. Denis. 467.

V.

VAiſſeaux Hollandois dans la Manche. 208
Vallavoir [le Marquis de] entre dans le Port de Meſſine 423. diſtribue du bled gratis. 424. a ordre de ménager les Troupes. *ibid.*

Valen-

Valenciennes, eſt conſiderable par ſa ſituation & ſes dehors. 319. aſſiegée. 326.
Vallette [le Cardinal de la] commande l'Armée en Allemagne. 73. prend Binghen. 74. ſe reſout à la retraite. 75. a plus de courage que d'experience. 76. marche en Flandres, prend Château Cambreſis 83. aſſiege Landrecies, l'emporte 84. eſt envoyé en Italie. 94. eſt bien embarraſſé. 99. fait arrêter le Gouverneur de Cazal. 100. marche au ſecours de Verceil. 101. va chercher les ennemis. 102. 103. tente de jetter un nouveau ſecours dans Verceil. 104. ſe retire. *ibid.* ſe perd dans l'eſprit de ſes Troupes. *ibid.* defaut de la Valette. 105. tâche à diviſer les Princes de Savoye. 110. reprend Chieri & aſſiege Chivas. 112. le prend. 113. leve le Siege de Coni pour aller au ſecours de la Ducheſſe. 114. ſa mort. 119.
Vaubrun [le Marquis de] s'approche de Strasbourg. 445. ſes ordres. *ibid.* a ordre de ne differer pas à brûler le Pont. *ibid.* envoye un Trompette dans la Ville. 446. chaſſe ceux qui s'oppoſent à ſon paſſage. *ibid.*
Vendôme, cette maiſon devient affectionnée au Cardinal. 303. le fils aîné de ce Duc épouſe une niepce du Cardinal. *ibid.* le Duc de Vendôme eſt envoyé en Guienne avec des forces maritimes, ſe ſaiſit du Château de Lormont. 304.
Venitiens ſollicitent le Roi de s'oppoſer aux Conquêtes des Eſpagnols. 26. ont de la jalouſie de la grandeur de l'Eſpagne. 27. ſe chargent d'entretenir garniſon dans Cazal. 105.
Venlo, on en léve le Siege. 210.
Verceil, Siege de Verceil. 100. 101. 102. on jette du ſecours & des Munitions dans Verceil. *ibid.* 103. on tente de s'ouvrir un paſſage. 104. la Place eſt emportée. *ibid.*

Villeroi [le Marquis de] aſſiege la Motthe, la prend. 197.
Ville-Franche, empêche l'entrée du Rouſſillon. 317.
Vin Emetique, regardé comme un poiſon. 338.
Violons. 217.
Vitri Capitaine des Gardes du Corps eſt employé pour ſe defaire du Maréchal d'Ancre. 10.
Vivonne [le Duc de] frere de la Monteſpan eſt envoyé au ſecours des Meſſinois. 458.
Vrangel, leve le Siege de Rensbourg. 195. faillit a être ſurpris. 239.
Utrecht apporte ſes clefs au Roi. 384.

W.

Walſteim, l'Empereur fait ſonder Walſteim. 56. fait le froid, traite avec l'Empereur. 57. met une Armée ſur pié. 58. marche lentement au ſecours du Duc de Bavieres. *ibid.* aſſiege Nuremberg. *ibid.* repouſſe & bat les Suedois. 59. aſſiege & prend Leipſik. *ibid.* Bataille de Lutzem. *ibid.* 60. 61. devient ſuſpect. 62. eſt tué à coups de Hellebarde. 63. Envoye vers le Duc de Weimart. 64. ſon éloge. *ibid.*
Weimart [le Duc de] obtient le Commandement de l'Armée Suedoiſe. 61. aſſiege Ratisbonne. 62. va au ſecours de cette Place aſſiegée par le Roi d'Hongrie, en tente inutilement le ſecours. 67. prend Lantzutz, defait Aldringer. 67. va au ſecours de Nortlingue, force les lignes du Roi d'Hongrie, eſt Victorieux. 68. accident qui fait que les choſes changent de face. *ibid.* abandonne ſon Bagage & ſon Artillerie. *ibid.* Mugette l'Alſace. 79. aſſiege, avec la Vallette, Saverne. *ibid.* fait un traité avec le Cardinal. 82. eſt defait. 90. aſſiege Rhinfeld, leve le Siege aprés un combat. 92.

92. met en fuite Savelli, taille en pieces l'aile de Jean de Wert, & le prend Priſonnier. 98. prend Rhinfeld, & Briſac le Boulevart de l'Allemagne. *ibid.* 99. ſa mort. 106.
Worms, aſſiegée. 181.
Wert [Jean de] va avec le Duc Savelli, au ſecours de Rhinfeld. 97. donne un combat qui lui eſt avantageux. *ibid.* eſt defait & pris Priſonnier. 98. veut ſurprendre à la chaſſe le Vicomte de Turenne. 239.
Weſel eſt ſurpris par le Gouverneur d'Emerik. 37. eſt pris. 377.
With, origine de la haine des de With contre le Prince d'Orange. 378. 379. ſon credit diminuë. 386. aîné des de With accuſé d'avoir voulu faire empoiſonner le Prince d'Orange. *ibid.* fait reſoudre les Etats à la Paix. *ibid.* on pourſuit le procez du frere de de With. 387. eſt condamné à être banni. *ibid.* 388. entrevuë des deux freres. *ibid.* le Peuple s'emeut. *ibid.* maſſacre des de With. 389. Caractere de Jean de With Penſionnaire de la Hollande. 389.
Wittemberg [le Duc de] s'oppoſe au Vicomte. 236. ſe retire vers le Leck. *ibid.* ſe poſte au deſſus de la Riviere d'Hieres. 299.

Fin de la Table.

649922

S/3 84 -